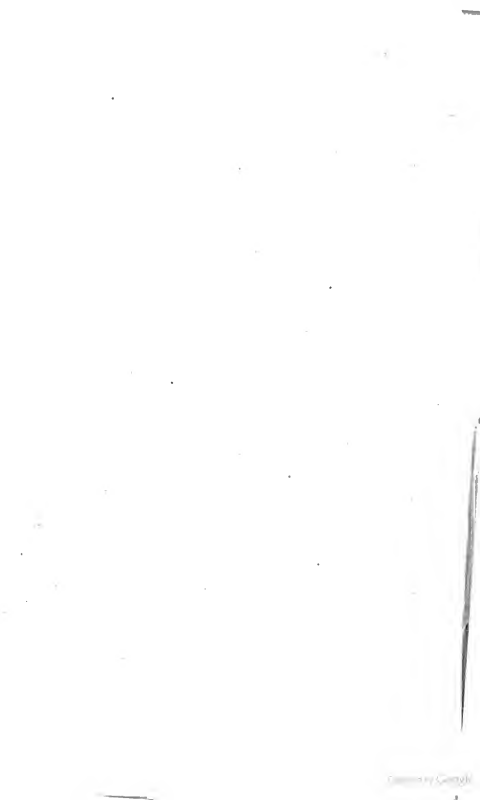










HISTOIRE
DE
LA TURQUIE

PAR
A. DE LAMARTINE

TOME DEUXIÈME

2

PARIS, 1855.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.

6
Cass

712

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

*Original Manuscript
Given to Fildes*

HISTOIRE
DE
LA TURQUIE

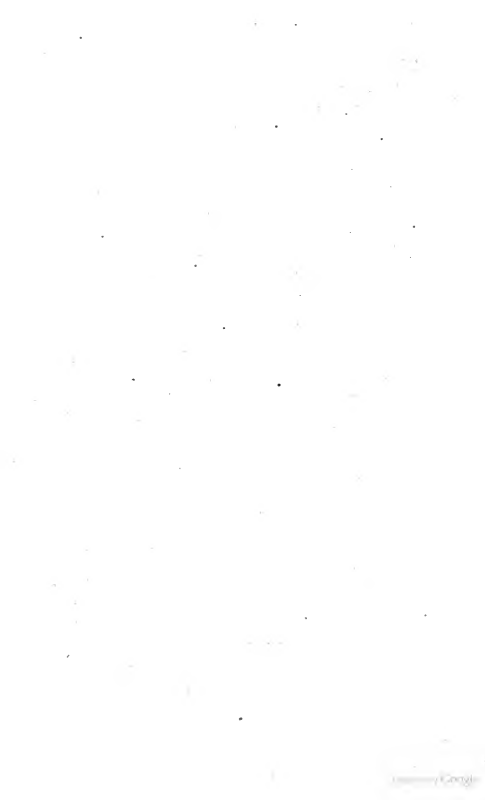
HISTOIRE
DE
LA TURQUIE

PAR
A. DE LAMARTINE

II

PARIS, 1855.

LEIPZIG, CHEZ WOLFGANG GERHARD.



HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

LIVRE DIXIÈME

I

Mourad, ou, suivant l'usage, Amurat II, quoique à peine sorti de l'enfance, n'était enfant ni dans la guerre ni dans la politique. On eût dit que Mahomet I^{er}, son père, avait eu pour ce fils le pressentiment d'un règne précoce, quand il lui avait donné, à l'âge de douze ans, le commandement de l'armée qui allait combattre dans les Balkans l'insurrection communiste de Bédreddin. Le sultan semblait avoir voulu ainsi le familiariser de bonne heure avec les campagnes et avec les difficultés de règne qui sont l'exercice des souverains. La raison précoce aussi de cet enfant semblait correspondre aux desseins secrets de son père. Son âge, sa figure, sa grâce dans les entretiens, sa bravoure impétueuse dans la mêlée, l'adresse et la force avec lesquelles il maniait l'arc, le sabre, le cheval; sa docilité aux conseils des guerriers plus expérimentés que lui, et principalement à Bayézid-Pacha, son tuteur, sous le nom de son général; enfin cette admiration mêlée de tendresse qu'inspire toujours aux soldats la vue d'un enfant qu'ils protègent de cœur tout en lui obéissant du bras, avaient fait d'Amurat II l'idole de l'armée, l'espérance des peuples. La beauté majestueuse de son père qu'on retrouvait en traits plus féminins sur ce visage d'enfant complétait le prestige moral par le prestige des yeux. Fils d'un Ottoman, petit-fils d'une Servienne, né lui-même

d'une mère circassienne, épouse favorite de Mahomet I^{er}, Amurat II confondait dans ses traits le sang de ces trois races; robuste comme un Ottoman, blanc comme un Servien, svelte et élancé comme un fils du Caucase, nul prince n'était plus fait par la nature pour régner sur les yeux d'un peuple qui aime à voir sur le front de ses chefs le diadème de la nature, la beauté, à côté du diadème du rang.

On n'a pas assez remarqué jusqu'ici la cause naturelle de cette beauté héréditaire dans la famille d'Othman et dans la famille souveraine de Turquie. Elle tient au renouvellement perpétuel de ce sang retrempe de génération en génération dans le sein des odalisques de toutes les races grecques, persanes, caucasiennes; toutes choisies à la plus parfaite élégance des formes pour le harem du souverain ou des vizirs. La polygamie, qui dégrade la femme et qui appauvrit la population, embellit les fils des grands par le choix des mères. Elles corrigent les imperfections des traits du père; elles communiquent perpétuellement à la race souveraine des Ottomans quelques traits des races d'élite, qui les donnent elles-mêmes perpétuellement aux sérails. En remontant de sultane en sultane la filiation des empereurs actuels de Constantinople, on ne trouverait peut-être pas une mère qui n'ait donné aux fils de la famille impériale une goutte de sang étranger puisé aux sources des races les plus pures de l'Asie ou de l'Europe. Une autre cause de cette fraîcheur du sang et de cette grâce du visage, c'est que les Turcs se marient jeunes et que les premiers-nés de la race d'Othman participent ainsi de la jeunesse et de la grâce de leurs parents à peine sortis de l'enfance.

II

Amurat II, après avoir traversé rapidement et sans être reconnu l'espace considérable qui sépare Amasie de Brousse, arriva suivi d'un échanson, avant que la mort de son père fût ébruitée, aux portes de Brousse. Ibrahim et Bayézid-Pacha, déjà arrivés avec l'élite de l'armée, l'attendaient pour le couronner. Les janissaires, enfin, informés par eux de la fin de Mahomet I^{er} et préparés à acclamer son fils, se portèrent à la rencontre du jeune sultan et rentrèrent triomphalement avec lui dans la capitale. On découvrit alors le cercueil de Mahomet I^{er}, qu'on avait entouré dans sa litière, pendant la route, des mêmes respects que si le souverain avait été vivant der-

rière ces rideaux. Amurat pleura, avec sanglots, son père, et déposa, avec les honneurs impériaux, le cercueil dans la mosquée verte bâtie par prévoyance de cet éternel repos.

Amurat II n'avait pas de frères en âge de faire hésiter les Ottomans à le reconnaître pour légitime successeur de son père. Mahomet I^{er} n'avait laissé que deux enfants presque au berceau; son oncle, Mustafa, prétendant vaincu au trône et emprisonné à Lemnos sous la garde de l'empereur grec Manuel, pouvait, s'il était rendu à la liberté par celui-ci, venir tenter la fidélité des Ottomans et diviser l'empire en deux dynasties. Le perfide Manuel envoya des ambassadeurs à Brousse pour menacer Amurat de cette compétition au trône, si le nouveau sultan ne lui donnait pas des gages et des otages pris dans sa propre famille.

Bayézid-Pacha, alors grand vizir, répondit fièrement aux envoyés grecs que les lois de l'empire n'admettraient jamais qu'un prince élevé, nourri et captif chez les infidèles (giaours), fût-il réellement du sang de Bajazet-Ildérin, régnât sur les Ottomans. L'imprudent Manuel, à cette réponse, envoya à Lemnos ce même Démétrius Lascaris qui avait sauvé la vie de Mustafa après la défaite de Salonique, pour lui rouvrir les portes de son cachot, ainsi qu'à Djourneyd, son complice et son vizir. Les deux prisonniers, délivrés, signèrent, pour prix de leur liberté, un traité forcé, avec l'empereur de Constantinople, par lequel Mustafa s'engageait à restituer, en remontant sur le trône, avec le secours des Grecs, Gallipoli et toutes les villes anciennement grecques du littoral de la Thrace, de la Bithynie et de la mer Noire.

III

Les vaisseaux de l'empereur grec débarquèrent Mustafa et Djourneyd sur la côte de Thrace, à quelque distance de Gallipoli, pour appeler les Ottomans de ces provinces à la cause, autrefois populaire, du prétendu fils d'Ildérin. L'événement prouva la sagesse des précautions prises à Andrinople par Ibrahim et par Bayézid-Pacha pour cacher la mort de Mahomet I^{er}; car, bien que les soldats qui composaient la garnison de Gallipoli restassent fidèles à la cause d'Amurat II par esprit militaire, les populations de la Thrace, soit par obstination à la mémoire d'Ildérin, soit par incrédulité à la sagesse d'un enfant de dix-sept ans qui se ferait un jouet de l'empire, soit fascinées par le caractère romanesque des aventures de Mustafa,

qui entraîne presque toujours, plus que le vrai, l'imagination puérile des peuples, adoptèrent avec enthousiasme la cause du prétendant. Il enrôla, en peu de jours, une multitude immense de Thraces, de Macédoniens, d'Epirotes, d'habitants sauvages du mont Athos dans les plaines de Salonique. Toutes les villes maritimes de ce golfe s'ouvrirent devant lui. Il s'avança bientôt, à la tête de cent vingt mille hommes, jusqu'aux portes de Gallipoli, qui, cette fois, s'ouvrirent devant la renommée et la corruption de Djouneyd. Ce traître, consommé dans l'art d'accomplir et de préparer les défections, se trompait si rarement de parti qu'en étant avec lui on se croyait sûr d'être avec la fortune. Ce caractère, qui n'a d'analogie que dans quelques grandes figures d'ambitieux précurseurs du sort, tels que le comte de Shaftesbury, en Angleterre, et le prince de Talleyrand, en France, semblait rivaliser avec la versatilité des Grecs et se jouer avec une orgueilleuse satisfaction de la simplicité des Ottomans.

IV

Amurat II, à ce démembrement soudain de l'empire, avant qu'il l'eût encore saisi tout entier, rassembla autour de lui le conseil des vieillards les plus expérimentés du divan de son père et les trois jeunes vizirs, fils de Timourtasch, ses compagnons de guerre et de plaisirs à Amasie. Ces jeunes hommes, avec la décision prompte naturelle à leur âge, conjurèrent le sultan de passer lui-même en Europe, et de se souvenir du surnom de son aïeul Ildérim (l'éclair). Un coup de foudre, dirent-ils, peut seul déchirer ce nuage. Amurat penchait pour cette résolution. Le respect pour l'autorité du vieil Ibrahim, consommé en prudence, et la confiance dans Bayézid, consommé en guerre, le firent céder malgré lui à l'avis des vieillards du divan. Ils lui représentèrent que c'était donner aux yeux des Ottomans plus de gravité qu'il ne convenait à la tentative d'un aventurier et d'un intrigant, que de se mettre lui-même à la tête de son armée pour combattre une ombre; que, d'ailleurs, la victoire ou la défaite étaient toujours suspendues dans la main de Dieu, même dans les rencontres qui paraissaient les moins douteuses, et que, si quelqu'un devait être vaincu dans les plaines de Thrace, ce ne devait pas être le sultan.

„Un revers du sultan, dit Bayézid-Pacha, serait sa perte; „un revers de son général et de son armée ne sera que la honte „du général et le malheur de l'armée.“

Amurat se rendit à ces sages avis, moins sages peut-être que ne l'eût été sa témérité. Bayézid-Pacha prit le commandement de l'armée d'Asie, à peine composée de trente mille hommes, traversa la Propontide sur des vaisseaux d'emprunt que les Génois, maîtres du port de Phocée, dans le golfe de Smyrne, louèrent à prix d'or au sultan, et campa sous les murs de Gallipoli, ayant devant lui l'armée innombrable de Mustafa, et derrière lui la garnison insurgée de Gallipoli, commandée par l'habile et courageux Djouneyd. Cette situation du camp de Bayézid-Pacha exposait ses troupes au double embauchage du peuple de la Thrace, qui prenait tout entier parti pour Mustafa, et des soldats de Gallipoli, anciens camarades des janissaires, qui provoquaient du haut des murs leurs compagnons de guerre à imiter leur défection.

Aussi Bayézid-Pacha fut-il bientôt impuissant à combattre et à résister. S'il s'avancait contre Mustafa, la garnison de Gallipoli sortait sur ces pas, et l'attaquait par ses derrières et par ses flancs; s'il restait plus longtemps immobile, cette immobilité prouvait son impuissance, et la désertion décimait son camp.

Mustafa, dirigé par les inspirations de Djouneyd, et n'ayant rien à perdre et tout à gagner dans l'audace, s'avancait toujours en Thrace, non plus avec une armée, mais avec un peuple à la suite. Sa ressemblance avec Bayézid-Ildérin, dont les vieillards entretenaient les jeunes gens, la pitié pour le sort de ce héros, mort captif de Timour en défendant les Ottomans contre le fléau de l'Asie; la mâle beauté de Mustafa, qui avait reçu de la nature ou de l'artifice la majesté d'un maître d'empire; son accueil cordial aux paysans de la Thrace et de la Thessalie; son éloquence insinuante; ses adjurations aux soldats; ses longs malheurs; ses aventures merveilleuses ou feintes, mais qui semblaient aux Ottomans crédules marquées du doigt de Dieu; enfin l'or et les promesses que l'opulent Djouneyd faisait couler par mille canaux obscurs dans les tentes de Bayézid, donnaient à la cause du prétendant une popularité à la fois rurale et soldatesque, qui entraînait tout devant ses drapeaux, même ceux qui avaient passé la mer pour le combattre. L'infortuné Bayézid-Pacha, ne pouvant ni avancer avec sûreté ni se retirer avec honneur, comptait tous les matins avec terreur le nombre décroissant de ses troupes, qui passaient pendant les ténèbres dans l'armée de Mustafa. Dans la guerre civile, on ne peut compter longtemps sur les soldats isolés de l'esprit du peuple. Là où court le peuple, là coule bientôt l'armée, car toute armée est peuple, par ses instincts comme par son origine. Bayézid

s'éloigna de la contagion, se rapprocha d'Andrinople, et campa dans la plaine ou dans les marais de roseaux, non loin de cette capitale.

V

Bientôt Mustafa, rassuré par les acclamations unanimes des villes et des villages qui lui faisaient cortège vers Andrinople, osa établir son camp dans la plaine, en face du camp de Bayézid-Pacha. Les Turcs nomment cette plaine Sazlidéré.

Comme Napoléon à son retour de l'île d'Elbe se présentant seul et découvert aux soldats envoyés pour le combattre, Mustafa, qui au lieu de gloire étalait ses infortunes et ses droits, s'avança seul entre les deux armées, et, haranguant avec intrépidité les janissaires de Bayézid, incertains déjà entre les deux causes, les défia de frapper en lui le fils d'Ildérin, le blessé d'Angora, la victime de Timour, l'empereur légitime et prédestiné des véritables Ottomans. Du moment où les soldats écoutent, ils sont complices. Ceux de Bayézid, entraînés par ces souvenirs, par ces adjurations, par l'horreur de commettre un sacrilège contre le sang d'Othman, par la vue et par les cris de cette multitude dévouée à Mustafa, et qui leur tendait des bras ouverts au lieu d'armes, jetèrent le même cri que cette foule, et, entourant le cheval du prétendant, lui firent une seule armée de ces deux camps.

Mustafa fit enchaîner Bayézid-Pacha et les généraux fidèles à Amurat II par leurs propres janissaires, et entra sans combat dans Andrinople, aux cris de l'armée et du peuple. Le palais du sultan, qu'il appelait le palais de ses pères, s'ouvrit devant lui.

VI

Le lendemain de cette défection de la moitié de l'empire, Mustafa fit amener en sa présence Bayézid-Pacha et Hamza, son frère, chargés de chaînes. Il remit Bayézid à la merci de son ennemi Djouneyd, comme si la vengeance eût été le prix le plus cher de la victoire pour le cœur de ce barbare astucieux. On se souvient que Bayézid avait autrefois demandé à Djouneyd la main de sa fille, que Djouneyd la lui avait refusée avec insulte, et l'avait donnée de préférence à un esclave albanais affranchi par lui, nommé Aoudoulas; que Bayézid-Pacha, par une lâche et féroce représaille, ayant fait Aoudoulas prisonnier

de guerre dans Nymphéon, avait dégradé Aoudoulas de sa virilité et l'avait enrôlé parmi ses eunuques. Djourneyd avait sa fille et son gendre à venger. Il entraîna Bayézid dans la cour du palais d'Andrinople, et ordonnant aux tschaouschs de suspendre le coup du yatagan sur sa tête :

„C'est pourtant dommage, dit-il en raillant le supplicié avant „le supplice, de retrancher la tête à un homme si habile à re- „trancher les signes de la virilité à ses prisonniers!“

La tête de Bayézid roula dans la cour de ce même palais où sa fidélité et sa prudence avaient deux fois restauré l'empire. Il s'attendait à ce sort en quittant le palais de Brousse, car, avant de partir, il avait fait son testament, et, comme il n'avait pas d'enfants, il avait légué son immense fortune de cinq cent mille aspres à Oumour-Beg, un des fils de Timour-tasch, en récompense, disait le testament, de son inviolable attachement au sultan Amurat.

Djourneyd ne punit pas Hamza-Beg, frère et lieutenant de Bayézid, des injures qu'il avait à venger sur cet ennemi. Il rendit la liberté à celui qui devait à son tour venger sur lui le sang de Bayézid.

VII

A peine Mustafa, qui avait été si odieusement secondé par les Grecs de Constantinople, fut-il maître de la moitié de l'empire, que la cour de Byzance lui demanda l'exécution du traité par lequel le prétendant s'était engagé à restituer Gallipoli et toutes les villes de la côte à la domination byzantine. Mustafa, qui n'avait pas hésité à tout promettre, n'hésita pas à tout nier. Le peuple et l'armée n'auraient eu qu'un cri contre le nouveau sultan, s'il avait récompensé leur défection par un honteux démembrement de l'empire.

„Ce n'est pas, répondit-il, au profit de l'empereur Manuel „que je reconquiers mes États.“ Démétrius Lascaris, général de Manuel, lui reprocha en vain sa perfidie.

„Va, lui dit Mustafa, ramène à ton maître ses troupes, dont „je n'ai plus besoin. L'injure que j'ai subie des Grecs me „dispense de la reconnaissance. Vous m'avez donné, il est vrai, „un asile dans Salonique, mais vous m'avez plus tard donné „un cachot à Lemnos, nous sommes quittes, et je n'agirai dés- „ormais que comme sultan des Ottomans.“

Manuel, irrité, après avoir fomenté l'insurrection de Mustafa contre Amurat, chercha à fomenter la vengeance d'Amurat contre

Mustafa. Il envoya Démétrius Lascaris à Brousse pour se liguier avec la même perfidie avec un des sultans contre l'autre. La cour de Byzance ne se maintenait plus à Constantinople qu'en se jetant tour à tour comme un faux poids dans la balance de toutes les ambitions révoltées chez les Ottomans. Elle se préparait ainsi pour un jour prochain la haine et la vengeance des deux causes qu'elle servait et trahissait avec la même impudeur. Ce gouvernement, où toute vertu était morte, ne vivait plus que de ses vices. Sa mort ne pouvait tarder; il la justifiait d'avance par ses perversités envers tous ses voisins.

VIII

Soit que la longue servitude eût énérvé l'âme de l'heureux Mustafa, soit qu'il voulût se hâter de jouir en parvenu d'un trône dérobé par l'astuce, il s'endormit promptement à Andrinople dans les délices des palais, des jardins et des harems de sa cour. Pour s'attacher les troupes irrégulières des villageois et des pasteurs, dont l'affluence lui avait conquis le trône, il assigna pour la première fois à ces volontaires, sous le nom de *mossellimans* (hommes exempts des services ordinaires), une solde de cinquante aspres par jour, opposant ainsi aux janissaires privilège contre privilège.

Djouneyd, qui ne trouvait déjà plus en Mustafa l'énergie, présage de la durée de son règne, et qui ne voulait servir longtemps que les habiles et les heureux, tenta vainement d'arracher son nouveau maître aux langueurs d'Andrinople et de lui faire achever la conquête de l'Asie, où il espérait retrouver lui-même sa principauté de Smyrne. Découragé de ses efforts, et jugeant d'un oeil exercé l'incapacité de Mustafa, Djouneyd tenta sourdement d'obtenir le pardon de tant de trahisons par une trahison plus éclatante. Il savait, par la longue expérience qu'il en avait faite sous Soliman, sous Mousa, sous Mahomet 1^{er}, sous Mustafa lui-même, qu'on ne refuse rien à qui offre un empire. Il envoya des émissaires secrets à Ibrabim, vizir d'Amurat II, pour lui offrir d'abandonner Mustafa à son sort inévitable, et de restituer Andrinople au fils de Mahomet 1^{er}, si le fils de Mahomet voulait à son tour lui restituer à lui-même ses principautés héréditaires et indépendantes de Smyrne, de Tyra, de Nymphéon et des plus belles vallées de l'Ionie. Amurat ne pouvait hésiter à se rattacher à ce prix un auxiliaire si utile à ces amis, si nuisible à ses ennemis. On promit tout à Djouneyd, et il promit tout à son tour.

IX

Cependant, pour entraîner Mustafa plus rapidement à son sort, il fallait l'arracher au palais d'Andrinople, où le sultan ne pouvait venir l'attaquer sans soulever contre lui-même toutes les provinces d'Europe, qui défendraient dans Mustafa leur ouvrage. Djouneyd entraîna Mustafa en Asie sous prétexte d'achever la restauration de l'empire en chassant Amurat de la véritable capitale.

Mustafa, suivi d'une nombreuse armée de paysans indisciplinés, traversa la Propontide sur des galères empruntées aux Vénitiens, débarqua à Lampsaque et se répandit dans la vaste plaine que domine le mont Olympe, et qu'arrose le fleuve Rhyndacus, aujourd'hui le fleuve Ouloubad.

Amurat, à l'aspect de cette innombrable multitude, dont les feux couvraient, la nuit, la plaine de Lampsaque, trembla un moment pour sa capitale; mais, rassuré bientôt par les confidences que lui fit son vizir Ibrahim de la trahison préméditée de Djouneyd et par l'intrépidité du petit nombre de braves compagnons de ses jeunes années, restés inébranlablement fidèles à sa fortune, il sortit de Brousse avec vingt mille combattants d'élite seulement, et, couvrait son front des flots alors grossis par les pluies du Rhyndacus, son aile gauche appuyée sur les forêts impénétrables du mont Olympe, son aile droite défendue par un marais plein du débordement du fleuve, il attendit les manoeuvres lentes et difficiles que tenteraient les généraux de Mustafa pour l'attaquer dans cette redoute naturelle. Ils ne pouvaient l'aborder qu'en allant chercher sur les flancs mêmes du mont Olympe des sentiers solides, mais étroits, où le petit nombre est égal à une multitude.

Mustafa, déconcerté par cette attitude, ne pouvant ni diriger ni contenir les masses de paysans qui dévoraient la plaine sous leurs chevaux, restait immobile en attendant que le fleuve, rentré dans son lit, ouvrit des routes ou des gués à ses troupes. Il respirait autour de lui la trahison sans pouvoir et sans oser la convaincre et la punir. Le vizir d'Amurat, Ibrahim, pendant qu'il traitait de la perte de Mustafa avec Djouneyd, avait fait parvenir par de fausses confidences à Mustafa des lettres où on lui révélait à demi l'infidélité de Djouneyd. Ces deux complices, ainsi suspects et nécessaires l'un à l'autre, s'observaient en silence sans se révéler leurs soupçons. La défiance mutuelle ralentissait ou neutralisait tous les plans d'attaque. Mustafa

voyait des pièges jusque dans les victoires qu'on lui promettait. Tout languissait ainsi dans son camp, quand une habileté profonde du grand vizir Ibrahim vint assurer à son maître une victoire presque sans combat.

X

Le chef féodal d'une nombreuse tribu des Balkans, nommé Mikhal-Oghli, qui exerçait sur les paysans de cette province d'Europe le même ascendant héréditaire exercé par les Caramans sur le Taurus, avait été fait prisonnier par Mahomet I^{er}, père du jeune sultan, dans une insurrection de ce vassal, et enfermé depuis cette époque dans la forteresse asiatique de Tokat. Ibrahim, qui connaissait la popularité de ce vaillant chef de paysans sur les tribus turques de l'Europe, rendit la liberté à Mikhal-Oghli et l'appela au camp d'Amurat. Le vieux vizir savait que les avant-postes de l'armée de Mustafa étaient principalement confiés aux paysans du Balkan.

Dans une nuit sombre, au moment même où les paysans de Mikhal-Oghli, assis autour de leurs feux, sur la rive opposée du Rhyndacus, s'entretenaient entre eux de la longue captivité de leur chef et regrettaient qu'il ne fût pas avec eux à la tête de ses ayans pour les conduire à la victoire, Mikhal-Oghli lui-même, s'avancant à cheval jusque dans les flots du Rhyndacus et reconnaissant les feux de ses anciens vassaux, jeta un cri formidable qui, retentissant dans la nuit d'une rive à l'autre, fut reconnu par les akindjis pour le cri de guerre inimitable de Mikhal-Oghli, dont la voix sonore et vibrante était célèbre pour sa portée dans les tribus des Balkans.

„Est-ce vous, Mikhal-Oghli, ou est-ce votre ombre ? dirent les akindjis.

„— C'est moi-même, répondit le chef; c'est moi, libre et „serviteur du vrai sultan, qui viens combattre avec mes enfants „et mes frères pour la cause de la patrie contre un misérable „aventurier qui vous trompe et qui la déchire; tirerez-vous vos „flèches contre le sein de votre beg ?“

A cette voix, à ces paroles, au bruit des pas du cheval de Mikhal-Oghli dans l'eau du fleuve; les akindjis s'appellent, se concertent, se débandent, courent à leurs chevaux, se précipitent à la nage dans le fleuve pour embrasser leur chef adoré, et passent, au nombre de dix mille, à sa suite dans le camp d'Amurat. Les azabs, autres troupes auxiliaires de Mustafa,

ayant voulu, le matin, poursuivre et punir les akindjis, franchissent à gué le fleuve près des contre-forts du mont Olympe.

Deux mille janissaires, apostés par Oumour-Beg, fils de Timourtasch, se découvrent, s'élancent au galop sur les traces d'Oumour-Beg, surprennent et noient les cinq mille azabs dans les flots du Rhyndacus. Les prisonniers furent à si vil prix, dans le camp d'Amurat, ce jour-là, qu'un janissaire en vendit deux pour une tête de mouton: de là vint le proverbe de mépris des janissaires contre les azabs, troupes rivales, et les haines qui ensanglantèrent jusqu'à Mahmoud la rivalité de ces deux corps privilégiés de l'armée.

XI

La nuit suivante, Djourneyd, qui avait cru s'apercevoir dans la journée de quelques signes de défiance dans la physionomie de Mustafa et qui craignait qu'une trahison ne devançât l'autre, sortit en silence de ses tentes avec soixante cavaliers de sa maison qui portaient ses trésors, et s'évada à temps par la route d'Aidin. Cette fuite, révélée au jour, parut aux soldats européens de Mustafa la fuite de la fortune. La panique se répandit dans cette multitude à qui la plaine ne paraissait pas assez large pour la déroute. Les soldats d'Amurat leur criaient en vain de s'arrêter et de se confondre dans les rangs comme des Ottomans: ils se croyaient poursuivis par la voix de Mikhal-Oghli et par les perfidies de Djourneyd. Mustafa lui-même, abandonné de tous ses soldats et suivi seulement de ses pages, galopa à toute course vers Lampsaque, et, se jetant dans une barque de pêcheurs, repassa seul cette mer qu'il venait de traverser avec cent mille soldats.

XII

Amurat II le suivit de près à Lampsaque et, voulant le prévenir à Andrinople, implora à tout prix un vaisseau des Génois pour le transporter avec une poignée de ses braves compagnons sur l'autre rive. Adornò, noble génois, commandant de Phocée, qui se trouvait avec quelques-unes de ses galères dans les eaux de Lampsaque, donna, en cette occasion, un exemple mémorable du génie âpre et subtil de ces marchands de Gênes; il embarqua à prix d'or le sultan et trois cents de ses pages sur sa galère, se fit suivre lui-même par d'autres galères armées; puis, quand il fut en pleine mer, au milieu du détroit, à

égale distance d'Asie et d'Europe et maître absolu du sort d'Amurat :

„Sultan, lui dit-il, en se jetant à ses pieds en signe de respect, mais lui montrant du geste les canons de ses galères „de conserve en signe de menace, remettez à la république de „Gênes les arrérages de vingt mille ducats d'or qu'elle vous „doit pour l'amodiation des mines d'alun de la montagne de „Phocée et le tribut que vous avez imposé pour cette exploita- „tion, sans quoi nous vous reporterons sur la côte d'Asie et „vous perdrez la moitié d'un empire.“

Le sultan sourit, méprisa le marchand, et signa gracieusement la remise du tribut. Les Turcs combattaient pour la gloire et l'empire : les Ragusains, les Vénitiens, les Génois, combattaient seulement pour la richesse. Ces deux races ne pouvaient pas se comprendre. Le commerce, qui enrichit les peuples, rapetisse les mobiles des ambitions humaines.

XIII

Cependant Adorno, fidèle à la probité, ce génie aussi du grand commerce, refusa le lendemain à Mustafa de trahir Amurat II. Du haut des tours de Gallipoli, où Mustafa, fuyant de Lampsaque, s'était réfugié, ce sultan, à demi détrôné, contemplait la mer couverte des vaisseaux de Gênes, qui apportaient l'armée de son ennemi en Europe. Il fit offrir à Adorno tous les trésors accumulés dans la forteresse de Gallipoli, s'il voulait reporter ses ennemis sur la côte d'Asie. Adorno refusa les trésors pour tenir sa parole à Amurat.

A peine le sultan vainqueur eut-il réuni trois mille janissaires sous les murs de Gallipoli, qu'il se présenta aux portes, couvert seulement par la nuée de flèches que ses trois cents pages lançaient sur les remparts. Le seul aspect d'Amurat fit fuir, par toutes les portes qui ouvraient sur la plaine de Thrace, les restes épouvantés des bandes de Moustafa. Ce sultan eut à peine le temps de les devancer à Andrinople, d'y rassembler à la hâte ses trésors, de les charger sur des mules et de fuir encore vers le mont Hémus, espérant trouver un asile et un vengeur chez le prince de Servie.

Amurat, plus prompt à la poursuite que Mustafa, embarrassé de ses richesses, ne l'était à la fuite, traversa, sans s'y arrêter, Andrinople, fit monter ses cavaliers sur les chevaux frais abandonnés par Mustafa, et l'atteignit à Yénidjé, village de montagnes, à une journée de la capitale. La suite de Mustafa,

dispersée à l'approche inopinée des cavaliers turcs, abandonna son maître à son sort. Mustafa n'eut que le temps de s'enfoncer dans une gorge du mont Togan, qui couvre de ses forêts le lit du torrent de la Toudja, et de se blottir sous les racines d'un chêne trempant dans l'onde. Le geste muet d'un de ses esclaves révéla sa retraite à Amurat, qui l'arracha de ses propres mains de son antre, comme si un sultan ne pouvait être enchaîné que par un autre sultan.

Amurat ramena l'empereur apocryphe chargé de fers et de malédictions à Andrinople par ce même peuple de paysans qui s'était levé en masse peu de jours avant pour placer cet aventurier, cher à son imagination, sur deux trônes. Le sultan, pour bien attester sa mort aux populations incrédules du mont Hémus, fit élever une potence sur la plus haute tour des remparts d'Andrinople, y fit suspendre son rival et laissa flotter son cadavre à des chaînes dans les airs jusqu'à ce que les aigles et les corbeaux du mont Hémus eussent dépecé le monarque d'Andrinople et laissé ses ossements à nu blanchir au soleil.

XIV

Sans perdre de temps pour sa vengeance, Amurat II, après avoir consolidé son règne à Andrinople, conduisit son armée encore fervente d'ardeur et enivrée de ses victoires sous les murs de Constantinople pour demander au vieux et perfide Manuel la réparation des trahisons à la foi jurée dans l'assistance donnée par les Grecs à Mustafa. Le peuple mobile de Constantinople, qui avait exigé du vieil empereur de délivrer Mustafa pour inquiéter Amurat, assiégea de foule et de clameurs le palais des Blakernes pour exiger maintenant de la cour les plus serviles concessions au vainqueur de Mustafa. La terreur qui avait saisi la ville se tournait en soupçons et en fureur contre les ministres et les négociateurs de Manuel, trop lents, s'écriait le peuple, à satisfaire la juste colère du sultan. Théologos, premier interprète de la cour de Manuel, ayant été envoyé à Amurat par Manuel pour adoucir ses exigences, et n'ayant pas réussi encore à conclure une paix dont les conditions étaient trop humiliantes pour son maître, fut accusé par la rumeur publique de traîner en longueur les négociations dans l'intérêt de son ambition personnelle. Le peuple demandait sa tête à grands cris; les archers de l'île grecque de Candie, qui formaient la garde du palais, lassés de défendre l'accusé, finirent par exiger eux-mêmes son supplice de l'empereur. Le faible empereur jeta Théologos au

peuple pour détourner sa rage de sa propre famille. Les Candiotès traînèrent l'innocent ministre sous les fenêtres du palais, lui crevèrent les yeux, l'ensanglantèrent de blessures et l'enfermèrent, aveugle et mourant, dans une citerne où il expira peu de jours après.

Sa maison, forcée, pillée, incendiée par la populace de Constantinople, renfermait les vases d'or et les riches présents qu'il était chargé par l'empereur de porter secrètement à Amurat pour en obtenir des conditions plus favorables. Ces trésors innocents parurent au peuple un témoignage accusateur des fraudes et des concussions de Théologos. La calomnie survécut même au supplice.

Cependant le sultan, qui connaissait et qui aimait Théologos, souvent envoyé par Manuel à la cour de Mahomet I^{er}, son père, s'indigna de cette immolation d'un innocent. Il soupçonna un autre ministre de Manuel, Pyllis l'Ephésien, rival de Théologos, d'avoir fomenté cette sédition contre son collègue par ses insinuations odieuses semées dans le peuple. Pyllis l'Ephésien était en ce moment dans les tentes des Ottomans pour négocier. Amurat le fit charger de fers, l'interrogea par la torture pour lui arracher l'aveu de ses intrigues, et le fit monter sur un bûcher déjà allumé pour expier ses crimes dans les flammes. Pyllis n'échappa au supplice que par l'apostasie; il abjura le christianisme et se réfugia dans la foi de Mahomet.

XV

Pendant ce blocus de Constantinople, qui n'avait plus d'espace libre que sa mer, Amurat II, dispersant ses cavaliers dans les campagnes qui dépendaient encore de l'empire grec, fit un désert des vergers, des jardins, des villages, des maisons de plaisance, dont le luxe d'un double empire avait couvert et décoré les abords de la première capitale de l'univers. Les eaux et les arbres portèrent la peine des crimes et de la lâcheté des habitants. Pour étouffer plus étroitement la respiration de la ville des Paléologues, Amurat construisit un rempart extérieur, qui s'étendait depuis le palais Cyclopien, dont les jardins étaient suspendus sur la mer de Marmara, jusqu'au palais élevé des Blakernes, qui dominait le port de la Corne-d'Or du haut de la colline impériale. Ce rempart, surmonté de tours en bois comblées de terre, faisait face aux remparts antiques et aux tours de marbre qui enserraient la ville de Constantin dans un demi-cercle de constructions où l'art grec, le bas-relief, les corniches,

les chapiteaux, les arcs de triomphe, avaient égalé les fortifications d'une vaste capitale aux parois d'un temple.

Le bruit semé par le sultan, en Asie et en Europe, que les trésors des Grecs seraient abandonnés aux soldats, avait grossi son camp de marchands de bétail, de marchands d'esclaves, d'usuriers juifs, de trafiquants même chrétiens, qui attendaient cette proie, la plus riche des trois mondes. Des nuées de derviches mendiants, accourus du Diarbekir, du Taurus, de la Caramanie, „se partageaient déjà en idée, disent les historiens „génois et vénitiens du camp d'Amurat, les riches monastères „et les vierges consacrées qui peuplaient les innombrables couvents de cette cité monacale.“

Le vieux scheik Bokhari, à qui Bajazet Ildérin avait donné en mariage une de ses filles, éprise de ses vertus, et qu'on appelait alors l'*émir-sultan*, vint rejoindre Amurat avec une escorte de cinq cents disciples à cheval. Oracle des Ottomans depuis trois règnes, le scheik Bokhari, à qui la sagesse de ses conseils faisait attribuer le don de prophétie, et qui passait pour conduire avec lui la victoire, entra dans le camp au milieu de l'armée prosternée tout entière aux pieds de sa mule. Il s'enferma après cette procession triomphale dans l'humble tente de feutre gris, seul palais qu'il voulût habiter par abnégation, et invoqua toute la nuit *Allah*. Ses disciples, pendant cette méditation du maître, apostrophant du haut des tours les gardes de Constantinople, leur montraient du geste l'immensité des tentes du sultan, et les défiaient d'appeler à leur aide le Christ, si souvent désavoué dans sa sainteté par leurs vices et par leurs mensonges.

XVI

Le lendemain, le scheik Bokhari, montant un cheval de bataille et suivi de ses cinq cents cavaliers, s'avança le sabre à la main jusque sous les murs de Constantinople, auxquels les jardins du palais des Blakernes étaient adossés. C'était le 26 août 1422. Comme un héraut des guerres chevaleresques, le vieillard, brandissant son sabre contre la ville, poussa trois fois le cri de guerre: *Allah et Mohammed!*

Ce fut le signal de l'assaut; deux cent mille hommes de chaque côté, tous également debout sur des remparts et sur des tours qui faisaient ressembler ce combat à une bataille de deux villes plutôt qu'à une bataille de deux armées, obscurcirent l'air de nuages de traits, de pierres, de fumée et de feu. Cette lutte immobile, qui s'étendait avec la même épaisseur de combattants

depuis le palais de Bois, aujourd'hui les Sept-Tours, baigné par la mer de Marmara, jusqu'au petit fleuve Lycus, humble ruisseau qui se jette à travers les prairies d'une vallée dans le bassin encaissé de la Corne-d'Or, embrassait tout l'espace où Byzance n'a pas pour fossés ses trois mers.

Byzance avait retrouvé quelques restes de courage romain dans l'extrémité du péril. Ses palais, ses temples, son Dieu, ses richesses, ses femmes, ses enfants, sa liberté, sa vie, tout l'empire tremblait, priait, combattait derrière ce rempart, qui en s'ébréchant allait ouvrir passage à un déluge d'Ottomans. Le vieil empereur de Constantinople, Manuel, âgé de près de quatre-vingts ans, semblait n'avoir vécu jusqu'à cet âge que pour assister de son lit de mort au dernier jour de son peuple. Il rendait ses derniers soupirs pendant le combat. Jean Paléologue, son fils, combattait pendant l'agonie de son père à la porte Saint-Romain, la grande issue triomphale de Constantinople sur la campagne.

Tout le peuple, jusqu'aux femmes, aux vieillards, aux enfants, aux prêtres, aux moines, aux religieuses, était devenu armée dans ce jour suprême; les uns cherchant le salut, les autres la mort, tous le martyre. Les deux religions combattaient comme les deux peuples. Les cris d'*Allah* et de *Christos* s'entre-choquaient dans le tumulte des airs. Chacune des deux armées attendait un miracle pour triompher. La nature des armes fut le seul miracle; les Turcs, qui n'avaient encore ni artillerie, ni mineurs, ni feu grégeois dans leur armée, et dont le cheval et le sabre étaient les seules armes, ne pouvaient assaillir des remparts fortifiés par sept siècles que par des échelles écrasées sous les rochers qui roulaient des créneaux. Les soldats de Paléologue tombés sous les flèches étaient remplacés à l'instant sur la brèche par des centaines d'autres combattants, fournis par deux millions d'hommes. L'abîme de poussière, de feu et de fer qui séparait les deux remparts ne se comblait que de cadavres. Pas un créneau des murs inébranlables et des tours massives de Constantinople ne tombait sous les machines de bois et de bone des Turcs. Le jour baissait sans avoir ralenti la bataille, mais sans avoir aussi avancé d'un pas la victoire. Chaque parti semblait également invoquer la nuit pour accuser de son insuccès les ténèbres.

La superstition des deux peuples aida à séparer enfin les combattants. Une vierge mystérieuse, vêtue d'une robe violette brodée d'or, et le visage rayonnant des derniers éblouissements du jour, apparut tout à coup sur les murs, à travers la fumée,

aux yeux des Grecs et même des Turcs. A cet aspect naturel ou prémédité d'une femme de beauté céleste protégeant du geste la ville des miracles, les Grecs consolés et les Ottomans consternés cessèrent de combattre. Une immense clameur de reconnaissance à la Panagia, vierge miraculeuse des Byzantins, s'éleva dans les airs, et jeta la panique parmi les crédules derviches de Bokhari. Amurat II, aussi superstitieux que son peuple, ordonna à l'armée de brûler ses tours inutiles, d'abandonner sa circonvallation de bois, et de rentrer dans le camp. Ce vain assaut de douze heures entre deux armées qui n'avaient pu s'approcher corps à corps coûta peu de sang aux deux nations. On ne releva au pied des remparts que quelques centaines de cadavres. Mais l'assaut de deux cent mille Ottomans, ainsi victorieusement repoussés par une ville amollie, rendit aux Grecs la confiance qu'elle enleva aux Turcs, et prolongea d'un règne la durée de l'empire.

XVII

Une nouvelle manoeuvre des Grecs, et cette fois légitime, puisqu'elle était destinée à faire diversion à leur ruine, rappela ce même jour Amurat II en Asie. La cour de Byzance venait de nouveau d'agiter l'Asie sous son trône.

Un de ces Grecs renégats de la trempe de Djouneyd, que les souverains ottomans appelaient souvent dans leur cour pour enseigner à leurs fils les lettres, les arts et la politique des peuples plus mûrs dans la civilisation raffinée de l'Occident, Élias, échanson de Mahomet I^{er}, élevait dans le palais de Brousse les deux jeunes frères d'Amurat. L'aîné de ces enfants, nommé aussi Mustafa-Sultan, était âgé de douze ans, le second de huit. Élias, à l'instigation des Paléologue, enleva une nuit ses deux élèves du palais de Brousse et les conduisit à la cour des Caraman, toujours prêts, comme on l'a vu, à s'élever contre la maison d'Othman.

Les Caraman saluèrent du titre de sultan le jeune Mustafa, sous prétexte qu'il était fils d'une princesse servienne, épouse de Mahomet I^{er}, tandis qu'Amurat n'était que le fils d'une belle odalisque. Ils donnèrent une armée de Turcs à Mustafa pour reconquérir Brousse et le trône que la promptitude d'Amurat lui avait dérobé.

L'armée des Caraman, profitant de l'absence du sultan, qui avait laissé l'Asie sans troupes, s'avança jusqu'aux portes de Brousse, et somma la capitale de reconnaître dans le jeune

prétendant le véritable maître de l'empire. Les habitants, consternés, n'osant ni trop proscrire le sang de Mahomet, ni trop s'exposer aux ressentiments d'Amurat, députèrent leurs vieillards avec des hommages et des présents vers Mustafa, mais déclarèrent qu'ils n'étaient pas libres d'ouvrir leurs portes à une armée étrangère. Élias, irrité, mais impuissant, conduisit son élève et son armée devant la seconde ville impériale de Bithynie, Isnik, et s'en empara après un siège de trente jours. D'Isnik, le jeune empereur Mustafa se rendit mystérieusement à Constantinople, où il fut reçu en souverain par les Paléologue; il conclut un traité avec eux, à l'exemple de son père et de ses oncles.

XVIII

Pendant cette absence du jeune empereur, Amurat II, repassant précipitamment en Asie, préparait à la fois la corruption et la force pour étouffer cette compétition imprévue du trône dans le sang d'un enfant dont le seul crime était le crime de son gouverneur. Élias, flatté par Amurat de l'espérance d'être nommé gouverneur de toute l'Anatolie pour prix de sa perfidie envers ses élèves, se vendit aussi facilement au sultan qu'il s'était vendu à l'ambition des Caraman. Il empêcha, par mille artifices et par mille lenteurs, les Caraman d'emmener avec eux le jeune sultan en sûreté dans leur domaine en se retirant eux-mêmes devant l'armée d'Amurat.

Le sultan, informé secrètement par le traître de la retraite de Mustafa dans les environs d'Isnik, envoya en avant Mikhal-Oghli, avec une troupe de cavaliers, pour s'emparer de ses jeunes frères. Leur fidèle vizir, Tadjeddin, défendit leur asile dans un combat singulier contre Mikhal-Oghli, pour leur donner le temps de sortir du bain et de fuir. Mais pendant ce duel héroïque, où Mikhal-Oghli tomba frappé à mort sous le yatagan de Tadjeddin, Élias, chargeant de cordes Mustafa, l'emmena aux avant-postes de l'armée d'Amurat, aux portes d'Isnik, et le livra à Mézid-Beg, grand écuyer de l'empereur. Le pauvre enfant fut pendu aux branches d'un figuier, dans un jardin, à la porte de la ville, pour que l'armée défilât en passant devant son cadavre. Le second frère d'Amurat, quoique dans un âge qui ne permettait pas même l'intelligence du crime, disparut de même sous l'atroce prévoyance des ministres du sultan.

Ainsi le principe d'hérédité du trône par droit d'aisne, qui manquait à la constitution de l'empire, était suppléé déjà trois

fois en trois règnes par le fratricide. Dans les législations imparfaites de l'Orient le sang comble le vide des lois.

XIX

Amurat II ne s'arrêta à Isnik que le temps nécessaire pour faire rendre les honneurs funèbres aux deux enfants, et pour les envoyer au tombeau de leur père dans la mosquée verte de Brousse. Il marcha droit sur la principauté d'un de ses vassaux les plus puissants, le prince de Castémouni, Isfendiar, qui avait fomenté et soutenu la rébellion de ses frères. Isfendiar, trahi dans la bataille par son propre fils, le prince Kasim, et blessé par la main de son propre vizir, Yakschi-Beg, s'enfuit à Sinope, ville maritime de la mer Noire, dont il avait fait sa capitale.

Poursuivi dans Sinope par l'armée ottomane, Isfendiar ne put acheter le pardon et la paix d'Amurat qu'en lui donnant en mariage sa fille, la célèbre princesse de Sinope, dont la beauté chantée par les poètes et les historiens du temps avait enflammé l'amoureuse imagination du jeune sultan. Cette passion du sultan pour la beauté de ses épouses, dont les charmes se disputèrent tour à tour ou tout à la fois son cœur, agita souvent, du fond de ses palais, la politique de l'Orient.

XX

Ses victoires ne le rassuraient pas complètement sur la sécurité de son trône, surtout en Asie où des feudataires si puissants et si inquiets ne se soumettaient que pour méditer des rébellions nouvelles. Les trahisons nombreuses d'Élias-Beg et de Kasim-Beg, dont il avait profité, couvaient dans son propre conseil. Les rivalités qui existaient entre les cinq vizirs entre lesquels il avait, par nécessité dans ses jours difficiles, partagé sa faveur, pouvaient éclater en ingratitude et se tourner contre lui-même. Il commença par satisfaire largement l'ambition des trois fils de Timourtasch, ses compagnons d'enfance et de guerre, en donnant à Oumour-Beg, le premier, la principauté du Kermian, à Ouroudj, le second, le rang et le titre de *begler-beg* ou prince des princes (généralissime), au troisième, Ali-Beg, la principauté de Saroukhan. Ces trois vizirs, ainsi récompensés et éloignés, réduisaient à deux le nombre des vizirs qui se partageaient l'exercice de l'autorité impériale. Amurat II était sûr de la fidélité du premier, Ibrahim-Pacha, l'ami de Mahomet I^{er} son père, l'auteur de sa propre fortune, l'habile complice

de l'infortuné Bayézid-Pacha dans les deux mois de gouvernement posthume qui, en déguisant la mort de Mahomet, avait assuré le trône à son fils aîné.

Mais le second, Aouz-Pacha, plus ambitieux qu'il ne convient à un vizir, avait pris sur l'armée un ascendant qu'il songeait ou à imposer au jeune sultan, ou à exploiter séditionnellement pour lui-même en se faisant offrir le trône par une popularité soldatesque habilement fomentée parmi les janissaires. Aouz-Pacha se défiait des ombrages du sultan, comme le sultan se défiait des trames de son ministre. Le vigilant Ibrahim veillait et avertissait son maître des pas équivoques de son dangereux collègue. Annurat, qui avait temporisé par prudence, sentit que l'heure était venue de frapper ou d'être frappé.

Un jour que le divan était rassemblé pour délibérer sur une émotion sourde des janissaires, le sultan, comme par un geste accidentel et familier, appuya la main sur la poitrine d'Aouz-Pacha et entendit une cuirasse de combat résonner sous la robe du vizir. A ces armes cachées et portées au conseil de son maître, le sultan, convaincu ou d'une injurieuse précaution ou d'une coupable préméditation, ordonna aux *tschaouschs* ou *chiaoux* de crever les yeux du vizir. Ce supplice, exécuté sans révolte à sa voix sur le favori de l'armée coupable au moins de son excès de prudence, et l'éloignement des trois fils de Timourtasch, trop puissants en Asie pour des courtisans, confirma, par le silence et par la terreur de l'armée, l'autorité du sultan. On espéra tout d'un prince qui savait récompenser; on craignit tout d'un maître qui osait punir; on céda tout à un sultan qui voulait régner.

Après ce double coup d'État d'Isnik qui rendait l'unité au conseil, le fidèle Ibrahim, que le sultan appelait familièrement *Lala* ou père, fut seul vizir, tête et main du sultan.

XXI

Les fêtes de ses noces avec la princesse de Sinope signalèrent le retour d'Amurat à Andrinople. La jeune veuve de Khalil-Pacha, princesse élevée depuis la mort de son mari dans le harem du sultan, fut envoyée avec un cortège impérial à Sinope pour ramener la fiancée du sultan dans la capitale. Son entrée triomphale à Andrinople rivalisa les pompes nuptiales de Constantinople et de Samarcande. Trois jeunes sœurs d'Amurat furent mariées le même jour, l'une à Kasim-Beg, beau-frère du sultan et fils d'Isfendiari; la seconde à Karadja-Tchélebi, gou-

verneur général des provinces turques de toute l'Asie; la troisième au fils du grand vizir Ibrahim-Pacha.

Les princes souverains de Servie et de Valachie assistèrent à ces noces à Andrinople moins en alliés qu'en vassaux. Le sultan, qui ne désirait plus que la paix, les envoya en son nom offrir de riches présents au roi de Hongrie, Sigismond, en gage de déférence et de reconciliation. Des chevaux turcomans, des armes de Perse, des brocards de Bagdad, des tapis de Caramanie, des vases d'or ciselés pour brûler les parfums de l'Yémen, composaient ce tribut de l'amitié. Le roi de Hongrie y répondit par des présents d'Europe, des draps de Flandre, des chevaux de Frise, des dentelles de Malines, des pommeaux de selle en or, de velours d'Utrecht et des bourses de florins d'or de Hongrie.

Amurat s'enivrait de son amour pour la princesse de Sinope.

XXII

De tous les princes ses voisins et de tous les princes ses vassaux qui avaient agité le commencement de son règne, il ne lui restait à pacifier ou à dompter que le vieux Djouneyd. La vieillesse n'anéantissait pas dans ce vieillard l'inquiétude et la perfidie dont il avait tissu sa longue destinée. Après avoir élevée et perdu trois sultans, il rêvait d'en perdre un quatrième, toujours ingrat envers la grâce qu'il avait reçue ou toujours mécontent du prix de ses trahisons.

Le lendemain de la nuit où il avait déserté le camp de Mustafa sur le Rhyndacus, donnant ainsi à l'armée le signal de la défection et la panique de la déroute, Djouneyd était arrivé avec les soixante-dix cavaliers de sa suite à Tyra, délicieuse ville de ses anciens domaines dans la vallée ombreuse du Strymon. Là, après avoir reposé ses chevaux et grossi son escorte d'une nuée de ses anciens vassaux fiers de s'unir à lui pour humilier Smyrne leur rivale en opulence et en commerce, Djouneyd avait franchi en un jour la plaine de Burghaz-Owa, où serpente le Caistre, et fondit sur Smyrne, sans maître et sans garnison pendant la lutte entre les deux sultans.

Smyrne, Phocée, les bords du golfe, les villes et les villages de l'Ionie, depuis le cap Noir jusqu'à Éphèse, voyaient reparaître un prince qui les avait longtemps gouvernés et qui se disait reconnu et restauré par Amurat, lui avaient fourni, en peu de jours, des trésors et des soldats pour reconstituer sa puissance. En vain le prince d'Aidin, inquiet et jaloux de voir reparaître un tel voisin, avait marché contre lui avec son armée;

Djouneyd, le prévenant avec six mille combattants dans les gorges entre Éphèse et Tyra, avait débouché audacieusement dans le bassin de Burghaz-Owa, et, appuyant sa gauche à un lac, sa droite aux marais du Calstre, avait attendu le prince d'Aidin.

Les deux armées, après s'être un moment mesurées de l'oeil sans pouvoir s'aborder à cause des marais du Calstre qui les séparaient, avaient livré le sort de la bataille à un duel à mort entre les deux chefs dans le seul espace solide entre les deux camps.

Djouneyd, malgré le poids de ses quatre-vingts ans que l'ardeur de son ambition l'empêchait de sentir au moment de reconquérir ou de perdre pour jamais ses domaines, avait lancé son cheval contre le cheval du jeune pacha d'Aidin avec l'impétuosité du désespoir. Après une lutte acharnée entre les deux cavaliers où la vigueur et l'adresse avaient suspendu longtemps la mort sur leurs têtes, Djouneyd, levant sa masse d'armes pour frapper sans s'inquiéter s'il serait frappé lui-même, avait abattu du coup le pacha d'Aidin sans mouvement aux pieds de son cheval.

A ce prodige de force par la main d'un vieillard, les deux armées avaient applaudi sans distinction de cause comme à un arrêt du ciel, et l'armée du pacha lui-même avait reconnu Djouneyd pour prince d'Aidin. Les provinces de Smyrne, d'Éphèse, de Phocée, de Tyra, de Magnésie, d'Aidin, étaient retombées par cet exploit entre les mains de Djouneyd. L'indépendance d'un si vaste territoire sous une maison si ambitieuse et si perfide menaçait presque le sultan d'un empire rival du sien en Asie.

XXIII

Amurat II se hâta, aussitôt que son règne fut consolidé à Andrinople, d'envoyer une armée refréner cette ambition et rétablir l'autorité impériale dans ces provinces usurpées pendant son absence. Il chercha parmi ses généraux celui qui avait le plus d'outrages personnels à venger dans le sang de Djouneyd. Ibrahim, son grand vizir, lui conseilla de confier son armée à Khalil-Pacha. Khalil avait épousé la soeur de l'infortuné Bayézid-Pacha, cruellement supplicié par Djouneyd sous les murs de Gallipoli après la défection de ses troupes au sultan Mustafa. Cette soeur aimée et honorée du sultan avait inspiré à son mari Khalil ses ressentiments implacables contre le meurtrier de son frère.

Quarante mille hommes, des meilleures troupes d'Amurat, suivirent Khalil en Asie et s'avancèrent par la vallée de Maguésie vers les gorges étroites de Tyra, qui s'ouvrent sur Aldin et sur Smyrne. Djouneyd attendait, dans ces Thermopyles de ses possessions, l'armée ottomane. Son frère Hamza et son fils Kour, se détachant la nuit de son camp de Tyra et gravissant les forêts ténébreuses et escarpées de la chaîne de montagnes à laquelle la ville est adossée, fondirent, au jour naissant, sur l'armée turque; mais, surpris eux-mêmes par une réserve de Khalil, laissée en arrière pour surveiller ces forêts, Hamza et Kour, blessés et prisonniers, tombèrent dans les fers de Khalil.

Djouneyd, à la nouvelle de son fils et de son frère vaincus et captifs, abandonna les gorges, les vallées de Tyra et la plaine du Caïstre aux Ottomans, et s'enferma précipitamment, avec un petit nombre de guerriers intrépides, dans un château presque inaccessible, dont les débris sont encore aujourd'hui suspendus comme une aigle sur les flancs du mont Hypsila en vue de la mer, en face de l'île montueuse de Samos. Là, pleurant d'avance la mort de son fils et de son frère, envoyés chargés de fer à Andrinople, il se préparait à illustrer au moins sa mort par sa vengeance sur Khalil.

Bientôt cependant, apprenant que le sultan envoyait pour jouir de son supplice Hamza, ce frère de Bayézid-Pacha qu'il avait épargné à Gallipoli en tranchant la tête de Bayézid, Djouneyd, qui avait encore la mer libre devant lui, laissa ses derniers défenseurs dans son château du mont Hypsila et s'enfuit sur une barque en Caramanie.

Après avoir euréolé quelques milliers de cavaliers, il revint par les vallées du Taurus sur Tyra et sur Ephèse, se fit jour partout par son sabre à travers l'armée de Khalil, et se fortifiant de nouveau sur le mont Hypsila, il força, par son attitude, les Ottomans à négocier avec lui.

Khalil lui accorda une capitulation honorable et sûre et le reçut sous ses tentes dans son propre camp. Mais Hamza, qui n'avait pas engagé sa parole et qui épiait l'heure de la vengeance dans Ephèse, envoya quatre bourreaux pendant la nuit aux tentes de Djouneyd avec ordre de lui rapporter la tête du meurtrier de son frère. Les bourreaux, introduits sans bruit dans sa tente, craignirent de succomber dans leur meurtre contre ce vieillard éveillé, et lui tranchèrent la tête pendant son sommeil.

Hamza envoya cette tête, aussi fertile en perfidies qu'en héroïsme, à Andrinople, où les têtes déjà coupées de Kour,

son fils, et de Hamza, son frère, l'attendaient exposées aux portes du sérail.

Digne fin d'un traître qui avait tout sacrifié à la fortune de sa famille morte avant lui, et qui avait appris par tant de trahisons à ses ennemis à se faire un jeu de la parole humaine.

XXIV

Élias-Beg, qui venait, en séduisant et en livrant les deux enfants de Mahomet I^{er}, de fonder, à l'imitation de Djooneyd, sa fortune sur la perfidie, reçut par le supplice le prix mérité de ses forfaits. Ses deux fils, Ouweis et Ahmed, enfermés par ordre du sultan dans les cachots de Tokat, s'évadèrent, l'un caché dans un char de foin, l'autre dans un sac d'avoine. Ouweis, découvert aux portes de la ville, fut décapité, Ahmed parvint à se réfugier en Perse.

Le prince de Caramanie, Mohammed-Beg, souleva de nouveau ses peuplades pour venger sa soeur, épouse d'Othman-Beg, prince de Tekké, que les troupes du sultan avaient fait esclave après avoir vaincu et tué son mari. Mais, le prince de Caramanie ayant été tué par un boulet de canon parti des remparts de Satalie qu'il assiégeait, son fils aîné, le prince Ibrahim, ramena le corps de son père en Caramanie pour l'ensevelir avec ses pères.

Deux autres fils du prince mort, vaincus et prisonniers sous les remparts de la ville assiégée, furent conduits au sultan à Andrinople. Amurat les traita en alliés et non en ennemis, il donna à chacun d'eux la main d'une de ses soeurs, et envoya à Ibrahim-Beg, l'aîné, l'investiture de la principauté paternelle de Caramanie.

XXV

Mais les généraux du sultan en Asie n'imitaient ni la générosité ni la bonne foi du maître. Corrompus par leur fréquentation avec les transfuges grecs, qui leur enseignaient la perfidie comme un art politique, et conservant la férocité native des Tartares, ils n'épargnaient, pour dompter les peuplades rebelles à leur gouvernement, ni l'astuce ni le sang.

Plusieurs de ces forfaits politiques consternèrent à cette époque la basse Arménie, déjà soumise au joug des sultans. Yourkedj-Pacha, qui gouvernait cette province pour Amurat, n'ayant pu réduire par les armes quatre frères turcomans chefs

de tribu qui, ravageant les campagnes de Topat et de Kars, enlevaient les femmes et les troupeaux, incendiaient les tentes des Turcs, leur envoya son propre fils pour les convier à une entrevue de pacification en leur faisant espérer l'investiture d'une principauté héréditaire dans ces montagnes. Les barbares se laissèrent convaincre par la présence du fils de leur ennemi, qui se remettait ainsi en otage dans leurs mains, et par les présents d'Yourkedj-Pacha. Arrivés au lieu désigné pour l'entrevue, avec cinq cents cavaliers de leurs tribus, ils y trouvèrent, au lieu d'Yourkedj, un message de ce pacha qui prétextait une maladie pour cause de son absence, et qui les conjurait de venir jusque dans Amasie, où les attendaient l'accueil et l'inviolabilité dus aux négociateurs. Ils y suivirent sans défiance le fils du pacha.

Yourkedj-Pacha les reçut comme des hôtes sacrés, les logea dans son propre palais, s'assit avec eux à un long festin où il les enivra de confiance, de vin et de sommeil. Un réveil terrible leur était préparé. Avant que l'aube eût dissipé l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil, les bourreaux apostés par Yourkedj-Pacha fondirent sur ces cinq cents hôtes, dispersés dans différentes salles du palais d'Amasie, les désarmèrent, les garrottèrent et les jetèrent dans une citerne antique, sous les remparts, que le pacha fit murer sur leurs têtes, après avoir fait allumer, devant le seul soupirail resté ouvert, un bûcher dont la fumée les étouffa tous. Pendant leur lente agonie, dont on entendait les sourds gémissements sous les pieds du peuple d'Amasie, à travers la terre, le pacha, montant à cheval, se précipita à la tête de ses troupes sur leurs tribus sans défense, et les extermina jusqu'au dernier enfant. A son retour à Amasie, sept jours après le supplice, une pauvre mère se jeta à ses genoux, et lui prouva qu'on avait garrotté et enfermé par erreur son fils innocent et né d'une autre race dans le tombeau des brigands. Elle le conjura de faire rouvrir pour elle ce sépulcre, pour s'assurer si son fils vivait encore, ou pour l'ensevelir du moins dans la terre de ses pères, avec les justes de sa tribu. Yourkedj-Pacha, attendri, fit démolir la voûte du souterrain pour cette seule femme. Elle y entra, y chercha lentement le corps de son fils parmi ces centaines de cadavres. Elle le retrouva évanoui, mais vivant encore; l'air et le jour lui rendirent le sentiment. Le sépulcre, témoin de cette lente agonie, se referma sur tous les autres.

Les guerres d'Italie dans Machiavel ne révèlent pas plus de perfidies, de ruses et de férocités sous les Borgia que les Turcs

d'Yourkedj-Pacha n'en déploierent pour conquérir ou surprendre les châteaux et les principautés de l'Arménie.

XXVI

Le prince de Kermian, égal en puissance aux princes de Caramanie, convaincu qu'il ne léguerait que des guerres et des ravages éternels à ses peuples après lui en disputant un reste d'indépendance aux Turcs, se rendit de lui-même à Andrinople avec sa famille, y fut reçu en souverain et légua sa principauté au sultan. Tout se pacifiait sur la Méditerranée sous les lieutenants d'Amurat II. Les bords du Danube seuls s'agitaient et appelaient les négociations ou les armes.

Une insulte des Hongrois à une ville cédée par le roi des Serviens aux Ottomans fit éclater une première guerre entre Sigismond, roi de Hongrie, et le sultan. Les Hongrois, qui avaient franchi le Danube, y furent précipités par les Turcs. Le roi Sigismond, presque atteint dans la déroute par les spahis d'Amurat, ne dut son salut qu'au généreux dévouement de son frère d'armes Zavissa de Garbow, qui, se revêtant des insignes de la royauté et tournant son cheval contre les vainqueurs, ralentit leur poursuite en se faisant immoler pour son roi et son ami.

XXVII

La paix momentanément rétablie par cette victoire sur le Danube, Amurat II conduisit lui-même son armée d'Europe sur Salonique, ordonnant à son lieutenant en Asie, Hamza, vainqueur de Djouneyd, de conduire également contre cette capitale l'armée de Brousse. La cour de Byzance réclama en faveur de Salonique les traités par lesquels le sultan lui garantissait ses territoires et ses villes; Amurat répondit avec fondement aux envoyés de Jean Paléologue, alors empereur de Constantinople, que Salonique „avait cessé d'être une capitale grecque, puisque „Jean Paléologue l'avait livrée aux Vénitiens, alors ennemis des „Ottomans, et qu'il ne respecterait les traités conclus avec les „Grecs que là où il trouverait des Grecs pour les respecter eux-mêmes.“

Arrêté quelques jours à Sérès, sur la route de Salonique, pour attendre Hamza et l'armée d'Asie, Amurat II s'y oublia dans les délices de son harem, seul vice de sa jeunesse. Il n'y suivit lentement ses armées qu'après que Hamza, son général,

eut investi Salonique d'une telle multitude de combattants, que les murailles seules de la place pouvaient couvrir les Vénétiens et les Grecs contre ce débordement d'Asiatiques et d'Européens. Le regard du sultan imprima l'élan à ses soldats. L'assaut fut annoncé pour le 28 février. Amurat fit promettre d'avance un pillage impuni à tous ses soldats. Les habitants de Salonique entendirent en tremblant les bérauts turcs dévouer leurs richesses, leurs familles, leur liberté et leur vie aux barbares. Ils coururent aux églises au lieu de courir aux armes; les reliques de saint Démétrius, patron des Grecs superstitieux, d'où découlait, disaient-ils, une huile miraculeuse, leur parurent le seul palladium de leur liberté. Les Vénétiens, trop peu nombreux pour couvrir seuls les immenses remparts de la ville, se multiplièrent sur les créneaux et sur les tours. Mais les nuées de traits qui obscurcissaient l'air sur leurs têtes permettaient aux Ottomans de descendre dans les fossés et d'appliquer les échelles aux murs. Amurat, à cheval au premier rang de ses janissaires, parcourait l'enceinte extérieure, dirigeant du geste et de la voix les escalades. Les pierres roulées du haut des créneaux par les assiégés écrasaient en vain les assaillants sous les débris des échelles; d'autres gravissaient sur les corps de leurs camarades et s'attachaient avec les mains comme avec des crampons aux créneaux. Les Vénitiens ne pouvaient couper autant de mains que les Turcs en élevaient vers les brèches. Un soldat turc, parvenu enfin au sommet d'une des tours défendue au milieu de vingt cadavres par un seul Vénitien, lutte corps à corps avec ce héros à la vue des deux armées sur la plateforme, renverse le Vénitien, lui coupe la tête et la lance dans la ville au milieu des Grecs consternés.

Les Grecs, à cet aspect, croient que les remparts sont débordés par les Turcs; ils redescendent et sèment dans la ville entière le bruit et le désespoir de la défaite. Les Vénitiens eux-mêmes abandonnent la ville à sa lâcheté, se replient sur le port, en interdisent l'approche aux habitants, s'élancent les uns en barques, les autres à la nage vers leurs galères qui les emportent, et entendent de loin en voguant sur le golfe le long cri de la capitale égorgée.

„Le pillage et le carnage, raconte le Grec Anagnosta, témoin „de cette nuit sinistre, dépassèrent l'espérance des Turcs, la „terreur des Grecs. Nulle maison n'échappa aux glaives, aux „chaînes, aux flammes, aux outrages des Asiatiques acharnés à „leur proie. A la fin du jour, chaque soldat chassait comme un „troupeau devant lui à travers les rues de Salonique, des troupes

„de femmes, de filles, d'enfants, de caloyers, d'anachorètes, de „moines de tous les monastères; les prêtres enchaînés avec les „vierges, les enfants avec les vieillards, les mères avec les fils, „par des dérisions de l'âge, de la profession, du sexe, qui „ajoutaient une barbare ironie à la nudité et à la mort même.

„Les églises, où les habitants avaient entassé leurs trésors, „virent leurs autels, déracinés du sol, rouler en poussière sur „les voûtes enfoncées des tombeaux pour rendre l'or qu'on leur „avait confié. Les tableaux sacrés, accumulés en immenses „bûchers dans les nefs, furent brûlés; la tombe de saint Dè- „métrius rendit le corps de ce patron des Grecs à la haine, et „ses restes, coupés en morceaux, furent précipités dans les „flammes. Le puits de l'huile sainte que les prêtres grecs „faisaient découler de son cercueil fut descellé, vidé, tari, „souillé par les musulmans ennemis de ces crédulités.“

Mais la contagion de cette superstition monacale atteignit les paysans de l'Asie eux-mêmes, et ils attribuèrent plus tard à cette huile une vertu curative dérobée par eux à leurs ennemis.

Vingt mille esclaves, indépendamment des milliers de cadavres répandus dans les maisons, dans les temples, dans les rues, sortirent des portes de Salonique pour aller pleurer leur liberté, leur honneur, leur chasteté, dans le camp des vainqueurs.

Amurat II, plus voluptueux que cruel, regrettant la parole qu'il avait donnée à ses armées, s'éloigna, de la ville pendant cette honteuse journée, pour ne pas entendre le cri de ce peuple sacrifié à la vengeance. Il fit dresser sa tente sur les bords verts et fleuris du Gallicus, fleuve d'arrosage qui serpente en descendant des montagnes à travers les vergers de Salonique. L'horreur et le remords de cette ruine, les gémissements des familles traînées en servitude l'y poursuivirent. Il ne put résister au spectacle de cette agonie d'un peuple innocent; il ordonna d'arrêter le sac de la ville; il défendit de tuer un seul captif; il rendit la liberté à tous ceux que les lois de la guerre attribuaient personnellement au sultan; il se réserva également pour sa part de conquête tous les monuments et édifices de Salonique que la fureur de l'assaut avait épargnés; il restitua même aux habitants, qui se rachetèrent en grand nombre, leurs maisons et les propriétés dont ils jouissaient avant la guerre contre les Vénitiens; enfin, pour repeupler cette magnifique capitale à moitié vide, il y versa les populations de quelques villes grecques voisines, de l'intérieur des terres, qui s'étaient soumises sans résistance à son armée.

Les conséquences de la conquête de Salonique se bornèrent

à l'enlèvement de quelques beaux marbres antiques, transportés, des temples que ces bas-reliefs décoraient, à Andrinople, pour y décorer les ponts et les bains qu'Amurat II y construisait avec les débris de la Grèce, à la transformation des immenses couvents de caloyers et de moines en caravansérais, maisons banales d'hospitalité pour les voyageurs. Les églises, à l'exception de celles dont le service du culte pour les Ottomans nécessita la transformation en mosquées, furent restituées aux chrétiens. Nul d'entre eux ne fut contraint de sauver sa vie par l'abjuration de sa foi. L'islamisme se faisait place les armes à la main en Europe et en Asie, mais il laissait leur culte aux populations conquises. Le Coran et la politique ordonnaient le zèle sans autoriser la persécution.

XXVIII

Ainsi changea pour longtemps de maître Salonique, cette clef de la mer, de la Thessalie et de la Grèce, cette rivale de Smyrne et de Constantinople, cette colonie de la Macédoine, à laquelle Tessalonice, sœur du grand Alexandre, avait donné son nom. Les Romains, après Alexandre, avaient pressenti l'importance d'une capitale maritime assise au fond du dernier golfe de la Méditerranée, port pour leurs vaisseaux, et noeud pour leurs armées de terre entre Byzance et Athènes, entre l'Orient et l'Occident. Les empereurs, jaloux d'attacher leur mémoire à ses monuments, l'avaient embellie d'arches triomphales et de colonnades corinthiennes, qui portaient sur leurs plates-formes les chefs-d'œuvre de la sculpture de l'Attique. Constantin, en embrassant la religion des chrétiens, avait mutilé mais non entièrement détruit ces œuvres de l'art antique. On admire encore aujourd'hui les fragments ossuaires de marbre de trois cultes renversés et couchés dans la poussière les uns par les autres.

L'empereur Théodose, par une vengeance digne des barbares, pour punir une émotion du peuple de Salonique en faveur d'un cocher du cirque, avait fait convier les habitants sur le théâtre de leur sédition, sous prétexte de jeux publics, et avait fait massacrer douze mille spectateurs, de tout sexe et de tout âge, par ses soldats. Les Normands l'avaient souillée, ensanglantée et incendiée dans leurs conquêtes; par des pillages, des viols, des massacres, qui avaient égalé les crimes de Théodose. Enfin Amurat II et les Vénitiens venaient de la bouleverser de fond en comble en se la disputant.

La force, la convenance et les délices de sa situation y retinrent ou y rappelèrent bientôt une population de cent cinquante mille habitants: Grecs, Épirotes, Juifs, Ottomans, y exerçant en paix, sous la tolérance des sultans, leur culte, leur moeurs, leur commerce, leur agriculture. Salonique s'élève encore de nos jours, étendant ses deux bras autour de son port, comme pour embrasser la mer à laquelle elle doit sa richesse, étayée sur les collines, adossée aux montagnes sombres de la Thessalie, entourée de ses cyprès, qui semblent pleurer tant de générations sur ses tombes, et dominée par sa citadelle aux sept tours démantelées, signe de ruine plutôt que de force, où les Grecs, les Romains, les Arabes, les Normands, les Byzantins, les Macédoniens et les Turcs, se sont tour à tour renversés de ses remparts, pour perdre ou pour conquérir cette reine esclave du plus beau golfe de la Méditerranée.

Salonique devint, après la conquête d'Amurat II, la rivale de Brousse et d'Andrinople, et la grande halte des Turcs pour leur invasion définitive de la Grèce, du Péloponèse et des rivages convoités de l'Adriatique.

XXIX

Déjà ces provinces, détachées de l'empire de Byzance par le partage que l'empereur Manuel en avait fait entre ses sept fils, et par les conquêtes que les Ragusains, les Vénitiens, les Génois, s'y étaient distribuées en grands fiefs, n'étaient plus capables d'une résistance compacte aux armes des dominateurs de Salonique. Les grandes îles de Négrepont et de Candie relevaient des Vénitiens; les îles enchantées de Chio et de Lesbos, des Génois; Athènes, Thèbes, la Phocide, l'Acarmanie, l'Épire, l'Étolie, des fils d'un aventurier sicilien, qui se disputaient les armes à la main leurs héritages, et appelaient tour à tour les Turcs comme arbitres de leurs dissensions.

La ville de Janina, assise comme celle de Cachemire au bord de son lac, dans un fertile et inaccessible bassin de l'Albanie, s'était volontairement offerte et donnée à Amurat II pour échapper à ces déchirements des provinces et à ces vicissitudes de domination, trop faible pour rien défendre. Le sultan, conformément à ce traité avec les habitants de cette opulente ville, y avait envoyé quelques fils des principales familles ottomanes d'Andrinople, pour y exercer en son nom le gouvernement, et pour y faire respecter par les voisins ambitieux de Janina l'inviolabilité d'une possession turque. La beauté des filles chré-

tiennes de l'Épire séduisit les yeux de ces jeunes officiers d'Amurat. Ils demandèrent ces vierges pour épouses aux familles de Janina. La différence de religion leur ayant été objectée par les Épirotes, ces jeunes guerriers s'apostèrent un dimanche aux portes de la cathédrale, et enlevèrent par une violence concertée dix-huit de ces plus belles Albanaises aux bras de leurs mères. Le sang ne coula pas dans ce rapt, mais les parents consentirent à laisser leurs filles aux bras de leurs ravisseurs. De là la multiplication en Albanie de familles moitié turques, moitié chrétiennes, qui confondirent les deux races.

XXX

Une peste et un tremblement de terre suspendirent pendant les premiers mois de l'année 1430 l'invasion définitive du sultan dans la Grèce. Le fléau enleva trois fils d'Amurat qui vivaient renfermés dans le palais d'Andrinople, et son habile vizir Ibrahim-Tschendereli, fils, petit-fils et père de vizirs du même nom également heureux dans leur fidèle administration de l'empire. Ibrahim-Tschendereli, déjà retiré volontairement du viziriat et comblé de respects par le sultan, avait désigné, pour le remplacer, son fils Khalil-Pacha, élevé par lui dans la perspective et dans l'habitude des grandes affaires. Amurat pleura son vizir comme il aurait pleuré un père. Le goût du loisir, de la méditation et des voluptés du harem, qui le dominait toutes les fois que la nécessité ne le réveillait pas de ses plaisirs, lui fit livrer à son nouveau grand vizir Khalil-Tschendereli la politique presque héréditaire du divan. C'est ainsi qu'on vit Louis XIV en France et même les rois et les parlements en Angleterre transmettre le ministère de père en fils dans la famille des Louvois, des Colbert, des Pitt, où l'esprit de gouvernement était devenu une tradition pour ainsi dire domestique.

XXXI

Mais les agitations du Danube en Europe, de la Caramanie en Asie, ne laissèrent pas de longs loisirs à Amurat II ni à son ministre. Le despotisme de Transylvanie, Brankovich, menaçait ses frontières; puis, menacé lui-même par les Vénitiens et les Allemands, il implora la paix et l'alliance du sultan. Sa fille Mara, encore enfant, fut envoyée par Brankovich au sultan, fiancée avec Amurat et élevée avec les plus grands respects dans le

sérail jusqu'à l'âge nubile. Sa précoce beauté, qui devait agiter bientôt l'empire, fit attendre avec impatience par Amurat l'heure de la proclamer sa seconde épouse.

Une cause futile parmi nous, grave chez des peuples équestres et pasteurs, fit éclater la guerre de Caramanie entre deux princes turcomans dont l'un avait enlevé à l'autre, par une ruse déloyale, un cheval d'une renommée héroïque parmi ces tribus. Le ravisseur était Ibrahim-Beg de Koniah, à qui le sultan avait donné, comme nous l'avons raconté, sa soeur la plus aimée en mariage. Ibrahim refusant obstinément à son beau-frère de rendre le cheval à son possesseur, le sultan marcha lui-même d'Europe en Asie pour faire justice au prince offensé. Ibrahim-Beg, vaincu à Koniah et dépouillé par sa défaite de ses Etats, envoya sa femme au sultan pour ramener le cheval et implorer sa grâce. Amurat, qui ne savait rien refuser aux larmes des femmes, rendit la principauté de Caramanie pour un cheval.

Pendant cette courte guerre, Sigismond, roi de Hongrie, ayant provoqué de nouveau les Ottomans sur le Danube, Amurat II fit passer le fleuve à son général Ali, fils d'Évrénos, formé à la guerre sous son père, comme son vizir Khalil avait été formé à la politique par Ibrahim-Tschendereli. Ali-Évrénos inonda la Transylvanie en débouchant, comme un torrent, des *Portes de Fer* avec cinquante mille Ottomans. Soixante-dix mille prisonniers ramenés par lui en servitude et des troupeaux innombrables furent l'indemnité de cette campagne qu'Amurat n'avait pas commencée. Un jeune étudiant allemand, du nombre de ces captifs, était destiné par le sort à subir vingt ans d'esclavage dans les tentes et dans les palais des sultans, et à rapporter dans sa patrie l'histoire des mœurs et des événements de cette cour.

XXXII

Le beau-père du sultan, père de la jeune Mara, qui avait repris les armes contre Amurat II pendant l'expédition de Hongrie, assiégé et pris dans Sémendria par Évrénos, fut condamné à perdre les yeux et à languir jusqu'à sa mort dans la prison de Tokat, au fond de la Cilicie. Deux des fils de Timour-tasch, chefs héréditaires, comme Évrénos, des armées du sultan, ravagèrent de nouveau les plaines de la Hongrie, et ramenèrent à Nicopolis de telles multitudes d'esclaves, qu'une des plus belles vierges hongroises exposées au marché de Nicopolis y fut

vendue pour une paire de sandales par le soldat à qui elle était échue en partage.

Le sultan, loin de s'enorgueillir de ces dépouilles, négociait, au milieu de ces triomphes, pour s'acquérir des alliances pacifiques de l'autre côté du Danube. Les Polonais, quelquefois alliés, quelquefois rivaux des Hongrois, lui parurent la nation la plus propre à contre-balancer par leur amitié avec les Turcs la puissance croissante des Hongrois, qui s'étendait par ses affinités avec l'Allemagne. Il envoya des ambassadeurs avec de riches présents au roi de Pologne Ladislas.

Les Polonais, une de ces tribus émigrées peut-être dans la nuit des temps non historiques des plateaux de la Tartarie dans les steppes presque aussi vagues de la Sarmatie, portaient avec les Russes, les Serviens, les Transylvains, les Esclavons, les Croates, le nom générique de Slaves, nom qui signifie les *Crieurs de guerre*. Ce nom disait leur génie; peuple équestre, amoureux d'une liberté sans limite, incapable de repos et de stabilité, également prêt à céder son indépendance à des maîtres par esprit de faction, et à la recouvrer sur des oppresseurs par héroïsme, changeant de gouvernement par mobilité de passions, république, monarchie héréditaire, monarchie élective, rassemblant dans ces formes contradictoires les instabilités de leur caractère natal; l'histoire leur doit tour à tour la pitié ou l'admiration; mais nation qui conserve au milieu de ses vices politiques la dernière vertu des peuples, le courage, qui fait respecter même la servitude.

Tel était le peuple auquel Amurat II envoyait offrir de se liguier avec lui pour refréner ensemble les Hongrois.

XXXIII

Ladislas, porté au trône à l'âge de dix ans pour y subir le flottement des factions opposées, seule politique des Polonais, aurait facilement accédé à l'alliance des Ottomans par antipathie contre les Hongrois; mais le héros des Hongrois, Huniade Corvinus, dont nous avons raconté la naissance illégitime des amours de Sigismond et d'une favorite cachée dans les forêts de sa capitale, régnait par l'éclat de ses exploits et par la popularité de son nom sur ses braves et sages compatriotes les Hongrois.

Les Hongrois, race également héroïque descendue des Huns, possédaient les vertus des Polonais sans leurs excès; le bon sens chez eux s'alliait au courage, et le patriotisme à la liberté. Capables d'abnégation autant que de dévouement, ils écoutèrent les sages conseils d'Huniade. Huniade, vayvode ou chef mili-

taire de Transylvanie, pouvait aspirer à leur trône alors électif. L'estime et la victoire le lui auraient voté. Il préféra le rôle de sauveur de son pays à son ambition; il craignit de troubler par des prétentions à l'empire une confédération défensive des États chrétiens du Danube contre les Ottomans. Il conjura les Hongrois d'offrir leur couronne à Ladislas, déjà roi de Pologne et de Bohême, et de l'oublier lui-même pour se fondre en une seule monarchie avec les Polonais. De la nation hongroise ainsi calmée et fortifiée il ne se réserva que l'épée, que lui assignaient d'avance son autorité morale et son génie militaire.

Les paroles et les présents des ambassadeurs d'Amurat II échouèrent devant cette politique habile et patriotique du héros et du conseiller des Hongrois. Huniade aspirait depuis son enfance à être le Godefroi de Bouillon d'une croisade de la Germanie contre ces nouveaux Sarrasins qui menaçaient de franchir le Danube et la Save, comme ils avaient franchi l'Oxus, le Tigre et l'Euphrate. La race, la religion, la patrie, la gloire, la chevalerie, la noble ambition qui aspirent à la gloire plus qu'à la puissance, et qui s'honorent plus d'être le Machabée du christianisme que le fondateur d'une dynastie hongroise, faisaient de Huniade l'ennemi le plus redoutable d'Amurat. Jeune, beau, intrépide, éloquent, fils illégitime d'un empereur maître aujourd'hui de l'Allemagne, ayant eu à se légitimer lui-même par ses exploits, élevé par son mérite et par la faveur de son père présumé, l'empereur d'Allemagne, Sigismond, au rang de vavode ou de général héréditaire de ces Transylvains aventuriers de l'Allemagne, le héros hongrois avait grandi et vieilli en combattant les Turcs; il avait juré de mourir en les refoulant jusqu'en Asie.

La terreur qu'inspiraient de proche en proche à toute la chrétienté la chute de Salonique, l'invasion de la Grèce; la possession de Janina, le double ravage de la Hongrie par les fils du Timourtasch, ralliaient en un seul faisceau défensif et offensif tous les trônes et tous les peuples limitrophes des Ottomans depuis Moscou jusqu'à Vienne, et depuis Vienne jusqu'à Venise. Le pape, par ses légats, sortes d'ambassadeurs sacrés portant avec eux les bénédictions ou les foudres du ciel à toutes les cours du Midi et du Nord, stimulait le zèle des princes et des peuples. Une croisade nouvelle, mais cette fois une croisade politique et militaire, s'organisait contre Amurat II. La religion en était l'âme, le patriotisme en était la raison; Huniade en était à la fois le conseil et le héros.

XXXIV

La réponse évasive du jeune roi de Pologne, devenu en ce moment roi de Hongrie par le désintéressement d'Huniade, ne permit plus à Amurat de se faire des illusions de paix. Il ordonne à Ali-Beg, fils d'Évrénos, d'assiéger Belgrade, forteresse de Servie, que Brankovich, avant sa défaite et sa captivité, avait donnée en garde aux Hongrois. Cette ville, conquise et reconquise depuis tour à tour dans tant de guerres entre l'Europe et les Turcs, était à la fois la clef de la Servie, de la Turquie et de la Hongrie. Construite à l'issue des défilés du Balkan, au bord des impénétrables forêts de ces montagnes, sur un plateau en pente douce qui domine le large confluent de la Save et du Danube, ces deux fleuves, confondus en un seul au pied de ses remparts, lui forment une demi-ceinture d'eau rapide plus semblable à un bras de mer qu'à une rivière. De ce plateau, nivelé par la nature en étages successifs qui défient l'escalade des assaillants, le regard embrasse toutes les évolutions des armées ennemies dans les prairies sans limites où se perd l'horizon plat de la Hongrie. Du côté de terre, des collines et des mamelons entrecoupés de gorges profondes et ombragés de chênes à peine éclairés par la hache des Serviens, forment autour d'épais remparts autant de bastions défensifs qui couvrent la ville contre l'assaut des assiégeants. La Save et le Danube libres apportent sans cesse aux habitants les vivres, les armes, les combattants, pour réparer les consommations ou les pertes d'un siège.

Telle était Belgrade, que le fils d'Évrénos avait la difficile tâche de conquérir à son maître. Six mois de siège ne purent triompher de la force du site et du génie d'Huniade. Ali-Beg fut contraint de replier son armée, décimée par le canon des Hongrois, laissant les bords de la Save et les gorges de Servie infectés par les cadavres de ses soldats.

XXXV

L'armée turque, rebutée par la force de Belgrade, se jeta sur la Transylvanie pour combattre en rase campagne et sur son propre territoire le héros transylvain qui l'avait fait échouer sur le Danube. Mézid-Bég, ancien chef des Turcomans de Siwas, qui avait jadis lutté contre Timour lui-même en Asie, et dont soixante ans de guerres n'avaient pas lassé la vieillesse, reçut

d'Amurat le commandement de l'armée de Transylvanie, incendia les campagnes, dépeupla les villages, trancha la tête aux chefs, aux évêques, aux prêtres, enchaîna les femmes et les enfants transplantés en Turquie, assiégea Hermanstadt, capitale de la Transylvanie. Huniade, entraînant à sa suite une armée de Polonais, de Hongrois, de Bohémiens, d'Allemands, de Styriens, de patriotes transylvains ralliés à sa voix, pour sauver son propre peuple, fondit sur le féroce vieillard turcoman sous les murs d'Hermanstadt. Le vieux guerrier, sachant que le noeud de cette confédération était Huniade, et que l'âme de ce héros était l'âme de la Hongrie, sentit que la mort de ce chef serait la mort de son armée. Il songea moins à vaincre cette confédération que leur Yanko: c'était le nom barbare et populaire sous lequel Huniade, terreur des Ottomans, était connu dans leur camp. Mézid-Beg forma une colonne de trois mille spahis, choisis à leur intrépidité et à la rapidité de leurs chevaux, pour envelopper et tuer le seul Huniade.

Cette colonne renversa tout devant elle et traversa comme un torrent les rangs des Hongrois pour atteindre le mamelon sur lequel le voyvode de Transylvanie dirigeait de l'âme et du geste la bataille. Ses espions l'avertirent à temps de l'intention de cette charge; ses officiers le conjurèrent de sauver en lui le génie de la Hongrie. Simon de Kémény, son plus intrépide lieutenant, lui arracha la cuirasse, le casque, l'aigrette et le cheval roux à la crinière noire qui le désignaient aux coups des Ottomans. Il se revêtit de l'armure, monta le cheval, se précipita lui-même au-devant des spahis, trompés par cette généreuse ruse, et tomba victime volontaire avec trois mille de ses Hongrois sous le sabre des Turcs.

XXXVI

Au moment où Huniade, sous l'armure de Kémény, fondit sur le camp des Ottomans, les défenseurs d'Hermanstadt se précipitaient sur eux par derrière dans une sortie concertée. Les assiégeants, pris entre deux armées, perdirent vingt mille hommes entre les remparts et la circonvallation. Huniade ne voulut laisser à personne la gloire et la vengeance de combattre et de frapper le vieux Turcoman, fléau de sa patrie. Mézid-Beg et son fils tombèrent l'un et l'autre sous la masse d'armes de Huniade; il entra couvert de leur sang dans Hermanstadt. Pendant le festin que les habitants délivrés donnèrent le soir à leur libérateur, les Hongrois, aussi féroces que les Turcs, amenaient

par groupes leurs prisonniers désarmés dans la salle du festin funèbre et les massacraient sous les yeux d'Huniade, ivre de sang. Lui-même, par une barbarie qui déshonorait la sainteté de sa cause et l'héroïsme de son bras, se fit apporter le lendemain les dépouilles des tentes de Mézid-Beg et de son fils. Il chargea un chariot trainé par six chevaux de ces dépouilles, et, jetant par-dessus un monceau de troncs humains et de membres mutilés, il couronna cette pyramide triomphale par les têtes coupées du vieux pacha, de son fils, de ses généraux, et il envoya ce chariot en tribut au despote de Servie, son allié.

Un vieillard turc, à qui on avait laissé la vie pour ce tribut dérisoire des Ottomans aux Serviens, était assis sur ce monceau de dépouilles humaines, et chargé de les offrir à la cour de Servie. Ce char de la vengeance traversa ainsi la Transylvanie pour attester aux populations dispersées la défaite des Turcs et les représailles sanguinaires du héros hongrois.

XXXVII

Schehabeddin, envoyé avec une troisième armée par Amurat II pour venger Mézid-Beg, trouva Huniade dans la plaine de Vasag, renforcé par la renommée de ces deux victoires et par les soldats les plus aguerris de l'Allemagne. Schehabeddin laissa dans cette plaine dix mille morts, huit mille prisonniers, tous ses généraux et le cadavre d'Othman-Beg, le plus vaillant des petits-fils de Timourtasch. Lui-même, prisonnier d'Huniade, et conduit chargé de chaînes à Ladislas, apporta à Bude, capitale de la Hongrie, la nouvelle de sa défaite.

Huniade, sans laisser respirer les Ottomans, s'élança avec trois armées multipliées par la victoire jusque dans le cœur de la Servie turque, aux portes de Nissa, grande ville qui ferme les gorges de la Morawa. Il y trouva une quatrième armée turque formée précipitamment des réserves de tout l'empire et commandée par les princes et par les begs de toutes les provinces d'Europe et de toutes les principautés d'Asie appelés par l'extrémité du danger au secours de l'empire. Leur nombre dépassait de cent mille combattants le nombre des confédérés d'Huniade. Mais Huniade avait un nom et inspirait un fanatisme qui valaient à eux seuls tout un peuple.

Le frère du grand vizir Khalil, second fils d'Ibrahim-Tschen-dereli, commandait les Ottomans. Adossé à Nissa, appuyé à droite sur le lit infranchissable de la Morawa, couvert à gauche par des rochers escarpés, inaccessibles à l'artillerie et à la cava-

lerie des chrétiens, Amurat II, au lieu d'appeler Huniade dans un espace ouvert, où le nombre aurait pu submerger le génie, attaqua Huniade dans ce défilé, où la victoire devait se disputer corps à corps. Les trois colonnes que le sultan envoya tour à tour à cet assaut se brisèrent contre l'artillerie et les palissades des Hongrois. Huniade, formant lui-même son armée en une seule colonne d'attaque, traversa Nissa sur les pas des Ottomans découragés, et, les dispersant à droite et à gauche dans la plaine, qui s'élargit après la ville, rejeta une moitié de l'armée d'Amurat à gauche entre son infanterie et la Morawa, l'autre moitié à droite entre ses cavaliers et les montagnes, prenant ainsi en un double coup de filet d'innombrables prisonniers forcés de choisir entre la captivité ou la mort. Amurat, avec le centre seul et isolé de son armée, se replia vaincu, mais combattant toujours, sur Sophia. Huniade y entra sur ses traces, et se prépara à marcher de là sur Philippopolis, dernière ville qui protégeât Andrinople.

XXXVIII

Mais l'hiver, qui convrait déjà le mont Hémus de frimas, sauva la capitale de l'empire. Amurat II, retranché au défilé qui porte le nom des *Portes de Trajan*, parce que cet empereur l'avait fait fermer par une porte contre les barbares, retranché aussi au défilé de Souloubend, appelé ainsi des eaux qui le défendent par une inondation artificielle, attendait Huniade sur ces seules brèches de la muraille continue du Balkan. Le sultan, à l'aspect de la cavalerie hongroise prête à escalader le défilé, lâcha, sur la pente rapide de l'Hémus, les écluses où il avait accumulé les eaux dans des bassins gelés seulement à la surface. Ces eaux, en se précipitant en nappes minces sur les sentiers que devait gravir la cavalerie d'Huniade, les recouvrirent pendant la nuit d'une nappe de glace dont l'escarpement redoublait le danger pour les chevaux. Huniade et son armée reculèrent devant ces frimas. Les portes de Trajan, obstruées par Amurat de rochers précipités du haut des corniches du Balkan, le forcèrent à chercher un autre passage. Le défilé moins inaccessible d'Istadi leur ouvrit enfin le mont Hémus après un assaut où les rocs, les neiges, les quartiers de glace combattaient en vain pour les Ottomans. Huniade, comme l'Annibal des Germains, avait juré de vaincre la nature même pour atteindre ses ennemis au cœur de l'empire. Une dernière bataille livrée par lui dans la plaine d'Yalowaz, au pied du Balkan franchi, lui livrait la déli-

cieuse vallée de Philippopolis et bientôt les fertiles bassins d'Andrinople.

XXXIX

Soit que la désunion, qui dissout toutes les confédérations après les victoires plus qu'après les revers, empêchât le héros hongrois de suivre sa pensée jusqu'à l'anéantissement des Turcs dans leur capitale découverte d'armée; soit que le retour précipité d'Amurat, rappelé d'Asie, où il combattait, par les périls d'Andrinople, intimidât les Hongrois; soit plutôt que le jeune roi de Pologne et de Hongrie, Ladislas, dominé par son conseil où Huniade comptait des envieux, ne voulût pas accorder tant de gloire à un seul homme, Huniade s'arrêta au pic méridional du Balkan, et, laissant son armée se consolider à Sophia et à Nissa, repassa lui-même précipitamment le Danube avec Ladislas. Le roi et le général revinrent triompher dans la capitale de la Hongrie. Ils rêvaient pour le printemps suivant une autre campagne.

XL

La lassitude de tant de guerres et la sagesse du grand vizir Khalil conseillèrent à Amurat II de reprendre des forces dans une longue paix. Les revers de ses généraux en son absence étaient des malheurs et non des humiliations personnelles pour lui. Partout où il avait paru en personne il avait vaincu. La pacification de l'Asie, la conquête de Salonique et de l'Épire, doubleraient ses forces à l'orient. Il résolut de faire à l'occident, sur le Danube, tous les sacrifices compatibles avec la sûreté des Ottomans en Europe. La félicité de ses peuples était à ses yeux sa première gloire. Lui-même, comme on l'a vu, avait la passion du loisir et de l'amour, le génie naturel de la paix. Sa seconde soeur, mariée par lui à Mahmoud-Tchélebi, qu'Huniade avait fait prisonnier, et qu'il retenait en gage de négociation dans les cachots d'Hermanstadt, inconsolable de son veuvage, obsédait le sultan de ses larmes pour qu'il rachetât un époux adoré. Amurat ne refusait rien à l'amour, rien à sa famille. Il chargea de nouveaux ambassadeurs d'aller offrir des accommodements aux différents princes chrétiens dont le faisceau formait la force d'Huniade et au roi de Hongrie lui-même. A Drakul, prince de Valachie, il restituait ses États; au despote de Serbie, son royaume et ses deux fils prisonniers à Tokat avec leur oncle aveugle; à Ladislas et à l'assemblée des Hongrois, l'inviolabilité mutuelle des deux frontières.

Ladislas, encouragé à la guerre éternelle par Huniade, hésitait; mais les confédérés, dont il attendait au printemps les contingents promis pour la nouvelle campagne, désintéressés par Amurat, abandonnèrent les Hongrois à eux-mêmes. Cette immobilité des confédérés contraignit Ladislas et la diète à la paix.

Les assemblées n'ont pas la constance et la passion de gloire des héros. Huniade fléchit sous la volonté de son pays. La paix de Szégedin fut signée entre les Hongrois et les Turcs le 12 juillet 1444. Les deux souverains la ratifièrent, l'un par un serment sur l'Évangile, l'autre par un serment sur le Coran, prenant ainsi chacun leur Dieu pour témoin et pour vengeur de la foi jurée. Une rançon de soixante mille ducats d'or, payée par le sultan à Ladislas, rendit à sa soeur le mari qu'elle pleurait dans Mahmoud-Tchélebi. L'Orient respira. Amurat songea au repos, à la vie contemplative, à l'amour, principales ambitions de sa vie.

XLI

La mort de son fils aîné, Alaeddin, qu'il chérissait comme le fruit de ses premières amours avec la princesse de Sinope, et auquel il destinait le trône après l'avoir affermi, le jeta dans cette mélancolie des hommes heureux, mais dont la félicité s'attriste à leurs yeux par la brièveté du bonheur même. Son autre fils, qui fut depuis Mahomet II, était encore dans l'enfance. Ce prince n'annonçait pas dans ses premières années la virilité impétueuse qui caractérisa plus tard son règne. Il tenait de sa mère, la princesse de Serbie, Hélène, seconde épouse du sultan, la beauté féminine, la grâce timide, et la complaisance un peu servile aux volontés de son père et de ses maîtres, qui, dans les femmes de ces races slaves, rappelle les habitudes de l'antique esclavage. Amurat ne se croyait pas destiné à de longs jours; il craignait que son fils, surpris par le trône avant d'avoir été exercé au maniement des armes et à l'empire, ne succombât aux difficultés de la guerre et de la paix. Il voulut l'y exercer lui-même pendant qu'il en était temps encore, et le faire régner sous ses yeux, afin de réparer ses fautes s'il en commettait, et de voler à son secours si la fortune lui destinait des adversités.

Remettre le gouvernement à un enfant confié à d'habiles et fidèles ministres que lui-même avait formés, s'éloigner de la capitale, et pour ainsi dire, vivant, de la vie, pour ne s'occuper que de la méditation des choses éternelles, assister de loin à un règne posthume, le conseiller s'il s'égarait, le soutenir s'il chancelait, et régner en quelque sorte deux fois, tout en déposant

jeune encore le fardeau du gouvernement qui importunait sa mollesse: telle était la pensée d'Amurat, pensée de prévoyance pour son fils, de sollicitude pour l'empire, de philosophie voluptueuse pour lui-même. Dioclétien avait eu la même lassitude, dans les mêmes circonstances; Charles-Quint l'avait accomplie en Espagne; Tibère l'avait simulée à Rome; Amurat II la renouvelait chez les Ottomans. Plus les hommes sont dignes de régner, plus ils sont souvent tentés d'abdiquer une situation qui ne trompe pas moins par son néant les grandes âmes qui possèdent les peuples, que, vue du dehors, elle ne trompe les peuples qui sont possédés et dédaignés par ces maîtres d'empires.

XLII

Amurat II eut sans doute moins de peine à prendre cette résolution héroïque qu'à la faire accepter des trois princesses rivales et ambitieuses, et toutes jeunes encore, qu'il avait épousées, et qui se disputaient l'ascendant sur son coeur et sur sa politique. Si l'on en croit tous les historiens contemporains, allemands, ottomans ou grecs, témoins plus ou moins initiés aux mystères du sérail d'Andrinople, ces trois princesses, également belles, et dignes de posséder exclusivement l'âme de leur époux, la princesse de Sinope, la princesse Hélène de Servie, et la jeune princesse Mara, fille du vayvode de Transylvanie, agitaient de leurs jalousies, de leurs intrigues et de leur haine mutuelle, non-seulement la cour, mais le ministère, les armées, la politique d'Amurat.

On se fait en Europe, sur la foi d'historiens ou de voyageurs mal informés, de fausses images du sort des princesses ottomanes ou chrétiennes, épousées par les empereurs de Brousse, d'Andrinople ou de Constantinople; on ne voit dans le sérail, livré à la polygamie, qu'un troupeau d'odalisques servant aux plaisirs capricieux du maître, qu'un esclavage un moment couronné, pour être dégradé le lendemain, par le dédain d'un époux rassasié, dans la triste et éternelle captivité d'un harem. Ni la religion, ni la loi, ni les moeurs, ni l'histoire, ne dégradèrent ainsi le mariage et le sort des épouses musulmanes ou chrétiennes des sultans, des princes, des grands de l'empire. On a déjà vu, dans les règnes du premier Amurat et de Bajazet Ildérim, des exemples de mariages entre les sultans et des princesses filles, soeurs, nièces des empereurs de Byzance, ou des princesses chrétiennes de Servie, environnées dans le palais de Brousse de tous les respects, de tous les honneurs et de toutes les libertés

de culte attribués au rang d'impératrices. On a vu même ces princesses; que la politique ou la victoire livraient quoique chrétiennes à des époux à qui la religion permettait d'avoir plusieurs femmes, emmener des aumôniers, et exercer ouvertement leur religion dans les palais de leurs maris. Bien que ces princesses, épouses multiples mais légitimes de sultans, fussent astreintes sous ce rapport à la loi de la pluralité des femmes, elles n'en jouissaient pas moins dans les sérails de tous les privilèges, de tous les respects et de toutes les splendeurs du titre d'épouses et d'impératrices; elles n'en exerçaient pas moins sur le coeur et sur la politique de leurs maris l'ascendant que leur naissance, leurs charmes, leur esprit et leur titre de mères de fils destinés au trône leur assuraient dans l'intérieur du sérail. Nous verrons bientôt des femmes qui n'étaient pas même nées princesses régner; et même perpétuer pendant plusieurs règnes leur domination dans le sérail, avec autant d'empire que Théodora sous Justinien dans le palais de Byzance. Ce sérail, que l'imagination se présente comme une prison, séjour de soupirs et des humiliations des sultanes, bien qu'il fût interdit par les moeurs aux regards des hommes, n'en renfermait pas moins, à l'ombre des vastes enceintes du harem, toutes les pompes, toutes les intrigues des palais de l'Occident.

XLIII

Le mariage, dans la loi de Mahomet, quoique combiné par une condescendance du prophète aux moeurs des Arabes avec la tolérance de la pluralité des femmes, est un acte à la fois religieux et civil qui impose aux époux un grand respect du titre et des droits sacrés d'épouse; il n'est permis qu'à ceux des Ottomans qui peuvent nourrir, loger séparément et entretenir convenablement une ou plusieurs femmes. La loi le consacre seule, mais le prêtre le bénit; les noces sont célébrées pendant quatre jours avec une publicité et des fêtes dont nous avons vu l'éclat dans les mariages des fils de Timour et de Mahomet I^{er}; les deux familles conduisent, avec un cortège imposant, l'épouse dans la maison de son époux. La répudiation, permise à la requête, de la femme autant que du mari, est soumise à des conditions très-favorables aux droits, à la liberté, à la dignité de l'épouse. L'homme qui, ayant épousé une femme libre, lui donnerait pour compagne une femme esclave, perdrait son droit sur sa première épouse. Les épouses ont droit légal à une parfaite égalité de traitement, d'égards, de la part du mari commun.

Le mari ne peut forcer sa femme à recevoir chez elle ses enfants d'un autre lit. Il doit attacher au service de chacune de ses épouses des esclaves ou des serviteurs exclusivement affectés à chacune d'elles. Si la femme se plaint d'infractions à ces lois de harem, le magistrat juge et fait justice à celle qui se plaint. Les mariages entre musulmans et chrétiennes sont légaux pourvu que les enfants soient élevés dans la religion du père.⁵⁵ La moindre injure et la simple menace de répudiation du mari à l'épouse dissout le mariage et autorise la femme à recouvrer son indépendance. Les droits de la maternité sont garantis dans l'épouse: rien ne peut la priver du droit de garder ses enfants de l'un et de l'autre sexe dans sa maison et dans sa dépendance. La tendresse filiale à son égard n'est pas seulement dans la nature et dans les mœurs des Orientaux, elle est dans la loi. Le devoir de pourvoir à tous les besoins de la mère est attribué impérieusement, non-seulement aux fils et aux filles, mais au frère, à la sœur, au neveu, à la nièce, jusqu'à la limite de la parenté du sang.

XLIV

Les sultans ne sont exceptés d'aucune de ces lois religieuses du mariage. La toute-puissance du souverain et le luxe oriental de leur cour, tout en accroissant pour quelques-uns d'entre eux le nombre des favorites non épouses, avec lesquelles la cohabitation est licite comme dans les tentes des patriarches, n'attente en rien aux privilèges et aux autorités domestiques des femmes légitimes des sultans ou des princesses de la maison impériale. Ces femmes ou ces princesses occupent, dans l'enceinte toujours immense des palais d'hiver dans la capitale, ou des palais d'été dans la campagne, des palais isolés au milieu de jardins, palais dans lesquels elles sont servies chacune par une cour d'intendants, d'eunuques, d'esclaves attachés à leur maison. Leur luxe égale le luxe du sérail du sultan leur maître, qui visite tour à tour, selon ses devoirs ou ses affections, ces différentes colonies de sa famille. Les occupations, les rivalités, les intrigues, les mœurs et les plaisirs de ces princesses, décrits par une Européenne introduite sous un des derniers règnes dans l'intimité d'une sœur du sultan, éclairent l'histoire sur les mystères des sérails et sur le mode d'existence des trois princesses, épouses d'Amurat II, dans l'intérieur des palais d'Andrinople, de Brousse et de Magnésie.

„La sultane Asma,“ raconte ce témoin intime et privilégié par son sexe, „désira me recevoir dans son palais du sérail.

„L'intendante du palais extérieur fut chargée de nous conduire
„à la sultane. Arrivées au sérail de cette princesse, enfermé
„dans les murs du grand sérail, l'intendante fit ouvrir une
„première et une seconde porte de fer gardées par des portiers
„différents; une troisième porte, en s'ouvrant, nous découvrit
„plusieurs eunuques noirs qui, un bâton blanc à la main, nous
„précédèrent en nous faisant traverser une cour intérieure dont
„la garde leur était confiée: ils nous introduisirent dans une
„grande salle nommée la chambre des étrangers.“

„La kyaya-kalem, ou l'intendante de l'intérieur, vingt nous y
„recevoir, et les esclaves qui la suivaient, nous ayant aidées à
„dépouiller nos voiles, nous conduisirent à l'appartement de la
„sultane. Elle était magnifiquement vêtue, parée de diamants
„et de perles, assise dans l'angle d'un riche divan qui meublait
„son salon, et dont les tapis de pied et les tentures étaient
„d'étoffes de soie relevées d'or et d'argent. Des coussins recou-
„verts de satin rayé d'or, apportés et étendus devant la sultane,
„nous servirent de sièges, pendant qu'une soixantaine de jeunes
„filles richement vêtues de robes traînantes se partagèrent en
„deux files, à droite et à gauche, en entrant dans la salle, et
„vinrent chacune se ranger en haie les mains croisées sur leurs
„ceintures.“

„La sultane ordonna à l'intendante de nous conduire dans
„ses jardins, de nous y fêter et de nous ramener ensuite pour
„accomplir la visite. L'intendante nous conduisit dans son ap-
„partement. On nous servit un festin seules avec elle, tandis
„qu'un grand nombre d'esclaves n'étaient occupées qu'à nous
„servir et à décorer de leur présence l'appartement. Le repas
„fini et le café présenté, on offrit les pipes, que nous refusâmes
„pour parcourir les jardins.“

„De nouvelles troupes d'esclaves avaient été disposées près
„d'un fort beau kiosk où la compagnie devait se rendre. Ce
„pavillon, richement meublé et décoré, bâti sur un grand bassin
„d'eau, occupait le milieu d'un jardin où des espaliers de roses
„élevés de toutes parts cachaient aux yeux les hautes murailles
„qui formaient cette prison. De petits sentiers très-étroits et
„cailloutés en mosaïque formaient, selon l'usage, les seules allées
„du jardin; mais un grand nombre de pots et de corbeilles de
„fleurs, en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré,
„invitait à en jouir dans l'angle d'un bon sofa, le seul but de ces
„promenades. On y fut à peine assis, que les eunuques, qui
„avaient précédé la marche, se rangèrent en haie à quelque
„distance du kiosk, pour faire place à la musique de la princesse.

„Elle était composée de dix femmes esclaves qui exécutèrent
 „différents concerts, pendant lesquels une troupe de danseuses,
 „non moins richement mais plus lestement vêtues, vint exécuter
 „différents ballets assez agréables par les figures et la variété
 „des pas. Ces danseuses étaient aussi de meilleure compagnie
 „qu'elles ne le sont ordinairement dans les maisons particulières;
 „bientôt une nouvelle troupe de douze femmes, vêtues en
 „hommes, arriva pour ajouter sans doute à ce tableau l'apparence
 „d'un sexe qui manquait à la fête. Ces prétendus hommes com-
 „mencèrent alors une espèce de joute, pour se disputer et s'em-
 „parer des fruits que d'autres esclaves venaient de jeter dans le
 „bassin. Un petit bateau, conduit par des bateliers femelles,
 „également déguisés en hommes, donna aussi aux étrangères le
 „plaisir de la promenade sur l'eau; après quoi, ramenées chez
 „la sultane, elles en prirent congé avec les cérémonies d'usage
 „et furent conduites hors du sérail avec le même cérémonial.“

„Ces détails pourront faire juger, ajoute l'étrangère, de la
 „vie intérieure des harems et donner quelque idée des plaisirs
 „qui en détruisent la monotonie.“

„Le jardin des épouses du sultan, frère d'Asma, sultane,
 „plus vaste que le jardin d'Asma, mais disposé dans le même
 „goût, sert de théâtre à ces fêtes nocturnes. Des vases de toute
 „espèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, sont ap-
 „portés pour le moment, afin d'augmenter le fouillis qu'éclaire
 „un nombre infini de lanternes, de lampes colorées et de bougies
 „placées dans des tubes de verre qui sont répétés par des mi-
 „roirs disposés à cet effet. Des boutiques, garnies de différentes
 „marchandises, construites pour la fête, sont occupées par les
 „femmes du harem, qui y représentent, sous des vêtements
 „analogues, les marchands qui doivent les débiter. Les sul-
 „tanes, soeurs, nièces ou cousines, sont invitées à ces fêtes par
 „le Grand Seigneur, et elles achètent, ainsi que Sa Hautesse,
 „dans ces boutiques, des bijoux et des étoffes dont elles se font
 „mutuellement présent: elles étendent aussi leur générosité sur
 „les femmes du Grand Seigneur, qui sont admises à ces diver-
 „tissemens et qui en donnent de semblables au sultan et aux
 „princesses de sa famille.“

XLV

On conçoit combien cette vie des cloîtres de l'Orient, qui
 concentre les regards, les pensées, les plaisirs, les passions, les
 rivalités dans l'étroite enceinte d'un sérail, doit donner de futilité,

mais en même temps d'intensité et de féroacité aux jalousies, aux ambitions, aux intrigues d'un sérail habité par des princesses, femmes d'un même époux, mères d'enfants rivaux, dont la fortune ou l'infortune feront un jour leur gloire ou leur deuil.

C'est pour satisfaire tour à tour les passions des trois princesses de Sinope, de Servie et de Transylvanie, ses épouses, participant du fond de leurs sérails aux ambitions de leurs trois familles, et jalouses de s'humilier réciproquement dans leur orgueil par les armes du sultan, qu'Amurat II avait gagné ou perdu tant de batailles sur le Danube ou sur la mer Noire. Il avait le coeur, mais aussi les faiblesses des héros. On croit que le repentir de ses faiblesses pour les trois princesses et surtout pour Mara, la plus jeune et la plus séduisante de toutes, et le désir de se prémunir lui-même contre le danger de la toute-puissance mise au service de l'amour, furent une des causes secrètes de son abdication. L'âge n'avait amorti encore en lui ni ses vices ni ses vertus. Il n'avait pas quarante ans quand il descendit du trône.

Avant de quitter son palais d'Andrinople, il forma autour de son fils, Mahomet II, un conseil de gouvernement composé des hommes de loi, ou des hommes de guerre qui lui avaient donné, pendant ses conquêtes ou ses revers, les témoignages les plus éprouvés d'attachement, de talents, de vertus. Son grand vizir, Khalil-Pacha, restait son oeil et sa main dans ce divan. Le mollah Kosrew, vieillard consommé dans la législation, fut nommé grand juge de l'armée, discipline vivante dont l'autorité ne voulait ni partialité ni faiblesse.

Après avoir pourvu ainsi avec calme au sort de l'empire, il songea au sien, et, pour se prémunir contre l'ingratitude de son fils ou de ses ministres, il se réserva à lui-même, pendant sa vie, la souveraineté et les revenus des trois plus belles provinces pastorales de l'empire en Asie : la province de Mentesché, celle de Saroukhan, celle d'Aidin, de qui dépendent la Carie, la Méonie, l'Ionie, les vallons, les coteaux, les golfes de Smyrne, et enfin la *Tempé* asiatique, l'incomparable vallée de Magnésie, dont les édifices, les jardins, les mosquées, les eaux, les ciprés, détachant aujourd'hui leurs coupoles, leurs aqueducs, leur feuillage sur un ciel de saphir, rappellent au voyageur où à l'historien cette autre Salone d'un autre Dioclétien.

LIVRE ONZIÈME

I

A peine Amurat II s'était-il retiré dans sa gloire et dans son repos sous les cyprès du palais en ruine de Magnésie, avec ses épouses, son harem, ses pages et quelques grands officiers de sa cour plus attachés à l'homme qu'au trône, que le pape, les Hongrois, les Polonais, les Valaques, les Transylvains, les Serviens, les Allemands de Sigismond, voyant le trône occupé par un enfant et l'empire à la merci du hasard, s'agitèrent à la voix de l'implacable Huniade, et renouèrent la ligue des puissances chrétiennes si habilement dissoute par la généreuse politique d'Amurat.

Il faut le dire à la gloire des Ottomans et à l'humiliation de la politique italienne et germanique de cette époque, il fut honorable à Amurat d'avoir cru à la bonne foi de la chrétienté; il fut honteux à la chrétienté d'avoir trompé la foi des Turcs. Tous les historiens sans exception qui ont eu sous la main cette page d'histoire, même ceux qui ont le plus de partialité avouée pour Huniade et pour la politique de la cour de Rome, tels que l'abbé Mignot et M. de Salaberry, flétrissent la déloyauté et condamnent le parjure des confédérés, absous de la violation de la foi jurée et de la trêve conclue par un bref du pape.

„Le pape Eugène IV, dit l'abbé Mignot dans ses Annales, „envoya le cardinal Julien Cesarini légat en Hongrie, pour „calmer les scrupules du roi Ladislas, et pour lui faire com- „prendre qu'un serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie „point envers les infidèles, et que c'est faire une oeuvre agréable „à Dieu que de se parjurer pour exterminer ceux qui l'offensent. „Enfin un bref d'absolution d'Eugène IV, les sophismes de son „ambassadeur le légat Cesarini, l'amour de la vaine gloire, le „faux zèle, la superstition, étouffèrent dans le coeur de Ladislas „le cri de la conscience et le sentiment de l'équité.“

„Le temps des croisades était passé, dit à son tour M. de „Salabery, les motifs religieux n'étaient plus capables d'armer „les souverains de l'Europe pour la cause de la chrétienté. Fré- „déric III, alors empereur d'Allemagne, n'était pas digne d'être „le chef d'une telle expédition. L'Angleterre et la France étaient „occupées et affaiblies par leur longue rivalité. Les Vénitiens, „le duc de Bourgogne, le pape Eugène IV, le jeune roi de Hon- „grie Ladislas, entrèrent seuls dans cette *coalition honteuse*, „et à la suite de ces noms, c'est à regret que la postérité lit le „beau nom d'Huniade. Il faut ajouter, pour l'opprobre d'un „seul et pour l'excuse de tous, que le pape Eugène envoya son „légal, le cardinal Julien Cesarini, déclarer qu'une paix jurée „sur l'Evangile était nulle parce qu'elle avait été faite sans l'in- „tervention du souverain pontife.“

II

Pour sanctionner ce machiavélisme sacré de la cour de Rome, le légat Cesarini, le sublégal vénitien et un envoyé du duc de Bourgogne promirent à Huniade le royaume de Bulgarie pour sa part de dépouilles. La conscience un moment soulevée du héros hongrois fléchit devant l'ambition. Il entraîna le jeune roi Ladislas, son pupille, avec l'armée hongroise, comme pour mettre son parjure à l'abri d'un parjure royal. Le chef des Valaques, Drakul, longtemps hésitant, finit par s'associer à la ligue. L'armée confédérée commandée par Huniade, ralliée et fortifiée par les Valaques, traversa le Danube sur des ponts de radeaux, qui semblaient transporter toute la population d'une rive à l'autre de ce fleuve. Dix mille chariots suivaient l'armée. „On eût dit“ raconte *Chalcondyle*, „que chaque combattant „avait apporté sa maison, amené sa famille et ses troupeaux „avec lui.“

La jonction de cette armée et des Valaques de Drakul se fit dans la plaine de Nicopolis. Les prédictions d'une prophétesse bulgare et un tremblement de terre qui secoua les bords du Danube sous les pas de cette multitude étour dirent et suspendirent un moment l'armée. Drakul, frappé d'un pressentiment sinistre, y vit une condamnation du parjure des confédérés déclarée par le ciel. Une querelle violente s'éleva dans le conseil de guerre entre lui et Huniade, qui voulait braver à la fois, pour satisfaire sa haine, la justice et les éléments. Drakul tira son sabre et provoqua en combat singulier le chef des confé-

dérés. On le désarma, on fit jurer aux deux guerriers l'oubli de cette offense.

L'armée, suivant lentement la rive droite du fleuve, de peur de s'engager dans les défilés étroits de la Servie, contourna le Balkan, incendia indifféremment, sur sa longue route, les villes grecques et les villages ottomans, considérant comme aussi ennemis du pape les chrétiens hérétiques de la Bulgarie que les musulmans.

Huniade, qui précédait les confédérés à la tête de trois mille cavaliers hongrois, élite de la croisade, déboucha enfin au bord de la mer Noire à *Varna*. Il fit camper l'armée tout entière au fond de ce golfe formé par deux caps avancés sur la mer, dont l'un porte *Varna*, l'autre *Galata* ou *Kalliocré*. Un marais large et profond sépare dans le bassin du golfe ces deux villes grecques. Huniade, après avoir fait reposer cette multitude à l'extrémité du Balkan qui fléchit et disparaît dans la mer, espérait suivre encore le rivage jusqu'à l'embouchure du Bosphore, laisser Constantinople à gauche, pénétrer dans la Thrace par les défilés grecs de *Belgrade*, fondre sur *Andrinople*, l'effacer de l'Europe par les armes, balayer les Turcs de *Gallipoli*, de *Salonique*, de l'*Épire*, et rentrer vainqueur et roi dans la Bulgarie, confondue sous ses lois avec la Hongrie et la Pologne. L'absence d'*Amurat II* lui avait donné cette audace; la présence inattendue du héros ottoman la lui enleva.

III

Amurat II, informé par son vizir *Khalil* de la ligue formée contre l'empire par le pape et par Huniade, du passage du Danube et du danger de son fils, n'avait pas hésité à reprendre, non l'empire, mais le commandement de l'armée qui allait porter l'empire avec elle. Aussi prompt qu'*Ildérin* son afeul, et plus heureux que lui, il avait rassemblé en peu de jours, dans les plaines de *Nicomédie*, à marches forcées, toutes les troupes disséminées en Asie et toutes les garnisons de *Salonique*, de la Thrace, d'*Andrinople*. Cent mille combattants aguerris et dévoués à la mort pour sauver l'empire s'étaient réunis autour de ses tentes à *Nicomédie*. Peu confiant dans la loyauté des Grecs de Constantinople, il avait préféré se fier aux Gênois du Pont-Euxin pour faire franchir à son armée le Bosphore qui le séparait d'Huniade.

Les Gênois, heureux de servir les Turcs contre leurs ennemis les Vénitiens, ligüés avec Huniade, avaient envoyé tous

leurs vaisseaux et toutes leurs barques à l'extrémité du Bosphore, et transporté en peu de jours sur cette mer étroite les cent mille hommes du sultan sur la rive d'Europe. Amurat II, une fois débarqué sur la plage qu'Huniade devait suivre pour éviter les hauteurs inaccessibles du Balkan, avait marché à la rencontre des croisés pour les devancer au tournant étroit du Danube et du Balkan sur la mer. Il avait assis son camp sur un site où son regard expérimenté des champs de bataille voyait toutes les conditions de la victoire.

Sa droite était couverte par la mer, sa gauche par les pentes escarpées de l'Hémus, son centre par une large et profonde tranchée qui défiait l'impétuosité des chevaux hongrois ou sarmates; il avait fait planter sur le rebord élevé de ce fossé une lance à la pointe de laquelle flottaient, en reproche du parjure des chrétiens et en symbole de la justice de sa cause, le traité déchiré et le serment violé de *Szégedin*. Sans souvenir des crimes passés, pourvu que le coupable rachetât sa faute par ses exploits, il avait rappelé des cachots de Tokat son infidèle vizir Tourakhan, qui avait jadis conspiré contre lui à son avènement au trône, et il lui avait confié les troupes formant sa droite; sa gauche était placée sous les ordres de Karadja, guerrier consommé dans la défense des défilés de l'Hémus; Amurat s'était réservé le commandement du centre ottoman, plus ouvert à l'assaut des chrétiens. Ses janissaires combattaient sous lui.

IV

Huniade, quoique un moment déconcerté par l'apparition d'une armée ottomane sur la route qu'il croyait ouverte aux confédérés, ne doutait pas de la victoire. Il couvrit la gauche de son armée par le marais de Varna et par les dix mille chariots de ses bagages; il entoura au centre le roi Ladislas, le légat du pape, Cesarini, les ambassadeurs vénitiens des quarante mille Allemands, Polonais, Valaques, Serviens, exercés à la tactique des Turcs et habitués à les vaincre. Lui-même, se plaçant à droite à la tête de la cavalerie hongroise, impétueuse et irrésistible dans son premier élan, il indiqua du geste à ses escadrons l'infanterie européenne de Karadja comme le rempart qu'il fallait franchir à tout prix pour faire brèche à la ligne d'Amurat II, et pour envelopper après, en se repliant vers la mer, l'armée ottomane.

Aussi prompt que son coup d'oeil et son geste, il s'élança lui-même de toute la rapidité de son cheval sur Karadja avec

ses plus hardis cavaliers, fendit comme un tourbillon de poussière les fantassins turcs, et, galopant au delà de leurs lignes rompues et dispersées dans la plaine sur la retraite des Ottomans, fit jeter un cri de déroute aux janissaires. Amurat lui-même, attaqué en front par les quarante mille combattants de Ladislas, découvert par sa gauche évanouie, presque coupé à sa droite par les dix mille cavaliers hongrois d'Huniade, se troubla, pâlit, regarda en arrière, et, tournant la tête de son cheval du côté de la mer, sembla regarder quel espace restait à la fuite.

Mais, à ce moment, le vieux Karadja, qui accourait convert de poussière et de sang après s'être relevé du champ de bataille, où la cavalerie hongroise avait passé sur son corps, se jeta à la bride du cheval de son maître, et, le gourmandant avec l'autorité du désespoir, lui dit „qu'un sultan, s'il devait mourir, ne „devait mourir qu'en avançant sur ses ennemis.“

A ce geste de Karadja, un officier des janissaires, nommé *Yéridji-Toghan*, croyant voir un outrage ou une violence à son maître, leva son sabre pour couper la main du beglerbeg qui retenait le cheval; mais, avant que le sabre d'Yéridji fût retombé sur le bras de Karadja, un cavalier hongrois d'Huniade, jeté par la fougue de son coursier dans cette mêlée, fendit la tête au janissaire, dont le corps roula aux pieds du sultan. Amurat, raffermi par le sang-froid de Karadja, combattit en soldat sur la brèche de la tranchée, et, prenant dans sa main droite la lance qui portait le serment violé des chrétiens, l'agita comme un drapeau de ralliement aux yeux des janissaires et les précipita lui-même au delà du fossé comblé de morts sur le centre des confédérés.

V

Les janissaires, redevenus tous des héros par la présence et par l'héroïsme de leur sultan, brisèrent du choc ces quarante mille soldats du centre, où manquaient le coup d'oeil et le courage d'Huniade, séparé d'eux par le ralliement des Turcs. Le jeune roi Ladislas tomba renversé par son cheval, blessé au jarret d'un coup de hache. Un vétéran des janissaires, nommé Khizr, se précipitant sur son corps, lui coupa la tête, et, l'élevant à la pointe de son sabre :

„Hongrois, cria-t-il à ceux qui combattaient encore, pour „qu'ils combattent-ils? Voyez, voilà la tête de votre roi.“

Ce cri, cette tête sanglante, ce visage reconnu du jeune roi aux boucles flottantes de ses cheveux, achevèrent la déroute

par le découragement et par l'horreur dans les rangs des croisés: Huniade, revenu trop tard sur ses pas, vit de ses propres yeux ce sanglant trophée planté en terre sur une lance à côté de la lance qui portait le serment violé de Szégedin. Il se jeta trois fois avec de cavaliers nouveaux dans les rangs des Turcs pour relever et importer au moins le cadavre de l'enfant qu'il avait conduit à sa perte; trois fois il fut obligé de se retirer de la mêlée couvert par ses chevaliers, et de laisser aux Turcs le corps du roi. Les Hongrois l'entraînèrent malgré lui dans la déroute et dans la nuit. L'aile gauche des confédérés, coupée de son centre, resta jusqu'au lendemain immobile et muette derrière ses palissades, ses chariots et ses marais. A l'aurore, Amurat qui les avait cernés pendant les ténèbres, y fit jeter la tête de Ladislas par-dessus les palissades pour les convaincre que la résistance n'avait plus d'espoir. Il entra sans combat dans l'enceinte où les courtisans de Ladislas, le légat du pape, Cesarini, le sublégal vénitien, les évêques d'Erlau et de Groswarden, conseillers et victimes de cette croisade, tombèrent dans les fers des Ottomans. Juste châtimement infligé par une Providence qui ne dispense aucun culte de la première vertu des hommes, la vérité sur les lèvres et la bonne foi dans le cœur.

VI

Amurat II, qui avait vaincu et découragé en un seul jour tous les ennemis de son empire et de son fils à la fois, se promena à cheval le lendemain sur le champ de bataille pour relever les blessés et ensevelir les morts.

„N'est-il pas étonnant,“ dit-il au vieux Azab-Beg, son écuyer, „qu'on ne voie que de jeunes visages parmi ces morts chrétiens, „et pas une tête de vieillard?

„— Non, répondit Azab-Beg, cela n'est pas étonnant, car „s'il y avait eu parmi ces confédérés une seule tête blanche de „bon conseil, ils n'auraient pas tenté une entreprise si injuste „et si insensée.“

Les chariots des Valaques, des Hongrois, des Polonais, servirent à rapporter à Andrinople les riches dépouilles du camp des chrétiens. Amurat envoya par Azab-Beg les cuirasses des chevaliers allemands en présent au sultan d'Égypte, et fit embaumer dans des aromates et dans du miel la tête coupée du malheureux Ladislas, et l'envoya à Brousse en hommage triomphal à la justice de sa cause et à la fortune des Ottomans. Les habitants de Brousse accoururent en foule au-devant de cette

dépouille, lavèrent la tête dans le torrent du *Nilüfer*, et, la plantant de nouveau, comme les Parthes avaient fait de celle de *Crassus*, au bout d'une pique, ils la promenèrent trois jours dans les quartiers de leur capitale. Des chrétiens de Brousse la recueillirent et l'ensevelirent enfin dans une chapelle du mont Olympe.

Amurat II, satisfait d'avoir sauvé son fils et son peuple, dédaigna d'aller triompher à Brousse ou à Andrinople. Il remit l'armée, les prisonniers, les dépouilles, la victoire entière aux *beglerbegs* du jeune empereur, et, repassant le détroit sur une barque genoise, il rentra en simple soldat licencié dans sa solitude de Magnésie.

Les tombeaux de vingt-deux odalisques et ceux des nombreux compagnons de ses plaisirs qu'on montre sous les cyprès de Magnésie, les bains, les jardins, les kiosks de marbre, les minarets, dont la blancheur contraste avec la verdure sombre des lauriers et des orangers séculaires, les eaux murmurantes, attestent, comme les traditions ottomanes, que la volupté et la contemplation s'y partageaient les jours du sultan dégouté, non de jouir, mais de régner, et que ce Salomon des Turcs confondait en lui, comme le premier Salomon, le héros, le sage et le voluptueux.

Mais la politique semblait jalouse de son oisiveté.

VII

La paix si heureusement rétablie avait corrompu à la fois à Andrinople le souverain encore enfant et l'armée rendue indisciplinable par sa victoire. Les janissaires, ne sentant plus sur eux la main ferme d'un maître qu'ils étaient accoutumés à aimer et à craindre, voulurent gouverner à leur caprice la capitale qu'ils avaient sauvée par leurs armes. L'incendie, ce murmure muet et anonyme par lequel cette milice insubordonnée intima tant de fois depuis ses volontés au divan, dévora une partie considérable d'Andrinople. Ils poursuivirent jusque sur le seuil de l'appartement du jeune sultan le chef des eunuques, devenu l'objet de leur colère parce qu'il refusait de leur assujettir son maître; furieux de ce que le sanctuaire du palais avait dérobé le vieillard à leurs coups, ils pillèrent les palais et les maisons de tous les officiers de la cour et de tous les *mollahs* réputés leurs ennemis dans Andrinople; ils traînèrent dans les rues les cadavres mutilés des habitants. Sortant après ces crimes de la ville, que les *spahis* et les *bostandgis* leur dispu-

taient, ils se retirèrent séditionneusement, comme autrefois le peuple de Rome au mont Aventin, sur la colline de Bautschoul, d'où ils menacèrent la ville d'une nouvelle et plus terrible invasion. Tout tremblait à Andrinople, depuis le sultan jusqu'au peuple. Khalil-Pacha, le grand vizir, temporisait sagement mais péniblement avec eux. Ils demandaient, les armes à la main, une augmentation de solde d'un aspre par jour: première exigence de cette milice, qui ne servait qu'à condition de régner. Mahomet, assiégé dans son palais et tremblant d'être détrôné par les tribuns militaires fauteurs de cette révolte, accorda l'augmentation de solde; les janissaires, feignant une satisfaction complète de leurs griefs, rentrèrent en ordre dans la capitale. Mais leur apparente soumission ne fut qu'une oppression déguisée sous les formes du respect. Ils voulurent imposer bientôt au sultan la destitution, l'exil, le meurtre de ses ministres; le gouvernement passa tout entier dans les conciliabules de leurs ortas. Andrinople, semblable à une ville conquise, trembla de nouveau sous ses maîtres. Mahomet ne régnait plus qu'à la condition de complaire ou d'obéir à ses soldats.

VIII

Le grand vizir Khalil, le beglerbeg ou généralissime de l'armée d'Europe, *Ouzghour-Pacha* et *Ishak-Pacha*, les conseillers les plus menacés par les janissaires, se retirèrent du divan pour amortir les séditions incessantes qui grondaient contre eux et pour éviter de nouveaux crimes. Les rebelles affectèrent de prendre contre ces tuteurs de Mahomet le parti du jeune sultan; ils lui représentèrent l'humiliation de régner sous des ministres imposés par son père; ils l'enivrèrent d'adulation; ils parvinrent à enfler le cœur d'un souverain de quinze ans d'un orgueil et d'une jalousie qui firent de leur maître leur complice. L'empire, indigné, se décomposait sous la main d'un enfant à la merci d'une milice anarchique et d'un harem gouverné par des odalisques et des eunuques. Le peuple d'Andrinople regardait d'où lui viendrait son salut.

Ce soulèvement presque unanime de l'opinion contre les excès des janissaires et contre la faiblesse du fantôme de souverain, instrument complaisant de leur tyrannie, encouragea Khalil au seul acte qui pût sauver à la fois le peuple et le règne. Il convoqua secrètement dans sa maison *Ouzghour-Pacha*, *Ishak-Pacha* et les principaux vizirs ou généraux déposés par les janissaires, le mufti d'Andrinople, le cadi de la ville, le grand

juge de l'armée et les imans dont la parole avait le plus d'autorité dans les mosquées sur le peuple. On convint d'envoyer en secret un député de cette sainte conjuration à Magnésie, pour conjurer Amurat II de remonter sur le trône et de sauver l'empire de l'anarchie après l'avoir sauvé de la conquête. Sarudjé-Pacha, homme sûr, hardi, éloquent, qui avait eu pendant les deux premiers règnes d'Amurat toute la confiance du sultan, et qui inspirait à ce titre le plus de défiance à la nouvelle cour, fut choisi pour cette mission. Il monta à cheval dans la nuit sous prétexte de se rendre dans son gouvernement de Salonique, franchit rapidement la Thrace, et se rendit à Magnésie auprès de son ancien maître. Le tableau des excès des janissaires, des désordres du sérail, de la décomposition de l'empire, retracé dans les lettres de Khalil et dans les récits de Sarudjé-Pacha, arracha des larmes à Amurat. Entre les délices de sa retraite et les périls d'un troisième règne plus orageux que les deux autres, il n'hésita pas un instant. L'indignation contre les janissaires, la pitié pour son fils, le salut de son peuple, la gloire de relever encore une fois au dedans la maison d'Othman qu'il avait sauvée au dehors, le décidèrent à voler au secours de son fils égaré et peut-être ingrat. Le respect filial, vertu innée chez les Ottomans, ne le laissait pas douter de l'obéissance de son fils quand il verrait son père lui redemander l'empire au nom de son propre salut et du salut de son peuple; mais il craignit avec raison que les janissaires, maîtres du gouvernement, des dignités, des trésors, sous un simulacre de sultan, n'élevassent, à son approche, trône contre trône, et ne contraignissent le père à combattre contre le fils. Il résolut donc de surprendre et de frapper à la fois cette milice, et de lui arracher son fils avant qu'elle eût le temps de le corrompre et de l'armer contre son père.

IX

Un derviche, confident des mesures insinuées aux vizirs qui conspiraient le salut de l'empire, traversa par ses ordres le Bosphore, et remit à Khalil le plan et l'heure de la restauration. Dans sa lettre, Amurat annonçait à Khalil qu'il arriverait seul pendant la nuit aux portes d'Andrinople, pour frapper les janissaires ou pour mourir sous leurs coups; mais il l'engageait à éloigner par quelque ruse son fils de la capitale, pendant qu'il y rentretrait lui-même, de peur qu'en ressaisissant le sceptre il n'eût la douleur de paraître l'arracher à son fils.

Khalil et les conjurés n'eurent pas de peine à entraîner, par leurs affidés dans le palais, un jeune sultan amoureux des plaisirs à une absence de sa capitale. Sous le prétexte d'une chasse dans les forêts du mont Rhodope, les confidents de Khalil, dans le harem, éloignèrent pour quelques jours Mahomet d'Andrinople.

Pendant ces manœuvres de Khalil, Amurat II, sous le déguisement d'un berger turcoman conduisant des chevaux à vendre, s'approchait de la ville, et campait sous la tente noire des pasteurs d'Asie. Sarudjé-Pacha et quelques pages, déguisés sous les mêmes habits, l'accompagnaient, cachant leurs armes sous le feutre de leurs manteaux.

Khalil avait informé le sultan de l'éloignement de son fils. Saganos-Pacha, grand vizir, favori du jeune Mahomet, instrument servile des janissaires, s'endormait dans une oisive sécurité; la cour était sans soupçon, les janissaires sans crainte, la ville seule, sourdement travaillée par les imams, fermentait de mécontentement sous ses maîtres. Les mosquées retentissaient de prédications sinistres, les cafés de murmures, les bazars d'imprécations contre le gouvernement d'un enfant asservi à une soldatesque. Khalil avait aposté dans tous ces lieux publics des orateurs populaires chargés de rappeler au peuple la gloire éclipsée des Ottomans, l'ordre, la félicité et la grandeur de l'empire, relégués à Magnésie avec Amurat. Son nom, regretté et béni, couvait dans tous les coeurs; l'oppression seule l'empêchait d'éclater.

A ce moment et à l'heure où le peuple sortait en foule des mosquées, après la prière du milieu du jour, le sultan et ses amis, quittant leur tente, sellant leurs chevaux et dépouillant leurs manteaux de feutre pour revêtir le costume et les armes des solennités impériales, entrent à cheval dans Andrinople, sont reconnus, acclamés, étouffés d'embrassements par le peuple, qui s'élance des mosquées, des cafés, des bazars, des maisons, pour contempler son libérateur, et qui le conduit en triomphe au palais, en appelant les janissaires au repentir et à la fidélité. Le seul aspect d'Amurat, leur ancien compagnon de guerre et de gloire, ses regards irrités, ses reproches sévères mais paternels, les avaient prosternés aux pieds de son cheval. Cette milice, qui commençait à se lasser de ses séditions punies par son anarchie et par le mépris du peuple, saisit elle-même ses agitateurs et les conduisit enchaînés devant le héros de Varna. Le sultan gourmanda et pardonna, mais il sentit la nécessité de faire acheter ce pardon à ces prétoriens turbulents par des ex-

ploits utiles à la grandeur de l'empire. Aucun sang versé ne souilla cette révolution paternelle accomplie par un prince qui venait sauver plus que châtier son fils. Amurat se contenta d'exiler Saganos, le vizir et le corrupteur de Mahomet, dans ses terres d'Asie, et d'envoyer son propre fils attendre à sa place, à Magnésie, que l'âge, les leçons d'habiles politiques et son exemple le rendissent plus capable de régner.

Khalil, qui avait conçu, préparé et accompli cette restauration patriotique de son ancien maître, reprit les fonctions de grand vizir, qu'il remplit jusqu'à la mort de l'illustre empereur.

X

Les longues séditions d'armées ne se guérissent que par la guerre. Amurat II, pour enlever la sienne aux factions, l'entraîna, sans lui laisser le temps de se corrompre de nouveau, à Sérès, pour la répandre sur le Péloponèse. L'isthme de Corinthe, coupé par un fossé et fermé par une haute et épaisse muraille, reste de celles que Jules César, Caligula et Néron avaient construites pour abriter la Morée contre les barbares, était défendu par Constantin Paléologue et Constantin, fils de Manuel, héritier de la Morée, qui devait bientôt hériter de Constantinople, et mourir le même jour que son empire.

Constantin montra sur la muraille de Corinthe la même intrépidité que sur la brèche de Byzance. Ce courage ne servit qu'à illustrer son nom. Le quatrième jour après la réunion de l'armée ottomane au pied de la muraille de l'isthme, Amurat fit allumer de nombreux bûchers sur le front de son camp pour éclairer l'assaut général. Au cri d'*Allah*, au son des trompettes, au bruit des tambours tartares, l'armée s'élança sous la pluie de traits, de boulets, de feu grégeois des Grecs. Les cadavres des janissaires comblèrent le fossé. Le même vétéran qui avait coupé la tête du roi Ladislas à Varua gravit le premier au sommet du mur, et y planta le drapeau surmonté du croissant: c'était le Servien Klizir.

Cette digue fut emportée; deux cent mille Turcs inondèrent la Morée. Corinthe elle-même, ville sacrée par son antiquité, par ses dieux, par ses arts, par la beauté de ses femmes, par ses sources, par ses cyprés, par ses ruines mêmes, d'où son incomparable situation la relevait toujours, tomba de nouveau ensevelie dans ses flammes par la main de Tourakhan, cet ancien et ambitieux vizir d'Amurat. On la vit brûler d'Athènes, d'Égine, de Lépante, du Cythéron et du Pinde. Les habitants, ainsi que

ceux de Patras, furent emmenés en esclavage en Asie, au nombre de soixante mille.

Constantin, après ces généreux mais sanglants efforts pour conserver le Péloponèse libre à sa famille, se soumit au tribut, et devint le vassal du sultan. A ce prix, les Turcs évacuèrent la Morée sans attenter au culte ou aux propriétés des habitants, et se portèrent en masse sur l'Albanie, une de leurs provinces qu'un grand homme venait d'appeler à la liberté. Ce grand homme était Scauder-Beg, l'*Huniade* des Albanais.

XI

L'Albanie, dans l'acception la plus étendue de ce nom, est cette longue et haute chaîne de montagnes, entrecoupées de vallées profondes et de bassins fertiles, qui se ramifie depuis les sommets de l'Épire et les neiges éternelles du Pinde jusqu'au fond du golfe de Venise, où elle vient se renouer presque perpendiculairement aux Alpes de la Germanie. Un des flancs de cette chaîne regarde la Turquie d'Europe, les plaines d'Andrinople, les vallons de la Bulgarie, les forêts vierges de la Serbie, les plaines de la Hongrie et de la Transylvanie; l'autre flanc, plus escarpé et plus calciné par le soleil, regarde l'Adriatique; les îles Ioniennes et les rivages lointains de l'Italie. Toute cette côte, depuis le golfe de Lépante, où finit la Grèce proprement dite, est dentelée d'anses, de rades, de ravines plus ou moins creuses où la mer s'insinue entre les escarpements des rochers; de petites plaines abritées, tièdes, fertiles comme des jardins exposés au soleil, s'étendent çà et là sur le bord des flots au fond de ces anses. Elles présentent à la mer une ville, une citadelle, un port, des voiles teintes d'ocre comme les voiles des anciens navigateurs grecs, des vergers autour de leurs murailles crénelées, des tours en ruines sur leurs écueils; puis ces plaines vont se perdre en se rétrécissant et en s'élevant dans les gorges creusées par les torrents qui découlent des neiges ou des lacs de l'intérieur des montagnes.

Le noeud robuste qui semble unir tous les rameaux divergents de cette chaîne des Alpes à un tronc commun est l'Épire ou la basse Albanie et la Macédoine, ce royaume de Philippe et d'Alexandre qui semble pencher sur la Grèce pour la dominer, et sur la Turquie d'Europe pour en servir tour à tour ou pour en menacer les possesseurs.

La Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, les faîtes mêmes de la Bulgarie et de la Serbie, sont des étages superposés de l'Albanie

supérieure. Les neiges, les pâturages, les forêts, les lacs, les torrents et les précipices inaccessibles, les bassins encaissés entre les racines des montagnes, les plaines engraisées de l'écoulement des eaux et des terres, les villages suspendus aux parois des rochers, les villes intérieures ou maritimes, les citadelles, les ports, les îles, leur sont également distribués. C'est un seul peuple sous des noms divers. Leur origine est ténébreuse comme leurs montagnes. Leur langue, conforme à sa racine, dérive insensiblement dans ses dialectes depuis le grec vulgaire de l'Attique jusqu'au turc de la Thrace, et depuis l'italien corrompu des îles jusqu'à l'allemand sauvage de la Croatie. Leur religion, altérée aussi par le voisinage, par l'invasion et et par la colonisation de leurs plaines, flote du mahométisme au christianisme, et du schisme grec au catholicisme romain, selon les races avec lesquelles ils commercent ou combattent tour à tour. Ils changent avec une étonnante facilité de cultes, ou ils les mélangent dans une promiscuité barbare, qui associe les rites de l'un avec les superstitions de l'autre. Cette promiscuité de dogmes les rend aptes à servir indifféremment les chrétiens contre les musulmans ou les musulmans contre les chrétiens, au gré de leur génie aventurier et de leur fabuleuse intrépidité. La seule chose qui soit immuable chez les Albanais, c'est la passion de l'indépendance et de la gloire. Cette passion de la gloire est le trait dominant de leur caractère et la source de leur héroïsme; c'est la terre des héros dans tous les temps. Leur héroïsme se trompe quelquefois d'objet et prend le pillage pour l'ambition. On conçoit qu'Homère y ait trouvé Achille; la Grèce, Alexandre; les Turcs, Scander-Beg, homme de même race, de même sang et de même génie.

XII

On ignore de quelle souche humaine les Albanais sont les rejetons. On les retrouve sous le nom d'Illyriens dans leurs forteresses natales avant les Grecs, les Hongrois, les Germains, les Vénitiens, les Turcs. Quelques historiens croient reconnaître dans leurs traditions et dans leur langue une colonie italique de pasteurs d'Albe, émigrés avec leurs troupeaux du Latium, et transportés on ne sait comment dans cette Illyrie dont ils étaient séparés par l'Adriatique. D'autres font dériver leur nom de la blancheur des neiges qui couronnent une partie de l'année les crêtes de leur patrie. Il est certain qu'une ville d'Albe avait été construite par eux avant les temps grecs, sur les confins de

la montagne qui les sépare de la Servie. Il est plus vraisemblable que ce nom leur vient du mot *Alb* rapproché du mot *Alp*, qui, dans presque toutes les langues primitives, signifie hauteurs et pâturages, et des lieux a été étendu aux hommes.

Leur beauté, mâle chez les hommes, majestueuse et virile encore chez les femmes, est célèbre dans l'Orient. Ce sont les Circassiens et les Circassiennes de l'Adriatique.

Le Caucase en Asie, l'Albanie en Europe, semblent se correspondre géographiquement et moralement du fond des deux grands golfes de la Méditerranée, qui unissent leurs eaux par le courant du Bosphore à Constantinople. Les Albanais sont des Circassiens d'Europe, les Circassiens sont des Albanais d'Asie. Ces deux groupes de montagnes semblent avoir enfanté les mêmes hommes, les mêmes femmes et les mêmes mœurs. C'est de ces deux sources, comme des neiges de leurs sommets, que découlent depuis cinq siècles, par le mélange fréquent des trois sangs, la beauté et l'intrépidité qui retrempent la race et la vigueur des Ottomans. Ils aiment les armes, les combats, les aventures, les courses sur terre et sur mer, les brigandages périlleux, les champs de bataille sans acception de causes, les engagements militaires dans les camps des sultans d'Égypte, de Syrie, de Constantinople. La discipline trop régulière des armées européennes leur pèse, ils préfèrent l'éclat des exploits individuels, la licence des camps ottomans, le combat corps à corps sur les chevaux impétueux de l'Arabie ou de la Transylvanie, la civilisation qui permet aux esclaves de monter, au caprice du maître, de la servitude au rang de vizir ou de pacha, la religion qui donne des harems et des esclaves aux héros.

Leur esprit est poétique comme leurs mœurs; leurs chants populaires, surtout ceux de leur époque héroïque sous leur compatriote Scander-Beg, rappellent les chants homériques plus que les chants amollis de la Grèce moderne. Ils mêlent, comme Achille, la poésie, la musique et la danse à la guerre. Dans le loisir de leur vie, tour à tour somnolente ou fiévreuse, on les voit nouchalamment couchés au soleil, sur la plage ou sur la terrasse de leurs maisons, chanter, en s'accompagnant des sons d'une lyre rustique, leurs propres exploits, ou danser, comme des femmes, aux rythmes tour à tour bellicieux ou efféminés de leurs instruments.

Leurs poèmes historiques rappellent le sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon. La fondation de Scutari, une de leurs principales villes, fait croire que leurs ancêtres livraient des victimes vivantes à la terre, pour que la terre satisfaite tolérât les fonde-

ments de leurs cités. „Les trois frères albanais qui bâtirent la „citadelle de Scutari, disent leurs historiens, leurs poètes, murèrent une jeune femme vivante et mère d'un enfant à la mamelle „dans les souterrains de la forteresse. La jeune mère condamnée ainsi à une mort lente sous la nuit de ce cachot demanda „pour toute grâce qu'on laissât au mur une fente par laquelle „elle pût donner encore à son fils la dernière goutte de son sein „avec sa vie. On lui accorda cette faveur: elle mourut en allaitant son fruit. La terre, émue de cette tendresse de mère, „survivant même à l'espérance et à la vie, s'ouvrit d'elle-même „où le lait avait coulé de la mamelle de la mère, et y fit couler „éternellement la source jaillissante des eaux de Scutari.“

Le gouvernement des Albanais était féodal comme les gouvernements de l'Orient, formés par la nature sur le type de la famille patriarcale, gouvernement favorable à la fois à la liberté et à la servitude, où le père est chef, où la famille est tribu, où les serviteurs sont esclaves, où le pouvoir, désigné, pour ainsi dire, divinement par la naissance et la primogéniture, est sacré et incontestable comme la paternité, et où la confédération mobile et passagère des tribus entre elles forme l'État, tantôt réunies en faisceau pour la guerre nationale contre d'autres races, tantôt divisées en groupes indépendants pour la liberté commune. Chaque ville, chaque province, chaque village, reconnaissent un prince, un seigneur, un beg, qui gouvernait despotiquement d'après les traditions et les mœurs. Cet assujettissement des villes, des provinces, des villages à leurs seigneurs ou à leurs princes féodaux n'enlevait rien au sentiment de la liberté générale et à la passion du patriotisme, mobile suprême des Albanais.

XIII

On a vu que, sous les premiers sultans d'Andrinople, tantôt par des incursions en Épire, tantôt par des inféodations volontaires comme celle de Janina, tantôt par la conquête à main armée comme celle de Troia après la possession de Thessalonique, l'Albanie tout entière était devenue ottomane. L'islamisme et le christianisme s'y confondaient sans lutte par la tolérance mutuelle des deux religions chez un peuple où les deux cultes se partageaient habituellement les mêmes familles. La conformité des mœurs guerrières et pastorales avait facilement uni les deux races. Les consciences étaient libres; l'or-

gueil national souffrait seul chez les Albanais de la domination et du tribut imposés par les gouverneurs turcs.

Tel était l'état de la basse Albanie ou de l'Épire quand Amurat II, après le siège de Corinthe et par la soumission de la Morée, enveloppa, pour ainsi dire, par les bords conquis de l'Adriatique, cette contrée, qu'il cernait au nord par Andrinople et par la vallée de l'Hébre ou de la Maritza. La politique conquérante des trois derniers sultans tendait évidemment à occuper tous ces hauts lieux, citadelles naturelles de la Germanie qui s'étendent du sommet du Pinde jusqu'au fond du golfe Adriatique à Venise, à descendre les Alpes styriennes en Allemagne, et à embrasser ainsi, par la mer Noire d'un côté et par la Méditerranée de l'autre, toute cette Germanie qu'ils avaient entrevue des bords du Danube. Les vastes plaines arrosées et herbeuses ont toujours été l'ambition irrésistible des peuples pasteurs. Les races, comme les fleuves, ont leur courant du flanc des montagnes et ne s'arrêtent que dans les larges bassins de la terre.

XIV

Un pressentiment instinctif de cet asservissement complet de l'Albanie et le sentiment d'une nationalité prête à être absorbée dans une autre commençaient à agiter l'Épire, quand la victoire de Varna, par Amurat II, fit taire pour un moment ce premier murmure d'indépendance chez les Albanais, sous l'impression d'un triomphe qui assurait aux Turcs une irrésistible supériorité et une longue paix.

Mais, à la fin de l'année 1448, Huniade, que la défaite et la mort de Ladislas n'avaient pas dépopularisé en Hongrie, fut nommé régent du royaume pendant la minorité d'un enfant, appela de nouveau toute la Hongrie militaire aux armes pour venger la mort de leur roi et de leur noblesse, et passa le Danube au pont de Trajan. L'armée hongroise, traversant la Servie, incendia de sa cavalerie la même plaine de Kossowa (la plaine des Merles), où Amurat I^{er} avait été tué dans sa tente par *Milosch*, et où *Bajazet Ndérin* avait fait massacrer dix mille prisonniers serviens, hongrois et allemands. Amurat accourut avec soixante mille hommes de ses vétérans de Varna. Il offrit, avant le combat, la paix à Huniade. Huniade, que sa défaite rendait intraitable, refusa. Une vieille femme de Kossowa, consultée par lui, lui prédit en vain sa défaite.

„Parce que les Turcs, lui dit-elle, n'avaient pu passer la

„rivière qui coupe la plaine des Merles qu'en trois jours, et „qu'un jour avait suffi aux Hongrois pour passer „d'un bord à „l'autre.“

La bataille, acharnée et pleine de retours, dura sans interruption trois jours et une nuit; elle flottait encore indécise, quand les Valaques, entraînés malgré eux dans cette croisade, et indignés de la mauvaise foi d'Huniade, qui prodiguait leur sang pour sa seule gloire, passèrent en masse dans le camp des Turcs. Huniade s'enfuit une seconde fois, laissant vingt mille Hongrois et Polonais, fleur de la chevalerie allemande, sur le champ de bataille. La rivière déborda d'eau mêlée de sang sous les vingt mille cadavres d'hommes et de chevaux jetés dans son lit.

Au moment où Huniade, déchu de sa gloire par deux revers, fuyait avec une poignée de cavaliers par les forêts de la Serbie vers Belgrade, le héros des Albanais, Scander-Beg, apparaissait sur la cime des montagnes qui jettent leur ombre sur la plaine de Kossova à la tête d'une nuée de montagnards. Il les amenait au secours d'Huniade; mais Huniade avait eu l'orgueil de ne pas attendre le secours de Scander-Beg après l'avoir sollicité.

Le chef albanais, voyant d'en haut la plaine couverte des corps des Hongrois, et la rivière roulant les cadavres des chevaux et des hommes, maudit l'orgueilleuse témérité d'Huniade, et rentra dans ses forêts pour épier une autre occasion de fondre sur les Ottomans. Il était trop tard: Huniade, abandonné même de ses serviteurs, errait seul avec son épée dans les forêts de la Bulgarie. Rencontré et attaqué là par deux brigands, il se dépouilla de sa chaîne d'or; pendant qu'ils se la disputaient, il reprit son sabre, dont il avait été désarmé, tua un des bandits, effraya l'autre et reprit sa route vers la Hongrie.

Disons quel était cet autre Huniade, plus barbare, mais plus grand que le héros hongrois, et qui, sans autre appui que lui-même, et sans autres alliés que ses montagnards patriotes, contre-balança pendant deux règnes et un quart de siècle la fortune des Ottomans. Ce grand homme était Scander-Beg.

XV

A l'époque où Amurat II avait conquis l'Épire par ses lieutenants détachés de l'armée de Salonique, un chef héréditaire des Albanais, prince ou beg de *Moghléna* (l'ancienne principauté d'Émathie), nommé Jean Castriot, avait conservé sa principauté à la condition de payer le tribut aux Ottomans, et d'envoyer quatre de ses jeunes fils à la cour d'Amurat pour

y être élevés dans la fidélité à la Porte et dans la religion du prophète. Le sultan, qui appréciait à un haut prix l'aptitude et la valeur du sang albanais, désirait naturaliser les enfants des nobles familles souveraines de l'Albanie dans sa cour, dans ses écoles, dans ses armées. Leur présence à Brousse ou à Andrinople lui garantissait la soumission de leurs pères. Leur intelligence et leur héroïsme naturel lui préparaient des généraux pour ses campagnes. Il les formait à toutes les études libérales et à tous les exercices militaires propres à en faire dans leur âge mûr la force et l'illustration de son empire.

L'épouse du prince d'Émathie, mère de neuf enfants, mais qui n'avait que ces quatre fils, pleura amèrement sur leur sort en les livrant aux officiers d'Amurat. C'était une de ces femmes supérieures qui donnent une âme virile avec leur sang à leurs fils, et de qui naissent ordinairement les hommes de génie ou les héros. Le père les suivit de sa sollicitude et leur donna des serviteurs éprouvés pour leur enseigner leur langue paternelle et pour les entretenir de leur race et de leur patrie au milieu des étrangers.

Amurat II, aussi doux dans l'intérieur de son sérail qu'il était intrépide dans ses camps, reçut les quatre enfants en père plus qu'en vainqueur. Il les confia aux maîtres de ses propres fils. Les trois plus jeunes de ces enfants, dépaysés à un âge trop tendre, moururent pendant les premières années de leur exil. Georges, l'aîné, qui fut depuis le prince Alexandre ou *Scander-Beg*, survécut seul à ses frères. La nature lui avait donné en même temps le corps et l'âme d'un héros. La beauté de sa mère, célèbre en Albanie, la structure à la fois robuste et élancée de sa race, se retrouvaient en lui. Il avait en même temps cette aptitude prompte, facile et universelle du génie grec qui semble ouvrir l'intelligence à la lumière intérieure avec la même spontanéité irrésistible qui ouvre le regard extérieur au jour éclatant du ciel ionien. Mais sous cette beauté un peu efféminée des jeunes Grecs on retrouvait, disent ses panégyristes byzantins eux-mêmes, dans les traits, dans les yeux, comme dans le caractère, on ne sait quelle mobilité sauvage qui rappelait le barbare aussi capable d'héroïsme que de perfidie et de férocity.

„Le jeune Scander-Beg, disent-ils, était de taille élevée et „souple, étroit de ceinture, large d'épaules, bombé de poitrine, „léger de jambes, fier, cadencé et théâtral de démarche; son „cou était large et long, sa tête petite, son front élevé, son „visage ovale; ses yeux bruns veinés de feu, ses traits frais

„et gracieux comme des traits de femme, ses cheveux noirs et „naturellement bouclés sur le cou; son teint blanc et coloré par „le sang pur de ses montagnes natales; son regard doux et „hardi sans impudence, mais un peu faux; sa voix portait à „une grande distance comme celle des bergers de son pays, qui „se répondent d'une vallée à l'autre par-dessus le mugissement „de leurs eaux. Il parlait l'albanais, le grec, le turc, l'arabe, „l'italien indifféremment. Il composait des vers et chantait „en s'accompagnant de la lyre des Epirotes dans toutes ces „langues.“

„Il maniait le cheval, le sabre, le djérid et l'arc des Turco- „mans avec une vigueur et une grâce qui l'avaient rendu terrible „et célèbre avant l'âge de la force parmi les pages d'Amurat. „La vanité martiale de ses compatriotes éclatait dans toutes les „occasions où il fallait surpasser les autres guerriers de cette „cour. Le sultan le traitait en favori, presque en fils; on lui „supposait même pour cet Albanais plus de complaisance qu'il „ne convient d'homme à homme. Ces amitiés dépravées, com- „munes dans l'antiquité aux Grecs et aux Tartares, et dont „Sparte avait tenté de faire une vertu dans ses institutions contre „nature, incriminaient souvent alors, en Albanie comme en „Turquie, le favoritisme des cours et des camps.“ Mais ces rumeurs vagues et sans authenticité des chroniques grecques de Byzance paraissent indignes de la vertu d'Amurat et contradictoires avec sa passion pour *Mara*, pour *Hélène* et pour la princesse de *Sinope*, qui régnèrent tour à tour sur son cœur.

XVI

Amurat II, résolut d'adopter le jeune prince albanais dans sa maison, lui enseigna lui-même les exercices, les maximes de la guerre, la religion des Turcs, le fit circoncire, et l'éleva rapidement de grade en grade jusqu'au commandement de cinq mille hommes de cavalerie. Il lui donna de plus, pour soutenir son rang, un *sandjak* ou principauté héréditaire en Asie, dans la vallée du Tmolus, et le titre de Beg ou prince. C'est de ce jour que Georges Castriot devint connu parmi les Ottomans sous le nom de *Scander-Beg* ou du prince Alexandre. Le souvenir de son premier culte paraissait tellement éteint ou répudié dans son âme, qu'aucun guerrier ottoman ne l'égalait en exploits contre les Hongrois, les Serviens, les chrétiens, dans les guerres de Transylvanie, de Serbie, à la bataille de Varna et de Kossowa, et que le sultan, après cette dernière bataille, lui donna le com-

mandement des quarante mille Ottomans asiatiques chargés de soumettre ou de punir l'Albanie.

„Il s'y signala, disent les chroniques du temps, par un „dévouement sans pitié à Amurat, son maître, espérant mériter „ainsi des Turcs l'investiture de la principauté d'Albanie, après „la mort de son père, Jean Castriot.“

Les chroniqueurs chrétiens de cette guerre, forcés d'avouer les férociétés du renégat favori d'Amurat contre ses frères, louent Scander-Beg de ces excès contre eux-mêmes, partialité versatile de tous les temps, qui transforme en vertus les crimes, quand ces crimes deviennent utiles à la cause qu'on veut célébrer.

„Il agissait ainsi, disent-ils, *avec un artifice consommé, afin „d'inspirer une confiance plus absolue aux Turcs et de mieux „les tromper ensuite au profit des chrétiens.*“

Cependant, Jean Castriot étant mort sans autre héritier mâle que son fils Georges devint Scander-Beg, Amurat II, qui voulait dépayser les princes d'Albanie pour que leur puissance empruntée de la sienne n'eût pas de racines trop profondes dans le sol natal, refusa à Scander-Beg l'héritage paternel. Il envoya, par le conseil de son vizir Khalil, d'autres gouverneurs en Albanie. Scander-Beg, déçu dans sa longue espérance, sentit et dissimula l'impression de l'outrage.

Il avait perdu sa jeunesse, son sang, ses exploits, sa religion au service des Ottomans, pour mériter d'eux l'empire de ses ancêtres, et au moment où la récompense était dans la main d'Amurat, le sultan le dégradait de ses espérances, imposait la servitude à sa patrie et donnait d'autres maîtres à ses compatriotes. Le ressentiment et la vengeance devinrent les seules passions de sa vie. La grandeur des bienfaits qu'il avait reçus du sultan ne lui parut plus que la mesure de la grandeur de ses ingratitude. Il se jura à lui-même, et il jura à son neveu Hamza, fils de sa sœur, qu'il avait appelé et élevé près de lui, de coûter aux Ottomans autant de sang qu'il leur avait valu de triomphes.

Il se prépara des partisans et des complices en Albanie par les clients de sa famille; il y sema les griefs, les murmures, les désespoirs du patriotisme trompé; il y fit répandre, par ses sœurs et par ses neveux, la flamme mal amortie de l'antique indépendance. Il affecta la haine du culte contraint qu'il avait embrassé et le fanatisme secret d'un chrétien repentant de l'apostasie qui veut racheter ses compatriotes par les armes et son Dieu par le martyre. Ces ferments d'insurrection habilement fomentés, et son nom jeté en espérance dans toutes les

montagnes, il épia l'occasion, il combina une ruse, il attendit l'heure: elle s'offrit.

C'était le moment où Huniade, parvenu une troisième fois à renouer la ligue des princes chrétiens du Danube, rentrait en Serbie par Belgrade et attendait avec une armée déjà victorieuse Amurat II dans la *plaine des Merles* à Kossowa.

La fortune des Turcs semblait chanceler. Une défection imprévue concertée avec Huniade pouvait l'abattre pour toujours en Europe. Le Danube était franchi, la Serbie délivrée, le Balkan menacé; le sultan surpris dans sa sécurité n'avait pu rassembler à la hâte que cinquante mille hommes pour couvrir l'empire contre les cent mille confédérés du héros hongrois.

Amurat campait derrière la Morawa, incertain s'il oserait la franchir ou s'il attendrait dans son camp fortifié l'assaut des cent mille Hongrois. L'heure parut décisive à Scander-Beg, qui campait avec ses six mille spahis asiatiques non loin des tentes du sultan, à côté des tentes de ses vizirs.

La nuit du 10 novembre 1443, pendant les plus épaisses ténèbres, Scander-Beg, suivi seulement de son neveu *Hamza* et de cinq mille Albanais de sa maison, dévoués jusqu'au crime à leur chef, prend ses armes, monte à cheval, et se rend en silence à la tente du *reis-effendi*, principal vizir d'Amurat, qui suivait l'armée avec le sceau de l'empire pour valider les ordres du sultan.

Les *chiaoux*, qui campaient sans soupçons sous leurs tentes, autour de la tente du vizir, ne s'étonnent pas de cette cavalcade du prince au milieu de la nuit. Ils pensent que Scander-Beg vient communiquer au ministre une information ou un ordre du sultan; ils ouvrent passage aux cavaliers albanais. Scander-Beg et son neveu Hamza entrent seuls dans la tente.

„Le sultan, dit Scander-Beg au vizir, vous ordonne de „signer et de sceller à l'instant cet ordre au gouverneur de „Croia, capitale et citadelle de l'Épire, de me remettre la ville et „la forteresse dont il vient de me donner le gouvernement „comme au chef le plus capable de les défendre contre ses „ennemis. Voici l'ordre tout écrit, apposez-y le sceau de „l'empire.“

XVII

A cette apparition nocturne, à cet ordre qui n'a pas été préparé dans les formes ordinaires, ni discuté selon l'usage dans le divan, au nom de Scander-Beg déjà depuis quelque temps

suspect à Amurat et à ses ministres, le vizir conçoit des soupçons, discute, hésite, et refuse enfin de signer avant d'en avoir référé à son maître; il appelle à lui ses gardes; Scander-Beg, qui voit sa ruse prête à le confondre, tire son poignard, le plonge dans le cœur du vizir dont la mort étouffe la voix. Deux de ses serviteurs, accourus au bruit de l'altercation, sont également immolés par Scander-Beg et par son neveu, de peur qu'ils ne révèlent le subterfuge avant qu'il soit consommé. Le sceau de l'empire, dérobé sous le coussin du ministre, scelle l'ordre supposé du sultan. Scander-Beg et Hamza remontent couverts de sang, sur leurs chevaux, et, gravissant au galop les sentiers connus du Rhodope, arrivent avant le bruit du crime, sept jours après avoir déserté du camp ottoman, sous les murs de Croïa, au cœur de l'Albanie.

Trois cents Epirotes à cheval et en armes, prévenus des desseins de leur jeune chef, l'avaient attendu de distance en distance sur la route et lui avaient formé un premier noyau d'armée sur les bords de la *Drina*, rivière encaissée de l'Albanie intérieure. Un millier d'Albanais des hautes montagnes de la *Dibra*, qu'il avait traversées et soulevées en passant, le rejoignirent sur les rives escarpées de la *Drina* pour secourir sa ruse ou son assaut sur leur capitale.

Scander-Beg, qui ne voulait recourir aux armes qu'à défaut de l'astuce, cacha ses trois cents cavaliers et ses mille montagnards dans les forêts qui couvrent les pentes du bassin de Croïa, et se présenta seul avec Hamza et ses serviteurs aux portes de la ville. Conduit au palais du gouverneur ottoman dans la forteresse, il présenta son ordre de remplacer le pacha dans son commandement. Le pacha, sans soupçon, obéit sans murmure; les clefs de la ville et de la citadelle lui sont remises; il consigne la garnison turque habilement désarmée, et appelle dans la nuit, par un signal convenu, ses Albanais apostés sous les arbres de la *Drina*. Introduits pendant les ténèbres dans la ville et dans la forteresse, les Albanais de Scander-Beg surprennent et massacrent pendant leur sommeil les six cents Turcs confiants et désarmés. À peine en saute-t-il, au prix de l'apostasie, quelques-uns qui cherchent leur salut à ses pieds. À l'aurore les cadavres des Ottomans occupaient seuls la citadelle de l'Albanie. Les villes, les villages de ce bassin, appelés à la liberté par l'exemple de la capitale et par l'exploit de Scander-Beg, couraient aux armes, forçaient les citadelles, massacraient les Turcs, et mettaient entre eux et la servitude des torrents de sang.

Maltre de la capitale de l'Albanie par ce double égorgement, Scander-Beg vole lui-même de nouveau sur les plateaux les plus élevés et les plus belliqueux de l'Albanie du nord; il les insurge, il les rallie, il les précipite sur ses pas au secours des Albanais menacés de la plaine. Il rentre à Crofa avec une armée de vingt mille patriotes brûlant de se mesurer sous un tel chef avec les oppresseurs de leur pays.

Cette insurrection générale de toute l'Albanie, depuis le Pinde jusqu'au *Cattaro*, était devenue le seul salut de ce peuple; car, pendant que Scander-Beg le poussait à l'égorgement de tous les Turcs, pour seconder Huniade, Amurat II avait vaincu au *champ des Merles* les Hongrois. Huniade fuyait une dernière fois pour mourir bientôt de désespoir dans son château royal de Transylvanie; la Morawa roulait les cadavres de soixante mille Hongrois, et le sultan, désormais libre de ses mouvements et de ses vengeances, s'avancait avec cent mille hommes vers les gorges de l'Épire pour punir la perfidie de son favori, pour venger l'assassinat de son vizir, et pour conquérir le boulevard de la Turquie sur l'Adriatique.

XVIII

Mais Scander-Beg n'était pas seulement un conspirateur sanguinaire, un transfuge perfide, un assassin nocturne; c'était un héros et un politique. Il vit l'orage qu'il avait attiré sur sa patrie, et il fit jurer à son peuple d'expier son crime en l'achevant. Quelques milliers d'Albanais, les plus aguerris, furent placés par lui, comme autrefois les Grecs aux Thermopyles, pour fermer à l'armée ottomane la gorge étroite et profonde qui monte de la Macédoine dans l'Épire. Il convoqua à Crofa ses cinq soeurs, mariées à d'autres chefs albanais des provinces voisines, ses beaux-frères, ses neveux, ses parents, les amis et les clients de sa maison, tous les chefs de villes, de villages, de tribus des montagnes, unis par l'esprit de race et par le cri du sang. Douze mille Albanais et Albanaises de tout rang et de tout âge accourent les armes à la main, la religion ou la liberté dans le coeur, à ce grand conseil de la nation à Crofa.

Le nom de Scander-Beg, sa jeunesse, sa figure, son éloquence, son rang dans l'Albanie, son élévation dans les armées turques qu'il saurait mieux vaincre parce qu'il les avait lui-même étonnées de son audace, le prestige de sa défection, le sang du vizir égorgé de sa main, les cadavres de dix mille Ottomans jetés en défi aux soldats d'Amurat II, animèrent cette assemblée po-

pulaire d'un héroïsme qui fut reporté le lendemain par les femmes, les vieillards, les enfants, jusqu'aux derniers rochers de l'Albanie. D'une voix unanime le moteur de l'insurrection en fut proclamé le chef. L'Albanie ne reconnut plus d'autre prince de la nation que celui qui lui rapportait sa nationalité et sa religion; trésors, armes, bras, coeurs, vie et mort, tout fut à lui. Scander-Beg devint en un jour non-seulement le roi, mais le nom des Albanais.

XIX

Toutes les citadelles de l'Épire capitulèrent devant son neveu Hamza ou devant ses lieutenants. Pétrella, ville réputée inexpugnable au sommet d'un rocher perpendiculaire, à trois milles de Croïa; Pétralba, autre aire des Ottomans dans le même bassin; Stélusia, à qui un fleuve écumant servait de ceinture; Scutari, Arta, Alessio, Durazzo, Pétra, se rendirent au bruit de la défection générale.

Tous les princes, tous les begs, tous les chefs de ces contrées, également humiliés de leur dépendance, accoururent à Croïa, proclamèrent Scander-Beg le dictateur de leur confédération unanime, lui offrirent volontairement les hommes et les tributs nécessaires à l'émancipation commune de leurs Alpes, et versèrent dans le trésor de la ligue un revenu annuel de trois cent mille ducats, solde de la liberté.

XX

Cependant Ali-Pacha, lieutenant d'Amurat II, s'avancait avec une avant-garde de quarante mille hommes, vainqueurs d'Huniade. Tout fuyait devant eux et cherchait un abri près des neiges. Scander-Beg, qui aurait pu leur disputer plus longtemps les gorges de la Macédoine, replia sans combat ses avant-postes, et parut leur ouvrir, par terreur du nombre, la plaine intérieure de Croïa. Cette plaine, vaste et arrondie, comme le lit vide d'une ancienne mer, a pour bords des pentes escarpées, dont les collines basses sont seules cultivées et portent des villages à l'embouchure des défilés. Au-dessus de ces collines aplaties s'élèvent par étages des escarpements couverts alternativement de sombres forêts et de verts pâturages, couronnés de rochers semblables aux tours et aux créneaux d'une immense forteresse. Les torrents qui en tombent à la fonte des neiges écument à

travers les feuilles des sapins et des sycomores, et vont se perdre dans la rivière qui serpente au milieu du bassin de Crofa.

Au centre de ce bassin, un mamelon large et étagé de rochers et de terrasses s'enfle d'abord en pente douce, puis se hérise en cône presque aigu, autour duquel semble se coller en spirale la capitale de l'Épire, comme un serpent autour d'un rocher pour se réchauffer au soleil du levant. Ses remparts, ses toits plats, sa citadelle, ses rues en degrés inégaux ou en rochers nus glissants sous le fer des chevaux et des mules, ses minarets, ses clochers noircis par la pluie, calcinés par l'été, ressemblent à un de ces écueils inaccessibles de l'aire où les aigles de la Macédoine bâtissent leurs nids. Entre la ville et la plaine, une route creusée dans le roc vif, coupée de distance en distance par des tours massives fermées de pouts-levis, et surmontée par des terrasses bordées de figuiers, défie l'assaut d'une armée entière. La ruse seule avait pu l'ouvrir à Scander-Beg; mais le patriotisme la défendait assez contre Ali-Pacha. Scander-Beg se confia à sa situation et à ses habitants.

XXI

Il en sortit avec trente mille Albanais aguerris, et, laissant la plaine vide comme une lice ouverte aux Ottomans, il déploya son armée en deux ailes séparées l'une de l'autre par toute la largeur du bassin de Crofa. Les Turcs, en descendant des gorges dans la plaine, n'aperçurent d'autre obstacle devant eux que le mamelon de Crofa. Les défilés, les collines, les forêts et les rochers de la vaste enceinte leur dérobaient les Albanais de Scander-Beg; mais à peine furent-ils descendus et développés dans la plaine, que les Albanais, déployés à son signal, se refermèrent de toutes parts sur les Ottomans, démasquèrent des canons hissés sur les bastions naturels des montagnes, fondirent sur eux par les brèches ouvertes dans leur arrière-garde par la mitraille, et les étouffant d'un côté contre les remparts fulminants de Crofa, de l'autre par leurs charges de cavalerie, et sur les deux flancs par leurs batteries plongeantes, égorgèrent ou foudroyèrent vingt-deux mille Turcs sur ce champ de carnage, désarmèrent le reste, enlevèrent les étendards, les tentes, les trésors, les chevaux de l'armée entière, et ne laissèrent fuir que quelques cavaliers de la garde d'Ali-Pacha, pour porter la terreur et la honte de ce désastre à Andrinople.

XXII

L'insurrection triomphante de Scander-Beg, coïncidant avec la seconde abdication d'Amurat II, déjà retiré dans ses délices de Magnésie, ne parut pas toutefois aux vizirs du jeune Mahomet assez menaçante pour porter contre l'Albanie toutes les forces de l'empire. L'insubordination des janissaires, la mollesse du sultan, qui tenait d'une main timide les rênes de l'empire, enfin la lenteur habituelle des Turcs à réprimer ces rébellions de provinces dont ils attendent patiemment l'amortissement du temps, de l'anarchie, de la rivalité entre les chefs de faction; toutes ces circonstances laissèrent à Scander-Beg le loisir de réunir l'Albanie entière dans sa main, et de s'y fortifier, non plus en rebelle, mais en souverain. Firouz-Pacha et Moustafa-Pacha, envoyés successivement avec deux corps d'armée en Épire, n'y laissèrent, comme Ali, que les cadavres de leurs soldats et le sentiment de l'impuissance de leurs armes contre la force des lieux et contre la force de la liberté.

Scander-Beg profita de ces délais pour implorer le secours et l'alliance des puissances chrétiennes de l'Italie et surtout du pape. La renommée de ses exploits avait franchi la mer; la chrétienté voyait en lui le vengeur de Varna, l'écueil de l'islamisme sur les rochers de l'Albanie. Un grand nombre d'aventuriers de Sicile, d'Espagne, de Calabre, d'Allemagne, accouraient à Croïa pour combattre sous ses drapeaux.

Sa cause cependant était moins religieuse que nationale; car, préoccupé avant tout d'étendre et de consolider sa domination sur le plateau de l'Illyrie, il combattit les Bosniaques, plus chrétiens que lui, et les Vénitiens, qui lui disputaient la forteresse de Dayna. Hamza, son neveu et son élève, à qui il destinait son héritage, ayant échoué contre les Vénitiens devant les remparts de Dayna, conclut la paix avec Venise et se retourna contre une troisième armée turque qui avait profité de cette guerre presque civile pour entrer en Épire et pour secourir les Vénitiens, alliés fidèles d'Amurat. Le pacha qui commandait cette armée la laissa écraser dans le défilé de Dayna. Tout périt sous le glaive ou sous les rochers roulés des flancs des montagnes. Le pacha et soixante de ses officiers obtinrent seuls la vie au prix de leur liberté. Leur rançon de vingt-cinq mille ducats d'or, payée à Hamza par le sultan enrichit les trésors du prince d'Albanie.

XXIII

Amurat II venait de remonter pour la troisième fois sur le trône d'Andrinople. L'humiliation de ses armes et son ressentiment personnel contre un ancien favori devenu son rival en Europe l'arrachèrent aux délices de son sérail. Il marcha lui-même avec les deux armées d'Europe et d'Asie réunies en Épire, résolu de tarir l'insurrection à sa source; il attendit l'été de l'année 1449 pour gravir les hauteurs presque inaccessibles de la haute Albanie, foyer de l'indépendance, et pour descendre de là dans les bassins, où le nombre submergeait aisément le courage.

Amurat II, divisant son armée en deux corps, assiégea à la fois Stétigrad et Dibra, les deux places fortes du coeur de l'Albanie montagnaise. Scander-Beg, se fiant à leurs défenseurs et à leurs remparts, s'embusqua, selon sa tactique habituelle, avec ses plus hardis patriotes, invisible et insaisissable, derrière les armées ottomanes et sur leurs flancs. Aussi intrépide soldat que chef astucieux, il fondit avec dix mille Albans sur les quarante mille Ottomans qui pressaient les murs de Stétigrad. Firouz-Pacha, général de l'armée assiégeante, le même qui avait dû la vie à la rapidité de son cheval devant Crôia, atteint par Scander-Beg dans la mêlée, tourna en vain son coursier pour se couvrir de son sabre; Scander-Beg lui fendit l'épaule jusqu'au coeur du tranchant de sa hache d'armes. Le corps du pacha déjà mort, emporté par son cheval, flotta longtemps comme celui d'un homme ivre sur la selle, et ne roula dans la poussière qu'au milieu de ses soldats confondus.

Mais les retranchements élevés autour du camp des assiégeants arrêtrèrent les cavaliers de Scander-Beg. Il rentra dans ses forêts sans avoir pu ravitailler Stétigrad; la ville capitula à d'honorables conditions.

La citadelle de Dibra, inexpugnable au canon et aux assauts des Turcs, ne céda qu'à la soif. Un seul puits, profond et abondant, abreuvait les Albans de Scander-Beg enfermés dans ses murs de rochers. Les habitants étaient presque tous musulmans et partageaient l'horreur des Turcs pour les impuretés légales énumérées dans le Coran et réputées crimes contre la religion. Le cadavre d'un chien jeté par un chrétien dans le puits leur parut un arrêt du ciel qui leur ordonnait d'ouvrir leurs portes plutôt que de se rendre coupables d'une impureté. En vain le lieutenant de Scander-Beg commandant de Dibra, et musulman

lui-même, représenta à ses soldats que la nécessité absolvait du péché et but lui-même à leurs yeux l'eau souillée du puits, la superstition l'emporta sur le patriotisme, et Dibra capitula comme Stétigrad.

XXIV

Amurat II, maître des hauteurs et des forteresses de l'Albanie, descendit par toutes les gorges à la fois, avec plus de cent mille Ottomans, dans le bassin de Crofa, et investit de tous côtés la capitale de Scander-Beg. Le prince albanais, dont la principale force était en lui-même, se hâta d'en sortir pour rester libre et présent partout à la fois. Il en donna le commandement à un chef albanais de sa famille dont le coeur et le sang lui appartenaient comme son propre coeur et son propre sang.

Le sultan tenta en vain la fidélité de ce commandant par l'offre de deux cent mille aspres et d'une principauté indépendante en Asie. La corruption échoua comme la menace.

Les boulets du poids de deux cents livres, lancés contre les remparts de Crofa par les canons que Amurat avait fondus sur place, ne faisaient de brèches que dans les rochers et ne remplissaient que de vaines détonations et de vaines fumées la plaine de Crofa. Scander-Beg, combattant au dehors moins en général qu'en chef d'aventuriers invisibles, assiégeait toutes les nuits le sultan dans son propre camp; descendant des rochers tantôt par un ravin, tantôt par le lit d'un torrent avec ses trente mille montagnards, il arrachait les palissades dont les Turcs avaient couvert leurs tentes, se glissait dans le camp, massacrait les soldats endormis, coupait les jarrets des chevaux, semait la terreur et la mort sur tous les points à la fois, et, faisant revêtir à ses Albanais des chemises blanches semblables à celles des Asiatiques, laissait dans les ténèbres les Ottomans incertains entre leurs compagnons ou leurs ennemis. Dans une seule de ces nuits, huit mille Turcs tombèrent dans leurs propres tentes sous le sabre des Albanais.

Les Turcs cherchaient en vain pendant le jour à venger le meurtre de la nuit: Scander-Beg, remontant avant l'aube les hauteurs inaccessibles qui bordent le bassin de Crofa, disparaissait derrière les forêts et les rochers pour réparaître par un tautrera-ravin la nuit suivante. Ses incursions nocturnes, concertées par des signaux avec les sorties du commandant de Crofa, son fidèle *Uracontes*, décimaient l'armée du sultan. La terreur mêlée d'admiration que son nom inspirait aux janissaires, anciens

compagnons du guerrier albanais, était devenue une superstition dans le camp même d'Amurat. Invisible et invincible, cette terreur combattait pour lui dans l'âme de ses ennemis.

XXV

Amurat II lui-même, qui désirait négocier avec un si redoutable rebelle, ne pouvait le faire aborder par ses janissaires pour lui offrir sa trêve et ses propositions. Yousouf-Pacha, envoyé en parlementaire à Scander-Beg, le chercha vainement dans les forêts du mont *Tuménistos*, sa retraite ordinaire, et dans le bassin profond de l'*Ismos*, où ses Albanais se retranchaient derrière les rochers à pic du lit d'un torrent. Scander-Beg, informé de la recherche d'Yousouf, le rencontra enfin dans le creux d'un lac desséché appelé la *Plaine-Rouge*. Les Albanais assistèrent à l'entrevue. Le sultan lui offrit la souveraineté héréditaire de toute l'Albanie, à la seule condition de payer un léger tribut à l'empire et de reconnaître sa suprématie. Scander-Beg refusa de vendre l'indépendance de ses Albanais au prix d'une souveraineté achetée à un autre prix que son sang. Amurat, à ce refus, replia les débris de ses deux armées sur les défilés d'Andrinople. Scander-Beg, rentré sur ses traces dans sa capitale délivrée, n'épargna pas au sultan la honte de cette retraite. Il suivit son arrière-garde décimée jusque sur le faite du Rhodope. Andrinople, du haut de ses minarets, vit les feux d'un chef de montagnards insulter le cœur de l'empire.

La honte et la douleur saisirent le cœur d'Amurat, accoutumé à vaincre des rois et des ligueurs, et vaincu dans toute sa puissance par un chef de brigands albanais. Peu de jours après son retour, humilié à Andrinople, il tomba mort dans les bras de la princesse Mara, sa plus jeune épouse, au milieu du festin qu'elle lui donnait pour le consoler, dans une île du lac d'Andrinople, site champêtre dont il aimait la solitude et qui lui rappelait Magnésie.

Amurat II n'avait pas encore quarante-neuf ans. Il en avait passé cinq à Magnésie dans ses différentes abdications, et vingt-cinq dans les camps ou sur le trône. La guerre, l'amour et la mélancolie philosophique, fond de son caractère, avaient partagé ses jours. L'empire, qu'il dédaignait d'autant plus qu'il en était plus digne, n'avait été pour lui qu'un fardeau. La tristesse de ne pouvoir abdiquer convenablement pour son peuple et honorablement pour lui une dernière fois hâta sa fin. Forcé de régner avec des goûts privés, forcé de combattre avec des

instincts pacifiques, sa destinée, quoique glorieuse, avait été une perpétuelle contradiction avec son caractère; il avait triomphé de toutes ces contradictions du sort et même de sa propre répugnance à régner. Il ne laissait en mourant à l'empire d'autre ennemi debout que Scander-Beg.

XXVI

Les monuments de son règne, outre la magnifique mosquée d'Andrinople, qui rappelle la majesté de Saint-Pierre de Rome, avec moins de masse et plus de grâce dans l'architecture sacrée, sont les routes, les canaux, les aqueducs, les ponts dont il décora l'Asie et l'Europe. L'organisation et la discipline de la cour et de l'armée furent des monuments aussi mémorables. Il donna à l'empire la majesté des cours persanes ou grecques, que les Ottomans n'avaient point tenté jusque-là de rivaliser. Cette majesté lui parut un des caractères de la puissance qui tient à distance les regards éblouis de la multitude et qui consacre une sorte de divinité des souverains en Asie. Il montra assez, par ses trois retraites volontaires à Magnésie, que ce luxe n'était pas le sien, mais celui dont il voulait laisser la tradition à l'empire.

La description de sa cour militaire par l'historien grec Chalcondyle rappelle les pompes de Samarcande, de Bagdad ou de Constantinople sous les successeurs de Constantin. Chalcondyle avait visité lui-même les cours d'Andrinople et de Brousse, dont il retrace l'ordonnance dans ses souvenirs conservés à la postérité.

„Dix mille fantassins, dit-il, sont spécialement attachés à la porte du sultan. Les jeunes enfants faits prisonniers sont conduits pour deux ou trois ans en Asie afin d'y apprendre le turc; dès qu'ils sont parvenus à parler et à écrire la langue, on les envoie, au nombre de deux ou trois mille, à la flotte stationnée à Gallipoli pour s'y former au service de la marine. Tous les ans ils reçoivent des vêtements et un sabre. De là ils sont appelés à la porte du sultan, avec une solde suffisante à leur entretien, supérieure cependant pour les sujets les plus distingués. On les distribue par corps de dix ou de cinquante, sous les ordres d'officiers expérimentés, dans les tentes desquels ils servent pendant deux mois; au bout de ce terme, ils sont préposés à la garde du palais du sultan, dans l'intérieur duquel personne n'est admis, si ce n'est les princes du sang, les vizirs, les hauts fonctionnaires de la trésorerie et les pages du souve-

rain. Le sultan a une tente rouge et deux autres couvertes de feutre brodé d'or. Dans l'enceinte se trouvent encore quinze autres tentes destinées à des usages différents. Au dehors de ce cercle campent les autres officiers supérieurs de la Porte, les écuyers (mirakhor), les échansons (schérabdar), les enseignes (miroul-âlem), les chefs de la Porte (vizirs) et les messagers du sultan (tchaouschs). Comme tous ces officiers sont suivis de nombreux domestiques, le chiffre total de l'armée est très-considérable. Outre les janissaires qui forment la garde d'élite du sultan, la teute impériale est gardée par trois cents cavaliers appelés silildars (porte-armes), choisis également parmi les janissaires; viennent ensuite les gharibs (étrangers), ainsi nommés parce qu'ils sont originaires d'Asie, d'Égypte ou d'autres contrées de l'Afrique. Après eux suivent immédiatement les ouloufedjis (troupes soldées), au nombre de huit cents, et deux cents spahis, fils de nobles turcs, qui se recrutent parmi les pages du sultan. Tel est l'ordre adopté par la Porte en temps de guerre: les pachas de Roumélie et d'Anatolie se partagent le commandement suprême de l'armée et relèvent eux-mêmes immédiatement du sultan. Sous leurs ordres servent les sandjak-begs, qui, admis par le souverain à son service, reçoivent avec le drapeau le gouvernement de plusieurs villes, dont les notables et les soldats le suivent à la guerre. On observe l'ordre suivant dans le camp: la cavalerie est divisée en escadrons; les azabs combattent sous un seul chef. Outre les silahschors (valets d'armes), il y a encore des azabs appelés *akkiam*, corps de fantassins employé à l'entretien des routes et à d'autres travaux analogues. Les camps sont d'ordinaire admirablement organisés, tant pour la symétrie des tentes que pour l'abondance des provisions. Les hauts dignitaires qui accompagnent le sultan emmènent avec eux un grand nombre de bêtes de somme, de chameaux chargés d'armes et de provisions, de chevaux et de mulets, de sorte qu'il y a dans l'armée plus de bêtes que de soldats. Un corps spécial est destiné au transport des approvisionnements. Dans le cas de disette, les vivres sont partagés entre les meilleures troupes. Le nombre des tentes du camp est de dix mille, plus ou moins, suivant les besoins de la campagne.

XXVII

C'est aussi d'Amurat II que date l'institution définitive du titre et des attributions presque vice-impériales du grand vizir.

Cette institution semble admirablement appropriée à la nature des gouvernements orientaux. La souveraineté y est sacrée, et le despotisme sans autre contre-poids que la religion et les mœurs. Cependant la liberté des sujets doit y avoir sa part de murmure et même d'opposition aux gouvernements, sans que ce murmure et cette opposition, souvent séditeux, remontent jusqu'au souverain. Le grand vizir est là pour couvrir la responsabilité et la tête du souverain contre les ressentiments des sujets. Tel est évidemment l'esprit de cette institution. Elle paraîtrait en Europe une dégradation abusive de l'autorité des souverains; elle n'a été nulle part mieux définie dans ses attributions que par le savant publiciste *Mouradja* d'Ohsson. L'histoire de la monarchie ottomane ne saurait être comprise sans cette intelligence des fonctions et des titres des grands vizirs. Nous laissons donc parler *Mouradja* d'Ohsson :

XXVIII

„Le nom de vizir ou vezir signifie en arabe *coadjuteur*; „vizir-azem signifie grand vizir. On en compte cent soixante- „dix-huit depuis l'année 1370 jusqu'à 1789, époque de l'avé- „nement au trône de *Sélim III*.“

„Autrefois ce poste éminent ne se conférait qu'à l'un des „principaux membres du divan: c'était d'ordinaire le second „*coubbé-vizir* qui remplaçait le premier ministre; mais depuis „la suppression des *coubbés-vizirs*, qui eut lieu sous le règne „d'*Achmed III*, le sultan élève à cette dignité, soit un gouver- „neur de province, soit l'un des grands officiers résidant à Con- „stantinople, tels que le grand amiral, le grand trésorier, le „*kéhaya-beg*, l'*agha des janissaires* et le *silihdar-agha*. Il est „rare qu'on jette les yeux sur un individu d'un grade inférieur; „lorsque ce cas arrive, avant de recevoir l'anneau impérial, il „est promu au rang de pacha. Le choix du souverain est le plus „souvent dirigé par ses favoris. Confiné dans son palais, il ne „connait guère que de nom ses sujets les plus marquants par „leur mérite. L'intrigue, le hasard, le caprice, disposent des „rènes de l'empire. De nouvelles intrigues et la politique om- „brageuse du sérail ne permettent pas au dépositaire d'un si „grand pouvoir de le conserver longtemps. Il rentre dans le „néant dès qu'un officier du palais vient lui demander l'anneau „impérial. S'il n'est pas mis à mort, il est envoyé en exil. Sou- „vent ses biens sont confisqués, et il s'estime heureux d'obtenir „le gouvernement d'une province.“

„Anciennement l'anneau impérial était remis au nouveau grand vizir, dans son hôtel, par un officier du palais. Depuis le règne d'Achmet I^{er}, il le reçoit, comme on l'a dit, des mains du sultan, et retourne alors du palais à la Porte, escorté par un détachement des gardes du corps. Lorsqu'il y a divan au sérail, la plupart des officiers de la cour se rangent en haie pour le recevoir. L'agha et les officiers généraux des janissaires lui font une visite d'étiquette, tous les mercredis ainsi que les vendredis, au sortir de la mosquée; ce dernier jour, le grand amiral, les deux premiers écuyers et le grand chambellan (*capoutjiler-kéhaya*) lui rendant aussi leurs devoirs. Il donne audience publique une fois par mois. La veille, ainsi que le jour des deux fêtes du beïram, il reçoit les respects des autorités civiles et militaires. Tous les grands de l'empire, à l'exception du muphti, doivent lui baiser la robe; mais ordinairement il ne le permet pas et leur présente la main.

„Sa barque est à douze paires de rames et porte à la poupe un teutelet de drap vert. Il jouit seul de la prérogative d'avoir huit gardes d'honneur (*schatir*) et douze chevaux de main. Sa musique militaire est composée d'un certain nombre de chalumeaux, de tambours, caissettes et cymbales; on y ajoute, en temps de guerre, une grande tymbale (*kioss*).

„Lorsqu'il paraît en public, ses huissiers le saluent par des prières faites à haute voix. Leur officier (*doadjî-tchavousch*) s'écrie: *Salut à toi, et clémence divine*; et les tchavouschs répondent en chœur: *Que la fortune te soit propice; que Dieu soit à ton aide; que le Tout-Puissant protège les jours de notre souverain et du pacha, notre seigneur; qu'ils vivent longtemps heureux!*

„Lorsqu'il va prendre le commandement de l'armée, il reçoit du sultan une pelisse de zibeline à grand collet, avec des agrafes d'or (*capanitzza*), un sabre, un poignard, un arc, un carquois et deux aigrettes, le tout garni de pierreries; il sort de la capitale avec l'étendard de Mahomet, et monté sur un des chevaux du sultan. Le nombre de ses chevaux de main est alors porté à dix-huit, et seize gardes du corps de l'empereur restent, durant la guerre, auprès de sa personne.

„Tous les fonctionnaires publics, excepté le muphti, reçoivent du grand vizir l'investiture de leurs offices. Ils sont revêtus en sa présence, suivant leur rang, d'un caftan ou d'une pelisse de zibeline. Le premier ministre et le chef de la loi sont les seuls auxquels le sultan donne l'investiture, et qui soient censés nommés à vie.

„Le grand-vizir fait souvent des tournées (*col*) dans l'intérieur de la ville, suivi des officiers de sa maison, pour examiner l'état de la police, surtout en ce qui concerne le prix des comestibles et les poids des marchands. Autrefois il était accompagné de l'agha des janissaires et du premier juge de Constantinople (*Istambol-cadissi*). Maintenant il fait sa ronde le plus souvent incognito, les lundis et les jeudis, jours de vacance au divan de la Porte. C'est alors qu'il va voir le inuphti, pour conférer avec lui sur les matières les plus importantes, marque d'attention que prescrit une prudente politique. Le grand amiral et les généraux des trois premiers corps d'infanterie font aussi des tournées, chacun dans son arrondissement et souvent même la nuit.“

„Lorsque le sultan élève à la dignité de grand vizir un pacha, gouverneur de province, il constitue provisoirement, jusqu'à son arrivée dans la capitale, un officier ayant le rang de pacha, à trois queues, pour remplir les fonctions de premier ministre, avec le titre de *caïm-mécam*, qui signifie lieutenant. Alors cette place est de courte durée et de peu d'importance; mais il en est autrement en temps de guerre, lorsque le grand vizir commande l'armée. Le *caïm-mécam*, qui le représente auprès du souverain, devient un personnage très-influent, et presque toujours la rivalité fait naître une lutte sourde entre les deux ministres.“

„Les vizirs ont habité pendant longtemps leurs maisons particulières; mais, depuis l'année 1654, celui qui est revêtu de cette dignité occupe un vaste hôtel, situé non loin du sérail, et appelé la *Porte du Pacha* (*Pacha-capoussi*), d'où est venu le nom de *Porte Ottomane* ou de *Sublime Porte*.“

„Lorsque la destitution du grand vizir est arrêtée, un officier du palais (et c'est ordinairement le *capoudjiter-ketkhoudassi*) se rend incognito à la Porte avec un ordre autographe du sultan; il le présente au grand vizir, qui, ayant baisé respectueusement ce *khati-scherif*, lui remet à l'instant le sceau impérial, se lève du sopha, sort de l'hôtel sans qu'il lui soit même permis de voir sa famille, et part aussitôt sous la conduite du même officier pour le lieu de son exil; car un grand vizir destitué ne peut pas rester à Constantinople. S'il doit être arrêté, c'est le *hostandji-baschi* qui est chargé de ce soin.

„Ce principal ministère est divisé en trois départements, dont les chefs sont: le *kéhaya-beg*, le *réis-effendi*, et le *tchavousch-baschi*.“

XXIX

Khalil-Pacha, grand vizir, était, à la mort d'Amurat II, fils et petit-fils de vizir par droit d'habitude et d'aptitude, mais non par droit d'hérédité. Cependant Amurat constitua l'hérédité de certaines hautes dignités de l'empire comme celles de général des akindjis (guides du sultan), de grand écuyer et de grand échauson dans les familles déjà illustres des Mikhal-Oghli, des Samisama et des Elvan-Beg.

La langue turque, la philosophie, l'histoire, la poésie, les arts, les industries, à l'exception de l'architecture, dont le minaret à trois escaliers d'Audrinople est à la fois le jeu et le chef-d'oeuvre, firent peu de progrès sous le règne agité et interrompu d'Amurat II. Un seul poète éminent, Amadeddin, auteur du *Divan* turc, survécut par ses malheurs plus que par son livre et ses oeuvres. Amadeddin voulut considérer le Coran comme une simple révélation de l'unité et de l'universalité de Dieu à la raison humaine, par la voix d'un sage ou d'un prophète; mais il confondit, dans ce commentaire raisonné du Coran, Dieu avec ses oeuvres, et prétendit que la nature tout entière pouvait dire sans blasphème: „Je suis Dieu, j'émane de Dieu et je suis absorbée en Dieu, comme la goutte d'eau est absorbée dans l'Océan.“ Cette doctrine scandalisa les imams et les croyants. Ils l'accusèrent de dégrader Dieu, en le confondant avec ses ouvrages; ils l'accusèrent de dégrader Mahomet, en faisant un philosophe au lieu d'un confident privilégié de Dieu. Ils voulaient des miracles exceptionnels au lieu des miracles perpétuels de la nature et de la raison, ces deux grands sacerdoxes de la divinité. Les oulémas ou docteurs de la loi le citèrent, le jugèrent et le firent écorcher vivant à Brousse, sans arracher au martyr le désaveu de sa foi. Ce supplice n'étouffa pas le panthéisme en Orient; il survécut dans les doctrines secrètes des sophis de Perse, d'où il avait découlé en Turquie. Le Dieu sans nom, sans forme, sans prophète et sans limite y resta l'énigme et l'entretien de la secte des sophis.

LIVRE DOUZIÈME

I

La nouvelle de la mort d'Amurat II trouva son fils, Mahomet II, à Magnésie, lassé de sa relégation, humilié de son inertie, impatient du trône. „*Qui m'aime me suive!*“ s'écria-t-il en s'élançant à cheval, sans donner à sa cour le temps de se préparer au départ. Monté sur les chevaux rapides toujours sellés de distance en distance sur la route de l'Asie à l'Europe, il franchit les montagnes qui bornent au nord la plaine de Magnésie, et galopa nuit et jour vers Moudania, port de la Propontide qui regarde Gallipoli.

Ce prince, qui s'était deux fois essayé au trône, était dans la fleur encore précoce de sa jeunesse; il n'avait pas vingt ans; son portrait, peint un peu plus tard par les peintres vénitiens les plus consommés, et entre autres par Bellini, qu'il avait appelé à sa cour, le retrace dans toute l'énergie d'une nature sanguine où la volonté impérieuse bouillonne dans les veines avec le sang. La taille était courte et massive, les jambes arquées par l'habitude de la selle et du divan, les épaules larges, la nuque musclée comme dans le taureau ou le lion, le cou court, la barbe touffue et noire, la lèvre sévère, non sans quelque pli d'enjouement aux coins de la bouche, les joues saillantes, pleines, colorées de la pourpre chaude d'un sang impétueux, le globe des yeux rond et proéminent, vif, au regard prompt à la colère, des sourcils naturellement ou artificiellement arqués très-élevés au-dessus de l'oeil, signe de supériorité de race; le front blanc, vaste et sans pli, comme celui d'un homme qui n'a jamais à lutter ni avec lui-même ni avec les autres. Son caftan rouge, brodé d'or et fourni d'hermine, son poignard à manche d'argent incrusté de rubis, son turban surmonté d'une aigrette jaune qui s'élève semblable à une fleur jaillissant du front, attestent le goût raffiné de la parure et de la majesté dans un homme qui ne veut pas

seulement commander, mais qui veut éblouir. L'ensemble de la physionomie porte dans l'âme plus de terreur que d'attrait. On y sent un homme qui n'est pas cruel par tempérament, mais que l'impétuosité de ses premiers mouvements peut porter alternativement de la mollesse au crime.

II

Mahomet II, sans prendre une heure de repos dans sa course, tremblant que le trône ne lui échappât une troisième fois, passa la Propontide dans un esquif et arriva en deux jours de son exil de Magnésie dans sa forteresse de Gallipoli. Une fois le pied sur l'Europe, il s'arrêta deux jours pour donner le temps aux magistrats et aux peuples des villes de Thrace et d'Andrinople de le recevoir en souverain.

Les lettres des vizirs de son père, qu'il avait trouvées à Gallipoli, le rassuraient sur son avènement sans obstacle à l'empire. Il ralentit sa marche, attendit les cortèges envoyés d'Andrinople au-devant de lui, et reçut partout sur sa route les respects et les obéissances dus à la majesté d'un sultan. Les peuples avaient oublié ses fantes et ne se souvenaient que de sa jeunesse. On espérait bien d'un prince élevé par un père sévère et doux tour à tour, corrigé par deux leçons nécessaires, mûri par quelques années de retraite, marié récemment avec une princesse turcomane d'une beauté et d'un rang propres à fixer ses inconstances, et qui avait appris, en perdant deux fois le trône, comment on le conserve en le recouvrant.

III

Les vizirs, les pachas, les généraux, les oulémas, l'armée et le peuple l'attendaient à une lieue en avant d'Andrinople, près d'une fontaine monumentale, construite par Amurat sous les noyers qui couvrent la plaine autour de cette capitale, comme les cyprès couvrent les collines de Constantinople et comme les abricotiers couvrent les vergers de Damas. Tous les cavaliers, en apercevant le sultan, descendirent de cheval et se prosternèrent dans la poussière. Aussitôt que Mahomet II eut reçu ces hommages, le cortège, le peuple, l'armée, s'avancèrent lentement vers les portes de la ville en s'arrêtant de distance en distance pour éclater en un bruyant sanglot. A chaque sanglot de la foule, signe de deuil et d'hommage à la mémoire d'Amurat, Mahomet descendait de son cheval, et, passant le revers de sa

main sur ses yeux, pleurait ou affectait de pleurer son père avec le peuple. A la porte de la ville le deuil et les sanglots cessèrent; les cris de joie montèrent vers le ciel, et le sultan, conduit à son palais par la foule, y trouva la solitude, l'incertitude et la terreur, entre un règne qui finit et un règne qui commence. Les ministres du père, ignorant s'ils étaient dignes de faveurs ou de ressentiment aux yeux du fils, s'étaient abstenus de suivre le nouveau monarque dans l'intérieur du sérail.

Mahomet II les laissa trembler toute la nuit. Le lendemain, jour désigné par l'usage pour son inauguration publique au rang suprême, il monta sur le trône aux yeux de tous les grands officiers de l'empire, des janissaires, des oulémas, du peuple rassemblé dans les salles et autour du sérail. Le vieux Ibrahim, ancien grand vizir, et le chef des eunuques, assistaient seuls à cette inauguration, l'un rassuré par son âge et par sa retraite des affaires, l'autre, par la nécessité de ses fonctions de principal chambellan du palais.

„Où est Khalil? dit avec un étonnement affecté le sultan à Ibrahim son père. Va lui dire qu'il prenne auprès de mon trône le rang qui lui appartient et dont je ne l'ai pas déposé; qu'il continue à gouverner sous le fils comme il a gouverné sous le père. Quant à mon second vizir, Ishak-Pacha, je lui donne la charge de conduire le corps et les funérailles de mon père au tombeau de nos ancêtres dans la mosquée verte de Brousse.“

Le grand vizir Khalil s'attendait à la disgrâce et à la mort pour avoir éloigné, quelques années auparavant, Mahomet d'Andrinople sous un faux prétexte, et remplacé lui-même le père sur le trône du fils maintenant couronné. De tels services à Amurat II et à l'empire pouvaient paraître d'impardonnables injures au fils. La magnanimité de Mahomet II l'étonna sans le rassurer complètement, les faveurs dans ces cours n'étant souvent que des vengeances ajournées. Mais Khalil se flatta de faire oublier bientôt la grandeur de l'offense par la grandeur des services. Il reprit les fonctions de vizir-azem, et l'empire ne changea pas de main.

IV

Mais le harem d'Amurat II avait changé de maître. Ce prince avait laissé en mourant plusieurs fils et plusieurs filles nés de ses amours avec des odalisques de condition servile qui n'inspiraient aucun ombrage à Mahomet II, fils d'une princesse de Sinopé. La princesse de Sinopé était morte pendant la première abdi-

cation d'Amurat II à Magnésie. La seconde femme d'Amurat, Hélène, princesse de Servie, fille de la maison royale de cette nation, n'avait pas de fils qui pût un jour disputer le trône à son frère; mais la jeune princesse de Transylvanie, Mara, troisième épouse adorée jusqu'à sa mort par le dernier sultan, avait d'Amurat un fils encore à la mamelle, que la mort de son père laissait exposé dans son berceau à l'ombrageuse prudence de Mahomet. Ce fils, né comme lui d'une princesse et, plus que lui, d'une princesse musulmane de religion, pouvait paraître un jour aux Ottomans un plus légitime héritier du trône qu'un fils né d'une princesse chrétienne. Bien que l'âge de l'enfant éloignât le danger dans un avenir qui laissait des années à la réflexion, Mahomet II, devançant le péril par la précipitation du crime, ne laissa pas un jour à l'incertitude ou à la pitié. Il voulut cacher seulement la main qui commettrait le fratricide, afin que l'empire, incertain sur les circonstances du meurtre, pût l'attribuer au zèle d'un serviteur empressé, et l'absoudre lui-même de toute complicité en le voyant punir son complice.

Il choisit pour ce meurtre Ali, fils d'Evrénos-Beg, ce général malheureux devant Huniade et devant Scauder-Beg, qui avait à racheter des revers honteux à la guerre par des services plus honteux dans le sérail. Il lui ordonna de noyer dans son bain l'enfant de la sultane Mara, veuve de son père, et pour que les cris et la résistance de la jeune mère, qui nourrissait son fils de son lait, fussent prévenus par la promptitude et le silence du meurtre, il donna une longue audience à la veuve en larmes de son père pendant qu'il assassinait son enfant.

Le désespoir et les lamentations de la sultane en rentrant dans le harem et en retrouvant le cadavre de son enfant ébruitèrent le crime. Andrinople frémit d'horreur; un règne qui débutait par un si odieux fratricide lui parut marqué de sang. Le murmure d'indignation s'éleva jusqu'au sérail. Mahomet II, pour l'étouffer, le détourna sur l'exécuteur secret de son propre crime. Il feignit l'ignorance, le regret, l'horreur, et fit trancher dans la cour du sérail la tête d'Ali-Evrénos pour étouffer à jamais toute révélation avec sa vie. Mais le lendemain, comme pour se trahir lui-même, dans la crainte que la sultane favorite de son père ne portât un autre fruit de l'amour dans son sein, il la contraignit, malgré ses larmes, à épouser un esclave du sérail, nommé Ishak, flétrissant d'avance, par ce mariage servile, tous les souvenirs de son père, qu'elle pouvait rappeler aux Ottomans.

V

Soit que l'infortunée sultane Mara lui eût inspiré, pendant la vie de son père, plus d'animosité à cause de sa beauté et de sa faveur, soit qu'il craignit moins de flétrir en elle une princesse qui n'avait plus de père ou de peuple pour venger son injure, Mahomet II affecta le respect de lui-même et de la mémoire de son père dans sa conduite envers son autre belle-mère, la princesse Hélène de Servie. Il lui assigna une riche dotation sur le trésor public de Turquie, et la renvoya en Servie chez son père avec le cortège et les honneurs d'impératrice.

Par une étrange vicissitude de fortune, de cause et de religion, cette veuve d'un sultan ennemi des Grecs et des chrétiens, arraché par la victoire à la cour de Servie pour devenir l'épouse du vainqueur de son père, puis veuve d'un prince ottoman, fut demandée, peu de temps après son veuvage, pour épouse par Constantin, le dernier empereur grec de Constantinople, et, bien qu'elle touchât déjà à sa cinquantième année, ses charmes et ses vertus firent regretter à Constantin les obstacles qui s'opposèrent à cette union.

VI

Par un enchaînement non moins providentiel des choses humaines, l'heure qui avait sonné la mort d'Amurat II sonnait la ruine de Constantinople. Ce prince patient et politique prévoyait que la conquête de cette capitale, désormais enclavée et comme captive dans ses possessions, ajouterait peu à la force réelle des Ottomans, mais susciterait contre eux de nouvelles croisades et de nouvelles guerres qu'il voulait ajourner pour laisser respirer son peuple et lui-même. Son vizir, Khalil, qu'on appelait, à cause de sa faveur pour les chrétiens, l'*ami des giacours* ou des infidèles, entretenait Amurat II dans cette longanimité envers les faibles Paléologues, et inspirait à Mahomet II les mêmes pensées d'ajournement: „On est toujours à temps, lui disait-il, de prendre ce qui ne peut nous échapper.“ Bien que Mahomet, pénétré de l'habileté de son vizir, contint en lui-même son impatience de conquête, il se défiait un peu de Khalil, attribuant, comme le vulgaire, sa partialité pour les Grecs à des subides secrets que les Paléologues payaient, disait-on, au vizir, pour qu'il assoupit le génie belliqueux de son nouveau maître.

Tel était l'état des esprits à Andrinople, quand une témérité

intempestive de la cour de Constantinople vint faire éclater le nuage que Khalil s'efforçait de conjurer dans l'âme de Mahomet II.

Des ambassadeurs grecs, envoyés à Andrinople par le nouvel empereur de Byzance, sommèrent Mahomet de payer à un émir turcoman d'Asie le subside qui lui avait été alloué par son père, ajoutant qu'en cas de refus ils prêteraient leurs vaisseaux à ce rebelle pour demander, les armes à la main, justice aux Ottomans.

Khalil lui-même s'indigna de tant d'audace sous tant de faiblesse.

„O Roméliotes téméraires! leur répondit-il en plein divan, „dans une apostrophe rapportée par l'ambassadeur byzantin lui-même; j'ai pénétré depuis longtemps vos projets rusés et trompeurs; fen mon seigneur et maître Amurat II, de conscience „droite et de mœurs affables, vous voulait du bien, mais il n'en „est plus ainsi de Mahomet II, mon nouveau padischah: si Constantinople peut échapper à ses entreprises, je reconnaitrai que „Dieu veut bien vous pardonner encore vos intrigues et vos subterfuges. O insensés! le traité est à peine signé, que vous „venez en Asie pour nous effrayer avec vos fanfaronnades ordinaires! Mais nous ne sommes point des enfants sans expérience „et sans force: si vous pouvez quelque chose, faites-le donc; „proclamez Orkhan souverain de la Thrace, appelez les Hongrois, reprenez-nous les provinces que nous vous avons enlevées; mais sachez que rien ne vous réussira, et qu'à la fin vous „serez dépouillés de tout. Du reste, j'instruirai mon maître de „tout ceci, et ce qu'il décidera sera accompli.“

De ce jour Khalil abandonna les Grecs à leur malheureux sort et se prépara secrètement à servir la passion qu'il avait devinée dans l'âme de son maître. Jamais les circonstances n'avaient été plus propices à l'ambition des Ottomans, plus fatales à la politique des Grecs. La dernière pierre de l'empire grec devait s'écrouler au premier choc. Remontons de quelques années le cours de la décadence de cet empire, et rentrons un moment dans ce palais des Blakernes, oublié pour la tente des sultans.

VII

Le vieux Manuel II Paléologue, dont la politique expectante et sénile convenait au corps sans force de l'empire, était mort en laissant tout ce qu'il pouvait laisser, l'ombre d'un trône à

Constantinople, et quelques principautés distribuées en Grèce à ses fils. Jean III Paléologue, son héritier, avait régné de 1425 à 1448, mais en paix, grâce à la neutralité timide et contrainte qu'il avait gardée entre les croisés hongrois d'Huniade et les Turcs.

Par une contradiction étrange, mais constante, entre la convoitise du trône et la dégradation du trône convoité, les factions de l'empire ne sont jamais plus ardentes, plus multipliées et plus criminelles que dans la décadence des empires. On le vit à la mort de Jean III Paléologue. La précipitation et le mystère avec lesquels il fut enseveli, comme pour dérober les traces du poison sur son cadavre, fit planer un soupçon de crime sur sa mort prématurée. Son frère, Démétrius Paléologue, prince ambitieux, turbulent, conspirateur, qui avait agité la fin du règne de Jean par des factions religieuses et par des factions de palais, auxquelles il demandait tour à tour la faveur du peuple pour être porté au trône, amenta sur le cercueil de Jean la populace du faubourg, briguant à main armée la couronne qui ne lui revenait pas. Il prétendait qu'étant né le premier des fils de son père depuis que ce père régnait, ses droits devaient prévaloir contre ceux de ses frères nés avant lui, mais nés avant le règne de leur père commun. L'impératrice mère, le sénat, le clergé, le peuple de la ville, lui contestaient, avec l'armée régulière, ce droit capricieux de primogéniture. Ils défendaient le titre de Constantin, fils aîné de Manuel, et possesseur de la Morée. Thomas, frère puîné de Constantin, qui était alors à Constantinople, reconnaissait également les droits de Constantin. L'empire en suspens attendait un maître. Constantin, averti par sa mère et par Thomas, couronné à Sparte, échappa aux vaisseaux turcs qui bloquaient la Morée pour lui imposer des conditions à l'occupation du trône. Débarqué en fugitif à Constantinople, il y fut reçu en empereur. Ses frères, Démétrius et Thomas, réconciliés par l'impératrice mère, s'embrassèrent devant lui pour sceller une paix perfide, et allèrent régner à sa place dans la Grèce, sous la suzeraineté des Ottomans.

VIII

Constantin XII Paléologue était un de ces hommes que la Providence, épuisée de vaines faveurs, réserve quelquefois aux empires déchus, non pour relever leurs ruines, mais pour illustrer leur chute. Né d'un père juste et bon, élevé par le grand officier du palais Cantacuzène, consommé dans les lettres

et dans la politique, nourri par une mère persécutée et héroïque, qui lui avait communiqué, avec le lait, la patience qui fait les sages et le désespoir qui fait les héros, exercé depuis longtemps aux exploits et aux revers dans les guerres de Morée contre les Turcs, vaincu, mais non dégradé par eux, connaissant la lâcheté du peuple superstitieux de sa capitale, indigné des intrigues du palais des Blakernes, que les Grecs de Byzance appelaient de la politique, il avait en lui tout ce qu'il convenait à un souverain d'avoir pour cette nation corrompue: du mépris, de la pitié et du dévouement.

Il tenta de trouver dans des races plus saines et plus belliqueuses des auxiliaires pour les jours extrêmes qu'il prévoyait à son pays. Il envoya Phranzès, proto-vestiaire, ou grand maître des cérémoniens du palais, en ambassade à Trébizonde pour demander en mariage la fille du roi de Géorgie. Les Géorgiens ou les Ibères, race chrétienne des pentes du Caucase, étaient ce qu'ils sont encore aujourd'hui, un peuple de soldats, où l'esprit militaire coule avec le sang dans les veines. Ils pouvaient offrir à Constantin Paléologue, avec une princesse de leur maison royale, des troupes capables de se mesurer aux Ottomans. Phranzès, qui a décrit lui-même, dans des notes devenues un des trésors de l'histoire, les dernières années et la dernière ruine de sa patrie, partit pour la Géorgie avec cette suite orientale de nobles, de moines, de médecins, de musiciens et de femmes que la décadence grecque étalait encore à défaut de force aux yeux des peuples voisins. Le proto-vestiaire, après avoir réussi dans sa négociation, revint à Constantinople. Il devait retourner au printemps chercher l'impératrice avec une pompe plus impériale encore. Il trouva Constantin découragé des obstacles, des vices, des pusillanimités de sa nouvelle cour. Ses paroles à son confident sont les pressentiments entrecoupés de l'arnes d'un prince qui n'est grand que pour mieux mesurer la petitesse de son peuple.

„Depuis que j'ai perdu ma mère et Cantacuzène, qui me „donnaient seuls des conseils désintéressés, je suis environné, „dit le souverain de Byzance, d'hommes auxquels je ne puis accorder ni amitié, ni confiance, ni estime. Vous connaissez „Lucas Notaras, le grand amiral: obstinément attachée à ses „propres sentiments, il assure partout qu'il dirige à son gré mes „pensées et mes actions. Le reste des courtisans est conduit „par l'esprit de parti ou par des vues d'intérêt personnel: faut-il „donc que je consulte des moines sur des projets de politique „ou de mariage? J'aurai encore besoin de votre zèle et de votre

„activité. Au printemps vous engagerez un de mes frères à solliciter en personne le secours des puissances de l'Occident. „De la Morée vous irez en Chypre exécuter une commission „secrète, et de là vous passerez en Géorgie, d'où vous ramè- nerez la future impératrice.“

IX

L'empereur et les meilleurs citoyens de la capitale avaient renouvelé les tentatives de fusion entre l'Église grecque et l'Église romaine, dans l'espoir qu'une même foi lierait ensemble pour le salut commun tous les membres de la chrétienté. La difficulté métaphysique qui formait tout le schisme entre les deux Églises n'était pas un motif raisonnable d'éternelles dissensions entre les deux familles évangéliques. Deux fois la sagesse mutuelle des hommes d'État et des pontifes éclairés de Rome et de Constantinople avait étouffé en principe cette dissension par des concessions ou de forme ou de fond et par un symbole commun. Mais le peuple de Constantinople n'avait jamais ratifié ces traités de concorde. La discussion sur les dogmes surnaturels semble être un des besoins de l'esprit humain. Ce peuple grec, qui avait construit dans la théologie un christianisme oriental au milieu du choc des imaginations et des partis, l'avait corrompu par ses vices, et se croyait le droit de l'interpréter seul au gré de son obstination. Il ne voulait ni trêve ni paix avec Rome. La Grèce lui avait transmis ses dogmes, et Rome maintenant les renvoyait à la Grèce, imposés par une souveraineté pontificale dont s'humiliait le patriarcat byzantin. On a vu plus haut comment le peuple de Constantinople avait forcé l'empereur Mannel et ses prêtres négociateurs de la paix religieuse de Florence à déchirer le traité, à désavouer la négociation et à rétablir eux-mêmes le schisme cher au fanatisme des Grecs.

Depuis ces négociations avortées, la procession métaphysique du Saint-Esprit, d'une ou deux personnes de la Trinité divine, et le pain avec ou sans levain dans le sacrifice mystérieux de l'Eucharistie, avaient divisé avec plus d'acharnement que jamais les Grecs et les Latins. L'infortuné Constantin, qui jugeait ces dissensions en patriote plus qu'en théologien, s'efforçait vainement de les étouffer sous l'urgence d'une réconciliation nécessaire au salut de la capitale du christianisme en Orient. Il trouvait dans le fanatisme de ses moines, lèpre qui rongait l'Orient, et dans les préjugés de son peuple, infatmé de ses

moines, d'invincibles obstacles. Il envoya cependant, presque à leur insu, des ambassadeurs à Rome, implorant l'assistance du chef de l'Eglise d'Occident, promettant la réunion prochaine des deux Eglises, et sollicitant au moins l'envoi d'un légat du pape à Constantinople pour cimenter l'union. Le pape Nicolas V, plein de ressentiment contre l'obstination des Grecs, fulminait contre eux au lieu de les secourir, et montrait dans les Turcs les instruments de la vengeance de Dieu contre ces schismatiques qui déchiraient l'Evangile. Cependant Rome envoya à Constantinople un légat, le cardinal russe Isidore, chargé de faire signer à l'empereur les actes du concile de Florence. A ce prix, le pape promettait d'appeler la chrétienté catholique aux armes.

Isidore arriva; l'empereur signa; un sacrifice, célébré selon le rite romain et grec conciliés dans les cérémonies consenties par le concile de Florence, réunit le légat du pape et le patriarche grec devant le peuple dans l'église de Sainte-Sophie. Mais l'aspect inusité des vêtements du prêtre romain qui célébrait les mystères, le pain levé consacré au lieu du pain sans levain, l'eau froide au lieu de l'eau tiède, versée par le prêtre dans le calice, scandalisèrent tellement les moines et le peuple, que la messe latine parut un sacrilège impardonnable aux Grecs. En vain l'empereur, le patriarche, les politiques, les patriotes, s'efforcèrent de calmer la sédition des habitudes. Un moine vénéré par la populace, nommé Gennadius, fulmina, du fond de sa cellule, contre l'abomination latine. Les femmes et les filles qui remplissaient les monastères jetèrent des cris, prirent le deuil, remplirent la ville de lamentations et de processions séditieuses à la voix de Gennadius. La populace et les matelots du port, répandus, après ces processions, dans les tavernes, s'enivrèrent de vin payé par les moines; ils vomirent des imprécations contre l'empereur et contre les lâches qui mendiaient, au prix de la foi de leurs ancêtres, les secours des impies de l'Occident; ils burent en l'honneur de la Vierge, protectrice de Byzance, jurant qu'ils n'avaient pas besoin d'autre alliance que celle de la mère de Dieu contre les ennemis de son Fils. L'église de Sainte-Sophie, contaminée à leurs yeux par la célébration des mystères avec le pain sans levain, fut désertée par tous les fidèles, et les portiers mêmes du temple, refusant leur service aux prêtres latins, abandonnèrent un édifice qui avait été profané par le sacrilège. Les miracles ne manquèrent pas à la crédulité, et des moines, accrédités dans la foule, répandirent partout des prédictions de protection surnaturelle pour la ville

sainte de Constantiu, qui détournèrent le peuple de tout autre concours à son propre salut que son fanatisme.

L'empereur, dépopularisé par sa négociation avec Rome, ne put compter que sur son courage et sur le petit nombre de soldats intrépides qu'il avait amenés avec lui de Sparte ou qu'il attendait de Géorgie.

X

Pendant cette agonie de l'empire grec et ce désarmement de Constantin par ses propres sujets, Khalil recrutait eu silence les deux armées de l'Europe et de l'Asie pour les offrir à l'heure décisive à son maître. Les janissaires seuls, accoutumés à imposer à Mahomet II leurs exigences pendant son premier règne, agitaient encore le nouveau règne. Mais ils ne trouvaient plus dans le même homme le même maître. Mahomet avait grandi de cœur en grandissant d'années.

Dans une résidence de quelques mois que ce prince fit à Brousse pour rendre les honneurs funèbres à son père et pour apaiser des troubles en Caramanie, les janissaires s'amentèrent pour lui arracher la gratification qu'ils imposaient à l'avènement au trône de chaque nouveau sultan. Il leur jeta dix bourses d'or avec répugnance et avec indignation. Mais le lendemain il fonetta de sa propre main au visage leur chef, l'aga des janissaires, en répression de la sédition de ses soldats. Il incorpora parmi eux sept mille gardes-chasse ou fauconniers de sa maison, pour changer l'esprit de corps, et il nomma aga des janissaires Mustafa-Beg, le plus dévoué et le plus inflexible de ses généraux.

XI

Renfermé, après cet acte de sévérité, dans le sérail de Brousse, pour montrer son mécontentement à ces soldats insubordonnés, il les priva avec dédain de sa présence. Cette longue réclusion du sultan excita une sédition plus tumultueuse. Le bruit courut parmi les janissaires que le sultan, amolli par les femmes et infatué d'un amour surnaturel pour une jeune esclave syrienne de son harem d'une merveilleuse beauté, languissait sous l'influence de ses philtres et se consumait dans une lâche et malade volupté. Les janissaires, passionnés pour la vie et pour la gloire de leur maître, s'attroupèrent, forcèrent la garde des portes, se répandirent tumultueusement dans les cours du sérail, demandèrent à grands cris leur maître.

Mahomet II parut avec un visage sévère, et leur reprocha leur vénalité; ils se prosternèrent à ses pieds, implorant son pardon. Les plus rapprochés et les plus hardis lui dirent le motif de leur tendre inquiétude et de leur soulèvement. Mahomet II, sans leur répondre, ordonna au chef des eunuques de faire trancher la tête à la belle esclave qu'on l'accusait de trop aimer pour sa gloire, et de la jeter au milieu des soldats ameutés, pour leur montrer le mépris qu'il faisait de l'amour. Les janissaires, convaincus et apaisés par cette horrible preuve, se retirèrent en admirant un sultan qui se sacrifiait lui-même si aisément à l'empire dans ce qu'il aimait. Ils frémirent, se turent et rentrèrent pour tout le règne dans le devoir par la terreur.

XII

Quelques autres actes aussi prompts et aussi sanguinaires signalèrent la présence du sultan en Asie.

Une pauvre femme d'un villageois des environs de Brousse, s'étant plainte du larcin de quelques pages du palais, qui lui avaient dérobé ses melons, et ces pages ayant refusé de désigner parmi eux le coupable, Mahomet II fit ouvrir le ventre à plusieurs de ces enfants jusqu'à ce qu'il eût trouvé la preuve du larcin dans leurs entrailles. Mais cette barbarie, racontée seulement par des historiens grecs sans sincérité et sans critique, est reléguée par les Ottomans et par les Italiens de la cour de Mahomet au nombre de ces fables dont les vaincus calomnient les vainqueurs.

Ces mêmes historiens, cependant, grecs, vénitiens ou génois, sont unanimes à célébrer l'amour de Mahomet II pour les études les plus libérales pendant ses séjours à Magnésie et à Brousse. L'arabe, le persan, le chaldéen, l'hébreu, le latin et le grec lui étaient familiers pour s'entretenir avec ses sujets qui parlaient ces divers idiomes. Il lisait les poésies latines que les Vénitiens et les Génois composaient en son honneur; il vivait en familiarité avec les peintres et les musiciens de l'Italie, appelés à sa cour par sa munificence. Tous s'accordent à dire que sa tolérance religieuse touchait plus à l'incrédulité qu'au fanatisme; qu'il observait extérieurement le culte de son peuple; mais qu'il parlait dans l'intimité avec une grande licence d'esprit du fondateur de l'islamisme. Il lisait assidûment Plutarque, et s'étudiait, disaient-ils, à imiter Alexandre, César et les grands conquérants dont cet historien raconte les vies. Il avait fait traduire les biographies des grands hommes en turc, pour donner

à ses peuples ou à lui-même l'émulation de la gloire. Les Orientaux ne pouvaient pas comprendre encore l'émulation de la liberté.

XIII

A son retour à Andrinople, cette soif de gloire et de conquête le dévorait comme elle avait dévoré ses modèles antiques. La convoitise de Constantinople consumait son âme et le réveillait souvent en sursaut dans ses nuits.

Les Ottomans, qui possédaient deux empires, ne possédaient en réalité point de capitale. Brousse était trop loin à l'extrémité de l'Asie Mineure, Andrinople trop profondément encaissée entre le Rhodope et l'Hémus, dans une avenue de l'Europe coupée par le Danube; Thessalonique trop reléguée au fond d'un golfe, au pied des gorges de la Thessalie. Constantinople seule semblait donc avoir été prédestinée, par la nature et par les Romains, à être le siège d'un double ou d'un triple empire, auquel les avenues du monde, les vallées, les fleuves, les plaines, les détroits, les mers, faisaient aboutir, comme à un centre dominateur, vingt peuples nationalisés ou asservis. Le fantôme de Constantinople obsédait jour et nuit l'imagination du jeune conquérant.

XIV

Il couvait son impatience, de peur d'avertir les Grecs et de susciter avant l'heure l'émotion de l'Occident chrétien; mais il ne pouvait la contenir. Une nuit que le sultan n'avait pu trouver le sommeil dans l'agitation de ses pensées, il fit éveiller le grand vizir Khalil par un message inusité à pareille heure, en lui ordonnant de se rendre à l'instant au sérail. Khalil, à cet ordre inattendu, se trouble, s'alarme, se souvient des justes sujets de colère que son dévouement à Amurat II et son détronement de Mahomet II ont pu laisser dans l'âme vindicative du sultan; il se résigne à un sort qui plane depuis longtemps sur sa tête; il fait sa prière de mort; il embrasse, comme pour un adieu suprême, sa femme et sa fille; puis, se flattant encore de pouvoir fléchir son maître par l'abandon des richesses qu'il doit à ses deux ministères, il choisit parmi ses plus précieux trésors une large coupe antique d'or ciselé, dépouille des temples de Thessalonique ou de Corinthe, il la remplit de sequins de Venise, de perles, de diamants, la cache sous sa pelisse, et se rend au sérail.

En entrant dans l'appartement du sultan, Khalil se prosterna comme pour racheter sa vie par une rançon, et présente à Mahomet II la coupe d'or. „Rassure-toi, mon lala,“ (nom familial qui signifie mon père ou mon tuteur, et que les sultans donnent aux grands vizirs vieillis dans leurs fonctions) „rassure-toi, mon lala, ce n'est ni ton or ni ta vie qu'il me faut; ce qu'il faut que tu me donnes, c'est Constantinople.“ Puis, lui montrant ses yeux fatigués par l'insomnie et sa couche défaite par ses vains mouvements pour y trouver le sommeil: „Tu vois ces coussins, ajouta-t-il, ils sont affaissés par les attitudes que j'y ai prises en vain pour essayer d'y reposer ma tête; je ne puis dormir si tu ne me promets enfin de me donner ce que je rêve, la nuit et le jour.“

„Vous l'aurez, mon maître, lui répondit Khalil, heureux de racheter ses offenses passées et sa vie incertaine par l'immensité d'un pareil service; qui pourrait vous refuser ce qui vous appartient par la grandeur de vos pensées, par la toute-puissance de vos armes et par la vile insolence de vos ennemis. J'ai deviné depuis longtemps vos désirs sous votre silence; j'ai tout préparé dans le mystère pour satisfaire, au jour marqué, votre religion, votre patriotisme, votre gloire. Constantinople ou ma tête sont à vos pieds.“

Le sultan reconnaissant renvoya Khalil rassurer sa femme et sa fille; il lui recommanda seulement de se défier de l'or des Grecs, habiles à corrompre, et s'endormit sur la parole de son habile et prévoyant vizir.

XV

Le lendemain, il partit avec Khalil pour Gallipoli, et, s'avancant par la Thrace intérieure jusqu'au village, autrefois grec, maintenant turc, de Dazomaton, situé sur le rivage européen du Bosphore, à l'endroit où ce détroit, rétréci entre l'Asie et l'Europe, avait jadis livré passage aux Perses de Darius, il ordonna à Khalil d'y construire à l'instant une forteresse, en face de la forteresse asiatique de Guzel-Hissar, construite vingt ans avant par son aïeul, Bajazet Ildérim.

Ce promontoire européen sur le Bosphore, à l'endroit où ce canal est semblable à un fleuve, et à quelque mille pas seulement de Constantinople, était admirablement choisi pour avancer la borne de la conquête, pour murer Constantinople et pour l'étouffer par la terreur avant de l'étouffer par la main des Turcs.

Nommé jadis le promontoire Herméen, d'un temple à Mercure qui pyramidait sur sa cime; nommé plus tard le promontoire de Cyon, à cause de l'analogie du hurlement des vagues du Bosphore contre ses rochers, avec les aboiements des chiens dans la nuit, le promontoire du château de Mahomet II élevait empire contre empire. Le sultan ou son architecte, soit par une intention superstitieuse, soit par un jeu significatif de l'art donnèrent aux différentes enceintes la forme des lettres qui composent en arabe le nom du prophète et du conquérant, en sorte que le nom du prophète, écrit en relief et en caractères majuscules sur la terre d'Europe, opposât pour ainsi dire le cachet de l'islamisme et de l'empire sur la dernière colline qui abritait encore la capitale des chrétiens; de là le dessin bizarre et contourné des murailles et des bastions qui étonne dans ces ruines l'oeil du voyageur, car, pour rendre plus ressemblant au chiffre du prophète ce monument de la guerre, l'architecte a placé une tour colossale, dont les murs ont trente pieds d'épaisseur, partout où la lettre M, qui se retrouve deux fois dans le nom sacré, forme dans la calligraphie des Arabes un cercle semblable à une tour. La construction de chacune des trois tours fut confiée, pour les faire rivaliser de promptitude et de zèle, à chacun des trois vizirs favoris du sultan: Suridjé-Pacha, Saganos-Pacha et Khalil.

Six mille maçons et tailleurs de pierre, appelés par le grand vizir de toutes les provinces d'Asie et d'Europe, campèrent pour cette construction de colère sur le promontoire de Mercure. Dix mille paysans, enrôlés de force, leur voituraient la pierre, le sable, la chaux. Les grands de l'empire, mêlés, par émulation de zèle et d'adulation, aux ouvriers, s'honoraient de mettre eux-mêmes la main aux plus rudes travaux de maçonnerie ou de terrassement. Comme plus tard en France on vit toutes les classes et toutes les professions de la société se confondre pour aplanir, au champ de Mars de Paris, l'enceinte de la fédération de la liberté, chaque Ottoman voulut apporter sa pierre à la citadelle de la conquête.

Les débris imposants et sinistres du château de Mahomet II, devenus inutiles comme une borne que la conquête a laissée derrière elle, sont couverts maintenant de végétation, de myrtes, de lierres, de platanes et de cyprès dont le vert sombre se détache sur les pans démantelés des murailles grises. L'Ottoman et le Grec, emportés sur leurs kaïques par le courant rapide qui clapote toujours au pied des sombres rochers, regardent, en passant, avec admiration ou avec terreur, l'un le monument de sa force, l'autre le monument de sa servitude.

XVI

L'empereur grec, épouvanté de cette menace construite en blocs de rocher aux abords mêmes de sa capitale, demanda, par ses ambassadeurs, de timides explications au sultan.

„De quoi vous plaignez-vous ? répondit le sultan à Constantin Dragosès qui portait la parole pour les Grecs, je ne forme pas d'entreprise contre votre ville. Pourvoir à la sûreté de mes États n'est pas enfreindre les traités. Avez-vous oublié l'extrémité où fut réduit mon père quand votre empereur, ligué contre lui avec les Hongrois, voulait l'empêcher de passer en Europe ? Ses galères lui fermaient alors le passage, et Mourad fut obligé de réclamer l'assistance des Génois.“

„J'étais à Andrinople, mais bien jeune encore. Les musulmans tremblaient d'effroi, et vous insultiez à leur malheur. Mon père fit, à la bataille de Varna, le serment d'élever une forteresse sur la rive européenne. Ce serment, je le remplis. Avez-vous le droit ou le pouvoir de contrôler ainsi ce qu'il me plaît de faire sur mon territoire ? Les deux rivages sont à moi : celui d'Asie parce qu'il est habité par les Ottomans ; celui d'Europe parce que vous ne savez pas le défendre.“

„Allez dire à votre maître que le sultan qui règne ne ressemble point à ses prédécesseurs ; que leurs vœux n'allaient pas aussi loin que va aujourd'hui ma puissance. Je vous permets de vous retirer pour cette fois ; mais je ferai déchirer la peau sur le corps à ceux qui oseraient désormais me demander insolemment compte de ce que je fais dans mon empire.“

De ce jour, Mahomet II, sans pitié pour les Grecs qui cultivaient les vergers, les jardins, les plaines du plateau de Constantinople, laissa ses fourrageurs et ses mulets ravager impunément les campagnes mûres. Les paysans d'un village grec limitrophe, ainsi dépouillés de leurs moissons, ayant tué, en se défendant, un des fourrageurs de Mahomet, le sultan envoya ses tchaouschs punir le village. Les habitants s'étaient enfuis ; mais les moissonneurs bulgares, étrangers à la querelle, croyant pouvoir en sûreté continuer à lier leurs gerbes, furent massacrés dans leurs sillons.

Constantin, par représailles, fit fermer les portes de Constantinople sur quelques jeunes eunuques du sérail qui étaient venus jouir du spectacle et des plaisirs de la ville. Ces jeunes esclaves lui représentèrent que ce séjour forcé dans sa capitale

leur serait imputé à crime et puni de mort à leur retour aux tentes du sultan. Constantin, ému de pitié, leur fit rouvrir les portes et les fit escorter jusqu'au camp de Mahomet II. Le message qu'il chargea les eunuques de porter de sa part à leur maître était triste, noble et résigné comme son sort.

„Si des revers immérités menacent la capitale de l'empire, „disait ce message de Constantin à Mahomet, le Tout-Puissant „sera le refuge de l'empereur. Je n'ai fait fermer les portes sur „les sujets turcs qu'après les hostilités ouvertes par vous. Les „habitants se défendront avec toutes les forces que le destin leur „laisse tant que Dieu n'aura pas inspiré au sultan des pensées „de justice et de paix.“

Mahomet II ne répondit à cette adjuration à sa justice que par le premier coup de canon tiré du château, déjà armé, sur un vaisseau vénitien qui voulait tenter si le Bosphore était encore libre. Un boulet de pierre énorme, parti des créneaux de la tour de Khalil, la plus rapprochée des flots, coula le navire et les matelots. Mahomet donna au château le nom de Boghaz-Kesen, c'est-à-dire tour qui ferme ou qui coupe la gorge. Firouz-Aga et cinq cents janissaires y furent laissés avec une formidable artillerie pour garder l'avant-poste des Ottomans.

XVII

Le sultan et Khalil rentrèrent, après cette première circonvallation de Constantinople, à Andrinople, pour y concentrer les deux cent mille hommes, les machines, les armes, les munitions secrètement préparées pour le siège. Les transfuges, qui ne manquent jamais dans les camps des vainqueurs, apportèrent d'Allemagne et d'Italie, à Mahomet II, tous les arts et tous les secrets de la guerre savante. Le fondeur de canons Orban, Hongrois au service de Constantin, s'évada de Constantinople sous prétexte d'un refus de salaire proportionné à son talent. Mahomet ne trouvait rien de cher au prix de Constantinople; il prodigua l'or et les honneurs au transfuge.

„Peux-tu, lui dit-il, me fondre une pièce assez égale à la „foudre pour que le boulet lancé par elle ébranle les murailles „de Constantinople?“

„Je puis en fondre une, répondit le Hongrois, qui renverse- „rait les remparts mêmes de Babylone.“

Orban fondit en effet un canon de bronze dont les boulets, de douze palmes de circonférence, pesaient douze cents livres. Ce gigantesque monument des foudres humaines exigeait la force

de cent taureaux et de sept cents hommes pour le mouvoir. Trainé devant l'esplanade du sérail d'Andrinople, appelé par les Turcs le *Sérail d'où l'on voit le monde*, on l'essaya après avoir averti la ville et le village, de peur que l'étonnement de sa détonation ne fit avorter les femmes enceintes. La fumée couvrit Andrinople d'un nuage d'où sortirent l'éclair et le bruit. Le boulet traversa toute la plaine d'Andrinople et s'enfonça d'une coudée dans le flanc de rocher de la montagne opposée. L'épreuve releva la confiance du sultan. Cinq cents paires de boeufs et trois mille artilleurs furent chargés de conduire ce canon à travers la Thrace vers les bords de la Propontide.

Deux cent mille hommes d'Asie et deux cent mille d'Europe s'accumulèrent rapidement sous leurs pachas, sous leurs begs et sous leurs émirs dans les vastes plaines qui s'étendent de Gallipoli aux portes de Constantinople. Le sultan, Khalil et ses généraux ne tardèrent pas à paraître au milieu de ce prodigieux rassemblement. La terre et la mer leur fournissaient abondamment, d'Europe et d'Asie, les troupeaux, les moissons, les orges nécessaires à la consommation des hommes et des chevaux.

Une flotte de cent cinquante vaisseaux de guerre, construite, armée en six mois par la prévoyance de Khalil, et montée par des transfuges exercés d'Italie, de Grèce, de Sinope, naviguaient en vue des tentes sur la mer de Marmara. Les vaisseaux grecs, qui auraient pu la combattre avec la supériorité de l'habitude et des navires, se réservant pour la défense de la rade intérieure de Constantinople, étaient à l'ancre derrière une chaîne de fer tendue de la pointe de Sainte-Sophie à la colline de Tophana. Les vaisseaux chrétiens en petit nombre qui s'armaient dans les ports de l'Archipel ou de Rhodes pour secourir les Grecs, n'osaient pas se hasarder à franchir les Dardanelles avant d'avoir groupé leurs voiles en escadre capable de se mesurer à la flotte turque.

Les Grecs, avilis et résignés dans leur capitale, n'avaient de vie que pour les factions superstitieuses; le patriotisme s'était réfugié dans le cœur de Constantin. Ils en appelaient aux miracles au lieu d'en appeler à l'héroïsme, ce miracle du cœur humain.

XVIII

Aucune capitale n'avait été plus favorisée que Constantinople par la nature pour se défendre contre l'investissement et contre

l'assaut d'un peuple tout entier. La géographie en avait fait une citadelle; mille ans de puissance de ses empereurs et de l'art de ses ingénieurs avaient complété la nature. Autrefois *Byzance*, plus tard *Ville de Constantin*, *Istamboul* ou complément de l'Islam pour les musulmans; *Farrouk* pour les Arabes, c'est-à-dire ville qui sépare deux continents, et *Oummedunya* ou *Mère du monde* pour les Turcs, Constantinople aujourd'hui, elle a changé de nom sans changer d'importance. C'est la capitale écrite sur le sol par le doigt de la Providence, non pour un empire, mais pour un hémisphère.

Politiquement, elle uoue entre elles l'Europe et l'Asie sous un ciel splendide et sur quatre mers; militairement, elle est un camp fortifié pour attaquer, une île pour se défendre. Un coup d'oeil dit sa force et sa majesté.

NIX

A l'extrémité du vaste golfe de la mer intérieure de Marmara (Propontide), golfe ouvert ou fermé à volonté par le détroit des Dardanelles à l'endroit où cette mer de Marmara s'arrondit pour dormir entre les deux continents sur la dernière grève de la terre d'Europe, qui semble vouloir allonger deux bras pour embrasser l'Asie en face, le navigateur suit de l'oeil une vaste plaine ondulée qui fut autrefois la Thrace, grenier de l'empire de Byzance. Un peu avant d'expirer dans la mer, cette plaine s'élève mollement en une chaîne de sept collines à peine reconnaissables aujourd'hui sous les édifices qui les nivellent comme les sept collines de Rome. Sur le faite et sur les flancs de ces collines insensiblement étagées depuis la plage de la mer de Marmara d'un côté, jusqu'à la plage de la Corne-d'Or de l'autre, s'étend Constantinople. Les murs de l'enceinte le pied dans les flots, les terrasses des maisons, les dômes des mosquées, les flèches des minarets, les têtes sombres et aiguës des cyprès, la tracent à l'oeil aujourd'hui dans toute sa longueur; le *Pentapylon* ou le château des Sept-Tours, l'*Acropolis* ou ce qui est maintenant le jardin du sérail, le dôme de Sainte-Sophie, les terrasses et les clochers de huit cents monastères, les toits dorés du palais des Blakernes, séjour de prédilection des empereurs; les arches monumentales du Cynégion ou de l'amphithéâtre des combats d'animaux féroces, les môles des ports de Théodose et de Julien sur la Propontide, les murs de marbre du palais de *Bucolion*, dont un lion et un boeuf sculptés écrivaient le nom sur le portique, enfin les obélisques, les colonnes et les statues

aériennes s'élevant de distance en distance et se découpant entre les palais, les temples, les maisons sur le ciel vide des grandes places publiques, en traçaient alors le profil aux regards des navigateurs de la Propontide.

Après avoir longé les murs, les sept portes monumentales, les deux ports artificiels de cette plage, la mer de Marmara, qui se rétrécit tout à coup à la pointe de l'*Acropolis* antique ou du sérail moderne, semble fermer la route aux vaisseaux et laisser l'Europe et l'Asie se confondre; mais à quelques vagues au delà l'illusion cesse, l'Asie et l'Europe se séparent en s'éloignant de quelques milliers de pas, et un large canal, semblable au confluent de trois fleuves, s'ouvre pour contourner la pointe d'Europe. C'est là que déclinent en pente douce et verte les jardins ténébreux de cyprès du sérail; c'est là que l'*Acropolis* de Constantin dressait ses bastions et ses tours auprès des platanes.

A quelques coups de rames de ce confluent, on voit à droite le Bosphore de Thrace, encaissé comme un fleuve entre des promontoires chargés de villes, s'enfuir en serpentant sous les rochers ombragés de forêts vers la mer Noire, et on voit à gauche se creuser entre les quais de la Constantinople antique et la ville continue de Tophana, de Péra, de Galata, une rade large, immense, profonde qui s'insinue jusqu'au cœur de ce golfe et qui place ainsi Istamboul entre deux mers. Le petit fleuve *Syndacus*, aujourd'hui le ruisseau des *Eaux douces* d'Europe, descendant des collines de la Thrace à travers les prairies d'un vallon, se verse dans ce golfe au fond de la perspective. C'est cette mer intérieure, recourbée en corne de boeuf pour envelopper ses promontoires, qu'on appelait alors la Corne-d'Or; allusion aussi à cette corne d'abondance dont les vaisseaux de trois mers enrichissaient le port de Byzance.

Mais, à l'époque où Mahomet II assiégeait Constantinople, la ville impériale ne dépassait pas le *Syndacus* pour se répandre comme à présent sur les collines de Galata, de Péra, de Tophana et du Bosphore. Elle n'occupait que la presqu'île des sept collines, fermée d'un côté par la Corne-d'Or, et de l'autre par la mer de Marmara, qui joignent leurs flots pour couvrir la pointe du sérail.

XX

A partir du lit du *Syndacus*, au fond de la Corne-d'Or, jusqu'au château des Sept-Tours, sur la rive de la mer de Marmara, une muraille double et continue, précédée du côté de la

Thrace par un fossé toujours inondé de l'eau des deux mers, et surmontée de tours carrées qui étaient autant de forteresses, courait pendant l'espace de sept mille pas du fond de la Corne-d'Or à la Propontide et complétait l'isolement inabordable de la capitale. La nature en avait fait une presqu'île, la mer un port, la politique une île, les collines une forteresse. L'empire grec, comme s'il eût prévu un jour sa chute, semblait avoir voulu renfermer tous ses monuments, tous ses chefs-d'œuvre, toutes ses richesses dans une acropole à l'extrême pointe du continent d'Europe, où il fuyait les barbares pour rencontrer les conquérants.

XXI

Cette muraille continue du côté de la Thrace, épaisse de vingt coudées, flanquée de tours, hérissée de créneaux, s'ouvrait par des arches monumentales et par des ponts suspendus sur les jardins et les vergers de la plaine. C'est là qu'aboutissaient à des portes de diverses provinces les grandes voies militaires ou commerciales de l'Europe: la porte des Bulgares, la porte d'Andrinople, nommée alors *Polyandrie* à cause de la multitude qui affluait sans cesse sous ses voûtes, la porte de Saint-Romain, la plus monumentale et la plus décorée de toutes, que les Turcs appellent aujourd'hui la porte du Canon, par souvenir du canon gigantesque d'*Orban* qui tira contre ses tours, la porte d'Or enfin, par laquelle passaient les armées et que les bas-reliefs et les statues de bronze doré changeaient en arcs de triomphe. C'est sous cette arche qu'avaient passé Narsès, vainqueur des Goths, Héraclius, champion de l'empire déjà énérvé contre les Perses, Jean Zimiscès et Nicéphore Phocas, triomphateurs des Sarrasins, Basile II, conquérant de la Bulgarie. Cette porte, depuis ce dernier triomphe, était murée comme si la victoire s'était à jamais détournée de l'empire. Une prophétie populaire annonçait que les chrétiens latins passeraient sous cette arche pour entrer dans Constantinople. Cette porte de mauvais augure inspire encore aux Turcs de notre temps les mêmes terreurs qu'elle inspirait jadis aux Grecs. Elle est toujours murée.

Mille rumeurs sorties de la crainte, de l'oisiveté et de la superstition des cloîtres intimidaient ou rassuraient tour à tour les Grecs de Constantinople, jouets de tout temps de leur vaine et chimérique imagination.

Les unes disaient que les Turcs pénétreraient dans la ville jusqu'à la place du Taureau, qu'un groupe de bronze faisait

nommer de ce nom; mais qu'arrivés là, les Grecs, reprenant courage et se retournant contre leurs vainqueurs, reconquerraient l'empire avec leur capitale; les autres annonçaient qu'on avait trouvé dans le monastère de Saint-Georges, près de l'Acropole, des tablettes miraculeuses contenant une longue liste des noms des empereurs, mais qu'après le nom de Constantin la tablette était brisée, et que l'absence de tout nom signifiait la fin de l'empire; d'autres enfin racontaient qu'Huniade, le héros des Hongrois, avait été abordé par un vieillard dans la nuit qui précéda la bataille de Varna, comme Brutus à Philippes, et que ce vieillard prophétique lui avait dit: „Point de salut pour les „chrétiens tant que les Grecs schismatiques n'auront pas été exterminés par les Ottomans.“

XXII

Pendant que ces pressentiments sinistres pesaient sur l'âme efféminée des Byzantins, des pressentiments de gloire relevaient, par la seule prophétie qu'ils admettent, le Coran, le cœur enflé de promesses des soldats de Mahomet II.

„Connaissez-vous la ville, dit le Coran, dont deux côtés regardent la mer et un côté la terre? Elle tombera, non sous la „force des machines de guerre, mais sous la toute-puissance de „ces paroles: Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Dieu seul „est grand! Le plus grand des princes, ajoutait le Coran, est „celui qui fera cette conquête, et la plus grande des armées sera „son armée.“

Encouragée par ces augures et par le spectacle de ces tentes innombrables qui couvraient les collines et la plaine de Thrace, depuis la plage de la Propontide jusqu'à l'embouchure de la mer Noire, comme une circonvallation vivante, l'armée ottomane croyait à la fois au miracle et au nombre. Cependant la force des sites, la profondeur des fossés, l'élévation des murs, l'épaisseur des tours, la ceinture des flots, la renommée inexpugnable de la ville, l'histoire même des sièges nombreux et vains que Constantinople avait subis, ne laissaient pas Mahomet et ses généraux sans inquiétude. Vingt-neuf fois, depuis sa fondation, Constantinople avait vu les ennemis sous ses murs. Pausanias, Alcibiade, et Léon, général de Philippe de Macédoine; les empereurs romains Sévère, Maxime, Constantin; Chosroès, roi des Perses; Baian, le chef des Avars; Crume, le César des Slaves; Ascold, le Timour des Russes; les Arabes et les Bulgares; Dandolo, le général de la confédération des chrétiens latins, croisés

contre les Grecs autant que contre les khalifes; Michel Paléologue et Comnène, dans des guerres intestines pour le trône; enfin Bajazet Ildérin, Amurat II, père de Mahomet lui-même, avaient éprouvé la force de ses murailles. Sur vingt-neuf sièges, Constantinople avait triomphé vingt et une fois. Les secours de l'Occident chrétien pouvaient lui arriver par deux mers. Dans cette prévision, Mahomet II portait sans cesse ses regards sur la mer, craignant de voir déboucher par les Dardanelles une nuée de voiles chrétiennes apportant le courage et les armes de l'Europe à ce champ de bataille de la chrétienté. Dans cette crainte, il avait fait passer sa flotte de Gallipoli dans le Bosphore de Thrace pour la mettre à l'abri du canon du château qu'il venait de construire. Une profonde rade du Bosphore, encaissée entre de hautes falaises fortifiées, l'enfermait jusqu'au jour où elle aurait à risquer la mer. Les bois et les gréments amenés par la mer Noire lui permirent d'élever jusqu'à cinq cents petites galères le nombre de ses vaisseaux.

Les rades de Balta-Liman et de Beschiktasch, aujourd'hui anses à peine suffisantes pour les barques du cabotage, et qui reflètent dans leurs vagues les palais d'été des sultans, étaient devenues ses deux arsenaux de constructions navales. Peu sûr de l'expérience et de la valeur des Ottomans sur la mer, il ne voulait pas hasarder ses vaisseaux dans le large bassin de la Propontide, où les manoeuvres des chrétiens donneraient trop de supériorité à leurs flottes; il voulait seulement les empêcher d'entrer dans la Corne-d'Or et opposer à leurs vaisseaux un mur flottant de galères appuyé d'un côté sur la côte de Scutari, de l'autre sur la pointe du sérail ou de l'Acropole,

XXIII

Mais jusque-là ces inquiétudes étaient sans fondement. Les puissances chrétiennes, à l'exception de quelques généreux aventuriers de guerre, dont la religion était l'honneur des armes, se réjouissaient de la chute prochaine de la capitale du schisme grec, justement expié, selon les Latins, par les armes des Turcs. Un envoyé d'Huniade, vieilli et lassé, apportait en ce moment à Mahomet II un traité à signer entre les Ottomans et les Hongrois. Cet envoyé hongrois négociait dans les tentes du sultan sans s'intéresser aux Grecs. Il faisait hautement des vœux contre leur ville. Il assistait aux conseils de guerre de Mahomet, cherchant avec lui les côtés faibles de la défense et indiquant lui-même aux Turcs la place où le canon d'Andrinople ouvrirait

la brèche la plus large aux janissaires du sultan. Tout trahissait Constantin, même ses anciens frères d'armes. „Un Hongrois avait fondu les canons, dit l'histoire, et ce fut un Hongrois „qui enseigna aux Turcs à s'en servir.“

La ville, peuplée de trois cent mille âmes, ne fournissait à l'empereur qu'un petit nombre de véritables soldats. Le grand maître des cérémonies, ce Phranzès qui en tenait le registre dans le palais de son malheureux maître Constantin, ne compte que cinq mille Grecs sous les armes, et cinq ou six mille étrangers auxiliaires, que le protostator Justiniani, noble génois, avait recrutés pour l'empereur et enrégimentés pour défendre la capitale. Il faut y ajouter une poignée de Spartiates et d'Albanais, appelés de Morée et d'Épire par Constantin, leur ancien général, pour suppléer par leur intrépidité à l'inertie de son peuple.

La cour servile des empereurs, l'amollissement de la noblesse, l'effémation du clergé, l'acharnement des factions qui désintéressent de la patrie, le nombre incalculable des religieux et des religieuses, qui tarissait la population dans sa source; l'esprit des cloîtres, qui n'occupait l'âme des habitants que de passions théologiques; les superstitions qui s'étaient répandues de ces cloîtres dans l'universalité du peuple, et qui lui faisaient espérer son salut de l'intervention de la Vierge miraculeuse de l'Acropole plus que des efforts de son empereur, avaient décimé les forces de Constantin. Il allait combattre pour un peuple qui ne combattait plus pour lui-même. On entendait les moines prêcher ouvertement au peuple que le joug des Turcs, après tout, valait mieux que l'amitié et le secours des Latins, et qu'infidèles pour infidèles, mieux valaient les sectateurs de Mahomet que les sectateurs du pape.

Le premier des Grecs après l'empereur, le grand amiral Notaras, s'écriait, en flattant le parti des moines, „qu'il aimait mieux voir dans Constantinople le turban des Turcs que le chapeau d'un cardinal.“

Les prêtres grecs refusaient les sacraments à ceux qui penchaient vers une réconciliation des deux Églises; les religieuses refusaient pour confesseurs les prêtres qui avaient pactisé avec le cardinal Isidore. Le moine Gennadius incendiait les esprits de ses prédications et de ses pamphlets contre les Latins accourus pour défendre d'autres chrétiens contre les musulmans. Des femmes sortaient de leurs couvents vêtues d'avance du costume des femmes turques, pour attester aux yeux par ce travestissement que la religion du prophète était moins abominable à leurs yeux que les rites du culte romain. La théologie, première et

dernière passion de ce bas-empire, enlevait ainsi toute force et toute unité au patriotisme. Constantin, pour les cloîtres de Constantinople, n'était pas le sauveur de son peuple; mais le lâche allié des schismatiques. L'Eglise avait tué la patrie.

XXIV

L'investissement complet de la ville fut achevé par la réunion des quatre cent mille Ottomans, le vendredi, 6 avril, après la Pâque des Grecs. Mahomet II rapprocha sa tente des murailles, et s'abrita derrière un petit renflement de colline, en face de la porte Caligaria, à égale distance du château des Sept-Tours et du Syndacus, les deux extrémités fortifiées des murs de Constantinople du côté du continent.

Par les conseils du Hongrois affidé d'Huniade, le sultan fit avancer le canon colossal d'Andrinople et quelques autres pièces d'un volume presque égal, sur une éminence, en face de la porte Saint-Romain. Dix-huit batteries, d'un calibre inférieur, furent établies par ses ingénieurs hongrois de distance en distance, sur la ligne continue des murailles, depuis les collines de Galata jusqu'à la Propontide.

Le feu commença de tous ces volcans le 7 avril, à l'aube du jour; les remparts y répondirent par un feu qui contint les assiégeants à distance. Le nuage de fumée, que le vent de mer rabattait sur les murs et sur le camp, ne laissa pas juger des coups qui avaient labouré le plus de tentes dans les camps des Ottomans, ou renversé le plus de créneaux sur les murs des Grecs.

Mahomet II, impatient d'ouvrir une brèche à son armée, s'étonna le lendemain du peu de pierres que ses boulets avaient détachées de ces murailles. Il fit appeler le Hongrois d'Huniade, et lui demanda le secret de l'impuissance de ses batteries. Le chrétien lui dit que les boulets qui frappaient sans cesse le même point d'un bastion n'y faisaient qu'une ouverture qui n'entraînait pas la chute d'un pan de murs, que le secret de la démolition des remparts consistait à ébranler d'abord par une large circonférence tout le flanc de mur qu'on voulait renverser, et à tirer ensuite au centre de cette circonférence déjà foudroyée quelques boulets de gros calibre, qui déterminaient l'écroulement de tout le revêtement d'une muraille.

Les artilleurs reçurent ordre de suivre cette tactique. Quand ils eurent cerné d'un cercle de boulets, tirés coup sur coup, le rempart de la porte Saint-Romain, on chargea le canon d'Orban

de cinq cents livres de poudre. Son boulet, comme un quartier de rocher lancé d'un cratère de feu, fit trembler la terre même sous les murs. Des faces entières de tours et de bastions s'éroulèrent sur le fossé; mais Constantin, debout, tantôt sur la brèche, tantôt derrière les murailles, avec son intrépide auxiliaire Justiniani, aidait lui-même à rouler, pour combler la brèche, des tonneaux remplis de terre et de pierres, qu'il avait fait préparer derrière la seconde enceinte pour remplacer le mur par un escarpement.

Pendant dix jours, Mahomet, retenaut ses soldats derrière les renflements du sol, et se bornant à découvrir les embrasures de ses batteries, vit ainsi s'ébrécher sous le canon d'Orban les tours, les murs, les portes de Constantinople. Deux heures et des tonneaux d'huile, fournis par les Génois de Galata, suffisaient à peine pour refroidir le bronze calciné par cette masse de poudre et pour introduire une nouvelle charge dans ses flancs. Il ne tirait que huit coups d'un soleil à l'autre, mais chaque coup fendait les murs comme un tremblement de terre.

Le dixième jour, la pièce, minée par ce torrent de feu vomi de ses flancs sur la ville, éclata, et lança les membres mutilés de son inventeur Orban par-dessus les murs de la ville, jusqu'à la place de l'Hippodrome et jusque dans le port de la Corne-d'Or. Le fondeur fut foudroyé par son oeuvre. Mahomet, désarmé de ce tonnerre, mais avec vingt brèches mal masquées devant lui, attacha au sol, sous les fossés, des bandes de mineurs de Tokat et de Siwas, consommés dans ces excavations souterraines, pour creuser sous l'eau et sous les fondations ces galeries supportées par des piliers de bois dont l'incendie entraînait l'éboulement des murailles. Il fit construire en même temps des tours mobiles portées sur des roues massives, crénelées et munies de grappins de fer et de madriers, pour s'approcher des remparts, saisir les créneaux, jeter des ponts par-dessus les fossés, et prendre corps à corps les défenseurs sur leurs plates-formes. Ces tours, revêtues de cuir sans cesse mouillé d'eau pour éteindre le feu des assiégés sur leurs flancs, contenaient quelques centaines de janissaires, invisibles à l'ennemi.

XXV

L'apparition de quelques voiles chrétiennes de Rhodes, de Venise et de Gènes sur la Propontide ralentit quelques jours les préparatifs de l'assaut. Ces voiles, au nombre de quatorze

seulement, vain simulacre d'intérêt de l'Europe, portèrent cependant la terreur dans le camp des Turcs, l'espérance dans l'âme de Constantin. Sa propre flotte, renfermée derrière la chaîne tendue dans la Corne-d'Or d'un promontoire à l'autre, n'osait pas sortir pour voguer à la rencontre de la flotte chrétienne; elle craignit d'ouvrir le port aux vaisseaux rapprochés de Mahomet II.

Le sultan ordonna à son amiral, Balta-Oghli, de se détacher avec cent cinquante de ses bâtiments de la rade de Balta-Liman, et de disputer l'entrée du détroit à l'escadre des chrétiens. Balta-Oghli obéit en tremblant à l'ordre de son maître. Les cent cinquante galères turques se rangèrent entre la pointe du sérail et Scutari, devant les quatorze vaisseaux des confédérés; cette muraille de bois, de rames et de voiles n'intimida pas un instant ces maîtres de la mer. Il se couvrirent de voiles et fondirent comme un nuage du ciel sur la ligne flottante des Ottomans. Le jour se levait, le ciel était pur, le vent léger, la vague douce, le courant, qui précipitait les eaux de la Propontide le matin dans la Corne-d'Or, clapotait contre les fondements des Sept-Tours et de l'Acropole. L'empereur de Constantinople, ses soldats, son peuple, étaient debout sur les terrasses qui dominent la Propontide comme sur les gradins d'un amphithéâtre nautique, faisant des signaux et envoyant des bénédictions aux vaisseaux chrétiens. Mahomet lui-même, ayant gravi et redescendu à cheval le groupe de collines de Galata, qui séparait son camp de sa flotte, assistait à cheval, sur la grève de Tophana, au triomphe certain de son amiral. Le combat ne devait pas tarder à tromper le nombre. Les capitaines des dix-huit vaisseaux chrétiens abordèrent proue à proue cette nuée de galères qu'ils dominaient de toute la hauteur de leurs ponts. Les boulets, les pierres, le feu grégeois, pleuvaient de ces forteresses flottantes sur les galères plates des Turcs; le poids des vaisseaux, celui du courant, qui les écrasait comme des coquilles de mer sous les flancs robustes des navires de Venise, enfin la supériorité de manoeuvres et de courage de ces héros de la mer, qui remuaient leurs gouvernails et leurs voilures comme les Turcs gouvernaient leurs coursiers, jetèrent en peu d'instants la mort, le désordre, la fuite, dans les cent cinquante galères de Mahomet II. Elles semèrent les deux rives d'Asie et d'Europe de leurs débris, qui brûlaient en cherchant le rivage.

Le sultan, qui participait de l'oeil et du coeur à ce combat sans pouvoir y participer du bras, oubliée à cette vue l'élément qui le séparait de ses combattants. Il lance son cheval jusqu'au

poitrail dans la mer, suivi de ses officiers, qui n'osent ni le retenir ni l'abandonner; il tire son sabre contre un vaisseau vénitien combattant à quelques vagues de lui dans l'embouchure du Bosphore. Son aspect, ses cris, son geste, rallient un moment ses galères. Un second abordage les rompt. Les Grecs abattent la chaîne de fer qui ferme la Corne-d'Or, la flotte chrétienne y entre à pleines voiles aux cris de triomphe des soldats de Constantin; la chaîne se referme sur eux; le sultan, humilié, regagne ses tentes en maudissant l'inexpérience ou la lâcheté de sa marine. Son amiral, Balta-Oghli, conduit le soir devant lui et étendu à ses pieds comme un malfaiteur par quatre esclaves qui lui tiennent les jambes et les bras, est frappé de sa propre main de cent coups de sa masse d'armes qui le couvrent de contusions et de sang. Il ne doit un reste de vie qu'à l'intercession des janissaires: *„C'est écrit”,* disent ces soldats, *Allah a donné la mer aux gïaours et la terre aux Ottomans; qui peut s'élever contre la distribution des dons d'Allah?*

XXVI

Mahomet II, convaincu que l'investissement complet par mer et par terre était la condition de la conquête, résolut d'investir même les éléments. Grâce à ces milliers de bûcherons bulgares et de mineurs arméniens qui suivaient l'armée, il fit niveler et planchéier en quelques semaines une route pour ses galères pardessus les collines et les vallées qui forment le cap avancé de l'Europe sur l'entrée du Bosphore entre l'anse de Beschiktasch et le bassin de la Corne-d'Or fermé par la chaîne des Grecs. A l'exemple des Spartiates à Pylos, des croisés à Cius, des Vénitiens au lac de Garda, une partie de sa flotte, glissant à force de câbles sur cette route nivelée enduite de graisse de boeuf, les voiles déployées et enflées d'un vent favorable, passa du canal du Bosphore dans la rade intérieure de Constantinople, et mouilla dans les mêmes eaux que la flotte grecque sous le feu de toute l'artillerie ottomane, qui, pendant ce trajet, plongeait des hauteurs sur les vaisseaux chrétiens pour les empêcher de lever l'ancre. Deux cents galères turques, reste de la déroutée navale de Balta-Oghli, armées de canons et couvertes de vingt mille archers, s'établirent ainsi face à face dans le même port devant les quarante bâtiments grecs, génois, vénitiens, rhodiens, relégués au fond de la rade à l'embouchure du Syndacus. Non content de ce défi à la flotte chrétienne, Mahomet employa le

lendemain cent mille ouvriers de terre à jeter d'une rive à l'autre un pont ou une chaussée assez large pour ouvrir une route solide à ses combattants jusqu'aux murs de la ville baignés par les eaux du port. Cette chaussée, armée de batteries qui couvraient l'ouvrage à mesure qu'il s'avancait dans la mer, atteignit bientôt impunément le pied des murailles. Sa prodigieuse largeur en faisait un véritable champ de bataille où cent fantassins pouvaient s'avancer de front pour donner l'assaut aux tours et aux bastions du port.

L'habile et intrépide Justiniani, ce volontaire désespéré de l'Europe chrétienne qui combattait avec Constantin pour Constantinople, comme si l'honneur des armes eût été sa seule patrie, tenta en vain d'incendier la flotte ottomane à l'ancre dans le bassin. Trahi par les Gênois de Galata, qui affectaient la neutralité pour sauver leur ville et pour vendre aux deux partis à la fois leurs services, Justiniani trouva, en s'approchant dans la nuit des vaisseaux ottomans, l'armée turque éveillée sous les armes. Les batteries plongeantes de Mahomet II éclatèrent à la fois de toute la côte sur les galères de Justiniani. Un boulet de cent cinquante livres, lancé par un canon d'Orban fit sombrer le vaisseau qu'il montait. Deux cents jennes volontaires, l'élite de la jeunesse d'Italie, qui combattaient sous cet aventurier héroïque, furent emportés du coup et sombrèrent avec leur navire. Justiniani, couvert d'une pesante armure, ne dut son salut qu'à un tronçon de mât que le courant fit flotter avec lui jusqu'au fond du golfe où une barque le recueillit.

Les vaisseaux turcs, rassurés par ce succès, traversèrent la rade à l'abri de leur chaussée, et vinrent s'ancre, la proue contre terre, sous les murailles. Ils égorgèrent aux yeux des Grecs les prisonniers que les flots leur avaient rejetés dans la nuit. Justiniani, par représailles, crénela le sommet des murailles de cent cinquante têtes coupées d'Ottomans pris dans le combat naval de la Propontide. Des hauteurs de la colline de Saint-Théodose qui domine Galata, Mahomet fit tirer jour et nuit dans la ville, mais ses boulets effleuraient à peine les créneaux. Son artillerie, perdue en bruit et en fumée, ne tua pendant dix jours de canonnade qu'une seule femme grecque de Constantinople, célèbre par sa beauté, qui traversait la place de l'Ippodrome, et qu'un éclat de pierre renversa au pied de la colonne des Trois-Serpents.

XXVII

Mais, du côté du continent, les pièces colossales d'Orban, qui battaient depuis sept semaines les tours et les bastions de la porte Saint-Romain, avaient enfin ouvert quatre brèches sur les ruines de quatre tours. En vain Constantin, toujours présent derrière les débris de ses murailles, relevait pendant la nuit les pierres écroulées pendant le jour; ces escarpements de terre, de bois, de blocs mal liés entre eux ne pouvaient remplacer les murs élevés et perpendiculaires de Justinien. Le fossé seul, large de douze coudées et profond de dix, protégeait, contre l'assaut de deux cent mille hommes, les dix mille combattants de Constantin sur une étendue de six mille pas.

La ville, cernée de toutes parts, maintenant agitée de factions et de désespoir plus que de courage, murmurait contre le héros qui l'illustrait malgré elle. Mahomet II le savait; il voulut en appeler à la lâcheté des Grecs contre le courage de l'empereur; il envoya avec pompe le jeune Isfendiar-Beg, son gendre, fils du prince de Transylvanie ou de Sinope, proposer au conseil de l'empereur des conditions qui déguisaient aux yeux des Grecs avilis la servitude sous la générosité. Isfendiar, introduit dans la ville et dans le palais avec les honneurs dus à un parlementaire de son rang, conjura Constantin, devant le conseil composé du clergé et du sénat, au nom du salut des femmes, des enfants, des vieillards, de livrer la capitale et lui-même à la magnanimité de Mahomet. Le sultan, à ce prix, lui garantissait la souveraineté indépendante du Péloponèse, la vie et les propriétés des habitants de Constantinople astreints seulement au tribut. Le conseil en majorité penchait secrètement pour cette capitulation d'un empire. Isfendiar lisait la faveur et la complicité dans les physionomies comme dans les paroles des Grecs résignés. Justiniani et quelques braves étrangers, plus patriotes que les Grecs eux-mêmes, soutenaient seuls le stoïque empereur résolu à s'ensevelir dans le tombeau de son peuple. Il répondit avec une dignité triste et mesurée à Isfendiar: „Qu'il rendrait „grâce à Dieu si Mahomet voulait en effet, en lui accordant une „paix honorable et sûre, épargner à sa nation les catastrophes „qui pesaient sur elle; il le pria de rappeler au sultan que Constantinople avait porté malheur à tous les princes ottomans qui „l'avaient assiégée jusqu'à lui; qu'aucun d'eux, après cette violation des droits d'une possession antique, n'avait ou vécu ou „régné longtemps; qu'il était prêt à discuter avec le sultan les

„conditions d'un traité de prince à prince et de peuple à peuple, „même les conditions d'un tribut de guerre imposé par le plus „fort au plus faible; mais qu'aucune force humaine et aucun „avantage personnel ne lui feraient jamais consentir à livrer à „l'ennemi du nom chrétien un empire et une capitale qu'il avait „juré à son Dieu, à son peuple et à lui-même de ne livrer qu'avec „la vie.“

XXVIII

Ces nobles paroles, trop hautes pour un peuple qui avait perdu depuis longtemps le respect de lui-même, mal sonnantes aux oreilles des Grecs, et mal écoutées de l'impatient Mahomet II qui voulait Constantinople à tout prix, décidèrent, pour le 29 mai, l'assaut général sur terre et par mer. Le sultan le fit proclamer par des hérauts dans tout le camp. Les derviches parconrurent les rangs des troupes, haranguant partout les musulmans et leur promettant la victoire d'Allah ou le martyre à ses combattants au nom du prophète.

„C'était, disaient-ils, le dernier pas de l'Islam en Europe „pour balayer le dernier foyer de l'idolâtrie et de l'impiété sur „deux continents. Leurs arcs et leurs sabres étaient les foudres „d'Allah, le vrai Dieu. Ceux qui vaincront en son nom posséderont la terre; ceux qui tomberont en son nom posséderont „les houris et les fontaines du paradis.“

Les quatre cent mille combattants disciplinés aux volontés de Mahomet s'enflammèrent d'un nouveau fanatisme à ces proclamations des hérauts, à ces prédications des derviches. Le soir du jour qui précéda l'assaut, une illumination de joie éclaira tout à coup les camps des Ottomans depuis les collines du Bosphore d'Asie et du Bosphore d'Europe, jusqu'aux collines de Saint-Théodose et jusqu'à la mer de Marmara. Quatre cent mille torches de pins résineux et des milliers de bûchers brûlèrent toute la nuit, rougirent le ciel et les trois mers, comme un reflet anticipé de l'incendie planant sur la ville de Constantin.

Constantinople, éclairée par cette terrible aurore de son dernier jour, veilla, pria, pleura toute la nuit. Des processions incessantes de prêtres, de moines, de religieuses, de femmes et de peuple, chantant d'une voix entrecoupée de sanglots: „*Kyrie eleison!* Seigneur, levez-vous pour notre „défense!“ parcoururent tous les quartiers de la ville, se rendant à l'Acropole pour y implorer la Vierge miraculeuse en qui ce peuple énervé aimait mieux se fier qu'à son courage. On se frappait la poitrine aux

pieds de sa statue, et on se confessait ses péchés à haute voix pour en obtenir le pardon; mais nul ne confessait sa lâcheté, ce crime sans rémission d'un peuple sans patriotisme.

La ville courut aux autels; personne, excepté l'empereur et ses rares soldats, ne courut aux armes. Constantin, qui veillait seul à la garde des murailles pendant que ses habitants abandonnaient les portes pour se presser dans les temples, trouva les brèches abandonnées aux surprises nocturnes des ennemis. Il gourmanda les lâches et les remplaça sur les remparts. Justiniani, qui l'accompagnait partout, répara les portes et les tours avec leurs débris renversés par le canon; il creusa, en une nuit, avec ses soldats italiens, un second fossé en face du premier fossé, à demi comblé par les démolitions des tours de la porte Saint-Romain. Le grand amiral des Grecs, Notaras, lui ayant refusé des canons pour défendre ce second fossé, Justiniani injuria le grand amiral, qui injuria à son tour le général des Italiens. Constantin, déplorant cette dissension fatale entre les derniers défenseurs de ses ruines, se jeta entre eux, et les contraignit, par son éloquence, à se réconcilier devant le péril.

Justiniani et huit ou dix chevaliers d'Italie conservèrent seuls, dans cette ville désespérée, le sangfroid et l'héroïsme dont Constantin donnait en vain l'exemple à son peuple.

„Constantin, s'écria plusieurs fois Mahomet II en voyant combattre et commander l'aventurier génois, est plus heureux dans sa faiblesse que moi dans ma puissance; que ne donnerais-je pas pour posséder un tel lieutenant dans mon empire ?”

XXIX

Le reste de la nuit fut employé par Constantin et par Justiniani à couvrir de leurs derniers combattants le pied des murailles, le sommet crénelé des tours, l'escarpement des brèches. Chacun de ces postes avait, sous son commandement général, un chef spécial répondant de l'espace que ses soldats défendaient: le cardinal russe Isidore, la porte de l'amphithéâtre des Lions; Minotto, l'envoyé de Venise, l'enceinte extérieure du palais des Blakernes; Lucas Notaras, le grand amiral, les murailles qui ouvrent sur le port; Gabriel Trévisani, celles de l'Acropole sur la Corne d'Or; le Florentin Juliani, le palais des Sept-Tours ou de Bucoléon; un seul officier grec, Théophile Paléologue, célèbre par ses écrits comme par son courage, commandait une des divisions de l'enceinte contiguë à la porte Saint-Romain. Son frère, Némétrius Paléologue, de la famille impériale, était

à la tête d'une réserve mobile et choisie pour se porter au secours des postes forcés ou décimés pendant l'assaut. Le nombre de ces combattants ne dépassait pas en tout neuf mille hommes, parmi lesquels on avait enrôlé quelques milliers de moines plus aptes à la superstition qu'aux armes. La statue de la vierge Hodégétria, placée par eux sur le piédestal d'une statue renversée de Minerve-Embasia, était, à leurs yeux comme aux yeux du peuple, nourri de surnaturel, le véritable *palladium* de la patrie. Constantin n'était pour eux qu'un soldat qui cherchait le salut de son peuple dans un vain courage; mais les véritables soldats de Constantinople étaient les saints et les saintes de leurs cloîtres protecteurs de l'Eglise orthodoxe. Ils prêchaient au peuple mille fables absurdes de nature à le désintéresser de son propre salut.

„Les Turcs, disaient-ils, forceront demain, malgré tous les efforts de l'empereur et de ses Spartiates, la porte Saint-Romain; ils pénétreront jusqu'à la place de l'hippodrome, cœur de la capitale; mais, là, un ange descendra des nuées; il remettra le glaive exterminateur à un vieillard assis au pied de la colonne et lui ordonnera de chasser les Turcs de la ville, de l'Europe et même de l'Asie jusqu'aux frontières de Perse, et Constantinople sera de nouveau la reine du monde.“

„Le peuple, dit l'historien contemporain Phiranzès dans ses Mémoires, était tellement infatué de surnaturel et de théologie, que, si un ange lui était apparu en effet, et lui avait offert de le délivrer des Turcs à condition qu'il se réconcilierait avec les rites de l'Eglise latine, le peuple aurait préféré sa perte à son salut à un tel prix.“

XXX

Le fanatisme des Grecs était efféminé comme leurs âmes, celui des Ottomans était viril comme leurs bras. Mahomet II ne dormait pas plus que Constantin; mais quatre cent mille hommes se rassemblaient à sa voix contre cette poignée de soldats abandonnés à eux-mêmes au milieu d'une capitale ingrate.

L'aurore du 29 mai trouva ses quatre cent mille hommes rangés en ordre de bataille sous leurs pachas ou sous leurs émins. Mahomet, en général consommé, ne livra au hasard et au mouvement désordonné d'un premier élan que les deux cent mille volontaires indisciplinés de Turcs asiatiques ou européens accourus sous leurs derviches ou sous leurs scheiks à cette croisade religieuse contre les chrétiens. Il les avait accumulés,

comme un vil troupeau, abandonnés à leur impétuosité et à leur fanatisme, entre la ville et le camp, en proie au canon des bastions, pour lasser le petit nombre des défenseurs avant le combat et pour combler les fossés de cadavres. Quant à ses troupes disciplinées et aguerries, il en forma quatre colonnes compactes, distribuées à une certaine distance des murailles, dans la plaine de Thrace, dans la direction des portes que chacune de ces colonnes devait attaquer: la première, de cent mille hommes, près de la mer, en face de la porte Dorée; la seconde, de cinquante mille hommes, dans le creux du vallon où serpente le Syndacus, en face du fond du port et du palais des Blakernes; la troisième, au centre, un peu en arrière des deux autres, pour leur distribuer au besoin des renforts et leur rendre l'élan; enfin lui-même, au cœur et au front de ces deux cent cinquante mille hommes, attendait, avec ses vingt mille janissaires, le moment de porter le coup décisif au point où la fortune du combat lui ouvrirait la première brèche.

Monté sur un cheval turcoman qui rappelait aux Turcs leur première patrie, et qui les enorgueillissait de tous les pas faits de leurs déserts en Asie et en Europe, il passa au pas de son cheval devant son armée, haranguant, chacun dans sa langue, avec une éloquence hrève et virile, ses bataillons et ses escadrons, au cri unanime de *Dieu est Dieu!* Les trompettes d'Europe et les raques tambours de la Tartarie allaient donner après cette revue le signal de l'assaut. Mahomet revint au petit pas à sa tente au milieu de ses janissaires.

XXXI.

Pendant ces dispositions du sultan, l'infortuné Constantin, qui avait passé une partie de la nuit à disposer sa poignée de combattants sur les murailles et à haranguer vainement son peuple, pour lui communiquer son propre héroïsme, se disposait lui-même, non au triomphe, mais à la mort. Combattant de son Dieu autant que de sa patrie, malgré l'indifférence que les Grecs superstitieux lui reprochaient pour leurs querelles théologiques, honte et perte de leur empire, Constantin se rendit, suivi de tous les grands de sa cour, à l'église de Sainte-Sophie, pour y déposer l'hommage de sa vie et pour y puiser dans la religion de ses pères le courage et peut-être le bonheur de sauver ses autels. Il y assista à un court sacrifice comme il eût assisté à ses propres funérailles; il y reçut la communion des mains du patriarche; il y fit avec larmes une confession publique de ses

péchés, pour offrir au ciel une victime pure; les sanglots du peuple attendri répondirent à cette confession et lui présagèrent le pardon de Dieu acheté par son sang répandu bientôt pour sa cause.

Après cette station suprême à Saint-Sophie, Constantin reprit un moment au palais des Blakernes pour prendre congé des foyers de l'empire et de sa famille. Dans une harangue digne du rang, de l'heure, de la grandeur et de la tristesse des circonstances, il prononça, dit un de ses auditeurs, l'oraison funèbre de l'empire grec; puis, demandant humblement pardon de ses vivacités ou de ses négligences à ses grands officiers et aux derniers de ses serviteurs, il versa et il aggrava des larmes à tout le palais. Montant alors à cheval dans le costume de simple soldat, et n'ayant conservé du costume de l'empereur que les brodequins brodés d'un petit aigle d'or et le manteau de pourpre agrafé sur son épaule gauche, il sortit une dernière fois pour aller combattre au premier rang.

XXXII

Mahomet II, de son côté, pour exciter toutes les passions de la guerre à la fois dans l'âme de ses troupes, venait de leur promettre, comme Amurat sous les murs de Thessalonique, la ville entière en dépouilles et ses habitants en esclaves.

„A moi la ville, disait sa proclamation à l'armée; mais je vous abandonne les captifs et le butin, les métaux précieux et les belles femmes; soyez riches et heureux. Les provinces de mon empire sont nombreuses, l'intrépide soldat qui montera le premier sur les murs de Constantinople sera gouverneur des plus délicieuses et des plus opulentes, et telle sera ma reconnaissance, qu'il obtiendra plus de richesses et plus d'honneur qu'il ne peut en rêver.“

On entendit, après la lecture de cette proclamation aux quatre armées, un frémissement d'impatience semblable au battement du cœur de quatre cent mille hommes devant lesquels on a étalé la proie qu'ils brûlent de dévorer. Mahomet, au moment où le soleil fit éclater les neiges de l'Olympe au-dessus de Brousse, abandonna enfin à leur ardeur les masses indisciplinées qui formaient son immense avant-garde. Elles se précipitèrent aux cris d'*Allah* sur le rebord extérieur du fossé large de cent pieds sur toute l'étendue de cette ligne fortifiée de six mille pas qui leur dérobait la ville. Les pierres, la terre, les fascines que ces deux cent mille hommes jetaient dans le fossé

ne suffisaient pas à le combler. Les canons et les tireurs de Constantin, abrités derrière les créneaux encore debout ou derrière les retranchements élevés pendant la nuit, étendirent des milliers de Turcs sur le revers du fossé extérieur; mais le nuage de flèches qui partait des arcs tartares et la fumée des canons des Grecs rabattue par le vent de mer sur les combattants, formèrent bientôt une telle obscurité entre les remparts et la plaine, que les artilleurs et les archers de Constantin ne pouvaient viser qu'au bruit contre ces masses invisibles d'assaillants. En vain les boulets et la mitraille jouchaient les rebords du fossé; ces masses, poussées par leur propre poids, se précipitaient d'elles-mêmes dans les flots, et formaient devant la porte Saint-Romain, surtout centre de l'assaut, une chaussée de cadavres pour servir de route à ceux qui accouraient après eux.

Après ce sacrifice de l'écume de l'armée, jetée ainsi à la mort pour assurer la victoire, les trois colonnes de l'armée régulière, formant ainsi deux cent soixante-dix mille combattants, s'avancèrent dans un profond silence à l'assaut. Les bras et le feu des neuf mille soldats de Constantin étaient déjà épuisés d'une lutte de deux heures. Ils n'avaient plus pour les séparer des Ottomans que des fossés à demi comblés de fascines, de sacs de terre, de morts et de débris de murs croissant sur leurs fondations minées. Mahomet II, s'élançant tour à tour à la tête de ses trois profondes colonnes, leur montra du geste la tour écroulée de la porte Saint-Romain, comme le centre où il fallait converger pour surmonter enfin ces murailles. Le drapeau de pourpre de Constantin, qu'on apercevait par moments au sommet le plus exposé de la large brèche, servait de but aux Ottomans, de drapeau aux Spartiates et aux Italiens de l'enceinte. Ce flux de deux cent mille guerriers venant battre le pied du mur au son de leurs tambours tartares, et au grondement continu de leurs dix-huit batteries, vomissant la mort sur la ville depuis le port intérieur jusqu'aux Sept-Tours; leurs cris sauvages, leurs nuées de traits, les milliers d'éclairs de sabres, répercutant le soleil sur cette mer d'acier, n'ébranlèrent pas le cœur de Constantin, de Justiniani, des Paléologue, et de leurs compagnons intrépides. Forts de leurs innraillables, de leurs tours, de leur artillerie, de leur désespoir, ils repoussent pendant trois heures les mille assauts tentés par ces vagues d'hommes, tour à tour, sur toute la ligne du continent et du port; cinquante mille Ottomans, morts ou blessés, roulèrent dans les fossés ou dans la mer. Les boulets de Constantin, plongeant sur ces épaisses colonnes, emportaient des files entières de soldats; les pierres,

les rochers, les solives, le feu grégeois, préparés pendant la nuit derrière les brèches, écrasaient, brûlaient, mutilaient ceux qui tentaient d'escalader ces débris de tours. Les trois têtes de colonnes s'arrêtèrent, flottèrent et refluerent un moment vers le camp de Mahomet. Un long cri de victoire, s'éleva avec des chants sacrés derrière les remparts, du sein de la ville. Constantin, Justiniani et les Paléologues, courant d'une porte à l'autre pour raffermir et féliciter leurs soldats, contemplant avec une lueur d'espoir, du haut des remparts, l'ébranlement et le reflux des Ottomans.

XXXIII

Mahomet II désespéra de la journée, et parut emporté dans la retraite. En vain les bourreaux de l'armée qui l'entouraient, pour punir les lâches, les frappaient pour les ramener au combat; ils ne pouvaient suffire à rétablir l'ordre dans cette mêlée de fugitifs. Il délibéra un moment avec lui-même s'il n'abandonnerait pas le siège, et s'il ne se contenterait pas du tribut offert par les Grecs. Mais l'aspect, les cris, les encouragements des vingt mille janissaires, immobiles jusque-là autour de ses tentes, et brûlant de venger seuls l'affront de l'armée, le décidèrent à s'obstiner à l'assaut. Il s'élança à leur tête, avec l'impétuosité d'un tourbillon, au centre d'attaque abandonné, en face de la porte Saint-Romain. Là présence du sultan, à cheval, brandissant sa masse d'armes, la honte d'abandonner leur souverain, les reproches des janissaires, la voix de leurs derviches, rallièrent les colonnes ébranlées, et les ramenèrent au fossé. Mahomet y précipitait déjà ses janissaires; Constantin et Justiniani, ramenés à la porte Saint-Romain par la présence du sultan et par le retour des Ottomans, commandaient et combattaient sur la brèche.

Un trait parti du groupe des janissaires, qui entouraient le sultan, perça la cuirasse de Justiniani; soit que l'aspect de Mahomet, revenant à l'assaut avec cet océan d'hommes, fit enfin désespérer le héros génois de Constantinople, soit qu'il cherchât un prétexte pour abandonner sans déshonneur une cause désormais abandonnée de la fortune, soit qu'il y ait des bornes au courage humain, quand ce courage n'est inspiré que par la gloire et non par la patrie ou la vertu, tout l'héroïsme de Justiniani parut s'écouler avec le peu de sang qui coula de sa blessure; il descendit de la brèche, et, après avoir été pansé par le chirurgien de l'empereur au pied du mur intérieur, il demanda à se

retirer à Galata, faubourg neutre de Constantinople, habité par ses compatriotes les Génois.

Ses compagnons de guerre s'étonnèrent d'une si pusillanime retraite du champ de bataille au milieu de l'action. Constantin, descendu un moment avec son général pour assister au pansement, le conjure de ne pas donner l'exemple du découragement au moment où ses troupes ont besoin du suprême courage; il lui représente la panique que son absence ou le bruit de sa mort vont jeter dans les rangs de ses guerriers; rien n'émeut le lâche ou perfide Justiniani.

„Mais votre blessure est légère, lui dit enfin Constantin, le danger est extrême, votre retraite est la mort de l'empire; et d'ailleurs, par quel chemin vous sauverez-vous d'une ville cernée de toutes parts par nos ennemis?“

„— Je me sauverai, répondit le blessé sans pudeur, en insistant aux désastres du héros qu'il abandonnait et en montrant la brèche ouverte par le canon turc au mur intérieur, je me sauverai par le chemin que Dieu lui-même a ouvert aux Turcs.“ Et, en disant ces mots, il se sauva en effet en courant par cette brèche, traversa la Corne-d'Or sur une barque, et alla abriter sa vie et sa honte dans les murs neutres de Galata.

XXXIV

Cette fuite fut la déroute des assiégés; les Italiens, découragés par la défection de leur général, abandonnèrent sur ses pas une partie des postes qu'il leur avait confiés. En vain l'in-fatigable Constantin remonta presque seul sur les brèches et les défendit tour à tour avec ses Spartiates et avec les Paléologues, ses derniers sbutiens. Mahomet II, voyant les remparts à demi déserts, et promettant un royaume à gouverner au premier janissaire qui escaladerait enfin la muraille, jette le délire de la bravoure dans l'âme de ses soldats. Ils plongent sous le fen dans le fossé à demi comblé de leurs morts. Un janissaire bulgare, d'une stature athlétique et d'un cœur capable d'animer une telle masse, nommé par les uns Hassan d'Ouloubad, par les autres d'un nom barbare de l'Europe du Nord, appliquant une échelle au mur, se couvrant d'une main de son bouclier, et brandissant de l'autre son long sabre, proportionné à la force de son bras, monte le premier au sommet du rempart, invulnérable aux pierres et au feu qui écrasent ou brûlent derrière lui dix-huit de ses compagnons. Pendant qu'il s'y fait place avec le seul poids de son bouclier de la main gauche, il

tend la droite à douze autres janissaires qui remplacent les morts sur l'échelle. Renversé enfin par une pierre énorme lancée de plus haut par un des compagnons de Constantin, Hassan roule dans le fossé, se relève sur ses genoux pour remonter encore, et retombe évanoui sous une grêle de pierres.

Mais ses douze compagnons, bientôt rejoints par des centaines d'autres, combattent en désespérés sur la plate-forme que Hassan leur a ouverte, gagnant, de cadavre en cadavre, un terrain plus large sur la brèche désormais partagée entre les assaillants et les assaillis. Dans cette tumultueuse mêlée, on vit, du pied des remparts, l'intépide Constantin combattant avec l'acharnement d'un soldat, tantôt avancer, tantôt reculer au milieu du groupe de ses Moréens, élevant de la main gauche son manteau de pourpre vers la ville pour invoquer le secours de ses derniers amis. Précipité à la fin du mur extérieur dans l'espace qui séparait les deux murs sur les cadavres de ses plus fidèles officiers, il se dépouille de son manteau impérial pour que son corps reconnu ne fût pas inutile après sa mort, et, ne conservant que le costume et les armes d'un simple soldat, il combat jusqu'au dernier soupir sur la brèche de la porte Saint-Romain, afin que les Turcs n'entrent dans la ville impériale que sur le cadavre de son empereur.

Abandonné des siens, luttant presque seul avec une poignée de héros sous la porte, atteint d'un coup de sabre au visage, et frappé du tranchant d'une masse d'armes sur la nuque, il tombe en s'écriant: „N'y aura-t-il donc pas un chrétien pour me couper la tête et pour la dérober aux barbares?“

Quelques soldats, en fuyant, entendirent ces paroles sans pouvoir rendre ce funèbre service à leur empereur. Les janissaires, engouffrés sous la porte de Saint-Romain, passèrent sans reconnaître Constantin, et des monceaux de cadavres jetés du haut des remparts recouvrirent son corps.

Ainsi mourut le héros stoïque de la mort qu'il avait choisie et cachée comme pour faire moins de honte à son empire, en satisfaisant obscurément à sa propre gloire. La nature, la patrie et la religion, semblaient l'avoir réservé pour faire, de son héroïsme et de sa vertu, un éternel contraste et un éternel reproche à la déchéance de sa nation. L'histoire n'a pas été jusqu'ici assez attentive à ce grand homme. Elle doit à la vérité de l'élever d'autant plus dans sa gloire qu'il fut plus rabaisé et plus trahi dans sa fortune.

XXXV

Toute énergie était morte dans son peuple et dans son armée avec lui. Les Turcs submergèrent en un moment toute la ligne des murailles, fondirent par toutes les brèches, entrèrent en colonnes par toutes les portes. La ville était si grande, et la lâche indifférence des Grecs pour ceux qui combattaient tous les jours depuis cinquante jours pour leur salut était si vile, que les premières colonnes d'Ottomans parcouraient et pillaient déjà l'Hippodrome et le palais des Blakernes pendant que les quartiers de l'Acropole, de Sainte-Sophie et de la mer de Marmara, ignoraient encore l'invasion des Turcs et la mort de Constantin. Le bruit des jassaires courant dans les rues, forçant leurs portes, le fer, le feu, le meurtre, le viol de leurs foyers, leur apprirent seuls la catastrophe de leur empire. Ceux qui furent avertis à temps de l'extrémité du péril pendant la dernière mêlée sur les brèches, sortirent en foule de leurs maisons avec leurs femmes, leurs vieillards, leurs vierges, leurs trésors, et se réfugièrent comme un troupeau dans l'immense enceinte de l'église de Sainte-Sophie avec la multitude des prêtres, des moines, des religieuses fuyant de leurs monastères pour s'abriter dans ce sanctuaire, que l'habitude leur avait enseigné à regarder comme inviolable. Plus de cent mille personnes pressées dans l'enceinte; dans les portiques, dans les galeries supérieures et jusque sur les toits du dôme, s'engouffrèrent et se barricadèrent dans cet immense édifice. Les uns espéraient quelque capitulation de la pitié et quelque temporisation salutaire à leurs familles de la férocity du vainqueur; le plus grand nombre attendait avec une stupide crédulité l'apparition de l'ange annoncé par les prophètes populaires pour exterminer les Ottomans avant qu'ils eussent franchi la colonne de l'Hippodrome.

Les coups de hache des Turcs qui brisaient les portes d'airain de Sainte-Sophie leur apprirent trop tard que les nations n'ont de murailles que leur patriotisme. L'aspect de cette multitude tremblante et désarmée désarma les soldats de Mahomet II. Sûrs par la proclamation du matin de posséder légitimement leurs captifs pour esclaves, et enrichis en espérance par les rançons que l'opulence des Grecs leur faisait espérer immenses, ils préférèrent la richesse et la beauté au sang. Aucun meurtre ne souilla le parvis de Sainte-Sophie. Les Grecs tendirent d'eux-mêmes les mains aux menottes des soldats. Les Turcs lièrent les mains des hommes avec les cordes et les courroies de leurs

chevaux; les femmes et les vierges avec leurs ceintures et leurs voiles. Ils accouplèrent deux à deux, comme de vils animaux qu'on mène aux bazars, les vieillards avec les enfants, les pontifes avec les balayeurs du sanctuaire, les sénateurs avec les esclaves, les jeunes nobles avec les chastes vierges des monastères „qui n'avaient jamais vu, dit l'historien Phranzès, la „lumière du ciel qu'à travers la grille de leurs cloîtres, et à qui „la sévérité des ordres monastiques ne permettait pas même de „regarder leurs pères. Les cris des religieuses, rougissant de „la nudité de leur visage, des enfants arrachés à leurs mères, „des mères séparées de leurs enfants, fendaient les coeurs; les „Ottomans eux-mêmes en étaient attendris. Soixante mille captifs ainsi liés sortirent de Sainte-Sophie, des monastères, des „palais et des maisons de la capitale, et traversèrent pour la „dernière fois les rues de leur ville natale pour être conduits „sur les bâtimens de la flotte de Mahomet II, et de là emmenés „en esclavage par leurs possesseurs dans toutes les villes et dans „toutes les tentes de l'Asie.“

XXXVI

Le cardinal russe Isidore, qui avait combattu en soldat, laissa son chapeau de pourpre de cardinal atprès du corps d'un mort, pour faire croire aux Turcs qu'il avait péri dans la bataille. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre et la promènèrent coiffée du chapeau de cardinal, tandis que le cardinal, déguisé sous l'habit d'un esclave, était vendu à bas prix à un Turcman et conduit, pour soigner les troupeaux, à Satalie, d'où il s'évada pour rentrer à Rome. Le pillage promis par Mahomet II à ses soldats dura huit heures sans épuiser ni l'avidité des soldats, ni les richesses de Constantinople accumulées par un si long empire et par le commerce de l'univers. On évalue à quatre millions de ducats d'or les seuls trésors monnayés trouvés dans les maisons des particuliers. L'or, l'argebt, les diamants, les perles, les vases et les ornemens des palais ou des temples représentaient une valeur incalculable. Ces dépouilles des palais et des églises étaient tellement avilies par leur nombre, que les statues brisées, les tableaux, les manuscrits précieux, les tapis de pourpre, les brocards, les meubles de bois odorant, d'ivoire ou de nacre, servaient de litière aux chameaux des Asiatiques. Cent vingt mille volumes recueillis depuis Constantin dans les bibliothèques publiques chauffèrent les bains des barbares. Les Génois rachetèrent cependant en petit nombre des soldats les livres

qui contenaient les trésors de philosophie, de poésie, d'histoire antique; ils les firent passer en Italie, où ces débris rallumèrent à Venise et à Florence la flamme éteinte des lettres grecques. Les chrétiens avaient abattu de même les monuments et incendié les bibliothèques à Alexandrie et à Athènes. Les croisés, aussi barbares que les Ottomans, avaient exercé les mêmes déprédations et les mêmes violences contre l'esprit humain à Nicée et à Constantinople, après l'assaut qu'ils avaient donné en passant à ces capitales chrétiennes. L'homme aime à détruire autant qu'à fonder; et ne croit jamais assez fonder s'il ne fonde sur des ruines.

XXXVII

Mahomet II, qui devait tenir sa promesse à ses soldats, ne voulait pas cependant autoriser par sa présence la dévastation de la capitale qu'il destinait à l'empire. A la fin du jour, il entra, pour rétablir l'ordre, dans la ville, à la tête de ses vizirs, de ses princes, de ses généraux, de ses janissaires.

Quoique accoutumé aux magnificences arabes de Brousse, la majesté des monuments, des dômes, des palais, des jardins, des places publiques, des amphithéâtres de Constantinople l'éblouit. Ces traces de marbre, de bronze et d'or des deux plus grands empires et des deux plus pompeuses religions du vieux monde lui révélèrent des grandeurs humaines qu'il ne soupçonnait pas; il ne se crut empereur d'Orient qu'en foulant enfin sous les pieds de son cheval ce sol où tout rappelait en effet l'empire romain. En passant sur la place de l'hippodrome, semblable à la salle pavée de marbre d'un palais de nation, dont la voûte était le ciel, il admira les chefs-d'œuvre de sculpture dont cette place était jonchée. Il n'insulta pas aux statues des empereurs sur leurs piédestaux ou sur leurs colonnes; mais à l'aspect du groupe des *trois serpents* enroulés par le statuaire autour du tronc d'une colonne et dardant leurs langues symboliques des trois côtés de la place, il crut voir dans cette représentation énigmatique une idole adorée par les Grecs, et, d'un coup de sa hache d'armes au manche d'or, il abattit la mâchoire d'un des reptiles.

Pour satisfaire au fanatisme des derviches, et pour installer le Dieu de Mahomet dans sa nouvelle conquête avant de s'installer lui-même dans le palais de Constantin, il dirigea son cheval vers l'église de Sainte-Sophie, cette Kaaba de la religion vaincue aux yeux des Ottomans. Ses soldats achevaient de

pillier l'édifice. L'un de ces barbares, continuant, malgré la présence du sultan, à mutiler un marbre précieux du sanctuaire, Mahomet II le frappa de sa masse d'armes et l'abattit du coup à ses pieds: „Ne sais-tu pas que je vous ai livré les esclaves et les trésors, lui dit-il avec calme, mais que les monuments appartiennent à moi seul?“ On emporta le soldat mourant hors de l'enceinte.

Mahomet, après avoir admiré la grandeur de l'édifice, l'élévation du dôme, second temple porté dans le ciel par les cent sept colonnes de porphyre; de marbre rose ou serpentín enlevées aux temples d'Égypte, de Baalbeck et d'Éphèse, monta sur l'autel et y fit la prière musulmane comme pour le purifier à jamais de l'idolâtrie que les Turcs reprochaient au culte des Grecs. Il ordonna que ce monument, composé de débris de tant d'autres cultes, mais le plus majestueux, dans sa barbarie, que le christianisme eût construit encore dans le monde, devînt la première mosquée des conquérants à Constantinople. Les *muézzins*, ou les crieurs qui invitent, du haut des minarets, les fidèles à la prière, montèrent par son ordre au sommet du dôme et firent entendre pour la première fois aux rues désertes de la métropole du christianisme en Orient le chant de „*Dieu est; Dieu! Dieu seul est grand; venez à la prière.*“ On renversa les croix, on vida le temple des innombrables images de saints et de saintes, objets de la vénération et de la presque adoration des Grecs. Les architectes de Mahomet II commencèrent sous ses yeux à arracher les mosaïques de verre coloré qui forment les tableaux de la voûte.

„Arrêtez, leur dit-il, comme s'il eût puisé dans les histoires qu'il lisait en latin et en persan le sentiment de la vicissitude des empires; bornez-vous à recouvrir ces mosaïques d'une couche de chaux pour qu'elles ne scandalisent pas les croyants, mais n'arrachez pas de la voûte ces incrustations merveilleuses: qui sait si on ne les découvrira pas un jour dans un autre changement de fortune et de destination de ce temple?“

Les Italiens et les Grecs de la cour de ce prince qui rapportent ces paroles ajoutent que la religion de Mahomet II, altérée en lui par une éducation savante et cosmopolite, était au fond aussi dédaigneuse pour le fanatisme de ses dervichés que pour les superstitions du christianisme grec.

L'imân prêcha dans la chaire du patriarche et célébra la prière d'action de grâce, le *Te Deum* ottoman, sur le même autel où l'infortuné Constantin avait vu le matin célébrer les mystères de sa foi et les funérailles de sa propre mort.

Mahomet, en sortant de Sainte-Sophie, se fit conduire au palais des Blakernes pour s'y installer lui-même avec l'empire. La solitude et la tristesse de ce palais, qui changeait de maître en moins d'un jour, émut et attendrit l'âme enivrée mais méditative du conquérant. Le triomphe ne lui déroba pas le deuil. L'ombre de Constantin, dont le sort était encore inconnu, remplissait ces portiques, ces salles, ce trône vides. Quelques vers persans, d'un accent mélancolique, montèrent à la mémoire de Mahomet II à l'aspect de ce monument des inconstances humaines.

„L'araignée, murmura-t-il en posant le pied sur le seuil, file sa toile dans la demeure des rois, et la chouette nocturne a attristé de ses cris sinistres les tours d'Afraziab.“

Scipion, en entrant à Carthage, avait récité ainsi un distique d'Homère sur la ruine de Troie. Les poètes sont les interprètes des héros.

XXXVIII.

Sa première pensée, en entrant dans le palais des Blakernes, fut de faire chercher le corps de l'infortuné Constantin, dont l'héroïsme avait à ses yeux grandi sa propre gloire. On le chercha sous les monceaux de morts qui jonchaient l'avenue de la porte Saint-Romain. Sa tête avait été coupée par les vainqueurs. On ne le reconnut qu'aux deux aigles d'or brodées sur ses brodequins. Deux janissaires se disputèrent la gloire de l'avoir combattu et immolé sous leurs sabres. Les Grecs, esclaves, pleurèrent en voyant passer le corps de leur empereur; les Turcs mêmes respectèrent en lui la majesté de l'infortuné et la majesté de l'héroïsme. Mahomet II lui fit rendre les honneurs d'une sépulture chrétienne et impériale. S'il n'avait pu sauver l'empire, il avait du moins acheté son tombeau.

Le pillage et le désordre cessèrent avec la nuit. Ceux des habitants qui n'avaient pas été emmenés par les soldats sur la flotte furent garantis des outrages dans leurs maisons. Les grands dignitaires de la cour et du sénat, cachés ou réfugiés à Galata, reparurent. Mahomet se fit amener le grand-duc amiral et premier officier de l'empire, Notaras, qui gouvernait presque impérialement sous les derniers empereurs et dont les richesses égalaient celles de son souverain. Notaras étala devant Mahomet II les trésors de l'empire cachés dans le palais des Blakernes.

„Et pourquoi, lui dit en grec le sultan, n'avez-vous pas employé cet amas d'or au service de votre malheureux maître?“

„— Ils vous appartenaient déjà dans ma pensée, et je vous les réservais, lui répondit l'astucieux adulateur; Dieu vous les gardait.“

„— Si Dieu me les gardait, répliqua avec l'indignation du mépris Mahomet; pourquoi donc avez-vous eu l'audace de les retenir si longtemps, et de résister à celui que vous regardiez comme leur possesseur?“

Notaras attribua la résistance de la ville à l'inflexible héroïsme de Constantin et à l'ascendant des troupes étrangères sur la capitale. Mahomet, le trouvant trop vil pour le craindre et voulant rassurer en lui les nobles de l'empire, lui rendit la liberté et le renvoya avec une escorte d'honneur, dans son palais. Il racheta en même temps de ses soldats tous les prisonniers illustres par leur naissance, leur rang, leurs richesses dans la capitale, et les couvrit de sa protection, ainsi que les membres du clergé et les moines célèbres par leur vertu ou leur science. Constantinople bénit quelques jours la générosité du vainqueur.

Le lendemain de son entrée triomphale, il sortit à cheval du palais, parcourut la ville avec un petit nombre de cavaliers, et alla rendre visite à la princesse, femme du grand-duc Notaras; qu'une infirmité graye retenait dans son lit. Il s'entretint respectueusement avec cette princesse, qui lui présenta ses fils.

En passant sur la place d'Augustion, il ordonna seulement d'abattre la statue équestre d'argent de Justinien tenant le globe surmonté d'une croix dans sa main et supportée par une colonne de porphyre.

Les têtes des principaux compagnons de Constantin tués dans l'assaut furent roulées sous les pieds du cheval, en allusion dérisoire à ce vœu des Orientaux: „Que les têtes de tes ennemis roulent aux „pieds de ton cheval!“

XXXIX

Mais, bientôt après, si l'on en croit les historiens grecs, Mahomet II, imitant l'orgie d'Alexandre à Persépolis, perdit pendant quelques jours, dans les fêtes de sa propre victoire, la magnanimité et la modération qu'il avait montrées après l'assaut. Ivre du vin grec que ses échantons lui versèrent dans un festin, il envoya chercher, pour assouvir une odieuse brutalité, le plus jeune des enfants du grand-duc Notaras. Notaras, ayant refusé

avec indignation de livrer son fils aux outrages du vainqueur, fut arraché de sa demeure avec Cantacuzène et ses autres fils, tous condamnés à mourir avec lui. Notaras, rendu au courage par le désespoir, exhorta lui-même ses fils à la mort et finit en invoquant la vengeance du Dieu juste sur la tête de son bourreau. Les corps des suppliciés furent traînés ignominieusement dans la rue, et leurs têtes, apportées sur la table du festin, repurent les yeux ivres de Mahomet. Il sauva la vie du dernier des fils du grand-duc. Le même soir, à la prière d'une belle étrangère qu'il aimait et qui voulait se venger des Grecs, il fit massacrer, au pied de la colonne d'Arcadius, tous les nobles auxquels il avait laissé la vie le jour précédent, ainsi que l'envoyé de Venise, l'envoyé d'Espagne et leurs fils.

Mais d'autres historiens contemporains, même parmi les Grecs, justifient Mahomet II de ces délires en avouant que Notaras et les nobles décapités avec lui avaient conspiré déjà avec ces envoyés étrangers un appel à la croisade européenne contre Mahomet, et en imputant ces supplices non à l'égarement du vin, mais au juste ressentiment du sultan récompensé de sa générosité envers Notaras par la perfidie et par l'ingratitude.

Le grand maître des cérémonies, Phrazès, ami et compagnon de guerre de Constantin jusque sur la brèche de la porte Saint-Romain, échut en partage au commandant général de la cavalerie des Ottomans. Il fut conduit en esclavage dans les pâturages de son maître au fond de l'Asie Mineure, mais traité avec les égards dus à son âge et à son rang. Quatre mois après le siège, on lui permit de venir à Andrinople marchander lui-même le prix de sa liberté. Il ne put racheter également celle de son fils et de sa fille en bas âge tombés en partage à Mahomet lui-même. Sa fille mourut dans le harem; son fils, âgé de quinze ans, fut poignardé, dit-on, de la main même du sultan, pour avoir préféré la mort à la corruption. Soit que ces attentats sanguinaires flétrissent les mœurs du conquérant de Constantinople, soit que ces rumeurs difficilement échappées au mystère du sérail ne soient que la vengeance des vaincus, Phranzès, réfugié à Venise, les accrédite dans les récits de sa vieillesse par une impartialité et une modération qui, si elles ne prouvent pas le crime, attestent au moins la bonne foi.

Ces orgies et ces délires jurent trop avec la prévoyance et la tolérance de la politique de Mahomet pour être crus sur la parole de quelques proscrits justement aigris par la perte de leur patrie et de leurs familles. Des témoignages pareils, dit M. de Salabéry, ne suffisent pas pour incriminer la mémoire

„d'un prince, dont tous les actes démentent le crime de la mort
 „de Notaras. Notaras conspirait; la clémence et la générosité
 „de Mahomet, nées peut-être de sa politique; ne peuvent être
 „contestées.“

Le cinquième jour après le conquête, il consacra par un acte authentique la liberté de conscience accordée par le Coran aux vaincus. Il ne revendiqua pour les musulmans que la moitié des églises de Constantinople, laissant l'autre moitié aux chrétiens. Au lieu de persécuter ou même de mépriser le culte opposé au sien, mais devenu le droit de ses nouveaux sujets, il lui donna, avec une affectation de respect aussi juste que politique, tous les honneurs qu'il décernait à sa propre foi. Le patriarche Gennadius, amené en pompe au palais des Blakernes, revêtu de ses habits pontificaux, et au milieu du cortège de ses prêtres, reçut de lui l'investiture du patriarcat.

„Je veux, lui dit le sultan, exercer envers les chrétiens et
 „leur pontife les mêmes droits et la même protection qu'exer-
 „çaient avant moi vos empereurs.“

Assis sur son trône, le sultan remit au patriarche la crosse pastorale et la couronne, signe de son autorité spirituelle. Après la cérémonie d'investiture, Mahomet, sans s'inquiéter du murmure de ses derviches, prit devant Gennadius l'attitude de la déférence et presque de l'infériorité du pouvoir humain sur le pouvoir divin. Il reconduisit le patriarche jusqu'à la porte extérieure du palais, lui présenta un cheval caparaçonné d'or et de pierreries, l'aïda à y monter, et fit quelques pas en tenant par la main les rênes du cheval. Les vizirs, les pachas, l'aga des janissaires et une suite nombreuse de gardes escortèrent le patriarche jusqu'au palais que le sultan lui avait fait préparer. Le partage égal des mosquées et des églises se fit au gré des deux religions. Le sultan assista lui-même aux pompes des cérémonies et des processions chrétiennes, non comme fidèle, mais comme souverain impartial des deux cultes qui désormais se divisaient son peuple. Les Grecs, étonnés d'une tolérance qu'ils n'avaient pas les uns pour les autres, élevèrent jusqu'au ciel leurs bénédictions pour Mahomet II.

Inquiet de la dépopulation de la capitale par les assauts, par l'esclavage et par la fuite, le sultan rappela par les caresses et par les menaces les fugitifs de toutes les provinces d'Europe et d'Asie. Tous ceux qui n'avaient pas fui jusqu'en Italie sur les vaisseaux des Vénitiens, ou que leurs maîtres ne retenaient pas en servitude, rentrèrent à la voix d'un conquérant qui leur rendait, non l'empire, mais la religion et la patrie. En peu de

mois, Constantinople compta plus de Grecs que d'Ottomans dans ses murs.

Mahomet, cependant, songeait à y fixer le foyer de l'empire. Par ses ordres, une armée de mineurs, d'architectes, d'ouvriers, aplanit l'espace de huit stades occupé jadis par l'Acropole, à l'extrémité de la langue du continent qui porte les sept collines, qui va mourir dans le Bosphore, et qu'on nomme aujourd'hui la pointe du sérail. C'est sur cet espace, légèrement renflé au milieu, et fermé par une haute muraille du côté de la ville pour le garantir contre les séditions et les tumultes imprévus d'une grande capitale, incliné en pente douce des trois autres côtés sur la mer de Marpara, vers l'embouchure du Bosphore, enfin vers la Corne-d'Or, que Mahomet II éleva les premiers palais qui forment le sérail, ce Versailles des Ottomans.

Nul site dans le monde ne fut jamais mieux approprié pour devenir le piédestal d'une imposante monarchie. Adossé à l'antique capitale de l'empire gréco-romain, qu'il semble laisser avec mépris s'ensevelir sous ses monuments ruinés et sous ses vaines murailles; planant du haut de ses kiosques sur l'horizon borné par l'Olympe de l'Asie Mineure; ayant pour avenues la mer étincelante de la Propontide, les Dardanelles, le canal de Thrace, la mer Noire ou le Pont-Euxin, ces trois mers réunissant leurs eaux dans la rade profonde et limpide de la Corne-d'Or pour lac intérieur; les collines verdoyantes de l'Europe l'abritant des souffles du nord; les rochers, les ruines, les forêts, les châteaux du Bosphore; conduisant par de tortueux détours les regards de village en village, ou de solitude en solitude, jusqu'à la sombre embouchure de la mer Noire, cette autre Méditerranée des Ottomans; les platanes et les cyprès majestueux des jardins entrecoupant de leurs ombres les minarets des mosquées et les toits à demi voilés de ces palais du mystère; les eaux murmurantes du Syndacus ou des aqueducs de Justinien, amenées de fontaine en fontaine à travers la ville qu'elles abreuvent, et jusque dans les mille bassins de marbre des parterres du harem, puis se répandant en larges nappes sur les pelouses vertes qui forment le cap avancé du sérail, au murmure et à l'écume du confluent des deux mers dont ce cap est éternellement caressé: tel était, et tel est encore le lieu de force, de silence et de délices, où Mahomet II changea ses tentes en palais. Seulement ces palais gardent encore quelque image de la grâce, de la légèreté et de l'instabilité de la tente. Presque entièrement construits en bois de cèdre sur des soubassements de pierre; ouverts aux brises

de la terre et de la mer comme par des rideaux de tente relevés des deux côtés des portes; dressés plutôt que bâtis au milieu de jardins et de groupes d'arbres qui rappellent les pâturages de l'Asie; terminés par des multitudes de dômes qui imitent les plis de la toile; cernés de galeries et de grillages; festonnés d'arabesques, auxquelles s'enlaçaient les fleurs et les plantes grimpantes des deux climats; on sentait dans ces constructions le camp, la tribu, la vie pastorale à peine transformée par la vie guerrière; on y sentait et on y sent encore le despotisme, la contemplation et la volupté des mœurs d'Orient. Quand on pénètre de nos jours dans cette vaste enceinte précédée d'une longue avenue de cours, de casernes, de trésors gardés par le silence et la terreur du lieu abandonné depuis deux règnes, on s'égare dans un labyrinthe de palais, de kiosques, de jardins, séparés des sultanes, murés et grillés comme des cloîtres, où des parterres embaumés de jasmins et des jets d'eau au monotone murmure consolent jadis les yeux et enchantaient les oreilles des odalisques favorites des successeurs de Mahomet II. Une épaisse forêt de sapins plantés entre le port et les murs élevés de ces enceintes intérieures projette ses ombres sur ces invisibles jardins.

Mahomet II, après avoir repeuplé la ville et commencé ces constructions du sérail, ramena l'armée à Andrinople, chargée des dépouilles de l'empire romain. La flotte emporta à Gallipoli, à Moudania et à Thessalonique les soixante mille esclaves dont la rançon allait enrichir les tribus tartares de l'Arménie et de la Caramanie.

„Ici, dit un de ces expatriés de la conquête, on voyait „un soldat vêtu d'habits sacerdotaux; un autre menait des „chiens en laisse, accouplés par une ceinture dorée de pon- „tife; celui-ci buvait du vin dans un calice; celui-là man- „geait dans les patènes sacrées; des chariots innombrables „emportaient dans les provinces les meubles, les étoffes, les „femmes, les vierges, les enfants de la capitale conquise. „Des troupeaux d'hommes, enchaînés deux à deux, étaient „mêlés aux troupeaux de chameaux, de boeufs et de che- „vaux que les vainqueurs chassaient lentement vers les „montagnes.“

Ainsi finit, après mille ans de splendeur, la dernière capitale de l'empire romain, devenue la capitale d'un peuple dont les Romains ne connaissaient pas même le nom. L'empire était tellement anéanti avant l'anéantissement de la ville de

Constantin, que la chute de Constantinople retentit à peine en Europe, et que les Turcs saccagèrent une des villes mères du monde chrétien sans que le monde chrétien s'émût d'horreur ou de pitié pour elle. Les Romains avaient lassé l'admiration, les Grecs dégénérés avaient lassé le mépris de l'univers. Un seul homme protestait contre la fortune des Ottomans, et cet homme était un chef de montagnards, inconnu du monde : Scander-Beg.

Revenons à l'Épire.

LIVRE TREIZIÈME

I

L'entrée de Mahomet II à Andrinople après la conquête de Constantinople rappelle les triomphes des Césars à Rome. Une foule de sénateurs, de grands officiers du palais de Constantin, de femmes et de filles des familles augustes de l'empire byzantin suivaient à pied dans la poussière le cheval du conquérant. Dans ce nombre, mais en vêtements de deuil, et les yeux noyés de larmes sur le sort de son époux et de ses fils, on voyait la princesse, femme du grand-duc Notaras supplicié avec ses enfants pour avoir conspiré après son pardon. Cette veuve mourut de sa douleur et de sa honte, peu de jours après le triomphe qu'elle avait décoré. Mahomet, qui l'avait distinguée, comme on l'a vu à Constantinople, pour sa vertu et pour ses talents, ne lui imputait pas les torts de son mari; et comme pour protester contre sa propre cruauté, qui venait de lui faire subir si durement la loi du vainqueur, il la fit ensevelir avec la pompe chrétienne de sa religion, et lui éleva un mausolée.

La vengeance suivit de près le triomphe. Le grand vizir Khalil, quatrième vizir de la famille de Tschendereli, cause des deux déchéances de Mahomet II, objet d'un ressentiment secret dans l'âme du sultan, suspect d'intelligence avec les chrétiens avant et pendant le siège de Constantinople, avait enfin acquitté à contre-cœur peut-être la promesse qu'il avait faite à son maître de lui donner la capitale des chrétiens. Les vizirs, ses subordonnés, et les troupes, pour rejeter sur un autre la lenteur et les insuccès des premiers assauts, l'avaient souvent accusé de s'entendre avec Constantin pour sauver la ville et pour conclure une paix dont les Grecs lui auraient payé secrètement le prix. On ne voit pas de fondements à ces murmures et à ces accusations dans la conduite de Khalil. Constantinople avait succombé; il avait conduit avec mystère et célérité les préparatifs

immenses de la campagne, il ne pouvait effacer ses torts d'un autre règne dans l'esprit de son maître que par un triomphe dont le mérite lui serait justement attribué. Ce triomphe, il l'avait donné rapide et complet à Mahomet. La date de son vizirat était désormais liée dans la mémoire des Ottomans au plus éclatant succès de l'empire. L'envie seule, ou l'ingratitude, pouvait s'élever contre lui. C'est vraisemblablement à la grandeur du service qu'il en dut le prix. A peine avait-il ramené le sultan vainqueur dans le palais d'Andrinople, que Mahomet le fit appeler; lui reprocha sa prétendue connivence avec Constantin et Notaras, dont il avait, lui dit-il, reçu les présents pour amortir l'ardeur des Ottomans à la conquête de ce reste d'empire. Un autre jour, le sultan, passant à cheval devant la cour d'un paysan, où un renard enchaîné agitait vainement sa chaîne: „Pauvre „fou,“ dit, avec une amère plaisanterie, Mahomet au renard en présence du grand vizir, „pourquoi ne t'es-tu pas adressé à „Khalil pour acheter ta liberté, tu ne serais pas ici.“

Khalil, assez averti par ces indices du danger qui planait sur sa tête, feignit la lassitude des affaires et se prépara au pèlerinage de la Mecque, pour sanctifier, disait-il, sa vieillesse, mais en réalité pour laisser s'amortir l'envie et passer l'orage. Mais il tarda trop au gré de ses ennemis à accomplir ce dessein. Mahomet II, qui ne voulait devoir qu'à lui-même, aux yeux des Ottomans, la conquête de la première ville de l'Orient, pressé par les ennemis de Khalil dans le divan et par ses propres ressentiments, fit jeter le grand vizir, au sortir du conseil, dans la prison d'Andrinople. Après quarante jours d'angoisses et de vaines supplications au sultan, les bourreaux entrèrent dans son cachot, lui laissèrent à peine le temps de faire sa dernière prière, et lui tranchèrent la tête. Ce grand homme, trop fidèle à Amurat II, et trop fidèle à son fils, après lui, subit la peine de ses trop grands services avec la résignation d'un sage.

„Jetez ma tête, dit-il aux chiaoux, aux pieds du sultan; je „n'ai plus autre chose de grand à lui donner.“

La tête de Khalil fut exposée le matin aux portes du sérail. Les cent vingt mille ducats d'or qui composaient son immense fortune passèrent de son trésor dans le trésor de Mahomet II. Ce fut Khalil qui ouvrit le premier, par le supplice d'un innocent, cette longue série de grands vizirs suppliciés qui ensanglante les annales de l'empire. Hommes trop grands pour des sujets que le peuple et le souverain se jettent tour à tour en expiation: le peuple, parce qu'il les hait, le prince, parce qu'il les redoute.

II

Un Servien; Mahmoud-Pacha, fils d'une Grecque, qui n'avait pas une goutte de sang turc dans les veines, fut nommé grand vizir à la place de Khalil. Mahmoud, enlevé dans son enfance par les Turcs à Selymbria, avait été, comme Scander-Beg, élevé parmi les pages. Il avait plu à Mahomet II par son intelligence et par sa fidélité dans le maniement du trésor impérial.

L'année qui suivit la prise de Constantinople ne fut remplie à Andrinople que par des vicissitudes de vizirs et par les expéditions de Tourakhan, le général de Mahomet en Grèce et en Épire, pour compléter l'extinction de l'empire byzantin dans ces provinces par la soumission des frères ou des parents des Paléologue. Les ambassadeurs des puissances chrétiennes d'Italie et du Danube, atterrés par la force du coup qui avait fait écrouler Constantinople, vinrent successivement complimenter Mahomet II sur sa victoire. Une rapide expédition en Serbie, conduite par le sultan lui-même au printemps de l'année suivante (1455), lui donna la ville opulente de Novomonte, d'où les mines d'argent coulèrent désormais dans son trésor.

Après avoir remis l'armée à ses lieutenants, Mahomet, pour accoutumer ses sujets au changement prochain de capitale, se rendit avec sa cour à Constantinople, où il inaugura le nouveau sérail par les fêtes et les voluptés du harem où il avait rassemblé les plus belles odalisques grecques réservées pour le charme de ses yeux. Tout pliait devant lui en Serbie, en Grèce, en Macédoine, sur les bords du Pont-Euxin, en Asie et dans l'Archipel. L'ordre religieux de Saint-Jean de Jérusalem lui-même lui envoyait des chevaliers, déguisant sous le nom de présents volontaires les tributs que cet ordre payait au sultan pour la possession de quelques-unes de ses îles. Une telle indépendance, même nominale, ne convenait plus au conquérant. Il venait de renverser un empire, il ne pouvait tolérer la rivalité d'un monastère de guerriers contre la toute-puissance d'un peuple. Après des négociations vaines et irritantes entre les vizirs et le grand maître de l'ordre pour convertir les présents en tribut, Mahomet, offensé de cette insolence, rassembla de tous les ports de l'Euxin, de la mer de Marmara, de la Grèce et de l'Asie, la flotte dispersée de Constantinople pour assiéger Rhodes, où l'orgueil des chevaliers défiait ses armes. Hamza, capitain-pacha, arma et chargea de troupes et de canons trois cents galères, navires ou vaisseaux de toute forme, pour porter à Rhodes la loi de son maître.

Hamza promena vainement ces trois cents voiles devant les îles et devant Rhodes. Il rentra après deux mois de navigation sans rapporter au sultan autre chose que des paroles et des traités ambigus où les insulaires reconnaissaient et contestaient à la fois la souveraineté des Turcs.

„Si tu n'avais pas été l'ami de mon père, dit rudement le „sultan à son amiral, je te ferais écorcher vivant.“

Un beau jeune homme, Grec de naissance, favori du sérail de Mahomet, nommé Younis, reçut le titre de capitán-pacha. Younis, écumant la mer et les rades de l'Archipel, se borna à envoyer au sultan une jeune Grecque d'une beauté incomparable, prise, contre les traités, sur un navire de Mitylène. Doria, noble Génois qui possédait en souveraineté une de ces îles, détourna les armes d'Younis en envoyant sa fille unique en présent à Mahomet. La colère et l'ambition de ce prince fléchissaient seulement devant ces dépouilles vivantes dont il décorait ses harems.

III

Il employait les autres dépouilles de l'Archipel à la décoration de sa nouvelle capitale. Il construisait à Constantinople la célèbre mosquée d'Abou-Afoub, sur le tombeau de l'hôte du prophète qui était venu mourir autrefois au siège de Byzance, martyr de l'islam. C'est dans cette mosquée, consacrée depuis au couronnement des empereurs, que les sultans, à leur avènement au trône, viennent ceindre le sabre, sceptre des conquérants.

Il construisit en même temps onze autres mosquées dans la ville pour le service du culte de son peuple. La plus mémorable est la *mosquée de la Conquête*, qui porte aussi le nom de *mosquée de Mahomet II*. Une terrasse nivelée sur la colline culminante de Constantinople, entre la mer de Marmara et la Corne-d'Or, sert de piédestal à cet admirable monument de l'architecture ottomane. Les coupoles en plomb, brillant comme les vagues de la mer au soleil, sont supportées par des colonnes de granit rose d'Égypte et de marbre corinthien. Un vaste parvis carré couvert aussi de quatre dômes de plomb entoure l'édifice; des divans de marbre poli règnent à l'entour pour servir de sièges aux croyants; des fontaines jaillissantes le rafraîchissent; des cyprès y projettent leur ombre immobile; des inscriptions en lettres d'or y gravent le passage du Coran où le prophète annonçait la conquête de la capitale de l'Orient au dogme à peine éclos du Dieu unique dans une tente de l'Arabie:

„Ils prendront Constantinople; et heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête!“

Huit collèges ou médressés, hautes écoles de théologie et de jurisprudence, de philosophie, d'histoire, de poésie, entourèrent la mosquée. D'innombrables cellules gratuitement consacrées aux étudiants et aux professeurs s'élevaient au-dessus des salles où l'on donne les leçons publiques. Un *imaret* ou cuisine perpétuelle pour les pauvres, où les étudiants et les indigents trouvaient deux fois par jour la nourriture du corps; un hospice d'insensés, un hospice pour les malades, un caravansérail pour les voyageurs sans abri, une bibliothèque publique, une citerne banale pour les hommes et les animaux, des bains chauds pour le peuple, enfin un cimetière ombragé de cyprès pour le repos éternel des croyants, complètent ce groupe d'édifices compris dans l'enceinte de la *mosquée du Conquérant*. Une civilisation qui concevait de tels monuments, l'art qui les décorait, la charité qui les consacrait à la religion, à l'intelligence, aux misères du peuple, semblaient rivaliser avec les monuments et avec les institutions du Vatican.

Pendant ces années calmes du règne de Mahomet II, la sultane Aïché, sa fille favorite, et la sultane Sitti, une de ses épouses, fille du prince caramanien Soulkadar, élevaient elles-mêmes des temples pareils avec l'or que leur prodiguait le sultan. L'administration de l'empire, ébauchée par Amurat II et par les quatre vizirs successifs de la famille Tschendereli, s'organisait sur le triple principe religieux, patriarcal et militaire, base de la constitution ottomane.

Le gouvernement prenait le nom de *Porte Ottomane*, par analogie avec la porte de la tente où se traitaient dans le désert toutes les affaires de la tribu. On y ajouta le nom de *Sublime Porte*, par allusion à la majesté de l'armée qui gardait l'entrée du palais comme elle avait gardé l'entrée de la tente du chef de tribu. Le vizir commande les troupes qui gardent le seuil du souverain. Une seconde *porte* du palais, nommée *porte des Félicités*, conduit à l'appartement des femmes ou aux harems. Par mémoire aussi des quatre colonnes qui supportaient jadis la tente des Turcomans, les ordres de fonctionnaires de l'État furent divisés en quatre: ces quatre colonnes de l'État furent les *vizirs*, les *oadiaskers*, les *defterdars*, les *nischandjis*. Le cérémonial et l'étiquette de la cour des sultans furent réglés sur des hiérarchies plus sévères. Les esclaves ne purent plus manger à la table du sultan. Un trône fut dressé pour lui dans les fêtes publiques; les grands, en défilant devant lui, baisèrent sa main.

Une loi sanguinaire, fondée, comme tous les crimes d'État, sur un prétendu salut public, érigea le fratricide en droit dynastique dans la personne des sultans montant sur le trône.

„La majorité des légistes, dit ce préambule de la loi de sang „de Mahomet II, a déclaré que ceux de mes fils ou de mes „petit-fils qui monteront au trône pourront faire tuer leurs „frères pour assurer le repos du monde. En conséquence de „cette déclaration, mes fils et petits-fils devront se conformer à „cette loi.“

Ainsi le trône plaçait le sultan régnant hors de l'humanité; la vie dans ses enfants et petits-enfants devenait un crime. Le principe de l'autorité demandait à haute voix des victimes humaines et désignait ces victimes dans son propre sang. Entre deux frères sortis du même sein et qui se chérissaient la veille, l'un devenait fatalement et légalement victime; l'autre, plus fatalement bourreau. La politique n'avait jamais donné avec une plus atroce audace un démenti à la nature. Les Ottomans alléguaient, pour justifier cette législation du meurtre et du fratricide, l'assassinat des cinquante frères d'Ochus, fils d'Artaxerce, et de Phrate IV, autre souverain des Arsacides, qui tua son fils aîné et trente de ses frères pour s'assurer la paix du règne.

Mahomet II étendit sa prévoyance sanguinaire à tous les fils des sultanes qui naîtraient dans le sérail ou dans la maison de leurs maris. Il fut défendu de nouer le cordon ombilical à ces enfants mâles, de peur qu'ils ne prétendissent un jour au trône en vertu du sang impérial qui coulait dans leurs veines. Cette loi du meurtre, longtemps pratiquée jusqu'à nos jours, s'étendit par analogie jusqu'aux enfants mâles des nièces et des petites-filles du sultan.

Le prophète avait trouvé en Arabie l'usage contraire de noyer en naissant les filles, trop inutiles ou trop onéreuses à la tente. Il avait aboli cet usage par la malédiction du Coran. L'interprétation des légistes turcs le rétablissait en l'appliquant aux mâles dans la seule famille de leurs souverains.

IV

Mahomet II, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait jusqu'à présidé le divan ou le conseil des vizirs, devant lequel tous les Ottomans pouvaient apporter leurs requêtes. Un jour, un Turcoman d'Asie, venu à Constantinople pour se faire rendre justice, entra avec ses habits souillés de poussière dans le divan, et s'adressant avec une grossière familiarité aux vizirs:

„Quel est donc, leur dit-il, celui d'entre vous tous qui est le „sultan ?“

Le grand vizir Mahmoud-Pacha, indigné de cette insolence, représenta à Mahomet le danger de laisser profaner ainsi la majesté du caractère impérial. Mahomet, de ce jour, cessa d'assister au divan, présidé seulement depuis par le grand vizir. Quatre fois par semaine, ce premier dignitaire de l'empire se rendait au sérail suivi de tous les autres vizirs; les ministres et les dignitaires inférieurs, arrivés avant lui dans la salle du divan, l'attendaient rangés en haie, les bras croisés sur leur poitrine, les mains cachées sous leurs larges manches. Le grand vizir, après avoir reçu et rendu leur salut, les traversait et s'asseyait sur le divan plus riche qui marquait sa place. Une suite nombreuse de chambellans, de chiaoux, gardes intérieurs, exécuteurs des ordres et des supplices, accrut la terrible majesté du divan.

Les juges d'armée, ou *cadiaskers*, y assistaient assis au premier rang après les vizirs: ils administraient la justice et nommaient les juges secondaires.

Les *defterdars*, ou teneurs de registres, venaient ensuite: c'étaient les administrateurs supérieurs de l'empire.

Les *nischandjis*, ou secrétaires d'État, étaient chargés de signer le chiffre du sultan sur les actes émanés du divan impérial.

V

Un grand nombre d'agas militaires ou civils, à la tête desquels était l'aga des janissaires, se partageaient les commandements intérieurs et extérieurs du palais. Les uns commandaient la cavalerie; les autres, l'infanterie et l'artillerie des deux armées d'Europe et d'Asie. Le kapou-aga ou aga de la Sublime Porte était un eunuque blanc, ayant sous ses ordres quarante autres eunuques blancs chargés de la tutelle des pages du sérail. Le chef de ces eunuques blancs accompagnait partout le sultan; il lui présentait le turban; il étendait devant lui le tapis pour la prière sur le pavé de la mosquée; il léchait plusieurs fois la place avant d'y déplier le tapis, pour s'assurer si le sol n'était pas empoisonné; il avait la clef du trésor particulier du sultan; il portait lui-même les mets sur la table; il préparait seul et goûtait les sorbets, les confitures, les glaces, les vins et l'eau destinés à l'empereur.

Les chefs de la première chambrée de pages élevés dans

l'intérieur du sérail habillaient; déshabillaient le sultan. Quatre agas se partageaient avec lui les services d'honneur du prince régnant: l'un était grand chambellan ou *khassoda-baschi*; l'autre, *silihdar-aga* ou porte-sabre; le troisième, *tschokadar-aga* ou porte-manteau; le quatrième, *rikiabdar-aga* ou teneur de l'étrier. Des muets, des nains, des chanteurs, des musiciens, des bouffons, puérilités, jouets, histrions ou délassements de sa cour, étaient logés et entretenus avec cette nuée de pages. Ces enfants, pépinière de fonctionnaires et d'officiers, recevaient des leçons des premiers professeurs de sciences et d'arts de la capitale. Leur sérail particulier, bâti dans les avant-cours du sérail du sultan, était une sorte d'école civile et militaire privilégiée, entretenue avec un luxe impérial.

VI

Les begs, les beglerbegs, gouvernaient les provinces; ils étaient chargés de faire livrer au sultan par les possesseurs de fiefs ou sandjaks les hommes ou les impôts auxquels leurs fiefs étaient astreints dans la guerre ou dans la paix. Le seul recrutement de ces sandjaks fournissait cent mille cavaliers à l'empire. Les impôts réguliers s'élevaient à un revenu de deux millions de ducats d'or.

Le corps des *oulémas* ou des légistes fut également organisé sous Mahomet II, d'après des traditions et des habitudes plus précises. Dans une législation toute théocratique, contenue dans un seul livre sacré, éclairci par de nombreux commentaires, les oulémas sont les interprètes absolus de la loi. La prière appartient aux imans ou au clergé; l'esprit civil de la religion, appliqué aux mœurs, appartient aux oulémas. Cette attribution mixte, qui les immisce à la fois dans la théologie et dans la politique, leur donne une immense supériorité sur le clergé purement sacerdotal des mosquées. Ils sont à la fois le corps enseignant de qui relèvent tous les étudiants, si nombreux parmi les mahométans, les juges, les jurisconsultes, les lettrés, les professeurs, les commentateurs, les casuistes, les interprètes du texte et des traditions, les savants authentiques, les examinateurs de l'empire; enfin ils forment un corps ayant dans le muphti sa tête, et dans les diverses catégories d'oulémas ses membres distincts, indépendants et souvent supérieurs en autorité morale au gouvernement lui-même. Contre-poids du despotisme absolu du sultan et des vizirs, ils exercent souvent

eux-mêmes le plus absolu et le plus incorrigible des despotismes, celui de l'opinion.

VII

Ces monuments, ces magnificences, ces hiérarchies et ces institutions achevées, Mahomet II fondit de nouveau sur la Grèce, encore partagée entre les deux frères du malheureux Constantin, Démétrius et Thomas Paléologue, qui la déchiraient en se la disputant. Son grand amiral, Younis-Pacha, continuait à rançonner les îles. Il ramena de la seule île de Lesbos, cette fleur de l'Archipel, où la nature humaine est aussi féconde que la végétation, cent jeunes vierges et cent jeunes garçons d'une admirable beauté pour les palais de Mahomet II.

Doria, après avoir obtenu du sultan sa grâce par le don et par l'intercession de sa propre fille, égorgée dans Chio les Turcs qu'on lui avait laissés pour recevoir le tribut. Cette perfidie alluma la fureur de Mahomet. Il allait monter lui-même sur sa flotte pour exterminer les îles et la Morée, quand Huniade, longtemps assoupi et même, comme on l'a vu, son complice au siège de Constantinople, le rappela sur le Danube.

Les puissances chrétiennes, soulevées enfin à la voix d'un nouveau pontife, le pape Calixte III, formaient trop tard une dernière croisade pour venger Varna et Constantinople. Huniade, vieilli, mais brûlant de mériter le trône de Hongrie pour son fils, avait été choisi par Calixte III et par les États confédérés de l'Italie et de l'Allemagne pour le champion de cette croisade contre les Turcs.

La France lasse de chevalerie, l'Angleterre rebelle au pape, l'Allemagne occupée de ses propres anarchies, avaient refusé de se coaliser avec la république de Gènes, de Venise, de Raguse, et avec la Pologne et la Hongrie, tantôt alliées, tantôt ennemies des Turcs pour des intérêts de frontières, de commerce et de marine où la religion n'était plus que le prétexte de la cupidité. Scander-Beg, lui-même, flatté par Mahomet II, et jouissant d'une trêve tacite avec ce prince, ne s'occupait qu'à consolider sa puissance en Albanie, redoutant les Vénitiens et les Hongrois autant que les Turcs.

Huniade, nommé généralissime de cette faible confédération, l'agrandit par son courage. Héros des Hongrois malgré ses revers, il ne songeait plus qu'à laisser à son pays une mémoire souveraine qui pût après lui couronner sa maison. Il choisit la ville inexpugnable de Belgrade, à l'entrée de la Servie, pour

l'avant-poste de la confédération; il y dirigea vingt mille Hongrois, Polonais, Transylvains, Italiens confédérés pour saisir cette clef de la Turquie, et pour la défendre contre Mahomet II, pendant qu'il rassemblait lui-même à Pesth, capitale des Hongrois, l'armée d'expédition qui devait, sous son commandement, traverser bientôt le Danube.

La dissimulation, les fausses apparences de paix, le mystère, les paroles trompeuses couvraient, selon son habitude, ses préparatifs de guerre. Les espions dont la politique vigilante de Mahomet éclairait les bords du Danube ne laissèrent pas de doute à ce prince sur les desseins d'Huniade. Il apprit que vingt mille soldats d'élite avaient déjà passé le fleuve, et que les fortifications et les armements de Belgrade annonçaient un plan de campagne dont cette ville était la base. Il résolut de prévenir Huniade, et d'écraser dans Belgrade la tête de sa confédération avant qu'elle pût organiser et faire mouvoir tous ses membres. Rappelant d'Asie, de Gallipoli, de Constantinople, de Thessalonique, les détachements de son armée déjà en mouvement pour la campagne de Grèce, il marcha avec cent cinquante mille hommes, par la vallée de Philippopolis, de Sophia et de Nissa, sur Belgrade.

Sa flotte, composée de trois cents bâtiments légers propres à remonter le cours du fleuve, reçut l'ordre de sortir de la Corne-d'Or, où son amiral, Younis, la tenait alors à l'ancre, d'entrer dans la mer Noire, d'en suivre les côtes jusqu'à Varna et de venir par le Danube bloquer les Hongrois par le fleuve pendant qu'il donnerait l'assaut par terre.

La promptitude du sultan déconcerta Huniade. Mahomet II établit son camp sur les deux flancs des deux chaînes de collines qui forment une avenue tortueuse à la ville du côté de la Servie. Il couvrit le vallon intermédiaire de ses tentes; il éleva contre les sorties des assiégés des fortifications de terre couvertes de son artillerie de siège. Sa flotte, remontant le Danube, passa le même jour sous le canon de la place, se déploya hors de la portée des boulets, dans le large bassin formé par le confluent de la Save, et, jetant l'ancre d'une rive à l'autre sur cinq bâtiments de profondeur, établit une chaîne infranchissable aux barques des Hongrois qui tenteraient de ravitailler la ville assiégée.

Huniade, surpris par la célérité et par l'immensité du péril, n'abandonna pas à eux-mêmes les défenseurs de Belgrade; s'il ne pouvait les sauver, il résolut du moins de succomber avec eux. Il accourut avec un petit nombre de cavaliers de Pesth

sur la rive gauche du Danube, se jeta dans les marais qui couvrent les bas-fonds du fleuve vers la ville hongroise de Semlin, et, se liant à un radeau de jonc construit par des pêcheurs, il traversa le fleuve pendant une nuit sombre, et entra en furtif dans la ville qu'il venait sauver. Sa présence valut une armée aux Hongrois.

VIII

Après avoir mesuré de l'œil les dangers de Belgrade, il en ressortit bientôt par le même subterfuge pour aller presser les secours que les Hongrois et les Transylvains lui préparaient. A sa voix, deux cents barques, déjà à demi construites sur le haut Danube pour porter une partie de l'armée confédérée à Varna, reçurent quinze mille fantassins et une artillerie légère sur leurs bords. Huniade ne voulut confier à personne la gloire de les commander. Il s'y embarqua lui-même, il envoya à ses généraux, dans Belgrade, un message secret pour leur ordonner d'attaquer la flotte turque par le rivage, pendant qu'il l'aborderait sur le fleuve; il leva l'ancre et doublant, par la rapidité du courant, par l'impulsion du vent et des rames, le poids de ses bâtiments chargés d'armes, il brisa, sous ses proues doublées de fer, la chaîne des bâtiments turcs vainement tendue devant la ville.

Une mêlée confuse de navires en feu, s'abordant et se combattant corps à corps sur ce confluent large comme une rade, s'établit sous les yeux de l'armée impuissante de Mahomet. Lui-même contemplant, du haut des falaises, la rupture de son blocus, la supériorité de manœuvres et de courage des Hongrois, la fuite, l'incendie ou l'échouement de ses vaisseaux sombrant dans le fleuve.

Huniade, debout sur la proue d'un brigantin portant le pavillon de Hongrie, s'élança à l'abordage du bâtiment amiral des Ottomans. Un combat corps à corps enlaça un moment, sur ces deux proues accrochées l'une à l'autre par des grappins, Huniade et Younis. L'étroit espace qui les portait empêchait les soldats de les secourir. Huniade, conservant dans la vieillesse l'arme et le bras de ses premiers jours, plongea, à la vue des trois armées, son court poignard dans la gorge de l'amiral ottoman, et, le soulevant du pont, précipita son corps dans la Save. Un cri de triomphe monta des remparts de la ville, un cri de terreur de camp des Ottomans. La flotte turque, levant l'ancre et s'abandonnant au courant, s'enfuit à toutes voiles devant l'invin-

cible Huniade. Il aborda librement, avec ses quinze mille soldats ivres de leur victoire, sous les remparts de Belgrade, suivi comme un triomphateur de soixante bâtiments en feu, de deux mille captifs, et faisant porter derrière lui, sur un brancard, le cadavre repêché dans le fleuve du capitain-pacha égorgé de sa propre main. Un tel spectacle rendit aux défenseurs de Belgrade une confiance dans la fortune et dans la force du héros de la confédération qui égala leur dédain des Turcs.

IX

Le sultan, renonçant à cerner la ville par le fleuve, précipita nuit et jour ses assauts par terre afin de prévenir les renforts que le Danube et la Save pouvaient apporter à chaque instant à Huniade.

Le beglerbeg de Roumélie, Karadja, général qui dirigeait le siège, frappé d'un boulet de canon, tomba au second assaut sous les yeux de Mahomet. Le lieutenant d'Huniade, l'aventurier italien Capistrano, qui dirigeait la défense, précipita le lendemain l'élite de sa garnison à l'assaut des batteries turques et pénétra dans leur camp jusqu'aux tentes du sultan. La terreur saisit l'âme des musulmans : les azabs eux-mêmes s'enfuirent en poussant des cris jusqu'au pied des collines. Le sultan, entouré d'une poignée de janissaires et cerné de toutes parts par les aventuriers italiens et par les chevaliers hongrois, tira son sabre, combattit pour sa vie, fendit la tête d'un soldat hongrois qui portait déjà la main à la bride de son cheval pour l'entraîner prisonnier à Huniade. Blessé profondément à la cuisse d'un coup de sabre, Mahomet évanoui, de douleur, roula dans le sang aux pieds de son cheval.

Une mêlée meurtrière s'engagea autour de son corps entre les pachas et les chevaliers, les uns mourant pour reconquérir leur empereur, les autres, pour emporter ce trophée. A la fin, six mille janissaires, ramenés par la honte à la voix de leur aga, l'intépide Hassan, délivrèrent le corps de leur maître, refoulèrent les chrétiens jusque sous le canon des remparts, reprirent l'artillerie, refermèrent le camp et rappelèrent l'armée à ses tentes. Mahomet, revenu de son évanouissement et pansé de sa blessure, s'indigna contre Hassan à qui il devait son salut, mais qu'il menaçait du supplice pour punir en lui la lâcheté de ses troupes.

Hassan, navré, répondit avec larmes à son maître qu'il allait expier le crime des lâches et venger le sang du sultan. Il ga-

lopa, suivi d'une poignée de ses serviteurs, sur l'arrière-garde des chevaliers, se précipita sur leurs haches d'armes et mourut sous les yeux de Mahomet en immolant treize des chevaliers hongrois sous son sabre. Mais ce dévouement tardif n'épargna pas aux Ottomans la honte d'une seconde fuite. Huniade, accouru avec trente mille hommes aux cris de victoire de Capistrano, reprit le camp, s'empara de trois cents pièces de canon qui armaient les batteries et refoula les débris de l'armée ottomane jusque dans les défilés de Sophia. Une blessure, qu'il reçut dans la poursuite, l'empêcha seule d'achever la déroute de Mahomet. Ce prince, désespéré, ne s'arrêta qu'à Sophia, derrière les remparts de la ville pour rallier, punir, reformer son armée. Vingt mille Turcs avaient péri sur le fleuve ou sur les brèches de Belgrade, trente mille dans le camp; des milliers de cadavres jonchaient les sentiers des forêts entre le Danube et Sophia. Les bourreaux de Mahomet, apostés sur les chemins qui conduisent à Andrinople, tranchaient la tête aux fuyards qui refusaient de s'arrêter autour de la ville où le sultan blessé recomposait son armée.

Belgrade devint, par la renommée de ce siège, le boulevard de la chrétienté. Le pape Calixte, âgé de plus de quatre-vingts ans, triompha, sur le bord de son tombeau, de ce triomphe de la croix. Il institua, en commémoration de cette victoire, une fête annuelle de salut et de gloire pour le monde chrétien. Huniade et Capistrano furent proclamés les sauveurs de l'Occident. Mais ni l'un ni l'autre ne jouirent de leur gloire. Leurs blessures, envenimées par les vapeurs fébriles des bords du Danube et par les cadavres de cinquante mille Ottomans laissés sans sépulture aux corbeaux de la Serbie dans les fossés et dans les gorges de Belgrade, firent de leurs trophées leur tombeau.

Huniade laissa en mourant le trône de Hongrie assuré à son fils Mathias Corvin par la reconnaissance de sa patrie et par l'enthousiasme de l'Europe. Premier héros de ces croisades patriotiques qui succédèrent aux croisades religieuses contre les Ottomans, homme d'une intrépidité antique, d'une ambition patiente, d'une obstination qui vainquit les revers, d'un génie militaire qui triompha de celui de Mahomet lui-même; mais d'une ruse et d'une déloyauté sauvages qui ne permettaient ni à ses amis ni à ses ennemis de se fier à sa parole; vainqueur des Turcs par les armes, vaincu par eux en bonne foi.

X

Mahomet II, à qui la gloire de Constantinople conquise faisait facilement oublier le siège avorté d'une ville obscure des bords du Danube, fut rassuré par la mort d'Huniade sur une coalition d'États secondaires qui n'avaient plus ni âme ni bras. Ses négociations avec les États d'Italie, l'épuisement de la Hongrie, la trêve politique avec Scander-Beg, ne lui laissaient rien redouter de ce côté de l'Europe. En échouant devant Belgrade, il n'avait perdu que de la gloire; mais le courage héroïque qu'il avait montré, son sang-versé sur le champ de bataille pour ramener les janissaires au combat, relevaient sa renommée aux yeux de son peuple. En peu de semaines de nouveaux soldats lui arrivèrent de tous les sandjaks de son vaste empire; deux cent mille hommes furent cantonnés et exercés par ses nouveaux pachas entre Andrinople, Salonique, Constantinople. On ignorait de quel côté il méditait de verser ce torrent d'hommes.

La Grèce les vit tout à coup s'ébranler et déboucher sur ses vallées par toutes les routes et par tous les golfes qui la ferment par terre et par mer. Mahomet conduisait lui-même la principale colonne de cette expédition sur Athènes.

Pendant la décomposition de l'empire d'Orient sous les Paléologues, on a vu que l'Archipel et la Grèce étaient tombés par lambeaux entre les mains des Génois, des Siciliens, des Vénitiens, des Florentins. Des marchands de Raguse, de Venise, de Gênes, de Florence, avaient dépecé ces débris de républiques ou d'empires dont le nom remplissait l'histoire et dont les villes, aujourd'hui tombées dans la dérision de la fortune, étaient devenues le patrimoine de petits tyrans inconnus. Athènes, la capitale de l'esprit humain, de la gloire et de la liberté grecques, était échue en partage d'abord à un Français, Villehardouin, puis à une famille de marchands illustres de Florence, les Acciaïoli. Delphes et Mégare étaient comprises dans cette souveraineté de ruines. Les mêmes ambitions qui avaient agité jadis l'Attique pour la popularité, pour la tyrannie ou pour l'indépendance, agitaient encore les familles de ces possesseurs féodaux de la Grèce pour se disputer cette cendre d'empires; les mêmes passions y produisaient les mêmes forfaits. Ce n'est pas la grandeur de l'objet convoité, c'est la grandeur de la passion qui enfante les crimes.

Le Florentin Maurice Acciaïoli, duc d'Athènes, mort prématurément, avait laissé un fils en bas âge, une veuve célèbre

parmi les princesses grecques par une beauté qui rappelait, disent les chroniques contemporaines, celle d'Hélène, et qui devait être aussi fatale à sa patrie. Acciaïoli, en mourant, avait laissé aussi un neveu, fils de son frère, nommé Franco. Il avait légué le royaume et la tutelle de son fils à sa veuve.

Cette princesse, douée d'un génie naturel égal à ses charmes et à la violence de ses passions, avait gouverné pendant les premières années de sa régence les États de son fils avec une prudence et une douceur qui en avaient fait l'idole de ses peuples. Le neveu de son mari, Franco, secrètement jaloux de la régence, et humilié du joug d'une femme, agitait seul d'une sourde opposition l'interrègne de sa belle-soeur et la minorité de son neveu enfant. Jusque-là les vertus de la régente avaient suffi pour confondre les trames ambitieuses de Franco; une passion, née d'un regard dans le coeur de la duchesse, ensanglanta et perdit tout, même la Grèce.

XI

Un jeune et beau Vénitien, nommé Palmério, fils du podestat ou premier magistrat municipal de la ville gréco-vénitienne de Nauplie, fut envoyé par son père à Athènes pour y négocier avec le gouvernement quelques conventions de commerce relatives aux échanges d'huile et de soie entre les deux ports. La beauté égale, la conformité de jeunesse et de patrie, les entretiens libres dans l'intimité des conférences, enflammèrent d'un même amour la régente et le négociateur. Cette passion, d'autant plus ardente qu'elle avait été plus longtemps contenue par la distance d'un côté, par la honte d'une mésalliance de l'autre, éclata enfin avec une violence qui rappela dans le palais d'Athènes les crimes des Atrides.

Palmério avait été marié, encore dans son adolescence, par sa famille. Sa femme vivait à Venise dans la maison noble de ses parents. La duchesse, brûlant de se défaire d'une rivale inconnue pour avoir la liberté d'épouser son amant, insinua à Palmério que le seul obstacle à son mariage avec lui et au partage de sa souveraineté dans l'Attique était la vie de sa femme. Palmério vogue vers Venise, empoisonna sa jeune épouse et revint libre offrir son crime accompli comme un titre et un gage d'amour à la duchesse qui l'avait inspiré. Ces noces funèbres se célébrèrent à Athènes avec une ivresse et une hâte qui éveillèrent les soupçons du peuple. Franco les fomenta par ses discours et, bientôt, par des soulèvements dans Athènes.

La régente et son nouvel époux forcèrent Franco à s'exiler de sa patrie. Il alla chercher à Constantinople un vengeur dans Mahomet II. Le sultan, heureux de tous les prétextes qui motivait l'intervention de ses armes dans les affaires de ces principautés à demi affranchies encore de son joug, ordonna à Omar, fils de Tourakhan, chef de l'armée permanente du Péloponèse, de s'emparer d'Athènes, de détrôner la duchesse et de l'enfermer avec son fils dans les cachots de la citadelle à Mégare.

Palmério, le mari et le complice présumé de la régente, échappa aux fers de Tourakhan et courut, comme Franco, à Constantinople plaider devant Mahomet l'innocence et les droits de sa femme. Mahomet, par les conseils de ses vizirs, feignit d'écouter également les plaintes de Palmério et de marcher pour rétablir la souveraineté légitime. Mais déjà Franco, entré dans Mégare sous les auspices des Ottomans, avait fait égorger la duchesse et son fils. Mahomet, s'avancant à son tour pour le punir de sa vengeance, expulsa Franco d'Athènes en y entrant et lui donna en compensation la principauté subalterne et dépendante de Thèbes en Béotie.

XII

Le sultan, aussi lettré que guerrier, ne témoigna pas moins d'orgueil et moins d'admiration que Sylla à l'aspect des monuments d'Athènes.

„Que de reconnaissance,“ s'écria-t-il devant le Parthénon et le temple de Thésée, „ne doivent pas la religion et l'empire „au fils de Tourakhan, qui leur a fait présent de ces dépouilles „du génie des Grecs!“

Il employa plusieurs semaines à la contemplation de ces monuments et à l'embauchage des artistes qui pouvaient transporter à Constantinople les arts tolérés par l'islamisme, et surtout l'architecture, cette passion récente des fils d'Othman.

Pendant son séjour à Athènes, ses armées, répandues des deux côtés des montagnes qui forment le noyau de la Grèce, lui achevèrent la conquête de tout le Péloponèse et du littoral de l'Adriatique, jusqu'aux frontières de Venise.

Un des frères de l'infortuné Constantin Paléologue, Démétrius, souverain tributaire de la moitié de la Morée, offrit au sultan une de ses filles en mariage, pour s'assurer, comme plusieurs de ses aïeux, une parente dans le harem. Mahomet accepta pour épouse cette jeune nièce de Constantin, et l'envoya avec un cortège digne de son rang, au sérail de Constantinople.

Thomas, second frère de Constantin, s'indigna de la lâcheté de Démétrius, et se retira des villes pour combattre dans les montagnes. Démétrius, honteux de ses concessions au sultan, se ligua avec son frère Thomas pour faire une guerre d'extermination aux Turcs.

Saganos-Pacha, envoyé par le sultan pour étouffer cette insurrection nationale dans la partie indomptée de la Grèce maritime et montagneuse, immola des milliers de patriotes grecs. Les deux princes négocièrent de nouveau avec le sultan. Démétrius se rendit lui-même aux tentes de Mahomet, près de Corinthe, et se livra à sa générosité. Mahomet, poursuivant l'extermination des populations soulevées par Thomas, massacra à Gardika six mille hommes, femmes et enfants, pris d'assaut dans la ville; treize cents soldats grecs furent massacrés sous ses yeux pour avoir violé une capitulation. Bokhalis, commandant de Gardika pour les Grecs, et beau-frère du grand vizir Mahmoud-Pacha, fut condamné à être scié vif par le milieu du corps. Les larmes de sa soeur, femme du grand vizir, le sauvèrent seules de ce supplice.

Dix mille habitants d'Arcadie furent expatriés par Mahomet, et conduits à Constantinople pour repeupler la ville. Thomas, chassé dans ses montagnes comme un proscrit au milieu de ses États, s'enfuit pour toujours à Rome, pour y mendier en vain la pitié au nom de l'héritier sans patrie de l'empire d'Orient. Le sultan ne laissa ni un port, ni un rocher, ni un homme libre sur tout le territoire du Péloponèse.

Les Vénitiens, tremblant sur leurs vaisseaux, implorèrent sa magnanimité. Il ordonna à Saganos-Pacha de le délivrer même de ce Franco Acciaioli, à qui il avait concédé, en échange d'Athènes, la ville de Thèbes et le territoire de Béotie. Il voulait, dit-il, venger l'assassinat de la duchesse d'Athènes et de son fils, égorgés dans le cachot de Mégare. Saganos, imitant déjà la perfidie grecque, enseignée aux Turcs par les vaincus de Constantinople, invita Franco à un festin dans sa propre tente, et, après un long entretien prolongé jusqu'au milieu de la nuit, il fit entrer ses tchaouschs et étrangler le dernier souverain d'Athènes. Le droit de conquête, écrit ainsi en traits de sang, n'eut plus une protestation vivante dans toute la Grèce. Une protestation muette couva pendant trois siècles et demi dans le cœur des survivants de cette race sans patrie, mais non sans patriotisme, et ressuscita de nos jours le nom de la Grèce.

XIII

Le Danube immobile, la Grèce morte, Constantinople ressuscitée de ses ruines, Scander-Beg assoupi par une habile longanimité des vizirs, le sultan s'arrêta à peine à Andrinople pour y célébrer ses nouvelles conquêtes par des fêtes, et se rendit à Constantinople, pour y presser de nouveaux armements dont nul, excepté Mahmoud, le grand vizir, ne soupçonnait le but. Ce but était l'empire de Trébizonde.

La famille impériale de Comnène avait fondé, deux siècles avant Mahomet II, cette principauté, décorée du nom fastueux d'empire de Trébizonde, sur la rive méridionale du Pont-Euxin, entre le Caucase, l'Arménie et la Perse. Les flots de la mer Noire, les forêts de la Géorgie, les défilés de la Perse, la politique équivoque, les alliances complaisants avec la famille des sultans, avaient couvert jusque-là Trébizonde contre l'ambition des Ottomans. Mais la géographie trace aux conquérants une politique pour ainsi dire involontaire, qu'ils poursuivent héréditairement de génération en génération, par la seule tradition de leur nécessité d'existence. Les Turcs, maîtres incontestés de la presqu'île d'Anatolie, qui s'étend de la Méditerranée à la mer Noire, et qui s'avance à l'Orient jusqu'au détroit désormais conquis du Bosphore, ne pouvaient laisser à la base même de leur territoire, au fond de cette presqu'île, une puissance grecque indépendante, qui se liguerait tantôt avec les Turcomans de la dynastie du *Mouton Blanc* de Caramanie, leurs ennemis sur terre; tantôt avec les Génois et les Vénitiens, leurs ennemis sur mer. Le Pont-Euxin, avec tous ses rivages, devait inévitablement appartenir à ceux qui en possédaient désormais la porte dans le Bosphore et dans Constantinople.

Cette ambition géographique, qui avait été une des causes de l'impatience de Mahomet II à subjuguier Constantinople, était maintenant le motif avéré de son expédition sur Trébizonde. Son grand vizir, Mahmoud, fit voile, avec deux cent cinquante navires de haut bord, pour attaquer la ville par mer, pendant que le sultan lui-même, à la tête de quatre-vingt mille azabs et de quinze mille janissaires, s'avancait par les vallées intérieures de l'Asie, jusqu'au pied des montagnes d'Arménie, vers Siwas. Là, en repliant ses troupes sur la gauche, il coupait à la fois Trébizonde de la Perse et de la Géorgie, d'où cette capitale pouvait espérer des secours. Le faible empire de Trébizonde voyait se former cet orage sans pouvoir le conjurer autrement que par de timides négociations.

XIV

Mahmoud, en passant, s'empara sans combat du port de Sinope, autre capitale d'une principauté dans la famille des Isfendiar, dont les alliances matrimoniales avec la famille des sultans de Brousse semblaient garantir la durée. Cette ville du grand Mithridate qui en avait fait une Carthage de la mer Noire, conquise et égorgée par Lucullus, fameuse par la grandeur de ses vaisseaux de commerce, dont quelques-uns égalaient déjà en capacité les navires qui trafiquent entre l'Angleterre et les Indes orientales, par la statue de l'Argonaute Autolykos, par l'idole de son Jupiter Sérapis transporté en Égypte par les Antiochus, et surtout par l'opulence de ses habitants qu'enrichissait la fabrication d'huile et de cordages, ne tenta pas de résister aux désirs de Mahomet. Il installa un gouverneur dans la ville; il dédommagea son souverain actuel, Ismail Isfendiar, par la principauté d'Iénischyr, qui dépayrait cette puissante maison. Il donna à un des fils d'Isfendiar, Ahmed ou Achmet, la principauté de Castémouni, riche de ses mines de cuivre, et continua sa route vers Erzeroum. L'armée ignorait encore où son chef la conduisait; le grand juge d'Anatolie l'ayant indiscrètement demandé au sultan: „Si un poil de ma barbe le savait, lui répondit Mahomet, je l'arracherais et je le jetterais au feu.“

Son secret couvrait une vengeance; l'année précédente le prince turcoman Ouzoun-Hassan, chef de la nombreuse tribu indépendante du *Mouton blanc*, établie dans les riches pâturages des provinces limitrophes de Trébizonde, avait eu la témérité d'écrire à Mahomet pour lui demander la remise du tribut que l'empereur de Trébizonde, son beau-frère, payait au sultan. Ouzoun-Hassan, dans cette lettre, alléguait insolemment, pour motif de cet abandon du tribut de Trébizonde, que Mahomet II lui-même devait un tribut annuel de mille tapis, de mille housses de chevaux et de mille têtes de brides à Kara-Youluk, chef de la tribu de la *Sangsue noire* dont, par héritage, il représentait les droits:

„Allez en paix, avait répondu Mahomet II aux ambassadeurs „d'Ouzoun-Hassan; l'année prochaine, j'irai moi-même porter „mon présent à votre maître.“

Les ambassadeurs d'Ouzoun-Hassan n'avaient pas compris la menace cachée sous cette équivoque. Mahomet venait l'accomplir.

XV

Le ravage et l'incendie de ses provinces apprirent soudainement à Hassan le vrai sens des paroles du sultan. Il implora son pardon, et parut, en suppliant, avec sa mère Sara, dans la tente de Mahomet II. Mahomet lui rendit ses États, à condition qu'il romprait toute alliance avec l'empire de Trébizonde, et qu'il l'accompagnerait lui-même avec sa mère, ses enfants et ses guerriers sous les murs de cette capitale.

Se détournant alors subitement de la route de Perse, qu'il avait paru suivre jusque-là, il tourna la tête de son armée vers la mer Noire, et la fit marcher avec la rapidité d'un torrent. Lui-même, pour donner l'exemple de l'ardeur et de la fatigue à ses soldats, marchait souvent à pied au milieu d'eux par les rudes sentiers et sur la neige de ces montagnes entrecoupées de précipices.

„Mon fils“ lui dit un jour Sara, la mère d'Ouzoun-Hassan, qui suivait l'armée, portée dans une litière entre deux mules, „comment peux-tu te condamner à tant de fatigues et de périls pour cette misérable ville de Trébizonde ?“

Elle espérait, en avilissant le prix de la conquête, détourner le sultan de l'achever.

„Ma mère“ lui répondit le rusé Mahomet, qui devina l'intention sous l'intérêt des paroles, „ma mère, le sabre de l'islamisme est dans mes mains; c'est au prix de ces fatigues et de ces dangers que je puis mériter le titre de Ghazi, ou de combattant pour la foi; si je venais à mourir aujourd'hui ou demain sans emporter ce titre et ce mérite dans la tombe, comment oserais-je paraître devant le prophète et devant Dieu ?“

Ainsi Mahomet II, le moins crédule des princes, affectait, dans l'intérêt de son ambition, la tolérance avec les chrétiens, le fanatisme avec les Turcomans du désert.

Il aperçut bientôt sur un promontoire la magnifique ville de Trébizonde éclatante de tours, de quais, de dômes, de citadelles et de clochers couverts de lames de plomb de Tokat. Ce promontoire s'élargit en avançant dans la mer; il fait comparer la ville par les poètes turcs à un pâon qui baigne son cou dans l'onde et qui étale sa queue sur la terre.

Mithridate l'avait fortifiée; Trajan l'avait embellie; Adrien avait donné son nom à un de ses ports; Justinien avait donné le sien à ses aqueducs. Capitale de l'antique Cappadoce, entou-

rée d'une plaine semblable à un jardin, sans autre enceinte que les montagnes et la mer; abondante en froment, en fruits savoureux, en poissons qui nourrissaient son peuple, elle avait tenté la convoitise des Goths; ces barbares, qui ravageaient tout sans rien fonder, avaient massacré ses habitants et nivelé ses murailles. Pendant la décadence de Byzance, les Comnène avaient fait, avec l'aide des croisés, démembreurs de l'empire chrétien des Grecs, un empire de ce débris. Ils le possédaient depuis deux siècles, tantôt en allant chercher leurs épouses dans la famille impériale des Paléologue au palais des Blakernes, tantôt en donnant leurs filles aux sultans de Brousse ou aux princes turcomans du *Mouton blanc* ou du *Mouton noir*, leurs dangereux voisins. C'est ainsi que Sara, mère d'Hassan, était une nièce de l'empereur régnant et une fille du dernier empereur de Trébizonde. Elle venait assister à la destruction du berceau de sa maison.

XVI

L'empereur actuel de Trébizonde était David Comnène. L'aspect de l'armée de Mahomet II, qui descendait des montagnes de Tokat et des voiles de Mahmoud le grand vizir, qui couvraient la mer Noire, annonça aux timides chrétiens de Trébizonde que leur religion, leur indépendance, leurs richesses et leurs vies étaient à la merci du conquérant de Constantinople. Les Génois, maîtres de quelques ports dans la Crimée, qui pouvaient seuls les secourir par mer, étaient trop faibles, trop politiques ou trop intéressés pour disputer à Mahomet cette succursale de Constantinople, quand ils n'avaient pas osé lui disputer Constantinople elle-même. Rien ne pouvait les sauver que les négociations. Elles s'ouvrirent sous le canon de Mahmoud pacha, qui commençait à démolir les fortifications du môle. David sortit lui-même de la ville pour traiter de son sort et de celui de ses sujets avec Mahomet. Le sultan lui donna l'option de se retirer librement par mer avec sa famille et ses richesses ou de perdre l'empire, sa famille et la vie en défendant vainement ses remparts. Il le flatta d'une abdication douce et d'une retraite honorée et heureuse, semblable à celle dont jouissait en ce moment Démétrius Paléologue, pour prix de son abdication du Péloponèse.

Sur la foi de ses promesses, l'empereur David s'embarqua avec une partie de sa maison pour Constantinople. Il offrit au sultan la plus jeune de ses filles, la princesse Anna, pour épouse.

Le sultan parut l'agréer, mais la dédaigna pour femme, et la relégua parmi les odalisques de son innombrable harem. Il retint captif le jeune neveu de l'empereur, fils de son frère détroné par David, et légitime héritier du trône de Trébizonde. Mahomet envoya l'empereur, l'impératrice Hélène et leurs huit fils à Sérès, ville grecque de la Thrace, assignée pour lieu d'exil à cette maison impériale. Un de ces huit fils se fit musulman et entra parmi les pages de Mahomet pour y servir, comme autrefois Scander-Beg, l'usurpateur du trône de ses pères.

XVII

A peine David et sa famille étaient-ils sortis du port de Trébizonde pour voguer vers leur éternel exil, que le sultan, démentant toutes ses promesses, entra en vainqueur irrité dans la ville. Les enfants des principales familles furent incorporés de force dans les chambrées de ses pages; les riches furent embarqués avec leurs richesses pour aller repeupler et enrichir Constantinople. Les pauvres, contraints de rester dans la ville conquise, reçurent ordre d'habiter seulement les faubourgs; les Turcs prirent possession des palais, des maisons, de la citadelle et des ports.

Ainsi tomba Trébizonde, cette dernière pierre de l'empire byzantin, cette courte fondation des croisades; les Génois seuls conservèrent quelques rades sur la mer Noire. Elle devint le lac des Ottomans. Mahmoud ramena la flotte chargée de prisonniers et de dépouilles dans la Corne-d'Or. Mahomet s'y embarqua lui-même pour repasser plus promptement en Europe où le rappelait Scander-Beg. L'armée de terre resta cantonnée dans les opulentes plaines de Trébizonde, de Tokat et de Siwas, pour être prête à marcher en Caramanie ou en Perse, où se portaient déjà les pensées du conquérant.

XVIII

Il ne tarda pas à faire subir à l'empereur de Trébizonde, David, la peine qu'il avait fait subir au grand-duc Notaras après la conquête de Constantinople, pour s'être fié à sa générosité et à ses caresses. A peine était-il arrivé dans sa capitale, qu'il fit revenir de leur exil de Sérès et comparaitre enchaînés devant lui, l'empereur, sa famille et tous les princes ou princesses de la maison des Comnène qui résidaient dans l'empire.

Le prétexte de cette comparaison et de cette violence faite à

une famille vaincue et désarmée était une lettre écrite de Trébizonde par Sara, mère d'Hassan, prince du *Mouton blanc*, à son oncle David et à sa tante l'impératrice Hélène. Dans cette lettre innocente de tout crime, excepté de tendresse pour sa maison, Sara invitait l'empereur, l'impératrice et leurs enfants, ses cousins, à venir habiter auprès d'elle à Iénischyr pour y jouir de la douce hospitalité de famille, plus sûre sous la tente des Turcomans que dans le palais de Sérés.

Mahomet II feignit de voir dans cette lettre interceptée une conjuration entre la maison impériale de Trébizonde et Ouzoun-Hassan, pour recouvrer, avec l'assistance des Turcomans, la capitale et l'empire. Ni les désaveux, ni les larmes, ni l'innocence des femmes et des enfants ne l'émurent.

„Choisis entre le Coran ou la mort, dit-il d'une voix implacable à l'empereur détrôné.“

„— Je n'ai point de choix à faire, lui répondit noblement le captif; Dieu l'a fait pour moi en me faisant naître chrétien. „Aucun supplice ne me fera abjurer la religion de mes pères.“

„— Meurs donc, reprit Mahomet, et entraîne avec toi dans la mort tous tes fils à qui tu inspires ton obstination.“

Il fit signe aux chiaoux de trancher la tête aux sept fils sous les yeux du père pour éprouver sa constance et pour multiplier son supplice par celui de ses sept enfants. David les exhorta à mourir sans faiblesse. Leurs têtes et leurs cadavres roulèrent successivement aux pieds de leur père. Il tomba le dernier sur les corps de ses fils.

Pour aggraver l'horreur de ce carnage, Mahomet défendit, sous peine de mort, de donner la sépulture aux Commène massacrés sous ses yeux. Leurs corps furent jetés sur la plage déserte de la mer de Marmara, entre le château de Sept-Tours et la grève de San-Stéfano, où les corbeaux et les vautours avaient l'habitude d'accourir en foule dépecer les chairs des suppliciés.

XIX

L'impératrice Hélène, épouse et mère des morts, seule épargnée, à cause de son sexe, de ce supplice d'extermination, brava seule aussi la mort décrétée contre ceux qui enseveliraient son mari et ses fils. Vêtue d'une chemise de toile grossière, seul vêtement qu'on lui eût laissé pour remplacer la pourpre impériale, elle mendia une bêche chez les jardiniers de la colline de San-Stéfano, pour rendre les derniers honneurs de la terre à son époux et à ses enfants. Cette bêche à la main, creusant

avec effort huit fosses dans le sable de la plage, on la vit de loin, pendant tout un jour, défendre avec le manche de son outil ses chers cadavres contre les ongles et le bec des oiseaux carnassiers, ensevelir, recouvrir de terre toute sa famille, et s'asseoir sur la dernière tombe, celle de l'empereur, son mari, pour attendre elle-même la mort. Son coeur éclata en effet après ce pieux devoir accompli, et elle mourut lentement sur ses morts.

Sa fille Anna survécut seule dans le sérail, esclave et non femme de Mahomet. Son rang la fit demander pour épouse à Saganos-Beg, gouverneur de la Thessalie. Elle était alors chrétienne. Devenue veuve de Saganos, la princesse de Trébizonde se fit musulmane pour épouser un des fils d'Évrénos-Beg, charmé de sa beauté.

Telle fut la fin de cette famille impériale de Trébizonde, les uns dans la mort, les autres dans l'esclavage: jeu sanglant des vicissitudes de la fortune, accusation éternelle contre la férocité de Mahomet II.

XX

Le sultan, pour tenir en haleine sa fortune et ses troupes, se jeta soudainement sur la Valachie, où un wayvode insensé de cruauté, nommé Drakul (ou Satan), faisait subir aux prisonniers turcs qu'il enlevait sur les frontières des tortures dignes de ce peuple redevenu sauvage sous ses lois.

Aidé par Mahomet dans l'usurpation de sa souveraineté de Valachie, Drakul avait massacré vingt mille de ses sujets attachés à l'ancien wayvode. Pour prix de cette assistance, il envoyait chaque année au sultan un tribut de cinq cents jeunes gens choisis à la force et à la beauté parmi les fils des robustes Valaques.

Non content d'avoir négligé le paiement de ce tribut, Drakul exerçait sur les Turcs enlevés dans les incursions de ses bandes des cruautés qui rappelaient les monstres fabuleux ennemis des hommes: des Turcs empalés vivants et mêlant les gémissements de l'agonie aux chants de l'orgie étaient la décoration de ses salles de festins; d'autres prisonniers, écorchés vifs, étaient enduits de sel et léchés par des chèvres pour que la langue de ces animaux rendit leur douleur plus aiguë; un jour, il convia tous les mendiants de ses États à un festin, et après les avoir enivrés de vin, il fit mettre le feu à l'édifice et les étouffa dans les flammes comme une vermine de la terre. Il coupait les seins

à des nourrices et appliquait sur le sang de leurs blessures la bouche de leurs nourrissons; il inventa des vases énormes dans lesquels il faisait bouillir des hommes à petit feu. Il empala une fois un moine à cheval sur l'âne qu'il montait. Il fendit le ventre d'une de ses maîtresses qui croyait porter dans ses flancs un fruit de son amour. Quatre cents jeunes Hongrois, envoyés pour étudier la langue en Valachie, six cents marchands allemands venus à une foire de ses États, cinq cents seigneurs valaques, furent empalés, brûlés, torturés en un jour. Ce monstre avait la démence et la volupté de la douleur. La lâcheté de son peuple souffrait tout. Ils l'appelaient le bourreau; les Turcs ne le connaissaient que sous le nom de Wlad, l'empaleur.

Mahomet II avait à sa cour un page favori, frère de ce monstre, et le destinait à occuper le trône de son frère. Il envoya à Drakul Hamza-Pacha et Younis-Beg pour le convier à une conférence pendant laquelle ses soldats, apostés, s'empareraient du wayvode. Drakul, informé du piège, prévint les deux envoyés, leur fit couper les pieds et les mains, et les fit empaler sur des pieux élevés comme des mâts de vaisseau, par une dérision à leur rang de pachas et d'ambassadeurs.

Une flotte de cent galères, chargées de troupes commandées par le sultan lui-même, remonta le Danube jusqu'à Widdin, et débarqua l'armée ottomane en Valachie.

Drakul chassa les femmes et les enfants de son peuple dans les forêts inaccessibles à la cavalerie turque, surprit lui-même la nuit le camp de Mahomet par une charge de cavaliers munis de torches, et pénétra jusqu'à la tente impériale. Pendant que ses cavaliers se faisaient jour vers la tente à travers une mêlée de chevaux et de chameaux éventrés, les janissaires, éveillés en sursaut par le tumulte, eurent le temps de courir aux armes et de sauver leur maître. Les ténèbres couvrirent la retraite de Drakul.

Mahomet, en le poursuivant vers sa capitale, traversa une avenue funèbre semblable à une forêt de cadavres où vingt mille Turcs, Bulgares, Valaques, empalés et crucifiés, lui traçaient la route de la ville. Son ambassadeur, Hamza-Pacha, était encore reconnaissable à l'élévation de son pal.

„Il est impossible, s'écria le sultan à ce spectacle, de chasser de son pays un homme qui a pu y faire impunément de tels crimes.“

Cependant il parvint à couronner, à la place de ce Néron sauvage, le jeune frère de Drakul, son favori. Ce favori régna en paix quelques années. Drakul, réfugié en Hongrie chez le

fil d'Huniade y fut d'abord renfermé dans une tour; délivré ensuite, il reparut en Valachie avec une poignée de bourreaux ses partisans, recouvra sa principauté par la terreur qui fascine les lâches, et fut enfin assassiné par un de ses esclaves. On porta sa tête aux Turcs qui la promenèrent dans les villes de la Valachie, comme leur titre authentique à la possession du pays.

XXI

A son retour de Valachie, Mahomet II, résolu d'enlever l'île de Lesbos ou Mitylène à la famille génoise des Gatélusio, qui la tenait des Paléologue, franchit la Propontide et rassembla une armée à Brousse. Le grand vizir Mahmoud dirigea la flotte sous les falaises de l'île pendant que Mahomet II lui-même conduisait l'armée de terre par les gorges du mont Ida, à Adramite, ville grecque du continent séparé de Mitylène par un étroit canal de la mer. Les vaisseaux de Mahmoud-Pacha le portèrent de là dans l'île.

Le prétexte de l'invasion était le crime de Nicolas Gatélusio, qui avait étranglé son frère pour usurper la souveraineté de Lesbos. Un bombardement de quelques jours ensevelit la ville sous les débris de ses bastions. Nicolas, tremblant des suites d'un assaut, sortit de la ville pour se prosterner aux pieds du sultan. Mahomet lui pardonna ainsi qu'à son neveu Lucio, complice de son oncle dans l'assassinat de leur frère et de leur oncle. Il fit scier en deux les trois cents corsaires du port de Lesbos, qui infestaient l'Archipel. Les habitants de l'île, divisés en trois catégories, furent: les riches, envoyés à Constantinople pour la repeupler, les bourgeois, donnés en récompense aux janissaires, les pauvres, laissés dans l'île pour la cultiver. Une veuve d'Alexis Comnène, oncle du dernier empereur de Trébizonde, que les historiens célèbrent comme la plus belle des Grecques de son siècle, fut trouvée dans Lesbos et désirée par Mahomet, qui la rechercha pour son harem. Huit cents jeunes enfants mâles furent triés pour les palais du sultan. Dans le nombre, un jeune page, échappé du sérail de Constantinople, pour passer dans les pages de Nicolas Gatélusio, fut reconnu par les eunuques. L'asile donné à cet enfant fut le crime de Gatélusio. Dépouillé de l'amnistie qui le couvrait, enchaîné, jeté dans les cachots de Lesbos avec son neveu Lucio, ils furent, l'un et l'autre, condamnés à mort. Leur abjuration les sauva; devenus musulmans, on leur laissa quelques jours de vie et d'hon-

neurs apparents. On les trouva étranglés peu de temps après dans leur demeure.

Ainsi tomba la plus célèbre et la plus poétique des îles de l'Archipel, qui ferme, d'un côté, d'orangers, de vignes, de pins, de rades et de villes, le golfe de Smyrne, patrie de Sapho, d'Alcée, de Terpandre et d'Arion; théâtre des leçons d'Épicure et d'Aristote, alliée de Sparte, champ de bataille navale de Thrasybule, première scène des exploits de César, relâche momentanée de Pompée, en allant mourir en Égypte; sans cesse convoitée, sans cesse ravagée par les ambitieux de son site, de son sol, de son ciel, et ressortant éternellement de ses ruines par la fécondité d'une végétation qui fait de ses deux revers, exposés à deux soleils et baignés par deux mers, l'espallier pittoresque de l'Archipel.

XXII

Mahomet II, revenu sur ses pas après la conquête de Lesbos, qui lui présageait Négrepont et Rhodes, rentra en Europe, prit avec lui l'armée d'Andrinople, forte de cent vingt mille azabs et de quinze mille janissaires, et marcha contre la Bosnie confédérée avec Venise, dont il voulait déraciner la puissance du continent de l'Adriatique. La Bosnie, jadis démembrée de l'empire grec par les Esclavons, race guerrière et à demi barbare; perdit en une campagne son indépendance et ses princes.

Mahmoud-Pacha avait juré la vie et la liberté au roi des Bosniaques et à sa famille. Mahomet II, en les recevant dans son camp, annula le serment de son vizir. Il les fit enchaîner, traîner devant lui, et juger avec les formalités, dérisoires pour des chrétiens, de la loi musulmane. Un vieux scheik persan, qu'il menait avec lui dans ses campagnes pour résoudre ses scrupules de conscience, déclara, en lâche courtisan plus qu'en pontife, que ces princes étaient coupables, et qu'il serait à la fois leur juge et leur bourreau. Mahomet lui ordonna de trancher de sa propre main les têtes du roi, de ses fils et de ses neveux, qu'il venait de vouer à la mort. Le scheik, juge et bourreau, tira son sabre, et fit rouler leurs têtes aux pieds du sultan.

Trente mille Boshiaques, race indifférente à la religion comme les Albanais, furent recrutés pour l'armée ottomane et incorporés dans les janissaires. La Bosnie redevint province de Constantinople.

XXIII

Mais Venise, dépouillée ainsi de son boulevard sur le continent de l'Adriatique, était vulnérable encore dans ses rades, dans ses îles, et surtout dans cette île presque continentale de Samothrace ou de Négrepont, qui la consolait de la perte de la Bosnie, et qui lui donnait un empire au cœur de l'empire turc. Venise sentit le péril, et son sénat résolut de le prévenir par l'insurrection du Péloponèse mal asservi encore aux Ottomans. Louis Lorédano, nommé généralissime de la mer, et Bertholdo, de la maison princière d'Est, nommé généralissime de l'armée de terre, débarquèrent dans les rades du Péloponèse, insurgèrent Sparte, Ténare, l'Arcadie, Nauplie, Argos, relevèrent la muraille qui coupait l'isthme de Corinthe, y construisirent trente tours, et décorèrent cette fortification rebâtie de ses débris d'une plate-forme, sur laquelle ils dressèrent un autel où ils firent célébrer le sacrifice divin.

Omar-Pacha, accouru avec dix mille hommes pour forcer cette enceinte, fut blessé à la tête en la reconnaissant. Les officiers qui l'entouraient furent tués par les boulets des Vénitiens. Le grand-vizir le suivait avec quatre-vingt mille azabs. L'isthme abandonné leur livra passage. Les Turcs refoulèrent partout les Vénitiens, et envoyèrent vingt mille hommes ravager leurs propres provinces.

Leur flotte, plus heureuse, reconquit plusieurs îles sur les Ottomans. Lorédano osa même franchir les Dardanelles sous le canon des forts, et insulta Gallipoli. Il renforça de galères, de murailles, d'artillerie et de troupes l'île inexpugnable de Négrepont.

Mahomet II fut distrait quelque temps de Négrepont et de Rhodes par la mort du dernier des Caraman-Oghli, Ibrahim, souverain de la Caramanie. Le vieux Ibrahim laissait sept fils; six de ces fils étaient nés de la tante de Mahomet II, donnée en mariage à Ibrahim par Amurat II, son prédécesseur. Un seul, Ishak, était fils d'une esclave, mais il était le plus cher à son père, qui l'avait déclaré son héritier. Les six fils déshérités avaient assiégé leur père et son favori Ishak dans un de ses châteaux de Caramanie. Le père mort pendant ce siège parricide, Ishak et ses compétiteurs s'étaient tour à tour alliés avec les Vénitiens, avec Ouzou-Hassan, appelé quelquefois *Ussum-Cassan*, le sultan des Turcomans du Mouton blanc, pour s'assurer l'appui d'auxiliaires étrangers dans leur querelle domes-

tique. Ishak et Pir-Ahmed, l'aîné des fils de la sultane, envoyaient l'un et l'autre briguer la reconnaissance de leurs droits à la couronne par Mahomet II.

Mahomet, sourd à leurs déclarations, réclama la Caramanie tout entière à titre de successeur des empereurs de Constantinople, dont la Caramanie était, avant l'invasion des Turcs, une province. Il marcha en Caramanie avec le grand vizir et l'armée. Koniah et Larenda, les deux capitales, s'ouvrirent devant le conquérant.

Le grand vizir Mahmoud traversa le Taurus avec les azabs, poursuivant, enchaînant, proscrivant ou immolant, jusque dans les gorges des montagnes, les descendants de la famille des Caraman-Oghli qui pouvaient revendiquer des droits sur leur ancien empire. A son retour à Koniah, le grand vizir trouva cependant le sultan prévenu contre la prétendue mollesse de son âme. Un Grec renégat, Mohammed-Pacha, qui aspirait au rang de grand vizir, desservait Mahmoud dans l'esprit de leur maître commun. Mohammed-Pacha fut chargé d'achever la soumission ou l'extermination des Caraman. Il accomplit sa tâche en bourreau plus qu'en général. Le sultan vit des services dans ses crimes: il murmura de plus en plus contre son grand vizir, qui avait voulu, disait-il, sauver la race des Caraman, comme il avait tenté de sauver la famille royale des Bosniaques. Selon l'usage bizarre des despotes tartares, qui avertissent par un signe leurs vizirs de leur mécontentement ou de leur déposition en leur donnant un présage de leur chute prochaine, Mahomet avertit Mahmoud avant de le frapper.

Un jour que l'armée était en marche pour revenir de Koniah à Brousse, et qu'on avait dressé les tentes pour la halte du soir, le sultan ordonna à quelques Tschaouschs de sa garde d'aller couper les cordes extérieures qui soutenaient le pilier central de la tente de Mahmoud contre le vent. Les cordes coupées, le pilier s'inclina, et les toiles s'affaissèrent sur le grand vizir endormi. Mahmoud comprit l'ordre muet de son maître et se prosterna en demandant grâce.

Le Grec féroce et ambitieux Mohammed-Pacha obtint dans la dignité suprême de grand vizir le prix du sang des Caramaniens. Leur pays, magnifique débris de l'empire romain, qui s'étendait sur les deux flancs du Taurus, depuis Tarse jusqu'au cap de Macri, en face de Rhodes, fut pour jamais annexé à l'empire ottoman. Ishak-Beg s'enfuit à la cour de Perse. Le troisième des fils de Mahomet II, le jeune et courageux Mustafa, fut laissé par son père à Koniah pour gouverner la Caramanie. Cette

capitale, citée par Pline parmi les plus illustres villes d'Asie (*celeberrima*), étale encore dans ses ruines, dans ses aqueducs, dans ses mosquées et dans ses sculptures, les vestiges du grand Alaeddin, le Seldjoukide, son fondateur après Persée.

XXIV

Cependant le héros perfide et téméraire de l'Albanie, Scander-Beg, las d'une paix que ses compatriotes turbulents lui reprochaient comme une honte, profita; comme la première fois, de la guerre qui retenait le sultan en Asie pour fonder sur la Macédoine. Un évêque albanais, Pierre Angelo, vendu aux Vénitiens et au pape et principal conseiller de Scander-Beg, lui donna l'absolution de toute parole jurée et trompée avec les infidèles. Le chapeau de cardinal, envoyé par le pape à cet évêque de Dyrrachium, récompensa cette doctrine. Mahomet, qui désirait en ce moment la continuation de la trêve, soit par crainte du génie de Scander-Beg, soit par espérance de sa mort naturelle qui délivrerait l'empire de ce dangereux agitateur, lui écrivit une lettre amicale dans laquelle il le conjurait de ne pas troubler l'harmonie et de continuer la trêve. Scander-Beg répondit à cette invitation à la concorde en concentrant vingt mille Albanais impatients de gloire et de pillage à Achrida, sur le Drymon, au bord d'un de ces lacs qui emplissent de leurs vagues un des principaux bassins de ces montagnes et qui ne permettent pour champ de bataille aux armées d'invasion que les flancs abrupts de leurs bords où le petit nombre est égal au grand. Gentius, roi de l'Illyrie, avait choisi ce même site pour attendre les Romains. Les lieux inspirent les hommes.

Schérémet-Beg et un général albanais nommé Balaban, envoyés successivement par Mahomet II pour combattre Scander-Beg dans cet amphithéâtre naturel, y laissèrent leurs deux armées. Balaban était lui-même un esclave albanais devenu musulman, incorporé à cause de sa stature gigantesque et de son courage de lion parmi les janissaires, élevé au rang de pacha pour avoir monté le premier sur la brèche de la porte Saint-Romain au siège de Constantinople, et pour y être remonté après en avoir été précipité par Constantin sur des monceaux de cadavres: Balaban connaissait les sites et le génie des Albanais, ses compatriotes. Nul n'était plus propre à balancer Scander-Beg. Sa première défaite ne l'étonna pas; il revint à la tête de trente mille guerriers attaquer le héros et sa poignée d'hommes dans les hauteurs de la Dibra, faite montueux de l'Albanie supé-

rienre. Ni les parlementaires, ni les promesses, ni la présence de Balaban-Pacha au nom du sultan, ne purent fléchir l'obstination de Scander-Beg à la guerre.

Son peuple le regardait, se défiant de lui à l'instigation de son neveu Hamza et de son propre lieutenant Mosès. Tout lui commandait de vaincre ou de mourir. Son ascendant sur l'Albanie était à ce prix. Il combattit en désespéré: trois chevaux succombèrent sous lui, les jarrets coupés par le glaive des janissaires; son sabre tomba de sa main à moitié séparée du bras; mais les Turcs, éblouis de sa valeur et convaincus par des traditions populaires qu'il était invulnérable ou invincible, abandonnèrent le champ de bataille, précipités avec Balaban lui-même de ces remparts dans les plaines de la haute Bulgarie.

Balaban remonta une troisième fois avec une armée refaite et aborda Scander-Beg sur les hauteurs, pendant qu'un autre Albanais, Yacoub-Pacha, comme lui au service du sultan, le cernait par les défilés de la Dibra. Scander-Beg les attaqua séparément l'un et l'autre avant qu'ils eussent pu se joindre. L'intrépidité de Balaban, descendu de son cheval pour combattre lui-même à la tête des janissaires, échoua contre le bras de Scander-Beg. Le prince d'Albanie nagea dans le sang des Turcs; leurs dépouilles rassasièrent ses soldats.

Pendant qu'ils se partageaient les esclaves, les chevaux, les tentes, Maniza, princesse, soeur et confidente de Scander-Beg, lui envoyait par un messager la nouvelle de l'entrée d'Yacoub-Pacha dans la ville importante de Bérat, au coeur de la basse Albanie. Scander-Beg y vola pendant la nuit; Yacoub-Pacha, à son approche, sort de Bérat avec seize mille hommes et se range en bataille sur des mamelons fortifiés dans la plaine de l'Argilata.

Scander-Beg ne mesure ni les positions ni le nombre; il ne donne à ses soldats d'autres ordres que son exemple, d'autre tactique que le combat corps à corps. Il fend du choc de son cheval bardé de mailles d'acier les rangs épais des janissaires, cherche Yacoub-Pacha dans la mêlée, lui traverse la poitrine du fer de sa lance, l'abat aux pieds de son cheval, lui tranche la tête, et, s'élevant sur ses étriers, montre de loin aux janissaires la tête ceinte du turban blanc de leur général.

A cet aspect, tout fuit, meurt ou se rend dans l'armée d'Yacoub. Quatre mille morts, dix mille prisonniers, quelques milliers de fugitifs font évanouir la cinquième expédition de Mahomet. Le cri de la nation sauvée élève de nouveau jusqu'à l'enthousiasme le nom de Scander-Beg chez les Albanais. Le peuple

lui fait un triomphe de son entrée à Croia: la terre qu'il a délivrée semble appartenir pour jamais à sa race.

Mais, pendant qu'il triomphe des Turcs et qu'il reconquiert la passion du peuple par ses exploits, l'envie, l'ingratitude et la trahison assiègent son coeur et minent sa fortune dans le sein de sa propre famille.

XXV

Hamza, neveu de Scander-Beg, le compagnon de sa désertion de la cour d'Amurat II, et l'émule des grandes actions de son oncle pendant la longue lutte qu'ils soutenaient ensemble contre deux sultans, avait eu jusque-là pour son bienfaiteur les sentiments d'un fils pour un père. L'ambition paraît avoir corrompu cette tendresse filiale dans le coeur d'Hamza. Il s'était flatté que l'adoption de Scander-Beg et l'éclat de ses propres services lui assureraient, soit sous le titre de prince, soit sous celui de roi, le premier rang en Albanie après la mort de son oncle. Mais Scander-Beg avait d'autres soeurs, et entre autres sa soeur bien-aimée, la célèbre *Mamiza*, dont les enfants avaient des droits égaux à son héritage. Les dissensions pour l'empire qui s'élèveraient après lui dans sa famille pouvaient déchirer de nouveau l'Albanie. La politique, l'ambition pour ses propres fils et l'amour le décidèrent à épouser la fille d'un des chefs les plus populaires de la région des montagnes. Il en eut un fils, l'héritier de son nom, l'espoir de sa patrie, la perpétuité de sa race.

De ce jour, Hamza, secrètement ligué par la jalousie avec ses cousins, fils comme lui des soeurs du héros, commença à murmurer contre la tyrannie d'un despote qui oubliait les services, et qui n'employait sa gloire que pour perpétuer la servitude. Chez un peuple où chaque Albanais porte son indépendance dans sa main avec son arme, où l'autorité n'est que l'enthousiasme momentané pour un chef aussi facilement abandonné que choisi, les factions sont permanentes comme l'anarchie. L'Albanais, né pour les aventures, le combat, le pillage, n'a aucune des vertus qui consolident un peuple par son gouvernement. Son caprice est sa loi; il peut se dévouer, jamais obéir. De plus, étranger à cette bonne foi pastorale qui est la vertu des peuples nomades de l'Asie, et surtout des Turcs, la défection et la perfidie sont tellement des habitudes dans ses moeurs, que ce peuple admire les traitres presque autant que les héros.

Scander-Beg, qui avait commencé lui-même sa fortune par

la défection, la trahison et le meurtre, ces vertus féroces de l'Albanie, ne devait pas tarder à subir lui-même ces infidélités du caractère de son peuple.

Hamza, qui du murmure était passé à la trahison, avait entraîné dans son parti Mosès, le gouverneur de Croïa, jusqu'à le plus incorruptible et le plus renommé des lieutenants de Scander-Beg. Hamza et Mosès, non contents d'agiter l'Albanie par les factions sourdes et par les rivalités intestines, commencèrent à écouter les agents secrets de Mahomet II, qui leur promettait, pour prix de leur défection, l'investiture des plus belles provinces de leur patrie. On assure même qu'un Grec d'Andrinople, instrument de la vengeance de Mahomet, introduit par eux dans Croïa, devait délivrer, par un empoisonnement, le sultan du plus redouté de ses ennemis. Prêts à être convaincus de ces sourdes intelligences avec la cour d'Andrinople, Hamza prévint l'explosion et la punition de son crime par la fuite; Mosès, moins coupable ou moins soupçonné, resta en Albanie pour s'entendre avec Hamza et pour préparer des revers à Scander-Beg.

XXVI

Le sultan reçut Hamza à Andrinople comme on reçoit les transfuges utiles, avec libéralité et mépris. Jugeant qu'une ingratitude aussi impardonnable ne laissait point de retour possible au neveu de Scander-Beg, il lui confia une armée de trente mille Turcs, que les manoeuvres et la défection de Mosès grossirent de quinze mille Albanais, embauchés par lui parmi les mécontents de la haute Albanie. Cette armée, jointe à celle de quatre-vingt mille hommes que Balaban-Pacha ramenait pour la quatrième fois dans le bassin de Croïa, porta à cent dix mille combattants les forces combinées de Mahomet II contre cette capitale.

Scander-Beg, entourée d'ennemis dans la plaine et de traitres dans la ville, n'y attendit pas la jonction des deux armées. Il courut lui-même, de montagne en montagne et de tribu en tribu, évoquer dans le coeur des paysans albanais la passion de la patrie, les souvenirs de la gloire, le vieil attachement à son nom; soixante mille montagnards se levèrent à sa voix, redescendirent avec lui sur la plaine de Croïa, et, coupant en deux leurs ennemis, combattirent en un seul jour, mais séparément, l'armée de Hamza et l'armée de Balaban-Pacha.

Avant que le soleil fût au milieu de sa carrière sur la plaine étroite de Croïa, l'armée de Hamza et de Mosès, ébranlée par la

présence et par le nom de Scander-Beg, s'était dispersée dans les gorges et dans les forêts. Hamza et Mosès, abandonnés de leurs complices, étaient tombés sans combattre dans les mains des Albanais patriotes, et conduits enchaînés aux pieds du héros qu'ils avaient trahi. Scander-Beg, soit humanité, soit politique, fit délier de leurs chaînes son neveu et son ancien ami, et ordonna à ses officiers de les conduire captifs dans Croïa.

XXVII

Un changement rapide de manoeuvre présenta de front les soixante mille Albanais à l'armée de Balaban-Pacha, qui s'ébranlait trop tard pour secourir Hamza. La victoire du matin et les gardes de Scander-Beg, sortis de Croïa au nombre de six mille, avaient doublé l'élan des vainqueurs. Les Turcs, consternés avant de combattre, ne suivaient que timidement l'intrépide Balaban, qui les adjurait au nom de leur religion et de leur gloire. Les janissaires seuls semblaient résolus de racheter tant de revers par la victoire ou par la mort.

Balaban, lançant son cheval jusqu'au pied des murs, haranguait de loin les citoyens pour les décider à abandonner leur tyran, quand une balle, tirée des remparts par un habile tireur albanais, lui coupa la parole en l'atteignant à la gorge. Le pacha, tournant machinalement la bride de son cheval vers son camp, fut rapporté mort par l'animal jusqu'à sa tente, où son cadavre inanimé roula devant ses soldats.

Cette chute fut la déroute de l'armée: privée de chef, cernée du côté des gorges de Tyranna, sa seule retraite, par les paysans de Scander-Beg, poursuivie par la garnison de Croïa, il n'échappa des quatre-vingt mille Turcs que quelques fuyards, qui escaladèrent les rochers de cet amphithéâtre. Les villes déjà occupées par les Turcs massacrèrent leurs garnisons. Ce fut une seconde délivrance de l'Albanie tout entière. L'âme d'un seul homme avait ressuscité un peuple.

XXVIII

La victoire, la patrie, la justice, lui demandaient le sang des traîtres qui avaient conjuré sa mort et conduit les Turcs au coeur de leur pays. Hamza et Mosès s'attendaient à la mort. Scander-Beg les fit comparaitre devant lui à son retour à Croïa; Hamza, versant des larmes; se prosterna à ses pieds et implora la vie.

„Jé vous ai élevé et aimé comme mon fils, lui dit Scander-Beg attendri; je ne me souillerai pas de votre sang; recevez „une secondé fois de moi la vie et la liberté; si le repentir me „rend votre tendresse, expiez votre trahison par de nouveaux „services à notre patrie; si vous devez me trahir encore, re- „tournez chez les Turcs pour leur apprendre que Scander-Beg „ne craint pas un ennemi de plus.“

Mosès reçut également des reproches tendres pour toute peine de sa perfidie. Scander-Beg lui rendit un commandement dans ses troupes.

Hamza, ému, voua sincèrement son sang à son oncle: „Mais, „ldi dit-il; ma femme et mes enfants sont en otages à Andri- „nople, dans le sérail du sultan. Si Mahomet apprend que vous „m'avez rendu la liberté, il croira que j'ai été volontairement „vaincu par vous à la tête des troupes qu'il m'avait confiées pour „vous combattre. Ma femme et mes enfants expieraient par leur „supplice la trahison qui me sera imputée par nos ennemis. „Faites-moi reconduire dans mon cachot chargé de ces chaînes; „gardez-moi quelques jours comme un captif réservé à la peine; „qu'une main secrète mouvre ensuite ma prison, et que je pa- „raisse m'être échappé une nuit en escaladant les remparts pour „chercher un refuge contre votre colère à la cour de Mahomet; „le sultan alors verra en moi un allié malheureux, mais fidèle, „me rendra ma femme et mes fils, me confiera ses plans contre „vous, et, quand j'aurai reconquis sa confiance, dérober ses se- „crets, assuré la fuite de ma famille, je reviendrai moi-même „trahir pour ma patrie l'ennemi des Albanais.“

Scander-Beg, habitué à ces ruses de ces barbares compa- triotes, consentit au désir de son neveu. Hamza s'enfuit, de connivence avec son oncle, à Constantinople, et reconquit en apparence les faveurs de Mahomet; mais il y mourut par le poison peu de mois après, laissant sa femme et ses fils entre les mains des Turcs. Mahomet, informé par ses espions de la ruse, prévint la trahison par le supplice.

XXIX

Les revers, la mort de tant de généraux, et tant d'armées dévorées sans gloire par l'obstination d'un seul homme, jetèrent Mahomet II dans une impatience malade semblable à celle qui lui avait causé les insomnies de Constantinople. Ses vizirs craignirent pour sa vie ou pour leurs têtes. Le sultan, au retour du printemps, rentra lui-même par toutes les issues en Albanie

à la tête de deux cent cinquante mille hommes. Des ingénieurs européens, des artilleurs hongrois, des mineurs arméniens, des canons de siège pareils de calibre à ceux qui avaient pulvérisé les tours de Byzance, marchaient avec lui. Ni remparts ni rochers ne pouvaient désormais abriter l'indépendance de l'Albanie. Elle fut conquise lentement, rocher par rocher, citadelle, par citadelle sans pouvoir être jamais possédée.

Scander-Beg, sorti de Croia avec une poignée de patriotes, harcela sur les flancs les armées ottomanes, disputant ce qu'elles attaquaient, recouvrant ce qu'elles avaient conquis. Le roi d'Albanie était redevenu le chef de brigands; mais ces brigands étaient des héros. Ses nombreux exploits, chantés dans les épopées populaires de ces montagnes, se perdent dans la nuit des fables.

Mahomet traversa et retraversa en tous sens l'Albanie, depuis la mer de Durazzo jusqu'aux cimes de la Bulgarie, ne laissant de libres que les glaces, les forêts et les précipices où Scander-Beg et ses derniers défenseurs épiaient le reflux de l'armée ottomane pour relever une patrie sur ses pas.

Mahomet II, après avoir tout subjugué, retira ses troupes de l'Albanie, l'abandonnant à elle-même pour éviter des désastres nouveaux à ses garnisons. Il se borna à établir un cordon permanent de soixante mille fantassins autour de ces provinces sous deux généraux chargés de les surveiller et de les contenir.

XXX

A peine avait-il replié ses armées que Scander-Beg, sortant de ses retraites, reparut dans toutes les villes et dans tous les villages, convoquant tous les chefs à une ligue générale dont l'assemblée devait se réunir à Lyssus, ville maritime sur les frontières de l'Albanie. Il y avait abrité lui-même sa femme et son fils encore enfant.

Les princes, chefs et généraux de toutes les Albanies, s'y rendirent à sa voix pour y concerter l'insurrection et l'indépendance générale de leur patrie. Venise, Gènes, le pape, le roi de Naples, le roi de Hongrie, le duc de Bourgogne, les couvraient de leur alliance et de leurs subsides.

Scander-Beg était pour l'Occident le dernier champion du christianisme contre l'invasion de l'islam. Les rochers de l'Illyrie remplaçaient désormais pour eux les remparts de Constantinople. L'assemblée s'ouvrit dans la plus vaste église de Lyssus

ou Alessio. Le discours de Scander-Beg à ses confédérés, rapporté par des témoins vénitiens de cette représentation nationale, rappelle les harangues des héros d'Illomère. Le guerrier de l'Albanie en était en même temps, comme aux jours antiques de l'Épire, l'orateur et le poète. Il y a dans cette harangue, longue et confuse comme les entretiens sans art d'un chef de tribu avec ses compagnons, des accents qui résonnent de l'âme à l'âme et que l'éloquence héroïque trouve seule dans l'autorité du sang versé en commun pour la patrie.

„Il y a aujourd'hui vingt-trois ans, mes compagnons, dit Scander-Beg, que j'échappai par mon audace et par mon poignard à la captivité de cet Amurat qui m'avait dérobé à mon père, et que je rentrai au pays de mes ancêtres; la Providence m'a toujours depuis bien protégé ainsi que mon épée, et jamais je n'ai été blessé dans tant de combats sans avoir rapporté et jeté à vos pieds la tête du Turc qui m'avait frappé ou de son sabre ou de sa flèche.“

„Maintenant j'ai soixante-trois ans, je vais incliner vers la vieillesse, je suis criblé de blessures et atteint de maladies par les longues fatigues d'une guerre sans trêve. Il ne faut pas se plaindre, c'est la loi des hommes; ce qui est nécessité de la nature n'est jamais un mal; mais, pendant que j'ai encore force et clarté dans mon esprit, j'ai voulu parler pour vous recommander après mon trépas l'union, la concorde et la constance, qui peuvent seuls avec Dieu assurer la victoire et le bonheur de la patrie.“

„J'ai mon fils, amis et confédérés, que je vous recommande. Ses ans encore infirmes et tendres, et pour ainsi dire bégayants, ne sont capables par eux-mêmes de se défendre contre les agressions et calamités que les Turcs lui prépareront quand il n'aura plus son père. De mon vivant, je n'ai eu ni repos ni loisir, ni lieu ni heures fixes pour manger ou dormir; les nuits et les jours ont été uns pour moi; j'ai loyalement partagé toutes les dépouilles avec vous, qui avez partagé tous mes dangers, labeurs et combats; or, mes amis, je meurs, je vous laisse, je m'en vais; prenez mon fils Jean à ma place, lequel, pour image et ressemblance de son père, je vous offre pour mon vicaire et lieutenant.“

A ces mots, l'évêque, prenant l'enfant des bras de la princesse sa mère éplorée, le mena par la main au milieu des guerriers de Scander-Beg, devant la chaire. Scander-Beg alors, s'adressant d'une voix à la fois paternelle et solennelle à l'enfant:

„Mon fils Jean, lui dit-il, tu vois que je meurs et que je te laisse petit enfant et *tendrelet*. Si tu es ligé, je te laisse un royaume certainement stable et ferme; si tu ne l'es pas, faible et divisé. Mais prends bien garde que si tu prends trop jeune le commandement de ces États, où tu seras sans cesse harcelé par le tyran Mahomet II, il accablera ta faiblesse; c'est pour-
quoï, dès que tu auras fermé mes yeux, va te réfugier avec ta mère en Calabre et dans les villes des princes chrétiens, et surtout chez le noble sénat vénitien, qui te rétablira en ton royaume dès que tu seras en adolescence.“

Puis, après de longs et sages conseils sur la guerre contre les Turcs et sur le bon gouvernement de la patrie:

„Par ces entrailles de père, reprit avec larmes Scander-Beg, je te prie et te reprie, ô mon fils! de ne rien faire qu'avec le conseil de tes parents; amis et fidèles ici présents.“

XXXI

A cette péroraison de son discours, une rumeur, pénétrant de la ville dans l'église, se répandit que les Turcs au nombre de quinze mille, s'approchaient de Lyssus et avaient saccagé déjà la ville voisine de Scutari d'Illyrie: „Sortez, mes compa-
gnois, s'écria Scander-Beg, malgré ma faiblesse je vais m'armer, et je serai bientôt avec vous.“

On le revêtit, en effet; de ses armes, on le soutint sur son cheval, et il sortit dans la campagne avec une poignée de cavaliers albanais. Les Turcs, à l'aspect de Scander-Beg, dont ils connaissaient les armes et le cheval, et dont ils ignoraient la maladie, s'enfuirent devant l'ombre de leur exterminateur.

Ses Albanais le ramenèrent triomphant, mais mort, dans Lyssus. Il avait rendu le dernier soupir sous sa cuirasse, à cheval, et le sabre à la main. L'Albanie était morte avec lui. Son corps fut inhumé dans l'église de Lyssus. Il y reposa comme le corps du saint protecteur de l'Albanie, jusqu'au jour où, Mahomet II ayant conquis Lyssus sur les Vénitiens, les Turcs, chez qui la mort avait éteint la crainte et conservé l'admiration, cherchèrent sa tombe, ouvrirent son cercueil et adorèrent presque, *mort et dissout*, disent les chroniques vénitiennes, celui qu'ils regardaient vivant comme le fléau de leurs armées: „Ses os, disputés entre eux à la tombe, et enchassés comme des reliques dans l'or et l'argent, devinrent pour les janissaires des talismans d'héroïsme qu'ils portèrent sur leur poitrine;

„dans leurs campagnes, comme des inspirations surnaturelles
„de courage et des gages de victoire et d'invulnérabilité.“

XXXII

La force de son bras égalait l'intrepidité de son âme. Les Albanais et les Turcs le comparaient à Hercule et à Persée. Son arme habituelle, dont il avait appris le maniement dans les combats corps à corps contre les chevaliers persans, pendant qu'il servait dans le camp des Turcs, était le sabre recourbé de Damas. La lame du sien dépassait les proportions ordinaires. Ce sabre était devenu si célèbre depuis qu'il avait fendu en deux, devant Croïa, le corps de Yacoub-Pacha et de Haïder-Pacha, neveu de Balaban, que Mahomet II le fit demander en présent par ses négociateurs pendant la trêve.

Scander-Beg envoya l'arme merveilleuse au sultan. Mahomet, l'ayant fait éprouver devant lui par ses plus robustes guerriers sur des cuirasses et des brassards, ne vit rien de miraculeux dans cette arme, et la renvoya à Scander-Beg.

„Le miracle n'est pas dans la lame,“ dit Scander-Beg à celui qui la lui rapportait, „il est dans le bras.“

Sa veuve et son fils errèrent, après sa mort, dans les cours d'Italie, et survécurent peu au héros de l'Albanie. Ces provinces, dont Scander-Beg avait personnifié en lui jusqu'au prodige le sauvage-patriotisme, le génie aventureux, la bravoure surnaturelle, le brigandage habituel et la foi douteuse, restèrent mal annexées tantôt aux musulmans, tantôt aux chrétiens; patrie des aventuriers de toutes les religions et de toutes les causes, recrutant les armées ottomanes d'intrepides guerriers, portés par leur audace et par leur intelligence aux premières fonctions de la cour et des camps, tour à tour comme leur héros Scander-Beg, les plus énergiques soutiens et les plus dangereux rebelles de l'empire. Leur indépendance, courte et sublime comme un météore, n'avait été, comme leur caractère, qu'une aventure héroïque de leur nationalité. L'héroïsme fait un prodige, la vertu seule fait un peuple.

XXXIII

Libre du côté de l'Albanie, irrité contre les Vénitiens, qui avaient fomenté la guerre de Scander-Beg, Mahomet II se jeta avec toutes ses forces sur la presqu'île de Négropont, leur plus

riche possession et leur plus inexpugnable forteresse dans le fond de la Méditerranée.

Négrepont était l'ancienne Eubée des Grecs : moitié continentale, moitié insulaire, son site, ses ports, son étendue, sa fertilité, ses mines de fer ; sa capitale, Chalcis, ses monuments, ses temples, son illustration poétique par les vers d'Homère, sa gloire historique par la première bataille navale de Thémistocle contre les Perses près d'Artemisium ; les longues rivalités de Sparte, d'Athènes, de la Macédoine, pour se la disputer ; son commerce qui enrichissait Venise ; son pont fortifié de tours qui lui ouvrait ou lui fermait à volonté l'entrée du continent ; enfin, les flottes et les troupes que Venise y entretenait au cœur des mers et des terres maintenant au pouvoir des Ottomans, faisaient de Négrepont le Gibraltar de la Grèce, de l'Épire et de la Thrace. Frapper les Vénitiens à Négrepont, c'était les atteindre à Venise.

Le grand vizir Mahmoud-Pacha, déposé, comme on l'a vu, après la guerre de Caramanie, avait été rappelé par Mahomet II au rang de capitain-pacha ou de grand amiral de ses flottes. Il cingla avec trois cent cinquante grands navires vers l'île vénitienne, pendant que Mahomet lui-même s'avancait par terre avec cent mille hommes, et campait sur le même promontoire qui avait porté les tentes de Xercès en face de l'isthme fortifié qui nione à la terre l'île d'Eubée.

La flotte de Venise, intimidée pour la première fois par l'innombrable flotte de Mahmoud-Pacha, resta honteusement à l'ancre, loin du champ de bataille, sous les batteries de l'île de Salamine dans le golfe d'Athènes. Le tombeau de Thémistocle, que l'amiral vénitien Canale pouvait contempler du pont de son vaisseau, ne lui inspira pas son héroïsme. Mahmoud-Pacha put former impunément un pont flottant avec ses navires à l'ancre enchaînés les uns aux autres pour passer du continent dans l'île.

La capitale seule resta libre derrière ses murailles. Le gouverneur Paul Erizzo, digne d'autres auxiliaires, s'y défendit pour la gloire plus que pour le salut. Trois assauts en dix-sept jours de siège précipitèrent vainement vingt mille Turcs dans la mer ou dans les fossés ; un traître, corrompu par l'or de Mahomet, Thomaso Schiavo di Lebano, commandant de l'artillerie des Vénitiens, lui vendit la place. Erizzo, qui éventa trop tard la perfidie, fit étrangler le traître, et fit suspendre son cadavre à la fenêtre de son palais pour épouvanter ses complices.

Un quatrième assaut, dans lequel les femmes mêmes com-

battaient sur les brèches, laissa quinze mille cadavres ottomans sous les boulets ou sous les rochers précipités du haut des remparts. Le cinquième emporta la ville, et ne laissa à Erizzo d'autre asile que la citadelle. Encombré d'une population affamée, il y capitula à des conditions de salut et d'honneur pour ses soldats et pour le peuple. Mahomet promit tout et éluda tout. Le massacre acquitta sa promesse. Erizzo fut scié en deux, les Vénitiens empalés, écartelés, lapidés sur les ruines de leurs bastions; les Grecs épargnés comme sujets du sultan et emmenés en esclavage à Constantinople.

La fille unique d'Erizzo, Vénitienne digne du harem de Mahomet, fut amenée en hommage au meurtrier de son père. Mahomet, ivre de ses charmes, voulut la déshonorer de son amour. Elle résista jusqu'à la mort, fut punie par lui de sa douleur et de sa vertu, et poignardée par les eunuques dans les bras de son profanateur.

XXXIV

Le capitain-pacha Malimoud parut avoir recouvré par cette campagne l'estime de son maître. Son rival, le grand vizir Mohammed-Pacha, éloigné pour une expédition malheureuse en Asie contre les restes de la faction des Caraman, y perdit la moitié de l'armée d'Anatolie. Remplacé dans le poste de grand vizir par Ishak-Pacha, Mohammed-Pacha revint à Constantinople sans autre gloire que ses crimes.

Ishak-Pacha conduisit une nouvelle armée en Caramanie pour rétablir l'autorité des Turcs. Les deux fils de Mahomet II, Bayézid ou Bajazet et Mustafa, le premier gouverneur d'Amasie, le second gouverneur de toute la Caramanie, lui amenèrent leurs troupes. Mustafa se signala dans ces guerres intestines par des exploits et des grâces qui en firent l'idole des janissaires, et qui commencèrent à exciter les rivalités de ses frères et les ombrages de son père.

Le grand vizir s'empara d'un château élevé à la cime d'un rocher du Taurus et qui dominait de cinq cents coudées la mer de Chypre. Les restes de la famille des Caraman-Oghli s'y étaient retirés avec deux cents de leurs parents. La nièce des deux princes Caramaniens, réfugiée en Perse, y fut enlevée et envoyée, à cause de sa renommée de beauté, en présent à Mahomet. Bientôt le sultan passa lui-même en Asie, pour y combattre l'armée des Persans et des Turcomans, qui venaient de

traverser la Syrie dans l'intention de relever la souveraineté des princes Caramaniens.

Mahmoud-Pacha, rentré en grâce depuis la conquête de Négrepont, fut rétabli, avant le départ du sultan, dans le poste de grand vizir pour imprimer aux armements l'ordre, la promptitude et l'impulsion qui avaient valu, sous son premier vizirat, de si grands triomphes à son maître. C'était la première fois que les deux grandes nations musulmanes, les Persans et les Turcs, allaient s'entreheurter en Asie. Suspendons un moment le récit du règne de Mahomet II, pour caractériser le peuple qui venait disputer l'Asie Mineure à la race d'Othman. L'inimitié originelle entre ces deux races mahométanes, fondée sur un schisme dans leur foi commune et fomentée éternellement par des ambitions rivales et par des préventions populaires, fait partie de l'histoire des Turcs comme de l'histoire des Persans. Cette inimitié, fatale à la race des Ottomans comme à la race persane et arabe, a sauvé seule l'Occident de l'invasion universelle de l'islamisme. On dirait que l'islamisme, divisé en naissant par le schisme des sectateurs d'Omar et des sectateurs d'Ali, portait le germe de son affaiblissement dans ses dissensions.

LIVRE QUATORZIÈME

I

Les Perses dans leur nom antique, les Persans dans leur nom moderne, sont un peuple primitif, né de lui-même dans le berceau ténébreux des âges anté-historiques. Ils n'apparaissent pour la première fois dans la fable ou dans l'histoire qu'avec ce caractère de haute civilisation, de maturité et presque de décadence politique, morale et littéraire, qui indique l'extrême vétusté des nations. On pourrait les appeler les Grecs et les Italiens de l'Orient. Tout date d'eux et ils ne datent de personne. La nature autant que la civilisation les a doués d'une incontestable supériorité d'intelligence et de sociabilité sur les races qui leur disputent la haute et la basse Asie; aussi héroïques que les Tartares, aussi philosophes que les Hindous, aussi religieux que les Arabes, aussi industriels que les Chinois, aussi conquérants que les Turcs, ils ont de plus que chacune de ces nations auxquelles ils confèrent, cette promptitude d'intelligence, cette souplesse d'esprit, cette élégance de mœurs, cette grâce héroïque de chevalerie, cette activité de mœurs, de travail, d'industrie, de politique, d'arts, de lettres, de poésie, de philosophie, de religion, qui font de la Perse un des foyers les plus éclatants de l'esprit humain.

On peut dire aussi qu'ils ont les vices de leur supériorité, le dédain des races moins douées qu'eux par la nature, l'instabilité de leurs institutions, la facilité de changement, la promptitude à la révolte, le jeu avec les serments, la finesse dans la diplomatie poussée jusqu'à la ruse, l'hypocrisie qui leur fait prendre ou quitter tous les rôles, selon leurs intérêts plus que selon leurs convictions; la souplesse dans la tyrannie, l'insolence dans la liberté, le courage par élan, le découragement par lassitude, l'adulation, cet abus de la politesse, la foi peu sûre, cette défaillance du caractère le plus essentiel à l'honnête homme, la vérité;

en un mot, tout ce qui constitue à la fois dans les mœurs d'un peuple la noblesse de la nature et la décadence de la corruption.

Tel était et tel est encore aujourd'hui le génie du peuple persan.

II.

Les Persans occupent dès les temps primitifs le vaste espace presque partout encaint et sillonné de montagnes entre le fleuve Oxus qui les sépare de la Tartarie et de la Chine, le golfe Persique qui les sépare des Indes, la mer Caspienne qui les sépare des Scythes ou des Moscovites, la mer Noire qui les sépare des Russes et le grand désert de Bagdad qui les sépare de l'Arabie et de la Turquie. Leur sol est léger mais fertile, leur ciel pur, leur climat sain. Leur race est belle, élancée, vigoureuse, habile à dompter le cheval, consommée au maniement des armes. Les Parthes leur ont laissé leurs traditions équestres, l'arc et la flèche tirée en fuyant.

Ils participent selon les lieux et les tribus de tous les modes d'existence des peuples de l'Orient; ici nomades, là sédentaires, promenant leurs tentes à la suite de leurs troupeaux, de pâturage en pâturage, dans les provinces voisines de l'Arménie; agriculteurs dans les plaines de Schiras, de Tauriz et d'Ispahan; artisans dans leurs grandes villes; courtisans dans leur capitale; guerriers dans leurs camps; trafiquants dans leurs bazars; voluptueux dans leurs harems; poètes et philosophes dans leurs loisirs; extrêmes en tout, dans la sagesse comme dans le vice, leur attribut dominant est l'imagination. Cette imagination leur colore la vertu, la gloire, la passion, l'amour, l'ambition, le crime, de couleurs si vives, qu'elle leur donne à la fois le délire tout-puissant de l'enthousiasme et la mobilité de l'inconstance: peuple qui atteindrait à tout s'il pouvait désirer longtemps la même chose.

III.

Leur histoire a le caractère de leur génie. Elle ressemble aux fables arabes contées par les poètes sous la tente. Elle est plus pleine des vicissitudes et des péripéties de la fortune qu'aucune histoire des autres nations. Tout y est étrange, merveilleux, rapide, fugitif comme des ombres sur les flancs de leurs montagnes. Leurs capitales s'élèvent et disparaissent comme des apparitions fantastiques dans le désert; leurs dynasties s'é-

tablissent, s'écroulent, se remplacent, se succèdent avec l'instabilité des flots. Ils conquièrent et sont conquis sept fois dans dix siècles. Le regard a peine à suivre le torrent tumultueux de leur destinée. Les événements dont elle se compose ressemblent plus au poème ou au roman qu'au cours lent et régulier des choses humaines. Ils donnent le vertige en passant devant les yeux de l'historien.

IV

Gustasp, qu'on croit être Darius I^{er}, l'un des grands conquérants de leurs annales, banni par son père, roi d'une province de Perse, se réfugie, suivant une ancienne légende, sous le costume d'un simple guerrier et sous un nom inconnu, à la cour de l'empereur de l'Ouest ou de Constantinople. L'empereur, voulant donner un époux de son choix à la belle Katyoun, sa fille, fait passer sous les fenêtres du palais les jeunes nobles de l'empire. Gustasp frappe les yeux de Katyoun par sa beauté martiale. L'empereur s'irrite de cette préférence accordée à un obscur étranger. Pour punir sa fille, il la donne à Gustasp et l'abandonne à l'humilité de cette union. Gustasp emmène son épouse en Perse, se fait reconnaître de ses partisans, lève une armée pour reconquérir son droit à l'héritage paternel contre ses frères. Au moment de combattre, ses frères, par respect pour son droit d'aïnesse, lui rendent les armes, et le couronnent dans le camp. Son père abdique en sa faveur et se retire dans la solitude pour s'y sanctifier. Gustasp règne, combat, conquiert, réunit la Perse entière sous un seul sceptre et invite l'empereur de l'Ouest à venir visiter son empire. L'empereur reconnaît l'étranger qu'il a méprisé dans Gustasp et sa fille dans la reine de douze royaumes. C'est ce souverain qui adopta et qui fit adopter à ses sujets le culte du feu, ou la religion de Zoroastre.

V

Leur religion jusque-là paraît une dérivation moitié symbolique, moitié idolâtre, des mystérieuses religions de l'Inde, source sans fond de croyances humaines, d'où la plus pure adoration a coulé primitivement pour les sages et d'où les symboles divinisés par le vulgaire avaient coulé en idolâtrie pour le peuple.

„La religion primitive de la Perse, dit-un de leurs historiens, les plus versés dans leur antiquité était la croyance dans un

„être suprême qui a créé les mondes par sa puissance, et qui „les gouverne par sa providence. Une crainte respectueuse de „ce Dieu, mêlée d'amour et d'adoration; un respect pieux pour „les pères et les vieillards; une charité fraternelle pour le genre „humain; une tendre compassion pour les animaux, partie ani- „mée, souffrante et ayant une parenté avec l'homme dans la „création. Ils reconnaissaient même une vie et une intelligence „respectables à un degré inférieur dans les végétaux.“ C'est le fond divin des doctrines de l'Inde dépouillées de leurs raffinements métaphysiques ou de leurs superfétations populaires.

Mais ces doctrines, altérées en Perse comme aux Indes par les superstitions et par les crédulités populaires, s'étaient converties en idolâtries. Zoroastre, sorte de Mahomet persan né sous le règne de Gustasp, tenta de réformer cette religion corrompue, non en la dépouillant de tout symbole, chose trop ardue à la nature du peuple, mais en la ramenant à l'adoration du Créateur unique sous le culte des éléments créés et gouvernés par lui. Derrière et au-dessus de ces éléments, Zoroastre adorait et faisait adorer leur divin auteur. Il choisit parmi ces éléments celui qui, par l'éclat, la puissance, le mouvement, la flamme, la multiplicité répandue dans le firmament sous l'apparence des astres du jour et de la nuit, devait paraître aux yeux des hommes contenir le plus de divinité, le feu; il institua le culte du feu comme symbole, et non comme dieu. Mais on peut dire que Zoroastre, par cette concession aux habitudes des Persans, n'osant pas les élever tout d'un coup à l'adoration de Dieu, ne fit que changer d'idolâtrie pour ses sectateurs; malgré la transcendence de sa religion, les peuples prirent le symbole pour le dieu, et s'éloignèrent davantage de la pure adoration de leurs ancêtres. Il prouva une fois de plus qu'il ne faut pas allier la vérité à l'erreur pour la communiquer aux hommes; car les hommes faibles de foi et d'intelligence prennent l'erreur qu'on leur concède, et laissent la vérité qu'on leur impose.

Zoroastre, fils d'un noble Persan nommé Porochasp, déjà illustre par sa sagesse, fut nourri, disent les traditions de la Perse, du lait d'une vache qui ne mangeait que des feuilles d'un seul arbre appelé *l'arbre de l'intelligence du bien et du mal*; aucune vie, même végétale, n'avait ainsi été détruite pour lui donner l'existence. Il sourit en naissant comme un héraut qui venait apporter un heureux message au monde, et son corps répandait une telle lumière, qu'elle éclaira toute la chambre où sa mère venait de l'enfanter. Pline raconte aux Romains cette tradition de la naissance et de la pureté du prophète persan.

Jeune, il se retira dans les montagnes d'Alburz pour y méditer sa doctrine. La grotte qu'il habitait était sculptée sur ses parois de figures mystiques des éléments, des saisons, des astres. Il en sortit le feu céleste dans la main :

„Dieu, annonça-t-il aux Persans, *n'est autre chose que l'infini de l'intelligence, de la puissance, de la beauté, du temps, du mouvement, de l'espace.* Il est le principe du bien; il a permis la coexistence momentanée d'un autre principe, le principe du mal, nommé Ahrimane, pour éprouver la nature et les hommes. Mais, à la fin des épreuves, il anéantira le principe du mal, et absorbera tout dans son infini de perfection.“

La nuit était le symbole du mal; la lumière était le symbole de Dieu. Les préceptes religieux du prophète, mêlés de préceptes moraux et politiques, sont, dit-il, des ordres que l'esprit de Dieu lui communique sous la forme lyrique de l'apostrophe, de l'interrogation, de la parabole :

„Ne laisse pas éteindre le feu, dit l'ange. Le feu est de Dieu; et qu'y a-t-il de plus beau que cet élément? Il ne demande que du bois et des parfums! Je te confie, ô Zoroastre! la terre à cultiver pour que le travail la féconde! Je te confie l'eau qui coule, l'eau qui dort, l'eau des rivières, l'eau des neiges qui descend de loin des montagnes, l'eau des pluies, l'eau des fontaines; apprends aux hommes que c'est l'eau qui rend toutes les choses vivantes; elle fait tout verdoyer et fructifier-la.“

„Défends aux hommes, ô Zoroastre! de détruire ou d'arracher avant leur saison les plantes ou les fruits de la terre, car ils ont été créés pour la nourriture et la satisfaction des besoins des hommes et des animaux!“

Il légua un livre, le *Zend-Avesta*, Coran de ses sectateurs, et institua des prêtres pour le lire et le commenter devant le peuple en veillant sur l'éternité du feu sacré. Cette puérilité devint le fond de son culte : vérité et morale viciés par un mensonge accordé au peuple. Gustasp l'adopta et le fit adopter à la nation. Il subsista jusqu'à l'avènement en Perse de la religion de Mahomet.

Les dynasties qui succédèrent à celle de Gustasp conquièrent et perdirent tour à tour la Tartarie, les Indes, la Chine, l'Arabie, la Syrie. Leurs monuments, détruits par Alexandre, attestent, par les ruines gigantesques de Persépolis, bâtie par Djemschid, des puissances, des arts, des richesses, qu'on ne peut mesurer sans étonnement à l'échelle des civilisations de l'Occident.

Dans le quatrième siècle après Mahomet, les khalifes de Bag-

dad régnaient sur une partie de la Perse tombée en différentes principautés anarchiques depuis la conquête des Arabes. Un sultan musulman du Khorasan, Mahmoud, les réunit dans sa main après avoir subjugué les Indes et rapporté leurs dépouilles à Ghazna, sa capitale. Il y poursuivit l'extinction de l'idolâtrie.

Sa justice était aussi inflexible que sa piété. Un pauvre Persan s'étant plaint à lui de l'insolente oppression d'un jeune noble qui violait souvent son seuil, et qui le chassait de sa maison pour passer la nuit avec sa femme, Mahmoud dit au mari outragé de venir le prévenir la première fois que le jeune audacieux serait ainsi enfermé dans sa demeure. En y entrant, Mahmoud ordonna d'éteindre la lampe allumée dans la chambre, et, saisissant l'amant qui cherchait à fuir, il lui trancha la tête d'un coup de son yatagan.

„Apportez maintenant de la lumière,“ dit-il d'une voix émue.

A la clarté des torches, il contempla le cadavre inconnu, tomba à genoux et rendit grâces au ciel d'avoir fait son devoir de roi; puis, demandant une jarre d'eau au mari, il la but d'un seul trait sans reprendre haleine.

„— Vous êtes surpris de ma soif, dit-il au malheureux „vengé par sa main; sachez donc que, depuis le jour où vous „m'avez instruit de l'outrage que vous subissiez, je n'ai ni mangé, „ni bu, ni dormi; je soupçonnais qu'il n'y avait qu'un de mes „fils qui fût assez confiant dans l'impunité pour oser commettre „ouvertement un si grand crime. Résolu de faire justice à mes „sujets, même contre mon propre sang, j'ai éteint la lumière afin „que la faiblesse d'un père ne m'empêchât pas d'accomplir le „devoir d'un souverain; les prières que vous m'avez vu „noncer après le coup étaient en actions de grâce à Dieu de ce „qu'il m'avait épargné l'horreur d'avoir immolé un de mes „enfants, et j'ai bu alors pour la première fois avec l'avidité d'un „homme qui n'a pas éteint sa soif depuis tant de jours.“

Sa dynastie périt sous les coups des Seldjoukides.

VI

Les Turcs de la tribu de Seldjouk fondèrent, quatre cents ans après Mahomet, à leur tour, ainsi qu'on l'a vu, une dynastie qui fut renversée par les Mongols tartares de la tribu de Gengiskhan. Les souverains de ces diverses races décomposèrent encore la Perse en plusieurs royaumes. Le principal de ces

royaumes devint l'apanage d'un des esclaves turcs que son maître avait amenés au nombre de quarante pour les vendre à Massoud, un de ces rois. L'esclave s'appelait Ildighiz. Le vizir de Massoud, en ayant acheté trente-neuf, laissait le dernier au marchand à cause de sa petitesse et de son enfance :

„Vous en avez acheté trente-neuf pour l'amour du sultan
„votre maître, dit l'enfant au vizir, achetez-moi pour l'amour
„de Dieu.“

Le vizir l'acheta, et le plaça dans les derniers offices de la cuisine du palais. Il s'éleva de cet humble service à des services supérieurs par son intelligence et son zèle, et monta jusqu'au rang de vizir, d'où l'affection du peuple l'éleva au trône.

Timour laissa, comme nous l'avons raconté, la Perse à son fils Schah-Rokh, le plus mûr et le plus politique de ses enfants. Schah-Rokh la gouverna jusqu'à soixante et onze ans. Son fils Oloug-Beg, dont les travaux astronomiques ont été récemment mis en lumière, est le dernier représentant de l'école scientifique des Arabes; ce prince vertueux, mais inhabile aux armes, perdit le royaume et la vie sous le parricide de son fils. Six mois d'un règne orageux furent le seul prix de ce crime. Le coupable tomba sous l'indignation de sa propre armée. D'arrière-petits-fils de Timour se succédèrent rapidement sur le trône. Les Turcomans de la tribu du Mouton blanc, refoulés jadis par Timour jusqu'à Van, dans les gorges de l'Arménie, sur les racines du mont Ararat, étaient redescendus dans les plaines depuis que les Turcs avaient tari l'inondation des Tartares de Timour. Leur chef, nommé Ouzoun-Hassan, avait établi sa capitale à Diarbekir.

Ouzoun-Hassan, profitant des dissensions de la Perse, et harcelant tour à tour les armées de ses différents princes avec ses hordes indisciplinées mais intrépides de Turcomans, avait fini par les anéantir les uns par les autres. Ayant dépecé ainsi, province par province, tout l'héritage des fils de Timour, Ouzoun-Hassan était enfin monté au trône de la Perse recomposée sous sa main. Les Arabes, les Mongols, les Turcomans, les Persans, lassés d'anarchie, et pacifiés par sa tyrannie, lui concédèrent unanimement le pouvoir suprême.

C'était un prince consommé par l'âge, par les luttes avec l'adversité, par la politique; d'un esprit aussi entreprenant que son cœur était ambitieux, voulant justifier cette ambition par la gloire, et se faire pardonner la conquête par la grandeur qu'il rendrait au nom des Persans. Les Européens, qu'il appelait, comme Mahomet II, à la cour d'Ispahan, lui apportaient le com-

merce, les arts, la discipline, l'artillerie de l'Europe. Ils le dépeignaient comme un vieillard encore vert et beau à soixantedix ans, grand, mince, majestueux de pose, gracieux de visage, éloquent de paroles, infatigable à cheval; adroit à la flèche et au sabre, adoré de ses armées, insatiable d'activité et regardant avec une jalouse admiration la chute de Constantinople et la conquête de l'Europe et de l'Asie par la main de Mahomet II, fils des mêmes Tartares, mais plus vieux et plus heureux que lui dans l'empire.

Telle était la Perse au moment où Mahomet II, en annexant toute la Caramanie à l'empire, et en arrachant aux Turcomans de la race des Caraman-Oghli Tokat et toutes leurs capitales, excita les ombrages de Ouzoun-Hassan. Il avait un prétexte pour s'immiscer dans les affaires de l'Asie Mineure. Les deux fils d'Ibrahim-Caraman, Ishak-Beg et Pir-Ahmed, s'étaient réfugiés à sa cour, et ne cessaient de le provoquer dans l'intérêt de sa sûreté et de sa gloire au rétablissement de leur maison. Son ambition de suprématie n'avait pas besoin d'autre provocation que son envie contre le vainqueur de Constantinople. Il se ligua avec les Vénitiens et les chevaliers de Rhodes, ennemis nés des Ottomans. Leurs flottes combinées attaquèrent la Caramanie par les rivages de la mer de Chypre, pendant que les Persans s'avançaient par les vallées de la basse Arménie vers Erzeroum.

Le jeune Mustafa, en attendant son père, reçut les premiers chocs de l'armée d'Ouzoun-Hassan avec une infériorité de forces mais une supériorité de courage qui balança quelque temps le nombre. Mahomet II, laissant à Constantinople son fils Djem, appelé *Zizim* par les chroniques italiennes, passa en Asie avec l'armée d'Europe et avec Bajazet, son fils aîné. Il lui destinait le trône; il voulait l'exercer aux armes. Le caractère à la fois inquiet, jaloux et licencieux de Bajazet avait besoin de la rude discipline des camps sous son père.

Mais déjà la ville de Tokat, boulevard de la Caramanie, avait été emportée d'assaut par Omar-Beg, vizir du schah des Persans, et par le jeune Yousouf-djé-Mirza, neveu d'Ouzoun-Hassan. Les Persans y avaient surpassé les férociétés des soldats de Timour. La présence des deux princes expulsés de Caramanie et les vengeances qu'ils exerçaient sur leurs anciens sujets reconquis, donnaient à cette guerre le double caractère de guerre de conquête et de guerre civile. Keduk-Ahmed-Pacha, qui s'était élevé par son courage du rang de simple janissaire au rang de prince et de général de Mahomet, soutenait seul en avant de Koniah

le poids de l'armée d'Ouzoun-Hassan. Une bataille pouvait livrer aux Persans le cœur de l'Asie Mineure. Mahomet, impatient des lenteurs de ses préparatifs et de la marche de sa propre armée, écrivait lettre sur lettre à son fils Mustafa, pour animer son ardeur et pour soutenir sa constance. Ces lettres expriment, dans un style à la fois pompeux et sauvage, la haine du sultan contre le schah de Perse.

„Mon fils heureux et brave! Toi reflet lumineux de ma „gloire, disait une de ces lettres, sache qu'Ouzoun-Hassan, qui „inérîte la corde et la potence, nous a adressé des messages injurieux et des menaces. Nous avons dédaigné de répondre à „ce fou autrement que par le mépris; nous avons gardé un „silence terrible fait pour changer ce renard en lièvre; aujourd'hui nous nous avançons pour le combattre avec nos lions de „bataille! Frappe ses émirs en nous attendant; nous te nommons chef suprême de nos armées devant les siennes.“

Cette lettre fut bientôt suivie d'un corps d'avant-garde commandé par Daoud-Pacha. Ce renfort, insuffisant pour refouler les Persans, envoyé à Mustafa par le grand vizir Mahmoud, devint bientôt une des causes de la mort de ce ministre. Mahmoud ralentit la marche du sultan lui-même, de peur de compromettre le chef de l'empire dans une lutte trop inégale avec Ouzoun-Hassan: il conseilla à son maître de laisser porter et recevoir les premiers coups par son fils et ses lieutenants. Il lui préparait à lui-même une armée de réserve plus nombreuse pour la campagne prochaine. Pendant ces hésitations de son père et du vizir, Mustafa, attaqué par les Persans sur les bords du lac Koraili, dans le pays d'Hamid, combattit avec tant de constance et de bonheur contre le neveu d'Ouzoun-Hassan, qu'il anéantit l'armée persane et força le Mirza Yousof à fuir avec ses débris jusqu'au camp de son oncle, derrière Erzeroum.

„Le plus humble de vos esclaves, écrivit Mustafa à son père, „se prosterne dans la poussière de votre trône. Voici:

„Tandis que vous m'écriviez vos ordres, le neveu d'Ouzoun-Hassan, vil scorpion, ainsi que les fils des Caraman-Oghli, „Kasim et Pir-Ahmed, se portaient rapidement en avant, en „passant à côté de Césarée de Cappadoce; ton esclave passa en „revue tes soldats devant Koniah, et marcha à eux. (Mardi, 18 „août 1472.) Les deux armées se rangèrent en bataille. On „combattit depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; mais „la fortune abandonna nos ennemis à la chute du jour. Les „chefs persans et turcomans ont été faits prisonniers, les begs „les plus renommés ont mangé la terre; leurs cadavres décapi-

„tès sont devenus la proie des vautours dans ce monde, et l'objet du mépris dans l'autre. Que le Dieu de l'univers soit loué! „Ils ne se relèveront pas de cette chute. On peut espérer qu'Ouzoun-Hassan lui-même tombera sur la terre qu'il a voulu dévorer; qu'il y restera sans linceul et sans tombeau, et servira „de nourriture aux fourmis. Qu'il en soit ainsi! Un esclave de „Ta Hauteesse, le premier écuyer tranchant, Mahmoud, part pour „l'annoncer cette nouvelle; un autre esclave, le premier écuyer „de tes écuries, Keyvan, te porte les têtes; tous deux baisseront „la poussière favorisée que soulèveront les pieds du cheval que „tu montes! Moi ton esclave, MUSTAFA.“

VII

Cette victoire, trop complète peut-être pour un lieutenant, souleva à la fois l'orgueil et la jalousie de Mahomet II. Il s'arrêta quelques jours à Scutari, où il avait déjà planté ses tentes au milieu des troupes rassemblées de toutes les parties de l'empire par son vizir, l'habile et fidèle Mahmoud. Il adressa de là une lettre impérieuse à Ouzoun-Hassan :

„Celui qui, enflé de vanité, lui disait-il, ne connaît plus de „frein, et se prévaut des faveurs de la fortune pour commettre „l'injustice, peut compter qu'il est sur le bord de l'abîme où sa „puissance va s'engloutir; sa tête n'est remplie que de chimères „inspirées par Satan; chasse-les, et prête l'oreille à la raison, „cette grande médiatrice entre les hommes. Notre empire est „le centre de l'islamisme; le sang des infidèles est l'huile qui a „alimenté de tout temps la lampe qui l'éclaire; si tu reviens „contre nous, tu es un ennemi de la foi; j'ai sellé mon cheval „et ceint mon sabre pour exterminer les infidèles. Dieu me „choisit pour être l'instrument de sa vengeance. Mon bras suffira pour effacer ton nom de la face de la terre. Je ne t'en dis „pas davantage. Heureux celui qui ne cherche que le bien!“

VIII

Mahomet II, marchant avec cent vingt mille hommes, après avoir adressé ce défi à Hassan, rencontra son fils Mustafa à *Begbazarî*. Mustafa se prosterna avec d'autant plus d'humilité qu'il avait une plus grande gloire à faire oublier. Il baisa la main de son père. Son frère Bajazet, qui gouvernait Amasie, fut rejoint dans cette halte par quarante mille azabs de son gouvernement, accourus pour fortifier l'armée du sultan. Les trois

princes s'avancèrent ainsi jusqu'à l'Euphrate, fleuve qui traverse presque d'une mer à l'autre cette base du triangle de l'Asie Mineure. Ouzoun-Hassan, accouru pour venger l'humiliation de ses armes sous son neveu, y attendait, dans une position choisie et fortifiée, les armées de Mahomet. La première rencontre, mal engagée par la témérité de Mourad-Beg, qui commandait l'avant-garde des Turcs, précipita une foule de pachas et de begs dans un piège tendu par Ouzoun-Hassan. Il se vanta d'avoir pour prisonniers la fleur de l'armée ottomane.

„Ne triomphe pas encore,“ lui répondit un de ces prisonniers, fils de Timour-Khan, gouverneur du Péloponèse, „mon maître a des centaines de milliers d'hommes qui valent plus que nous!“

Mahomet, consterné, eut un songe qui releva son courage et celui de son armée. Il rêva que, dans une lutte corps à corps contre Ouzoun-Hassan, il portait au roi de Perse un coup si terrible dans la poitrine, qu'un morceau de son cœur s'était détaché et était tombé à terre. Confiant dans cet augure, il marcha six jours sur les traces d'Ouzoun-Hassan, qui s'était replié dans une position plus forte encore à Terdjan. L'armée persane, étagée sur les gradins naturels d'Otloukbéli, était commandée, au centre par Hassan, aux ailes par ses deux fils. Les deux fils de Mahomet, Bajazet d'un côté, Mustafa de l'autre, commandaient aussi sous leur père les deux flancs de son armée.

Mustafa s'élança le premier à la tête des akindjis et des azabs, et, brisant du choc les rangs des Persans, tua de sa main Séinel-Beg, Behadur, fils du roi. Mahmoud, aga ou général des azabs, descendit de cheval, coupa la tête de Séinel et la porta à Mahomet au nom de son fils.

Toute l'armée vit dans cette mort la réalisation de la prophétie du songe; car les fils s'appellent, dans la langue persane, *un morceau du cœur de leur père*.

Bajazet, émule de son frère, pénétra aussi loin dans les flancs de l'armée persane qu'il avait devant lui. Ouzoun-Hassan, découvert et cerné, s'enfuit en pleurant son fils et son armée. Trente mille Turcomans, enveloppés par la cavalerie de Mahomet, furent massacrés de sang-froid pendant trois jours par les bourreaux. Pour suffire à ce carnage sans ralentir la poursuite d'Ouzoun-Hassan, à chaque halte on en massacrait quelques centaines. Les cadavres des émirs, des begs et des généraux d'Ouzoun-Hassan jalonnèrent la route des Turcs. Arrivés devant Kara-Hissar, forteresse de la basse Arménie, Mahmoud, le grand vizir, conseilla au sultan d'en faire le siège avant

de s'engager plus avant dans une contrée suspecte; Mahomet II, indigné, apostropha injurieusement son vizir en lui reprochant sa timidité.

„Ce ne sont pas des forteresses, ce sont des armées qu'il faut „à ma vengeance!“ lui dit-il.

Kara-Hissar s'ouvrit d'elle-même devant Mahomet. Il y donna la liberté à quarante mille esclaves des deux sexes que l'armée traînait à sa suite depuis sa victoire, soit pour racheter le sang des prisonniers égorgés, soit pour conquérir par cette magnanimité inusitée la popularité chez les Turcomans des frontières, dont il voulait se faire des alliés contre la Perse. Ses lettres de victoire, et la fuite d'Ouzoun-Hassan jusqu'à Schiraz, au cœur de la Perse, apprirent aux cours d'Europe, d'Égypte et d'Asie le premier triomphe des Turcs sur les Persans.

Le vainqueur, effrayé des déserts que ses armées avaient à traverser pour atteindre Ouzoun-Hassan à Schiraz, revint lentement à Constantinople, méditant une autre vengeance contre les Vénitiens et les chevaliers de Rhodes, complices désormais isolés d'Ouzoun-Hassan. Mustafa, son fils, fut chargé, avec l'armée de Caramanie, d'achever la pacification de ces provinces. Mais ce jeune prince ne jouit pas longtemps de cette faveur apparente de son père: le sultan, par les conseils, dit-on, de Mahmoud, le grand vizir, ou par le conseil de sa propre jalousie, le rappela promptement à Constantinople. Il envoya à sa place, pour gouverner la Caramanie, son troisième fils, Djem-Sultan, à peine âgé de dix-huit ans, mais dont les vertus, les talents et le courage précoces faisaient l'ornement de sa cour et les délices des musulmans. Poète et guerrier, Djem avait écrit déjà un poème romanesque en persan, dédié à son père. Passionné pour la lutte corps à corps, dont il avait appris les exercices en Cilicie, cette patrie des lutteurs, Djem trouvait légère la fameuse masse d'armes d'Alaeddin, conservée à Koniah comme une preuve de la force supérieure de ce Samson des Seldjoukides. Les Caramaniens, ravis de sa jeunesse, de sa douceur et de son adresse dans les combats, le surnommèrent le premier lutteur de l'empire, et se soumirent sans résistance à son gouvernement. Nous suivrons bientôt en Orient et en Occident les fortunes romanesques de ce jeune fils de Mahomet II, le plus aimable, le plus intéressant et le plus infortuné des princes de sa race.

Son père allait préparer en aveugle, par une tragédie domestique, celle qui termina les jours de cet enfant.

Par respect pour la renommée de leurs princes et pour le nom ottoman, les deux historiens turcs Seadeddin et Solakzadé

se taisent sur ce drame intérieur, dont les historiens grecs et italiens contemporains et témoins révèlent à peu près unanimement les circonstances.

IX

Mustafa-Sultan, ce héros de la campagne contre les Persans, accoutumé à l'indépendance dans son gouvernement de l'Asie, souffrait impatiemment à Constantinople l'oisiveté de la paix sous les yeux sévères de son père et du grand vizir. La popularité dont il jouissait par tant d'exploits parmi le peuple et parmi les janissaires faisait épier avec plus de rigueur sa conduite, ses paroles et même ses amours. Le sultan, qui lui préférait Bajazet, l'héritier naturel du trône, redoutait pour ce favori de son cœur une compétition trop glorieuse dans ce second fils. Il ne lui pardonnait rien de ces licences ou de ces débauches qu'il se pardonnait tant à lui-même. Toute faute de Mustafa était crime à ses yeux. Une fatale passion, suite d'une imprudence de femme, lui fournit trop naturellement le motif ou le prétexte de traiter en criminel d'État un attentat contre les mœurs des Ottomans.

Un jour que Mustafa passait à cheval devant le palais d'Ahmed-Pacha, un des vizirs de son père qui combattait en ce moment en Arménie contre les ennemis du sultan, une jeune femme, épouse de ce vizir, sortait du palais de son mari enveloppée de son voile. Soit désir de voir le héros des Ottomans, soit vanité d'être vue, la femme d'Ahmed écarta son voile. Sa beauté éblouit et fascina le fils du sultan. L'amour, qui n'est qu'un désir allumé par un regard chez les peuples où les mœurs interdisent la vue et la conversation des femmes, s'empara des sens et bientôt du cœur de Mustafa; il lut dans les yeux de l'épouse d'Ahmed une admiration pour lui-même qui redoubla la séduction. Leurs regards s'entendirent; les messages secrets, que les femmes et les eunuques corrompus par l'or des amants transmettent jusque dans l'intérieur des harems, achevèrent l'intelligence. Mustafa, informé du jour et de l'heure où son idole irait au bain, apostâ autour du bain des femmes quelques serviteurs de ses passions aussi téméraires que lui. L'épouse du vizir arrachée à demi nue des bras de ses esclaves, malgré les cris de ses compagnes, fut enlevée du sanctuaire de la pudeur féminine et livrée à l'amour de Mustafa dans son palais.

X

Un cri d'horreur et d'exécration s'éleva au bruit de cet attentat dans toute la ville. Il arriva par les vizirs aux oreilles de Mahomet II. Soit horreur d'avoir à punir un tel crime sur un fils, soit impossibilité de le pardonner, Mahomet couva pendant quelques jours en silence son irrésolution. Le scandale, ébruité, ameutait l'opinion publique. Ahmed-Pacha arriva d'Asie, trouva son harem profané, son épouse favorite enlevée à son amour, son honneur, sa religion outragés. Il se jeta aux pieds du sultan son maître, et lui demanda, les larmes aux yeux, si c'était là la récompense qu'il réservait à ses vizirs pour leur sang versé à son service.

„Tu seras vengé, lui répondit Mahomet; je laverai ta honte, „fût-ce dans le sang de mes propres veines.“

Il fit comparaître Mustafa; il lui reprocha son crime, lui demanda de rendre l'épouse au vizir, ou le menaça de sa colère. Soit délire de sa fatale passion, soit confiance dans l'attachement des janissaires, on dit que Mustafa s'obstina dans son crime et porta l'audace jusqu'à tirer son sabre devant son père. Mahomet laissa sortir son fils impuni. Il parut hésiter encore pendant trois jours; la troisième nuit, des tschaouschs ou *chiaoux* entrèrent dans la maison de Mustafa, l'arrachèrent dans son harem des bras de son odalisque adultère, lui tranchèrent la tête comme au dernier des criminels, l'exposèrent un moment aux regards du peuple à la porte du palais de son père, et l'en-sevelirent sans pompe dans le tombeau de ses ancêtres. Soit que le coup eût précédé la menace, soit que les janissaires, épouvantés du crime le plus réprouvé par la religion, la loi et les mœurs, n'osassent pas se soulever en faveur d'un prince contre lequel la conscience publique s'indignait, ils restèrent immobiles et atterrés devant le cadavre de leur favori.

Le murmure de la ville satisfaite se changea en admiration sinistre de l'inflexible justice du sultan, sacrifiant son propre fils au maintien des lois sacrées du mariage, et Mahomet parut un législateur stoïque dans un acte où il n'était peut-être qu'un souverain jaloux, un père partial, un homme dénaturé. Il pouvait punir sans frapper: l'exil ou la prison auraient également purgé le scandale; mais l'exil ou la prison laissaient une idole aux janissaires, un compétiteur de Bajazet, un rival de gloire à lui-même. Ce Philippe II des Ottomans ne s'en fia qu'aux bourreaux.

XI

L'horreur publique ne tarda pas à succéder à l'admiration du peuple pour la féroce impartialité de son sultan. Mahomet II sentit le besoin de la détourner sur son vizir. Il attribua au sage et infortuné Mahmoud l'excès de sévérité qu'il avait montrée contre son fils. Il l'accusa d'avoir témoigné une criminelle indifférence pour le sang d'Othman, en jouant aux échecs le jour de la mort de Mustafa, et en se montrant en public vêtu de blanc quand il aurait dû porter le deuil de ce prince. Ses véritables crimes étaient les trop grands et trop longs services qu'il avait rendus à son maître, son crédit sur le peuple, sa réputation de vertu, son indépendance dans le conseil, son humanité envers les vaincus et surtout envers les Grecs et les Albanais.

Mahmoud, né d'un père grec et d'une mère albanaise, avait été chrétien dans son berceau. Enlevé dans son enfance et élevé parmi les pages, l'éducation seule l'avait fait musulman. Quoique extérieurement attaché à la religion du prophète, il avait conservé pour son premier culte et pour sa race natale un sentiment filial qui lui faisait respecter, dans les infidèles, le sang dont il était lui-même sorti. Sa politique modérée et réfléchie tempérerait trop, selon les fanatiques, les fougues et les cruautés de son maître. Il lui avait arraché le roi de Bosnie, les princes caramaniens; il l'avait empêché de poursuivre trop loin sa victoire en Perse contre Ouzoun-Hassan. Mahomet voulait toujours conquérir, Mahmoud aspirait surtout à solidifier les conquêtes. Il favorisait les savants, les poètes, les artistes; il rassemblait des bibliothèques publiques; il bâtissait de sa fortune privée des mosquées qui portent son nom à Constantinople et à Soppia; il construisait des bains, des caravansérails, des ponts sur les grandes routes de l'empire; il entretenait des correspondances littéraires qui se sont conservées comme des monuments de sagesse et de style persan avec les poètes de Schiraz et de Tébriç; il composait lui-même, en langue persane, des poèmes qui rivalisaient avec ceux d'Hafiz; sa maison était le sanctuaire des sages et des lettrés. Un jour par semaine, elle était ouverte à tous les savants, écrivains, philosophes, poètes turcs ou étrangers qui visitaient Constantinople. On leur servait un plat de riz (ou pilau) dans lequel des grains d'or mêlés aux grains de l'aliment favori des Turcs enrichissaient au hasard ses convives de cette impartiale libéralité.

„Quiconque, disait-il, jouit des faveurs de la fortune doit „sans cesse avoir l'or à la bouche pour le répandre.“

Tant d'estime publique due au mérite personnel du grand vizir plus qu'à la faveur du sultan offusquait Mahomet II: le vizir effaçait le maître; ce fut son premier crime. Le second fut une repartie trop franche de Mahmoud au sultan.

„Pourquoi la Crimée est-elle tombée dans la décadence où „nous la voyons? demanda un jour Mahomet devant lui.“

„— C'est la faute de ses vizirs, répondit un courtisan qui „assistait à l'entretien.“

„— Non, reprit Mahmoud, c'est la faute de ces sultans, „qui n'ont pas su choisir de meilleurs vizirs.“

Mahomet vit dans ce mot un défi de le remplacer lui-même dans l'administration de l'empire. Jeté quelques jours après dans la prison des Sept-Tours, Mahmoud prévint son sort et s'y prépara en philosophe supérieur aux vicissitudes de la destinée. Il fit son testament sans orgueil comme sans faiblesse devant son maître:

„Je suis arrivé à la porte du sultan, dit-il à la fin de ce testament, avec un cheval, un sabre et quelques *aspres* (petite monnaie des Turcs) pour toute fortune; tout ce que j'ai acquis „depuis est la propriété du sultan, de qui je tiens tout; je le lui „remets; je le supplie seulement de conserver la vie à mon fils „Mohammed-Beg; j'espère qu'il voudra bien maintenir mes fondations pieuses.“

Il présenta avec calme, après avoir prié, le cou aux chiaux qui l'étranglèrent dans la prison. Le peuple et l'armée le pleurèrent. Sa mort imméritée l'éleva aux yeux des Ottomans au rang des grands hommes et même des martyrs.

Un récit de ses derniers moments et de ses suprêmes paroles, rédigé en turc et en persan par les amis lettrés qu'il avait cultivés dans sa puissance, se répandit dans tout l'empire, éloquente protestation contre l'ingratitude et la tyrannie de son meurtrier. C'est le second grand vizir que Mahomet II élevait en vingt ans de règne à la puissance, et qu'il punissait par la mort d'avoir été trop digne de son poste. Ce fatal exemple devint trop souvent la loi de ses descendants. Keduk-Ahmed-Pacha, homme sans mérite, fut nommé grand vizir.

XII

Le pape, les Vénitiens, les Génois, les chevaliers de Rhodes, ligués, comme on l'a vu plus haut, avec le schah de Perse,

Ouzoun-Hassan, musulman comme Mahomet, continuèrent après la défaite des Persans à soutenir, dans la Cilicie, en face de Rhodes et de Chypre, la cause des princes dépossédés de la Caramanie; la veuve d'Amurat II, la princesse serbienne Mara, belle-mère de Mahomet II, avait été vainement employée comme négociateur de paix entre Venise et le sultan. Les chevaliers de Rhodes et le pape avaient prévalu sur la politique de Venise. La princesse Mara était revenue à Thessalonique suivie des honneurs et des magnificences de Mahomet.

Une flotte de quatre-vingts galères vénitiennes, de dix galères du pape, de dix-sept galères de Naples et de quatorze galères des chevaliers de Rhodes, véritable croisade navale de toutes les puissances maritimes de l'Adriatique et de la Méditerranée, débarquait tour à tour à Satalie, en face de Chypre et de Smyrne, des corps de troupes de diverses nations qui rivalisaient de pillages, de viols et de meurtres avec les Turcomans. Satalie et Smyrne, les deux villes les plus opulentes de cette côte, subirent le sort que Thessalonique avait subi après l'assaut de Mahomet.

„Les Vénitiens et leurs alliés les chevaliers de Rhodes, écrit „un des confédérés chrétiens, témoin et acteur dans ces mas- „sacres, égorgèrent à Smyrne les hommes, enfoncèrent les por- „tes des mosquées qui servaient d'asile aux femmes et aux „vierges contre leur brutale passion. Mocenigo, l'amiral vénitien, „leur chef, loin d'inspirer à ses troupes les sentiments d'humani- „té, les provoquait au pillage, à l'incendie, au viol. Il promit „un ducat d'or pour chaque tête de Turc qu'on lui apporterait. „Ceux dont on s'empara furent vendus à l'encan; les habitants „de la ville de Macri, l'ancienne *Telmissus*, en vue de Rhodes, „dans une anse formée par les caps du mont Taurus, et ceux de „l'île d'Arsinoé, qui forme un des golfes de cette côte, furent „massacrés et brûlés jusque dans les arbres et les vignes de „leurs jardins. Les féroces Albanais, enrôlés par les confédérés „comme des hommes de proie sans pitié, recevaient trois du- „cats par tête d'esclave mâle ou femelle, en sorte que le trafic „d'êtres humains n'était pas moins lucratif, ajoute le narrateur, „pour les confédérés chrétiens que pour les sectateurs du „Prophète.“

XIII

Ces insultes aux côtes de l'Asie Mineure, à ses villes et à ses îles, provoquaient jusqu'au délire la rage et la vengeance de

Mahomet. Toutes ses pensées se portaient sur Rhodes, cette forteresse de ses ennemis, au cœur de ses mers. Quelques guerres en Croatie, en Carniole, en Styrie, contre les troupes de Frédéric III, empereur d'Allemagne, firent une diversion courte à ses desseins contre cette île; dans une incursion d'un de ses begs contre les provinces de l'empereur, les Ottomans pénétrèrent jusqu'à Laybach, et surprirent la ville pendant qu'on célébrait le service divin du dimanche dans la cathédrale. Ils en ramenèrent une colonne de dix mille captifs ou captives, ravagèrent à leur retour toutes les villes ouvertes et brûlèrent Péterwardein au milieu de la plaine de Hongrie; d'affreux massacres vengèrent ceux de Smyrne et de Satalie. L'intrépide général vénitien, Lorédano, se défendit dans Scutari d'Illyrie jusqu'à l'anéantissement de la ville. Huit mille cadavres de Turcs et de Vénitiens roulèrent pendant un combat acharné de huit heures, des deux côtés de la brèche.

„Mangez ma chair,“ répondit Lorédano aux restes des habitants qui lui demandaient à capituler faute de vivres; „un soldat „de Venise ne rend que mort le poste qui lui est confié par la „République.“

Scutari resta libre sous ses ruines.

L'eunuque Soliman-Pacha, qui commandait l'armée ottomane, reçut du sultan l'ordre de la conduire en Moldavie pour y châtier Étienne, prince des Moldaves, qui lui refusait le tribut. Cent mille Turcs y suivirent l'eunuque. Étienne se retira devant eux dans les forêts d'Agadj-Denisi, et l'attendit à la tête de cinquante mille paysans patriotes derrière le lac de Krakowitz. Aussi intrépide qu'Huniade, le prince moldave rétablit trois fois, en se vouant à la mort, la bataille presque désespérée.

Les Turcs, témérairement engagés dans des marais d'où leurs cavaliers ne pouvaient ni faire avancer ni faire reculer leurs chevaux, périrent tous par le fer ou par la déroute. Quatre pachas, cent étendards, des milliers de prisonniers, cinquante mille cadavres amoncelés en colline dans la plaine, furent les monuments de cette bataille. Les Moldaves, aussi féroces que Drakul, empalèrent leurs prisonniers, et laissèrent leurs ossements flotter sur les pals au vent de leurs forêts.

XIV

Ces désastres, promptement réparés par la population militaire que les Turcomans asiatiques, les Bulgares, les Serviens, les Albanais, les Épirotes, fournissaient aux Turcs, ne détour-

nèrent pas le conquérant de ses vues sur Rhodes et sur la mer Noire, où il voulait compléter l'empire par la possession de la Crimée et par l'expulsion des Génois de Caffa, leur colonie commerciale et militaire en Crimée. Il y envoya son grand vizir Ahmed avec la flotte. A l'audience de congé du grand vizir, il lui fit présent d'un cheval qui portait une selle d'or.

Caffa, livrée par un traître, donna au grand vizir quarante mille esclaves grecs, envoyés à Constantinople pour peupler la capitale. Trois jours après la conquête, le grand vizir invita à un festin le traître génois et tous les Arméniens de Caffa, ses complices, qui lui avaient ouvert la ville. La salle du festin n'avait pour issue qu'un étroit escalier tournant qui ne permettait aux convives de descendre qu'un à un les degrés. Après le repas, Achmed congédia séparément chacun de ses hôtes. A la dernière marche de l'escalier les bourreaux apostés leur tranchaient la tête. Le Génois passa le dernier sans se douter du sort de ses complices. Tel fut le prix de la trahison, et la rançon de la Crimée.

La Tauride, où régnaient les princes tartares de la maison des Ghéral, devint aussi tributaire des Turcs jusqu'aux jours, voisins de nous, où les Russes détrônèrent ces princes descendants de Gengis-Khan, alliés, parents, et coreligionnaires des princes de la maison d'Othman.

XV

Une guerre naquit pour Mahomet II de cette vengeance. Quinze cents jeunes nobles génois, transportés à Constantinople sur la flotte ottomane et incorporés dans les pages et dans les janissaires, tramèrent pendant la navigation un complot contre les Turcs, désarmèrent leur surveillance, s'emparèrent de leurs vaisseaux, et se jetèrent sur la plage d'Europe, d'où ils se réfugièrent en Hongrie.

Mahomet, les ayant vainement réclamés des Hongrois, marcha lui-même en Moldavie pour frapper à la fois les Moldaves et les Hongrois. Dans la première bataille en Moldavie, ses janissaires fléchirent.

„Regarde tes soldats qui plient comme des lâches, dit-il, à cet aspect, à l'aga des janissaires; je les croyais plus courageux; ils ont besoin d'exemple. Je vais te montrer comment on les conduit.“

Il lança son cheval au galop au coeur de la mêlée, et com-

battit le sabre à la main, couvert de son bouclier, jusqu'à la victoire.

La princesse Béatrice de Naples, fiancée de Mathias Corvin, roi des Hongrois, dont le cortège traversait en ce moment la Dalmatie pour se rendre à Pesth, ne put arriver en Hongrie qu'à la faveur d'une armée entière qui la protégeait contre les Turcs. Les villages et les villes où elle avait couché étaient incendiés le lendemain sur sa trace par les akindjis, et les flammes des forêts éclairaient sa route. Les mêmes flammes dévoraient l'Albanie, l'Illyrie, le bassin du golfe de Lépante, les jardins d'Udine et jusqu'aux plaines du Tagliamento, où Mahomet répandait le fer et le feu pour punir les Vénitiens de leur alliance avec ses ennemis.

Pendant ces excursions, redoutant pour Constantinople le sort de Satalie et de Smyrne, il relevait avec les débris de l'ancienne Byzance les murs de Constantinople du côté de la mer. On voit encore les fûts des colonnes des vieux édifices incrustés comme les ossements blanchis de l'ancienne ville des Constantin dans les murailles de la ville de Mahomet.

Ouzoun-Hassan mourut de douleur et de honte à Schiraz cette même année (1478), après avoir vainement tenté de réprimer les guerres civiles anticipées pour sa succession entre ses six fils, et après avoir fait périr, comme Mahomet, son fils aîné sous les flèches de ses archers, pour prévenir un parricide.

XVI

Le grand vizir Keduk-Ahmed-Pacha, qui avait succédé à Mahmoud, fut remplacé cette même année par un homme d'État étranger aux armes, mais illustre par la science administrative, la poésie et la politique: c'était Mohammed-Pacha Caramani, de la famille du célèbre poète Djelaleddin-Roumi, célèbre par ses écrits sous le premier Bajazet.

Mahomet II, mécontent de la lenteur que ses vizirs et ses généraux apportaient dans la pacification ou dans la conquête du littoral de l'Adriatique, marcha à la tête de soixante mille azabs et de quarante mille janissaires sur Scutari d'Illyrie, pour y porter le dernier coup à Venise.

„Quel excellent nid l'aigle s'est choisi là pour défendre ses „petits!“ s'écria-t-il en apercevant de loin les rochers, les remparts, les tours de Scutari.

Son artillerie colossale foudroya la ville de boulets de

marbre du poids de douze quintaux. Des globes de laine soufrés et qui s'allumaient en tombant sur les toits incendiaient les maisons, empoisonnaient les citernes; une fonderie de canons énormes et des fabriques de poudre sur place fondaient et chargeaient les pièces sur l'emplacement même où les Turcs dressaient de nouvelles batteries. Deux mille sept cents boulets de ouze à quinze quintaux écrasèrent la ville pendant trente-quatre jours de siège; le trente-cinquième jour, Mahomet, placé sur la montagne des pachas sous une tente écarlate visible à tous ses soldats, ordonna l'assaut général. Cent cinquante mille Ottomans escaladèrent vainement les brèches; ils en furent précipités par les héros de Venise et de l'Albanie. Douze mille Turcs comblèrent les fossés de leurs cadavres.

Au second assaut, il fit pointer à la fois tous ses canons contre la principale porte de la ville, résolu d'exterminer les défenseurs de Scutari sur le corps même des janissaires qui montaient à l'assaut pour lui. Les janissaires écrasés périrent et se dispersèrent sous cette grêle de boulets tirés de leur camp.

Mahomet, obligé de faire sonner la retraite pour ne pas anéantir sa propre armée, renonça à la conquête de ce rocher, qui n'abritait plus que cinq cents hommes et cent cinquante femmes.

„Pourquoi, s'écria-t-il, le nom de Scutari a-t-il jamais été prononcé devant moi, puisque je devais y laisser ma gloire?“

Le siège, converti en blocus et confié à Evrénos-Beg, donna enfin ces décombres au sultan par le traité de paix de 1479, avec Venise. Rien ne s'opposa plus à l'expédition contre Rhodes.

XVII

L'île de Rhodes, dont le nom phénicien signifie l'île des Serpents, et dont le nom grec postérieur signifie l'île des Roses ou la Rose des îles, ressemble à un promontoire avancé de l'Asie, que les ruines du mont Taurus prolongèrent dans la Méditerranée, et que la mer en a séparé par un détroit de dix mille pas pour la préserver des envahissements et des tyrannies des barbares, si souvent maîtres de ce continent. Les Grecs attribuèrent cette séparation de Rhodes du continent à l'amour d'Hélios ou du Soleil pour Rhodes, fille ou fleur de ce jardin muré par les flots. Les Héliades nés de ces amours fondèrent, selon la tradition, les villes et les portes de la côte voisine de la Cilicie. Longtemps libre et républicaine, puis possédée par Artémise, reine de Carie, célèbre par le mausolée qu'elle éleva à son époux, visitée plus que conquise par les Perses et par Alexandre,

sa capitale, construite sur une colline qui regarde de près les dentelures, les neiges et les anses du mont Taurus, ces Alpes de l'Asie, était fameuse par son climat, par ses jardins, par ses vaisseaux, par son commerce, par son colosse de cent coudées de hauteur, entre les jambes duquel entraient des galères sous voiles. Au temps des Romains elle était l'école et le musée de la Grèce, l'Athènes ou la Florence de l'Archipel. Les tableaux et les statues des artistes de l'Ionie faisaient partie de sa renommée et de ses richesses. Cicéron venait y étudier l'éloquence et la poésie sous les maîtres des lettres grecques. L'épithète de monumentale avait été ajoutée à son nom. Ses délices en faisaient le désir des conquérants; sa petitesse la garantissait contre la conquête; son gouvernement aristocratique se composait d'un sénat de ses principaux citoyens, présidé par un prytanis, sorte de régulateur électif et municipal. Elle se ménageait entre les partis qui divisaient Rome par une complaisante neutralité.

Constantin, après avoir transporté le siège de l'empire à Byzance, annexa Rhodes à l'empire, la peupla d'évêques, lui enleva les débris de ses temples païens pour en construire la basilique de Sainte-Sophie, mosaïque d'autels et de dieux expulsés par le christianisme de l'imagination des hommes. Les Arabes et les Turcs, après Mahomet II, y démolirent à leur tour les églises du culte de Constantin pour y bâtir des mosquées. Les croisés l'enlevèrent à la fois aux Grecs et aux Arabes pour la troquer entre quelques chevaliers aventureux allemands, français, italiens. Enfin, Guillaume de Villaret, grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, la conquit sur les Turcomans de la Cilicie et se reconnut vassal des souverains de Byzance.

L'île de Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, l'Aristote de la médecine, et d'Apelles, le Raphaël des anciens, suivit avec les petites îles voisines les vicissitudes de Rhodes. Les chevaliers massacrèrent dans ces deux îles tous les hommes en âge de porter les armes; les vieillards, les enfants, les femmes, les vierges, furent exportés et vendus comme une dépouille sur les côtes de l'Adriatique et de la Calabre. Ils y appelèrent des populations chrétiennes à leur place. La ville de Rhodes, murée et fortifiée par Villeneuve, successeur de Villaret, devint un arsenal, un port et une caserne de ces religieux conquérants. Ils enlevèrent quelque temps Smyrne aux Tartares d'Oumourbeg. Les premiers sultans turcs, ennemis des Tartares et des Turcomans, se liguèrent souvent avec les chevaliers et leur confièrent, sur le continent même, des châteaux et des villes, telle qu'Ha-

licarnasse. Des alliances fréquentes avec Amurat et Mahomet II trompaient, sous le nom d'armistices et de trêves, le vœu de guerre éternelle aux musulmans, qui faisait le fond de cette institution chevaleresque.

XVIII

J'ai raconté comment Mahomet II, las de ménagements avec cette république cosmopolite établie au bord de son empire et menaçante pour ses possessions insulaires, avait exigé que les chevaliers reconnussent sa souveraineté par un tribut, et comment le conseil de l'ordre, offrant le *présent annuel* au lieu de *tribut*, avait obstinément voulu déguiser la vassalité sous l'hommage volontaire.

L'heure de la violence, longtemps retardée par les événements du Péloponèse, de l'Albanie, de Trébizonde, de Crimée, du Danube, de Venise, avait sonné dans le cœur vindicatif du sultan. Cent soixante navires s'armaient en silence dans les rades du Bosphore, de Constantinople, de Salonique; cent mille hommes, sous le commandement d'un pacha, étaient prêts à s'y embarquer pour cingler vers Rhodes. Le grand maître d'Aubusson, de l'illustre maison française des comtes de la Marche, en Auvergne, hommechoisi par l'ordre, à la naissance, au courage et au talent militaire pour les jours de péril, suivait de l'oeil, par ses espions, ces préparatifs. Des lettres de lui à tous les chevaliers de France, de Sicile, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, les avaient appelés de toutes leurs commanderies, avec leurs vassaux, au salut de l'île, de l'institution, de la chrétienté. Ils étaient accourus à sa voix, les uns comme à un devoir, les autres comme à un martyre, le plus grand nombre comme à un tournoi sacré, dernier vestige de la chevalerie qui s'éteignait en Europe, et qui allait illustrer leurs bras et leurs noms sous les regards de l'Occident.

Le départ de l'expédition de Mahomet II fut précédé de quelques vaines négociations dans lesquelles on chercha plutôt à surprendre mutuellement le secret de ses forces qu'à se concilier. Elles échouèrent. Trois renégats qui avaient longtemps habité l'île, et qui en connaissaient les points vulnérables, conférèrent secrètement avec Mahomet sur les moyens de la subjuguer. L'un était un noble grec de Rhodes, nommé Mélégallo, ruiné dans sa patrie par ses dissipations, et cherchant à reconquérir une fortune par le prix de sa patrie vendue aux Turcs; l'autre était Démétrius Sofian, Grec de Négrepont employé

comme négociateur et comme espion par le fils de Mahomet II, le prince *Djem*, gouverneur de la Cilicie, chargé par son père de traiter avec les chevaliers; le troisième était un de ces aventuriers allemands sans conscience et sans patrie, nommé *maître Georges*, ingénieur consommé dans l'attaque et dans la défense des places, qui trafiquent indifféremment de leur métier avec tous ceux qui les payent, et qui reçoivent souvent deux soldes à la fois. Georges avait habité l'île, et ses plans furent adoptés par le sultan.

XIX

Un renégat aussi d'un nom plus illustre avait été choisi par Mahomet pour général de l'armée de mer et de terre contre Rhodes; on l'appelait *Mesih-Pacha*. C'était un Paléologue, prince de cette maison impériale dont Mahomet venait de détrôner la famille. Cousin du dernier empereur, Constantin Paléologue, homme que ni la religion, ni le sang, ni la patrie, ni l'honneur, n'avaient pu retenir dans le parti des vaincus, Paléologue, devenu pacha pour prix de son abjuration, rachetait par un zèle abject mais habile, et par un courage digne d'un autre caractère, le tort de n'être pas né mahométan. Le sultan jugea que les chrétiens de Rhodes n'auraient pas d'ennemi plus acharné à leur perte que l'homme qui avait trahi à la fois le christianisme, la famille et la patrie.

Les deux cents voiles de *Mesih* ou *Paléologue-Pacha* parurent le 24 mai 1480 sur la mer de Rhodes, entre l'île de Cos et le continent. Elles portaient cent mille combattants, les canons qui avaient foudroyé Constantinople et Scutari, des machines formidables pour ébranler les murailles, et des artilleurs serviens, albanais, hongrois, pour lancer des bombes à d'énormes distances.

Les chevaliers et les habitants couvrirent les remparts pour contempler sans effroi ce nuage que le vent du nord chassait sur leur île. Réunis de tous les points de l'Europe dans cette Carthage de la chrétienté, encouragés par les vœux du monde, soutenus par les promesses de la religion, alliés avec le sultan d'Égypte, qui leur fournissait des vivres et des matelots, en paix avec le sultan de Tunis, qui s'était ligué avec eux contre Mahomet, d'intelligence avec les princes turcomans de la Cilicie, leurs voisins et leurs protégés, qui disputaient encore la Caramanie au prince *Djem*, et qui harcelaient la côte et la mer, les chevaliers se sentaient capables de se mesurer avec un empire. Leur

trésor, composé des revenus immenses de leurs possessions ou commanderies dans les divers États de l'Europe, et des dépouilles de leur piraterie obligatoire sur toutes les côtes d'Afrique et d'Asie, était inépuisable. Plusieurs de leurs grands maîtres ou de leurs princes électifs avaient employé ce trésor à des fortifications qui défiaient les flottes sur mer, les armées sur terre. D'Aubusson les avait complétées par la construction de môles et de bastions qui fermaient le port comme une première ville, et par la construction dans la campagne de châteaux inaccessibles, où les habitants des villages pouvaient se retirer en sûreté à l'approche des Ottomans. Des batteries dont les feux se croisaient sur les rades avaient été armés de canons sur tous les rivages de l'île où la profondeur de l'eau permettait l'approche et le débarquement des navires. Une cavalerie légère montée sur des chevaux arabes et turcomans pouvait se porter aussi rapidement que les signaux du centre de l'île sur tous les points de la circonférence; enfin, dans le cas où le nombre des Ottomans submergerait la côte et s'emparerait de l'île, la capitale, dans sa vaste et solide enceinte, offrirait à la population entière de Rhodes, qui ne dépassait pas trente mille habitants, un asile à l'abri de la faim, de l'esclavage ou de la mort.

La ville de Rhodes est construite sur les flancs en pente d'une colline qui regarde la mer de Chypre et de Caramanie. Les hauteurs de cette colline à laquelle la ville est adossée dominent de leurs murailles, de leurs bastions, de leurs tours, la campagne nue qui redescend vers l'intérieur de l'île.

Du côté de la mer, deux langues de terre basse se recourbent l'une vers l'autre à leur extrémité pour embrasser le port. Ces deux promontoires naturels, chargés d'abord par les Phéniciens et les Grecs, puis par les Arabes et les chrétiens, de constructions surajoutées de siècle en siècle à d'autres constructions, flanqués de bastions, surmontés de tours, dentelés de créneaux, présentent sur toutes leurs faces extérieures à la mer des murailles de rochers contre lesquelles se brisent vainement les flots. Leur masse, leur élévation, leur épaisseur, ne permettent pas de brèches; deux tours carrées, l'une construite par les Arabes, l'autre par les chrétiens, plongent sur l'entrée étroite et tortueuse du port, que ferme une chaîne de fer, et qu'un môle intérieur, fortifié aussi d'une tour à son extrémité, sépare en port militaire et en port de commerce. Des quais étroits circulent autour de ces deux ports. Les murailles de la ville, aussi solides et aussi hautes que celles du port, s'élèvent encore entre ces quais et les rues. Des voûtes étroites et sinuuses, creu-

sées sous ces murailles comme des antres sous le rocher, donnent seules accès aux quartiers intérieurs de Rhodes. Ces quartiers, d'abord rétrécis et assombris par l'ombre des murs, s'élèvent insensiblement en pente douce par une plus large rue vers le sommet de la ville. A droite et à gauche, les façades vermoulues des maisons des chevaliers des différentes nations ou langues laissent voir sur leurs portes sculptées les écussons et les devises de leurs possesseurs. C'est le monument héraldique de toute la noblesse de l'Europe étalé en pierres sur ce cloître de chevalerie. En montant davantage, une vaste et haute plate-forme du sol porte le palais du grand maître et des principaux dignitaires de l'ordre, qui domine d'un côté la ville, de l'autre l'immense horizon de la mer de Chypre et des montagnes de Telmissus sur le continent.

En dehors de cette enceinte, dont les murs et les fossés étaient doubles, deux faubourgs, l'un pour les Juifs, l'autre pour les Grecs, s'abritaient en plaine sous le canon de Rhodes d'un côté, de l'autre sous le fort de l'église de Philérèmos, bâti sur une seconde colline rapprochée de la ville, et qu'on appelle la colline de *Sunbullu* ou la colline des *Hyacinthes*, du nom de ces fleurs, dont elle est encore tapissée.

XX

A trois mille pas de distance de la colline des Hyacinthes, le mont Saint-Étienne s'arrondit en croupes boisées de myrtes, et forme, en déclinant vers la mer, une plage fraîche, ombreuse et humide, où les débris de marbre d'un temple des Muses jonchent, au bord d'une abondante source, les racines des platanes et des cyprès.

C'est sur cette plage sans défense que Paléologue-Pacha dirigea ses voiles par les conseils des transfuges, et fit prendre terre à ses cent mille combattants. Les paysans s'enfuirent dans les faubourgs et dans la ville. L'armée ottomane planta ses tentes sur les trois flancs et sur la croupe du mont Saint-Étienne, hors de portée des canons de la ville, et rapprocha peu à peu elle-même ses batteries de l'église de Philérèmos, d'où les boulets et les bombes pouvaient pleuvoir au delà des murailles. La flotte, après ce débarquement, remonta les rivages de l'île vers l'est, contourna les ports et vint jeter l'ancre dans une large rade extérieure où la mer de Syrie déroule ses vagues amorties sur un fond de sable sans profondeur et sans écueil.

XXI

Les premières attaques, dirigées par Paléologue-Pacha contre les deux tours qui flanquaient l'entrée du port, ébréchèrent à peine les blocs de granit dont elles sont construites. Des trois renégats qui dirigeaient les coups, deux périrent sous les premiers boulets de la place, Sofian de Négrepont et Méliallo de Rhodes. L'ingénieur allemand Georges, jugeant, par l'inutilité de ses attaques sur différents bastions de la muraille du côté de terre, que les ouvrages avaient été rectifiés depuis son départ de l'île, et voulant indiquer lui-même par des signaux convenus aux Ottomans les côtés où leurs boulets saperaient mieux les murs, se jeta une nuit dans une barque et se présenta aux chevaliers comme un transfuge repentant qui venait racheter son apostasie par ses services aux chrétiens. D'Aubusson le reçut avec défiance; mais son immense renommée dans l'art de diriger l'artillerie et d'inventer des machines de guerre fit néanmoins accepter son repentir et son secours comme un bienfait inespéré de la Providence. On se borna à lui donner six chevaliers pour surveillants de ses manœuvres. Après quelques jours d'épreuve, on crut s'apercevoir que ses batteries portaient à vide sur les Ottomans et que les batteries des Ottomans portaient en plein sur les enceintes les plus faibles de la place. On le condamna sur ces indices peut-être avec autant de légèreté qu'on l'avait reçu. Le conseil des chevaliers le fit pendre sur une des tours du port pour punir sa trahison présumée, et pour renvoyer à Paléologue-Pacha la terreur de la fin des traîtres.

XXII

Paléologue, n'espérant plus rien de la ruse ou de l'art, s'en fia seulement au nombre et à l'impétuosité des troupes, le seul art des sièges à tout prix.

La terre et la mer devinrent jour et nuit pendant un mois deux volcans qui vomirent dix mille boulets contre les murs et trois mille bombes dans la place. Rhodes, ses murs, ses églises, ses palais, n'étaient plus qu'un monceau de décombres labouré et nivelé par les trois cents pièces d'artillerie de Mahomet II. Les onze canons de calibre monstrueux dressés en batterie sur la colline de Philéremos ouvrirent les flancs des bastions, ébréchèrent les tours, comblèrent les fossés. Les retentissements de ces canons faisaient, disent les témoins, frissonner la mer

jusqu'à Cos et à Chypre et résonner les gorges du mont Taurus, jusqu'au fond du golfe de Satalie.

Ces foudres, au lieu d'atrouter les chevaliers, semblaient évoquer de terre de nouveaux défenseurs dans Rhodes: grand maître, chevaliers, soldats, habitants, femmes, enfants, vieillards, couraient à toute heure du jour et de la nuit couvrir de leurs corps ou de leurs travaux les brèches bientôt réparées; de nouveaux murs, de nouveaux fossés s'élevaient, se creusaient, s'armaient dans une nuit derrière ceux qui venaient de s'écrouler ou de se combler.

„Rhodes, du côté du mont Philéremos, ressemblait, disent encore les récits du siège, à une tortue immense qui aurait sans cesse renouvelé ses écailles.“

Les Turcs s'épuisaient de munitions, d'inventions, de machines, d'explosions de mines, sans avancer d'un pas au delà du pied de ses remparts. Ils y tombaient par milliers sous les pierres que les assiégés roulaient sur leurs corps. Un pont tournant, qu'ils construisaient sur la mer pour joindre la proue de leurs vaisseaux au môle de la tour Saint-Nicolas, et pour combattre ainsi de plain pied et corps à corps avec la garnison de la tour, fut coupé de ses câbles, arraché à ses ancrs, poussé à la dérive pendant la nuit par un plongeur anglais nommé Roger. Ramené le lendemain contre les flancs du môle et couvert de deux mille janissaires qui plantaient les échelles contre la tour, le pont, fracassé par les rochers lancés du sommet des plates-formes, se rompit et noya sous ses débris toute une colonne des assiégeants.

Trois mille Turcs périrent dans cet aussaut de six heures sous les yeux du pacha. Après une trêve de quelques jours et de vaines sommations au grand maître, un dernier assaut, donné par cent mille hommes sur terre et sur mer à la fois, couvrit enfin les brèches et les quais d'Ottomans, qui n'avaient plus qu'à descendre dans la ville ouverte de toutes parts.

C'était le vendredi 28 juillet, le jour même où une flotte ottomane, sous le commandement de Kédük-Ahmed-Pacha, débarquait à Otrante, qui devait être mise à feu et à sang. Mésih ou *Paléologue*-Pacha, se croyant déjà maître de sa proie, fit imprudemment proclamer dans son camp que les dépouilles et les esclaves de Rhodes appartenaient au sultan et devaient être réservés par les vainqueurs. Ses soldats, qui combattaient pour le pillage plus que pour la gloire, jetèrent leurs armes et refusèrent de monter sur les brèches pour soutenir ceux qui les occupaient déjà; cette hésitation ébranla les janissaires eux-

mêmes, ainsi abandonnés sur les brèches; ils en redescendirent en maudissant l'avarice du pacha. Les chevaliers y remontèrent à leur place, et, tirant à eux les échelles des Turcs dans la ville, rétablirent les escarpements aplanis.

Le découragement, la lassitude, le murmure, les séditions impunies, forcèrent enfin Paléologue-Pacha à rembarquer son armée, qui laissa douze mille cadavres sous les murailles. Pendant qu'il levait l'ancre et déployait ses deux cents voiles aux cris de victoire des chrétiens, la fumée des vastes bûchers où d'Aubusson faisait brûler les corps de ces douze mille janissaires s'élevait du mont Philéremos dans le ciel, et les processions triomphales sortaient de toutes les portes de la ville en chantant les cantiques de délivrance pour remercier Dieu de la défaite de ses ennemis. D'Aubusson, criblé des blessures qu'il avait reçues aux assauts en combattant le premier, comme Constantin sur les brèches de Constantinople, était porté par ses chevaliers sur un brancard formé des armes brisées et des flèches émoussées des Turcs. Tous les noms de la noblesse des différentes nations de l'Occident avaient laissé des morts ou conquis une nouvelle illustration dans leur sang à ce mémorable siège. C'était le dernier soupir de la chevalerie. Leur chef, d'Aubusson, avait été le héros parmi ces héros de la croix. Heureux si la politique déloyale de son ordre n'eût pas terni, quelques jours après, sous son nom, la gloire dont l'Europe couronna son intrépidité!

XXIII

Mahomet II, indigné d'un revers qu'il attribua à Paléologue, reçut sa flotte avec des reproches sévères; il destitua son général du rang de pacha, et l'envoya expier dans l'humble poste de *sandjak-beg* de Gallipoli sa faute ou son revers. Paléologue s'attendait à mourir. Soit indulgence, soit dédain, Mahomet le laissa vivre pour une autre fortune qui devait plus tard le relever de sa disgrâce.

Le sultan se prépara à effacer sous des victoires les deux humiliations que ses armes venaient de subir à Scutari et à Rhodes. Aux premiers jours du printemps de l'année suivante (1441) il fit planter les queues de cheval sur la rive d'Asie, entre Scutari et Gébissé, en face de son sérail. C'était le signe de ralliement de l'armée autour des tentes de son maître. Mahomet avait résolu d'aller conquérir la Syrie et peut-être l'Égypte sur le sultan du Caire, qui avait prêté secours à ses ennemis, en Caramanie, en Perse et à Rhodes. Ainsi l'empire, à

qui il avait donné une base profonde en deçà et au delà du Danube, une capitale centrale à Constantinople, un corps robuste et épais en Caramanie, allait étendre ses deux bras immenses sous un seul règne, l'un aussi loin que la chaîne des montagnes de l'Illyrie, pour embrasser l'Adriatique et l'Italie, l'autre aussi loin que les montagnes du Liban, pour embrasser la mer de Chypre et l'Égypte. Jamais, en si peu d'années, une tribu conquérante n'avait incorporé ainsi trente nations dans un seul empire.

La mort seule arrêta Mahomet II dans l'accomplissement de ce plan, réservé à ses successeurs. Une maladie, violente et prompte comme son sang, le saisit sous ses tentes, à la première marche de son armée, campée dans un site qu'on nomme la *Prairie du sultan*. L'armée ignore plusieurs jours sa mort. Les eunuques et les médecins affidés au grand vizir motivèrent seulement la halte des troupes sur une maladie légère du sultan qui le forçait à retourner prendre des bains à Constantinople.

XXIV

Pendant cette halte, le grand vizir, Mohammed-Nischani, préparait l'empire au second fils de Mahomet, Djem ou *Zisim*, le favori de son père et l'espérance du vizir, au détriment de Bajazet, à qui le trône appartenait par droit d'ainesse, mais dont on redoutait justement le règne. Cependant, pour paraître irréprochable à tout événement, le vizir envoya un chambellan, Keklik-Mustafa, à Bajazet, gouverneur d'Amasie, pour lui annoncer la mort de son père, et pour l'inviter à se rendre à Constantinople. Keklik-Mustafa avait ordre de perdre du temps en route et de laisser le bénéfice des heures à une astucieuse combinaison d'événements. Cette combinaison, qui devait assurer le trône à Djem et la mort de Bajazet, était d'autant plus sûre du succès, qu'Amasie, résidence de Bajazet, était à neuf jours de route de Constantinople, et que Magnésie, où résidait en ce moment Djem, n'était qu'à quatre journées du camp. Djem, en se présentant le premier aux pachas, aux troupes et au peuple, sous les auspices du grand vizir, emporterait d'acclamation le trône avant que Bajazet fût averti de la mort de Mahomet II. Un courrier rapide et confidentiel porta à Djem, à Magnésie, le plan du vizir.

Un excès de prudence perdit Djem et son protecteur. Dans la crainte que Bajazet, arrivé le premier à Constantinople, n'enlevât par sa présence le cœur des janissaires qui y étaient restés en garnison, le grand vizir Mohammed leur envoya l'ordre de

passer le Bosphore et de se rendre immédiatement au camp de la Prairie impériale. Pendant qu'ils exécutaient cet ordre inusité, une litière fermée de grilles et de rideaux, et escortée d'eunuques et de gardes, sortait du camp et s'avancait vers Scutari. C'était, disait-on, le sultan malade qui se faisait transporter pour le bain dans son sérail de Constantinople. Le camp et le peuple ne soupçonnaient rien; mais cette litière impériale ayant été rencontrée à moitié chemin du camp à la mer par les janissaires mécontents qui marchaient vers la Prairie impériale, la rumeur d'une supercherie perfide se répandit tout à coup parmi les soldats. Ils s'attroupèrent autour du cortège, et demandèrent à grands cris qu'on leur montrât leur empereur. Les rideaux ouverts ne leur montrèrent que le cadavre de Mahomet II. A cet aspect, ils soupçonnèrent un crime d'État, arrêtèrent la litière, coururent au camp appeler leurs camarades à la vengeance, revinrent en tumulte au bord de la mer, s'y embarquèrent de force dans toutes les petites rades de la côte d'Asie, arrivèrent en pleine sédition à Constantinople, pillèrent le quartier des Juifs, les palais des pachas suspects de prédilection pour Djem, entrèrent d'assaut dans le sérail et tranchèrent la tête au grand vizir, qu'ils accusaient d'avoir prémédité l'usurpation du trône et la mort du sultan légitime, au profit de son frère. Le cadavre à peine refroidi de Mahomet II assista ainsi à l'anarchie causée par sa mort. Un interrègne sanglant consterna pendant quelques jours Constantinople sans empereur et sans vizir.

XXV

Cependant le divan, les pachas, les vizirs et l'armée, revenus au bruit de ces séditions et de ces meurtres dans la capitale, s'assemblent au sérail pour sauver l'empire en proie à l'anarchie de la soldatesque. Ils chargent d'une dictature unanime Ishak-Pacha, homme intègre et ferme, respecté des soldats. Ishak rassemble une poignée de janissaires et de tchaouschs ou chiaoux fidèles, affronte courageusement avec l'autorité de la loi et le sabre des bourreaux les séditieux. Secondé par les citoyens et les mallas, il les réprime, les intimide et les force à rentrer dans l'ordre. Pressé de terminer un interrègne que la dictature seule ne pourrait pas longtemps dominer, il court au sérail où Mahomet II avait retenu en otage deux enfants de ses fils, l'un appelé Korkoud, fils de Bajazet, âgé de huit ans, l'autre nommé Ogouz-Khan, fils de Djem, encore au berceau. Il présente Korkoud

à l'armée, qui le proclame sultan provisoire en attendant l'arrivée de son père, et qui se prosterne devant lui. Le peuple ottoman, qui ne voit le droit de la nation que dans le droit de famille, obéit sans murmure à ce droit couronné dans un enfant.

XXVI

Cependant, comme si la fortune avait voulu couper un à un tous les fils de la trame tendue par le grand vizir décapité, le confident envoyé par ce vizir à Djem pour l'appeler à la Prairie impériale n'était pas arrivé jusqu'à Magnésie; rencontré en route par Sinan-Pacha, gouverneur d'Anatolie, qui avait ouvert ses dépêches, Sinan-Pacha, partisan intéressé de Bajazet, dont il avait épousé la soeur, avait fait étrangler ce confident par ses chiaoux, pour étouffer le message avec la vie du messager. Djem avait ignoré ainsi longtemps la mort de son père et les événements de Constantinople.

Bajazet les avait connus, quoique tardivement, par l'arrivée de Keklik-Mustafa. Pressé de saisir le trône et craignant d'être devancé par son frère, Bajazet était parti le soir même d'Amasie, à la tête de quatre mille cavaliers d'élite de son gouvernement. Le douzième jour, grâce à la rapidité de sa cavalerie turcomane, il était entré à Scutari, faubourg asiatique de Constantinople, séparé seulement du sérail par l'embouchure du Bosphore. Il était accompagné de son vizir favori, Mustafa-Pacha, fils d'Hamza-Beg, qu'il destinait à exercer sous lui, à Constantinople, la toute-puissance que ce vizir habile avait exercée à Amasie.

Les vizirs, les généraux, les agas, les janissaires, la ville entière, s'embarquent sur les galères et sur les *calques* de Constantinople pour aller faire cortège au nouveau sultan, et traverser en flotte triomphale le détroit qui le séparait du sérail. Mais les intrigues n'avaient pas attendu son entrée dans sa capitale pour éclater autour de lui. Un dictateur populaire, des pachas ambitieux, une ville agitée, des janissaires indisciplinés, ne pouvaient se plier sans conditions au joug d'un jeune prince inconnu à qui ils venaient de décerner l'empire. Tous voulaient des gages de sa reconnaissance.

Ishak-Pacha, qui exerçait depuis douze jours les fonctions de grand vizir et qui craignait d'en être dépossédé par Mustafa, vizir d'Amasie, sema habilement parmi les janissaires le bruit que ce favori conseillait à son maître de briser le joug de cette milice, de réformer la discipline, de réduire la solde. Le sultan,

intimidé par ces rumeurs, éloigna son ministre Mustafa avant de monter sur sa galère. Le favori fut renvoyé à Amasie; ce n'était pas assez pour les janissaires. A peine le sultan touchait-il à la terre d'Europe, que cette milice, rangée en bataille sur la pointe du sérail, lui demanda par ses cris d'amnistier par un serment solennel ceux d'entre eux qui avaient décapité le grand vizir de son père et pillé les maisons de Constantinople. Encouragés par la parole forcée du sultan, ils exigèrent aussi tumultuairement une libéralité impériale, à titre d'avènement à l'empire, semblable à celle que les empereurs romains proclamés par les prétoriens distribuaient à ceux qui les avaient couronnés, s'arrogeant ainsi le droit de vendre le trône.

Bajazet entouré de séditeux n'avait que le choix de la condescendance ou de la révolte. Il ratifia le vœu de l'armée, et convertit ainsi en usage ruineux pour le trésor public l'avidité des soldats. A ce prix on lui permit d'entrer dans le palais.

XXVII

Le lendemain, changeant son turban blanc contre un turban noir, en signe de deuil, il conduisit les funérailles de son père et déposa le corps de Mahomet II au tombeau que ce prince s'était préparé dans un magnifique *turbé* construit sous les murs de la mosquée qui porte son nom.

Ishak-Pacha fut nommé grand vizir; un camp se forma précipitamment par ses ordres à Scutari pour prévenir, s'il était nécessaire, la compétition de Djem à l'empire.

Quelques jours s'écoulèrent dans les fêtes de l'avènement au trône et dans l'incertitude des événements que la soumission ou la résistance des troupes d'Asie au gouvernement de Bajazet II préparait à la capitale. Ils furent employés dans les lieux publics à exalter ou à maudire la mémoire de Mahomet II.

„Il a conquis deux empires, disaient les partisans de ce „prince, celui de Byzance et celui de Trébizonde; il a subjugué „deux cents villes fortes; il a annexé à l'héritage des Ottomans „quatorze royaumes ou principautés souveraines; il a fondé des „écoles, des bibliothèques, des mosquées, des hôpitaux sans „nombre, pour la sanctification, l'instruction, le soulagement de „son peuple; la mosquée rivale de Sainte-Sophie porte son nom „et garde sa tombe; ses routes, ses aqueducs, ses bains publics, „couvrent les provinces administrées par ses vizirs; il a honoré „et cultivé lui-même les lettres; la poésie, l'astronomie, les mathématiques, encouragées par ses munificences et par celles

„de Mahmoud, son grand vizir, ont appelé à Constantinople les
 „esprits les plus policés et les plus érudits de l'Orient et de
 „l'Occident; il correspondait lui-même de sa propre main et dans
 „leurs diverses langues avec les princes ou avec les hommes
 „éminents par leur renommée de tous les pays; sa cour était
 „une académie de philosophes et de poètes dont l'entretien le
 „délassait des fatigues de la guerre et des soucis de l'ambition;
 „le dernier de ses grands vizirs, tué le lendemain de sa mort
 „par les janissaires, était le premier écrivain de son temps;
 „quatre autres de ses vizirs cultivaient comme lui la poésie;
 „son divan rassemblait toutes les célébrités de l'empire; trente
 „des poètes lyriques ottomans, parmi lesquels une femme, la
 „fameuse *Séineb*, de Brousse, recevaient de lui des pensions et
 „des honneurs; un de ses guerriers, Ahmed-Pacha, est plus il-
 „lustre par ses chants religieux que par ses victoires; Djémali,
 „l'historien en vers de l'empire, interrompu par la mort dans
 „son épopée nationale, a été continué par le scheik Gulscheni.
 „Son respect pour la science théologique du Coran lui fit ré-
 „compenser, quand il fut monté sur le trône, les coups de ba-
 „guette que son précepteur Kourani lui avait donnés à Magnésie
 „par les ordres de son père pour le contraindre à orner sa mé-
 „moire des passages du livre sacré; il supportait humblement
 „la contradiction des savants et les leçons des sages.“

„— Oses-tu bien discuter contre moi? — dit-il un jour avec
 colère à Khodja-Zadé, qui lui enseignait la jurisprudence néces-
 saire à un fondateur d'institutions. — „Comme ton esclave, non,
 „lui répondit le légiste; comme ton professeur, oui, je l'ose; car
 „si tu es mon souverain ailleurs, ici tu es mon disciple.“

„Dans Mahomet II, répondaient les sages, le règne est grand,
 „mais l'homme est pervers. Il aime la science, la poésie, les
 „lettres, comme un élément de gloire, mais non comme un
 „élément de vertu. Il n'estimait la civilisation que comme un
 „moyen de consolider ses conquêtes. Le juste et l'injuste n'exis-
 „taient pas pour lui; l'ambition seule était l'âme de sa politique.
 „Sans doute, il a agrandi l'empire, mais il a déshonoré le nom
 „des Ottomans. Ses mœurs dépravées ont affiché dans le pa-
 „lais les infâmes amours réprouvées par la nature comme par
 „la religion; un des sexes ne suffisait pas à ses débauches; sa
 „violence punissait de mort la résistance des enfants et des
 „vierges à ses lubricités. Il a égorgé le fils du grand-duc
 „Notaras et la fille du gouverneur vénitien de Négrepont,
 „Erizzo, pour avoir préféré la mort à l'infamie. Il a desho-
 „noré le harem de son père en forçant sa veuve à épouser un

„esclave du palais. Il a noyé son frère au berceau pour éteindre
„avec la vie d'un enfant toute rivalité future avec lui; il a sup-
„plicié par jalousie, dans deux grands vizirs innocents, les ser-
„viteurs les plus zélés et les hommes les plus vertueux de sa
„cour. Enfin il a fait étrangler son propre fils, l'héroïque
„Mustafa, moins pour punir en lui son crime que sa gloire.
„Son seul monument est Constantinople; son seul nom, c'est
„le *Conquérant*. Mais sa mémoire, qu'il sera désormais défendu
„d'oublier en foulant le sol de Byzance, sera à la fois l'orgueil
„et l'humiliation du trône des Ottomans.“

Ainsi parlaient le lendemain de sa mort les écrivains grecs, italiens, persans et même turcs contemporains de Mahomet II le Conquérant; et ces jugements, différents selon les patries diverses, sont encore aujourd'hui le jugement de la postérité. Grand règne, homme immoral et sanguinaire qui fait quelquefois admirer l'histoire, mais qui fait plus souvent rougir et frémir l'humanité.

LIVRE QUINZIÈME

I

Les deux frères qui allaient se disputer l'empire ne se connaissaient que par la haine qu'ils se portaient dès le berceau. Ils étaient également inconnus à la capitale. Mahomet II, leur père, ne croyait pas à la nature, parce qu'il l'avait si souvent outragée lui-même par ses meurtres de famille. Il avait tenu constamment ses deux fils à distance de son trône et de sa résidence, dans la crainte des intrigues de palais ou des mouvements de caserne qui pouvaient se rattacher à leurs noms. Il les avait également relégués, l'un à Magnésie, l'autre à Amasie, aux deux extrémités de l'Asie Mineure, pour prévenir entre eux ou des lignes ou des rivalités également fatales au repos de l'empire. Le sentiment fraternel ne pouvait donc contre-balancer en eux l'ambition née de leur sang et cultivée dans leurs âmes par leurs mères différentes, de se devancer l'un l'autre au trône de leur père.

Le couronnement de Bajazet II fit entrevoir à Djem ou *Zizim* le sort qui l'attendait, d'après la loi de meurtre portée par Mahomet II qui autorisait le frère à tuer ses frères et qui ne laissait d'arbitre entre eux que la mort. Si Djem ne s'était pas insurgé pour le trône, il se serait insurgé pour la vie; il fallait régner ou mourir.

II

Ce jeune prince, infiniment mieux doué par la nature que Bajazet II, n'avait pas encore vingt ans. Les portraits des historiens de Rhodes, de Rome et de France, pays qu'il émut de ses malheurs, le représentent comme étant d'une taille élevée, d'une pose majestueuse, d'une figure grecque ou italienne comme sa mère, esclave vénitienne enlevée à une île de l'Archipel, d'un

regard triste, d'une bouche gracieuse, d'un geste affable, d'une élocution facile et imagée où l'on retrouvait la poésie orientale de son berceau sous l'éloquence mâle de son rang et sous la dignité de ses revers. On a vu qu'il excellait dans les trois exercices d'esprit et de corps qui constituaient alors la chevalerie des Persans ou des Turcs : faire des vers, manier le sabre, et lutter de force et de souplesse, les membres nus et huilés, avec les plus célèbres lutteurs de l'Albanie ou de la Perse. Le courage plus sérieux qu'il avait montré dans sa vice-royauté de Cilicie en combattant contre les fils de Caraman-Oghli, l'attrait de sa jeunesse, la douceur indulgente de son gouvernement, l'avaient rendu cher à toute la Caramanie, où il adoucissait, quoique vainqueur, le joug de son père. Les soldats et le peuple de Magnésie étaient vendus d'avance à sa cause par l'amour qu'il avait su leur inspirer. La renommée ingrate et le caractère sauvage de Bajazet ajoutaient dans le cœur des Asiatiques à leur prédilection pour Djem. Dans une telle disposition des populations et des troupes d'Asie, la proclamation spontanée de Djem à l'empire devait répondre unanimement depuis Erzeroum jusqu'à Brousse à la proclamation de Bajazet. La Caramanie entière se leva pour soutenir les droits de son favori. Djem n'eut qu'à consentir à la rébellion contre le candidat des janissaires. Ses troupes coururent aux armes d'elles-mêmes. Elles l'entourèrent en peu de jours à Magnésie d'une armée égale en nombre et plus dévouée en attachement que celle de Scutari. Il s'avança sur Brousse, capitale de l'Asie ottomane, avec l'avant-garde de son armée; il espérait y entrer sans obstacle, et y élever trône contre trône. Le temps et sa popularité feraient le reste.

III

Mais les Turcs ont un sentiment du droit dans la famille et dans la possession héréditaire du gouvernement qui prévaut même sur leurs entraînements et sur leur préférence. Chez eux la légitimité est divine, le caprice des prédilections populaires n'est qu'humain. La légitimité était pour Bajazet II.

Le sultan de Constantinople, en apprenant la proclamation du sultan de Magnésie et sa marche sur Brousse, se hâta de faire embarquer un corps de quelques milliers de janissaires et de les faire cingler vers le petit port de Moudania, voisin du mont Olympe, pour couper la route de Brousse à son frère et pour lui disputer la possession de cette capitale de leur père.

Les deux armées arrivèrent en même temps aux portes opposées de la ville. Brousse, sommée au nom de deux sultans d'ouvrir ses portes, trembla de se tromper de cause et de fortune. Elle hésita quelques jours, elle ajourna son obéissance sous divers prétextes; mais, pendant que les autorités de Brousse négociaient ainsi pour gagner du temps, le peuple, ivre de faveur pour Djem, lui faisait passer par-dessus les murs les encouragements, les vivres, les subsides, les combattants même dont il avait besoin. Soutenu par ces ovations populaires, Djem attaqua les janissaires de Bajazet sous les murs, les précipita dans la mer, fit prisonnier leur général Ayas-Pacha, et, rentré vainqueur à Brousse, y fut conduit en triomphe au palais de ses aïeux. On le proclama une seconde fois sultan, on frappa les monnaies, on dit les prières dans les mosquées en son nom; on lui livra le trésor; il gouverna pendant dix-huit jours l'Asie, et envoya ses firmans à l'Europe du haut de cette capitale de la Bithynie.

IV

Cependant, soit qu'il ne se fit pas d'illusion sur l'inégalité de ses forces comparées à celles du sultan qui possédait Constantinople, les vizirs, les pachas, les janissaires, la flotte, les tributs de la mer Noire et de l'Europe, soit qu'il hésitât devant cette guerre fratricide qui allait faire combattre le sang d'Othman contre lui-même, Djem tenta de rétablir la concorde à des conditions équitables entre son frère et lui.

Il y avait alors à Brousse une sultane nommée Seldjou-Khatoun, tante de Mahomet II, grand'tante de Djem et de Bajazet. Elle vivait honorée et estimée pour son mérite dans le vieux palais. Djem la supplia d'aller à Constantinople interposer sa sagesse et son intercession entre son frère et lui. Il l'autorisa à offrir à Bajazet le partage inégal de l'empire, partage par lequel Bajazet posséderait l'Europe, les îles, l'Archipel, la mer Noire, la Serbie, la Valachie, l'Adriatique, et qui ne lui laisserait à lui que la souveraineté de l'Asie. Seldjou-Khatoun, suivie d'un nombreux cortège de femmes, d'eunuques, de gardes et d'envoyés inférieurs, se rendit à Constantinople. Elle s'acquitta de sa mission avec la double autorité de sa tendresse de tante et de son caractère d'ambassadrice. Accueillie avec respect par Bajazet, elle lui représenta éloquemment les dangers de l'empire et les droits du sang.

Bajazet sourit: „Les rois n'ont pas de parents,“ lui répondit-il.

V

Cette négociation avortée remit l'empire au sort des armes. Djem, dont la destinée était d'éprouver tour à tour la trahison de ses amis et de ses ennemis, des musulmans et des chrétiens, était déjà vendu à Bajazet II par son premier chambellan Yacoub. Bajazet avait promis à ce conseiller intime de son frère le gouvernement de l'Anatolie s'il concourait à étouffer la guerre civile dans son germe en conseillant à Djem sa propre perte. Yocoub conseilla, en effet, au sultan de Brousse de diviser son armée en deux corps. L'un de ces corps, commandée par un général inhabile, devait affronter à Nicée l'armée de Bajazet, qui s'avancait dans la plaine; l'autre, commandée par Djem en personne, couvrirait Brousse et le mont Olympe. Cette séparation de l'armée en deux, en affaiblissant chaque aile, donna la victoire à Bajazet.

Une bataille, livrée sous les murs de Nicée auprès de l'obélisque de Constantin, fit replier les partisans de Djem jusqu'à Iénischyr. Bajazet s'avança vers cette ville. Il y fut rejoint par Kéduk-Ahmed-Pacha, le premier général de Mahomet II, son père, qui revenait d'Italie couvert de gloire, et qu'on croyait animé d'un implacable ressentiment contre Bajazet en souvenir d'offenses passées.

Djem, accouru de Brousse et fortifié sous Iénischyr par une nuée de Turcomans et de Caramaniens, combattit vainement en héros. La présence de Bajazet, la discipline aguerrie des janissaires, le nom et les conseils de Kéduk-Ahmed, enfin la trahison d'Yacoub, qui fit passer la rivière à la cavalerie de Djem, et qui lui ferma le retour, achevèrent la déroute du sultan de Brousse. La nuit seule protégea la fuite des Turcomans et des Caramaniens. Les ténèbres laissèrent encore à Djem quelque espérance de les rallier. Caché dans une forêt voisine du champ de bataille avec une poignée de ses partisans, il espérait, le lendemain, retrouver ses troupes et tenter de nouveau la fortune. Le soleil, en se levant, lui montra le néant de ses espérances. La déroute avait tout emporté; il n'eut que le temps de s'enfuir lui-même, escorté de soixante cavaliers, jusqu'aux gorges sauvages d'Erméni, à deux marches au delà d'Iénischyr. Il s'y arrêta pour reposer ses cavaliers et pour panser une blessure qu'il avait reçue dans la fuite d'un coup de pied de cheval à la jambe. Il avait quitté ses tentes d'Iénischyr après la bataille dans un tel dénûment, que son grand vizir fut obligé de lui

prêter son propre manteau pour le couvrir, pendant son sommeil sur la terre, du froid et de l'humidité des nuits.

Parvenu à Koniah, où il trouva la sultane, veuve de Mahomet II, sa mère, et son harem, il prit, avec sa famille, ses trésors et trois cents de ses serviteurs, la route de Tarsous, pour aller demander asile en Syrie au sultan d'Égypte. Alep et Damas le reçurent en sultan dépossédé qui reconquerrait bientôt un trône. Le sultan d'Égypte lui donna au Caire l'hospitalité dans le palais de son vizir et une cour digne de son rang. Lassé de son inaction, et voulant reconquérir aux yeux des Ottomans un titre de sainteté qui accrût le nombre et le fanatisme des partisans qu'il avait laissés en Asie, il fit, en croyant plus qu'en prince, le pèlerinage de Jérusalem et de la Mecque. Ses voyages pieux firent perdre un moment sa trace dans les déserts de l'Arabie.

Revenons à Bajazet II.

VI

Le lendemain de sa victoire, les Turcomans d'Erméni, qui avaient insulté et pillé Djem après sa défaite, étant venus lui demander le prix de leur défection et de leur lâcheté, Bajazet leur répondit qu'il allait leur donner la récompense dont ils étaient dignes. Il les fit cerner par ses gardes et les fit crucifier sur les arbres de la forêt.

„Voilà, dit-il aux paysans turcs de ces provinces, le salaire „des esclaves qui s'immiscent dans les querelles des sultans „entre eux. Comment cette misérable vermine a-t-elle osé lever „la main contre la tête sacrée de mon frère ?“

Les janissaires, à son retour à Brousse, demandèrent à grands cris qu'on leur livrât la ville à piller pour la punir de sa félonie. Bajazet, qui rougissait de rentrer en dévastateur dans sa seconde capitale, descendit jusqu'aux prières et jusqu'aux larmes pour fléchir ses prétoriens : „Accordez-moi à moi-même „et à moi seul, leur dit-il, la ville de mes pères.“ Mais, encouragés par l'impunité du pillage de Constantinople, les janissaires éludèrent les supplications de leur sultan. Bajazet ne put racheter la ville du pillage qu'en payant la rançon de Brousse à ses soldats. Chaque janissaire reçut mille aspres en compensation de sa part de dépouilles.

Kéduk-Ahmed, que les historiens italiens et français nomment improprement Acomat, erreur que le poète Racine a consacrée, lui ramena l'armée victorieuse de Caramanie à Constan-

tinople. Le service que Kédük-Ahmed venait de lui rendre à Iénischyr avait mal effacé les premières impressions de Bajazet contre ce *Bélisaire* des Ottomans. Une vieille haine vivait dans sa mémoire. Un jour que Bajazet, dans sa jeunesse, accompagnait Mahomet II, son père, dans une de ses campagnes, Kédük-Ahmed, en inspectant l'armée, avait apostrophé rudement le fils du sultan sur l'indiscipline qui régnait dans son corps d'armée.

„Tu te repentiras de ton insolence quand je serai ton maître,“ lui dit Bajazet humilié.

„— Et moi, repartit le vieux guerrier, je jure ici, par la „tête de ton père, que si tu es un jour sultan, je ne porterai „jamais mon sabre pour un maître tel que toi.“

A la revue des troupes dans la prairie de Scutari, Kédük-Ahmed parut, en effet, devant le sultan à la tête de la cavalerie des spahis sans armes et son sabre suspendu au pommeau de la selle de son cheval.

„Que veut dire ce costume?“ lui demanda le sultan étonné. Kédük-Ahmed lui rappela fièrement son serment de ne jamais porter le sabre à son service.

„— Je te délie de ta promesse, lui dit Bajazet; c'est se souvenir de trop loin; oublie les fantes de ma jeunesse, et sers-„moi comme tu as servi mon père.“

VII

Cependant, à peine rentré à Constantinople, Kédük-Ahmed, fier de sa renommée et de son ascendant sur les janissaires, murmura trop haut contre les lâchetés du grand vizir et du sultan, qui, au lieu de combattre, négociaient avec les chevaliers de Rhodes et avec les Turcomans toujours révoltés de Koniah. Ancien grand vizir sous Mahomet II, il regardait comme au-dessous de lui toute autorité qui n'était pas la première; c'était un de ces hommes qui ne reconnaissent un maître qu'à la condition de le dominer.

Un souvenir plus amer et plus domestique empoisonnait l'âme de Kédük-Ahmed contre le grand vizir Ishak-Pacha. La jeune femme de Kédük-Ahmed, enlevée antrefois à son harem par le prince Mustafa, supplicié pour ce crime par son père, était fille d'Ishak le grand vizir. Kédük-Ahmed, après la mort du ravisseur, avait jugé cette femme trop coupable ou trop flétrie pour sa couche; il l'avait répudiée et renvoyée à son père. Le père n'oubliait pas cet outrage. Les murmures et les mé-

contentements de Kédouk-Ahmed l'auraient forcé seuls à s'en souvenir.

Bajazet supportait impatiemment la nécessité d'un général trop cher aux troupes, qui mettait à trop haut prix la récompense de ses services et qui s'imposait à son maître. Sa colère, qui n'osait éclater dans le calme et la réflexion, éclata dans l'ivresse.

Kédouk-Ahmed, invité avec les vizirs et les pachas du sérail à un festin dans le palais, s'y rendit par déférence à son maître. Bajazet, contre les règles de la religion et de l'usage, y fit couler les vins de Chypre et de Schiraz, et força, par son exemple et par ses provocations, ses convives à en boire. Kédouk-Pacha, austère observateur de la loi du Coran, céda avec répugnance aux instances du sultan et trempa à regret ses lèvres dans la coupe. Bajazet but jusqu'à l'ivresse. Dans la chaleur du vin, qui délie les secrets de l'âme, le sultan, soulevant le poids de l'oppression que faisaient peser sur lui l'orgueil et les exigences de ses généraux, dit imprudemment qu'un règne pacifique comme le sien n'avait pas besoin de faire payer à ses peuples la gloire et la cupidité d'ambitieux soldats qui se faisaient une proie de l'empire, et qu'il saurait bien, en réduisant le nombre et la solde de ces séditeux janissaires, réduire l'orgueil de leurs chefs à la modestie et à l'obéissance des esclaves du sultan.

Kédouk, désigné par ces paroles et emporté lui-même par l'audace du vin, demanda au sultan qui donc l'avait affermi sur ce trône, et éclata en reproches violents contre l'ingratitude des souverains et des vizirs qui cimentent leur puissance avec le sang des soldats et qui le trouvent ensuite trop cher quand il faut honorer et entretenir de vieux serviteurs. Il représenta à Bajazet, encore trop mal affermi pour être si superbe et si oublieux, le danger de mécontenter par de telles révélations, si elles venaient à transpirer, des janissaires qui pouvaient retirer le trône, puisqu'ils l'avaient donné. Un silence de terreur suivit ces paroles.

Bajazet, à ces mots, oublia toute prudence; il rougit, fit un signe à un de ses chambellans et lui dit quelques paroles à voix basse. A la fin du festin, on apporta, suivant l'usage des princes d'Orient, quand ils veulent témoigner leur munificence, un vêtement d'honneur à chacun des convives. Celui qu'on apporta devant Kédouk-Ahmed était noir, signe sinistre de réprobation et de deuil. Kédouk le comprit et se leva pour se retirer du sérail et pour se préparer à la mort.

„Reste ici,“ lui dit d'un accent où grondait d'avance son

arrêta le sultan, dont le vin accroissait la fureur. Et, du geste, il ordonna aux chiaoux de dépouiller l'ancien grand vizir de ses vêtements, de le frapper de bâtons et de l'étrangler après l'avoir déshonoré de leurs coups.

„Lâche et ingrat tyran! s'écria alors le vizir, qui n'avait „plus rien à retenir de ses ressentiments, puisque tu méditais „de me faire mourir, pourquoi, par un raffinement impie de „vengeance, m'as-tu forcé de souiller mon âme en buvant du „vin avec toi?“

Les bourreaux avaient déjà déchiré les habits de Kédük-Ahmed sur son corps et frappé de leurs bâtons ses épaules nues; ils apportaient le cordon pour l'étrangler, quand le kislarağa, ou chef des eunuques, ami secret de Kédük, se jeta aux pieds du sultan; il le conjura de suspendre l'exécution afin de s'assurer, avant le dernier supplice, si les janissaires ne se soulèveraient pas à la nouvelle de la disgrâce et de l'emprisonnement de leur général. Le sultan, frappé de cette prudence, fit jeter Kédük-Ahmed, sanglant et demi-nu, dans la prison du sérail.

VIII

Cependant la nuit s'écoulait sans que le fils de Kédük-Ahmed, qui adorait son père et qui veillait pour l'attendre, le vit revenir dans sa maison. Inquiet de ce retard, il court chez un des vizirs convives du festin, et il en apprend quelques circonstances qui lui font présumer le reste. Tremblant pour les jours de son père s'il respire encore, ou pressé de le venger s'il est mort, le fils, dont la tendresse anime l'éloquence, court à la caserne des janissaires, les réveille, les harangue, leur montre leur général et leur père victime de son dévouement à leurs intérêts, tombé sous les coups déshonorants d'un ivrogne ou près d'expier dans la nuit sa vertu par son supplice.

A ces larmes, à ces gestes, à ces discours, dix mille janissaires, tous outragés dans leur chef, se répandent dans les rues, appellent leurs camarades aux armes, les provoquent à marcher au palais, à incendier le sérail afin d'arracher leur défenseur aux coups d'un ingrat sultan, s'il en est temps encore, ou de venger sa mort en jetant sur son cadavre le cadavre de son assassin. Bientôt trente mille janissaires, des torches et les sabres nus à la main, se pressent aux portes extérieures du sérail, les enfoncent à coups de hache, et se précipitent, à travers les cours, contre les secondes portes pour pénétrer dans le palais.

Bajazet II, averti par le tumulte, par les torches, par les cris de ses soldats, fait barricader les portes par le chef des eunuques, et, se présentant lui-même à travers le grillage d'un balcon élevé, demande d'une voix tremblante aux assaillants le motif de leur attroupement.

„Misérable ivrogne! crient mille voix irritées, rends-nous „notre général, ou nous allons te brûler toi-même dans ton sé- „rail incendié.“

„— On vous a trompés, répond le sultan, votre général „n'est point mort.“

„— Qu'on nous le montre, qu'on nous l'amène!“ reprennent les troupes.

Kéduk-Ahmed, tiré précipitamment de son cachot, avant qu'on eût le temps de lui rendre ses habits, paraît à côté de son maître à la lueur des torches, la tête, les épaules, les jambes, les pieds nus, couvert seulement d'une chemise de grosse toile déchirée et souillée de taches de sang par le bâton des esclaves. A cette nudité, plus déshonorante que la mort même aux yeux des soldats, l'indignation et l'horreur redoublent. Bajazet était déchiré en lambeaux si la victime avait laissé parler seulement son silence. Mais le héros fut aussi magnanime que le sultan avait été ingrat. Il demanda par ses gestes le respect pour leur souverain aux soldats.

„Oui, on vous a trompés, leur dit-il, le sultan (que Dieu le „protège!) n'a point médité ma mort. Dans les égarements d'un „festin, j'ai manqué moi-même au respect que tout Ottoman doit „à son maître; il m'a puni, trop sévèrement peut-être, mais je „méritais une peine et je lui dois grâce de la vie. Ne soyez pas „pour moi plus indulgents ou plus irrités que je ne le suis moi- „même. Rentrez dans l'ordre, demandez pardon à votre maître „d'avoir cru à la calomnie et d'avoir violé le seuil de son sérail „sacré; je vais lui demander pour vous le pardon qu'il m'ac- „corde pour moi-même. Rentrez en paix dans vos casernes, et „perdons tous la mémoire de cette nuit d'erreur et de crime. „Celui qui ne sait pas obéir jusqu'à la mort à son souverain ne „serait pas digne d'être obéi par vous!“

IX

La générosité de ce grand homme calma la fureur des janissaires. Ils le revêtirent à l'instant des vêtements et des armes dont il avait été dépouillé, et le reconduisirent en triomphe dans sa maison. Il rentra le lendemain au divan avec le simple

titre de vizir, mais avec l'autorité d'un serviteur imposé à son maître par la faveur du peuple et des soldats.

Bajazet II parut avoir rendu sa confiance entière à Kédouk-Ahmed; mais sa dissimulation couvait sa vengeance. Il feignit, pour séparer le pacha de ses partisans, la nécessité d'un voyage à Brousse. Kédouk, par ses fonctions au divan, devait y suivre son maître. Les janissaires, laissés à Constantinople ou dispersés, sous divers prétextes, dans les garnisons d'Europe, étaient dans l'impuissance de se concerter pour le salut de leur général. Quelques jours après l'arrivée du sultan à Brousse, Kédouk-Ahmed fut étranglé dans l'intérieur du sérail. On répandit le bruit d'une mort soudaine et naturelle. Son crime était d'avoir trop bien mérité de son maître et d'avoir trop le sentiment de son mérite et de sa vertu.

Ainsi périt le plus grand général de Mahomet II. Sa mort laissa les janissaires sans idole, mais aussi sans modérateur. Bajazet ne tarda pas à le regretter.

X

Au retour du sultan à Constantinople, les janissaires, soupçonnant, à la disparition subite de leur général et à la dissémination de leurs *ortas*, le dessein mal déguisé de les anéantir, rentrèrent d'eux-mêmes dans la capitale. Ils se communiquèrent leurs craintes et se concertèrent pour prévenir la ruine du corps. Toutefois le vieux respect pour la maison d'Othman et les exhortations de leurs agas leur firent masquer la sédition sous la discipline. Craignant de soulever une seconde fois contre eux la capitale encore indignée du pillage de Constantinople à la mort de Mahomet II et de perdre ainsi toute popularité dans l'empire, ils résolurent de borner leur insurrection à l'absence et à l'immobilité. Ils se retirèrent en ordre et en armes de la ville, et allèrent camper, sous leurs tentes, hors des murs de Constantinople, dans la vaste plaine de Daoud-Pacha, sur la route d'Andrinople. Là, leur nombre, leur silence, leur attitude, provoquaient le sultan à la crainte, la capitale à l'insurrection.

Ils élevèrent des retranchements autour de leur camp et se gardèrent comme des troupes en présence de l'ennemi. Des négociations s'ouvrirent entre eux et les vizirs pour la satisfaction de leurs griefs et pour la garantie de leurs privilèges. Les souverains ottomans reconnurent une fois de plus le danger de ces corporations armées qui ne soutiennent les monarchies qu'à

la condition de les asservir. Bajazet II, après de vaines concessions à leurs exigences, fut forcé de demander lui-même à ses prétoriens l'entrée de leur camp et d'y paraître en suppliant plus qu'en empereur. Il les conjura, par le salut de la nation, d'oublier leurs griefs; il leur jura, par l'âme de son père, qu'il ne voulait ni réduire leur nombre, ni diminuer leur solde, ni attenter à leurs privilèges; il leur promit de ne régner que par eux et pour eux.

Sa présence, ses adjurations, ses serments; leur orgueil, exalté de l'humiliation de leur maître devant eux; leur sédition, récompensée au lieu d'être punie, les ramenèrent à l'obéissance. Ils rentrèrent calmes, mais toujours menaçants dans la ville. Bajazet, quoique pacifique par ses mœurs qui ne demandaient que des voluptés, sentit que cette milice dévorerait l'empire s'il ne lui donnait d'autres dépouilles à dévorer. Il déclara la guerre au soudan d'Égypte et de Syrie.

XI

L'Égypte et la Syrie, colonies religieuses des khalifes arabes depuis Mahomet, avaient formé une souveraineté indépendante et souvent conquérante sous les successeurs des khalifes. Selah-Eddin ou Saladin, le plus héroïque de ces souverains, y avait fondé la dynastie des Aïoubites sur les ruines des Fathimites du Caire et des croisés qu'il avait balayés de l'Orient. Ses successeurs, las de la mollesse et de l'immobilité des Égyptiens et des Syriens, races alors énervées par de longues servitudes, plus propres aux arts et à l'agriculture qu'à la guerre, avaient cherché leur force, contre leurs sujets et contre les croisés, dans une race militaire pour qui la guerre était un métier. Cette race était celle des Circassiens, peuplade belliqueuse qui vit sur les flancs du Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire.

Les Circassiens, Scythes ou Tartares d'origine, indépendants de mœurs, héroïques de bras, aventuriers d'habitude, ambitieux de caractère, sont les Albanais de l'Asie. Indifférents aux religions et aux dynasties, amoureux seulement de la guerre pour la guerre, ils prennent parti pour la solde et pour la gloire dans les querelles des grands empires, arabes, persans, syriens, égyptiens, turcs, russes, dont leurs montagnes sont confinées. C'est ainsi que dans l'Occident les montagnards de l'Helvétie louent leur fidélité ou vendent leur sang aux monarchies voisines sans s'informer où est la justice, mais où est la solde. Les peuples

de cette nature, quoique libres chez eux, sont d'admirables instruments de tyrannie chez les autres peuples.

Mais les Circassiens ont de plus que les Suisses le génie aventureux et l'imagination chevaleresque qui font rêver, aux simples guerriers, des trônes et des empires pour prix de leurs exploits. Avec un sabre et un cheval, les Circassiens qui descendent de leurs montagnes ont devant eux des horizons sans limite de fortune et de puissance. Leurs conquêtes deviennent leur patrie; ils s'acclimatent partout où ils dominent. Ils sont tous nobles comme le fer qui tue ou qui asservit dans leur main. Doués par la nature, par le climat et par l'éducation, d'une intelligence supérieure, d'une élocution passionnée, d'un orgueil aristocratique, d'une intrépidité qui justifie leur ambition, d'un mépris pour les autres races qui semble les opprimer par droit de naissance, d'un corps robuste, d'une taille élevée, d'un visage mâle, d'une férocité qui ne s'amollit que devant les femmes ou les enfants, les Circassiens, sous le nom de *Mameluks* ou *Mamlouks* qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours, recrutaient, depuis Saladin, l'armée des sultans d'Égypte. Ils étaient les janissaires du Caire comme les Épirotes étaient ceux de Constantinople. C'est par leur cavalerie, montée sur les chevaux du désert, que Touran-Schah avait jeté dans le Nil les croisés de saint Louis et fait ce roi de France prisonnier des musulmans. Cette victoire donna aux Mameluks l'audace de déposer les successeurs des *khalifes* et de créer en Égypte un gouvernement étranger. Leur chef électif, appelé *soudan* ou *sultan*, régnait aussi longtemps que le permettait leur caprice. Séditieux contre les souverains, oppresseurs contre leurs sujets égyptiens, rebelles et tyrans à la fois, cet empire d'une soldatesque étrangère se maintenait par un perpétuel recrutement d'aventuriers descendus du Caucase. Par un phénomène qui semblait défendre à la terre d'Égypte de perpétuer la race de ses tyrans, les Mameluks, malgré leurs nombreux harems, ne purent jamais multiplier sous le ciel d'Égypte. Leurs enfants mouraient en naissant.

Tel était l'empire que Bajazet II allait attaquer. Cent cinquante mille hommes marchèrent avec lui vers les frontières de Syrie. Soixante mille Mameluks l'attendaient aux confins de la Caramanie, près du mont Amanus, contre-fort du Taurus, dans la même plaine où Darius avait attendu Alexandre.

La tactique qui avait fait vaincre les cavaliers persans par les piétons macédoniens d'Alexandre, et qui fit vaincre de nos jours les Mameluks égyptiens par l'infanterie de Bonaparte, le carré, hérissé de lances ou de baïonnettes et de feu, était encore

inconnu des Ottomans. Les Mameluks, fondant sur les Turcs comme un ouragan de chevaux et de fer, les dispersèrent en tronçons épais, dont les débris ne purent se reformer à la voix du sultan que derrière le fleuve profond dont les janissaires couvrirent les ponts pendant la déroute.

Le lendemain, Bajazet ayant repassé les ponts pour venger cet échec, toute son armée fut précipitée de nouveau dans le fleuve. Vingt mille morts ou blessés, trente mille prisonniers, une retraite prompte, une paix honteuse, furent le seul fruit de la campagne. Depuis l'apparition de Timour-Lenk en Asie Mineure, le sang et l'honneur des Turcs n'avaient pas coulé avec une telle profusion sur la terre ottomane.

XII

La guerre contre Venise vengea Bajazet II de ce revers. Deux cent cinquante bâtiments chargés de troupes et de canons, sous le commandement de son vizir, Mustafa-Pacha, rencontrèrent la flotte vénitienne de cent vingt vaisseaux, commandée par l'amiral Grimani, dans le golfe de Lépante. Mustafa, inférieur en tactique et en évolutions navales, couvrit la flotte de Grimani d'une nuée de flèches enflammées, qui, en s'attachant aux voiles et aux agrès, incendièrent en une heure les vaisseaux de Venise. Dix mille hommes périrent dans les flots, en se précipitant à la mer pour échapper aux flammes. Bajazet, qui suivait la côte avec son armée de terre, assiégea Lépante, Coron, Modon, et reconquit tout le littoral de la Grèce insurgée par les Vénitiens.

L'infortuné amiral Grimani, n'osant affronter de nouveau les Ottomans, pour secourir les alliés de Venise, rentra vaincu, avec les débris de sa flotte, dans le port. Le sénat de Venise, humilié, rejeta sa honte sur son amiral. Bien que Grimani, amiral et provvediteur de Venise, eût construit et équipé lui-même, avec ses propres trésors, la flotte qu'il avait perdue, il fut accusé de lâcheté, d'impéritie ou de trahison par les patriotes de Venise. Emprisonné, enchaîné, il comparut, chargé d'opprobres et de fers, devant toute l'aristocratie de sa nation formée en tribunal pour le juger.

Son fils, le cardinal Grimani, parut à côté de lui devant les nobles, soutenant de ses mains pieuses le poids des chaînes de son malheureux père. Les accusateurs de Grimani demandaient son supplice. Les supplications de son fils ne lui obtinrent que la vie. Il fut dégradé de toutes ses dignités, dépouillé de toute

sa fortune, et relégué dans une île obscure de l'Adriatique. L'orgueil de la république voyait des crimes dans les revers de ses meilleurs citoyens.

Gonzalve de Cordoue, surnommé le *grand capitaine*, et digne de ce surnom par la grandeur de ses aventures, sauva Venise en lui amenant de Naples trente vaisseaux et des soldats aguerris sous lui.

Les deux flottes combinées sous son commandement poursuivirent la flotte ottomane de rade en rade, entrèrent dans les Dardanelles, bloquèrent Lesbos, firent craindre pour Constantinople. Une nouvelle paix rétablit pour les deux nations, dont l'une possédait la terre, l'autre les mers du Levant, l'harmonie nécessaire à leur commerce.

XIII

Les prédications fanatiques d'un derviche de Begbazari, dans l'Asie Mineure, nommé Scheitankouli, troublèrent un moment la paix rétablie. Ce derviche, fourbe et crédule à la fois, comme les novateurs religieux, vivait depuis dix ans dans une caverne des environs d'Antalia. Il prêchait un Coran réformé, et la légitimité du khalifat d'Ali contre l'usurpation d'Aboubekre et d'Omar. L'extermination de tous les musulmans rebelles à ses oracles était le premier article de sa foi.

Le peuple, dont l'ignorance nourrissait le mysticisme dans ces montagnes, prit pour les ennemis de Dieu tous les incrédules au nouveau prophète. Il massacra et écartela, à la voix de Scheitankouli, le gouverneur et les magistrats d'Antalia. Le pacha de la ville de Kutaiah fut empalé sur la place publique. Engagés dans la révolte par ces premiers crimes, les sectateurs du derviche n'eurent de salut que dans l'obstination; les uns par la terreur du supplice, les autres par le délire de leur foi, le plus grand nombre par l'esprit de sédition contre les Ottomans, qui couvait toujours dans ces provinces de la haute Asie, se levèrent en armée de la réforme religieuse, proclamèrent le schisme des Persans, et s'avancèrent, sous le drapeau de leur agitateur, jusqu'aux environs de Magnésie.

Korkoud, fils aîné de Bajazet II, qui gouvernait cette ville, rassembla précipitamment autour de lui les janissaires de sa province. Vaincu par l'armée populaire du derviche, Korkoud n'échappa à la mort que par la rapidité de son cheval. Le sultan envoya à son fils une nouvelle armée, commandée par le grand vizir lui-même. Les bandes du rebelle, vaincues à leur

tour, se dispersèrent sous le sabre des janissaires. Le prophète s'enfuit en Perse; le peuple et le roi le reçurent en martyr de leur foi nationale. Ses miracles puérils, astucieusement combinés pour subjuguier l'imagination avide de surnaturel des Persans, firent de Scheitankouli l'arbitre de la Perse. Le roi fanatisé lui prêta ses armées pour contraindre ses bourreaux à supplicier les sectateurs d'Omar.

Le principal texte de la dissidence consistait à affirmer ou à nier qu'il fallait, dans les ablutions commandées par le Coran, laver ses pieds avec de l'eau, ou les frotter avec du sable. Des milliers d'hommes périrent pour cette argutie. La haine entre les Persans et les Turcs, fondée, indépendamment de la *sunnah*, sur des dissentiments futiles, devint aussi nationale que métaphysique. Un derviche de la secte de Scheitankouli voulut venger la défaite de ce révélateur à Kutaïah. Il vint à Constantinople, s'approcha à la faveur de son costume du sultan, au moment où Bajazet, à cheval, se rendait à la mosquée pour la prière, et lui demanda l'aumône. Le sultan s'étant incliné pour donner une pièce de monnaie au derviche, le faux mendiant lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Le coup ne fut pas mortel, mais le danger qu'avait couru Bajazet, accessible jusque-là au dernier de ses sujets, fit adopter des mesures de prudence sévères envers tous les Ottomans qui approcheraient du sultan dans ses audiences; deux chiaoux durent leur tenir la main sur l'épaule pour s'assurer qu'ils ne lèveraient pas le bras contre le sultan. Cette étiquette ombrageuse, tombée en désuétude par le temps et par la familiarité confiante des derniers empereurs, n'humilie plus ni les étrangers ni les musulmans.

XIV

Le caractère de Bajazet II, jusque-là plus enclin à la débauche qu'au mysticisme, parut transformé par ce coup de poignard d'un fanatique; il y vit un avertissement du ciel. Ses nombreux revers, les dissensions naissantes entre ses fils, l'affaiblissement de ses forces, usées par le harem et par l'ivresse fréquente, le plongèrent pour le reste de son règne dans une mélancolie rêveuse et mystique. C'est la maladie de l'âme habituelle aux princes de sa race qui ont savouré jeunes les délices, l'orgueil et le néant de la toute-puissance.

Bajazet détourna ses regards de la terre et s'abîma dans les contemplations mystiques de la philosophie et de la religion. Il

se corrigea du vin et des voluptés de ses harems. Il prescrivit la répression rigoureuse des désordres et des scandales qui déshonoraient l'islamisme dans la capitale. La vente du vin dans les bazars fut interdite. Mais les janissaires, corrompus par l'exemple de son propre vice, se soulevèrent contre ces sévérités. Ils forcèrent le sultan de fléchir devant des habitudes qu'il avait lui-même encouragées dans sa jeunesse.

La prière, les entretiens pieux avec les scheiks, la poésie, dans laquelle il excellait presque autant que son frère Djem, devinrent ses seules diversions aux soucis importuns du trône. Son visage même, que les ambassadeurs de Venise retracent en traits énergiques et colorés au commencement de son règne, prit la maigreur, la pâleur et le recueillement ascétiques de la vie contemplative. Son front pensif, son nez allongé et recourbé sur la lèvre, sa barbe rare, ses cheveux noirs collés aux tempes, sa bouche scellée par une tristesse silencieuse, contrastaient avec le rang suprême et avec le titre de chef d'une dynastie de conquérants. Il avait réformé par humilité son costume comme sa vie. Il répudia les couleurs éclatantes, les broderies dorées, les bonnets persans et les aigrettes qui décoraient les habits et les turbans de Mahomet II, son père. Il y substitua le castan de laine et le schall de mousseline roulé sans ornement autour du front. Les Ottomans ne l'appelaient plus le sultan, mais le *scheik*, le *sophi*, le *philosophe*, le *poëte*, le *saint*. Il régnait peu par lui-même, il laissait flotter l'empire entre les séditions incessantes de ses janissaires, les conseils du divan et la main de ses grands vizirs.

Daoud-Pacha, qui venait de vaincre les sectaires de Schei-tankouli, avait succédé dans ce poste suprême à Ishak-Pacha, disgracié par les janissaires depuis le meurtre de Kéduk-Ahmed, leur favori. Daoud, longtemps beglerbeg ou général de l'armée d'Asie, plaisait à son maître par sa piété, aux troupes par son énergie militaire. Les soldats voyaient en lui un vétéran des armées conquérantes de Mahomet, les peuples un administrateur paternel, le sultan un ministre intègre et sûr. Il donna son nom à un grand nombre d'institutions charitables, à des mosquées et surtout à une plaine hors des murs de Constantinople où il fit dessiner un camp (ou champ de Mars) pour les rassemblements et les exercices des troupes au moment où l'armée s'y réunissait pour les expéditions d'Europe.

XV

Daoud conduisit lui-même une seconde fois en Asie l'armée du sultan pour contenir les soulèvements des Turcomans. Revenu à Constantinople, il assoupit, dans une suite de négociations modérées et fermes avec les ambassadeurs des puissances occidentales, les germes de guerre que le pacifique Bajazet II était toujours pressé d'étouffer. Ces guerres locales et ces négociations secondaires avec l'Égypte, les tribus turcomanes, les Hongrois, les Maures d'Espagne, les Maures de Tunis, la cour de Naples, le pape, les Vénitiens, l'Autriche et même les Russes, encomrent l'histoire sans l'intéresser. Les dissensions des princes dans la famille du sultan, germes des crimes qui ensanglantèrent le règne de Bajazet et le règne futur, commençaient à agiter le sérail, le peuple, l'armée.

Daoud-Pacha se retira chargé d'honneurs et enrichi d'une pension de trois cent mille aspres après son long ministère de dix-sept ans. Un petit-fils des Tscheudereli, quatre fois grands vizirs, Ibrahim-Tscheudereli, succéda à Daoud.

XVI

L'empire venait d'être délivré de la compétition de Djem par une suite d'aventures, de revers et de trahisons. Nous les raconterons d'une seule haleine pour ne pas disséminer l'attention qui s'attache aux étranges vicissitudes de ce malheureux héritier de Mahomet II.

Bajazet, tranquille enfin sur la possession incontestée du sceptre des Ottomans, n'avait plus d'ennemis que ses enfants.

Huit fils lui étaient nés de plusieurs mères, également chers à sa tendresse. Trois étaient morts avant l'âge des ambitions. Il avait, selon l'habitude des sultans régnants, dispersé les cinq fils qui lui restaient dans les différentes provinces de la domination ottomane. Sultan Ahmed ou Achmet gouvernait Amasie; sultan Schéhin-Schah, la Caramanie; sultan Alem-Schah, la ville et la province de Mentesché; sultan Korkoud, Saroukhan; sultan Sélim, Trébizonde. Ses trois filles avaient été mariées dès leur première adolescence, l'une à un prince turcoman, petit-fils du conquérant de la Perse, Ouzoun-Hassan; l'autre à un fils de Daoud-Pacha le grand vizir; la troisième à Nassouh-Beg, gouverneur de la Dalmatie turque. Une fille de Djem, que ce prince avait fiancée au berceau avec le sultan d'Égypte, son

hôte, et que la mort de ce sultan avait laissée veuve avant l'âge du mariage, avait été mariée par Bajazet à son favori Sinan-Pacha beglerbeg ou commandant général de l'armée d'Asie. Ainsi, dit Hammer, la fille d'un empereur et la veuve d'un sultan était esclave d'un simple pacha dans un harem d'Anatolie.

XVII

La mésintelligence qui existait entre ces différentes branches de la maison de Bajazet II éclata pour la première fois aux yeux des Ottomans par un murmure et par une témérité presque séditieuse de Korkoud, son fils aîné, contre les ministres de son père. Un eunuque aussi viril à la tête des armées qu'éloquent au conseil, Ali-Pacha, avait remplacé le grand vizir Tschendereli. Ali préférait secrètement sultan Ahmed à Korkoud, et lui préparait dans sa pensée le trône.

Pour humilier Korkoud, l'eunuque détacha de son gouvernement de Caramanie une province dont les revenus avaient été autrefois affectés au traitement des grands vizirs. Korkoud, indigné de cette atteinte à son autorité, tolérée sinon commandée par son père, s'embarqua à Satalie avec quatre-vingts serviteurs de sa maison et se réfugia à la cour du sultan d'Égypte, ennemi à peine réconcilié de son père.

À l'exemple de son oncle Djem, Korkoud colora sa désertion des États paternels en demandant passage aux Mameluks pour aller à la Mecque faire le pèlerinage au tombeau du prophète. Le sultan reçut le fugitif au Caire en héritier de Bajazet et non en rebelle à son père. Il envoya à Korkoud le présent royal des Tartares.

„Neuf chevaux de race, neuf rangs de neuf chameaux, trois „de dromadaires de course, deux autres rangs de dix-huit chameaux couverts de housses de brocart pour son usage personnel, soixante-dix rangs de chameaux pour sa suite, quarante „rangs de chameaux pour sa cuisine, neuf mille ducats d'or, „neuf pièces de drap d'or et neuf jeunes pages d'une merveilleuse beauté. Quarante tambours battaient en marchant devant „lui; les vizirs et les officiers de l'étrier du sultan du Caire vinrent aux portes de la ville le complimenter. Cinquante moutons par jour, cinquante quintaux de sucre, cinquante sacs de „riz, deux mille poulets, deux mille oies, cent cinquante quintaux de miel et cinq bourses d'or lui furent alloués par semaine „pour la nourriture de sa maison. Le sultan d'Égypte, à son „approche, descendit de cheval avant lui, le baisa sur les yeux,

„comme on baise un fils, tandis que Korkoud baisa le con à son hôte comme on fait à un père.“

Mais le soudan s'étant loyalement refusé à prêter au fils des secours contre le père, et à le laisser sortir de ses États pour aller en chercher en Perse, Korkoud, déjà repentant, ne trouva d'issue que dans la résipiscence et la soumission; il écrivit au grand vizir pour le prier d'excuser sa faute auprès de son père. Il attribua au seul désir de visiter la Mecque l'abandon de son gouvernement. Ce prétexte pouvait d'autant plus naturellement colorer son imprudence, que Korkoud était, comme son père, un prince pieux, philosophe, contemplatif, exclusivement voué à la théologie, aux lettres, à la poésie, entouré à Magnésie d'une cour de lettrés et de poètes, impopulaire à ce titre parmi les janissaires comme un prince qui perpétuerait un règne de paix.

Le vizir intercédâ pour le fils, et donna satisfaction à ses plaintes par l'annexion de nouvelles provinces à son gouvernement.

XVIII

L'insubordination impunie de Korkoud encouragea les autres fils de Bajazet II à oser davantage. La loi fatale de Mahomet II, qui autorisait et qui commandait presque le fratricide par raison d'État, avait décrété d'avance la haine et les dissensions éternelles entre les frères. Chacun des fils d'un sultan voyait de loin à la mort du père des meurtriers dans ses frères, s'il ne les prévenait pas en en faisant ses victimes; cette loi sanguinaire et dénaturée ne laissait aux fils du souverain régnant que le choix entre la mort et le crime. Le crime, en devenant nécessaire, devait devenir fréquent dans cette maison condamnée à régner ou à mourir. Bajazet ne tarda pas à éprouver cette conséquence atroce de la législation dynastique de Mahomet II.

XIX

Ahmed ou Achmet, alors gouverneur d'Anasie, bien qu'il ne fût que le second des enfants de Bajazet, était prédestiné secrètement au trône par son père. Le sultan, les vizirs, les janissaires, défiants de la mollesse contemplative de Korkoud, trouvaient dans Achmet la vigueur et la maturité d'esprit propres au gouvernement. L'indolent Korkoud, attendant tout de la fatalité qui s'était prononcée pour lui en le faisant naître le premier, ne se prémunissait pas contre cette prédilection de son père. Mais

Sélim, le troisième fils du sultan, prince d'un bras prompt, d'un esprit ombrageux, d'une ambition capable de tout prétendre et de tout oser, supportait impatiemment au fond de son gouvernement de Crimée la faveur de Bajazet pour Achmet. Il tremblait que le voisinage d'Amasie de la capitale ne fût pour Achmet, en cas de mort du sultan, une occasion d'y venir avant lui saisir le règne; il avait un fils de seize ans nommé Soliman-Sultan; il exigea des vizirs, pour ce fils, le gouvernement d'une province interposée entre Amasie et Constantinople, afin que Soliman pût devancer Achmet et Korkoud dans cette compétition éventuelle du trône. Les vizirs lui accordèrent ce gage par faiblesse. Achmet s'en indigna; Bajazet revint sur sa concession, et, rappelant Soliman de son gouvernement, il l'envoya gouverner Caffa, au fond de la mer Noire.

Cette nouvelle distribution des provinces révolta à son tour Sélim. Il se plaignit d'un ton où la menace euenimait la plainte. Il abandonna, sans autorisation des vizirs, son gouvernement de Trébizonde, trop éloigné de la scène des ambitions, pour venir résider à Caffa dans le sérail de son fils Soliman. Bajazet, offensé de cette audace et des préparatifs militaires de son fils, lui envoya l'ordre de retourner dans sa résidence. Sélim répliqua en exigeant des ministres un gouvernement en Europe, pour surveiller de plus près les événements.

La résistance des ministres à cette insolente injonction du prince lui fit afficher enfin la révolte mal déguisée sous le prétexte de la tendresse filiale. Il équipa une flotte à Caffa, la chargea de ses troupes, traversa la mer Noire, et débarqua à Varna, près des bouches du Danube. Il prétendait que, absent depuis vingt-six ans de la cour de son père, le Coran, qui fait un devoir pieux et obligatoire aux enfants de visiter leurs parents, lui imposait la loi de rendre une visite solennelle à son père, qui résidait alors à Andrinople. Sa suite était une armée; la terreur le devançait dans cette capitale.

Les vizirs, consultés dans cette extrémité des circonstances, encouragèrent Bajazet à la fermeté. Ils lui représentèrent le texte des décrets de Mahomet II et la sagesse des traditions qui interdisent à tout héritier éventuel du trône de gouverner une province d'Europe dans la crainte qu'il ne se fit de ce gouvernement rapproché un marchepied pour monter, contre le droit de ses frères, au trône.

Bajazet, con vaincu mais indulgent, envoya le molla d'Andrinople, Noureddin-Sarigurz, le plus consommé de ses négociateurs, à l'armée de Sélim, pour lui persuader l'obéissance et

l'ajournement de son ambition. Sélim ne répondit à l'indulgence et aux sollicitations de son père qu'en grossissant son armée et en marchant plus rapidement vers la capitale. Hassan-Pacha, beglerbeg de Roumélie, lui opposa les vingt mille janissaires, azabs et spahis de l'armée d'Europe. Mais, soit hésitation des Ottomans devant la guerre civile, soit indécision des janissaires, déjà secrètement travaillés par Sélim, Hassan-Pacha se replia sans combattre sous les murs d'Andrinople, suivi pas à pas par Sélim, qui campa aux portes de la ville dans la large vallée de Tschoukourowa; les forces étaient égales, la faveur du peuple balancée, la fortune en suspens. Bajazet, quoique malade et le coeur déchiré entre ses enfants, ajourna la décision par sa présence au camp de Hassan-Pacha. Porté en litière entre les deux camps, il pleura sur le sort de ces deux armées qui allaient inonder d'un sang également cher à son coeur. Ces larmes, l'aspect du père et du fils prêts à donner l'ordre du carnage et à se rencontrer peut-être dans la mêlée, attendrirent les Ottomans, et firent tomber les armes des mains des deux partis.

Le beglerbeg Hassan-Pacha, secrètement favorable au fils, alla lui-même au camp de Sélim négocier un accommodement qui, tout en écartant la guerre, assurait cependant la victoire à Sélim. Par ce traité le fils licenciait ses troupes, mais le père accordait au fils les deux gouvernements de Widdin et de Semendria en Europe. C'était accorder les préliminaires de l'empire. Sélim, sans voir son père, s'éloigna pour aller se saisir de ses deux avant-postes du règne.

XX

Cependant une émulation de révolte s'était à son tour emparée de Korkoud. Il voyait ses propres droits compromis dans l'indépendance de son père. Sans attendre le consentement des vizirs, Korkoud s'avança de sa résidence d'Antalia sur Saroukhan, que Bajazet avait refusé de joindre à son gouvernement d'Antalia. Sélim, en route pour Semendria, apprenant la marche de son frère aîné, s'arrêta dans une attitude menaçante pour attendre, disait-il, le dénoûment des troubles d'Asie.

Bajazet II, lui ordonnant en vain de s'éloigner davantage, trembla pour l'empire menacé ainsi de deux côtés et courut prévenir l'un ou l'autre des compétiteurs à Constantinople.

Sélim, profitant de l'éloignement de son père, reflua rapidement sur Andrinople, entra en maître dans le palais, délivra les

prisonniers, pillâ le trésor, destitua les autorités fidèles au sultan, et nomma à leur place ses plus audacieux partisans.

Le grand vizir Ali-Pacha, qui répugnait à la fois à l'ambition criminelle de Sélim et à la molle compétition de Korkoud, surveillait les intérêts d'Achmet, le favori du divan et de son père. Il décida son maître à réunir une armée, vendue à la cause d'Achmet, et à marcher lui-même à Andrinople pour y réprimer les attentats de Sélim.

Sélim prévint le sultan en s'avancant dans la Thrace contre l'armée de son père. Au sommet d'une colline voisine de la ville de Tschorli (l'antique Tzurulum), Ali-Pacha, s'approchant de la litière de Bajazet, que ses infirmités empêchaient de monter à cheval, lui montra du geste les hordes de Tartares et de Circassiens ennemis de l'empire enrôlés par Sélim qui couvraient la plaine de leurs tentes, de leurs chevaux, de leurs armées.

„Est-ce ainsi, dit-il au sultan pour écarter de son cœur „tout pardon, qu'un fils respectueux vient baiser la main de son „père? N'est-ce pas plutôt dans un semblable appareil qu'un „parricide vient le précipiter du trône au sépulcre?“

L'infortuné sultan semblait hésiter encore; les instances unanimes de ses vizirs et de ses pachas, vendus à Achmet, l'emportèrent enfin. Il se releva sur le coude du coussin où il gisait étendu dans la litière, et dit d'une voix tremblante de colère :

„Vous, mes vizirs et mes agas! vous, mes esclaves! vous „tous, mes soldats qui mangez mon pain, marchez sur ce „rebelle.“

XXI

A ces mots, répétés de rangs en rangs par les pachas et les agas à leurs troupes, les vingt mille janissaires fondirent comme des héros sur ce troupeau de barbares au cri d'*Allah kérîm* (Dieu est grand)! et ne leur donnèrent pas même le temps de disputer la plaine. Le combat ne fut qu'une fuite. Sélim montait un cheval célèbre dans l'histoire de cette race équestre, à qui la vigueur de sa course et le bruit retentissant de ses pieds avaient fait donner le nom de *Kara-boulut* (le nuage noir). Ce cheval l'emporta hors du champ de bataille. Son page Ferrahd, qui devint plus tard l'époux de sa fille et son grand vizir, voyant son maître près d'être enveloppé par une poignée de spahis montés sur des chevaux turcomans de la même race que *Kara-boulut*, se jeta volontairement en travers entre leurs sabres et la croupe du coursier de Sélim. Il roula dans la poussière sous

leurs lances et sous les pieds de leurs chevaux; mais son dévouement donna de l'espace à Sélim. Ce prince, fuyant nuit et jour à travers les forêts des rives de la mer Noire, alla demander un asile au khan des Tartares de Crimée, dont il avait épousé la fille, mère de Soliman.

XXII

Le grand vizir Ali-Pacha, après avoir ramené son maître vainqueur à Constantinople, passa en Asie pour y combattre les tronçons de la secte fauatique de Scheitankouli, qui s'étaient rejoints et qui menaçaient Brousse. Ce vizir avait assigné une entrevue secrète au prince Achmet, en Asie, près de Kermian, au village de la Pierre-d'Or. L'objet de cette entrevue était de convenir avec Achmet des mesures à prendre de concert pour lui assurer le trône en persuadant l'abdication au sultan, et en captant la faveur des janissaires. Mais cet eunuque, consommé dans la guerre, dans la politique et dans le manège des cours, tomba quelques jours après dans une mêlée contre les hordes du sectaire. Ses desseins périrent avec lui. La mort de ce grand homme d'État consterna Achmet et Bajazet II. On peut le comparer à un Richelieu des Ottomans, mais sous un prince moins asservi que Louis XIII. C'était le premier des grands vizirs mort sur le champ du martyre, le sabre à la main, en combattant pour l'empire. Les poètes turcs, dont il était l'é-mule et l'idole, remplirent l'Asie et l'Europe d'élégies martiales de sa gloire. L'historien persan Idris, qu'il avait appelé d'Ispahau pour écrire d'une main immortelle les annales des Turcs, éternisa sa vie et sa mort dans son livre. L'empire perdit en lui le seul modérateur de ses agitations, sous un règne qui dé-générait en anarchie.

XXIII

Le schah de Perse, chez qui les rebelles avaient encore une fois cherché un refuge, fit jeter leurs deux chefs dans une chaudière d'eau bouillante, et envoya leurs crânes décharnées, montés en coupe pour y boire *l'eau de la vengeance*.

Cependant Sélim, encouragé par la mort de l'eunuque qui seul contenait son audace, s'avancait de nouveau vers Constantinople pour contraindre son père à déshériter Achmet et Korkoud en sa faveur. Sultan Achmet, de son côté, était à Scutari, en face du sérail, avec une armée de ses partisans asiatiques.

Ahmed-Pacha, nommé une seconde fois grand vizir après la mort de l'eunuque Ali, s'efforçait vainement d'incliner les janissaires au parti d'Achmet-Sultan. Cette milice, fanatisée par l'or et par les séductions de Sélim, en qui elle aimait les vices de Mahomet II, son grand-père, s'insurgea à l'approche du sultan Achmet, saccagea les palais du grand vizir, de Mustafa-Pacha, de Hassan-Pacha, du grand juge de l'armée d'Asie et de tous les vizirs suspects d'adhésion au parti d'Achmet.

Le grand vizir, concédé aux révoltés par le sultan, fut remplacé par Mustafa-Pacha, ancien négociateur de Bajazet avec le pape Alexandre Borgia quand il lui marchandait la tête de Djem. Mustafa, pour apaiser les janissaires, relégua Achmet dans son gouvernement d'Asie.

Achmet, indigné de cet exil qui lui signifiait la perte de ses espérances, s'éloigna en effet, mais pour s'emparer de Koniah où il fit couper le nez et les oreilles à l'envoyé de son père qui lui redemandait la province. La tête du fidèle beg qui défendait pour le sultan la citadelle de Koniah fut envoyée outrageusement à Bajazet. Ces insultes sanglantes achevèrent de dépopulariser Achmet à Constantinople.

Korkoud, croyant son père désormais irréconciliable avec ses deux frères, entra dans Constantinople sous un déguisement et suivi seulement de deux serviteurs; il se constitua, avec une courageuse confiance, l'hôte des janissaires, ses ennemis, dans leur principale caserne. Il espérait par sa séduction, son éloquence et son courage, les détacher de Sélim et les enrôler dans sa faction.

Les janissaires, flattés de cette confiance, mais inébranlables dans leur stupide prévention pour Sélim, lui rendirent les honneurs dus au fils d'un sultan, et lui firent cortège quand il alla, après trente ans d'absence, baiser la main de son père au sérail. Korkoud ne gagna à son audace qu'une insignifiante hospitalité.

Pendant qu'Achmet mendiait des secours aux Tartares, Sélim s'avancait une troisième fois à la conquête de l'empire par la sédition et peut-être par le parricide. A la tête de six mille cavaliers tartares, il avait franchi sur la glace le Danube au commencement de février (1512). Son approche agita, dans la capitale, les ortas des janissaires. Ces soldats turbulents semblaient pressentir leur règne dans le sien. Leur cœur se précipitait à lui, non comme au plus digne, mais comme au plus féroce des fils du sultan.

XXIV

Ils demandèrent à grands cris à Bajazet de leur donner Sélim pour général et de les faire marcher sous lui contre Achmet. Bajazet n'avait que le choix entre trois révoltes : celle de Sélim, celle d'Achmet, celle de ses janissaires. Il accorda tout à la plus menaçante. L'aga des janissaires courut à la rencontre de Sélim, qui n'était plus qu'à quelques heures de la capitale. Il y ramena le prince en triomphe à ses soldats. Les vizirs, les pachas, l'armée, le peuple, reçurent Sélim à son débarquement dans le jardin du nouveau sérail; Korkoud lui-même assistait humilié à ce triomphe de son rival préféré.

Bajazet entendait de son palais les clameurs qui le détrônaient pour son fils. Il tenta de racheter à prix d'or le règne qui lui échappait. Il avait entassé pendant trente ans de paix un trésor personnel capable de payer un empire. Il envoya son trésorier (ou kasnadar) offrir à Sélim trois cent mille ducats d'or, payés le jour même, et une pension annuelle de deux cent mille ducats pour prix de sa retraite dans son gouvernement. Sélim éluda tout : il voulait le trône. Bajazet le désigna pour son successeur, à condition qu'il attendrait sa mort pour prendre le titre de sultan; qu'on lui laisserait le trésor, et que ses fils, réconciliés sous son arbitrage, se pardonneraient entre eux d'être nés du même sang. Sélim, de peur d'offenser l'opinion du peuple, feignit de tout accepter, laissant faire le reste à sa faction, pressée d'exploiter son règne.

XXV

Six jours après (le 25 avril 1512), au lever du soleil, le vizir, dévoué à Sélim, les janissaires, les spahis, la foule, ameutée au souffle des partisans de Sélim, inonda sans opposition les cours du palais. Leur silence énigmatique ou respectueux voulait être compris sans paroles. Bajazet essaya de leur opposer la majesté du droit de la paternité, du titre et de l'âge. Il s'assit sur son trône, fit ouvrir les portes et leur demanda d'une voix sévère mais résignée ce qu'ils venaient exiger encore de lui.

„Notre *padischah* est vieux, il est infirme, lui répondirent „quelques voix qui déguisaient mal l'insolence sous la compassion; le poids de l'empire l'accable; l'empire s'affaisse avec lui.“

„— Oui, ajoutèrent d'un ton plus impérieux les soldats ré- „pandus dans les salles, nous voulons à sa place sultan Sélim.“

Douze mille voix des janissaires et des spahis attroupés dans les cours répétèrent d'un accent forcené le nom et l'acclamation de Sélim.

„Eh bien, dit avec résignation le sultan abandonné même de „ses gardes, de ses enfants et de ses vizirs, je remets l'empire „à mon fils Sélim. Que Dieu bénisse son règne sur les Ottomans!“

Le nom de Sélim et le cri de *Dieu est grand!* s'élevèrent à la fois de la salle du trône, des cours du palais et des sept collines de Constantinople. Nul n'osait protester contre la fortune d'un usurpateur et contre la volonté de l'armée. Les janissaires apprenaient une seconde fois à enlever et à donner le trône. Il n'y a plus de constitution partout où des prétoriens soutiennent ou ébranlent à leur gré la couronne; l'esprit de corps devient le seul droit de la nation, le soldat est juge de la légitimité du prince et de la liberté du peuple. Tout le temps que régna cette milice, les Ottomans eurent un maître, mais ils n'eurent plus d'empereurs.

XXVI

Cependant Sélim, sous l'apparence de la pudeur de son ambition, avait eu l'audace de son crime. Il se tenait debout sous la voûte de la porte qui sépare la première cour de la seconde cour du sérail, entouré de ses officiers et de ses vizirs les plus affidés. C'est sous cette voûte que s'arrêtent, pour attendre respectueusement l'audience des empereurs, les pachas ou les ambassadeurs qui doivent être introduits dans le palais. C'est là aussi que débouche, sous la même voûte, l'escalier sombre par lequel descend le bourreau du palais pour exécuter ses victimes; vestibule sinistre de la faveur où du supplice, où le vizir tremblant, qui revient d'une victoire ou d'une défaite, ignore si on l'appelle au palais pour la fortune ou pour la mort.

Sélim semblait y attendre dans un hypocrite respect que son père, humilié, l'appelât de lui-même au trône dont ses complices le faisaient descendre. Les vizirs vinrent se prosterner devant lui et le conduisirent en présence de Bajazet II, encore assis sur le *musnad*. Sélim baisa la main d'où il venait d'arracher le sceptre. Bajazet, en se dépouillant des signes du pouvoir suprême, eut l'air de déposer avec joie un fardeau. Il demanda à se retirer avec son barem, ses serviteurs et son trésorier dans le vieux palais, où sa présence n'offusquerait pas le nouveau règne, mais où son âge et ses infirmités trouveraient le calme et le silence de ses habitudes.

Les janissaires et le peuple ne lui laissèrent pas longtemps cette illusion des princes déçus. La même capitale ne peut pas porter deux trônes. Les clameurs soldatesques qui élevaient jusqu'au ciel à ses oreilles les bénédictions pour le règne de Sélim étaient des malédictions pour le sien. L'importunité de ces cris, de ces fêtes qui étaient des insultes pour lui, le forcèrent à demander à son fils un asile plus éloigné du palais qui lui rappelait si insolemment sa déchéance. Il désigna la petite ville grecque de Démotica, sorte de retraite où s'exilaient habituellement dans un climat doux et dans une solitude morne les pachas, les princes, les vizirs, les veuves de sultans déshérités de leur puissance.

Sélim, empressé de s'affranchir du reproche de la présence de son père, lui fit aussi splendides que douces les conditions de cet éloignement.

Vingt jours après avoir conduit Bajazet II au vieux sérail, Sélim escorta lui-même, avec une pompe impériale, le cortège qui accompagnait l'empereur dépossédé, sur la route de Démotica, à cheval à côté de la litière de son père; il semblait écouter et recueillir avec une déférence filiale les conseils que Bajazet lui donnait à voix basse sur les affaires de l'État. Les deux souverains s'embrassèrent et se séparèrent à une demi-journée de Constantinople, l'un pour revenir dans la capitale, l'autre pour continuer sa route vers l'exil.

XXVII

Cependant, comme Dioclétien, comme Charles-Quint, comme Napoléon, comme tous les souverains après leur abdication volontaire ou contrainte, qui ne s'éloignent pas assez vite au gré de leur successeur, Bajazet II semblait ralentir sa marche, pour attendre quelque repentir et quelque retour de la fortune. On dit que cette lenteur, motivée sur une maladie, parut un calcul inquiétant à Sélim, et que, sous prétexte d'envoyer un médecin grec à son père, il lui envoya un empoisonneur. Un page italien, familier de Bajazet, et qui le suivait à Démotica, affirme le crime dans ses mémoires. L'impatiente ambition d'un fils qui avait trois fois levé la main contre son père ne le dément pas; mais rien ne le prouve. Bajazet, depuis longtemps malade, le cœur brisé par l'ingratitude de son fils, l'esprit altéré par le contre-coup de sa chute d'un trône, le corps torturé par les douleurs de la goutte et par les vicissitudes d'une route funèbre, pouvait mourir sans parricide. L'opportunité de l'heure de sa

mort accuse seule la main de son fils. Il disparut quand il fallait disparaître; c'est là le seul soupçon légitime de l'histoire, mais on n'inscrit pas le nom de parricide sur un soupçon.

XXVIII •

Son règne avait pacifié mais amolli les Ottomans; il ne laissait pour traces que des revers; ses vertus personnelles étaient des vertus domestiques plus que des vertus souveraines. Elles avaient enfanté cette anarchie de prétentions anticipées au trône entre les princes de sa maison, qui font ressembler cette époque de la monarchie ottomane à l'époque de la Fronde en France. Mais cette Fronde française, adoucie par le génie d'une nation policée et par la main de Mazarin, allait se résoudre en meurtres et en fratricides dans les mœurs encore sanguinaires des Turcs.

Un ministre diplomate, habile et corrupteur, avait suffi aux Français pour pacifier le royaume; il fallait un Tibère aux Ottomans. Il était né avec Sélim.

Avant d'entrer dans le récit de ce règne tragique, il faut remonter de quelques années celui de Bajazet II, pour suivre dans un des plus dramatiques épisodes le règne, les aventures et les malheurs du frère qui lui avait disputé l'empire.

L'histoire de Djem, frère et compétiteur de Bajazet II, fait corps avec l'histoire des Ottomans. Mais, après le désastre de ce prince à lénischyr, la scène de ses malheurs n'est plus en Turquie; elle est en France ou en Italie. Le récit des événements de Turquie et des aventures de Djem en Europe aurait, en s'entre-croisant parallèlement, compliqué et obscurci l'histoire des deux frères: nous avons préféré, pour la clarté comme pour l'intérêt du drame, raconter sans confusion et sans interruption le règne de l'un et la vie de l'autre. Pour l'intelligence comme pour les sens, c'est de la séparation des objets que naît l'ordre, c'est de l'ordre que naît la clarté, cette lumière de l'intelligence; c'est de la clarté que naît l'intérêt, cette chaleur de la mémoire.

Nous remettons donc au livre suivant l'histoire de Djem, ce grand proscrit des Ottomans, ce jouet du sort, et cette victime de la politique de l'Europe.

LIVRE SEIZIÈME.

I

L'empire avait eu un moment deux empereurs.

On se souvient qu'après la victoire d'Iénischyr remportée par Bajazet II sur son frère et son rival, le jeune empereur d'Asie, Djem, s'était réfugié avec sa mère, sa femme et ses enfants à la cour du sultan d'Égypte. On se souvient qu'accueilli en sultan par ce souverain, Djem, soit par découragement, soit par pitié, soit par politique, avait laissé sa famille au Caire, pour aller accomplir, presque seul, à travers les déserts, le pèlerinage de Jérusalem, de la Mecque et de Médine, les trois villes saintes des Arabes et des Ottomans. Ce sultan et une sultane, fille de Mahomet, sont les seuls membres de la famille impériale de Turquie qui aient fait, selon Mouradgea, le pèlerinage au tombeau du Prophète.

Ses amis et ses ennemis le perdirent de vue pendant près de deux ans dans ces pérégrinations lointaines où le chameau d'un pèlerin portait, sous un costume de bédouin, le fils de Mahomet II, le second empereur des Ottomans.

II

Sa mère et sa jeune épouse, fille d'un prince turcoman de la Caramanie, le virent revenir, le 4 février 1482, au Caire sous ce costume qui le dérobaux pièges de ses ennemis. Il paraissait avoir accepté religieusement et philosophiquement sa défaite; il se résignait à vivre en Égypte dans une contemplative obscurité. Ses trésors suffisants pour une vie privée sur la terre étrangère, les respects dont l'environnaient les maméluks, sa tendresse pour sa mère et pour sa femme, la fidélité de quelques amis, compagnons de son enfance, de sa grandeur, de ses revers, et surtout son goût et son talent pour la poésie,

qui enlève l'homme malheureux au sentiment des réalités pour le transporter dans les régions imaginaires, lui rendaient l'exil et l'oubli du trône plus faciles et plus doux qu'aux ambitieux sans génie et sans vertu. Quoique à peine âgé de vingt-quatre ans, Djem avait déjà en Turquie, en Perse et en Arabie la renommée d'un héros et la célébrité d'un des poètes les plus accomplis de l'islamisme. Le sang de Mahomet II, sa beauté et son adresse de corps, ses pèlerinages, ses exploits et ses revers ajoutaient encore à la dignité de son malheur. Il se condamnait lui-même à l'inaction; mais ses amis, ses partisans en Caramanie et les ennemis de son frère ne se résignaient pas à son absence; leur fortune était la sienne; ils n'hésitèrent pas à la jouer de nouveau sur sa vie et à le perdre pour se sauver.

III

Kasim-Beg, ce fils proscrit d'Ibrahim Caraman-Oghli qui s'était dévoué à la cause de Djem contre Bajazet II, pour recouvrer ses États, par ce service rendu au plus populaire des deux prétendants au trône, était resté après la défaite d'Iénischyr errant mais toujours armé parmi ses anciens sujets dans les rochers inaccessibles du mont Taurus. Il agita de là les vallées, les plaines, les villes; il envoyait par toutes les barques des affidés à Djem, pour le conjurer de venir rallumer par sa présence une cause plus chère que jamais à ses fidèles Caramaniens. Un autre partisan de Djem, aussi considérable que Kasim, Mahmoud-Beg, gouverneur d'Angora ou d'Ancyre et ancien généralissime des janissaires sous Mahomet II, prêt à trahir Bajazet II par ressentiment de sa disgrâce, promettait également à Djem de lui livrer Angora et une partie de l'armée de son frère au moment où il débarquerait sur la côte de Caramanie.

Ces sollicitations et ces assurances confirmées par des noms si prépondérants en Asie, la certitude des secours que les mameluks de Syrie prêteraient à son entreprise, décidèrent enfin Djem à tenter encore une fois le sort. Il confia sa famille aux soins du soudan son allié, et, suivi de ses plus braves compagnons, il quitta le Caire le 6 mai 1482 pour s'aboucher à Alep avec ses partisans de Caramanie. Kasim-Beg, Mahmoud-Beg, un grand nombre d'émirs, de begs et de généraux mécontents de l'armée de Bajazet II étaient accourus à Alep au-devant du jeune sultan. Ils rentrèrent ensemble les armes à la main à travers les *Portes de Fer*, défilé du Taurus sur la Syrie, dans la Cilicie, soulevant, au nom de Djem, toutes les populations et toutes les troupes

disséminées sur leur passage. La popularité de Djem, la légitimité de Kasim, la renommée militaire de Mahmoud-Beg, cher aux janissaires, donnèrent en peu de semaines au prétendant des provinces et une armée supérieure à celle de Bajazet II. L'Asie entière allait échapper au sultan. Ahmed-Pacha, son général en Caramanie, abandonné d'une partie de ses troupes, battu deux fois par Mahmoud-Beg dans la plaine de Koniah, avait jeté à la hâte dans cette capitale une garnison commandée par Ali-Pacha, depuis grand vizir; lui-même se repliait devant les populations soulevées, il cherchait à gagner du temps plus que des victoires. Djem, Mahmoud-Beg et Kasim, réunis sous les murs de Koniah, assiégeaient la ville qui ne se soutenait plus que par l'obstination d'Ali-Pacha. Un hasard la sauva.

Mahmoud-Beg en passant à la cause de Djem, avait eu l'imprévoyance de laisser sa femme et ses enfants otages des Turcs à Angora au coeur de l'Anatolie. Il quitta le camp de Djem avec un détachement de son armée pour aller jusqu'à Angora enlever sa famille aux vengeances de Bajazet. Rencontré en route par un corps plus considérable de troupes du sultan, il tomba dans la mêlée, et sa tête envoyée à Bajazet ranima la confiance abattue de ce prince. Il s'avancait par toutes les vallées avec les trois armées de Constantinople, de Brousse et d'Amasie sur Angora. Djem, affaibli mais non découragé par la perte de Mahmoud-Beg, son meilleur général, se replia en combattant avec Kasim dans les montagnes. Ce champ de bataille, fortifié par la nature, le rendait égal aux forces croissantes de son frère. Bajazet II, avant d'engager ses troupes dans ces défilés du Taurus, envoya à Érègli le second Aga des janissaires à Djem pour parlementer avec lui. Le jeune prince consentit à des conférences. Son premier écuyer Sinan-Beg et son desterdar Mohammed-Beg descendirent avec des sauf-conduits à Érègli pour traiter des conditions de la paix entre les deux frères. Djem ou ses ambassadeurs exigeaient la pleine souveraineté de plusieurs provinces d'Asie. Bajazet II vit dans ces conditions le démembrement de l'empire. „Dites à mon frère, répondit-il „à Sinan-Beg, que l'empire est une fiancée qui ne peut être à la „fois à deux maris; que je mourrai pour la défendre, et que „celui qui veut vraiment me la disputer cesse de souiller les „pieds de son cheval et les manches de son caftan du sang innocent des Ottomans; qu'il se retire à Jérusalem, je m'engage, „s'il veut résider hors de mes frontières, de lui donner une „rente de deux cent mille ducats d'or et vingt pages choisis, „les plus beaux enfants de mes esclaves.“

Ces propositions furent rejetées avec indignation par Djem. „Ce n'est pas de l'or qu'il faut à un prince, s'écria-t-il, c'est „un empire.“ Aluned-Pacha, renforcé par la nombreuse cavalerie européenne et asiatique de Bajazet II, escalada alors les montagnes par toutes les gorges de la Cilicie. Il ne resta à Kasim-Beg et à Djem que quelques châteaux inabordables et quelques grèves des pieds du mont Taurus sur la mer, entre le golfe de Satalie en face de Chypre, et la rade de Telmissus (Macri) vis-à-vis de Rhodes. Kasim-Beg, qui ne craignait rien pour lui-même dans les crêtes du Taurus défendues par leurs frimas où il s'abritait après les revers, conjura Djem de chercher un asile et des alliances chez les princes chrétiens en passant à Rhodes.

IV

Ces conseils, quoique inspirés par un sincère attachement, perdirent Djem en le détournant de se fier à la foi des Syriens, des Égyptiens et des Persans qu'il avait éprouvée, pour tenter la foi suspecte des chevaliers de Rhodes et des princes chrétiens.

Pendant le règne de son père Mahomet II, ce jeune prince, qui gouvernait alors la Caramanie, avait été chargé de négocier la paix avec Rhodes. Des ambassadeurs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et des ambassadeurs de Djem avaient eu souvent des conférences sur la côte de Cilicie en présence de Djem. Le fils du sultan était connu des principaux chevaliers, et des rapports fréquents avaient appris à Djem à honorer dans cette noblesse chrétienne la valeur et la grâce des guerriers européens. Il en appréciait l'héroïsme, il n'en soupçonnait pas la perfidie. L'expérience allait lui apprendre que la barbarie et la politique des corps corrompt jusqu'à l'héroïsme, la religion et la vertu.

Le prince, abrité, après le licenciement de ses troupes, dans une caverne des rochers de la Cilicie, en vue de l'écueil d'Ar-sinée, envoya à Rhodes Souléïman-Pacha, un de ses derniers et de ses plus fidèles compagnons de disgrâce, pour demander au grand maître de Rhodes si les chevaliers voulaient recevoir dans leur île le fils de Mahomet II, le sultan vaincu mais légitime des Ottomans, et s'ils s'engageraient à lui assurer pendant son séjour la vie, la sûreté et la liberté qu'on doit dans toutes les religions à des hôtes illustres et volontaires.

Souléïman, en cherchant à gagner la côte pour s'embarquer à Telmissus, fut atteint par les cavaliers de Bajazet II. Ses

lettres, ouvertes par Ahmed, apprirent à ce général que Djem était encore caché dans les montagnes, et qu'il songeait à fuir par mer chez les ennemis du sultan. Ahmed répandit sa cavalerie entre les rochers et la mer pour épier le fugitif.

V

Cependant Djem ne voyant pas revenir son émissaire Souléiman, et pressentant quelque catastrophe, fit partir pour Rhodes deux autres émissaires déguisés pour négocier son asile dans l'île, et pour demander aux chevaliers s'ils consentaient à le recevoir libre, à lui envoyer une galère de l'Ordre près d'un rocher de la côte de Cilicie qu'il leur désignait.

Les chevaliers de Rhodes n'hésitèrent pas à accorder à ces négociateurs toutes les conditions de salut, de sûreté, de liberté et de dignité d'asile demandées par Djem. Un fils de leur implacable ennemi Mahomet II à recevoir flattait leur générosité; un sultan à protéger caressait leur orgueil; l'espoir de relever par leur concours la fortune de ce prétendant momentanément éclipsée, de lui rendre le trône par la main des chrétiens, et de mettre à ce service un prix digne de l'empire pour les intérêts de leur Ordre, souriait à leur politique. Le grand conseil de l'Ordre convoqué par le grand maître, ce même Pierre d'Aubusson vainqueur de Mahomet II et sauveur de l'île, ratifia d'acclamation les conditions demandées par les envoyés de Djem. Le sauf-conduit de Djem fut signé et remis entre leurs mains; une escadre de galères de l'Ordre, commandée par l'amiral de Castille Zuniga, sortit à toutes voiles du port de Rhodes avant le jour, pour aller explorer la côte voisine de Cilicie, et ramener dans l'île l'hôte illustre des chevaliers. Le peuple entier de Rhodes monta sur les tours et sur les collines pour assister à cette vicissitude de la fortune des chrétiens et des Ottomans.

VI

Cependant Djem et ses trente compagnons de fuite, pourchassés par les cavaliers de Bajazet II et impatients de plus longs délais qui compromettaient leur vie, étaient descendus la nuit de leur caverne et rôdaient sur la plage de la mer pour découvrir les voiles attendues. Le cap avancé de Macri, interposé entre la plage où ils étaient et le canal de Rhodes leur cachait encore, au lever du soleil, l'escadre de Zuniga. Djem, au bruit du galop d'un détachement de spahis prêt de l'atteindre,

se jeta avec ses amis dans une barque de pêcheurs cachée derrière un rocher par les soins de Kasim, et s'abandonna aux vagues pour voguer vers l'île. Mais, avant de faire déployer la voile, il écrivit sur son genou un adieu terrible à son frère et à son persécuteur Bajazet II, et, attachant cette lettre à la pointe d'une flèche, il monta sur le banc des rameurs, tendit son arc et lança la flèche qui vint tomber sur la grève aux pieds des spahis.

Les spahis ramassèrent la flèche et la lettre, et lurent :

LE SULTAN DJEM AU SULTAN BAJAZET II, SON
FRÈRE INHUMAIN.

„Dieu et notre grand prophète sont témoins de la honteuse „nécessité où tu me réduis de me réfugier chez les chrétiens. „Après m'avoir privé des justes droits que j'avais à l'empire, tu „me poursuis encore de contrée en contrée, et tu n'as point eu „de repos que tu ne m'aies forcé, pour sauver ma vie, à cher- „cher un asile chez les chevaliers de Rhodes, les ennemis irré- „conciliables de notre auguste maison. Si le sultan notre père „eût pu prévoir que tu profanerais ainsi le nom si respectable „des Ottomans, il t'aurait étranglé de ses propres mains; mais, „j'espère qu'à son défaut le ciel sera le vengeur de la cruauté, „et je ne souhaite de vivre que pour être le témoin de ton „supplice.“

Bajazet II, en recevant cette lettre, se souvint qu'il était frère, et répandit des larmes. „Pourquoi, dit-il, s'est-il fié „aux chrétiens plutôt qu'à moi?“

VII

A peine Djem avait-il lancé cet adieu mortel à la terre ottomane, qu'il aperçut les voiles de l'escadre de Zuniga débouchant voile à voile de l'ombre du cap avancé de Macri. Craignant que ce ne fût une escadre de Bajazet II qui cinglait pour lui couper la route de Rhodes, il fit ramer de nouveau vers la terre. Mais bientôt une chaloupe rapide, envoyée par l'amiral vers son bateau, lui apprit que c'était l'escadre de d'Aubusson envoyée pour recueillir sa détresse, et lui remit les sauf-conduits et la foi jurée des chevaliers.

La galère de l'amiral le reçut quelques moments après avec tous les honneurs et tous les respects attribués à un souverain, et l'escadre, chargée de ce glorieux dépôt, rentra au milieu du

jour dans le port de Rhodes. Jamais, depuis le jour où Paléologue-Pacha avait replié ses trois cents voiles devant les décombres victorieux de l'île, la ville de Rhodes n'avait frêmi de plus d'orgueil et de plus de joie. Le grand maître d'Aubusson, suivi de tous les commandeurs et de tous les chevaliers des différentes langues de l'Ordre, était descendu sur la dernière marche du quai pour recevoir l'hôte de l'île et de la chrétienté. Le peuple entier suivait ses traces; le palais de France, le plus vaste et le plus splendide de Rhodes, avait été approprié et décoré rapidement à l'usage d'un prince d'Orient. Djem refusa un moment d'y entrer pour ne pas déplacer les chevaliers de France: „Il ne convient pas, dit-il au grand maître, à un „proscrit tel que je suis, d'expulser de leur palais les souverains de l'île.“

„Des proscrits de votre nom, lui répondit avec un faux „respect le grand maître, tiennent le premier rang partout, et „plaise à Dieu que vous soyez bientôt aussi maître à Constantinople que vous l'êtes ici.“ Les chevaliers de toutes les nations parurent rivaliser de générosité et de déférence pour lui faire oublier ses infortunes. Les fêtes, les tournois, les chasses, les spectacles, laissèrent admirer pendant quelques jours aux Rhodiens la grâce, l'adresse, la vigueur dans les exercices équestres, l'éloquence et la poésie de ce barbare. Djem effaçait, par la splendeur orientale de son costume, par l'élégance de ses habitudes et par la convenance de ses paroles, les chevaliers les plus policés des cours de France, d'Espagne et d'Italie. Il parlait la langue italienne qu'il avait apprise à la cour de Mahomet II comme un Vénitien, et la langue grecque comme un lettré d'Athènes. Quoiqu'il découvrit du haut de la terrasse du palais de France les neiges des montagnes rapprochées de la Lycie et les voiles des flottes de son frère qui le cherchaient de rade en rade sur les écueils de Macri, rien ne lui rappelait autour de lui sa déchéance, ses revers ou sa captivité. Il se préparait à passer en Europe où il voulait aller implorer les armes des Hongrois et des Serbiens pour attaquer d'un autre côté l'empire.

Djem se confiait avec d'autant plus de sécurité à la bonne foi et à l'intérêt des chevaliers de Rhodes, que le grand maître d'Aubusson venait de conclure avec lui un traité secret aussi favorable au sultan qu'à l'Ordre. Par ce traité dont les archives de Malte constatent l'existence et la signature, Djem, dans l'éventualité de son règne futur, s'engageait à ouvrir tous les ports de la Turquie aux flottes des chevaliers, à rendre chaque année

la liberté sans rançon à trois cents esclaves chrétiens, et à payer cent cinquante mille ducats d'or pour indemnité de l'hospitalité et des secours qu'il recevait de l'Ordre.

Mais au même moment où d'Aubusson signait ce traité avec son hôte, il en négociait plus secrètement un autre avec Bajazet II.

Aussitôt que ce prince avait appris la retraite de son frère à Rhodes, il y avait envoyé deux émissaires grecs, agents corrompus des crimes d'État qu'on avoue ou qu'on désavoue selon l'événement. Les Grecs de la cour de Byzance, tâchant de reconquérir l'importance par la servilité, remplissaient le sérail des Turcs de ces instruments d'intrigues. Ils avaient pour mission, disent les historiens de l'Ordre, d'empoisonner à Rhodes le frère de Bajazet II. La suite des événements fait présumer avec plus de vraisemblance que leur véritable mission était de faire les premières ouvertures de trahison à d'Aubusson et au conseil souverain de l'Ordre, de paraître ensuite expulsés de l'île par la sollicitude du grand maître pour la vie de son hôte, mais en réalité, d'aller reporter à Constantinople les préliminaires acceptés d'une honteuse négociation entre l'Ordre et les ministres de Bajazet.

VIII

Les faits ne justifièrent que trop, pour l'honneur du grand maître de l'ordre de Malte, ces soupçons, car, à peine les deux émissaires grecs étaient-ils expulsés de Rhodes, que le grand maître d'Aubusson envoya à Constantinople les ambassadeurs de l'Ordre, Guy de Mont, Arnaud et Duprat, pour traiter d'une paix permanente avec la cour ottomane.

Les conférences mal dissimulées s'ouvrirent à Constantinople entre ces chevaliers et les deux plénipotentiaires de Bajazet II, Paléologue-Pacha, ce même renégat grec qui avait échoué autrefois devant Rhodes, et Kéduk-Ahmed-Pacha, ce vizir intègre mais insolent qui faisait trembler son maître en le servant. Kéduk-Ahmed absolu et d'un seul mot, comme un soldat accoutumé à trancher tous les noeuds avec le sabre, demandait ouvertement l'extradition de Djem et le tribut. Les chevaliers, qui avaient déjà vendu leur hôte et composé avec leur conscience, ne pouvaient pas livrer en ces termes leur honneur sans s'avilir aux yeux de la chrétienté. Les négociations allaient se rompre, quand Paléologue-Pacha, plus insinuant et plus habile que son rude collègue, le pria de s'écarter un mo-

ment des conférences, et de le laisser seul composer avec les scrupules hypocrites des envoyés de d'Aubusson. Kéduk-Ahmed comprit Paléologue-Pacha; il parut avoir renoncé, en Ottoman inflexible, à traiter avec des chrétiens à d'autres conditions que la servitude.

Mais aussitôt que la négociation remise à Paléologue-Pacha eut déguisé, sous des apparences moins déshonorantes, les bassesses que les Turcs exigeaient des chevaliers, le traité ignominieux fut signé entre Rhodes et Bajazet II. Ce traité stipulait ouvertement qu'une paix éternelle régnerait sous le nom de trêve entre les deux États, qu'on se livrerait réciproquement les esclaves évadés de l'une ou de l'autre religion; il stipulait dans un article secret que le frère du sultan, Djem le prétendant à l'empire, serait retenu jusqu'à sa mort prisonnier dans un des châteaux de l'Ordre; que, pour prix de cette perfidie et de ce service, le sultan payerait chaque année une somme de quarante-cinq mille ducats d'or aux geôliers de son frère: tel était le prix infâme non du sang, mais de la vie et de la liberté d'un hôte qui était venu se confier librement et sous un sauf-conduit sacré à la bonne foi et à l'honneur d'un ordre de chevalerie chrétienne! La déloyauté de ce trafic déshonorait à la fois dans Pierre d'Aubusson la religion et l'héroïsme.

IX

L'exécution de ce traité secret exigeait les plus abjectes hypocrisies pour en déguiser la honte à l'Europe et l'accomplissement à l'infortuné Djem. Il fallait persuader à l'Europe que ce prince était libre et honoré entre les mains des chevaliers; il fallait lui persuader à lui-même que son éloignement de sa patrie était une condition de salut et de retour au trône, et qu'en le conduisant par mer en Occident de cour en cour, l'Ordre ne voulait présenter en lui aux souverains de la chrétienté qu'un client et non un captif. Le Conseil et les chevaliers de Rhodes se prêtèrent avec une déplorable astuce à ces manœuvres de la politique du corps d'autant plus impudentes, que tout le monde en recueillait le fruit et que personne n'en portait la responsabilité. Les plus grands crimes de l'histoire n'ont pas été accomplis par des tyrans, mais par des institutions anonymes.

Le grand maître Pierre d'Aubusson et ses complices colorèrent donc aux yeux du prince la nécessité de son départ de Rhodes de tous les prétextes de l'intérêt qu'ils prenaient à sa

vie et à sa cause. Ils lui représentèrent que le voisinage de la Lycie et de la Caramanie permettrait constamment à son frère d'entretenir à Rhodes des assassins ou des empoisonneurs qui ne leur permettraient jamais de répondre de sa vie; que l'empire, trop surveillé de ce côté par l'armée de Kéduk-Pacha, lui refuserait à jamais tout rivage et toute occasion de débarquement; que la Hongrie et les rives du Danube, habitées par les plus redoutables ennemis de l'islamisme, étaient le côté vulnérable des possessions de son frère; que les princes chrétiens d'Italie, de France, d'Espagne et surtout le pape n'attendaient qu'un prétexte pour renouveler les grandes coalitions autrefois religieuses, maintenant politiques, qui pouvaient seules lui fournir une armée contre son frère; que sa présence à la cour de ces princes et ses engagements envers eux en faveur des chrétiens lui assuraient l'alliance unanime de l'Europe, et qu'un sultan restant par la chrétienté à Constantinople serait le gage de la solidité de sa maison et de la paix du monde.

X

Djem persuadé par ces insinuations pressait lui-même le grand maître de le transporter par mer à Venise d'où il pourrait passer par l'Allemagne en Hongrie pour y rallier autour de ses droits et de son épée la coalition des cours chrétiennes pour sa cause. Sa confiance dans la sincérité de ses perfides amis était si entière qu'il donna de sa main au grand maître d'Aubusson des pleins pouvoirs pour traiter en son absence, selon les événements, de ses intérêts avec les vizirs ou les généraux de son frère.

Pendant ces pourparlers, le grand maître faisait équiper une galère de l'Ordre pour porter Djem en Europe. Ne s'en fiant à personne mieux qu'à son propre sang de la trahison méditée contre son hôte, il chargeait son propre neveu, le chevalier de Blanchefort, de ses instructions secrètes sur le véritable but de la navigation, et sur les ruses à continuer pour masquer jusqu'au terme du voyage, sous l'apparence de services rendus à Djem, la captivité promise à Bajazet II. Les honneurs impériaux déguisèrent au départ de Rhodes la trahison sous le respect. Djem s'embarqua avec trente de ses fidèles Ottomans sur la galère de Blanchefort. Le récit minutieux des témoins oculaires, chrétiens et ottomans, de sa traversée et de ses vicissitudes en mer ou dans ses différentes relâches ne laisse

plus aucune ombre sur les ténébreuses machinations de ses géoliers. On le suit pas à pas jusqu'au piège.

XI

Il s'embarqua le 1^{er} septembre 1482 pour l'Europe. Les vents contraires ou les artifices des chevaliers qui montaient sa galère le retinrent plus d'un mois dans l'archipel en vue de Rhodes et des côtes de Cilicie. On le fit relâcher dans l'île voisine de *Cos*, dépendance de Rhodes, qui appartenait encore aux chevaliers. Après un séjour destiné sans doute à user du temps, la galère qui portait l'héritier de Mahomet II fit voile vers la Sicile. Le port de Messine ravitailla le vaisseau. Djem en longeant l'île admirait en poète, disent ses annalistes, les dauphins qui jouaient autour de la proue en lançant de leurs narines des jets d'eau étincelant au soleil. Le spectacle inconnu pour lui du volcan de l'Etna éclairant l'île, la mer et le ciel le retenait la nuit sur le pont.

Les chevaliers, pour se réserver à eux seuls le mérite et le prix de la captivité du sultan des Ottomans, prenaient un soin jaloux de dérober aux ports et aux vaisseaux étrangers la connaissance du dépôt qu'ils portaient à bord. Une nuit que Djem et ses amis groupés sur le pont soupaient éclairés par une multitude de lampes, et jouissaient de cette illumination des flots, l'équipage força les passagers à éteindre les feux et à descendre invisibles sous le pont, de peur de tomber entre les mains des amiraux de Naples ou de France. Sept navires rencontrés le lendemain sur la côte de Calabre, furent éludés ainsi par la réclusion des passagers. On n'alluma plus de feux sur le pont.

Après six semaines de mystérieuse navigation, Blanchefort débarqua son prisonnier dans le port de Nice. Djem, qui se croyait libre sous la garde en apparence honorifique de ses amis de Rhodes et dans un de leurs châteaux d'Europe, jouit avec délices du ciel et des rivages de Nice qui lui rappelaient la mer de Cilicie. Il écrivit sur les charmants paysages de Nice des vers mélancoliques où respirait le souvenir de la patrie retrouvée sous un autre ciel. Cependant, impatient de poursuivre sa route vers la Hongrie, il s'étonna de la longueur de la relâche à Nice, et il exprima à Blanchefort l'ordre de le conduire selon sa promesse à Venise. Blanchefort et les chevaliers, confidents des ruses de d'Aubusson, alléguèrent l'impossibilité de quitter, sans l'autorisation du roi de France à qui le pays de Nice appartenait alors, une terre française. Ils engagèrent dérisoirement

Djem à envoyer un de ses serviteurs à ce prince pour solliciter l'autorisation de sortir de ses terres. On lui assura que cet envoyé reviendrait en peu de jours à Nice lui rapporter la réponse, et peut-être l'alliance de ce souverain. Djem choisit pour cette ambassade le plus lettré et le plus politique de ses vizirs, Nassouh-Tchélebi, compagnon de ses études et de ses exploits en Asie. Les chevaliers qui accompagnaient Nassouh-Tchélebi dans son ambassade le firent arrêter à trois journées de marche et disparaître dans une de leurs commanderies de Province. Quatre mois d'attente et d'incertitude s'écoulèrent sans que Djem pût recevoir aucune nouvelle de son envoyé. Il le croyait à la cour de France retenu par les lenteurs d'une négociation.

XII

Cependant la peste qui éclatait à Nice servit de prétexte aux chevaliers pour éloigner davantage leur hôte de la mer. Ils le conduisirent par la Savoie dans une gorge étroite et sombre des montagnes du Bugey nommée Roussillon. L'Ordre y possédait une commanderie. On y voit encore aujourd'hui les pans de murailles collées au rocher dont elles semblent être un écoulement naturel. Djem, à cet aspect, ne put se dissimuler une prison. On lui permit cependant d'envoyer de là deux autres de ses compagnons déguisés vers le roi de Hongrie pour s'assurer si la route à travers la Suisse et l'Allemagne était libre. Ses deux émissaires interceptés sans doute en chemin ne reparurent jamais. Quelques jours après leur départ une centaine de chevaliers couverts de cuirasse entourèrent tout à coup le donjon de Roussillon, enlevèrent à Djem les trente compagnons de sa captivité et ne lui laissèrent que deux ou trois Ottomans de sa suite. Ces trente exilés furent embarqués à Nice et renvoyés à Rhodes à la merci de leur sort.

Tous les paysans des villages voisins de Roussillon accouraient, disent les chroniques, pour apercevoir aux fenêtres du donjon l'empereur des Turcs, hôte ou prisonnier des chevaliers de Jérusalem. Le duc de Savoie, en revenant de la cour de France où il était allé saluer le nouveau roi Charles VIII, s'arrêta au château de Roussillon. Djem, charmé de la beauté de ce prince de quatorze ans, lui fit présent d'un sabre de Damas incrusté d'or. Il conjura ce jeune souverain de le délivrer des mains des chevaliers. Le duc de Savoie lui promit ses secours ; mais l'Ordre qui avait ses immunités et ses alliés partout, était plus puissant qu'un duc de Savoie. Les chevaliers cependant,

inquiets de ce voisinage et de cette auitié, firent embarquer quelques jours après Djem sur l'Isère, puis sur le Rhône pour le conduire, sans traverser de villes ni de villages, dans une autre commanderie plus forte et plus isolée sur un rocher presque inaccessible de la vallée du Puy en Velay. On ignore combien de mois ou d'années Djem y languit ignoré du monde.

XIII

Bajazet II, informé par d'Aubusson des tentatives de son frère pour intéresser le duc de Savoie et le roi de France, avait envoyé un ambassadeur, Houseïn-Beg, à ces cours pour les prévenir contre toute alliance avec Djem. Le sultan, pour entretenir le zèle des chevaliers de Rhodes à son service, leur députa peu de temps après ce même Houseïn-Beg avec un présent de reliques recueillies à Constantinople dans le trésor de Sainte-Sophie. C'était un coffre de bois de cyprès contenant, selon les traditions grecques, une main de saint Jean-Baptiste. La relique, passée du monastère de Pétréion dans le trésor du sérail turc de Mahomet II, repassa comme prix d'une trahison sur l'autel de la cathédrale de Saint-Jean à Rhodes. Ce tribut pieux du sultan et les quarante mille ducats d'or qui l'accompagnaient, stimulèrent la fidélité de d'Aubusson à l'accomplissement des promesses de l'Ordre. La politique des chevaliers voyait de plus dans la possession exclusive de Djem une menace permanente entre leurs mains contre la sécurité de Bajazet II. Ils redoublèrent de vigilance autour de ses prisons.

Soit que le roi de France, informé enfin par Nassouh-Tchélebi de la captivité de son maître, eût fait quelques tentatives pour favoriser son évasion, soit que le château du Puy ne leur parût pas inaccessible à la corruption des Ottomans, amis du captif, ils le transportèrent de la vallée du Puy dans la vallée de l'Isère au château de Sassenage. Ce château, limitrophe entre la France et la Savoie, leur parut plus propice à leurs desseins qu'une demeure située dans l'intérieur des terres. Dans le cas où l'un des souverains aurait tenté de leur arracher leur victime par la force, ils pouvaient à leur gré la faire passer d'une frontière à l'autre. Le séjour de l'infortuné sultan au château de Sassenage est plein de mystères et d'amours romanesques que l'histoire avait relégués jusqu'ici au rang des fables, et que des témoignages, aujourd'hui irrécusables, tant des écrivains turcs que des écrivains chrétiens, ont rétablis au rang de vérités historiques.

XIV

Djem, malgré ses longues adversités, était à l'âge où le cœur des hommes cherche involontairement dans l'amour les oublis ou les compensations de l'ambition déçue: il n'avait pas encore vingt-sept ans. Le sang ardent de son père qui coulait dans ses veines et qui colorait ses joues, sa figure à la fois pensive et héroïque, sa stature martiale, son adresse à tous les exercices de la chevalerie orientale, ses exils, ses malheurs, sa mélancolie, la grandeur et les rigueurs de cette destinée qui l'avaient jeté, à travers tant d'aventures, d'un trône d'Orient dans un donjon des montagnes du Dauphiné, touchèrent le cœur de Philippine de Sassenage, fille du seigneur du château à qui les chevaliers de Rhodes avaient confié la garde de leur prisonnier. La jeunesse, la beauté, la tendre compassion peinte sur les traits de la jeune fille, toujours présente, de son geôlier, avaient fait naître dans le cœur de Djem un de ces attraits lents mais invincibles auxquels l'infortune prédispose l'âme, et qui, en se produisant comme une simple consolation de l'exil, finissent par devenir l'occupation de toute la vie. Les amours de Djem et de Philippine, soit qu'ils fussent dérobés par le mystère à la vigilance des gardiens du prisonnier, soit qu'une union secrète et la promesse d'élever sa maîtresse chrétienne au trône des Ottomans, à l'exemple de tant de ses ancêtres, eussent apaisé les scrupules du père, charmèrent pendant plusieurs années la captivité du prince. Les chroniques de la province du Dauphiné assurent qu'un fruit naquit de ses amours clandestins au château de Sassenage, que cet enfant élevé par la belle Philippine, sous l'apparence d'un page, épousa à son tour une parente de cette noble maison, et que le sang d'Othman coule peut-être encore dans les veines d'une obscure famille chrétienne.

Quelques tentatives d'évasion, ourdies par les Turcs serviteurs de Djem et favorisées par Philippine, ont laissé également leurs traces dans l'histoire et leurs traditions autour des ruines de ce château.

Ce fut dans ces loisirs embellis par l'amour que Djem écrivit, dans le style du poète persan Hafiz, quelques-unes de ses odes moitié philosophiques, moitié amoureuses. Le poète se console, en savourant des voluptés réelles, de la perte des grandeurs imaginaires qui manquaient au prince déchu. Une de ces odes ou *Ghazel*, consacrée par les historiens italiens de sa vie,

rappelle à la fois la philosophie de Dioclétien et la poésie de Salomon et d'Anacréon.

„Prends ta coupe, ô Djem, se chante-t-il à lui-même; „prends ta coupe et remplis-la de la liqueur qui donne les „songes, bien que nous soyons ici sur la terre d'exil qu'habitent „les Francs! C'est au sort à décider de nous! A quoi sert de „se roidir ou de verser des larmes? Nul ne peut éviter le destin „qui l'attend!

„Pèlerin de la sainte Kaaba (la Mecque), j'ai visité naguère „les déserts de sable, j'ai habité les vallées et les cavernes de la „Caramanie; quelques pas d'un fidèle dans l'enceinte sacrée où „le pèlerin fait ses stations autour du tombeau du Prophète, vau- „lent mieux que toute l'étendue de l'empire d'Othman!

„Gloire et grâces à Allah! Je suis maintenant jeune, beau „et sain encore, quoique exilé dans le pays des Francs! Celui „qui sent en lui la santé, la vigueur et la jeunesse, est partout „le sultan de l'univers!

„Dix-huit pages aux cheveux blonds comme leurs soeurs, „dix-huit pages, tous fils des begs d'Albanie, nous tendent d'une „main gracieuse le verre au bord doré rempli d'un vin aussi „transparent que leur mince cristal.

„Ah! demandez à Bajazet le sultan, si le trône qu'il occupe „peut rendre plus heureux que moi un sultan? Non, non, l'em- „pire ne reste pas longtemps à personne! Et si Bajazet vous dit „que les grandeurs des maîtres du monde sont permanentes, il „ment!“

Enfin, une de ses tentatives d'évasion fut déjouée au moment où le prince, descendu par une corde du donjon dans le fossé du château de Sassenage, allait fuir à la cour de France sur un cheval aposté par ses amis. L'infortunée Philippine fut arrachée de ses bras comme la complice de ses aspirations à la liberté.

Un château isolé des bords du Rhône reçut pour la cinquième fois la victime des chevaliers de Rhodes. L'amour parvint cependant encore à renouer par des messages rares et secrets entre Djem et Philippine une correspondance par lettres, dont quelques fragments subsistent encore aujourd'hui dans les archives de l'Orient.

XV

Ainsi finirent ces tristes amours qui avaient fait trouver pendant deux ans, dans un seul cœur, l'oubli de la captivité et la consolation de la patrie.

D'Aubusson, comme s'il eût envié à son prisonnier jusqu'aux douceurs de cette pitié de femme, ordonna à son neveu d'arracher Djem au château de Sassenage, et de le dépayser de prison en prison dans les commanderies les plus isolées de l'Ordre comme pour faire perdre sa trace aux princes qui s'intéresseraient à son sort. Ces nouvelles captivités durèrent trois autres années. La politique ombrageuse du grand maître de l'Ordre craignait toujours que la compassion ou la corruption n'ouvrisse à cet otage de son ambition les portes de ces donjons. Pour sceller d'une main plus sûre ses verrous, d'Aubusson chargea son neveu de conduire son prisonnier au cœur de la province montueuse et ombragée de chênes de Limousin, dans le château de Bourgneuf, fief des d'Aubusson, où ce grand maître était né lui-même. Ce château était habité par sa soeur, Souveraine d'Aubusson. Les chevaliers y firent construire au sommet d'un rocher une tour carrée de huit étages pour loger dans la même enceinte le prince, ses serviteurs et ses geôliers. Sveadeddin, d'après un des compagnons de captivité du sultan, décrit ainsi cette tour: „Au-dessus des souterrains creusés dans „le roc, étaient les cuisines; au premier, les logements des „gardes; au deuxième, les serviteurs ottomans du sultan; au „troisième et au quatrième, les appartements de Djem; aux deux „derniers étages, les chevaliers chargés de veiller sur lui et de „le distraire dans sa solitude.“

XVI

L'horreur et le désespoir d'un tel séjour, qui n'était plus même illuminé par les apparitions de la belle Philippine ou par ses lettres, poussa Djem à tous les subterfuges de nature à préparer son évasion. Houssein-Beg, un de ses confidents, parvint à franchir l'enceinte extérieure et à porter au prince de Bourbon les indices nécessaires à la délivrance de son maître. Djélal-Beg, un autre de ses vizirs, longtemps séparé de lui depuis les violences du château de Roussillon, et qui avait parcouru les cours d'Italie pour lui chercher des libérateurs, revint volontairement partager sa captivité. Il lui apporta des nouvelles du monde et des espérances. Le roi de France, le roi de Naples, le duc de Savoie, le roi de Hongrie et le pape négociaient de sa rançon avec l'Ordre de Jérusalem. D'Aubusson leur donnait de fausses espérances; mais un tel gage était trop précieux dans ses mains pour ne pas le marchander à de hauts prix. Les chevaliers bénéficiaient également sous toutes les formes de la

haine ou de l'amour qu'on portait à leur otage. Indépendamment des reliques, des présents, des quarante-cinq mille ducats d'or que le conseil des chevaliers recevait annuellement de Bajazet II pour les complaisantes rigueurs de l'Ordre, d'Aubusson, par une royale cupidité qui trompait jusqu'au cœur d'une mère et d'une épouse, „extorqua *vingt-six mille ducats d'or* de la „mère et de la femme de Djem réfugiés au Caire, sous prétexte „d'employer ces sommes à acheter la protection et la faveur des „cours de l'Europe à l'objet de leur tendresse. On corrompit „jusqu'au vizir dépositaire du sceau du prince, et on remplit „d'assurances perfides de liberté de prétendues lettres que Djem „était censé adresser ainsi sous ce sceau menteur à sa mère, à „sa femme, à différents souverains de l'Occident.“ Le faux et l'escroquerie s'appelaient la politique du grand maître; le héros du siège de Rhodes prêtait la main sans scrupule à ses crimes d'État.

XVII

Pendant ces ignominies et ces sévices, d'Aubusson, pressé par les murmures des princes de la chrétienté qui réclamaient Djem comme un instrument de ruine contre Bajazet II, négociait cependant par pudeur la liberté de son prisonnier avec ces cours. Il espérait obtenir en échange, du pape, de nouveaux privilèges souverains pour l'Ordre, et la dignité de cardinal pour lui-même. Mais plus il irritait par l'attente les désirs de la cour de Rome, plus le prix de sa victime s'élevait à son bénéfice et au bénéfice de ses chevaliers. Ce fut dans ces circonstances, qu'affectant un intérêt plus paternel pour Djem, il lui envoya de Rhodes à Bourgneuf, Sinan-Beg et Ayas-Beg, deux partisans du prince, retenus jusque-là par le grand maître dans les cachots de Rhodes, et rendus à la liberté pour aller négocier auprès du sultan captif le pardon de sa captivité. L'Ordre, prêt à trafiquer de Djem pour en faire un prétendant contre Bajazet II, sentait la nécessité de se réconcilier enfin avec un prince qui pouvait remonter sur le trône de Constantinople, afin de n'avoir pas en lui un vengeur irréconciliable de ses perfidies.

Bajazet II, de son côté, informé de ces négociations entre l'Ordre et le roi de France, employa, pour les faire échouer, les moyens qui lui avaient réussi avec les chevaliers de Jérusalem. Il envoya à Charles VIII par un ambassadeur des coffrets de cèdre et d'or remplis de reliques vraies ou fausses que la conquête de Constantinople avait livrées au sérail de Mahomet II.

Mais ces reliques, souvent apocryphes, baptisées des noms les plus saints par la superstition souvent frauduleuse des Grecs, et dont le prix était inestimable pour les premiers croisés, étaient tombées dans le discrédit et dans la dérision des cours politiques de l'Europe. Charles VIII ne voulut pas même donner audience à l'ambassadeur de Bajazet II, qui repartit avec ses reliques dédaignées pour l'Orient.

XVIII

Le roi, que le fidèle émissaire de Djem, Nassouh-Tchélebi, avait pénétré de compassion et de tendresse pour ce déplorable jouet de l'ambition égoïste de d'Aubusson, insista avec plus de force pour qu'il relâchât enfin son captif entre les mains du pape. Charles VIII suivait en cela non-seulement les inspirations généreuses de son cœur, mais les conseils de sa politique. Méditant une expédition en Italie contre le roi de Naples, il lui importait de caresser le pape en concourant à son désir de posséder le prince ottoman.

Pierre d'Aubusson n'osa résister plus longtemps aux désirs de deux cours aussi puissantes. Le scandale de la détention du prétendant ottoman criait dans toute l'Europe contre l'Ordre. Le contrat entre le pape et le grand maître était ratifié; les privilèges et les possessions accordés par la cour de Rome à l'Ordre de Jérusalem compensaient au delà les 45,000 ducats payés par Bajazet II pour le prix de la captivité de son frère. Djem, conduit à Marseille, puis à Toulon, fut remis aux légats du pape, et Charles VIII lui donna une escorte d'honneur jusqu'à Rome de cinquante chevaliers. Par un traité secret avec le pape, le roi stipula que, dans le cas où la cour de Rome revendrait ce prince dont on trafiquait, à une autre puissance, la cour de Rome payerait à la France une amende de 10,000 ducats d'or.

Pierre d'Aubusson, quoique soldat et non prêtre de l'Eglise, obtint dans le chapeau de pourpre de cardinal le prix de sa honte et de ses perfidies, récompense qui déshonorait à la fois en lui l'homme et la dignité.

XIX

Après sept ans de captivité, Djem sortit en souverain, suivi d'un pompeux cortège d'amis et de chevaliers français, de la tour qui lui avait servi de prison, et s'embarqua à Toulon avec sa suite sur deux galères de Rhodes. Le fils du pape Inno-

cent VIII, Francesco Cibo, était allé l'attendre à Civita-Vecchia, pour faire une entrée triomphale à Rome. Le sultan de Brousse, monté sur un cheval richement caparaçonné, s'avancait revêtu de son costume et de ses armes orientales à côté du fils d'Innocent VIII, suivi des chevaliers de France et d'Auvergne, de ses amis, de ses vizirs, de ses begs, des ambassadeurs de toutes les cours chrétiennes, des cardinaux, des chambellans, des prélats, des princes, des officiers de la cour de Rome. Logé en souverain au Vatican, et présenté au pape par son fils, Djem, se souvenant qu'il était prince et musulman, témoigna sa reconnaissance à son hôte, mais refusa fièrement d'ôter son turban et de fléchir le genou devant le pontife d'un autre culte. Il s'avança avec une mâle dignité vers Innocent VIII, et lui baisa l'épaule selon l'usage des Turcs envers leurs égaux. Après cette réception publique, il entretint tête à tête le pape, dans une entrevue intime, de son histoire, de ses malheurs, de ses prisons, de sa séparation cruelle de sa femme, de sa mère, de ses enfants, et de son désir d'aller promptement rejoindre en Égypte tout ce que l'exil lui avait laissé de cher ici-bas.

Son éloquence et sa douleur émurent jusqu'aux larmes le coeur compatissant d'Innocent VIII. Cependant, il représenta amicalement à Djem que son retour précipité en Égypte ruinerait à la fois sa fortune et les espérances que les princes chrétiens fondaient sur son élévation au trône des sultans. Il lui promit l'intervention du roi de Hongrie prêt à lui fournir une armée pour relever sa cause au delà du Danube; il lui insinua que sa conversion à la foi chrétienne, en ralliant la chrétienté entière derrière lui, lui assurerait à la fois le ciel et le trône. Djem, qui n'avait pas appris jusque-là à honorer dans la déloyauté des chrétiens les vertus de leur religion souillées par l'ambition des chevaliers de Rhodes, répondit au pape que „la souveraineté du monde entier ne lui ferait pas abjurer la foi de „ses pères, et que cette abjuration, s'il avait la faiblesse d'y „consentir, justifierait la déposition du trône et la condamnation „à mort portées injustement contre lui par les légistes ottomans.“ Le pape, aussi tolérant que politique, changea de conversation, et combla le jeune prince de protection et de magnificence.

XX

Djem vécut trois ans au Vatican dans un splendide exil, en attendant que la ligue des princes chrétiens le rappelât en

Hongrie, pour enlever le trône des Otomanes à son frère. Un envoyé du sultan d'Égypte arrivé alors à Rome, baisa la poussière des pieds du cheval de Djem, comme s'il eût salué le sultan des Turcs lui-même à Constantinople. Cet ambassadeur égyptien apportait à Djem des lettres de sa mère et de sa femme. Ces lettres lui révélèrent l'indigne subterfuge du grand maître d'Aubusson pour leur extorquer les vingt mille ducats arrachés par un faux à leur tendresse. Le pape s'indigna et fit restituer une partie de la somme par les chevaliers.

Mustafa-Pacha, négociateur habituel du sultan Bajazet II dans ses transactions épineuses avec les chrétiens, suivit de près l'arrivée de Djem à Rome. Il avait pour mission d'obtenir du pape la réclusion perpétuelle de son frère dans les États pontificaux, au prix de cinquante mille ducats d'or par an, payés par le trésor ottoman.

Les espérances de Bajazet II allaient au delà de la captivité; le caractère d'Innocent VIII, souverain doux et bon, empêcha Mustafa de les insinuer à ce pontife. On crut apercevoir la main de Bajazet II dans une tentative d'assassinat commise sur Djem et punie de mort par le pape. Un des complices du crime, Macrino del Castagno, confessa dans les tortures les suggestions et l'or du sultan.

XXI

Mais, à la mort d'Innocent VIII et à l'avènement de Borgia connu sous le nom d'Alexandre VI, Bajazet II, affranchi de toute pudeur envers un pontife affranchi de tout scrupule, osa davantage.

Les agents grecs et italiens que Bajazet II entretenait en Europe pour l'instruire du caractère et des dispositions des princes chrétiens, et surtout du souverain pontife, moteur naturel de toutes les ligues contre l'islamisme, lui écrivirent la vénalité du conclave, la simonie du pontificat, le scandale de la chrétienté au nom de Borgia sorti de l'urne du conclave. Gentilhomme espagnol, neveu du pape Calixte III, vivant à Valence dans une union occulte avec une beauté célèbre, la fameuse Venozza, père d'une fille plus belle et plus licencieuse encore que sa mère, et de deux fils dont l'un devait assassiner l'autre par jalousie autant que par rivalité d'ambition, Borgia, appelé à Rome par son oncle et nommé cardinal, avait caché ses amours et affecté la piété comme candidature obligée, au gouvernement de l'Église. Retiré dans l'ombre pendant le règne de trois ans

qui avait succédé à celui de son oncle, Borgia avait appelé la mère de ses enfants à Rome sous des apparences irréprochables. Le mystère enveloppait ses désordres et ceux de sa famille. Une maison isolée sur les bords du Tibre dans un quartier désert de Rome, couvrait ses scandales d'une hypocrisie d'abnégation et de vertu. Quelques cardinaux y avaient été trompés; les trésors hérités de son oncle et la corruption des promesses avaient acheté le reste. Il avait été élu pape sans oser croire lui-même à cet excès inespéré de fortune, d'audace et d'illusion faite à l'Eglise. La perversité était son génie. Le règne d'un des plus habiles scélérats qui aient jamais déshonoré le trône et la chaire, avait commencé sous ces auspices; il allait continuer par le meurtre et finir par le poison.

XXII

Un tel pontife pouvait aussi bien vendre la tête d'un proscrit qu'il avait acheté l'Eglise. Bajazet II renvoya Mustafa-Pacha à Rome avec une lettre.

Cette lettre, que les archives du Vatican conservent, dit-on, copiée littéralement de la main du protonotaire apostolique Patriarchès, était conçue en ces termes:

„Le sultan Bajazet II, fils du sultan Mahomet, au pape „Alexandre, pontife de l'Eglise de Rome.“

„Votre légat m'a rapporté que le roi de France a le dessein „de réclamer mon frère Djem qui est entre vos mains. Ce désir „de sa part est aussi contraire à mes intérêts que nuisible aux „vôtres et à ceux de toute la chrétienté.“

„Je pense, et votre légat pense comme moi, qu'il y va de „votre tranquillité, de l'accroissement même de votre puissance „comme de ma satisfaction, que mon frère que vous avez entre „les mains, et qui doit mourir un jour, soit amené là sans délai; „sa mort devenant l'événement le plus agréable pour moi, de- „viendra le plus utile pour vous. Qu'il vous plaise donc le plus „tôt possible d'aider Djem à être délivré des misères de cette „vie; que son âme, par vos soins, soit transportée dans un „autre séjour où elle jouira d'un repos bien plus assuré. Si „vous remplissez mon vœu, si vous m'envoyez son corps dans „tel lieu au delà de la mer qu'il vous plaira d'indiquer, je vous „ferai tenir d'avance, et dans un endroit convenu, la somme de „trois cent mille ducats d'or, avec lesquels vous pourrez acheter „des domaines à vos enfants. Je promets en outre, tant que je „vivrai, d'entretenir vos soins avec bonne et solide amitié, et de

„ne vous rien refuser de ce que vous pourrez désirer de moi.
 „Je promets qu'il ne sera fait nul tort à aucun chrétien de
 „quelque condition ou qualité qu'il soit, sur terre et sur mer,
 „soit par moi, soit par quelqu'un de mes sujets, à moins de
 „provocation. Et pour que vous ne formiez aucun doute sur
 „mes promesses, je jure de remplir les conditions que je pro-
 „pose, au nom du vrai Dieu qui créa le ciel et la terre et tout
 „ce qu'ils renferment, ce Dieu que nous croyons et que nous
 „adorons vous et moi.“

XXIII

Borgia comprit à de pareilles insinuations le prix de l'otage qu'Innocent VIII avait laissé dans ses mains. Avec l'astuce qui caractérisait alors la politique romaine de sa maison, politique dont son fils César Borgia accomplissait les crimes, pendant que l'historien Machiavel en écrivait la théorie, le pape ne fit ni trop espérer ni trop désespérer Bajazet II. Pour la première fois le souverain pontife, vicaire du Christ à Rome, envoya un ambassadeur au souverain, vicaire de Mahomet. Cet ambassadeur d'Alexandre VI à Constantinople était Georges Bocciardo, grand maître des cérémonies des papes. Les annalistes contemporains ottomans et italiens racontent que Bocciardo offrit à Bajazet II ou l'enprisonnement perpétuel de Djem au prix de quarante-cinq mille ducats d'or par an payés par le sultan au pape pendant la vie du prince, ou la mort immédiate de Djem au prix de trois cent mille ducats d'or payés contre remise de son cadavre. Malgré l'autorité de Svedéddin, de Guichardin et de Sismondi, l'histoire impartiale doit révoquer en doute la convention du meurtre pour trois cent mille ducats. Les événements subséquents et la vie même de Djem la démentent. Bajazet II, comme on le voit par sa lettre, n'avait pas marchandé la sécurité de son immense empire contre une parcimonie de quelques milliers de ducats. Mais entre de tels criminels, le sang pèse plus que l'or. Le traité fut conclu aux conditions de quarante-cinq mille ducats d'or que le sultan promit de payer à Alexandre par chaque année de la vie de son frère, que le pape de son côté s'engageait à retenir dans une éternelle captivité. La chevalerie de Rhodes et le gouvernement de l'Église de Rome trafiquèrent avec une honteuse émulation de leurs complaisances intéressées pour le maître de l'empire ottoman. Bajazet II fut si satisfait de ces complaisances soldées d'Alexandre VI, qu'il se crut en droit

de solliciter du pape le chapeau de cardinal pour l'ambassadeur romain Bocciardo, négociateur de ce traité entre les deux cours.

Djem, dans la crainte qu'il ne s'évadât de Rome pour aller inquiéter son frère sur les frontières de Hongrie, fut enfermé par le pape au château Saint-Ange à Rome, tombeau de l'empereur Adrien, devenu le Capitole, la citadelle, le palais et la prison des papes de la Rome moderne. Il y languit deux ans dans une captivité tantôt splendide, tantôt sordide, selon que les Borgia, le pape et ses deux fils avaient intérêt à décorer ou à dégrader leur otage.

XXIV

Charles VIII s'avancait avec une armée française vers Rome contre le roi de Naples, allié des Borgia. Le pape était incertain si le jeune conquérant français respecterait en lui le pontife suprême de la chrétienté, ou s'il venait réprimer ses ambitions et châtier ses crimes. Dans le doute, il s'enferma avec son fils César Borgia et ses troupes dans le château Saint-Ange, prison de Djem, pour laisser passer le torrent français.

Des négociations s'ouvrirent. Charles VIII exigea que César Borgia, fils et général du pape, changeât de cause et s'unît aux Français contre le roi de Naples. La politique ne lui fit pas oublier la générosité; il exigea de plus que le sultan Djem, prisonnier du pape au château Saint-Ange, lui fût remis pour être traité en souverain et non en captif de sa cour. L'entrevue qui eut lieu pour cette délivrance du prisonnier au château Saint-Ange entre Charles VIII, le pape et le prince ottoman, atteste la noble fierté que le fils de Mahomet II gardait dans ses fers. „Prince,“ lui dit le pape en le présentant devant le jeune roi, „est-il vrai que vous désiriez suivre le roi de France, qui de-
„mande à vous conduire à Naples avec lui? — Si je ne suis pas
„traité en prince, répondit Djem, avec le découragement de sa
„dignité méconnue, il importe peu que je subisse ici ou ailleurs
„la captivité qui avilit en moi le rang suprême, et qui avilit en
„vous la loyauté des chrétiens.“

„A Dieu ne plaise, se hâta de répliquer le pape, honteux
„de paraître le geôlier d'un hôte libre, que je vous considère
„comme prisonnier ici; le roi de France et vous, vous êtes
„tous deux de grands souverains, et je ne suis en ce moment
„que votre interprète.“

Charles VIII releva le cœur du sultan par des paroles roya-

les, plaignit ses revers, accusa ses persécuteurs, l'arracha du tombeau d'Adrien, le traita en souverain, et le confia pendant la campagne de Naples au grand maréchal de sa cour pour lui rendre les services et les honneurs d'une magnifique hospitalité.

Djem sortit le lendemain de Rome à cheval à la suite du roi et de César Borgia. Il assista à la courte campagne des Français dans le royaume de Naples, s'arrêta cinq jours à Vellétri, quelques jours à Terracine. L'exil, la prison, l'amour, la douleur, la joie inespérée de sa délivrance avaient usé sa vie; la mort l'attendait au seuil de ses cachots. Saisi par la fièvre à Terracine, une galère le transporta mourant à Naples par les soins de son ami le roi de France.

Les écrivains ottomans, français et italiens de cette époque, où les forfaits étaient si communs en Italie, que toute mort était imputée à meurtre et à crime, s'accordent pour rejeter la maladie et la mort de Djem sur Alexandre VI et sur César Borgia son fils. Ils ne peignent jamais ces deux princes que le poignard ou le poison à la main. Ils affirment que le lendemain de la délivrance forcée de Djem par le pape, son grand maître des cérémonies Bocciardo et Mustafa-Pacha, ambassadeur de Bajazet II, arrivèrent de Constantinople à Sinigaglia, porteurs de quatre-vingt-dix mille ducats d'or, tribut arriéré de deux ans, que Bajazet II envoyait au pape pour payer la détention de son frère; que Jean de La Rovère, cardinal gouverneur de Sinigaglia, ennemi des Borgia, s'empara des ambassadeurs et du tribut; que le pape, frustré des quatre-vingt-dix mille ducats dont il avait un pressant besoin dans sa détresse à Rome, se décida à mériter les trois cent mille ducats d'or qui lui avaient été promis pour le meurtre, et qu'il fit empoisonner à Terracine le sultan Djem, déjà dans la main du roi de France, se réservant de réclamer de Bajazet II le prix du service tardif, ainsi rendu après coup à l'empire ottoman.

D'autres historiens aussi mal informés confondant les noms, les hommes, les dates, forgent le conte d'un barbier de Bajazet II nommé Mustafa, qui, à l'instigation de Bajazet II et avec la complicité du pape, serait entré à Naples dans la domesticité ottomane de Djem et lui aurait donné la mort en le rasant à l'aide d'une lame de rasoir empoisonnée.

Ces deux fables sont aussi démenties l'une que l'autre par les faits et par la saine critique. Ce prétendu barbier Mustafa n'était autre que Mustafa-Pacha, un des négociateurs les plus illustres et les plus considérés des cours de Mahomet II et de Bajazet II, homme employé par ces sultans aux affaires d'État

et non aux abjectes trahisons domestiques. Quant à l'empoisonnement prétendu par le pape, les dates et le bon sens le relèguent également dans la catégorie des forfaits chimériques, puisqu'il serait un crime gratuit. On a vu qu'Alexandre VI avait refusé trois ans avant, de mériter la reconnaissance de Bajazet II et trois cent mille ducats d'or par le meurtre de son prisonnier, pendant qu'il pouvait disposer seul et utilement de sa victime dans l'ombre ou par le fer ou par le poison, et pendant que ce service rendu à Bajazet II ne pouvait être récompensé que dans sa main. Djem cependant avait vécu; c'est peu. Pendant que Charles VIII s'approchait lentement de Rome escorté par la terreur dans le Milanais, dans la Toscane, dans l'État romain, le pape, à qui le roi venait arracher son prisonnier, pouvait se hâter de s'en défaire, et d'envoyer contre le prix du sang le cadavre de son frère à Bajazet II; Djem cependant avait continué à vivre, et avait été remis vivant à Charles VIII. Par quelle démence le pape aurait-il attendu, pour frapper définitivement sa victime, que cette victime fût dans les mains d'un autre souverain? et à quel titre le pape aurait-il demandé à Bajazet II les trois cent mille ducats, prix du crime, quand il ne pouvait plus même avoir aux yeux de Bajazet II ni l'honneur, ni la reconnaissance du meurtre? Toutes ces suppositions révoltent le bon sens. Le crime dans les Borgia est quelquefois atroce, mais il n'est jamais stupide. Sans doute ce pontificat pervers n'est pas avare de forfaits, mais Alexandre VI ne fit pas empoisonner Djem. Djem mourait de la mort des princes déchus, de la proscription, ce poison de l'âme. L'histoire doit la vérité même aux scélérats.

XXV

Djem expira à Naples dans la nuit du 24 février 1495, entouré des fidèles compagnons de son exil et du roi de France qui déplorait la fin prématurée du prince qui lui devait la liberté, et qui pouvait, s'il eût vécu, lui devoir un empire. Malgré de vaines rumeurs populaires répandues en Italie sur sa prétendue abjuration de la loi du Prophète, il mourut en fidèle et même en martyr de sa religion. — „O mon Dieu, s'écria-t-il peu d'instants avant son dernier soupir, si les ennemis de la foi veulent se servir de moi pour des desseins funestes aux confesseurs de l'islamisme, retire plutôt à l'instant mon âme à toi!“ Ces dernières paroles retenues par les témoins de son agonie

démentent assez son abjuration de la foi de ses pères; il la préférerait à l'ambition et à la vie.

Charles VIII le pleura; il fit embaumer son corps et déposer son cercueil en plomb et en cyprès à Gaète, sous la garde de ses deux vizirs favoris, Ayas-Beg et Djélal-Beg. Sinan-Beg, à qui la mort de son ami rendait la liberté de ses sentiments et la patrie, alla à Constantinople annoncer à Bajazet II la mort de son frère. Bajazet II, solidement affermi alors sur le trône, déplora le sort d'un frère qu'il aurait aimé, s'il n'avait pas eu à le craindre. Il envoya à Naples une ambassade et un cortège de deuil pour recevoir le cercueil de Djem, et pour le transporter d'abord à Gallipoli, puis à Brousse au tombeau commun de ses pères, où finissent toutes les rivalités.

XXVI

Charles VIII recueillit pieusement les trésors, les pierreries, les armes, les vêtements qui formaient la succession du prince exilé. Il chargea Nassouh-Beg, vizir de Djem, de les conduire sur un de ses vaisseaux en Égypte et de les remettre à sa mère et à sa veuve.

Telle fut la fin du fils de Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Rival de son frère, jouet des chevaliers de Rhodes, client des chrétiens, prisonnier d'un pape, protégé d'un roi de France, victime de sa destinée, il a laissé en Europe et en Asie une mémoire romanesque et poétique perpétuée chez les Ottomans comme chez les chrétiens par ses aventures, ses amours, ses exploits, ses malheurs et ses poésies. C'est le Charles-Édouard plus accompli des Stuarts d'Angleterre transporté dans la patrie et dans la maison d'Othman. L'histoire, le roman, le poème se sont disputé son nom; mais il a été à lui-même son propre historien, et les Turcs, qui récitent encore aujourd'hui ses chants, le comptent au nombre des poètes les plus colorés, les plus amoureux et les plus héroïques de leur langue. On visite avec une pieuse compassion sa tombe sous les platanes de la mosquée de Brousse. „*Fleur coupée de la tige de Mahomet II sur le tombeau du conquérant*;" comme il avait dit de lui-même dans deux de ses vers. Il n'a pas eu l'empire de Bajazet II, mais il a eu l'empire de l'imagination sur les Ottomans.

LIVRE DIX-SEPTIÈME

I

Revenons à Sélim I^{er}.

Les hommes qui doivent leur souveraineté usurpée à des complices ne peuvent la conserver qu'en rassasiant ou en égorgeant ces auteurs de leur criminelle élévation. Quiconque monte au trône par le crime ne s'y soutient que par le sang.

Telle était la situation de Sélim le lendemain de la mort naturelle ou parricide de son père.

Les ambassadeurs européens qui résidaient alors à Constantinople nous font de ce prince, dans leurs dépêches à leurs cours, un portrait sinistre parfaitement conforme à l'idée que son règne devait imprimer plus tard de lui dans toute l'Europe. Sa figure offrait les traits de son caractère en relief.

„Homme de quarante-six ans, disent-ils, mais à qui sa vigueur de corps, entretenue par l'exercice continuel des armes, „retranche au moins dix années, et qui ne paraît âgé que de „trente-six ans; d'un *aspect féroce et tout soldatesque*, indifférent à toute autre chose que la guerre; d'un teint coloré, d'une „physionomie cruelle, et par cette analogie de moeurs cher aux „janissaires; ses jambes étaient arquées, son buste long, son „visage rond et plein, ses joues sauguines; ses yeux proéminents et mobiles avaient un éclat qu'on ne pouvait fixer; ses „sourcils noirs et touffus se croisaient sur le front comme une „visière; il ne portait point de barbe comme les Arabes, mais „l'habitude de vivre avec les Circassiens lui avait fait adopter „l'usage de laisser croître de longues moustaches qui, en ombrageant sa lèvre supérieure et en s'effilant sur les coins de la „bouche, assombrissaient et endurcissaient sa physionomie. „Cet extérieur farouche était cependant relevé dans Sélim par „la splendeur du costume et des armes, luxe du soldat. Son „caftan ou sa veste était tissée de pourpre et de fils d'or; les

„broderies donnaient à l'étoffe la solidité d'un métal; son bonnet „écarlate, coiffure d'Amurat et de Mahomet II, ses aieux, disparaissait entièrement sous les vastes plis du schal tordu et enroulé qui faisait de son turban une couronne.“ „Puisque les „grands officiers de l'empire et du sérail se présentent devant „moi, disait-il, avec des bonnets d'or élevés et arrondis en „coupes, une couronne semblable à celle des rois de Perse „est la seule coiffure qui convienne au sultan des Ottomans.“

II

Cette apparence à la fois farouche et superbe couvrait cependant chez Sélim I^{er} quelques instincts du gouvernement d'un grand peuple, et même quelque culture d'esprit qu'on était étonné de trouver en lui. Son sens était juste, son génie audacieux; ses colères n'étaient que les impatiences de sa volonté; son despotisme sans réplique n'était que l'ordre à tout prix dans son empire et dans ses armées. Son regard prompt et sûr dévisageait les caractères; il pénétrait les intentions sous les paroles; il choisissait bien ses instruments et il les brisait à l'oeuvre aussitôt qu'ils avaient servi; infatigable au conseil comme à cheval, il ne se plaignait jamais du travail avec ses vizirs; sans goût pour les loisirs de la table ou des jardins, sans attrait pour les femmes de son harem, il disputait ses heures au sommeil pour les consacrer à la surveillance de son administration. Il ne se fiait à personne qu'à lui-même de l'exécution de la police et des lois. Semblable aux khalifes arabes de Bagdad et de Damas, il sortait fréquemment, la nuit ou le jour, de son sérail, sous des déguisements qui ne permettaient pas de soupçonner le sultan, pour aller écouter la voix du peuple dans les cafés, dans les bazars, dans les casernes. Le peuple, les soldats, les magistrats, qui connaissaient sa vigilance, le voyaient présent partout pour observer ou pour punir. Par un étrange contraste entre son caractère féroce et son esprit cultivé, Sélim dérobaît, comme son père Bajazet II et son oncle Djem, quelques loisirs au trône et aux camps pour les consacrer à la poésie, ce vestige d'une race pastorale. La sienne était lyrique et belliqueuse comme celle d'Antar, ce poète guerrier du désert. On en a une trace dans cette magnifique image en deux vers qui caractérisent si éloquemment la brièveté et la grandeur de son règne: „SEMBLABLE AU SOLEIL COUCHANT, J'AI ÉTENDU SUR LA „TERRE UNE OMBRE IMMENSE!“

Job n'a pas de similitude plus frappante entre la rapidité de la vie et la grandeur des souvenirs qu'un nom évanoui laisse ici-bas.

La cruauté était moins en lui une féroce naturelle qu'un système de terreur. D'abord elle s'étendit seulement à sa famille, à ses rivaux et à ses serviteurs. Dès son avènement à l'empire, le peuple regardait les fonctions publiques qui rapprochaient ses courtisans de lui comme si périlleuses, qu'un Turc voulant souhaiter malheur à un autre lui disait pour toute malédiction: „Puisses-tu être vizir de Sélim!“ C'était une formule pour souhaiter la mort à son ennemi. Ses vizirs, en effet, en Crimée comme en Turquie, passaient fréquemment du divan au supplice. „Aussi, dit l'historien ottoman Solakzadé, *portaient-ils toujours leur testament sous leurs habits, et quand ils sortaient du conseil, ils se croyaient ressuscités.*“

Le grand vizir Ali-Pacha, deux fois vizir sous Bajazet II, et rappelé au pouvoir par Sélim, lui dit un jour avec la libre ironie d'un homme qui n'affronte un abîme qu'après en avoir mesuré la profondeur: „Mon padischah, je sais que tôt ou tard tu me feras mourir, moi ton fidèle esclave, sous le premier prétexte qui se présentera à ton esprit; avant que ce jour se lève, accorde-moi quelques jours de liberté et de loisir pour que je puisse mettre ordre à mes affaires après moi dans ce monde, et me préparer au jugement de Dieu!“

„J'y pense en effet depuis longtemps, lui répondit le sultan avec un éclat de rire où la gaieté ne cherchait pas même à masquer la mort, et la seule chose qui m'empêche de t'accorder dès aujourd'hui ce que tu attends, c'est la difficulté de trouver un grand vizir capable de te remplacer à mon service.“

Il n'avait de délassement que le jeu des échecs et la conversations avec les poètes; mais ses dégoûts étaient sanglants, même dans ces détente de sa perpétuelle colère.

Dans les premiers jours de son règne, ayant entendu parler de trois poètes turcomans venus à Constantinople pour lui réciter des vers à son éloge, il ordonna qu'ils fussent amenés à son audience. Ces trois hommes rustiques, étrangers à l'étiquette des cours, se précipitèrent avec un empressement si maladroit à ses pieds pour baiser sa main, qu'ils le heurtèrent avec les fourreaux de leurs sabres. Le sultan ordonna à ses chiaoux de leur trancher la tête pour cette involontaire profanation de la majesté royale. Il commua, un instant après, ce supplice contre cent coups de bâton distribués à chacun d'eux sur la plante des pieds; enfin, attendri par leurs prières et craignant

de profaner à son tour en eux le caractère de lettrés, il les congédia avec indulgence. Le lendemain, les trois poètes reparurent à son audience, vêtus avec l'indigente simplicité de leurs montagnes, pour réciter leurs poésies dont la lecture avait été si malheureusement suspendu la veille. Sélim, après les avoir écoutés un instant, choqué de la rusticité et de l'indécence de leurs vers, les fit chasser ignominieusement du sérail: „La „poésie, dit-il à ses courtisans, est un vase où l'on ne doit pas „jeter ces immondices.“

III

Sélim I^{er} sortit de Constantinople pour y ramener le deuil de son père. Les janissaires, pressés de prendre avec lui possession du règne, l'attendaient en haie dans les rues qu'il devait traverser pour rentrer au sérail. Selon l'usage de cette milice, quand elle commençait à s'agiter ou à faire sentir son mécontentement, les soldats muets frappaient leurs armes les unes contre les autres pour former un cliquetis de fer significatif aux oreilles de leur sultan. C'était le symptôme d'une exigence de gratification pour l'empire donné par leur sédition, et dont ils attendaient le prix sans délai. Sélim, averti de cette attitude des janissaires, voulut dès le premier jour se soustraire à leur joug. Au lieu de rentrer par les rues où on l'attendait, il tourna la tête de son cheval vers la mer, suivit les murs extérieurs jusqu'aux Sept-Tours, et reentra en caïque au sérail.

Mais les janissaires ne se dispersant pas, et le murmure s'élevant d'heure en heure plus tumultueux par-dessus les murs d'enceinte du sérail, Sélim parut fléchir de lui-même et leur envoya la gratification triple de celle qu'ils avaient obtenue de Mahomet II et de Bajazet II. L'encan de l'empire fut une troisième fois consacré. Seulement, comme pour circonscrire sa libéralité forcée aux seuls janissaires, Sélim abattit de sa propre main la tête d'un chef de sandjak (ou fief) qui demandait insolemment la même gratification pour ses spahis.

IV

La première apparition des Russes dans les affaires des Ottomans date de la fin du règne de Bajazet II et des premiers jours du règne de Sélim I^{er}. La brutalité sauvage d'un envoyé de ce grand peuple, qui commençait seulement à naître à la politique et qui ignorait encore la politesse des races orientales, a

trop d'analogie avec l'attitude du dernier ambassadeur des Russes à Constantinople en 1853 pour n'être pas remarquée par l'histoire.

Jean III, prince de Moscou, envoya Michel Plestcheïef pour négocier avec la cour de Constantinople un traité de libre commerce dans les États du sultan. Plestcheïef avait ordre de son souverain de ne fléchir le genou ni devant Bajazet II ni devant Sélim, de ne point conférer avec les vizirs comme organes du gouvernement, mais de ne traiter qu'avec les sultans eux-mêmes, et de ne céder le pas à aucun ambassadeur des puissances d'Europe ou d'Asie. Plestcheïef dépassa en insolence l'orgueil de sa cour. Il affecta le dédain des usages de la nation chez laquelle il recevait l'hospitalité; il refusa d'assister au festin donné par le vizir pour sa réception; il renvoya les habits et les présents diplomatiques que le divan lui fit offrir. Ces outrages aux moeurs ottomanes et à la majesté du sultan soulevèrent l'indignation des ambassadeurs d'Occident. „Le souverain des „Russes, écrivit le sultan, avec lequel je désire vivement con- „tracter amitié, m'a envoyé un homme grossier; je ne puis donc „le faire accompagner en Russie par aucun de mes esclaves, „dans la crainte qu'il ne lui continue ses insultes. Respecté en „Europe et en Orient, je rougirais de soumettre un Ottoman à „de tels affronts; qu'il m'envoie un ambassadeur policé, ou „qu'il m'envoie une armée pour appuyer ses insolences!“

On croit lire deux siècles avant l'histoire de nos jours entré les Russes et les Ottomans; le nom de Plestcheïef est seul changé.

V

Pendant que Sélim I^{er} escaladait ainsi le trône, Korkoud, préservé par les janissaires seulement à cause de l'hospitalité qu'il avait empruntée dans leur caserne, s'était hâté de sortir de Constantinople et de se réfugier à Magnésie. Celui qui n'avait respecté ni le trône, ni la vieillesse, ni peut-être la vie de son père, ne pouvait respecter la vie d'un frère et d'un rival à l'empire. Korkoud n'avait plus le trône, mais la vie à disputer. Il se prépara mollement plutôt à traiter qu'à combattre. Les fidèles amis de sa jeunesse qu'il avait à Magnésie et parmi les émirs de Caramanie lui composèrent un noyau de partisans suffisants au moins pour couvrir sa tête. Il se tint dans une immobilité irréprochable mais forte, offrant à Selim I^{er} de le reconnaître et de le servir, pourvu qu'on lui garantît le gouvernement de sa pro-

vince. Une existence studieuse dans les loisirs de son palais de Magnésie le consolait aisément de la perte du trône. L'abdication est facile aux princes plus jaloux de sagesse que de pouvoir.

Mais l'ambitieux et turbulent Achmet, si longtemps destiné au trône par son père, et tant de fois repoussé du trône par les menaces de son frère, ne pouvait se résigner à l'usurpation de Sélim I^{er}. L'importance et l'éloignement de son gouvernement d'Amasie et de Saronkhan, les troupes turcomans qu'il y entretenait pour sa cause plus que pour la sûreté de l'empire, les quatre fils, déjà dans l'âge de la guerre, qu'il avait eus de bonne heure de plusieurs femmes, Alaeddin, Mourad, Soliman et Othman, lui défendaient de céder sans combattre. Pendant qu'il recrutait lui-même une armée nombreuse parmi les tribus belliqueuses des montagnes d'Amasie, l'aîné de ses fils, Alaeddin, traversa rapidement l'Anatolie avec douze mille cavaliers et s'empara de Brousse au nom du sultan son père. La possession de cette capitale asiatique rapprochée de Constantinople pouvait balancer, même en Europe, l'usurpation de son oncle.

Sélim I^{er}, avec la promptitude de résolution qui lui avait valu l'empire, apaisa rapidement par quelques concessions et par quelques supplices les rivalités soulevées entre ses janissaires et ses spahis par les gratifications des premiers jours de règne. Il marcha avec soixante dix mille hommes sur le mont Olympe pour surprendre Alaeddin dans les murs de Brousse. Il envoya en même temps sa flotte bloquer toutes les côtes de l'Asie Mineure, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'au golfe de Smyrne, pour intercepter la fuite par mer à tous les fugitifs de sa famille qui pourraient, par leur évasion, donner à son règne les soucis que Djem avait donnés à son père, Bajazet II.

Alaeddin, trop faible pour résister dans Brousse à l'armée impériale, se replia rapidement sur Achmet, son père, dans les défilés d'Angora. Achmet, bientôt refoulé lui-même dans les environs d'Amasie, envoya ses deux fils, Othman et Soliman, solliciter les secours du Schah de Perse, Ismaël.

VI

Pendant cette campagne, Achmet était sorti d'Amasie avec l'élite de ses troupes pour harceler l'armée disséminée de son frère. Il avait laissé son harem dans la ville. Sélim I^{er}, informé de son absence, fit marcher sur Amasie une élite de cavaliers, avec ordre de surprendre la ville et de s'emparer du harem et

de la famille d'Achmet, otages qu'il brûlait de tenir dans ses mains pour les immoler ou pour les marchander à son frère.

Le grand vizir de Sélim, déjà grand vizir sous Bajazet II, était alors Mustafa-Pacha, ce même négociateur que nous avons vu trafiquer avec Alexandre VI de la mort de Djem; homme d'État habile mais équivoque, Mustafa-Pacha était un de ces politiques qui, soit par humanité, soit par prévoyance des retours de la fortune, se réservent des reconnaissances dans les deux partis. Il fit avertir Achmet de l'expédition méditée par Sélim I^{er} contre ses femmes et ses enfants. Achmet, embusqué sur la route de la cavalerie de Sélim, fondit le sabre à la main sur le détachement et vengea dans le sang de ces spahis l'attentat qu'ils allaient accomplir contre sa famille.

Une lettre interceptée fit soupçonner à Sélim I^{er} la connivence de Mustafa-Pacha dans cette déception et dans cette déroute. Être soupçonné, pour lui c'était être déjà criminel. Il fit convoquer devant sa tente un *divan* à cheval (signe d'urgence et de gravité des résolutions chez les Turcs). A leur apparition devant lui, chacun des vizirs reçut un *caftan* d'honneur, faveur habituelle et significative de la satisfaction du maître. Le grand vizir reçut seul un *caftan noir*, signe de réprobation et de préparation à la mort. Les chiaoux, sans attendre d'autre arrêt, se précipitèrent sur Mustafa-Pacha et l'étranglèrent avec une corde d'arc, instrument de supplice emprunté à l'arme nationale des Tartares, qui ne déshonorait pas la mémoire en étouffant la vie.

Hersek-Ahmed-Pacha, vieillard déjà éprouvé quatre fois comme grand vizir par Mahomet II et par Bajazet II, fut investi une cinquième fois d'un poste si périlleux sous un tel maître.

Sélim I^{er}, après avoir refoulé Achmet jusqu'au delà des frontières de Perse, revint avec la moitié de l'armée à Constantinople. Il voulait y épuiser d'un seul trait tout le sang de Bajazet II qui coulait dans les veines de ses neveux. Cinq fils de ses frères morts avant la fin du règne de Bajazet II vivaient captifs dans le palais de Brousse. Cinq officiers des janissaires furent chargés d'aller les arracher de leur prison et de les amener à Constantinople. On les jeta pêle-mêle dans une chambre du grand sérail, incertains s'ils venaient pour recevoir de leur oncle la liberté ou la mort. Un grillage et un rideau séparaient seuls leur salle de l'appartement du sultan. Il craignait tellement d'être trompé par quelque subterfuge de pitié dans son meurtre, qu'il avait voulu assister lui-même, invisible mais témoin, à cet égorgement.

Cinq chiaoux, tenant à la main des cordes d'arc, entrèrent à un signe de Sélim, présentant la mort à ces enfants. Ils la virent avec horreur, mais sans faiblesse indigne de leur rang. Le plus jeune, seul, âgé de neuf ans, se jeta à genoux devant les bourreaux et implora la vie avec larmes, promettant qu'il servirait fidèlement le sultan comme un simple janissaire au prix du pain qu'on lui laisserait manger et d'une solde d'un *aspre* par jour. Pour toute réponse, on l'étrangla sous les yeux de ses consins. Les quatre autres, groupés dans un angle de la salle, furent successivement arrachés des bras l'un de l'autre pour expirer sur le tapis. Le dernier, jeune prince de vingt ans, fils d'Alem-Schah doué d'une intelligence, d'une beauté et d'une vigueur héroïques, voulut venger, du moins en mourant, sur ses bourreaux le meurtre de sa race. Armé d'un yatagan, qu'il avait caché sous ses habits, il lutta en désespéré contre ses assassins, en terrassa quatre et coupa la main au cinquième. Il allait survivre, faute de bourreaux, quand Sélim I^{er}, entr'ouvrant au bruit les rideaux qui le séparaient de ses victimes, appela de nouveaux chiaoux au secours de leurs camarades désarmés. Le fils d'Alem-Schah, après une nouvelle lutte, succomba enfin sous le nombre, et son corps fut jeté sur ce monceau de cadavres. Par un hypocrite respect pour le rang, après avoir anéanti la vie, les malheureux princes rapportés à Brousse par les mêmes janissaires qui les avaient amenés au supplice, furent ensevelis avec honneur au tombeau d'Amurat leur aïeul.

VII

A cette exécution en masse de tout ce qui portait dans son sang une menace éventuelle à l'usurpation du trône, Korkoud comprit trop qu'aucune résignation ne le sauverait du lacet de son frère. Il chercha à rallier promptement autour de lui les émirs et les begs de son gouvernement. Mais Sélim I^{er}, plus prompt au crime que Korkoud aux armes, parut inopinément, sous prétexte d'une chasse, à la tête de dix mille cavaliers, aux portes de Magnésie. Korkoud, surpris et cerné dans la ville, n'eut que le temps de s'évader sous un déguisement par une porte de ses jardins ouvrant sur la forêt des platanes. Suivi d'un seul de ses amis fidèles, Pialé, il parvint à trouver un refuge dans les montagnes du Tékké, d'où il espérait, comme son oncle Djem, descendre vers la mer et fuir en Syrie. Un reste de son opulence passée le trahit.

Les deux cavaliers fugitifs, cachés sous des caftans grossiers

de feutre, manquaient de nourriture dans la caverne qu'ils habitaient depuis quelques jours. Ils prièrent un chevrier turcoman paissant son troupeau dans le voisinage d'aller leur acheter du pain dans un village de la plaine. Korkoud, pour accélérer le retour du berger, lui donna son cheval à monter. Les autres pasteurs, étonnés de la race du cheval et de la richesse de la bride, soupçonnèrent des princes ou des émirs dans les deux étrangers. Ils dénoncèrent leur retraite à Kasim-Beg, gouverneur de Tékké pour Sélim. Kasim envoya des soldats pour les amener à son sérail. Il reconnut Korkoud et informa Sélim; le sultan lui ordonna d'amener ses prisonniers à Brousse. A leur approche, il envoya Sinan-Pacha au-devant de son frère, comme pour faire honneur en lui au sang royal. Sinan fit séjourner Korkoud dans un kiosk impérial de la forêt de Brousse à quelque distance de la capitale. Rien dans cet accueil ne présageait son sort au prince proscrit. Il couchait dans la même chambre que son compagnon d'étude et de fuite, le généreux Pialé. Une nuit, Sinan, sous un prétexte spécieux, éloigna Pialé de la chambre de son ami. Korkoud endormi sans défiance fut réveillé pour entendre l'arrêt de sa mort. Il ne demanda qu'une heure de vie pour faire sa prière et pour écrire un dernier adieu à son frère et à son bourreau. Sinan l'accorda. Korkoud, après avoir prié, écrivit avec une liberté complète d'esprit, le cordon sous les yeux, une lettre en vers à son frère. Cette poésie funèbre pleine de calme, de résignation, de piété, attestait la sublime philosophie du prince qui lui laissait jusque dans la mort le goût et le sangfroid de cadencer son dernier soupir. Au dernier vers, il tendit lui-même le cou au cordon.

Sélim 1^{er}, plus sensible à l'élégie de son frère qu'à sa mort, sanglota en lisant ses vers. Il ordonna un deuil de trois jours pour pleurer la victime de la raison d'Etat, qu'il venait d'étrangler. Il honora la fidélité de Pialé, l'ami inséparable de Korkoud, et le chargea d'être le gardien du tombeau de son ami. Quant aux bergers turcomans du Tékké, qui étaient accourus à Brousse pour demander la récompense de leur délation, il en fit mettre quinze en croix sur la route de Brousse à Tékké, pour apprendre aux peuples comment les princes, qui profitent du crime, rémunèrent leurs complices après que le crime est accompli.

VIII

La surveillance de l'Asie, où il craignait une nouvelle invasion de son frère plus belliqueux Achmet, le retenait à Brousse.

Achmet, renforcé de trente mille Persans et Turcomans, s'avancait en effet vers le cœur de l'Anatolie. Déjà il contournait les forêts du mont Olympe avec soixante mille cavaliers, refoulant devant lui les avant-gardes et les pachas du sultan. Brousse tremblait dans ses murailles. Sélim I^{er}, rappelant à lui tous les janissaires d'Europe et tous les Tartares de Seadet-Ghiraï, khan de crimée, son allié, fondit par les deux flancs du mont Olympe sur Achmet, et, le forçant à étendre son centre, le rompit par une charge de cavalerie qu'il dirigeait lui-même sur les tentes de son frère. La rupture du centre entraîna la déroute des ailes. Le cheval d'Achmet, emporté lui-même par l'irrésistible courant de la fuite, galopait sur une chaussée étroite au bord d'un marais. La terre glissante s'écroulant tout à coup sous le poids du cheval, entraîna Achmet renversé dans le fossé. Pendant qu'il se dégageait sous le poids du cheval et des armes, un émir turcoman, Doukaghinoghli, qui le poursuivait presque seul, descendit de cheval, le désarma et lui lia les mains avec sa ceinture. Achmet offrit en vain à Doukaghinoghli, pour obtenir de lui sa liberté, l'aigrette de diamants qui surmontait son turban. — „C'est trop magnifique pour un simple esclave „du sultan comme moi,“ répondit ironiquement le barbare. Les Turcs accoururent et conduisirent Achmet au sultan. Sélim I^{er} refusa de le voir. Déposé sous une tente après la bataille, Achmet écrivit à son frère pour lui demander non plus le trône et la liberté, mais la vie. Le sultan fut inflexible. „Dites-lui,“ répondit-il à celui qui lui avait remis la lettre, qu'un „Ottoman qui est resté dans un indigne repos à Amasie dans le „temps où nous combattons tous pour sauver la religion et la „patrie de la révolte et du schisme de Scheitankouli et qui, plus „femme que les femmes, consumait sa jeunesse dans son harem, „n'est pas digne de vivre.“ Sélim I^{er} savait, selon les hommes, trouver un crime à punir dans toutes les victimes qu'il voulait frapper. Il envoya pour toute grâce un cordon d'or à Achmet. Le condamné, pour acheter du moins en mourant les honneurs du tombeau de la faveur de son frère, ôta de son doigt un anneau dans lequel était enchâssée une pierre précieuse qui était estimée par les joailliers génois du temps d'une valeur égale à une année du revenu de toute l'Asie Mineure. C'était un présent de Bajazet II au plus cher de ses enfants. „Remettez, „dit-il, cet anneau au sultan comme un souvenir dont je le prie „d'excuser le peu de prix! — Et moi je vais lui donner, re- „partit le féroce vainqueur, le seul *sandjak* (fief) qui convient „à un prince ottoman vaincu, le sépulcre.“

Achmet, étranglé quelques heures après, sans avoir revu sa femme ni ses filles tombées aux mains de ses ennemis, fut enseveli avec ses cinq neveux dans le *turbé* ou tombeau d'Amurat II à Brousse.

IX

Les puissances d'Europe et d'Asie, à l'exception du Schah de Perse, s'empressèrent de reconnaître par leurs ambassadeurs les droits de l'usurpation, de la victoire et du crime. Venise se signala par la magnificence et par l'adulation de ses ambassades. La Russie répara les inconvenances de son premier ambassadeur par la déférence et les hommages de son second envoyé, Alexeief. Vassili, qui régnait alors à Moscou, rappelant au sultan des Turcs leur origine tartare, disait à Sélim I^{er} dans sa lettre : „Nos pères ont été frères, pourquoi ne vivrions-nous pas en „frères ?“ Alexeief croisa ses bras sur sa poitrine en paraissant devant le sultan.

Sélim le fit accompagner à Moscou par Kémal-Beg, prince de Menkoub. Kémal remit à Vassili une lettre en arabe et une autre écrite en langue servienne. Les Russes et les Ottomans conclurent un premier traité de commerce dans les termes d'une complète réciprocité de liberté et de sûreté pour leurs sujets. La Russie, qui voyait déjà en perspective la conquête et l'adjonction des Tartares de la Crimée à ses possessions, tenta vainement d'entraîner Sélim dans une ligue contre les Ghirai, sultans de ce pays. Sélim I^{er} avait épousé une fille de Menghli-Ghirai, ami et appui de sa jeunesse pendant qu'il gouvernait Caffa. Il éluda toute hostilité contre les Tartares de Crimée devenus membres de sa famille et fidèles auxiliaires de l'empire. La guerre de Perse couvait depuis sa jeunesse dans son âme. Il avait à venger sur les Persans trois ressentiments : l'un national, l'humiliation des armes de Bajazet II son père ; l'autre religieux, le schisme des Sonnites et des Schiites qui déchirait l'islamisme ; le dernier enfin, tout personnel, l'asile que la Perse donnait aux fils d'Achmet, ses neveux et ses compétiteurs au trône des Ottomans.

La Perse, aussi mobile que l'Océan dans ses destinées dynastiques, exige un nouveau regard du narrateur de ces événements, au moment où Sélim I^{er} méditait contre elle sa formidable expédition de 1514. Elle était alors réunie et gouvernée par un des princes les plus guerriers et les plus politiques de ses nombreuses dynasties, le Shah Ismaël Sophi.

La dynastie des Sophis ne devait le trône ni à la conquête, ni à l'usurpation, ni à l'adulation, ni au meurtre, mais à la vertu. Un sage nommé Saffi-el-din (ou l'homme à la foi pure) vivait dans une condition privée au sein des montagnes habitées par les tribus pastorales de Perse. Ce philosophe solitaire, héritier des traditions du pur déisme qui avait précédé la religion de Zoroastre et celle de Mahomet, n'adorait, disait-il, que le Dieu sans symbole dont la nature est la révélation, dont la conscience est l'oracle, et dont la vertu est le culte. Néanmoins, comme la religion de Mahomet ne professe au fond aucun autre dogme que ce déisme pratique, Saffi-el-din concordait en cela avec le culte national, se bornant à l'épurer, à l'exemple de son fondateur lui-même, de tout ce qui pouvait en souiller le dogme et la morale, par les superstitions ou par le fanatisme populaire. Il la prêchait par ses discours, mais plus encore par sa sainteté, qui lui avait donné pour sectateurs parmi les tribus tous ceux qui cherchent Dieu sous les fables, et la vertu sous les erreurs populaires. La Perse, civilisée par tant de siècles d'existence et par tant de souvenirs des religions primitives qui avaient découlé de l'Inde dans ses premières croyances, était plus mûre qu'aucune autre nation de l'Orient pour le déisme philosophique, pieux et pratique de Saffi-el-din. Sa foi se répandit comme une lueur dans les ténèbres. Ses dogmes simples eurent d'autant plus d'empire sur les esprits qu'ils n'avaient en lui aucun alliage d'ambition, de fanatisme, d'intolérance, et qu'il évitait les grandeurs ou les richesses de la terre avec autant d'abnégation, que d'autres les recherchent dans ce qu'ils appellent les intérêts de la vérité. La réputation de sainteté de ce solitaire était tellement établie en Perse, à l'époque de l'invasion de Timour-Lenk, que ce conquérant, à la tête de deux millions d'hommes, ne dédaigna pas de se détourner de sa route pour venir visiter le sage dans ses montagnes. Timour, qui cherchait la vérité et qui honorait la vertu partout et même chez ses ennemis les chrétiens, malgré son mahométisme national, écouta avec un humble ravissement d'esprit les dogmes et les maximes de ce chef de pasteurs. „Que me demandez-vous de vous accorder, lui dit-il, en échange des vérités sublimes dont vous avez enrichi mon âme? — Rien pour moi, répondit le sophi „au maître du monde, je vous demande seulement la vie et la „liberté de tous les prisonniers chrétiens ou turcs que vous ramenez de vos conquêtes.“ Timour fit ce sacrifice au sage charitable qu'il était venu consulter.

Ces prisonniers, laissés libres en Perse à la sollicitation du

solitaire, s'établirent avec leurs troupeaux dans les montagnes et adoptèrent par reconnaissance les dogmes de leur libérateur. Ce fut, plus tard, à ces tribus de pasteurs préservées des vices et de la servitude du reste de la Perse, que les descendants du sage durent le trône d'Ispahan et de Bagdad.

X

Le fils de Safti-el-din hérita, comme chez les Hébreux, de la sagesse et de l'autorité morale de son père. Il parcourut, en répandant la parole pure, la Perse, la Syrie, et mourut à la Mecque où l'on vénère encore son tombeau. Djonnéid, son arrière-petit-fils, prit également le manteau sacré du Prophète, et continua avec un prosélytisme immense la prédication de la sainte philosophie. Ouzoun-Hassan, ce conquérant turcoman de la Perse dont nous avons raconté les guerres avec le sultan Amurat II, donna une de ses filles pour épouse à l'apôtre. Persécuté et poursuivi par un autre roi de la Perse, Djilhan-Schah, Djounéid se réfugia dans la province reculée du Schirwan, et mourut d'une flèche dont les cavaliers de Djilhan-Schah l'atteignirent. Le fils de Djounéid, Hafder-Sophi, mourut lui-même sous les coups des bourreaux du tyran de la Perse. Son martyr raviva la foi des sophis. Son tombeau devint le temple de la nouvelle foi. Deux de ses enfants proclamés sultans furent élevés au rang suprême par le peuple, et précipités du trône au tombeau par des compétiteurs d'autres provinces. Le troisième de ses fils, Ismaël, soutenu par la popularité attachée au nom, aux vertus, aux malheurs de sa famille, réunit en peu d'années la Perse entière sous sa monarchie. Descendant du khalife Ali par une filiation lointaine, sacré pour ce motif aux mahométas de la Perse sectateurs du fils de Fatimâ, étranger aux tribus des grandes provinces qui avaient tour à tour prévalu les unes sur les autres, et qui voyaient en lui un arbitre désintéressé de leurs différends, conquérant de Bagdad, vainqueur des Tartares, Ismaël-Schah, jeune encore, n'avait plus de compétiteur au dedans, plus d'ennemis, excepté les Turcs, au dehors. Mais le schisme jetait entre ces deux branches de la famille de Mahomet un germe si vivace d'inimitié qu'aucune paix n'était longue ou sincère. La haine religieuse s'était convertie en haine nationale; elle était devenue le proverbe des Ottomans: „Il y a, disait le peuple fanatisé par ses derviches, soixante-dix fois plus de mérite devant Dieu et le Prophète à tuer dans „la guerre un Persan qu'un chrétien.“

XI

Sélim I^{er}, soit qu'il partageât, soit qu'il feignit ce fanatisme de son peuple, préluda à la guerre par une extermination de tous les sectateurs d'Ali dans l'Asie et dans l'Europe. La prédication et la révolte de Scheïtankouli les y avaient multipliés sous Bajazet II, surtout parmi les Turcomans et les Caramaniens d'Asie. Sélim fit dresser en secret, par ses espions, des listes de tous les sectateurs d'Ali existant dans les villes ou dans les tribus de l'Anatolie ou de la Roumélie. Ces listes contenaient les noms de quarante mille proscrits, depuis l'âge de sept ans jusqu'à l'extrême vieillesse. A un signal parti du sérail de Brousse, ces quarante mille victimes furent immolées sans pitié, sous prétexte de la foi nationale. L'hérésie fut ensevelie sous ces quarante mille cadavres. L'horreur de ce crime par piété était tellement atténuée, à cette époque, par les sacrifices humains que le fanatisme des rois et des peuples avait accomplis dans toute l'Europe contre d'autres schismes en Italie, en Espagne, en France, que les historiens turcs louent hautement Sélim de sa piété dans ce massacre, que l'ambassadeur Justiniani, témoin oculaire en parle avec indifférence, et que l'envoyé de Venise, Mocenigo, dit confidentiellement à P. Giovio, chroniqueur du temps: „Qu'à son avis, aucun prince n'égala jamais le sultan „Sélim, auteur de ce crime, en justice et en humanité.“ Tant le fanatisme abolit la conscience chez ceux-là mêmes qui ne sont que les spectateurs désintéressés de pareils forfaits.

XII

Le cri du sang de ces quarante mille sectateurs d'Ali souleva la Perse qui professait le même schisme. Ismaël-Schah s'ébranla de Tauris avec une armée de cent mille hommes aguerris pour venger ses corréligionnaires. Il conduisit avec lui sur les frontières turques un des fils d'Achmet pour revendiquer le trône des Ottomans usurpé par l'assassin de son père. Sélim s'attendait à ce soulèvement de la Perse contre lui. Ce n'était peut-être pas sans dessein qu'il lui en avait fourni l'horrible prétexte dans le massacre des schismatiques. Monté au trône par la guerre, la guerre seule pouvait l'y affermir. Cependant, comme s'il eût été surpris du danger de l'empire, il convoqua un divan à cheval à Brousse, et, dans un discours martial à ses vizirs, à ses pachas et à ses feudataires de *sandjaks*, il

proclama la guerre sainte, et assigna pour lieu de rassemblement général des troupes la ville d'Iénischyr, sur la route de Perse. Nul, excepté un vieux janissaire, n'osa élever ni une objection ni une approbation; tout était déjà muet sous la terreur que sa colère éclatant comme la foudre avait su répandre autour de lui. Le vieux janissaire, se prosternant aux pieds du sultan, lui rendit grâces de conduire enfin ses soldats à la guerre sainte. Sélim, pour récompenser son zèle, lui donna à l'instant un des premiers *sandjaks* ou fiefs de l'empire: „Celui qui a „double coeur, dit-il, en donnera aux autres. Malheur aux „Ottomans qui chercheraient le repos quand leur sultan cherche „l'ennemi de leur religion et de leur race!“

XIII

Sélim I^{er} partit, sans rentrer dans son palais, de ce divan à cheval, pour Andrinople, afin d'y allumer par sa présence le même fanatisme. Il y appela à lui toutes les troupes du Danube, de la Grèce, de la Macédoine, dont la paix générale avec les puissances chrétiennes le laissait disposer contre l'Asie. Dix jours après, il s'avancait à la tête de soixante mille hommes vers Constantinople, et faisait planter sa tente hors des murs, dans la *plaine des éléphants*, près de la mosquée d'Aloub. Il alla y vénérer les reliques du premier martyr des Ottomans, et y ceindre le sabre des sultans.

Le lendemain de cette cérémonie, il appela de Magnésie son fils Soliman, âgé de vingt ans, et il lui confia l'empire pendant son absence. Il fit franchir le Bosphore à l'armée d'Andrinople, et la dirigea à marches forcées sur Iénischyr pour y rejoindre l'armée de Brousse. Il nomma l'eunuque Sinan-Pacha, le plus consommé de ses généraux et de ses vizirs, gouverneur général de l'Asie Mineure derrière lui, afin de surveiller de près son fils à Constantinople, et d'administrer les provinces d'Asie, réservoir intarissable d'hommes, d'armes et d'or pour son armée active.

XIV

Arrivé à Iénischyr, il écrivit au Schah Ismaël un manifeste dans lequel, suivant le précepte du Coran, il menaçait avant de frapper, et il avertissait son ennemi de se préparer au combat. Ce long manifeste caractérise trop l'esprit de Selim I^{er}, le génie et la langue des hommes d'État ottomans, pour n'en pas citer

quelques passages. Le soldat, le sectaire, le sultan, l'homme d'Etat, le lettré, le poète s'y r'évèlent dans la pompe barbare des publicistes de l'Orient.

„Moi, chef souverain des Ottomans, dit Sélim I^{er}, moi, le „maître des héros du siècle, qui rassemble eu ma personne la „puissance de Férédoun, la gloire d'Alexandre le Grand, la „justice et la clémence de Chosroës; moi, l'exterminateur des „idolâtres, le destructeur des ennemis de la vraie foi, la terreur „des tyrans et des Pharaons du siècle; moi, dont la main brise „les sceptres les plus forts, Sélim-Khan, fils du sultan Bajazet II, „fils de Mahomet II, fils de Mourad, à toi, émir Ismaël, chef „des troupes persanes, semblable en tyrannie à Sohak et à Éfra- „siab, tyrans sanguinaires de la Perse, et prédestiné à périr „comme le dernier Darius, je t'écris:

„Le Seigneur a dit: Nous n'avons pas créé le ciel et la terre „pour en faire un jouet.“ Ici, après deux pages d'injures atroces à Ismaël pour lui prouver qu'il est indigne de tenir le sceptre des créatures de Dieu, il lui déclare que les oulémas de son empire l'ont jugé, réprouvé et condamné à mort. „Cependant, „ajoute-t-il, conformément à l'esprit et à la loi du Prophète, „nous venons, avant de commencer la guerre, te présenter les „paroles du Coran au lieu du sabre, et t'exhorter à te rallier au „vrai culte. C'est pourquoi, dit Sélim, nous t'adressons la pré- „sente lettre.

„Nous avons tous, continue-t-il en argumentant avec son „ennemi, une nature différente, et l'esprit humain ressemble „aux mines d'or et d'argent; le pur et l'impur s'y mêlent dans „le limon. Le moyen le plus efficace, pour remédier au mal, „est de sonder profondément sa conscience, d'ouvrir les yeux „sur ses fautes, d'invoquer le pardon du Dieu clément et miséri- „cordieux avec un vrai repentir et une amère douleur; nous t'in- „vitons, en conséquence, à rentrer en toi-même, et à nous resti- „tuer le territoire violemment détaché de nos États, sur lequel „tu n'as que des prétentions illégitimes.

„Mais si, pour ton malheur, tu persistes dans ta conduite „passée, tu verras dans peu de temps tes plaines couvertes de „nos tentes et inondées de nos soldats. Alors s'accompliront „des miracles de bravoure, et la volonté du Dieu des ar- „mées se manifestera entre nous. Au reste, salut à qui suit „la voie du salut!“

XV

L'armée parvenue, en se grossissant toujours, jusqu'à Siwas, près des frontières de la Perse, fut passée en revue par Sélim. Il y compta cent quatre-vingt mille combattants, dix mille conducteurs de mulets portant les vivres, soixante mille chameaux; une flotte chargée de riz et d'orge était à l'ancre dans la mer Noire auprès de Trapézoun, d'où des multitudes de chameaux approvisionnaient le camp. Ismaël-Schah, informé du nombre des Ottomans, avait fait replier toute la population et incendier les moissons sur sa frontière pour mettre le désert entre Sélim et lui.

Le sultan, irrité d'un obstacle qu'il attribuait à la lâcheté d'Ismaël-Schah, lui envoya en signe de mépris et d'insulte un présent dérisoire composé d'un froc, d'un bâton, d'un cilice et d'un cure-dent, bagage ordinaire d'un derviche, par allusion au Sophi son aïeul, qui avait conquis le trône par son mysticisme et non par les armes. La lettre qui accompagnait ce présent était écrite en vers persans composés par Sélim I^{er} lui-même: „*Ceux qui usurpent les trônes doivent, comme le bouclier,* „disait cette lettre, *présenter au moins leur poitrine aux flèches: La fiancée de l'empire ne se laisse embrasser que par* „le guerrier qui baise sans pâlir les lèvres du sabre.“

XVI

Ismaël-Schah répondit à cette lettre et à ce présent par l'envoi d'un ambassadeur qui remit à Sélim I^{er} une cassette remplie d'opium, signe du délire de ses pensées. Cependant la réponse d'Ismaël au manifeste des Turcs respirait la justice, la modération et un impérieux dédain des menaces de Sélim: „Je t'écris ceci, lui disait-il négligemment, sans me détourner „d'une chasse que je prolonge pour mon plaisir dans mes plaines „d'Ispahan. Fais ce que tu voudras de mon ambassadeur.“ Sélim I^{er} fit couper le nez et les oreilles à l'envoyé, nommé Schahkouli-Ayi, et l'envoya ainsi mutilé à son maître.

XVII

Cependant les quarante jours de marche dans un pays dénudé par Ismaël séparaient Sélim I^{er} de Tauris, où l'attendait Ismaël. L'armée ottomane, effrayée de ces quarante journées

de désert, murmurait et demandait sourdement le retour. Les vizirs et les begs chargèrent Hemdem-Pacha, compagnon d'enfance du sultan et le plus familier de ses courtisans, de lui représenter la répugnance de ses troupes et les périls de l'obstination. Pour toute réponse, Sélim 1^{er} fit trancher la tête à Hemdem-Pacha et la fit exposer devant sa tente aux regards des janissaires. La terreur apaisa le murmure; l'armée s'avança lentement vers Tauris. Elle ne rencontrait d'autre ennemi que la faim et la soif. Les chameaux périssaient par milliers. „Es-tu mort ou vivant, Ismaël? écrivit une troisième fois le sultan au „Schah. Voici que j'arrive; j'ai déjà marché plusieurs semaines „sans voir ni toi ni ton armée; crois-moi, suis mes conseils; si „tu persistes à te cacher, tu n'es pas un homme; change ton „casque contre une coiffure de femme, ta cotte de fer contre un „parasol et un éventail.“ Pour mieux interpréter la lettre, celui qui la portait était chargé de remettre en même temps au Schah de Perse l'éventail, le parasol et la coiffure de femme.

Rien ne put arracher Ismaël à sa patiente immobilité. L'armée, exténuée, touchait enfin aux vallées qui débouchent sur Tauris. A l'aspect de ces collines arides, où les arbres incendiés par les Persans et les pâturages desséchés par le soleil, n'offraient que la stérilité et la mort aux yeux des soldats, les janissaires entourèrent de groupes tumultueux les tentes de leur maître, demandant à haute voix le retour sur la terre de l'herbe et des moissons. Sélim 1^{er} monta à cheval, et paraissant tout à coup au milieu d'eux: „Est-ce là, s'écria-t-il en les gourmandant, le langage de mes fidèles esclaves? Obéir en murmurant „sans cesse, est-ce donc obéir? Que ceux d'entre vous qui veulent revoir leurs femmes et leurs enfants se retirent! Que les „lâches se séparent librement des braves armés du sabre et de „l'arc pour la cause de Dieu! Quant à moi, je ne suis pas venu „jusqu'ici pour retourner honteusement sur mes pas.“

Une éclipse de soleil, qui obscurcit le jour en ce moment, seconda l'éloquence du sultan. Les Turcs y virent le présage de la ruine des Persans, adorateurs jadis du soleil, qui leur refusait sa lumière. Enfin deux jours après, Sélim 1^{er} aperçut au fond de la plaine de Tchaldiran les tentes innombrables de l'armée d'Ismaël, qui l'attendait comme dans un cirque muré et étagé par la nature pour un combat à mort entre deux races ennemies.

XVIII

Le sultan fit faire halte pour étudier de l'oeil le champ de bataille et pour tenir conseil à cheval avec ses généraux les plus exercés. Tous, à l'exception du defterdar Piri-Pacha, s'accordèrent à conseiller au sultan de donner un jour de repos à l'armée pour retremper la force épuisée des hommes et des chevaux. „La force morale, dit le defterdar, est la première force des armées; si nous hésitons à descendre immédiatement dans la plaine et à attaquer l'ennemi aussitôt que nous l'apercevons devant nous, nos troupes croiront que nous délibérons avec le danger, et les Persans s'imagineront que leur seul aspect nous arrête; voir l'ennemi et fondre sur lui, c'est la seule tactique des braves confiants en Dieu et eux-mêmes! — Voilà un homme, s'écria Sélim I^{er}, que n'ai-je un vizir comme lui!“

Placé sur une éminence qui dominait le défilé et la plaine, il lança du geste sa cavalerie comme un courant de fer dans le bassin. Ismaël, étonné de l'audace et du nombre, mais rassuré par l'assiette du camp fortifié où il avait étagé ses troupes, était à cheval à côté d'un prisonnier turc à qui il avait conservé la vie pour se faire énumérer les corps qui débouchaient au galop dans la plaine. „Quels sont ces étendards rouges qui couvrent la hauteur comme d'une rosée de sang? disait-il au prisonnier. — Ce sont les cavaliers de Mikhal-Oglhi. — Et ces étendards verts qui descendent dans les ravines? — Ce sont les cavaliers de Castémouni qui suivent le fils de leur sultan Iskendar; ces deux corps forment l'avant-garde de Sélim I^{er}.“ A ces mots un nuage épais de poussière s'éleva sur une des pentes du cirque et laissa entrevoir une masse intarissable de fantassins vêtus de rouge. — „Ce sont les Azabs,“ dit le prisonnier. Quand le nuage de sable qu'ils soulevaient sous leurs pas fut retombé, il s'en éleva deux autres, et Ismaël aperçut à travers cette poussière étincelante les pommeaux d'or de la selle des cavaliers feudataires d'Europe et d'Asie; puis se déployèrent les drapeaux rayés de rouge et de jaune d'une autre infanterie. On croyait voir, disent les historiographes de Perse, des voiles de femme fixés sur la tête par des épingles d'or, se dérouler et flotter sur les épaules de ces fantassins; c'étaient les bonnets de feutre blanc des janissaires avec la manche du derviche leur fondateur soulevés par le vent de la marche; les épingles d'or étaient la cuiller de cuivre que ces soldats portaient en aigrette sur le devant du bonnet, et que le soleil faisait alors éclater

comme de l'or. Enfin Ismaël demanda quels étaient ces groupes de chevaux qui hennissaient et piaffaient derrière les janissaires ombragés à droite d'étendards verts, à gauche d'étendards rouges, et au milieu de deux hautes et larges bannières, l'une écarlate comme le feu, et l'autre blanche comme la neige. — „Gloire à Dieu, dit le Turc, voilà enfin le glorieux sultan, „notre padischah: ce sont ses bannières; à droite sont ses „spahis, à gauche ses *sîlidhars*, derrière lui ses gardes du „corps!“ Ce dénombrement formidable arracha un soupir involontaire de la poitrine d'Ismaël. Il contempla en guerrier consommé l'ordre de bataille qui se formait devant lui dans l'autre moitié de la plaine sous les yeux de Sélim I^{er}. Ce prince, plus général que sultan, présidait à tout, galopant dans la plaine d'un corps à l'autre. Il plaçait à droite sa cavalerie divisée en deux colonnes sous l'eunuque intrépide Sinan-Pacha, dont le courage n'offusquait jamais l'intelligence; à gauche l'infanterie d'Europe sous Hassan-Pacha, beglerbeg de Roumélie; entre ces deux corps, les innombrables *Azabs*, soldats feudataires des deux continents; derrière eux, au centre de l'armée, comme le cœur au milieu de la poitrine, les janissaires, cette réserve des batailles, entourés comme d'un rempart par les chariots et les chameaux qui leur faisaient une forteresse contre les cavaliers persans si justement redoutés des Turcs à cause de la taille, de la fougue et de l'acharnement de leurs chevaux aussi héroïques que les cavaliers; les canons, liés entre eux par des chaînes de fer, étaient pointés en batteries sur deux éminences des deux côtés de l'armée des Turcs. Le sultan, ses vizirs, ses officiers, ses gardes placés sur un mamelon derrière les janissaires, dominaient du site et de l'oeil l'ordre de bataille. La fatigue et les privations d'aliments de la longue route étaient oubliées dans l'armée ottomane par l'ardeur de se trouver enfin avec un ennemi si longtemps cherché, et par la confiance de retrouver bientôt l'abondance, les dépouilles, la gloire dans ces tentes splendides des Persans, étincelantes d'or et de soie. Cent vingt mille combattants respiraient la colère et attendaient le signal de Sélim I^{er}.

XIX

Ismaël avait disposé d'avance son armée plus nombreuse encore, sur les gradins de la plaine à l'Orient, d'où il pouvait fondre sur les Turcs par le centre, en laissant ses flancs couverts par deux caps avancés des montagnes inaccessibles à la

cavalerie des ennemis. Sa confiance, jusque-là justifiée dans vingt batailles, reposait sur dix mille cavaliers d'élite, aux cuirasses de mailles, aux casques d'acier poli relevé d'or, aux aigrettes colorées de sang. Les chevaux mêmes de ces cavaliers étaient bardés d'une étoffe d'acier dont la souplesse se prêtait au mouvement de leurs membres, tout en les préservant des flèches. Ces chevaux persans aux encolures de cygnes, aux jambes nerveuses, à l'oeil de feu, aux naseaux fumants, au coeur belliqueux, respiraient le carnage. Les vétérans qui les montaient, ne faisaient qu'un avec leur compagnon de guerre. Outre cette cavalerie d'élite, armée de massues et de lances, Ismaël comptait trente mille cavaliers arabes et tartares dans son camp, et soixante mille combattants à pied aguerris par lui dans ses vingt années de campagne en Perse et sur l'Oxus. Oustadjluoghli, sultan de Diarbékir, vieux compagnon de ses guerres, était son principal lieutenant. Il lui avait confié le commandement d'une moitié de l'armée; il commandait lui-même l'autre moitié. Leur plan de bataille médité à loisir et étudié sur le terrain, consistait à laisser avancer jusqu'à leur centre la nuée des azabs, infanterie de Sélim, à leur abandonner le milieu de la plaine, à fondre ensuite sur les deux flancs de cette infanterie, et à la rompre en tronçons sous le poitrail de leurs chevaux, puis à se réunir en une seule charge de quarante mille cavaliers au delà de cette infanterie dispersée ou détruite, et de fondre sur les janissaires comme une tempête équestre qui balayerait en poussière la réserve du sultan.

XX

La bataille ainsi combinée des deux côtés, parut échapper d'elle-même à l'ardeur des combattants. Les Azabs s'avancant en colonne épaisse et rapide, parvinrent en peu d'instants jusqu'au centre fortifié des Persans qui les attendaient immobiles. Ismaël et Oustadjluoghli se reculant aux deux extrémités de la plaine, comme pour donner plus de champ à leurs deux ailes de cavalerie, chargèrent avec une telle impétuosité la colonne isolée, qu'ils la rompirent et la traversèrent d'outre en outre. Hassan-Pacha et ses principaux officiers tombèrent sous la hache d'armes des cavaliers d'Ismaël; mais à l'instant que le Schah poursuivait sa charge avec Oustadjluoghli pour écraser les janissaires, Sinan-Pacha qui masquait les canons avec les spahis, se retourna comme pour fuir, franchit les chaînes des canons, fit décharger les pièces à mitraille sur les cavaliers per-

sans, et joncha la plaine de chevaux et de cavaliers foudroyés par ce tonnerre des armées. Le vieux Oustadjluoghli, emporté par son cheval, roula lui-même à la gueule d'un canon. Ismaël passant sur son corps, poursuivit intrépidement sa charge à la tête de ses dix mille vétérans; mais les janissaires, embusqués derrière les chariots et visant à loisir sur les cavaliers arrêtés par cet obstacle, couvrirent bientôt la terre d'un second rempart de cadavres amoncelés. Ismaël lui-même, frappé d'une balle et renversé aux pieds de son cheval, allait tomber dans les mains des Turcs. Son favori Sultan-Ali-Mirza était vêtu du même costume que le schah pour sauver au besoin son maître dans la mêlée, en faisant douter lequel des deux était le roi de Perse. Il se jeta devant le sabre des janissaires et cria aux Turcs qu'il était Ismaël. Pendant qu'on l'arrachait de son cheval pour le faire prisonnier, un écuyer d'Ismaël relevant le schah, le remplaçant en selle, et rappelant à lui ses cavaliers en fuite, le ramenait au galop vers ses tentes. L'armée persane évanouie sous la fumée du canon et sous l'impression de la chute de son roi et de son général, n'existait plus. Tout fuyait sur la route de Tauris où le roi lui-même, couvert de sang et de honte, n'osa s'arrêter dans sa fuite.

Sélim I^{er} égorgéa à loisir tous les blessés et tous les prisonniers qu'il trouva sous les lentes. La sultane favorite d'Ismaël, surprise par les Azabs dans le harem de campagne du Schah, devint la proie du vainqueur. L'armée ottomane enrichie des trésors du camp et enivrée de sa victoire, alluma des feux de joie sur toutes les collines, et défila le lendemain devant le sultan en lui faisant le juste hommage de son triomphe. Sélim, rassasié d'orgueil et de vengeance par le sang des vaincus, marcha le même jour sur Tauris pour ajouter à sa victoire le prestige d'une capitale conquise. Tauris abandonné s'ouvrit devant lui. Il y recueillit les dépouilles d'Ismaël, et envoya à Constantinople, comme trophée, les pierreries, les brocarts, les armes incrustées d'or conquises autrefois sur les Indes, les éléphants de guerre et les trésors accumulés par Ismaël. Mille artistes et artisans choisis parmi les plus habiles ouvriers de la capitale de la Perse, furent dirigés avec ces richesses à Constantinople pour y naturaliser l'industrie des Persans.

Mais le voisinage d'Ismaël rétabli de sa blessure, à qui l'affection de ses peuples fournissait une seconde armée, et la difficulté de nourrir cent quatre-vingt mille hommes dans une ville épuisée, forcèrent Sélim I^{er} à quitter Tauris après une halte de huit jours. L'orgueil des Ottomans était satisfait; leur ambition

qui s'était portée si avant en Europe, n'avait pas à revenir en arrière pour posséder l'Euphrate et l'Oxus. Les races conquérantes refluent rarement sur leur source. Sélim plus insatiable que ses soldats reprit la route de l'Aderbidjan, province arrosée par l'Aras où il se proposait de passer l'hiver pour aller visiter au printemps d'autres capitales de la Perse. Cependant les janissaires impatients de revoir leurs femmes et leurs enfants, soupçonnant les pensées de leur maître, s'ameutèrent avec plus d'insolence que la première fois, renversèrent leurs tentes à peine plantées sur les bords de l'Aras, entourèrent celle de l'empereur, et élevant au bout de leurs sabres les vêtements en haillons dont ils étaient couverts pour lui montrer l'excès de leurs fatigues et de leur dénûment, lui imposèrent à grands cris le retour immédiat en Turquie.

XXI

Sélim I^{er} cacha sa colère sous une pitié affectée. Il ordonna de lever le camp et de reprendre la route de Kars; mais, attribuant à son grand vizir, Mustafa-Pacha, l'insubordination des janissaires à laquelle il était contraint de céder, il lui signifia sa disgrâce, comme autrefois Mahomet II avait signifié la mort à son grand vizir Mahmoud.

L'armée marchait en silence vers Érivan; le sultan et le grand vizir s'entretenaient au milieu d'un groupe de généraux. Tout à coup Sélim se pencha et dit quelques paroles à voix basse à un des muets qui marchaient à pied, à la tête de son cheval. Le muet, obéissant à l'ordre secret de son maître, s'approche inaperçu du cheval du grand vizir, coupe les sangles de sa selle, et fait rouler Mustafa-Pacha couvert de confusion et de huées dans la poussière. Ces huées de l'armée contre un vizir indigne par cette chute de commander à un peuple équestre, servirent le soir de prétexte à Sélim pour destituer un serviteur qui ne savait pas, dit-il, inspirer le respect aux soldats. Piri-Pacha, l'intrépide conseiller de l'attaque soudaine d'Ismaël au dernier conseil de guerre, fut nommé grand vizir à la place de Mustafa. Mais, avant de licencier l'armée à Erzeroum, Piri-Pacha, déjà disgracié, avait fait place à Sinan-Pacha, l'homme de tous ses vizirs le plus selon le cœur de Sélim. Sinan-Pacha fut chargé de reconduire la cavalerie de l'armée par la route d'Angora à Constantinople. Sélim, qui abandonnait avec peine l'idée de rentrer en Perse au printemps, séjourna tout l'hiver avec l'infanterie et les janissaires à Amasie. D'autres séditions de cette

milice y soulevèrent encore sa colère. Il les punit comme à Erivan, non sur les coupables, mais sur les chefs innocents qui n'avaient pas su les prévenir. Il y reçut quatre mizars persans ambassadeurs d'Ismaël. Ces envoyés chargés de riches présents venaient lui redevander, au nom de leur maître, la sultane favorite d'Ismaël, que le vainqueur avait surprise dans sa tente et qu'il avait emmenée avec lui à Amasie. L'amour d'Ismaël-Schah envers cette captive offrait des trésors et des provinces pour sa rançon. Sélim ne vit en elle que l'occasion d'un plus cruel outrage: il la maria avec Tadjizadé-Tchélébi, un des secrétaires de son divan, et, violant le droit des gens dans les ambassadeurs du Schah, il les fit jeter dans les cachots, et languir jusqu'à la mort loin de leur patrie. Avant de retourner à Constantinople, il emporta d'assaut la forteresse de Tournataghi, située sur un rocher presque inaccessible au bord de l'Eufrate, où l'émir turcoman Alaeddaulet avait abrité ses trésors, ses femmes et ses neveux. Féroce dans la victoire comme dans l'assaut, il fit trancher la tête à tous les mâles de la maison du prince de Soulkadr, parent de cet émir. L'oncle fut contraint de lui présenter dans une corbeille les têtes sanglantes de ses quatre neveux. Sélim envoya ces têtes au sultan d'Égypte, qui s'était déclaré le patron de ces princes, et qui avait sollicité l'indulgence du sultan pour eux. Ce tribut dérisoire était le présage de la guerre que Sélim méditait contre les étrangers tyrans du Nil. Il revint à Constantinople pour la préparer.

XXII

Encore plein du ressentiment des désordres des janissaires pendant la campagne de Perse et pendant son séjour à Amasie, Sélim I^{er} les convoqua et leur demanda de dénoncer eux-mêmes les instigateurs cachés de ces séditions qui déshonoraient l'armée. Soit pour détourner d'eux la peine de leurs crimes, soit pour complaire au sultan qui leur inspirait de dénoncer ceux qu'il voulait perdre, les soldats nommèrent leur propre aga, Iskender-Pacha, leur segban baschi, Othman, et le grand juge de l'armée ou *cadi-asker*, le vertueux Djafar-Tchélébi. Sans attendre d'autres preuves, Sélim fit étrangler sous ses yeux les deux chefs des janissaires et jeter leurs cadavres sans sépulture aux chiens et aux corbeaux du rivage.

Le grand juge Djafar était protégé contre un tel supplice par le caractère sacré dont il était revêtu. Un *fetwa* ou arrêt juridique était nécessaire pour justifier l'exécution à mort d'un grand

juge de l'armée, égal alors au muphti. Sélim le fit comparaître devant lui pour s'armer perfidement d'un *fetva* prononcé par sa propre bouche et à son insu contre lui-même. Ces *fetwas* en Turquie sont anonymes, afin que le nom du coupable n'influence pas la décision du juge ou du muphti consulté par le sultan. „Quel châtement mérite, demanda Sélim à Djafar, celui qui pro-voque à la sédition et au crime les soldats de l'islamisme? — „La mort, répondit Djafar, si le crime est prouvé. — Tu viens „donc, sans t'en douter, de prononcer contre toi-même ta sentence, répliqua le sultan.“ Djafar innocent et indigné s'abandonna sans contrainte aux reproches les plus sanglants contre un ingrat qui tendait ainsi le piège de la mort à ses plus fidèles serviteurs. — „Tu mourras toi-même jeune encore et réprouvé „pour le sang pur dont tu te couvres, dit-il au sultan, si tu ne „te repens pas de tes fautes; tu mourras de tes remords comme „le khalife Haroun-al-Raschid, meurtrier de Djafar le Barmécide, „le plus dévoué et le plus juste de ses ministres.“ L'éloquence, la poésie et la vertu de Djafar donnèrent en vain à ses derniers soupirs l'accent d'un jugement de Dieu contre son meurtrier. Sélim étouffa sa voix par le cordon.

Le crime était à peine accompli que le sultan crut sentir sur lui la vengeance céleste. Un incendie, allumé par le mécontentement des troupes, dévora un tiers de Constantinople. Le sultan, accouru avec le grand vizir pour arrêter la flamme portée par le vent jusque sur les murs et sur les arbres du sérail, s'écriait, en contemplant l'indomptable foyer ravivé par la tempête: „C'est le souffle brûlant de Djafar! Je le sens qui consume la „ville, le sérail et peut-être moi-même!“ Ses cris imploraient le pardon de sa victime.

XXIII

Après avoir vainement cherché dans la terreur et dans le sang le remède aux insubordinations des janissaires, Sélim I^{er} le chercha dans une organisation plus hiérarchique et moins indépendante de cette milice. Les janissaires, divisés jusqu'alors en trois corps d'origine diverse, comme nous l'avons raconté aux diverses formations de ces prétoriens, se composaient de soixante-deux escadrons de janissaires proprement dits, de trente-trois *odas* ou chambrées de *gardes-chasse*, de cent compagnies d'*yayas* ou fantassins. Il remit tous ces corps sous le commandement absolu d'un seul *aga* ou général nommé par le sultan lui-même, et non plus désigné par l'ancienneté. Sous

cet *aga* un *aga* subordonné, quatre généraux et un commissaire impérial, oeil du sultan dans l'administration supérieure de ces cohortes, furent investis du commandement général et du sous-commandement sur tous les janissaires. Cette organisation concentrait l'avancement et la discipline dans sa main. L'*aga* des janissaires n'était tenu à marcher à la tête de son corps que dans les campagnes où le sultan sortait lui-même avec l'armée. Le second *aga* avait pendant ces absences le commandement de toutes les troupes en garnison dans la capitale.

XXIV

Avant de partir pour l'Égypte, dont il méditait de plus en plus la conquête, Sélim I^{er} voulut, par l'établissement d'une marine imposante, balancer sur les deux mers les escadres de Rhodes, de Gênes et de Venise qui humiliaient encore son pavillon par leur supériorité. Il se souvint de Piri-Pacha, disgracié pour son insuffisance dans les conseils, mais cher pour son énergie dans l'exécution. Il le fit donc appeler un matin au sérail: „Je n'ai pas dormi de toute cette nuit, lui dit-il, rends-moi le sommeil. Tant que cette race de *scorpions*, les Génois, „les Vénitiens, les Chrétiens de Rhodes, les Napolitains, les Siciliens, les Espagnols couvriront impunément la mer de leurs „vaisseaux, je ne règne pas sur l'Asie et sur l'Europe dont cette „mer est la ceinture. Je suis prisonnier dans un empire dont „ils gardent les routes et les portes. Il me faut une marine „proportionnée à la grandeur de mes possessions: veux-tu me „la donner? Quel moyen as-tu à me proposer?

„— Quand vous convoquerez le divan de vos vizirs, lui répondit Piri-Pacha, faites-moi appeler, accablez-moi de reproches sur ma négligence à vous créer pendant mon administration un arsenal digne de votre puissance; ordonnez-moi „impérieusement et avec menaces de vous équiper cinq cents „bâtiments de guerre, et que cet ordre ébruité hors du divan „retentisse jusqu'aux oreilles des ambassadeurs étrangers. Ils „en avertiront leurs cours, leurs princes trembleront, et s'empresseront de renouveler avec vous les trêves qui vous assurent „une longue sécurité pour vos projets d'Égypte.“

Sélim fit le lendemain ce qui avait été convenu avec Piri-Pacha. Il se rendit en sortant du divan avec tous ses vizirs au port de la *Corne-d'Or*, au-dessous de Galata, dans une anse où l'eau profonde et le rivage circulaire permettaient de construire un port militaire et un arsenal pour l'armement des vaisseaux.

Un cimetière ombragé de cyprès et couvert de tombes occupait alors cet espace et semblait par sa sainteté l'interdire aux usages profanes. Sélim, dans son impatience, ne s'arrêta pas devant les cendres des morts. Après avoir dessiné le plan de l'arsenal sur le sol, il fit creuser en sa présence sur la colline qui dominait l'anse une fosse immense à laquelle il donna le nom de *tombeau des tombeaux*. On y transporta respectueusement les sépulcres déplacés des Ottomans; on y releva les mausolées pour le culte funèbre des familles. L'arsenal construit rapidement par Piri-Pacha et peuplé d'habiles ouvriers grecs donna promptement un établissement naval, égal à l'arsenal de Venise, aux Ottomans. Les trêves continentales et maritimes furent renouvelées à l'envi par toutes les puissances chrétiennes avec un État qui créait une armée de mer égale à son armée de terre. Le port de Constantinople rappela, par son activité et par le nombre des ouvriers et des matelots empruntés aux îles de l'Archipel, le port de Byzance.

XXV

Sélim I^{er}, pendant ces constructions, alla visiter Andrinople pour y presser par sa présence le recrutement de l'armée d'Égypte. Sinan-Pacha, son grand vizir, lui semblait servir trop lentement son impatience de conquêtes. Il médita de le remplacer par Ahmed-Pacha cinq fois appelé, cinq fois privé des fonctions de grand vizir. Sélim fit confidence à Ahmed de sa prochaine élévation. Le vieillard, brisé par l'âge et les infirmités, s'excusa sur ses années. Pour éviter plus sûrement une nomination qu'il redoutait, il avertit sous le secret Sinan-Pacha des projets de leur maître commun. Sinan laissa entrevoir qu'il était informé de sa destitution prochaine. Le sultan crut que ce ministre, pour conserver son poste, avait conseillé à Ahmed le refus motivé sur de feintes infirmités. La colère toujours aussi prompte à frapper qu'à soupçonner éclata dans le divan contre le grand vizir. Il tira son sabre du fourreau pour trancher la tête de Sinan. L'eunuque prévint le coup, s'échappa du palais, monta sur son cheval qui l'attendait dans la cour, et senfuit dans les montagnes de l'Hémus où il fit perdre sa trace aux Tschaouschs ou Chiaoux qui le poursuivaient.

Sélim, revenu de ses préventions et de sa colère, chercha en vain autour de lui un ministre capable de remplacer un si habile vizir. Il fit publier dans Andrinople et dans les villages du mont Hémus que le sultan avait reconnu l'innocence du grand

vizir, et qu'il lui rendait sa faveur. Sinan, informé par ses amis de ce repentir de son maître, osa s'y fier et revint à Andrinople. Sélim lui rendit ses fonctions et son amitié; il maudit l'empportement qui avait failli lui coûter le plus fidèle et le plus consommé des vizirs.

XXVI

Sinan préluda à la guerre de Syrie et d'Égypte par la conquête de Diarbékir, capitale de la province de ce nom, sur les frontières indécises de la Perse, occupées par les Kurdes, peuplades tantôt alliées, tantôt indépendantes des Persans. Il chargea de cette expédition et des conférences préliminaires avec les Kurdes le lettré persan Idris, illustre par ses talents d'écrivain et de négociateur. Idris écrivit plus tard l'histoire des Ottomans jusqu'à Sélim. Les Turcs lui durent une partie de leur renommée, répandue par lui dans la langue persane. La ville de Diarbékir est l'ancienne Amid des Persans aux sources montagneuses du Tigre à qui la rapidité de son cours a donné ce nom (tir) qui signifie *flèche*. C'est sous ces murs, selon l'histoire de Perse, que Sapor combattit pour la première fois la tête couverte d'un casque d'or, sculpté en forme de tête de taureau. Timour l'avait conquise et remise aux princes *turcomans* de la dynastie du *Mouton-Blanc*. Les Kurdes y appelèrent Idris, et la remirent par lui aux Ottomans. La ville, enceinte de murailles et de tours de granit noir, jette comme Jérusalem son ombre sur une vallée sinistre, peuplée de sépulcres. Quelques jardins arrosés par des dérivations du Tigre entourent la ville de figuiers, d'abricotiers, de poiriers qui rappellent les vergers de Damas. L'histoire de Timour par Ahmed-ben-Arabschah décrit dans le langage oriental sa citadelle comme inaccessible aux conquérants. „Ce fort est l'oiseau Anka, dont le nid est si haut „placé que le chasseur ne saurait l'atteindre; c'est un prince „dont nul n'ose demander en mariage la fille depuis longtemps „nubile et cependant toujours vierge; car, élevé sur la cime de „la montagne, il ne présente aux yeux que tours sur tours. Il „n'y a aucune différence entre sa voûte et la voûte du ciel, si ce „n'est que celle-ci se meut incessamment, et que la sienne reste, „au contraire, fixe et inébranlable. Derrière ce fort est une „vallée aussi étendue que l'âme des justes; on voit de cette „vallée des jardins entrecoupés de sources limpides, de bois „giboyeux et de gras pâturages. Ailleurs sont des rochers à pic „que les plus entreprenants n'osent escalader, et dont les for-

„mes tourmentées présentent un alphabet de pierre qu'il est impossible de déchiffrer. Le chemin monte de fort en fort, de „porte en porte. La ville, qui entoure le château comme une „bordure, en reçoit des vivres et de l'eau; elle résiste à toute „action bonne ou mauvaise, parce qu'elle tire sa nourriture „du ciel.“

La ville voisine de Mardin et toute la province du Kurdistan se soumirent, après des péripéties diverses, aux armes et à la politique d'Idris. Le château fort de *l'Oubli*, ainsi nommé de l'horreur de ses cachots, dans le roc où l'on oubliait à jamais les prisonniers des rois de Perse; les villes de Nizibe, de Dara, qui s'élèvent près des rives du Tigre au moment où il entre dans la Mésopotamie du nord, suivirent le sort de Diarbékir. Nizibe, autrefois célèbre, n'était plus visible qu'à ses ruines; Dara, entourée de murs de soixante pieds d'élévation et de dix pieds d'épaisseur, montrait de loin ses soixante tours à l'horizon. Mossoul, que le Tigre seul sépare de l'ancienne Ninive, que Noured-din avait embellie de mosquées et de palais par la main des artistes de Bagdad, et qui a donné par son industrie féminine son nom à la mousseline, tissu aérien destiné aux turbans, fut en même temps arrachée aux Persans et annexée à l'empire ottoman par Idris. L'ancienne Edesse, ville environnée comme une île par les bras du Tigre, possédée tour à tour par Alexandre le Grand, par les Perses, par les Arabes, par les croisés, par les Kurdes, passa d'Ismaël-Schah à Sélim. Tout le pays entre l'Euphrate et l'Oronte devint province ottomane. Idris remit aux chefs des différentes tribus, mosaïques de races, l'étendard, le tambour et les queues de cheval, signe de la souveraineté de ces nouveaux feudataires. L'empire ottoman doit à sa politique plus encore qu'à ses armes ces provinces où il avait reçu la naissance, dont il savait la langue et les mœurs, et qu'il séduisit plus qu'il ne les conquit au joug des Turcs. Idris était un de ces négociateurs qui valent à eux seuls une armée. Sélim, qui appréciait son génie, le destinait à pacifier et à organiser l'Égypte après la conquête. La mort enleva Idris avant le temps; son nom, ses écrits et ses conquêtes pacifiques ont immortalisé ses services pour les Ottomans.

LIVRE DIX-HUITIÈME

I

A peine le printemps de l'année 1516 eut fondu les neiges du mont Taurus, barrière semblable aux Alpes entre la Turquie et la Syrie, que Sélim I^{er} fit marcher son grand vizir Sinan-Pacha avec une avant-garde de quarante mille hommes sur Césarée de Cappadoce. Sinan-Pacha devait marcher de là sur l'Euphrate par les Portes de Fer. Les Portes de Fer ouvrent la Syrie entre deux rochers du Taurus fendus par une convulsion de la terre.

Le sultan déguisait encore, par une marche oblique des Portes de Fer sur l'Euphrate, sa pensée d'envahir la Syrie et l'Égypte. Sinan-Pacha était censé emprunter seulement l'extrême bord de la Syrie pour achever la conquête du pays persan entre l'Euphrate et le Tigre, et pour aller protéger la Mecque et Médine contre Ismaël-Schah. Les mameluks d'Égypte et de Syrie ne se trompaient pas à ces prétextes d'empiétement sur leur territoire. Ils s'avancèrent avec une nombreuse cavalerie jusqu'aux Portes de Fer pour en disputer le passage à Sinan. Sélim, informé par Sinan de ce rassemblement des mameluks qui lui interceptaient la route, rassembla le divan pour délibérer sur la déclaration de guerre aux maîtres de l'Égypte et de la Syrie.

Le prétexte d'impiété des mameluks qui prétendaient s'opposer à la pieuse croisade des Ottomans à la Mecque et à Médine, villes saintes de tous les musulmans, autorisa la déclaration de guerre aux yeux des fidèles. Sélim, selon la prescription du Coran qui dit: „*Vous ne punirez pas votre ennemi avant de l'avertir par un manifeste*,“ envoya Karadja-Pacha et le grand juge de l'armée, Sirekzadé-Rokneddin au sultan d'Égypte pour lui dire „*de réfléchir ou de trembler*.“

Ce sultan était alors Kanssou-Ghauri, élevé à cette souveraineté militaire par son courage et par le voeu des mameluks circassiens. Il ne répondit à ce message qu'en réunissant cinquante mille hommes à Alep, seconde ville capitale de la Syrie qui fait face aux défilés du Taurus, et qui couvre à la fois la route de Damas et celle de Beirout.

II

Sélim I^{er}, parti de Constantinople sur les pas de Sinan, le grand vizir, était déjà à Aintab, à dix marches d'Alep, avec cent vingt mille hommes, l'élite des vétérans de l'empire. Kanssou-Ghauri lui renvoya ses ambassadeurs après les avoir chargés de fers et outragés de paroles, selon l'usage des guerriers de la Circassie. Il les fit suivre néanmoins d'un ambassadeur égyptien pour proposer au sultan des Turcs d'enlever tout motif de guerre en se chargeant d'être médiateur entre Schah-Ismaël et lui. Sélim, pour rendre la querelle plus irréconciliable, fit raser les cheveux et la barbe de l'envoyé des mameluks, et le fit reconduire aux frontières de Syrie dépouillé de son turban, coiffé d'un bonnet de femme, monté sur un âne boiteux et décharné, afin d'exciter la risée du peuple.

Pour soutenir de pareils outrages, Sélim déboucha avec cent soixante mille hommes dans les plaines de Syrie, entre Alep et le pied du Taurus. Un vaste pâturage nommé la prairie de Dabik fut le champ de bataille des deux armées. Sélim, qui redoutait la cavalerie des mameluks, renouvela contre eux la tactique à laquelle il avait dû la victoire de Tauris contre les Persans. Il établit sur son front un rempart de chariots et de chameaux pour briser l'impétuosité des charges des Circassiens, et il masqua sur ses deux flancs une artillerie d'autant plus redoutable que les mameluks en avaient jusque-là dédaigné l'usage en pleine campagne. Le combat ne fut, du côté des Circassiens, qu'une charge et une fuite. Épouvantés du nombre des Ottomans, rebutés par les obstacles infranchissables que Sélim avait opposés à leurs chevaux, foudroyés à droite et à gauche par le feu des canons qu'un rideau de janissaires couvrait et découvrait tour à tour, ils abandonnèrent leur sultan et reprirent au galop la route d'Alep. Kanssou-Ghauri, âgé de plus de quatre-vingt ans, tourna bride le dernier pour sauver au moins l'honneur de sa race. Enveloppé par une nuée de spahis, il fut précipité de son cheval par un tschaousch qui lui trancha la tête, et qui la porta à Sélim attachée au pommeau de sa selle par sa barbe

blanche. Le sultan, indigné de cet outrage à la vieillesse, au trône et à l'héroïsme, fit donner la mort pour tout salaire au tschaousch. Entré dans Alep sur les traces des mameluks fugitifs, Sélim y trouva un million de ducats d'or dans le trésor des Égyptiens, trois mille castans brodés d'or et de perles et doublés de fourrures de lynx et de zibeline, et des monceaux d'orge et de froment pour l'approvisionnement de l'armée. Les habitants d'Alep, asservis à une race étrangère, reçurent les Turcs en libérateurs. Le règne des Circassiens n'était que le joug d'une soldatesque. Maîtres pour maîtres, les Syriens préféraient les plus nouveaux.

Alep comptait alors dans son enceinte deux cent mille habitants industriels et riches. Bornée d'un côté par l'Oronte et la délicieuse vallée d'Antioche, de l'autre par l'Euphrate, son territoire et son commerce en faisaient la rivale de l'opulente Damas. La Syrie entière ne pouvait hésiter à suivre le sort de sa capitale. Sélim ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour y établir son gouvernement. Abandonnant le littoral de la Syrie maritime à sa propre chute, il laissa le mont Liban à sa droite, et s'avancant par la fertile vallée de Baalbeck entre le Liban et l'Anti-Liban, il campa peu de jours après sur les plateaux qui dominent la reine de la Mésopotamie et de la Syrie, Damas. Les Arabes, les Druzes, les Maronites, peuples qui couvrent le Liban et l'Anti-Liban de leurs tribus belliqueuses, lui ouvrirent eux-mêmes les portes de Damas. L'aspect de cette ville lui fit presque oublier au premier regard la majesté et les merveilles de Constantinople. Étendue au pied des dernières montagnes étagées de l'Anti-Liban d'où l'oeil plonge, comme d'un promontoire, sur ses murailles de marbre jaune et noir, sur ses coupoles, sur ses minarets aussi nombreux que des mâts de vaisseaux dans une rade, arrosée par les branches sinueuses du Chrysorhoas aux eaux bleues qui se divisent à ses portes pour féconder ses jardins, et qui se réunissent ensuite en confluent pour former des lacs dans sa plaine, ombragée par une forêt circulaire d'arbres fruitiers qui laissent tomber leurs fruits sur des pâturages aussi épais que ceux des Alpes; capitale du désert, port des caravanes de Bagdad dont on voit d'en haut les longues files de chameaux sillonner lentement les plaines sans autres bornes que son ciel de lapis ou de rose, peuplée de quatre cent mille habitants dont les palais, les ateliers, les bazars élèvent le murmure de vie dans le silence de l'air, Damas par son site, son climat, son industrie, sa magnificence, ses monuments, sa population, ses souvenirs aurait suffi aux désirs d'un conquérant moins insatiable

que Sélim. Son histoire ne la consacrait pas moins que sa splendeur aux yeux des Turcs. „*Signe de beauté sur la face du monde*, disent d'elle les poètes musulmans de l'Arabie, „*plumage des paons du paradis, collier des tourterelles célestes, Irem à colonnes innombrables*,“ honorée par le Prophète lui-même qui l'avait visitée pendant ses voyages de Syrie d'un verset du Coran où il écrit que les anges de Dieu ont étendu leurs ailes sur cette ville, séjour des khalifes avant Bagdad, décorée d'une mosquée supérieure à celle de Cordoue, de Jérusalem et du Caire dont les voûtes sont portées par quarante colonnes de porphyre, de serpentín, de marbre rose et de granit égyptien, où six cents lampes soutenues par des chaînes d'or éclairent la coupole, contenant un exemplaire du Coran de la main d'Ali lui-même, le favori et le secrétaire du Prophète, pèlerinage de tout l'Orient, tombeau des épouses veuves de Mahomet, élevée par Noureddin au rang des cités les plus lettrées de l'Asie, voisine de la sainte caverne de Rouboua où les musulmans vont vénérer le berceau du prophète Jésus, présentant à tous les pas dans ces murs ou hors des murs des monuments, des vestiges, des tombes des prophètes, des saints, des sages, des poètes de l'islamisme, le prestige de Damas pour l'armée turque relevait encore la grandeur de sa possession. Sélim y séjourna à loisir pour en savourer la conquête, et pour s'entretenir avec les savants, les lettrés et les saints de l'Arabie dont les noms étaient vénérés de tout l'islamisme. Il y oublia un moment les soucis de la guerre pour y écrire des poésies mystiques connues sous le titre de *Divan des poésies persanes de Sélim*.

Peu de jours après son entrée à Damas, le sultan alla rendre une visite respectueuse au savant et vénérable sage Bendakhschan dont la renommée de science et de vertu remplissait l'Orient. Le solitaire resta complètement muet en présence du sultan. „Pourquoi ce silence, lui demanda le médecin de Sélim? — Ce n'est pas à celui qui est visité, c'est à celui qui visite de parler le premier, répondit le saint. Sélim alors lui ayant demandé des conseils: Le khalifat est lourd à porter, dit le solitaire au sultan qui venait remplacer les khalifes; les sultans sont comme nous d'impuissants organes du Créateur; mais ils doivent de plus gouverner les peuples. Celui qui n'a qu'un fardeau léger a plus de chances de se sauver de la perdition que celui qui porte un empire; mais le devoir du souverain est de garder le fardeau qui lui est imposé.“ Sélim demanda humblement la bénédiction du scheik.

III

Sélim I^{er} ne reprit qu'au printemps la route d'Égypte. L'Égypte, déchirée en factions pour le trône après la mort de son vieux sultan tué à Alep, s'agitait sans unité sous les mameluks. Sinan-Pacha s'avancait par Gaza, dernière ville de la Syrie maritime avant d'entrer dans le désert d'El-Arisch qui sépare l'Égypte de la Syrie. Son artillerie, comme à Alep, dissipa l'avant-garde des Circassiens qui s'était avancée jusqu'aux portes de Gaza pour disputer le passage. Sélim le suivait avec cent mille combattants par la vallée du Jourdain, Safad, Jérusalem et Ramla. Il arriva sans rencontrer d'ennemis jusque sous les murs du Caire. Toumanbaï, élu enfin sultan des mameluks, mais trahi par les chefs du parti opposé, attendait les Turcs derrière le mont Mokattam. Il combattit pour l'honneur et pour la mort plus que pour la victoire. Vingt-cinq mille cavaliers circassiens jonchèrent de leurs cadavres les rives du Nil. Toumanbaï et deux de ses intrépides mameluks se jurèrent de ne pas survivre à leur race, et d'entraîner Sélim lui-même dans leur mort. Ils fondirent avec une poignée de héros sur le centre des Ottomans où l'on voyait flotter l'étendard du sultan en renversant tout sur leur passage; ils crurent frapper le sultan de leurs sabres, ils n'avaient frappé que le grand vizir qui couvrit son maître de son corps et mourut pour lui. Sinan-Pacha fut pleuré de Sélim: „J'ai gagné l'Égypte, s'écria-t-il; mais j'ai „perdu Sinan.“ Le Caire s'ouvrit comme Damas à l'armée ottomane. Les mameluks rassurés par une proclamation d'amnistie générale, y rentrèrent pour reconnaître la souveraineté du vainqueur. Sélim, après les avoir caressés pendant quelques jours, enveloppa la ville de ses troupes, et en fit massacrer cinquante mille en trois jours. Exemple d'extermination suivi de nos jours, envers les restes de cette aristocratie étrangère, attachée à l'Égypte comme une lèpre à un corps énérvé.

Cependant, un des begs qui avaient fondu sur Sélim pendant la bataille, Kourtbai, était caché dans une maison du Caire. Sélim connut sa retraite, lui envoya un caftan d'honneur et un Coran gage de pardon. Kourtbai vint remercier le sultan: „Tu „es le héros des chevaux, lui dit le sultan. — C'est vrai, ré- „pondit le Circassien, et il vanta la valeur de sa race. Tes ca- „ nons seuls nous ont vaincus, ajouta-t-il; mais ils nous ont „ vaincus comme des assassins qui se cachent pour frapper. „ Nous dédaignons de pareilles armes. Le Prophète n'a admis

„comme armes loyales que l'arc et le sabre. Un Vénitien nous „apporta un jour des canons comme les tiens; nous les refusâmes. Eh bien! nous dit l'infidèle en prophétisant notre „ruine, celui qui vivra, verra votre empire périr par ces mêmes „boulets que vous dédaignez! Mais tout périt, c'est la loi du „sort; et vous-même aussi vous périrez, quand votre heure „sera venue!“

L'entretien s'irrita; Sélim qui avait l'intention d'être généreux devint féroce; il appela les chiaoux pour couper la parole au Circassien. Cent cinquante sabres se levèrent sur le beg. „A quoi te servira ma tête? cria-t-il sans pâlir au sultan, beau- „coup de braves visent la tienne, et Toumanbaï notre chef espère „encore en Dieu. Prends donc ma tête toute sanglante, bour- „reau, et dépose-la sur le sein de ta femme.“ A ces mots, sa tête roula aux pieds du sultan.

IV

Toumanbaï venait en effet braver sous les pyramides les cavaliers des Ottomans. Six mille spahis tombèrent sous les sabres des mameluks. Les barques du Nil et la rapidité de leurs chevaux dans le désert les dérobaient à l'armée de Sélim. Il envoya Mustafa-Pacha son négociateur ordinaire, à Toumanbaï leur sultan, pour lui offrir la possession de l'Égypte et la paix, à condition du tribut de feudataire. Mustafa-Pacha et les cinq cents cavaliers qui l'escortaient furent massacrés au pied des pyramides par les mameluks.

La guerre continuait sans résultat contre cette cavalerie nomade aussi insaisissable que la poussière de ses déserts. La trahison d'un scheik arabe vendu par la cupidité à Sélim la termina. Toumanbaï, séparé un moment de ses cavaliers, avait demandé asile au scheik d'une tribu autrefois sauvée par lui des cachots du Caire. Il se fiait à la reconnaissance de la tribu. Hassan-Méri, chef de cette tribu, avait feint la fidélité au sultan proscrit. Il était allé au-devant de lui dans le désert de Djizé, et lui avait fait servir un festin sous ses tentes. Toumanbaï, épuisé de fatigues et de blessures, avait laissé ses compagnons s'asseoir au festin, et s'était retiré pour reposer dans une caverne des rochers qui bordent le fleuve. Pendant le sommeil du sultan, le perfide Arabe avait averti les Turcs de la retraite de son hôte. L'aga des janissaires était accouru avec cinq cents cavaliers. La mère d'Hassan-Méri, soupçonnant la trahison de son fils, l'avait conjuré en vain de ne pas livrer son sultan:

„Dieu punit les traîtres,“ avait-elle dit à son fils. La cupidité, ce vice de l'Arabe, l'emporta sur la sainteté de l'hospitalité, cette vertu du désert. L'aga des janissaires, Ayas-Pacha, entra dans la caverne où dormait Toumanbaï. Il lui lia les mains l'une à l'autre avec sa ceinture, le fit monter à cheval et le conduisit au Caire. „Dieu soit loué, s'écria Sélim en recevant le vaincu, „maintenant l'Égypte est à moi!“

V

Le roulement des tambours et les salves du canon annoncèrent au Caire que son sultan était captif. Sélim lui fit délier les mains, le fit asseoir sur son divan et le traita en frère. Après quelques reproches mutuels sur l'injustice de cette guerre et sur le massacre des ambassadeurs: „Sultan de Roum, dit le sultan „d'Égypte, tu n'es pas coupable de nos malheurs et de la chute „de cet empire, mais bien ces traîtres que je vois là à tes côtés,“ en montrant du geste deux begs qui avaient vendu leur patrie adoptive à Sélim. Toumanbaï, dont le sultan admirait la beauté mâle, le brillant costume, la sérénité et l'éloquence, fut confié comme un hôte plus que comme un prisonnier à la tente d'Ayas-Pacha, l'aga des janissaires.

Un autre beg des mameluks, Schadibeg, général de Toumanbaï, trahi de même par une tribu d'Arabes, tomba de même peu de jours après dans les mains de Sélim. Sa jeunesse, sa grâce, sa vigueur, sa cuirasse d'acier de Damas frappèrent d'admiration le sultan. Il voulut voir si l'intelligence répondait dans cette race circassienne à la beauté du visage. *L'homme caché sous la langue*, dit le proverbe turc. „Qu'as-tu reconnu „dans le monde depuis que tu as vécu, lui demanda Sélim? — „Rien de bon, répondit Schadibeg. — Alors, pourquoi combats-tu pour des choses méprisables? — Ce n'est pas pour ce „monde que j'ai combattu, mais pour obéir au Coran qui dit: „*Armez-vous contre celui qui arme contre vous! Celui qui „combat pour ses biens et pour sa maison meurt martyr.* — „Je n'ai marché contre vous, dit Sélim, que pour vous punir d'avoir renversé et tué vos souverains. — Calomnie! répliqua „Schadibeg, nous avons obéi trente ans au père de Kaïbaï, „notre sultan, et nous n'avons puni le fils que parce qu'il violait „nos lois; c'était la volonté de Dieu; la mort est la fin de toute „vie; le monde ne durera peut-être pas plus pour toi que pour „nous, car Dieu a dit au Prophète: *Tu n'es qu'un cadavre, et „ils ne sont que des cadavres, et le jour du jugement dernier,*

„vous vous accuserez tous les uns les autres devant votre Seigneur.“

VI

Sélim traita les deux princes, Toumanbaï et Schadibeg, en hôtes plutôt qu'en vaincus. Il voulait, disait-il, les conduire à Constantinople et les combler d'honneurs. Mais ayant un jour entendu, en passant dans les rues du Caire, un homme du peuple qui criait: „Longue vie à Toumanbaï!“ le sultan craignit de laisser vivre des princes dont les revers n'avaient pas extirpé le nom du cœur de leurs anciens esclaves. Sous prétexte d'accorder le talion à un beg des mameluks, dont le père avait été pendu à la porte de la grande mosquée par le père de Toumanbaï, il livra ce sultan et Schadibeg au fils de la victime qui les pendit de ses propres mains à la place où son père avait subi cet ignominieux supplice.

Il organisa ensuite l'Égypte en province tributaire de l'empire, divisant l'autorité en plusieurs magistratures civiles et militaires distribuées entre les Arabes et les restes des mamluks qui avaient vendu leur caste ou leur patrie à son ambition. Il employa un mois à visiter les mosquées, les académies, les bibliothèques du Caire où les successeurs des khalifes avaient laissé les traces de leur savante théocratie. Insouciant des civilisations antérieures, dont les monuments ne rappelaient que le paganisme, il ne daigna pas même honorer d'un regard les pyramides, ces énigmes qui ne contenaient sous leurs montagnes de pierres que des superstitions ou des sépulcres.

Avant de quitter l'Égypte, il s'investit lui-même de tous les droits des anciens khalifes sur les villes saintes de la Mecque et de Médine. Malgré son désir de subjuguier la haute Égypte et l'Éthiopie, les murmures de ses soldats le forcèrent à ramener l'armée à Constantinople. Il laissa Khaïreddin dans la citadelle du Caire avec une garnison de cinq mille hommes pour dominer le Nil, et pour s'assurer contre les tentatives d'indépendance de ce gouverneur, il envoya sa femme et ses enfants en otages à Philippopolis. Mille chameaux chargés d'or et d'argent, de pierreries et d'armes précieuses, emportaient derrière lui les trésors des mameluks. La dernière ombre des khalifes, Mota-wakkel, que les oppresseurs de l'Égypte feignaient d'honorer au Caire, en le méprisant, suivit Sélim en Syrie. Ce prince traînait ainsi en vaincu à la suite de sa cour ce successeur des khalifes qui avaient donné à ses ancêtres l'autorisation de prendre le titre de sultan.

VII

Pendant les premières marches dans le désert d'El-Arisch, Sélim pensif et sombre s'arrêtait de temps en temps pour contempler son armée de cent soixante mille hommes au départ, réduite au retour à une longue file d'hommes et de chevaux exténués et décimés par la fatigue, la guerre, les maladies et les garnisons laissées dans le pays conquis. „Voilà donc enfin, „dit-il en se retournant vers son grand vizir Younis-Pacha, „l'Égypte derrière nous, et demain nous serons à Gaza.“ — „Oui, répondit Younis qui avait toujours mal auguré de cette „campagne, et quel est le fruit de tant de fatigues et de tant de „sang, si ce n'est une armée fondue dans ces sables de l'Égypte „aujourd'hui gouvernée par des traîtres?“

Ce reproche sanglant à la vaine ambition de conquête de son maître parut si inopportun et si impardonnable au sultan, que sans se donner à lui-même le temps de la réflexion contre sa colère, il fit trancher la tête au grand vizir, encore à cheval à côté de lui. L'armée étonnée mais muette marcha avec horreur sur le sang de celui qui la commandait un instant avant cet accès de crime. Les serviteurs du grand vizir l'ensevelirent sur la place; ses enfants élevèrent plus tard sur son tombeau un caravansérail qui porte encore le nom d'Younis.

Piri-Pacha, le conseiller de la victoire de *Tauris* et le créateur de la flotte, fut nommé une seconde fois grand vizir. Il était alors sur un des bâtiments qui ramenaient d'Alexandrie à Constantinople les blessés, les malades de l'armée, les femmes et les esclaves des mameluks. Sélim, en attendant son nouveau grand vizir à Damas, organisa la Syrie comme il avait organisé l'Égypte, et reçut les tributs des Arabes nomades, dont les tentes couvraient les déserts de la Mésopotamie depuis Palmyre jusqu'à Babylone. Les ambassadeurs de Venise avaient payé jusque-là un tribut annuel de huit mille ducats d'or aux mameluks, maîtres de la Syrie, pour l'île de Chypre, soumise à la république. Venise envoya au même titre son tribut à Sélim, maître maintenant de la Syrie.

Soit pour imiter la pieuse modestie du khalife Omar, soit par une piété sincère, dont on voit les traces dans ses poésies à travers la férocity de son caractère, Sélim, pendant son séjour à Damas, s'évada pendant quelques jours de son palais sous le costume d'un simple pèlerin. Il alla visiter les saints sépulcres de Jérusalem et d'Hébron, et revint sans que son armée et ses grands vizirs eussent soupçonné son absence. Alep le retint

aussi deux mois dans ses murs. Il y perdit Hersek-Abmed-Pacha, vieux serviteur de son père et de son aïeul, cinq fois vizir et toujours respecté de ses maîtres. Ahmed-Pacha, élevé enfant dans la foi musulmane, était fils d'un chrétien de Serbie, Étienne Cossarich, duc de Saba.

VIII

Rentré enfin avec l'armée à la fin du mois de juillet, Sélim I^{er} déchargea son fils Soliman des soins de l'administration dont il s'était acquitté avec modestie et avec sagesse pendant les campagnes de son père. Il lui fit de riches présents et le renvoya dans le gouvernement éloigné de Saroukhan. Il investit en même temps de la souveraineté héréditaire de la Crimée son beau-frère Mohammed-Ghéraï, fils aîné de la maison royale des Tartares de Crimée. Il l'attacha davantage à l'empire en assignant à ce prince et à ses successeurs un revenu sur le trésor ottoman, de mille aspres par jour. — „Sais-tu, disait-il quelquefois à son grand vizir Piri-Pacha, que je caresse ces Tartares, parce que je les crains plus que les mameluks et les Persans? Leurs chevaux n'ont pas besoin d'être ferrés. Ils traversent à la nage les fleuves que nos armées ne peuvent traverser que sur des pouts; ils font en un jour les marches auxquelles nous ne suffisons qu'en cinq jours. Je veux les tenir à la solde de l'empire pour qu'ils nous restent à jamais fidèles par les liens du sang et de l'intérêt.“ Cette politique prévoyante ne faillit jamais, jusqu'à la conquête de la Crimée par les Russes, à la dynastie des sultans. Le cœur des Tartares de Crimée est encore ottoman.

IX

Le pape Léon X occupait à cette époque le trône de saint Pierre; il avait apporté de Florence à Rome le goût des Médicis pour les lettres, les arts et le commerce. Ce pape, plus politique que pieux, et plus philosophe que pontife, cherchait à éveiller en Europe une croisade littéraire en faveur de la Grèce, semblable à celle que le libéralisme poétique de nos jours suscite dans l'opinion publique pour les Hellènes. Léon X et la cour pontificale, plus passionnés pour la renaissance des lettres et de la philosophie platonicienne que pour les vestiges du christianisme en Orient, coloraient aux yeux de la chrétienté ce zèle classique de l'apparence d'un zèle fervent pour les saints lieux, scène des mystères chrétiens à Jérusalem. Les souverains

de l'Occident ne songeaient plus à renouveler les expéditions aventureuses et populaires des croisades. Ils voulaient néanmoins complaire au pape et à leurs sujets catholiques, en assurant aux rares pèlerinages des saints lieux la sécurité et le respect dus aux objets de la vénération du monde occidental. La cour d'Espagne, plus dévouée que toutes les autres monarchies de l'Europe à la cour de Rome, envoya pour cet objet un ambassadeur à la cour de Sélim. Cette cour voulait faire confirmer par le nouveau maître de la Syrie les franchises et les privilèges du saint sépulcre, ainsi que le libre accès des pèlerins, par le paiement d'un tribut annuel; semblable au tribut que les puissances catholiques payaient avant la conquête d'Égypte aux mameluks, possesseurs des saints lieux. Les Turcs, qui considèrent le Christ comme le plus grand des prophètes inspirés de Dieu avant Mahomet, vénéraient eux-mêmes sa tombe. Leur religion, qui prescrit les pèlerinages comme un acte de foi et de piété, comprenait et favorisait dans les chrétiens cette visite aux lieux consacrés. Cet instinct irréfléchi, mais universel de l'humanité, qui porte les hommes à attribuer on ne sait quelle vertu sanctifiante et miraculeuse à la poussière même foulée par la suprême sainteté de l'homme divin, concordait avec ce respect des pèlerinages. Ils les encourageaient de leur exemple au lieu de les proscrire. Sélim accueillit donc avec faveur l'ambassadeur de la cour d'Espagne. Il lui promit de conclure avec son souverain le traité d'immunités et de privilèges du saint sépulcre de Jérusalem aussitôt que le roi d'Espagne lui aurait envoyé un plénipotentiaire investi des pouvoirs nécessaires pour valider ses conventions.

X

Sélim I^{er} pacifia ensuite en Asie les troubles suscités par un ermite fanatique nommé Djélali, qui vivait dans une caverne des montagnes de Tokat et qui appelait au nom d'un messie futur les superstitieux Asiatiques de ces provinces à la révolte contre tout pouvoir humain. Rappelé d'Andrinople à Constantinople par la peste qui ravageait la Turquie d'Europe, il s'occupa de l'embellissement de sa capitale et de la construction d'une mosquée, tribut de son règne, que chaque sultan doit à son culte.

Ses vizirs le poussaient à la conquête de Rhodes. Il ne se sentait ni les forces navales ni le temps nécessaires pour une entreprise à laquelle Mahomet II lui-même avait échoué. Un jour que Piri-Pacha, son grand vizir, avait lancé à son insu de

l'arsenal un bâtiment de guerre nouvellement construit et armé, et le faisait manoeuvrer orgueilleusement sur la mer de Marmara en face du sérail: „Faites rentrer ces coquilles de noix „dans l'arsenal, lui dit avec colère le sultan, je n'ai pas d'hom- „mes pour monter ces vaisseaux; vous voulez m'enivrer de ma „puissance, m'inspirer la pensée d'assiéger Rhodes, et renou- „veler sous mon règne l'humiliation éprouvée sous mes prédé- „cesseurs; l'heure n'est pas venue, et d'ailleurs, ajouta-t-il avec „tristesse, la Providence ne me laisse pas le temps des longues „entreprises: la vie se retire de moi.“

Ce pressentiment mélancolique n'était que le premier frisson de la peste qu'il avait respirée à Andrinople quelques mois avant ce jour. Il voulut y retourner pour respirer l'air de l'Hémus. Mais arrêté en route par la fièvre et par l'inflammation d'un bubon à l'aîne, il descendit de cheval et expira sous une tente à l'endroit même où il avait livré la bataille parricide à son père, comme si la Providence l'avait attendu sur ce théâtre de sa coupable ambition, pour lui montrer le néant de tout et même du crime!

XI

Sélim I^{er} ne fut pleuré que de Piri-Pacha. Ce grand vizir cacha sa mort aux soldats et aux peuples jusqu'à l'arrivée de Soliman son fils. Les médecins, en l'ensevelissant en secret sous sa tente, trouvèrent sur son corps sept signes couleur de sang qui correspondaient, dirent les astrologues, aux sept grands meurtres de ses deux frères et de ses cinq neveux par lesquels il avait ensanglanté son règne. Il avait apporté dans le gouvernement la même férocité de volonté qui lui avait conquis le trône. Il jonchait de cadavres son divan comme ses camps. Son muphti, casuiste de l'empire, Djémali, lui rendait des sentences toujours conformes à ses ambitions et à ses colères. Les Ottomans appellent Djémali le *muphti du panier*, parce qu'il répondait par un *oui* ou par un *non* bref jeté dans un panier qui descendait par sa fenêtre à toutes les questions que lui adressaient le peuple ou les cadis. Ses sentences rendues à la requête du sultan, quoique sévères, sont restées proverbiales par leur conscience et par leur indépendance sans réplique. Elles ne répondaient pas cependant assez à l'impétuosité de Sélim. Un jour que le sultan était à cheval à côté du muphti sur la route d'Andrinople à Constantinople, Sélim reprochait à Djémali son indulgence: „Pour- „quoi, lui disait-il, n'as-tu pas autorisé par une sentence la

„mort de ces quatre cents marchands que j'ai condamnés à
„périr pour avoir fait le commerce de la soie avec la Perse?
„N'est-il pas permis de faire périr les deux tiers des habitants
„de la terre pour le bien de l'autre tiers? — Oui, répondit
„Djémali, si l'existence de ces deux tiers doit entraîner le
„malheur des autres. Mais la désobéissance de ces mar-
„chands n'est pas juridiquement prouvée.“ Le sultan, à son
retour à Constantinople, fit rendre la liberté aux marchands
et voulut réunir sur la tête de Djémali les deux charges de
juge de l'armée d'Europe et de l'armée d'Asie, à la charge de
muphti. Djémali refusa, ne voulant, dit-il, altérer en lui l'in-
dépendance du muphti par aucune ambition politique.

Djémali préserva constamment les chrétiens des persécu-
tions de Sélim pour cause de religion. Sélim ayant ordonné
une fois au grand vizir de contraindre les croyances par la
terreur, afin de multiplier l'islamisme dans l'empire, le grand
vizir, épouvanté de cet ordre, eut recours à Djémali. Djémali
conseilla au patriarche grec de se présenter avec tout le clergé
à l'audience de Sélim, le Coran et les engagements de Maho-
met II à la main. Le Coran défend de convertir par la force;
les promesses de Mahomet II engageaient la parole du sultan
à tolérer et à protéger les chrétiens. A défaut de ce titre écrit
mais égaré, le patriarche amena avec lui de vieux janissaires
témoins de la conquête qui affirmaient sous serment les paroles
du conquérant. Sélim, sur la représentation de Djémali, retira
l'ordre donné au vizir. Il se contenta d'enlever aux chrétiens
les plus belles églises de Constantinople pour les convertir en
mosquées, mais il les autorisa à en construire d'autres plus con-
formes au petit nombre de fidèles qui peuplaient alors la capitale.

Ce prince en mourant laissa un sinistre exemple d'usur-
pation sur son père et de meurtre de ses frères aux souverains
ottomans. Il avait ajouté une victoire en Perse à la renommée
de sa race, et deux conquêtes, la Syrie et l'Égypte, à sa nation;
mais il avait perverti la morale et la politique des Ottomans par
l'influence soldatesque des janissaires, contre laquelle il se dé-
battit en vain, après lui avoir mendié le trône; par un despotisme
sanguinaire substitué à la paternité absolue des mœurs de sa
maison, et surtout par le scandale donné en lui à l'Orient du pa-
ricide couronné. Le Tartare avait reparu en lui sous le sultan.
Il avait retrempe le caractère conquérant des Ottomans dans la
guerre, mais il l'avait retrempe surtout dans la barbarie et dans
le sang. Son règne est un de ceux qu'on voudrait effacer de l'his-
toire d'un peuple, car il afflige et humilie l'humanité.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

I

La nature semblait s'être complu à rassembler dans Soliman, fils de Sélim 1^{er}, tous les dons nécessaires à un prince pour élever sa nation par la guerre, par les lois et par la politique, au sommet de sa destinée. Nous avons vu jusqu'ici ces dons inégalement répartis entre les souverains de la race ottomane, faire de l'un un guerrier, de l'autre un père, de celui-ci un législateur, de celui-là un conquérant, du dernier un restaurateur des armes de l'empire; mais nous n'avons vu encore dans aucun, ces dons réunis en un seul avec la prodigalité, l'équilibre et l'harmonie qui font le grand homme. Ce grand homme allait enfin apparaître dans Soliman II.

Soliman avait vingt-deux ans au moment où la mort de son père l'appelait sans impatience, sans crime et sans compétiteur au trône. La majesté précoce du souverain se mêlait sur ses traits aux grâces et à la modestie de la jeunesse. Son visage n'aurait convenu qu'à un sultan. L'énergie de son père, tempérée par la douceur de sa mère, fille d'un khan de la Crimée, plus circassien que tartare, éclatait à travers l'ombre de son teint basané sur sa figure. Il paraissait à la-fois plus jeune par les traits et plus mûr par l'expression que son âge. „Son front „était large et renflé au sommet *comme un fruit que la sève a „gonflé*, dit un poète turc de son temps, son nez aquilin, sa „bouche grave, l'ovale de ses joues maigres et presque féminines „par la délicatesse des contours, sa barbe naissante ne voilait „encore ni la mélancolie de ses lèvres, ni la fermeté de son „menton. Ses yeux noirs, recouverts de paupières un peu „lourdes et ombragés de cils très-longs, regardaient droit et „profond, mais sans intimidation et sans orgueil; ils se bais- „saient souvent comme ceux d'un jeune homme accoutumé à

„craindre un père scrutateur de ses sentiments et à recueillir „ses qualités sous une réserve enfantine. L'ombre de son vaste „turban de mousseline blanche et le poids des plis de l'étoffe „dont ce turban était enroulé forçaient Soliman à plier le cou „et à courber un peu la tête sous cette masse de coiffure, et „l'immobilité de cette attitude de vieillard contrastait avec l'en- „fance des traits. Sans avoir la stature soldatesque de son „père, il portait bien le caftan brodé d'or du cavalier, et il maniait le sabre, l'arc, le cheval avec la dextérité d'un chef de „Tartares.“

Tel était, d'après les correspondances des ambassadeurs et d'après les portraits des peintres vénitiens; l'aspect extérieur de Soliman II dans la première période de son règne. Son âme répondait alors à sa physionomie. Elle était pleine de dons naturels, d'aspirations à la vertu et à la gloire, de modestie, d'attrait pour le bien et pour le beau, de courage modéré par la justice, de noble ambition et de magnanimité d'instincts. Ces vertus ne demandaient pour se développer dans toute leur fécondité que la liberté de se produire sans éveiller la jalousie d'un père ombrageux, et le pouvoir suprême pour les faire rayonner sur tout un peuple. L'amour pour les femmes, seule faiblesse qu'on pût redouter d'un tel caractère, n'était pas dans Soliman un vice; mais une vertu de plus de sa nature. Capable d'excessive tendresse, plus que de honteuses sensualités, l'amour pouvait l'enivrer, jamais l'avilir. Ce qu'il cherchait dans son harem, ce n'était pas la volupté, mais la tendresse; les caresses d'une esclave l'humiliaient; le cœur d'une amante égalait à ses yeux la possession d'un empire. La compression sévère sous laquelle il avait vécu sous Sélim I^{er}, tantôt loin de Constantinople dans ses gouvernements de Saroukhan ou de Magnésie, tantôt dans l'administration confiée à sa jeunesse pendant la guerre de Perse, lui avait donné de bonne heure une politique naturelle conforme à la délicatesse de sa situation. Il était ainsi rompu aux manéges des cours sans avoir régné. Il avait essayé le trône avant d'y monter. Il avait appris par une nécessité précoce à connaître les hommes et à les choisir, ces deux premières nécessités des souverains.

II

Le grand vizir Piri-Pacha avait envoyé, aussitôt après le dernier soupir de Sélim I^{er}, le kiaya des silihdars à Magnésie pour informer Soliman de la mort de son père, et pour hâter

le retour du jeune prince à Constantinople, avant d'ébruiter l'interrègne. Soliman ne précipita pas son retour à l'exemple de Bajazet II ou de Mahomet II, comme un prince qui craint que le trône n'échappe à son impatience. Il donna les heures convenables aux larmes d'un fils qui pleure un père sévère, mais regretté. Il s'avança ensuite vers Constantinople avec un cortège digne de l'héritier de l'empire. La mort de Sélim était encore un mystère en Europe et en Asie. Piri-Pacha qui la cachait aux troupes par des convocations de médecins et par des divans tenus sous la tente auprès du cercueil, ne la révéla aux janissaires qu'à l'heure où Soliman touchait au faubourg de Scutari, en face du sérail de Constantinople.

Au bruit de la mort du sultan qui leur devait le trône et à qui ils devaient eux-mêmes la guerre, la gloire, la domination, les janissaires poussèrent dans le camp des hurlements de douleur, jetèrent leurs bonnets de feutre sous leurs pieds, abattirent leurs teutes en signe de désolation. Cette milice frémissait de ne plus retrouver un maître à la fois si semblable à eux et si disposé à leur subordonner le peuple.

Piri-Pacha apposa le sceau du sultan sur les chariots qui contenaient le trésor. Il chargea Ferhad-Pacha de conduire lentement le cortège de deuil de Sélim, et, se déguisant lui-même en courrier de l'armée, il arriva à Constantinople pour ouvrir les portes du sérail à Soliman II. Le nouveau sultan s'y renferma avec le grand vizir jusqu'à l'arrivée du cercueil de son père. Le 1^{er} octobre 1520, à midi, les janissaires rangés en haie dans les cours du sérail, le muphti, les oulémas, les juges de l'armée, les pachas, les begs, les émirs, les grands dignitaires de la capitale, baisèrent la main du fils de Sélim. Ce prince, vêtu de noir et accompagné de Piri-Pacha, sortit à cheval par la porte d'Andrinople pour aller recevoir hors des murs le corps de son père. Les pachas portèrent eux-mêmes le cercueil suivi par le sultan descendu de cheval pour suivre à pied le convoi. Le corps fut déposé sur la sixième colline de la ville, emplacement destiné d'avance à la construction d'une mosquée qui éterniserait la mémoire du mort. Soliman, avant de rentrer au sérail, jeta la première pierre dans les fondations du monument paternel.

III

Mais les janissaires, sans respect pour la douleur du fils, interrompirent ses larmes par les clameurs qui demandaient

insolamment le don forcé, prix honteux de leur obéissance au nouveau règne. Ils avaient arraché à Sélim I^{er} leur corrupteur cinquante ducats par soldat. Ils en exigèrent quatre-vingts de Soliman II. L'usage devenu loi ne permettait plus au sultan de marchander avec ceux qui donnaient ou retenaient l'empire. On ouvrit les chariots de Sélim, et on jeta la somme aux soldats en rougissant de leur vile et insolente cupidité.

Soliman commença son règne par un acte de reconnaissance. Il nomma vizir son précepteur Kasim, pacha à trois queues, vieillard qu'il regardait comme un second père. Il fit le même jour rendre la liberté à tous les esclaves égyptiens ramenés du Caire par Sélim. Il fit sortir de prison tous les marchands qui avaient été enfermés et menacés de mort pour avoir commercé avec la Perse. Les Ottomans et les chrétiens virent dans ces réparations des iniquités de Sélim le présage d'un règne de justice. Un seul homme dans tout l'empire tenta de profiter de l'hésitation d'un règne à l'autre par une révolte contre l'autorité du nouveau sultan : cet homme était un de ces Albanais tour à tour serviles et traîtres envers les maîtres qui les emploient. Il avait déjà trahi une fois pour les Turcs le khan des Tartares ; il trahissait maintenant les Turcs pour lui-même. Son nom était Djanberdi Ghazali. Nommé gouverneur de Syrie par Sélim, il leva le drapeau de la révolte dans la ville de Damas, se déclara indépendant, traversa le Liban, souleva les Arabes et les Druses, s'empara de Bejrout et, réunissant vingt mille mercenaires à sa solde, il osa marcher sur Alep.

Soliman dédaigna de se mesurer lui-même avec un aussi méprisable rebelle. Il fit marcher sur Alep Ferhad-Pacha, son troisième vizir, homme de conseil et de guerre, propre à vaincre et à pacifier à la fois. Ferhad, à la tête de huit mille spahis, fit lever, à son apparition prompte en Syrie, le siège d'Alep, suivit Djanberdi à Damas, lui livra bataille sous les murs mêmes de cette capitale, massacra ou dispersa tous ses partisans, et envoya la tête du traître aux pieds du sultan. Le sultan, en recevant ce tribut du sabre de Ferhad, voulut envoyer la tête de Djanberdi au doge de Venise, Loredano, son allié, pour lui faire partager la joie de cette victoire. L'envoyé de Venise à Constantinople lui fit difficilement comprendre que les souverains d'Occident n'échangeaient pas entre eux les têtes de leurs ennemis.

IV.

Ayas-Pacha I^{er}, ce fidèle serviteur de Sélim, fut nommé gouverneur de Syrie. Ferhad-Pacha, envoyé avec son armée victorieuse sur les frontières de Perse, fut chargé d'observer les mouvements d'Ismaël-Schah qui se disposait à venger sur le fils les revers qu'il avait éprouvés par le bras du père.

Mais déjà la brutalité des Hongrois qui venaient de massacrer en pleine paix l'ambassadeur de Soliman, Behramtchaousch, appelait le jeune prince vers d'autres provinces. Ahmed-Pacha, béglerbeg d'Europe, reçut ordre de former un noyau d'armée à Ipsala, et d'y appeler trente mille *Azabs des sandjaks*, ou fiefs d'Europe. Ferhad-Pacha, que sa victoire de Damas avait illustré, se porta à Sophia, capitale de la Bulgarie, avec ses vétérans de Syrie, trente mille chameaux chargés de munitions et vingt mille chariots chargés de blé et d'orge pour la nourriture d'un si nombreux rassemblement d'hommes. Bientôt le sultan lui-même, brûlant d'acquiescer légitimement la gloire des armes nécessaire à son autorité, après le règne militaire d'un soldat comme Sélim I^{er}, sortit de Constantinople avec Piri-Pacha, les généraux les plus aguerris de son père, quarante mille spahis et trente mille janissaires. Jamais, depuis les jours d'Amurat et d'Humaiade, de tels torrents d'hommes n'avaient traversé les vallées de Bulgarie.

Soliman, campé sous une simple tente de soldat sur les bords du Danube, en face de la Hongrie, pressa lui-même pendant dix jours et dix nuits les masses de paysans bulgares et de mineurs arméniens qui construisaient un pont pour le passage de l'armée sur la Save au-dessus de Belgrade. Pendant ces préparatifs d'invasion, le grand vizir, Piri-Pacha, devançant son maître avec un détachement de janissaires qui avaient passé le fleuve sur des radeaux, surprenait la ville hongroise de Semlin, eulavait les châteaux, exerçait de sanglantes représailles sur les prisonniers, et répandait la terreur et la fuite dans les plaines de Péterwardein. Le pont, achevé le 28 juillet, fut emporté le 29 par un débordement de la Save. A peine était-il réparé, que Soliman, sûr désormais de pouvoir intercepter par la rive gauche du Danube les secours que les Hongrois tenteraient d'envoyer à Belgrade, assiégea avec toutes ses troupes la ville, deux fois théâtre des revers des Ottomans. Belgrade, cette fois, quoique héroïquement défendue par une poignée de chevaliers, épouvantée de son isolement sur les deux rives, trahie par les Bulgares

et les Serviens, alliés peu sûrs des Hongrois, capitula au vingtième assaut, sous les ruines de sa principale tour appelée la *Tour sans peur*. Toutes les places fortes de la Syrmie, Carlovitz, Mitrovitz, Perkass, Uilok, tombèrent de terreur à la chute de Belgrade. Soliman, généreux dans le triomphe, arracha les chevaliers hongrois à la vengeance de ses soldats; il ne permit pas de faire les prisonniers de guerre esclaves; il renvoya les Serviens dans leurs montagnes répandre parmi leurs compatriotes la magnanimité du nouveau sultan. Les soldats bulgares furent transportés à Constantinople où ils colonisèrent, dans les sombres forêts qui couvraient les rives du Bosphore, des défrichements et des villages qui portent encore aujourd'hui le nom de Belgrade. Avant de consacrer au Dieu unique la principale église de Belgrade changée en mosquée, il permit aux Bulgares d'emporter ce qu'il appelle dans le journal de ses campagnes leurs idoles, c'est-à-dire le corps d'une sainte servienne nommée Swata Patniza (sainte Venerande), les vases sacrés, les images grecques, un bras de sainte Barthe et un portrait miraculeux de la vierge Marie.

La maladie et la mort de trois de ses enfants au herceau le rappelèrent après ce triomphe à Constantinople, où sa gloire fut attristée par ce deuil. Les ambassadeurs des puissances occidentales le félicitèrent de la conquête de Belgrade, boulevard désormais inexpugnable de la Bulgarie, contre la Hongrie et la Pologne. L'ambassadeur de Russie, Jean Morosof, envoyé par le czar de Moscou, Vasili II, proposa au sultan une alliance offensive et défensive entre les deux races. Soliman accueillit avec joie l'amitié des czars, mais il refusa avec loyauté de signer une alliance entre les armées des deux pays. Il craignit d'être entraîné ainsi dans des hostilités contre les Tartares de Crimée, amis des Ottomans, et contre les princes de la maison de Ghérai, alliés par une indissoluble parenté à la maison d'Othman.

Un nouveau traité de paix, de réciprocité de navigation et de commerce avec la république de Venise, stipula entre les Vénitiens et les Ottomans toutes les conditions du droit des gens en usage aujourd'hui parmi les nations les plus civilisées: la protection des vaisseaux, des cargaisons, des propriétés, de la liberté, de la religion dans tous les ports et sur tous les territoires de l'empire, fut acquise par des titres formels aux sujets de la république, et successivement aux sujets, navigateurs, commerçants ou religieux de toutes les autres nations chrétiennes. Soliman II, à son premier pas, faisait sortir les Ottomans du droit de la barbarie pour les faire entrer dans le droit com-

mun de l'hospitalité réciproque. L'Europe, étonnée, bénit le nom du fils de Sélim I^{er}. Son administration intérieure prit le même caractère d'équité, de magnanimité et de douceur que sa politique prenait au dehors. Ses vizirs ne tremblèrent plus pour leur tête et reçurent les récompenses judicieuses de leurs services et de leurs libres conseils. Son ancien précepteur Kasim-Pacha, quatrième vizir, ayant demandé le repos nécessaire à sa vieillesse, Soliman lui assigna un revenu de quatre mille ducats d'or, éleva son fils au rang de beg, et lui fit présent du palais et du jardin qu'il avait habités à Magnésie pendant qu'il lui donnait des leçons de gouvernement et de politique.

V

Maître de Belgrade, cette dernière citadelle avancée des Bulgares sur son territoire d'Europe, il ne lui restait qu'à affranchir ses mers d'Asie de la terreur que l'île de Rhodes, toujours armée et menaçante, inspirait à ses possessions maritimes. Un regard de sa politique sur l'Occident lui garantissait l'immobilité et peut-être l'indifférence de la chrétienté. Le pape Léon X luttait contre le moine allemand Luther, qui détachait des lambeaux d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de France, du centre catholique romain. Le roi des Hongrois, Louis II, se débattait contre la nature éternellement anarchique de son aristocratie de Pologne et de Hongrie; Charles-Quint et François I^{er}, tour à tour vainqueurs et vaincus, se préparaient à faire de l'Europe un champ de bataille. L'Angleterre suivant son roi dans le schisme, allait démembrer en un jour trois royaumes de la catholicité; la croisade de la monarchie universelle formée par l'Allemagne, les Pays-Bas, la Franche-Comté, la Belgique, l'Espagne, les Indes occidentales, récemment découvertes, préoccupait plus le monde chrétien que les croisades pour le sépulcre du Christ à Jérusalem. Les chevaliers de Rhodes, abandonnés à eux-mêmes comme un poste avancé sur l'islamisme, pouvaient être impunément attaqués en Orient sans qu'un bras s'élevât pour leur cause en Occident. Soliman, parfaitement informé par ses ambassadeurs des dispositions des cours, comprit que l'heure avait sonné pour lui de venger sur Rhodes la grande humiliation de Mahomet II.

Mais plus loyal que Mahomet II, il écrivit au grand maître de l'ordre pour lui demander la cession de l'île, nécessaire à la sûreté de ses propres États. Il lui jurait, par le Coran, de respecter la liberté et les propriétés de l'Ordre, et de permettre

aux chevaliers de transporter leurs trésors, leurs vaisseaux et leur institution religieuse dans un site moins injurieux à la puissance des Ottomans en Asie. Les institutions et l'honneur défendaient à l'Ordre de Jérusalem de négocier, même la paix, à plus forte raison la honte avec les musulmans. Au retour de l'ambassadeur, Soliman, à qui Piri-Pacha avait construit une marine, donna le commandement de la flotte et de l'armée d'expédition à son troisième vizir Mustafa-Pacha. Cette flotte, de trois cents voiles, portait douze mille combattants.

Pendant qu'elle appareillait pour sortir des Dardanelles et pour contourner les caps qui s'avancent dans la mer de l'Archipel, depuis le cap Sygée jusqu'au cap Crio (Cnide), d'où Rhodes apparaît sur les flots, Soliman lui-même s'avancait à travers toute la largeur de l'Anatolie jusqu'au rivage du golfe de Marmoritza. Une mer de quatre lieues de traversée sépare seulement le golfe de Marmoritza de l'île de Rhodes. C'est dans ce même golfe, autrefois nommé l'anse de Phiscus, qu'Alexandre atteignit les Perses de Darius, et que les Anglais cinglèrent, au printemps de 1801, pour voguer avec une armée de débarquement en Égypte, pour arracher le Nil aux Français.

Aussitôt que la flotte de Mustafa-Pacha eut débarqué ses douze mille janissaires dans une anse ouverte de l'île de Rhodes, les trois cents navires, déchargés de leurs troupes, de leurs canons et de leurs vivres, repartirent à la vue des chevaliers vers le golfe de Marmoritza, et transportèrent le même jour le sultan et ses cent mille combattants sur les plages de l'île. C'était le 28 juillet 1522, anniversaire du jour où Soliman, l'année précédente, avait donné le premier assaut à Belgrade. Cent pièces de canon de siège et les douze colosses de bronze qui avaient ouvert la brèche dans les tours de Constantinople sous Mahomet II, commencèrent à lancer contre les fortifications de Rhodes des boulets de douze palmes de circonférence. Ces rochers de métal dont on voit encore les stigmates sur les murs de Rhodes, attestent par leur masse la réalité de cette fabuleuse artillerie. L'île investie par cent douze mille combattants, par trente mille matelots, par trois cents navires et par la multitude d'esclaves qui suivait une si nombreuse armée, s'était retirée tout entière dans la ville. Quarante-cinq mille habitants des campagnes avec leurs familles, leurs troupeaux, leurs provisions, leurs outils d'agriculture, abrités sous les voûtes des portes, dans les églises, dans les casernes, attendaient leur salut de l'intrépidité des chevaliers et de l'impugnabilité de leurs bastions.

-VI-

Le grand maître était Villiers de L'Île-Adam, un de ces hommes qui transforment les choses humaines, et qui s'élèvent tellement au-dessus de la fortune par leur caractère qu'ils forcent même les révers à servir de relief à leur mémoire. L'Île-Adam était Français comme d'Aubusson; aussi brave, mais plus vertueux que le sauveur de Rhodes, les perfidies de la politique ne souillaient en lui ni l'héroïsme du soldat, ni la foi du religieux. Il n'avait eu au titre de grand maître qui venait de lui être conféré, d'autre candidature que la vénération de ses frères. Absent de Rhodes pendant son élection, le danger de l'Ordre fit taire l'envie. On l'appela parce qu'il parut nécessaire. Un seul chevalier portugais, le chancelier de l'Ordre, d'Amaral, protesta par une odieuse rivalité d'ambition contre le choix des chevaliers. La déception et l'envie lui arrachèrent une de ces paroles qui entr'ouvrent les abîmes du cœur humain et qui sont les présages des châtimens tragiques. „Si Rhodes doit être gouvernée „par L'Île-Adam, s'écria-t-il devant quelques confidens de sa „haine, j'aime autant qu'elle devienne esclave des Ottomans.“ On assure, mais rien n'atteste le crime, que d'Amaral, aussitôt après l'élection de son rival, rendit la liberté à un de ses esclaves turcs, et le chargea d'une lettre dans laquelle il indiquait à Soliman l'heure opportune et les moyens certains pour attaquer l'île; on ajoute que, sous prétexte de revenir apporter sa rançon au grand chancelier, l'esclave rapporta au traître le prix de la trahison.

Quoi qu'il en soit, L'Île-Adam averti des périls de Rhodes, se hâta de partir de Marseille avec une poignée de chevaliers français pour venir combattre ou mourir au poste que ses frères lui avaient assigné. La fortune assaillit sa traversée de présages funèbres: le feu consuma la galère qui le portait entre Marseille et la Sicile; il n'atteignit Messine que sur un débris. Sorti du port de Messine sur une autre galère, la foudre y tomba pendant une tempête, et fondit la lame de son sabre dans le fourreau. Ces augures contristaient sans l'émouvoir cette âme intrépide qui n'acceptait pour présage divin que son devoir.

A peine débarqué dans l'île, il employa à fortifier la ville les talens d'un ingénieur italien de Brescia, nommé Martin Engui. Martin Engui était le Vauban du siècle; il en avait le génie et la vertu. Rhodes, par ses travaux, devint en peu de mois la citadelle presque inabordable de la chrétienté sur les mers d'O-

rient. Une troisième enceinte de murailles recouvrit comme d'une triple cuirasse les deux enceintes surmontées de tours épaisses et précédées de fossés profonds, véritables abîmes creusés au ciseau dans le roc, devant lesquels avait échoué Mahomet II. Les deux ports se fermèrent par des môles plus avancés l'un vers l'autre dans la mer, et ces quatre môles portant comme autant de promontoires leurs châteaux et leurs batteries, se hérissèrent de canons d'un calibre presque égal aux boulets des Turcs. Des chaînes de fer aux anneaux énormes, tendues d'un promontoire à l'autre et rivées à des masses de granit, prévirent même les surprises nocturnes des brûlots qui pouvaient tenter d'incendier les galères. Cinq bastions principaux aux cinq angles de la circonférence de Rhodes, devinrent autant de citadelles indépendantes l'une de l'autre, confiées par L'Ile-Adam aux chevaliers des cinq provinces, responsables de leur défense et animés de l'émulation de chacun à leur nation. Une armée mobile de secours pour voler aux brèches les plus menacées fut confiée au commandement du plus renommé des héros de l'Ordre, le chevalier de Grolée, né dans les montagnes du Dauphiné, terre de chevaliers où naquit Bayard. Six mille chevaliers ou soldats exercés aux armes, dont la guerre était le métier, dont la mort était le martyre, composèrent cette armée de secours à qui le diamètre borné de la ville permettait de faire face à la fois à tous les points de la circonférence.

Telle était la défense de Rhodes, quand Soliman investit la place par terre et par mer. Les tempêtes mêmes ne pouvaient rompre le cercle de fer et de feux dans lequel il allait resserrer la ville des chevaliers, car, indépendamment des anses de l'île où les navires des Turcs jetaient l'ancre dans les calmes, la rade voisine de Marmoritza en face, et les rochers de Macri qui enveloppent une anse inaccessible aux grandes vagues, leur prétaient pour les gros temps un abri rapproché et sûr d'où ils observaient encore de l'oeil l'étroit canal entre Rhodes et la Lycie.

VII

Soliman, après avoir fait jeter l'ancre à ses trois cents vaisseaux et couvert les collines de Rhodes de sa nuée de tentes, envoya un dernier message au grand maître pour lui offrir des conditions de paix avant de foudroyer la place. „Regarde et ré-
„fléchis, disait ce message à L'Ile-Adam; si tu n'acceptes pas
„ce que je te propose, je jure par le Coran que je réduirai ta

capitale au niveau de l'herbe qui croît au pied de tes murailles. " Ni la religion, ni l'héroïsme, ni l'honneur ne permettaient à L'Ile-Adam de livrer la patrie de son Ordre aux Ottomans. Elle devait être son tombeau. Le siège fut ouvert par le feu de trois cents pièces de canon tonnant jour et nuit sur la ville. Les chevaliers y répondirent par un feu égal mais couvert, qui écarta pendant trente jours du pied des bastions les échelles des assaillants. Pendant ce tonnerre réciproque des batteries qui faisait bouillonner, disent les historiens oculaires, le canal de Lycie, et écrouler les rochers glissants du Taurus, les dix mille mineurs arméniens creusaient à l'insu des assiégés des souterrains immenses jusque sous les fondations des bastions. Le trentième jour du siège, pendant que les chevaliers en prière assistaient avec le grand maître au saint sacrifice dans la cathédrale dédiée à saint Jean, une commotion semblable à un tremblement de terre ébranla les voûtes de l'édifice et suspendit sur les lèvres des prêtres les chants sacrés par un cri de terreur. C'était le bastion d'Angleterre qui s'écroulait par son flanc extérieur dans le gouffre de feu creusé par les mineurs sous ses fondements. L'Ile-Adam à genoux, se leva avec l'intrépide élan d'un homme que le péril anime au lieu de l'abattre. „Deus in adjutorium meum intende," s'écria-t-il en préférant un verset des psaumes que la discipline de sa profession l'obligeait à réciter tous les jours, „que mon Dieu me soit en aide!" et; se jetant l'épée à la main hors du temple: „Courons à la brèche," dit-il aux chevaliers, c'est le sacrifice de sang que cette heure veut de nous." Il vole à la poussière du bastion écroulé, saisit une pique, lutte corps à corps avec les débris contre les Azabs qui escaladent les décombres, en renverse dix de sa main dans la mine ouverte, donne le temps au chevalier de Grèce d'accourir avec ses six mille vétérans ralliés dans les églises, et refoule les Turcs jusqu'an pied de leurs batteries.

VIII

Ces mines, ces assauts, ces exploits, ces fortunes diverses d'un siège obstiné se renouvelèrent à toutes les heures du jour et de la nuit jusqu'au 24 septembre. Soliman commençait à craindre l'échec de Mahomet II. Il convoqua tous ses vizirs à un divan de guerre sous sa tente. Piri-Pacha, dont le génie était l'audace, lui montra du geste la place étroite qu'occupait la ville sur les flancs de l'île et l'immense superficie de tentes, de soldats, de navires qui couvrait les collines et les flots: „Tant

„que nous égaliserons malhabilement, dit-il aux généraux qui „comman daient le siège, les forces des assiégés aux nôtres, en „n'attaquant qu'un point de la circonférence à la fois, nous „laisserons la supériorité à ces hommes qui combattent couverts „par des retranchements à nombre égal contre des hommes qui „combattent sans autre abri que leurs sabres! Profitons de l'im „mense supériorité de nombre de nos soldats, et donnons un „assaut général au lieu de ces assauts partiels où se consu „ment le temps et l'armée.“

L'assaut général fut ordonné pour le lendemain. Soliman, pour que son regard embrassât d'un coup d'oeil les attaques des cinq bastions, et pour que le sultan parût partout présent à ses troupes, fit construire pendant la nuit une plate-forme en bois sur un manelon avancé de la colline Saint-Etienne; et assista de là visible à tous et voyant tout, à l'escalade de ses cent vingt mille soldats sur les murs déjà changés en monceaux de débris. Sept fois les Turcs parurent à la crête des murailles, sept fois le sultan, à travers la fumée des canons et les éclairs du sabre, vit rouler leurs cadavres dans les fossés. Le carnage inonda de sang les deux revers des murs; des milliers de Turcs vinrent expirer dans l'intérieur des fortifications, des milliers de chrétiens moururent en les refoulant dans le fossé. La nuit et la lassitude les séparèrent sans que lés uns eussent avancé, les autres reculé d'un pas. L'Ile-Adam avait combattu partout à la fois; son sang avait taché l'étendard de l'Ordre qu'il avait arraché deux fois à Grolée pour rallier les chevaliers à ce signe suprême de la religion et de l'honneur. On le rapporta vainqueur, mais blessé sur une litière de piques à son palais. Sept cents chevaliers et trois mille soldats étaient ensevelis dans leur triomphe. Les paysans de l'île, les vieillards, les enfants, les femmes même avaient combattu dans cette longue mêlée d'un jour. On pleura surtout une jeune Grecque, d'un courage féroce égal à sa beauté, dont le cadavre étendu, les bras ouverts autour d'un autre cadavre, obstruait la voûte de la porte Saint-Nicolas; c'était le corps sanglant d'une jeune fille de l'île de Cos, maîtresse d'un jeune chevalier de la province d'Auvergne. Ayant vu tomber du pied de la muraille où elle assistait au combat l'amant qu'elle suivait des yeux et du cœur dans la fumée au-dessus de sa tête, elle était rentrée folle de douleur dans sa chambre, avait étranglé de ses mains deux jumelles au berceau, fruits de son amour, pour les soustraire à l'esclavage des Turcs qu'elle croyait déjà maîtres de Rhodes; puis, se revêtant d'un uniforme de l'Ordre et des armes de son amant, elle avait couru

combattre et mourir sur son corps à la brèche. Les Rhodiens réunirent dans le même tombeau le chevalier, la fille de Cos et les deux enfants.

Quinze mille Turcs comblaient de cadavres le fossé de Saint-Damien.

IX

Soliman, qui ne pouvait accuser l'intrépidité de ses soldats, accusa l'impéritie de ses généraux, mais il ne les punit pas de leurs revers. En juge indulgent et équitable, il se contenta de gourmander Ayas-Beg, béglerbeg de l'armée d'Europe, d'envoyer le séraskier Ahmed-Pacha en Egypte, et de remplacer le capitain-pacha ou grand amiral Mustafa-Pacha par Behrap-Beg. Ces nouveaux généraux multiplièrent en vain les assauts contre tous les bastions des différentes nations ou langues de l'Ordre; ils trouvèrent partout des héros.

Quatre-vingt mille Turcs avaient péri en trois mois sous les murs de Rhodes ou par le feu ou par le fer ou par les maladies que l'infection des cadavres répandait dans l'air de l'automne. Mais Soliman avait la conscience de sa volonté et les ressources d'un empire. Les vallées de la Lycie qui débouchent de l'intérieur de l'Anatolie dans le golfe de Marmoritza, lui versaient sans cesse de nouveaux renforts, ses flottes de nouveaux approvisionnements. Aucun prix d'or, de temps ou de sang n'était à ses yeux au-dessus de Rhodes. Il voulait dater son règne de l'affranchissement de l'Archipel, comme il l'avait daté de l'affranchissement du Danube. Il n'ignorait pas l'épuisement de la ville. On assure que le grand chancelier d'Amaral l'instruisait par des lettres lancées à la pointe d'une flèche du haut d'une tour du port, pendant la nuit, des extrémités auxquelles L'Ile-Adam était réduit avec les faibles restes de ses combattants. Les chevaliers prêtèrent crédit à ces rumeurs populaires motivées par l'animosité connue du grand chancelier contre le grand maître, et par l'odieux propos que d'Amaral avait proféré après l'élection de L'Ile-Adam. Les aveux arrachés par les tortures à un serviteur portugais d'Amaral, nommé Dyez, confirmèrent trop légèrement ces soupçons. D'Amaral arrêté et accusé s'indigna en vain de ce que la déposition d'un serviteur lâche ou perfide obtenue par les supplices, prévalait sur les quarante années de fidélité et de services à son Ordre, à sa religion, à son honneur. Il fut décapité par jugement du conseil, et mourut en niant le crime. Les Corps dans les revers ont besoin de rejeter le malheur sur

la trahison. Le grand chancelier était un envieux, son Ordre en fit un traître. Sa mort ne put retarder d'un jour la chute de l'île. Les quarante mille réfugiés grecs emprisonnés depuis quatre mois dans les murs d'une ville qui s'élevait sur eux et qui allait les livrer à l'esclavage ou au glaive des Turcs, murmuraient contre l'obstination des chevaliers, et imploraient une capitulation qui sauvât du moins leur vie et leur liberté de la vengeance de Soliman. Ils conspiraient ouvertement contre les oppresseurs de l'île qui jouaient le sang de leurs sujets grecs contre un vain honneur de corps, vaine compensation à leur prochain asservissement. Ils se montraient du geste sur l'Archipel voisin et sur la côte de Cilicie des villes grecques soumises au joug des Turcs, et jouissant sous cette domination tolérante de leurs biens, de leur religion, de leurs mœurs, de leur commerce. Le parti grec et le parti de l'Ordre se combattaient à main armée dans les murs pendant que les Turcs donnaient l'assaut aux fortifications.

Soliman, informé de tout par les espions grecs, résolut de s'ouvrir à tout prix une large route au cœur de la ville. Il accumula, en une seule batterie de quarante pièces de canon, les énormes bouches à feu de Mahomet II disséminées jusque-là sur différents bastions de la place. Un feu continu vomissant des blocs de marbre et de plomb, pulvérisa et aplanit enfin une brèche inabordable aux assiégés dans les murs. Un torrent de boulets et de bombes roulait sans interruption à travers cette brèche depuis les hauteurs de la ville jusqu'au port. La ville traversée de part en part ne pouvait rejoindre ses lambeaux sous cette perpétuelle pluie de mort. Soliman, pour joindre la persuasion à la terreur, fit élever, le 10 décembre, un étendard blanc sur sa tente. Le feu cessa; deux parlementaires turcs s'avancèrent en élevant dans leurs mains une lettre décorée du chiffre en or du sultan. Des conférences s'ouvrirent et, le 22 décembre, des muezziens appelèrent; en signe de conquête de l'islamisme, les croyants à la prière du haut du clocher de la cathédrale de Saint-Jean, changée en minaret, pendant que la musique turque exécutait ses fanfares au sommet de la tour de Saint-Nicolas.

X

Soliman cependant avait retiré son armée à quelque distance de la ville pour éviter le pillage et pour laisser aux chevaliers et au peuple de Rhodes le temps d'évacuer honorablement la

ville si héroïquement défendue. Le séraskier Ahmed-Pacha vint, en son nom, inviter Villiers de L'Île-Adam à une conférence sous la tente. Le grand maître, confiant dans la parole du vainqueur, s'y rendit accompagné d'un chevalier de chaque langue pour être ses témoins devant l'Ordre tout entier. Le vieux guerrier attendit longtemps en plein air comme un suppliant, exposé au vent et à la neige devant la tente de Soliman, que le divan rassemblé en ce moment eût fini ses délibérations. Le sultan, informé de ce défaut de respect à la vieillesse, au rang et au malheur, se hâta de lui envoyer un caftan et une pelisse d'honneur, et de le faire introduire en sa présence avec tous les égards de souverain. Il le complimenta sur son courage et sur sa vertu, dignes, lui dit-il, des plus grands hommes de guerre dont il avait lu les exploits dans les histoires. Il félicita les chrétiens d'avoir des héros tels que lui. „Si j'avais des serviteurs aussi vaillants que toi, ajouta-t-il, je les estimerais à plus haut prix qu'un de mes royaumes.“

Villiers de L'Île-Adam portait sur sa physionomie la douleur et l'humiliation d'un vaincu. „Console-toi, lui dit le sultan, c'est le sort des souverains et des guerriers comme nous de conquérir et de perdre tour à tour, au gré de la fortune, des villes et des provinces.“ Il accorda au grand maître et aux chevaliers toutes les conditions de sûreté et d'honneur dans leur retraite compatibles avec la victoire. L'Île-Adam rentra dans la ville aussi admiré des vainqueurs que des vaincus. Le jour suivant, Soliman, vêtu en simple askindji et suivi seulement de deux de ses pages vêtus comme lui, monta à cheval et vint visiter, sous la garantie de la trêve, les ruines de la ville qu'il allait enfin posséder. Il entra, à l'heure du repas des chevaliers, dans le palais du grand maître et dans la salle où ces moines guerriers mangeaient en commun. Il fit demander à voir L'Île-Adam par un de ses pages qui parlait grec. L'Île-Adam reconnaissant le sultan le reçut en hôte et non en souverain. Le jeune homme et le vieillard s'entretenirent longtemps sur la terrasse du palais d'où l'on domine la ville, la mer et l'Asie Mineure, enceinte comme un jardin par les cimes neigeuses des montagnes de Cilicie. Le sultan, pénétré d'estime pour le héros de Rhodes, lui proposa de lui-même un plus long délai et des conditions plus douces pour l'évacuation de l'île. Le grand maître lui offrit en présent quatre magnifiques coupes d'or ciselées et enrichies de topazes qui décoraient le trésor de l'Ordre. Soliman s'attendrit jusqu'aux larmes en contemplant les préparatifs d'éternel exil que la victoire et la capitulation imposaient

aux vieux officiers de Rhodes dont cette île était devenue la patrie. „Ce n'est pas sans douleur et sans honte, dit-il en remon-
„tant à cheval, à ses pages, que je force ce vénérable chrétien
„à abandonner en cheveux blancs sa maison et ses biens.“

XI

L'Ile-Adam, pour voiler au jour la pudeur et les larmes du départ, s'embarqua dans la nuit sur les galères de l'Ordre et sur des navires grecs prêtés par Soliman avec cinq mille habitants de l'île, chevaliers ou familles de l'île attachés à l'Ordre et qui préféraient suivre sa fortune à la résidence dans une contrée soumise désormais aux musulmans.

Le soleil en se levant éclaira cette flotte cinglant encore sur les falaises orientales de l'île. Les ruines et les collines étaient couvertes de ceux qui restaient et qui levaient les bras au ciel, implorant la protection de Dieu pour leurs compatriotes. De longs et tristes adieux leur répondaient du pont des galères par cinq mille voix éclatant en sanglots à la vue des murs et des sites dont cet exil déracinait les cœurs. Soliman lui-même en fut attendri. La mer, soulevée par les tempêtes d'hiver, ajoutait à la tristesse du spectacle. Les navires de L'Ile-Adam, balotés par les vagues, errèrent d'accueil en accueil à travers l'Archipel pendant vingt-deux jours avant d'atteindre un à un la côte vénitienne de l'île de Candie. Villiers de L'Ile-Adam y débarqua avec sa colonie d'expatriés, et, les passant en revue sur la plage, pleura avec eux la patrie perdue. Il passa l'hiver à Candie dans l'hospitalité ombrageuse et dure des Vénitiens. Les rois d'Europe, indifférents à la décadence de ce monastère souverain de guerriers qui désormais embarrassait plus qu'il ne servait leur politique, restèrent sourds aux plaintes des chevaliers. Le roi d'Espagne, plus docile aux instances de Rome, finit par leur accorder l'île de Malte, alors aride et dépeuplée, comme un avant-poste, non plus contre l'Asie, mais contre l'Afrique. Ils y portèrent l'esprit féodal, monastique et aristocratique, génie suranné d'une institution née d'une autre époque et qui ne pouvait se conserver que dans une île. Villiers de L'Ile-Adam, en abordant ce rocher aride sans autre horizon que les flots entre l'Afrique et l'Espagne, regretta amèrement les collines, les ombres, les eaux; les perspectives majestueuses de Rhodes. Les richesses de l'Ordre encore intactes sur le continent réédifièrent en peu d'années une ville, des ports et des arsenaux inexpugnables sur les rochers de Malte; mais l'éloignement de la côte

d'Asie, l'oisiveté, l'opulence, la décadence de l'esprit religieux, la licence des mœurs dans une jeunesse militaire qui avait les règles sans avoir la foi d'une institution monastique, l'ambition, l'intrigue, les rivalités de nation, l'anarchie, dépravèrent rapidement ce couvent de nobles et de soldats, vestige posthume des croisades destiné à périr par la main même des chrétiens.

Le héros de Rhodes, L'Ile-Adam, témoin déjà à Malte de cette corruption de l'institution dont il avait illustré la chute, mourut de douleur plus que de vieillesse, en contemplant les vices, les désordres et les insubordinations de cette anarchie militaire que le fanatisme même ne sanctifiait plus; mais le nom et les vertus de ce grand homme prolongèrent les destinées de l'Ordre par l'immortalité de son nom.

XII

Rhodes, tombée, entraîna la chute de toutes les îles voisines dans l'archipel grec qui dépendaient des chevaliers, Cos, Léros, Kalymna, Nisyros, Chalcis, Limonia, Téos, Symé. Les femmes grecques de l'île de Symé étaient célèbres comme plongeuses pour arracher les éponges et le corail au lit de la mer. Soliman, qui les avait employées pendant le siège à nouer des câbles sous l'eau aux anneaux des rochers pour approcher ses machines de guerre des murailles, leur accorda le privilège de porter des turbans de mousseline blanche, privilège réservé jusque-là aux femmes musulmanes. Il avait commencé pendant le siège à construire une nouvelle ville à Rhodes, dans une vallée plus large et plus fertile, sur l'emplacement de la Rhodes antique, appelée *la vallée des hyacinthes*. Les traces de ces constructions ottomanes mêlées aux ruines de marbre et aux piédestaux des statues des nymphes sous des bois d'orangers, jonchent encore le sol où Soliman élevait son kiosk. Mais, aussitôt après l'évacuation de l'île par les chevaliers, Soliman fit relever les remparts de la ville conquise, profitant des immenses travaux des chrétiens pour défendre à jamais l'île contre leur retour. Les palais du grand maître et des chevaliers demeurés à demi renversés par les bombes dans la ville haute et mêlés aux mosquées, aux casernes, aux minarets des nouveaux conquérants, restèrent comme les monuments d'un champ de bataille entre deux races qui avaient bouleversé la terre, la mer et les rochers dans leur lutte.

Soliman, après un mois de séjour dans sa conquête, laissa une partie de l'armée à Rhodes pour la rebâtir, et reentra à Con-

stantinople avec le renom d'un prince deux fois conquérant en moins de deux ans de règne. Son triomphe rappela dans l'hippodrome les triomphes des empereurs grecs à Byzance plus que les sauvages triomphes des Tartares. Son génie était déjà plus européen qu'asiatique. Sa politique et son cœur lui faisaient méditer en silence un changement complet de vizirs plus conformes par leurs idées et par leurs mœurs à son génie que les grossiers vizirs formés dans les camps de son père. Il avait ménagé ces soldats parvenus au divan par leur popularité dans la soldatesque, tant qu'il n'avait pas encore conquis lui-même cette renommée militaire, chère à un peuple de conquérants. Mais maintenant que Belgrade et Rhodes, apportées par lui en présent à l'empire, égalaient presque aux yeux des Ottomans le don de Constantinople par Mahomet II, il pouvait secouer le joug de son divan et régner, non plus en protégé, mais en maître de ses armées. Il cherchait autour de lui un grand vizir selon son génie. Le hasard et l'amitié lui en avaient préparé un, à la fois selon sa politique et selon son cœur. Il sut le pressentir, il jouit de l'aimer, il va l'élever au rang que semblait lui avoir prédestiné la nature.

XIII

L'histoire d'Ibrahim, favori de Soliman II, est un de ces récits vulgaires dans les mœurs de l'Orient où l'Occident croirait lire les chimères des fables. Ibrahim était fils d'un pauvre pêcheur grec de Parga, sur la côte dalmate de l'Adriatique. Surpris un jour dans la barque de son père par des pirates turcomans de la Cilicie, l'enfant, d'une beauté accomplie, fut vendu comme esclave, à Smyrne, à une femme veuve et riche de la vallée de Magnésie, pour soigner ses jardins. Les grâces et l'intelligence de l'enfant qui flattaient l'orgueil de cette veuve lui firent donner des soins maternels à son éducation. Elle lui fit enseigner par les maîtres les plus renommés de Magnésie le Coran, les langues, l'éloquence, la poésie, la musique surtout, que les habitants voluptueux de l'Ionie préféraient à tous les arts. Soit qu'elle méditât de l'adopter un jour comme un fils, soit qu'elle voulût profiter des talents de son esclave pour le louer ou pour le vendre à grand prix à quelque famille puissante de Magnésie, elle le revêtait des plus riches costumes. Elle affichait les dons qu'il avait reçus de la nature et de l'éducation. Elle étalait sa beauté dans les lieux publics, en se faisant suivre avec

ostentation par cet adolescent. Les hommes et les femmes lui enviaient ce bel esclave.

C'était le temps où le jeune Soliman, relégué par son père dans son gouvernement, habitait Magnésie. Un jour, en chassant à cheval dans les prairies de la vallée, Soliman entendit au bord d'un ruisseau les sons délicieux d'une flûte, qui retentissaient à travers les platanes à ses oreilles, et qui attestaient dans le joueur de flûte un art ou un génie étranges pour un simple berger. Il s'approcha; il vit Ibrahim, il fut charmé de sa figure, de ses réponses, de son talent pour la musique; il acheta avec la prodigalité d'un héritier du trône le jeune esclave; il l'admit dans le sérail, lui donna la liberté, s'enivra du son de son instrument, s'étonna de sa science, de son intelligence, de son aptitude à tous les exercices de l'esprit et du corps, perfectionna ses talents par les leçons de ses propres maîtres, goûta de plus en plus ses entretiens et fit de lui le compagnon favori de ses études et de ses délassements. D'esclave d'une pauvre femme de village, Ibrahim à vingt ans était devenu l'ami du futur sultan d'un empire. Sa modestie et sa fidélité justifiaient cette faveur passionnée de son maître.

À la mort de Sélim I^{er}, Soliman amena son jeune favori à Constantinople, au Danube, à Rhodes pour le former à la fois à la guerre, au gouvernement, à la politique, sans lui donner encore d'autres fonctions que celle de confident et d'ami.

Ibrahim, doué de cette aptitude prompte et universelle des jeunes Grecs de la Dalmatie, grandissait de science, de courage et de génie avec sa fortune. Il pensait, combattait, administrait secrètement avec le sultan. Son intimité modeste ne permettait pas aux vizirs de porter envie à un joueur de flûte. Ils ne voyaient jusque-là dans ce jeune homme qu'un instrument des plaisirs de son maître.

XIV

Cependant Soliman avait résolu d'affranchir l'État de l'ignoble gouvernement de ces chefs de la soldatesque que son père avait introduits des camps dans le sérail. Il voulait gouverner par lui-même, et les mœurs ottomanes n'admettaient pas le gouvernement personnel du sultan. Il cherchait un vizir qui gouvernât l'empire sous son nom. Il profita d'une rivalité entre le grand vizir Piri-Pacha et Ahmed-Pacha qui agitait le divan, pour destituer Piri, et pour éloigner Ahmed en l'envoyant gouverner l'Égypte. Le jeune Ibrahim fut nommé grand vizir à l'étonne-

ment et à la confusion de tous les vieux compagnons de guerre de Mahomet II, et à l'applaudissement du peuple lassé de leur oppression et de leur turbulence. Piri-Pacha se retira avec dignité dans ses jardins du Bosphore, comblé d'honneurs et gratifié d'une pension de dix mille ducats. L'ambitieux Ahmed s'éloigna la vengeance dans le coeur, résolu à faire repentir son maître de la préférence donnée sur lui à un favori inconnu des camps.

À peine investi du gouvernement d'Égypte, Ahmed tenta de corrompre les janissaires du Caire, et à les entraîner à la trahison par l'appât de l'or et des dignités qu'une si riche province constituée en souveraineté indépendante sous lui assurerait à leur ambition. Ses insinuations n'ébranlèrent pas la vieille fidélité de ces troupes ottomanes. Il caressa alors les restes du parti des mameluks, ces anciens maîtres de l'Égypte, et leur promit de restaurer leur domination s'ils voulaient le reconnaître pour sultan d'Égypte et combattre sous lui les janissaires maîtres de la citadelle du Caire. Les mameluks accoururent en foule sous ses drapeaux. Dans un combat acharné sous les remparts de la citadelle, les janissaires vainqueurs repoussèrent Ahmed et tuèrent plus de quatre mille mameluks. Mais un ancien de ces Circassiens élevé dans cette citadelle et qui en connaissait les accès souterrains, ayant informé Ahmed de l'existence d'un égout mal comblé qui faisait communiquer jadis la forteresse avec la ville, Ahmed pénétra une nuit avec ses mameluks dans la place, surprit et égorga les six mille janissaires, et se proclama sultan d'Égypte sur les cadavres de ses compatriotes massacrés. Il s'entoura de vizirs, partagea les provinces entre ses complices, supplicia les gouverneurs envoyés par Soliman pour rappeler l'Égypte à la fidélité.

Toutefois la trahison renversa promptement ce que la trahison avait construit. Un des trois vizirs nommé par Ahmed pour gouverner sous lui le nouvel empire, nommé Mohammed-Beg, était resté dans l'âme secrètement dévoué à Soliman, et veillait comme la vengeance dans le divan même du traître. Par ses ordres une poignée de Turcs embusqués dans une maison du Caire attendait l'heure de surprendre et de frapper l'usurpateur. Mohammed-Beg leur donnait les avis et les signaux. Un jour qu'Ahmed était sorti de la citadelle avec une suite peu nombreuse pour prendre un bain dans les étuves de la ville, les janissaires affidés de Mohammed-Beg sortirent en armes de leur embuscade, assaillirent les gardes du sultan et forcèrent les portes du bain. Ahmed averti par le tumulte n'eut que le temps de s'échapper

par le toit, à demi rasé, de s'élancer nu sur un cheval et de se réfugier dans le château. Mais Mohammed-Beg en fit rouvrir les portes aux janissaires qui poursuivaient Ahmed. Il promit aux Turcs et aux Arabes le partage des dépouilles du traître pour les animer à l'assaut de la maison d'Ahmed. L'enceinte de la citadelle devint à sa voix un champ de bataille entre les partisans de l'usurpateur et les Turcs. Les mameluks jonchèrent le sol de leurs cadavres. Ahmed n'échappa à la mort que par la fuite. Suivi seulement de vingt mameluks à cheval, il traversa le Nil à la nage et se réfugia dans le désert chez un scheik arabe qui le livra à Mohammed-Beg. Sa tête fut envoyée à Constantinople. L'Égypte un moment soulevée reutra dans l'obéissance; Mohammed-Beg, récompensé de sa fidélité par Soliman, fut nommé intendant général des revenus du Nil sous le nouveau gouverneur d'Égypte Kasim-Beg.

XV

Soliman II resserra après ce triomphe les liens d'amitié qui l'unissaient à son jeune vizir Ibrahim, en donnant sa soeur pour épouse à son ministre. Une telle faveur était faite pour décourager l'envie. La magnificence des fêtes célébrées au sérail et dans la capitale à cette occasion ajouta à l'autorité du vizir le prestige de sa parenté avec le maître de l'empire. La description de ces fêtes atteste la splendeur à laquelle était parvenue en moins de trois siècles la cour des princes ottomans. Ayas-Pacha, second vizir, était chargé des fonctions de paranymphe ou de représentant de l'époux. Il vint en cortège au sérail inviter le sultan lui-même aux noces. Soliman accepta l'invitation et fit en termes magnifiques l'éloge de son ami devenu son beau-frère. Des présents dignes d'un roi de Perse remplirent les corbeilles de sa soeur. Pendant huit jours consécutifs des tables splendides reçurent tous les ordres de l'État et de l'armée. Le neuvième jour le sultan accompagna l'épouse au palais d'Ibrahim, suivi de toute sa cour civile, religieuse et militaire, entre *deux murs de soie et d'or* dont les maisons étaient tapissées dans les rues traversées par le cortège. Assis dans la salle du festin nuptial entre le muphti et le précepteur des princes, il ennoblit et sanctifia le repas par des conférences savantes tenues devant lui entre les docteurs, les lettrés, les poètes de ses académies. Les sorbets, boisson d'eau édulcorée et parfumée permise par la religion, lui étaient servis par le grand échanson avec une coupe creusée dans une seule turquoise ciselée et

bordée d'or, pierre précieuse unique de son espèce, passée de conquête en conquête des rois de Perse au trésor de Timour et des sultans.

Le dixième jour on promena dans les rues le trophée nuptial des Ottomans appelé *les palmes des noces*. Ces palmes artificielles, symbole de la force génératrice, affectent toutes les formes d'arbres et d'animaux de nature à éblouir par leur confus assemblage les regards des spectateurs. Leur masse et leur élévation prodigieuse sont un signe de la puissance des époux et un présage de la fécondité des mariages. On est souvent obligé d'élargir les rues et d'abattre les portes et les toits pour leur faire place. L'une de ces palmes au mariage d'Ibrahim était composée de soixante-quatre mille merveilles de la nature ou de l'art. Le palais construit par le favori sur l'hippodrome reçut pendant huit jours Soliman. C'est de là qu'il assista aux illuminations, aux luttes, aux réjouissances publiques et aux épithalamies récités par les poètes en l'honneur des jeunes époux.

Quatre mois après ces noces, le sultan envoya Ibrahim en Égypte avec une flotte de deux cents voiles qui portait une armée honorifique. Le but de ce voyage et de ce cortège, était de régler souverainement quelques questions de rivalité qui s'élevaient entre le gouverneur d'Égypte, Kasim-Pacha, et l'intendant général, Mohammed-Beg. Pour ajouter à la majesté de son grand vizir et de son favori par un acte qui semblait faire de lui un collègue à l'empire plus qu'un ministre, Soliman accompagna Ibrahim jusqu'aux îles des Princes. L'historien ottoman de ce règne, Djelalzadé, remarque que cette déférence presque obséquieuse d'un sultan faisant cortège à son vizir est unique dans l'histoire de l'Orient. Mais Soliman voulait gaudir ainsi aux yeux des peuples le prestige de sa propre autorité, en l'honorant lui-même dans l'ami qui en était le dépositaire. La nature et le rang l'avaient fait trop grand pour craindre les comparaisons et les rivalités avec ses serviteurs; il s'abandonnait à l'amitié, sûr de retrouver toujours la toute-puissance.

XVI

Le voyage d'Ibrahim dans l'Archipel, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, ne fut que le triomphe d'un proconsul qui portait avec lui l'ombre de son maître. Il pacifia les différends, il limita les attributions, il organisa avec une précoce sagesse la conquête; il fixa à quatre-vingt mille ducats par an le contingent de l'impôt d'Égypte au trésor de Constantinople. Le béglerbeg

de Syrie, Suleïman-Pacha, fut nommé par lui gouverneur d'Égypte à la place de Kasim. Son retour à Constantinople renouvela les pompes et les respects de son départ. Les janissaires allèrent au-devant de lui, comme pour l'entrée d'un sultan. Soliman II lui envoya, pour ajouter à la magnificence de son cortège, un cheval arabe couvert d'un équipement d'une valeur de deux cent mille ducats. Ibrahim offrit à son maître un turban enrichi de pierres précieuses d'une valeur égale. Le maître et l'esclave semblaient à dessein affecter l'égalité dans leurs dons.

XVII

Soliman, pendant l'absence de son grand vizir, avait assez montré qu'il prêtait de la force à son ministre, mais qu'il ne l'empruntait qu'à son caractère. Pendant un séjour qu'il avait fait à Andrinople pour se délasser dans l'exercice de la chasse, les janissaires de Constantinople, mal assouplis encore, s'étaient révoltés. Le prétexte de leur révolte était l'absence prolongée du jeune sultan qui consumait, disaient-ils, son temps dans les forêts de l'Hémus au lieu de présider aux soins de son gouvernement dans la capitale. Soulevés par ces murmures, et toujours avides des occasions de tumulte, ils avaient pillé le palais du grand vizir Ibrahim, d'Ayas-Pacha, du defterdar et le quartier des Juifs. La capitale consternée se demandait si elle allait revoir le temps de Sélim.

Soliman reçut la nouvelle de ces séditions et de ces pillages pendant qu'il chassait les cerfs dans la vallée de la Toundja voisine d'Andrinople. Sans rentrer dans la ville, il tourna la tête de son cheval vers Constantinople, et, suivi d'un petit nombre de ses familiers, il arriva avant d'être attendu au palais des *Eaux-Douces* d'Europe, kiosk de plaisance dans une vallée ombragée, à quelques pas du faubourg d'Aloub. Averti par les fugitifs de la ville et par les vociférations de cette soldatesque des nouveaux excès dont les janissaires consternaient en ce moment même la capitale, Soliman remonte à cheval, se précipite au milieu des factieux, les gourmande, les rappelle à la discipline, leur fait honte de leurs crimes, leur ordonne de rentrer dans leurs casernes et de déclarer leur instigateur. D'abord écouté, bientôt insulté, il est refoulé par la sédition toujours croissante jusqu'aux portes du sérail, où son cheval frappé par la hache d'un janissaire s'abat sous lui. Le sultan, sous la grêle de pierres et de flèches qui pleuvent sur sa tête,

se retourne, bande trois fois son arc, tue de trois flèches trois des janissaires les plus rapprochés du sérail; puis, s'armant de son sabre, il défend avec une poignée de hostandjis l'accès du sérail contre cette tourbe, et donne aux spahis le temps d'accourir au secours de leur maître. Les janissaires, étonnés d'une majesté si intrépide et couverts de l'imprécation de la capitale, tombent à ses pieds, fuient ou rentrent dans les casernes. Soliman y marche et les harangue, son sabre encore sanglant dans la main. Il pardonne aux soldats; il punit avec indulgence les chefs; il destitue Mustafa, l'aga des janissaires, suspect de faiblesse ou de complicité dans leurs excès. Tous rentrent dans l'ordre. Mais Soliman, convaincu par ce désordre que l'oisiveté de ces prétoriens est le perpétuel danger du trône, avait rappelé Ibrahim d'Égypte pour concerter avec son vizir une guerre prompte et populaire, diversion nécessaire à la turbulence de ses soldats.

Au retour d'Ibrahim, la guerre toujours sainte, nationale, populaire, c'est-à-dire la guerre de Perse, fut résolue. Jetons un regard sur cet empire depuis la défaite de Schah-Ismaël à Tauris.

XVIII

Ismaël-Schah, quoique maître encore de la Perse entière par la retraite de Sélim après son inutile victoire de Tauris, était mort de honte et de douleur à Ardebil. Son fils Tahmasp, âgé de dix ans, lui avait paisiblement succédé. Les Tartares ouzbegs avaient profité de la minorité de cet enfant pour envahir le Khorasan, province frontière et dominante de la monarchie persane. Le jeune Tahmasp, aguerri avant l'âge et secondé par les guerriers de son père, avait refoulé les Tartares. Il brûlait de venger sur les Turcs l'affront de la journée de Tauris et de reconquérir les bords de la Mésopotamie enclavés maintenant dans l'empire ottoman. Ses armées, lentement réformées et assouplies sous sa main par la gloire que leur jeune souverain leur avait reconquise, étaient prêtes pour une nouvelle lutte avec les Ottomans. Ainsi deux princes également jeunes et avides de gloire, l'un à Ispahan, l'autre à Constantinople, attendaient avec une impatience égale l'heure de se mesurer sur le champ de bataille de leurs pères.

„Si dans ta nature toute viciée par le schisme, écrivit Soliman à Tahmasp, il y avait un atome d'honneur, tu serais mort „depuis longtemps de honte comme ton père; mais tu as sur-

„vécu pour être l'objet de notre dédaigneuse pitié et pour
„trembler sous l'éternelle menace de mon sabre. Pourquoi
„n'as-tu pas envoyé d'ambassadeur à ma cour, vers laquelle
„afflue tout l'univers et qui peut être comparée au ciel, pour
„nous faire hommage de vassalité en se prosternant devant nos
„pieds? Ton délire et ton orgueil me décident à passer, si
„Dieu le veut, en Orient; je veux planter ma tente dans l'Iran,
„dans le Touran, à Samarcande, dans le Khorasan. Mes cam-
„pagnes victorieuses contre Belgrade et contre Rhodes, ces
„deux plus grandes forteresses de la terre habitée, et qui sont
„l'une et l'autre une merveille du monde, ont seules retardé
„jusqu'ici mon expédition en Perse. La maison des faux dieux
„en Occident est devenue par nos mains le temple de l'isla-
„misme; le siège de leurs idoles a été changé en mosquées des
„croyants; maintenant, prends garde: je dirige mes rênes victo-
„rieuses vers toi. Je te l'annonce, parce que c'est l'usage des
„héros de déclarer la guerre d'avance à l'ennemi. Reprends
„l'habit de moine de tes ancêtres, ôte la couronne de ta tête,
„accepte la condition de derviche, et cache-toi dans la retraite
„de ton humilité. Si tu veux venir mendier à ma porte un
„morceau de pain au nom de Dieu, je te le donnerai généreuse-
„ment; dans le cas contraire, lors même que tu t'ensevelirais
„sous la poussière comme une fourmi, ou que tu t'envolerais
„dans les airs comme un oiseau, je ne t'atteindrai pas moins.
„Réponds à ce firman, qui frappe comme le destin, et prends
„conseil des circonstances. Heureux celui qui suit la voix
„du salut!“

Cette lettre était une déclaration de guerre dans les termes moitié sauvages, moitié chevaleresques des princes d'Orient; mais les conseils du grand vizir Ibrahim décidèrent Soliman à vider d'abord quelques querelles de l'empire sur le Danube avec les Hongrois, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, ennemis plus rapprochés et plus inquiets de ses provinces d'Europe, avant de porter ses armées à cent cinquante jours de marche de Constantinople au coeur de la Perse. Ces conseils prévalurent dans l'esprit du sultan sur son désir de se mesurer avec Tahmasp. Sa jeunesse lui donnait la patience, cette vertu des desseins bien conçus. Les prétextes d'action sur le Danube ne lui manquaient pas. Ces prétextes n'étaient pas tous légitimes.

La veuve et l'enfant âgé de sept ans du dernier prince souverain de Valachie languissaient dans la captivité de Sélim à Constantinople. Les boyards ou seigneurs féodaux du pays,

indignés de cette exhérédation du fils de leur prince, avaient élu pour prince à sa place un moine de leur race nommé Radul. Les députés, que les boyards avaient envoyés à Sélim, pour faire sanctionner leur élection, avaient été étranglés comme des factieux. On avait couru aux armes. Le moine souverain, vaincu par le lieutenant de Sélim, Mohammed-Beg, avait imploré les secours du comte hongrois, Jean Zapolya, autre Huniade. Les Turcs, redoutant l'intervention de l'héroïque Zapolya, avaient feint de reconnaître aux boyards le droit d'élire leur prince. Trois cents cavaliers turcs avaient apporté au moine Radul l'investiture du sultan; mais, au moment où le moine tendait la main pour recevoir la lettre, le drapeau, le tambour et la masse d'armes, symboles de la souveraineté, le commissaire turc l'avait abattu à ses pieds d'un coup de la masse d'armes. Zapolya, au bruit de cette trahison, avait franchi avec ses Hongrois la frontière de Valachie et rétabli, après cinq victoires, un autre moine du même nom et de la même famille sur le trône des Valaques. Ce second moine Radul, mal consolidé en Valachie, avait traité avec Soliman; il était venu à Constantinople se livrer à la générosité du sultan. Soliman l'y avait retenu avec honneur. Il avait envoyé un autre boyard Wlad gouverner en son propre nom la Valachie. Bientôt il rappela Wlad et restitua la principauté tributaire à Radul.

Dans le même temps, un de ces belliqueux évêques souverains qui combattaient, gouvernaient et catéchisaient à la fois dans ces contrées barbares, Paul Tomori, avait humilié les Turcs par une victoire remportée sur Ferhad-Beg, général de Soliman en Syrie. La tête du général ottoman coupée par l'évêque, quarante drapeaux et une multitude d'esclaves avaient été envoyés par Tomori en hommage au roi des Hongrois. Frangipani, général de l'empereur Maximilien appelé d'Italie sur le Danube avec seize mille de ses soldats aguerris qui vendaient leur sang aux princes, avait également vaincu Kosrew-Pacha en Croatie. L'honneur du nom ottoman et la réparation de tant de revers appelaient une campagne décisive sur les frontières de l'empire. Soliman la conduisit lui-même; Ibrahim commandait sous lui. Leur gouvernement n'était qu'une seule pensée. Ces soins de l'empire au lieu de distraire leur amitié la concentraient dans une volonté et dans une action incessamment communes. Indépendamment des réunions quotidiennes du divan auxquelles Soliman assistait de la fenêtre grillée dominant dans la salle, les deux amis s'écrivaient à chaque heure

du jour et couchaient souvent dans la même chambre pour s'instruire jusque dans les intervalles du sommeil des affaires d'État. Soliman, rebuté par l'ignorance et la rusticité des guerriers, des vizirs, des courtisans de son père, ne trouvait que dans Ibrahim l'élégance d'esprit, les lumières de la conversation, les vues de la politique, qui le caractérisaient lui-même. Passionné pour la musique comme Saül, comme Marie Stuart d'Écosse, comme Charles II d'Espagne ou comme Frédéric de Prusse, le talent d'Ibrahim à jouer de la flûte ou de la viole était un attrait de plus qui l'attachait à son favori.

Les sons de ces instruments détendaient les soucis du trône.

XIX

Cent mille hommes et trois cents canons sortirent avec lui de Constantinople. Il laissa avec sécurité sa capitale aux mains d'un muphti éclairé et d'un Caïmacam, sorte de dictateur, dont la fidélité avait été éprouvée en Égypte. Le muphti était Kémal-Pacha Zadé; le Caïmacam Kasim, ancien gouverneur du Caire. C'était le 23 avril 1526, jour spécialement heureux pour les Ottomans, parce que c'est le jour où les chevaux des écuries du sultan sont envoyés tous les ans dans les champs fécondés par le printemps pour paître l'orge verte, et parce que ce jour était un lundi, jour où le prophète Mahomet entreprit les deux grands voyages de l'homme: la naissance et la mort.

Le journal de la vie des campagnes de Soliman, tenu sous ses yeux heure par heure pendant un long règne, permet à l'histoire de suivre pas à pas la marche du sultan. L'armée s'avança en une seule colonne jusqu'à Sophia. Une discipline sévère et inexorable enleva aux villes et aux campagnes de la Bulgarie tout dominage du passage des troupes. Soliman et Ibrahim vengeaient impitoyablement les paysans de la moindre oppression des soldats. Le sultan et le vizir se séparèrent à Sophia pour marcher eu deux colonnes sur Péterwardein, place forte de la Hongrie dans les plaines au delà du Danube. Péterwardein, entourée des cent mille hommes de Soliman et de cent mille autres auxiliaires qui l'avaient rejoint sur le Danube, tomba en douze jours devant Ibrahim. Le sultan y entra à travers une avenue de mille têtes coupées des Hongrois ses défenseurs. Il suivit de là le Danube et la Drave jusqu'à Essek. Deux cent mille Turcs y passèrent la Drave sur un pont construit par les ingénieurs de l'armée, et s'avancèrent lentement sur un sol marécageux jusqu'à Mohacz, nom obscur alors, il-

lustré depuis par le sang des deux races, qui s'y mêla dans la bataille. Les Hongrois fortifiés y attendaient les Turcs sur des collines plantées de vignes qui dominent les marais de Krasso. Le cri de guerre des Ottomans : Dieu le veut ! qui avait été le cri des croisés, car tous les peuples enrôlent Dieu dans leur cause, éclata de lui-même dans toute l'armée ottomane à la vue des Hongrois étagés sur les coteaux de Mohacz. C'était le 28 août 1526 à la fin du jour ; Ibrahim vêtu d'un simple costume de page du sérail, comme pour mieux s'effacer devant la majesté de son maître, vint plusieurs fois dans la nuit sous les tentes de Soliman concerter avec lui la bataille.

Au lever du soleil, Soliman couvert d'une cuirasse damasquinée d'argent et d'or, le front décoré d'un turban blanc surmonté de trois plumes de héron noir, se plaça sur une éminence d'où son regard embrassait les deux armées. Entouré de ses vizirs et de ses pachas, il distribua d'un mot à chacun les postes, les rôles, les ordres. Il savait que la victoire est dans la pensée plus que dans le bras du général. Ses triomphes dans ses deux premières campagnes donnaient à ses ordres l'autorité de l'expérience, du génie et de la fortune. Ses plus vieux lieutenants croyaient déjà en lui. Il fit assister à ce conseil de guerre non-seulement ses généraux, mais même des soldats vétérans choisis dans chaque corps, afin que la pensée de la bataille circulât par leurs bouches dans tous les rangs.

Après avoir promulgué et motivé rapidement ses dispositions, il se tourna en souriant vers un vieux janissaire nommé Altoudja qui, la cuirasse sur le dos, le casque sur la tête, son carquois sur l'épaule et son sabre à la main, assistait muet à la délibération. — „Voyons, dit-il au soldat, sais-tu quelque chose „de mieux ? As-tu un conseil à donner à ton padishah ? — „Oui, dit le vétéran, c'est de se battre à l'instant.“ Ce conseil parut la plus sûre des inspirations au sultan. „O mon Dieu, „s'écria-t-il en levant les mains au ciel et en laissant tomber „quelques larmes d'émotion de ses yeux, la force et la victoire „sont en toi seul ; viens en aide au peuple de ton Prophète.“ A ces mots répandus de bouche en bouche sur le front de l'armée, tous les cavaliers se précipitèrent de leurs chevaux en tenant la bride dans leurs dents ; il se prosternèrent dans la poussière en étendant les bras comme dans la prière ; puis ils remontèrent en selle et brandirent le sabre aux yeux du sultan. Par une prévision expérimentée de la fougue compacte et irrésistible des masses de la cavalerie hongroise, Soliman avait ordonné à ses soldats de s'ouvrir devant les charges de ces escadrons et

et de se refermer ensuite après leur passage pour éviter leur choc, et pour les étouffer entre leurs flancs. Dans ce dessein, il avait laissé vide un espace immense entre sa ligne de bataille et ses bagages et ses réserves, pour que la base de ses mouvements ne fût jamais atteinte et compromise par les irruptions soudaines de la cavalerie ennemie. Ibrahim le grand vizir commandait en tête l'armée d'Asie, Kosrew-Pacha l'armée d'Europe en seconde ligne, le sultan au milieu des janissaires comme un nuage recélant dans son sein la foudre, tenait la réserve sous sa main.

La bataille suivit comme d'instinct les phases que le génie de Soliman et d'Ibrahim lui avait d'avance tracées. La cavalerie hongroise, sous les ordres de l'évêque Tomori, franchit comme une vague irrésistible l'armée d'Asie qui s'ouvrit devant elle, et vint s'anéantir entre la première et la seconde armée des Ottomans. Le roi de Hongrie, Louis II, suivi de ses plus vaillants chevaliers et de sa réserve de cavalerie cuirassée fondit à son tour sur l'armée d'Asie et sur l'armée d'Europe, traversa ces deux lignes sous un nuage de flèches et sous une pluie de feu, et parvint jusqu'à l'éminence où le sultan l'attendait avec trente mille janissaires. Là des batteries de canons enchaînés se démasquèrent et creusèrent de larges vides dans les flancs de l'armée hongroise. Mais tout ce qui n'avait pas été renversé par la mitraille s'acharnait à l'assaut de l'éminence où brillait la cuirasse d'or de Soliman. Trente chevaliers du roi liés par le serment de mourir ensemble ou de prendre le sultan des Turcs parvinrent jusqu'au sommet du mamelon. Séparés de leur padischah par le tumulte de la mêlée, les janissaires repoussaient sur les flancs du mamelon les assauts du roi. Un groupe de pages et d'eunuques mouraient aux pieds du sultan pour couvrir son corps. Déjà les chevaliers touchaient sa cuirasse de la pointe de leurs lances, quand les janissaires rappelés par les cris des pages accoururent, et coupant par derrière les jarrets des chevaux hongrois abattirent les cavaliers dans le sang. Leurs têtes coupées furent le premier trophée de la victoire. Les lignes de l'armée d'Asie et d'Europe reformées et repliées par Ibrahim emprisonnèrent l'armée hongroise entre trois murailles de fer et de feu. Les décharges de l'artillerie la disséminaient en tronçons. Les uns mouraient en cherchant à fuir, les autres atteints par les janissaires dans leur fuite s'enfonçaient avec leurs chevaux dans la fange du marais. Le roi Louis y disparut sans qu'on pût jamais retrouver son corps même à la trace de son sang. Son casque d'acier mal trempé

avait été fendu, dirent ses pages, par un fer de lance; le sang inondait ses épaules; son cheval l'emportait presque inanimé vers le marais. L'eau croupissante du Danube fut son seul tombeau. C'était le second roi de Hongrie que l'ambition de ses nobles poussait pour son malheur dans une lutte inégale avec les Turcs depuis la fatale journée de Varna. C'était le second héros couronné dont les Turcs vainqueurs cherchaient en vain le corps parmi les cadavres sur le champ de bataille. Deux heures avaient suffi pour décider le sort des deux princes et des deux races. Le Danube roula pendant deux jours et deux nuits les corps des hommes et des chevaux qui s'étaient précipités dans le fleuve pour éviter le fer ou le feu des Turcs. La plaine et le marais avaient englouti le reste. La musique des deux armées ottomanes, groupée par Ibrahim à la fin du jour sur l'éminence où l'on avait dressé les tentes du sultan, répandait ses fanfares de victoire dans les ténèbres sur la plaine muette. Le lendemain le sultan à cheval avec Ibrahim parcourut lentement le champ de bataille, cherchant le corps du roi de Hongrie, consolant les blessés, félicitant ses soldats, et jouissant mais sans inhumanité de sa fortune. Il ordonna de construire un kiosk et de creuser un puits sur la place même où il avait échappé aux lances des Hongrois. Sa cuirasse bosselée et son casque brisé portaient les traces de leurs coups.

XX

Dans une parade militaire semblable à celles des rois de Perse ou d'Alexandre, Soliman assis sur un trône d'or sous une tente d'écarlate reçut le jour suivant les hommages de ses vizirs, de ses pachas, de ses généraux. Il attacha de sa propre main une aigrette de plumes de héron sur le turban du grand vizir. Une pyramide de quatre mille têtes de vaincus couronnée par la tête des barons, des chevaliers et des évêques tués dans le combat, s'élevait devant le seuil de sa tente. Trente mille cadavres de Hongrois furent ensevelis par ses ordres dans d'immenses tranchées creusées par les akindjis au bord du marais. L'incendie de Mohacz éclaira de ses flammes cette sépulture des héros de la Hongrie. Les prisonniers échappés au massacre des akindjis, furent réunis en convois pour aller peupler les vallées d'Asie. Les femmes, les enfants, les vieillards furent rendus à la liberté et laissés à leur patrie.

Soliman, désormais sans ennemis devant lui, s'avança jusqu'à Ofen qui ouvrit ses portes. Il traita cette capitale en sou-

verain paternel et non en conquérant. La vie, les biens, la religion, l'honneur des habitants furent protégés contre la férocité des soldats. Il ne voulut emporter d'autres dépouilles que les canons gigantesques fondus par l'ingénieur hongrois pour Mahomet II, les statues antiques d'airain d'Hercule, de Diane et d'Apollon, qui décorèrent l'hippodrome de Constantinople, et la bibliothèque savante d'Ofen. Un pont rapidement construit par ses ordres sur le Danube porta l'armée à Pesth. Il reçut dans cette capitale les députations des nobles hongrois. Il leur promit de reconnaître pour leur roi Jean Zapolya, candidat porté par eux au trône, et dont l'ambition et l'incapacité politique lui promettaient un feudataire sans danger pour l'empire.

Pendant qu'il reprenait avec l'élite de l'armée la route de Constantinople, ses corps détachés, abandonnés à la cupidité et à la férocité de leurs chefs, ravageaient, pillaient, martyrisaient, incendiaient les villes et les châteaux de la Hongrie. Des troupeaux d'esclaves enchaînés, et des milliers de boeufs et de moutons, proie de la guerre, repassèrent le Danube sous les lances de ces soldats.

Soliman, rentré en triomphe dans le sérail, s'occupa à embellir la capitale des dépouilles antiques d'Ofen et de Pesth. Les vieux Turcs murmurèrent en voyant se relever sur l'hippodrome des statues qui leur rappelaient les idoles abhorrées et détruites par la religion du Prophète.

Soliman et Ibrahim méprisèrent ces scrupules d'une populace ignorante qui prenait l'art pour l'impiété. Un poète du vieux parti turcoman, nommé Fighani, écrivit un distique accusateur contre le vizir: „Tandis que l'ancien Ibrahim, disait ce „distique en jouant sur le nom d'Abraham, renversait les idoles, „le nouvel Ibrahim les relève pour en offusquer le seul Dieu.“ Le grand vizir, pour étouffer la sédition à son premier murmure, fit promener dérisoirement Fighani, l'auteur des vers, sur un âne, symbole de stupidité, dans la ville.

XXI

Quelques troubles causés par l'injuste répartition des impôts agitèrent en Asie les Turcomans. Un descendant du fameux derviche Hadji-Begtasch, patron vénéré des janissaires, nommé Kalender, souleva des milliers de derviches, et par les derviches la populace des campagnes de l'Anatolie. Kosrew-Pacha, le gouverneur de Caramanie, le pacha d'Alep, réunis près de Tokat contre Kalender, succombèrent en bataille rangée contre cette

armée de fanatiques. Le grand vizir marcha lui-même avec un corps de janissaires contre Kalender. Sa politique et ses caresses aux Turcomans, qui faisaient toute la force du rebelle, détachèrent de lui ses partisans. Abandonné à lui-même, il fut décapité par Ibrahim; sa tête, attachée au pommeau de la selle d'un aga, fut apportée à Soliman.

Ibrahim convoqua à Tokat les généraux et les begs qui s'étaient laissé vaincre par Kalender. „Pourquoi, leur dit-il, d'un ton qui leur annonçait leur supplice, avez-vous fui lâchement devant une troupe de derviches à moitié nus et de misérables, l'écume de l'empire?“ Tous se taisaient de terreur et de honte. Les bourreaux entouraient la tente. Le gouverneur d'Itschil, Mohammed-Beg, fils de l'ancien grand vizir Piri-Pacha, se prosterna aux pieds d'Ibrahim, et prenant la parole pour tous: „Nos pères, dit-il, au moment d'une bataille, avaient la coutume d'invoquer l'assistance de Dieu, de faire des vœux pour le sultan, et de prendre conseil des guerriers les plus expérimentés aux barbes blanches; mais nous avons négligé ces sages coutumes; l'orgueil et la folle présomption ont attiré ces malheurs sur nous; en expiation, voici le sabre et nos têtes.“ Ibrahim se laissa fléchir par cette résignation, pardonna aux généraux, et ramena avec lui à Constantinople Mohammed-Piri comme un homme de bon conseil et d'éloquence.

Le sultan, au retour de son ministre, fit percer sur la salle du divan cette petite fenêtre voilée d'un rideau d'où il était censé assister invisible aux délibérations du conseil. Les Ottomans appelèrent cette fenêtre l'oeil ou l'oreille du sultan toujours ouverte sur le gouvernement de l'empire.

XXII

L'année 1528 s'ouvrit par une troisième campagne de Soliman en Hongrie. La cause de la guerre fut la compétition au trône des Hongrois entre Jean Zapolya, nommé par les seigneurs, client des Turcs, et l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint qui lui avait donné cette couronne. La diète de Presbourg, en 1526, dominée par Charles-Quint, avait déclaré Zapolya usurpateur. Vaincu à Tokai par Ferdinand, réfugié chez Sigismond, roi de Pologne, Zapolya invoquait le secours des Polonais et des Turcs pour rasseoir son trône. Les Français secondaient ses réclamations auprès des Turcs et des Polonais contre le frère de Charles-Quint. Louis Gritti, fils naturel d'André Gritti, doge de Venise, diplomate ottoman, favori du

grand vizir et du sultan et leur conseil dans toutes les affaires d'Europe, servait ardemment dans le divan la cause des Français, des Polonais et de Zapolya. Ibrahim, entraîné par les efforts de l'ambassadeur de France et de Gritti, dans les intérêts de Zapolya, reçut en audience publique l'ambassadeur du prétendant hongrois.

„Pourquoi ton maître, lui dit-il, n'a-t-il pas demandé plus tôt la couronne de Hongrie au grand Seigneur? N'a-t-il donc pas compris assez ce que signifiait la préservation du château royal d'Ofen par nos soins à l'époque de l'incendie de cette ville?“

Le second vizir, le vieux et brutal Mustafa-Pacha, parla plus rudement au Hongrois: „Qu'espères-tu, lui dit-il, et comment un courrier d'un ban de Transylvanie tel que toi ose-t-il appeler le sultan père d'un aussi pauvre prince que ton maître? Où sont tes tributs et tes présents? Comment ton maître a-t-il osé entrer dans Ofen foulé par les pieds du cheval de notre padischah? Ne sais-tu pas que chaque endroit de la terre où s'est reposée l'ombre du sultan ou de son cheval est à jamais soumis à sa domination?“

„Nous avons tué le roi Louis de Hongrie, reprit avec plus de douceur l'habile Ibrahim, nous avons conquis son palais, nous avons mangé et dormi dans ses salles, son royaume est à nous. C'est une folie de penser que les rois sont rois par la couronne: ce n'est pas l'or, ce ne sont pas les pierres précieuses ni le diadème qui font régner, c'est le fer. Le sabre force à l'obéissance, le sabre doit garder ce qu'a conquis le sabre; que ton maître reconnaisse la suzeraineté du sultan, et nous exterminerons non-seulement Ferdinand, mais encore tous ses amis; nous aplanirons leurs montagnes sous les pieds de nos chevaux. Nous ne dormons pas, nous sommes prêts à entrer en campagne; nous trouverons les deux rivaux épuisés par leur lutte, et les armées du sultan les vaincront tous deux sans peine. Je ne te parle pas à la manière des Turcs, c'est-à-dire assez brièvement: les Turcs parlent peu et agissent beaucoup. Tu t'étonnes de me voir sourire? Je souris de ce que tu viens réclamer des pays acquis au tranchant de notre sabre, apprends que nous avons des serres plus terribles que les faucons; nos mains restent là où nous les avons une fois posées, à moins qu'on ne les coupe; retiens bien ces paroles, car elles sont la vérité; la terre reçoit chaque goutte de pluie qui tombe, de même nous écoutons chaque parole qu'on nous adresse. Vous songez toujours à Belgrade. Je vois que tu as bu du vin

„de Syrmie, et que les coupes de Tokai ont caressé les lèvres.
 „Tu nous parles de la Pologne; sache que, sans faire la guerre
 „à la Pologne, elle nous rapporte en ce moment plus de cin-
 „quante mille ducats par an, parce que les Tartares vendent
 „aux Turcs tous les esclaves qu'ils font en Pologne, et que les
 „Polonais nous payent leur rançon. Si nous voulions, en une
 „campagne, nous la mettrions à feu, à sang et à merci.“

XXIII

L'ambassadeur de Zapolya avait compris la faveur secrète d'Ibrahim à travers l'éloquence moitié grecque et moitié tartare du jeune grand vizir. Le lendemain Soliman le reçut au milieu de sa cour: „J'accepte, lui dit le sultan, l'alliance de ton maître:
 „Jusqu'à présent son royaume ne lui a jamais réellement appar-
 „tenu, il est à moi par le droit du sabre, mais en récompense
 „de son attachement à ma personne, je le protégerai si efficace-
 „ment contre Ferdinand et l'Autriche qu'il pourra dormir sur
 „les deux tempes.“

„Maintenant, ajouta le grand vizir, nous appellerons ton
 „maître, Roi et non plus Ban de Transylvanie. Le sultan mar-
 „chera en personne contre ses ennemis. Va, nous ne lui de-
 „mandons ni tributs, ni présents.“

Une diplomatie si adroite se payait assez elle-même par la grande et légitime suzeraineté qu'elle allait exercer en Hongrie du chef choisi par la nation elle-même. La politique de Soliman et d'Ibrahim égalait le raffinement des cours les plus consommées d'Europe en habileté, et les surpassait en éloquence. Le génie grec et le génie ottoman associés dans ce gouvernement à deux têtes achevaient par la parole ce qu'ils avaient ébauché par les armes. Louis Gritti, vendu par ses intérêts à Ibrahim et à Soliman, y ajoutait la connaissance des cours européennes et la finesse de l'Italien. Ce conseiller occulte croissait chaque jour en faveur au sérail, et pouvait aspirer, en professant l'islamisme, au gouvernement de l'empire qui l'avait adopté. Zapolya le nomma bientôt son ambassadeur auprès de la Porte.

XXIV

L'archiduc Ferdinand envoya de son côté un ambassadeur à Soliman pour réclamer de lui la Hongrie. „Que ne me de-
 „mandez-vous aussi Constantinople? répondit dérisoirement le

„sultan. Votre maître n'a pas eu avec nous assez de rapports
 „de voisinage et d'amitié; allez et dites-lui que j'irai bientôt lui
 „rendre une visite avec tout mon cortége.“ Il lui fit distribuer
 des bourses d'or et le congédia.

Quelques semaines après, il nomma Ibrahim généralissime
 de l'armée contre l'Autriche, avec un traitement supplémentaire
 de soixante mille ducats d'or pour la campagne. Djélalzadé
 transcrit en ces termes la nomination et les attributions du gé-
 néralissime, qui éclairent la nature de ces fonctions du lieutenant
 général de l'empire.

„J'ordonne, disait Soliman, que tu sois dès aujourd'hui et
 „pour toujours mon grand vizir, et le séraskier nommé par ma
 „majesté dans tous mes États. Mes vizirs beglerbeks, juges
 „d'armée, légistes, juges, seïds, scheïks, mes dignitaires de la
 „cour et colonnes de l'empire, sandjakbeks (généraux de la ca-
 „valerie ou de l'infanterie), alaïbeks (généraux des troupes feu-
 „dataires), soubaschis, tscheribaschis (officiers de ces mêmes
 „troupes), toute mon armée victorieuse, tous mes esclaves,
 „grands ou petits, mes fonctionnaires et employés, les habi-
 „tants de mes royaumes et de mes provinces, les bourgeois et
 „les paysans, les riches et les pauvres, tous enfin reconnaîtront
 „mon susdit grand vizir comme séraskier, l'estimeront et le vé-
 „néreront en cette qualité, regarderont tout ce qu'il dit ou croit
 „comme un ordre émané de ma bouche qui fait pleuvoir des
 „perles, écouteront sa parole avec toute l'attention possible, re-
 „cevront chacune de ses recommandations avec respect, et ne
 „s'en éloigneront en rien. Le droit de nomination et de desti-
 „tution, pour les places de beglerbeks, de sandjakbeks, et toutes
 „les autres dignités et fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux
 „plus basses, soit à ma bienheureuse Porte, soit dans les pro-
 „vinces, est conféré à son jugement sain, à son esprit péné-
 „trant. Ainsi il doit remplir les devoirs que lui imposent les
 „attributions de grand vizir et de séraskier, ne pas dévier du
 „chemin du droit et de la justice, donner à chaque homme le
 „rang qui lui convient. Lorsque ma sublime personne entre
 „elle-même en campagne, ou lorsqu'un événement exige l'envoi
 „d'une armée, le séraskier reste seul maître et seul juge de ses
 „actes, personne ne doit lui refuser obéissance. Toutes les
 „dispositions qu'il jugera à propos de prescrire relativement aux
 „collations de sandjaks, de fiefs et d'emplois, aux augmentations
 „de solde ou de traitement, aux distributions de présents, ex-
 „cepté ceux qu'on fait à l'armée en général, sont d'avance ap-
 „prouvées et sanctionnées par ma majesté. Si contre mon ordre

„sublime et le canon (loi fondamentale), un membre de mon
 „armée victorieuse (Dieu nous en préserve!) était rebelle à
 „l'ordre de mon grand vizir et séraskier, si un de mes esclaves
 „opprimait le peuple, il faudrait en instruire sur-le-champ ma
 „sublime Porte, et le coupable ou les coupables, quel que soit
 „d'ailleurs leur nombre, recevraient la punition qu'ils auraient
 „méritée.“

XXV

Deux cent mille hommes suivirent le sultan et le grand vizir au delà du Danube. Zapolya vint recevoir l'investiture du royaume à Mohacz sur cette même plaine engraisée trois ans plus tôt des cadavres de trente mille Hongrois. Soliman le couronna dans le palais d'Ofen et marcha de là contre Ferdinand sur la route de Vienne. Il assiégea vainement la capitale de l'Autriche défendue par ses murs et par seize mille héros. Après des assauts et des sorties sans nombre, Soliman ordonna l'assaut général pour le 14 octobre. Une brèche de cinquante toises à côté de la porte de Carinthie semblait enfin offrir une route aux Ottomans. Le courage des Allemands la combla des cadavres des janissaires. Le découragement, le murmure, la panique refluerent des fossés de Vienne dans le camp de Soliman. Vingt mille Turcs avaient péri sous ces murs; l'automne, pluvieux et froid, menaçait de dévorer l'armée à son retour. Ibrahim leva le camp dans la nuit du 15 octobre, couvrant par le silence et les ténèbres une retraite semblable à une fuite. Les salves du canon de Vienne saluèrent à l'aurore le départ des Ottomans. Les horloges des clochers de la ville, qui n'avaient pas sonné depuis le premier jour du siège, éclatèrent en carillons de joie. „Qu'est-ce que ce bruit?“ demanda Soliman au Croate Zedlitz, un des prisonniers qu'il emmenait à sa suite. — „C'est un signal de fête et de joie,“ répondit Zedlitz. Soliman, sans s'irriter contre cette joie qui contrastait avec sa tristesse, fit revêtir son prisonnier d'un caftan d'honneur et le renvoya sans rançon à Vienne. Il voulait séduire ceux qu'il n'avait pu vaincre et préparer les coeurs à la paix. „Nobles et généreux capitaines,“ écrivit le grand vizir aux Viennois par Zedlitz, sachez que nous „n'étions pas venus pour conquérir votre ville, mais pour pour- „suivre votre archiduc Ferdinand, qui nous dispute la Hongrie. „Vous pouvez nous envoyer des ambassadeurs pour traiter du „sort de vos compatriotes nos prisonniers.“

A la première halte de l'armée, après la levée du siège de

Vienne, Soliman récompensa ses vizirs, ses généraux, ses janissaires et tous les corps de son armée par des présents, des munificences et des augmentations de solde qui donnèrent à un revers la physionomie d'un triomphe. Il voulait tromper la fortune, n'ayant pu la dompter. Ibrahim, à qui Soliman destinait, dit-on, la couronne de Hongrie, si la campagne de Vienne avait été décisive, remit cette couronne à Zapolya en repassant à Ofen.

Le sultan et l'armée rentrèrent par Belgrade dans les frontières de la Turquie. La Hongrie, déchirée entre Zapolya et Ferdinand, le préservait assez de toute inquiétude dans ces provinces.

XXVI

Des fêtes pour la circoncision de quatre princes, enfants de Soliman, se confondirent à Constantinople avec les fêtes d'une campagne où la politique du sultan voulait faire admirer un triomphe. Tous les ordres de l'empire s'assirent pendant douze jours consécutifs à des festins donnés par le souverain aux grands de sa cour, à son armée et à son peuple. La faveur d'Ibrahim n'avait pas pâli avec sa fortune. Le dernier jour de ces fêtes de la circoncision, qu'on appelle aussi les noces, le sultan, enivré lui-même de l'ivresse générale, lui demanda : „Quelles „étaient à son avis les noces les plus splendides, de celles par „lesquelles on avait célébré le mariage de sa soeur avec lui, ou „de celles auxquelles on venait d'assister pour la circoncision de „ses fils ?

„— Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais, s'écria le grand „vizir, de noces comparables aux miennes. — Qu'oses-tu dire ? „reprit le sultan presque jaloux. — Oui, poursuivit spirituellement le favori, Votre Majesté n'a pas eu à ses noces un convive comparable à celui qui a honoré les miennes de sa présence, puisque le padischah de Stamboul, de la Mecque, de „Médine, du Caire et de Damas, le Salomon moderne a daigné „s'y asseoir. — Tu as raison, répondit le sultan; je suis „vaincu; mais c'est par moi-même, je te remercie de m'avoir „rappelé ma défaite.“

XXVII

Pendant que de nouveaux envoyés de Ferdinand d'Autriche venaient solliciter à Constantinople la reconnaissance de ce

prince comme roi des Hongrois, la France continuait à presser le sultan de refuser cet accroissement de puissance à la maison d'Autriche. C'était à l'instigation de la France que Soliman avait entrepris ses campagnes de Hongrie et de Vienne. La duchesse d'Angoulême, pendant la captivité de François I^{er}, avait envoyé à Soliman le comte de Frangipani pour le détourner de toute concession à l'Autriche et pour lui promettre le concours de la France en armes et en vaisseaux contre Ferdinand. La réponse du sultan, rédigée par Ibrahim, est un monument de l'intelligence politique autant que du style de ce grand ministre. Nous le transcrivons en entier ce commentaire d'une diplomatie que l'Occident appelait encore barbare :

„Au nom de Dieu clément et miséricordieux!

„Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée et dont la parole divine soit exaltée);

„Par les miracles abondants en bénédictions du soleil des cieux de la prophétie, de l'astre de la constellation du patriarche, du pontife de la phalange des prophètes, du coryphée de la légion des saints, Mohammed le Très-Pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

„Et sous la protection des saintes âmes des quatre amis qui sont Abou-Bekre, Omar, Othman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!);

„Schah-Sultan, Soliman-Khan, fils de Sélim-Khan, toujours victorieux;

„Moi, qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumélie et de l'Anatolie, de la province de Soulkadr, du Diarbékir, du Kurdistan, de l'Aderbidjan, de l'Adjem, de Scham, de Haleb, de l'Égypte, de la Mecque, de Médine, de Jérusalem, de la totalité des contrées de l'Arabie et de l'Yémen; et en outre de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi!), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant; moi enfin, fils de Sultan-Sélim, fils de Sultan-Bajazet II, Schah-Sultan, Soliman-Khan;

*„A toi, François,
„Qui es le roi du royaume de France,*

„La lettre que vous avez adressée à ma cour, asile des rois,
„par Frangipani, homme digne de votre confiance, et certaines
„communications verbales que vous lui avez recommandées,
„m'ont appris que l'ennemi menace et ravage votre royaume, que
„vous êtes maintenant prisonnier et que vous demandez secours
„et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance. Tout ce
„que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge
„du monde; les détails explicatifs en ont été parfaitement com-
„pris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur en-
„semble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et
„prisonniers, il n'y a rien qui doive surprendre. Que votre coeur
„se reconforte! que votre âme ne se laisse point abattre! Cela
„étant ainsi, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres
„(que Dieu illumine leur dernière heure!) ne se sont jamais fait
„faute d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire
„des conquêtes; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces,
„j'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des for-
„teresses puissantes et de difficile accès; je n'ai dormi ni nuit
„ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice
„divine (dont le nom soit béni!) nous rende l'exécution du bien
„facile! que ses vœux et sa volonté apparaissent au grand jour,
„à quoi qu'elles s'attachent!

„Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires
„et sur les événements quels qu'ils soient; restez convaincu de
„ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.“

XXVIII

Vers le même temps, Soliman écrivait à François I^{er}, qui avait revendiqué l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem:

„Vous m'avez fait savoir qu'il existe dans la place forte de
„Jérusalem, faisant partie de mes États bien gardés, une église
„autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui a été posté-
„rieurement changée en mosquée; je sais avec détail tout ce que
„vous avez dit à ce sujet. Si c'était seulement une question de
„propriété, en considération de l'amitié et de l'affection qui
„existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne
„pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui
„dispense la félicité; mais ce n'est pas une question de biens

„meubles ou immeubles: ici il s'agit d'un objet de notre religion; „car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur „de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois „de notre Prophète, le soleil des deux mondes (sur qui soient „la bénédiction et le salut!), cette église est depuis un temps in- „fini convertie en mosquée, et les musulmans y ont fait le na- „maz (prière canonique). Or, aujourd'hui altérer par un chan- „gement de destination le lieu qui a porté le titre de mosquée, „et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre reli- „gion; en un mot, même si dans notre sainte loi cet acte était „toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'ac- „cueillir et d'accorder votre instantane demande. Mais, à l'except- „tion des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont „entre les mains des chrétiens, personne, sous mon règne de „justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent; „jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection sou- „veraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les „rites de leur religion; et maintenant établis en pleine sécurité „dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de „toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les ty- „rannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi!

„Écrit dans la première décade de la lune de mobarram-al- „haram, année 935 de l'hégire (mi-septembre 1528 de Jésus- „Christ). De la résidence de Constantinople, la bien munie et „la bien gardée.“

XXIX

Les rivalités de patronage sur la Hongrie, les encourage- „ments de la France, le besoin d'user au dehors la turbulence „inquiète des janissaires, et surtout la passion de se mesurer avec „Charles-Quint, ce Soliman de l'Occident, ramenèrent en 1532 „le sultan à Belgrade. Deux cent cinquante mille hommes l'y „précédaient. M. de Rinçon, ambassadeur de France, l'y atten- „dait. Quinze mille Tartares commandés par Sahib-Ghéraï, frère „du khan de Crimée, alliés perpétuels des Ottomans, y joignirent „l'armée. Cette campagne, qui ne fut qu'une suite de sièges „contre les villes et les châteaux des magnats rebelles de Zapolya, „signala surtout la discipline de l'armée et la magnanimité de „Soliman. Il remit presque partout les villes conquises aux héros „hongrois qui les avaient le mieux défendues contre lui, se con- „tentant de vaincre et de demander serment au roi qu'il proté- „geait contre le frère de Charles-Quint. Kasim-Beg seul, un de

ses généraux les plus aventureux et les plus fanatiques, ravagea la Styrie et l'Autriche avec un corps de vingt mille cavaliers indisciplinés. Les garçons et les filles enlevés dans ces excursions et liés à la croupe des chevaux des akindjis furent emmenés comme des troupeaux en esclavage et vendus à vil prix dans les camps. Le comte de Lodron, le margrave de Brandebourg vengèrent à Priggitz ces pillages d'hommes dans un défilé où périrent dix mille Turcs. Kasim-Beg et Othman y succombèrent l'un et l'autre sous le fer des chevaliers styriens ou hongrois. Paul Bakics, un de ces héros, atteignit de sa lance Othman, le jeta sur la poussière, et lui perça le cœur d'un coup de poignard. Le casque damasquiné d'or de Kasim fut envoyé à Charles-Quint.

Pendant ces combats partiels, Soliman et les masses de son armée avançaient par les rudes sentiers de la Styrie jusqu'au pied des tours de Gratz. On a sculpté sur le linteau d'une de ces tours la figure du sultan, en mémoire de cette apparition qui fit trembler l'Allemagne et l'Italie.

Les Turcs, qui se heurtaient à mille châteaux forts et à de nombreux détachements de volontaires intrépides, sans trouver nulle part une armée, refluèrent bientôt avec un butin de quarante mille esclaves. Rentré à Belgrade, Soliman adressa à l'empire et aux cours d'Europe et d'Asie des lettres de victoire. Il y accusait la lâcheté de Charles-Quint qui n'avait pas osé, disait-il, défendre en personne contre lui l'Allemagne. „Prince, „disait-il, qu'il est aussi impossible de rencontrer sur un champ „de bataille qu'auprès des femmes.“

Le roi de Pologne, Sigismund, lui envoya ses ambassadeurs à Belgrade pour implorer son alliance et sa protection contre les Tartares de Crimée. Soliman accorda aux Polonais leur demande: il défendit aux khans de la maison de Ghérai de renouveler leurs incursions en Pologne. Le 18 novembre, il rentra vainqueur sans combat à Constantinople.

Mais pendant que Charles-Quint s'effaçait devant lui en Allemagne, l'amiral génois, André Doria, commandant la flotte de l'Italie, du pape, de l'Espagne, purgeait la mer des vaisseaux ottomans, foudroyait les côtes de Morée, et insultait impunément l'embouchure même des Dardanelles. Les Turcs, invincibles sur le continent, ont rarement possédé la mer. Indépendamment de ce que le génie naval n'est pas celui des races pastorales, une autre cause explique à l'histoire cette infériorité des Ottomans. Sur terre, ils combattaient eux-mêmes; sur mer, ils combattaient par les Grecs, leurs esclaves ou leurs sujets.

Ces Grecs, excellents marins, mais sujets ou esclaves, ne trouvaient pas dans leur foi, dans leur orgueil de race le principe d'héroïsme qui donnait la victoire aux musulmans sur les champs de bataille. De plus, les guerres navales ne sont pas des levées en masse auxquelles on ne demande que de l'impétuosité et du courage; les guerres navales sont un art. On improvise une armée, on n'improvise pas une flotte. Les vaisseaux, ces instruments de la guerre maritime, sont lents à construire, lents à armer, plus lents à dresser aux évolutions de la mer. L'administration navale qui crée et conserve ces flottes a toujours manqué aux Ottomans. Assis sur trois mers, sur deux détroits et sur un archipel, ils n'ont jamais su les posséder en les occupant. Chaque race a son génie plus puissant même que la géographie sur sa destinée. L'amiral d'une petite république maritime qui ne possédait qu'un rocher et un port sur la Méditerranée, comme Gênes, faisait rougir et trembler le maître de l'Asie et de l'Europe dans Constantinople.

XXX

Ces humiliations sur ses côtes, et le désir d'aller poursuivre en Perse les plans avortés de son père Sélim I^{er}, rendirent Soliman II plus accessible aux conseils de paix avec Charles-Quint et Ferdinand. Il reçut à Constantinople leurs ambassadeurs, et il consentit lui-même à envoyer, pour la première fois depuis la fondation de l'empire, un ambassadeur à Vienne. Ferdinand reçut cet ambassadeur sur un trône recouvert de drap d'or, entouré des grands de Bohême, d'Autriche et de quelques magnats de Hongrie ses partisans. La paix sous le nom de trêve fut conclue par l'intervention de Charles-Quint lui-même qui consentit à promettre au sultan la restitution des ports de Morée, conquis par Doria, et à envoyer à Constantinople les clefs de la forteresse hongroise de Gran en signe de déférence. Soliman, de son côté, s'engageait à respecter les possessions de Ferdinand dans ce qui lui restait de territoire en Hongrie.

Ces conditions consenties à Vienne furent rapportées par les ambassadeurs de Ferdinand à la ratification de Soliman à Constantinople. Le récit de ces ambassadeurs à leur cour, emprunté aux archives espagnoles, caractérise naïvement le temps, les lieux et les hommes. Ibrahim, le grand vizir, reçut avec une joie mal contenue les clefs de Gran de leurs mains, en leur promettant de se contenter de cet hommage, et de ne pas insister sur la remise réelle de la forteresse.

„Ibrahim, disent-ils, les laissa longtemps debout, et ils
„eurent le temps de bien contempler le visage du grand ministre
„qui remuait de sa pensée le monde depuis Vienne jusqu'à Bag-
„dad. Il ressemblait au sultan; il avait le visage ovale et délicat,
„les yeux noirs mais caressants, le teint bruni par six cam-
„pagnes, la bouche entr'ouverte, et laissant compter des dents
„éclatantes séparées les unes des autres et aiguës en pointe
„comme des pepins de grenades. Il leur parla avec l'éloquence
„et la jactance naturelles aux Grecs de l'Albanie sa patrie. Dans
„l'origine, leur dit-il, la solde de ces janissaires qui font trem-
„bler le Danube et l'Euphrate n'était que d'un demi-aspre par
„jour; depuis nous avons pu l'élever successivement sans en
„sentir le poids à deux, à trois, à cinq aspres; les simples sol-
„dats maintenant en reçoivent huit. Notre marine nécessite des
„frais énormes; mais le trésor est si riche qu'il s'en aperçoit à
„peine. Hier encore, j'ai pris au trésor en aspres *mille charges*
„de chevaux, c'est-à-dire deux millions de ducats d'or pour
„équiper une flotte contre l'Italie.... Cinquante mille Tartares
„suffiraient pour subjuguier le monde.... Nous ne sommes pas
„aussi barbares qu'il plaît aux chrétiens de nous représenter.
„J'ai fait moi-même en Hongrie conduire des milliers de
„femmes, d'enfants et de prisonniers dans vos forêts pour les
„cacher aux akindjis et les préserver de l'esclavage; je ne suis
„pas le seul; beaucoup d'autres nous ont agi de même. C'est
„moi qui gouverne ce vaste empire; ce que je fais reste fait, car
„toute puissance est en moi; je confère les charges, je distribue
„les provinces; ce que je donne est donné; ce que je refuse
„est refusé; lors même que le grand padischah veut accorder ou
„a accordé quelque chose, si je ne sanctionne pas sa décision,
„elle est comme rien, car tout est dans mes mains: guerre,
„paix, politique, trésor. Je vous parle ainsi, afin de vous donner
„la confiance de vous expliquer sans contrainte devant moi.“
„Ayant ensuite examiné le sceau de Charles-Quint sur le traité:
„Mon maître, dit-il, a deux sceaux pareils dont l'un reste entre-
„ses mains, et dont l'autre est dans les miennes, car il ne veut
„pas qu'il y ait aucune différence entre lui et moi. S'il fait faire
„des habits pour lui, il en commande de semblables pour moi;
„tout ce qu'il me plaît de bâtir, il le paye de son argent. C'est
„lui qui a élevé à ses frais ce palais, cette salle où je vous re-
„çois.... Mon empereur a donné la Hongrie au roi Jean Zapo-
„lya, et rien ne pourra la lui enlever. Je serai plein d'égards
„pour la reine Marie de Hongrie (reine dépossédée, veuve du
„roi Louis II, tué à Mohacz); on lui rendra ses domaines per-

„sonnels et sa dot.... Si elle était restée une heure de plus à „Ofen, elle serait tombée entre mes mains. Elle aurait été traitée „par mon maître comme une soeur.... La gloire des grands „seigneurs consiste à honorer les vaincus....“

Et comme les ambassadeurs se regardaient entre eux étonnés d'un pareil langage, et semblaient par leur physionomie attribuer au Vénitien Gritti une éloquence si civilisée et si magnanime, Ibrahim aperçut leur pensée dans leur silence, dit le manuscrit latin: „Ne croyez pas, ajouta-t-il en souriant, que ces „paroles me soient soufflées par Gritti; ce n'est pas Gritti qui „me fait vouloir et dire ce que je veux et ce que je dis; c'est „moi qui fais vouloir et dire à Gritti ce qui me convient. Je „vous le répète pour que vous ne l'ignoriez pas, je suis le „maître, et ce que je veux, le sultan le veut.“

XXXI

On commençait à pressentir dans un tel langage l'enivrement du *joueur de flûte*, élevé par l'amitié de son maître au niveau du trône, et qui ne tarderait pas à vouloir s'élever au-dessus. Dans ce chancellement d'un esprit ivre de grandeur, on croyait sentir de loin crouler sa fortune.

Le récit de leur dernière conférence avec Ibrahim dévoila davantage encore le génie et la jactance du Grec devenu le maître de son maître. Entre autres questions indifférentes qui furent échangées avant d'entrer en matière, Ibrahim fit celle-ci: „Pourquoi l'Espagne n'est-elle pas aussi bien cultivée que la „France?“ On lui répondit qu'il fallait en attribuer la cause à la sécheresse du pays, à l'expulsion des Juifs et des Maures, et à la fierté des Espagnols qui aimaient mieux manier les armes que la charrue. „Cette fierté, remarqua Ibrahim, est dans le „sang; il en est de même des Grecs qui sont pleins d'orgueil et „de générosité.“ Enfin il ouvrit la conférence par une parabole: „Le plus terrible des animaux, le lion, ne peut être dompté par „la force, mais par la ruse, par la nourriture que lui donne son „gardien, et par l'influence de l'habitude; le gardien doit porter „un bâton pour l'intimider; aucun étranger ne pourrait lui ser- „vir à manger. Le lion est le prince, les gardiens sont ses con- „seils et ses ministres; le bâton est la vérité et la justice, qui „seules doivent guider les princes. Moi, je conduis mon maître, „le grand empereur, avec le bâton de la vérité et de la justice. „Le roi Charles est aussi un lion; il faut donc que ses ambas- „sadeurs le domptent de la même manière.“ Puis, se mettant

à parler de sa puissance: „Ce que je fais, dit-il, est fait; je „puis changer un palefrenier en pacha; je puis donner des pays „et des royaumes à qui il me plaît, sans que mon maître aille „seulement s'en enquérir; s'il ordonne quelque chose que je „désapprouve, sa volonté reste sans effet; si au contraire c'est „moi qui ordonne et lui qui désapprouve, mes dispositions s'exé- „cutent, et non les siennes. La paix et la guerre sont entre mes „mains; je dispose des trésors de l'empire. Mon maître n'est „pas plus richement habillé que moi; ma fortune reste constam- „ment intacte, car il prévient toutes mes dépenses. Ses ro- „yaumes, ses pays, ses trésors me sont confiés, et j'en fais ce „qu'il me plaît. J'ai vécu avec le sultan depuis ma première „jeunesse; je suis né la même semaine que lui. Lorsqu'il „monta sur le trône, il envoya un ambassadeur en Hongrie, „dans l'espérance d'établir avec les Hongrois des relations de „bon voisinage, et de recevoir leurs condoléances sur la mort de „son père, et leurs félicitations sur son avènement, mais ils „s'emparèrent du messager et le jetèrent en prison. Un second „tschaousch ayant reçu la même mission, subit le même sort, „probablement parce qu'il fut pris pour un grand personnage; „tout cela irrita fort le grand padischah. Peu de temps après, „le roi de France fut vaincu à Pavie, et la reine sa mère écrivit „à mon maître les paroles suivantes: Mon fils; le roi de France „a été fait prisonnier par Charles, roi d'Espagne; je croyais que „Charles aurait eu la générosité de le mettre en liberté, mais loin „d'agir ainsi, il l'a traité indignement. Je viens te supplier, grand „empereur, de montrer ta magnanimité en délivrant mon fils. Le „padischah, ému des malheurs des Français et irrité de la conduite „de Charles-Quint, chercha par quel moyen il pourrait venir le plus „efficacement au secours de la suppliante; alors il pensa à venger „l'indigne traitement infligé à ses envoyés par le roi de Hongrie, „d'autant plus que la femme du roi Louis était soeur de Charles- „Quint. Louis marcha à la rencontre du padischah, et ils défendi- „rent tous deux leurs prétentions au trône, le sabre à la main. Le „sabre trancha la question, et nous conféra le droit de régner. „C'est moi qui ai vaincu les Hongrois, car le padischah n'assista „pas à la bataille de Mohacz; il allait monter à cheval pour venir „nous joindre, lorsque je lui envoyai la nouvelle de la victoire. „Puis nous primes Ofen, et notre droit prévalut.“ Ibrahim s'é- „tendit longuement sur la conquête d'Ofen, sur le meurtre des „prisonniers, qui n'avaient été massacrés ni par ses ordres, ni „par ceux du sultan, mais par leur propre faute. Puis il revint „de nouveau sur les demandes exagérées de Hobordansky, sur le

siège de Vienne, en faisant remarquer qu'il avait souvent été reconnaître les fortifications sous un déguisement, et avec un turban non blanc mais de couleur. „Pendant ce temps, dit-il, „Charles-Quint était en Italie, menaçant les Turcs de la guerre, „et les luthériens d'une conversion forcée à leurs anciennes „croyances; il est venu en Allemagne, et n'a pu réussir en rien. „Il n'est pas digne d'un empereur de commencer quelque chose „et de ne pas le terminer, de dire et de ne point faire. Ainsi, il „a commencé un concile qui n'a pas eu lieu; il a assiégé Ofen „et ne l'a pas pris; il aurait dû rétablir la paix entre son frère „Ferdinand et le roi Jean, et ne l'a pas tenté; si je voulais aujourd'hui convoquer un concile, je placerais Luther d'un côté „et le pape de l'autre, et je les forcerais tous deux à ramener „l'unité de l'Eglise; le sultan et moi, nous ferions ainsi ce que „Charles-Quint aurait dû faire. Si le roi de Hongrie était mort „dans son lit, Ferdinand aurait eu peut-être quelques droits à „sa succession; mais comme il est tombé sur le champ de bataille, son royaume nous appartient, parce qu'il a été conquis „par nos sabres; nous avons envahi la Hongrie; nous avons „rendu à ton frère son château (s'adressant à Jérôme de Zara, „l'un des envoyés autrichiens), nous avons reçu les hommages „de tous les gouverneurs; nous sommes restés en Hongrie tant „qu'il nous a convenu, et nous n'avons trouvé personne qui pût „nous résister.“ Ce n'est qu'après ce préambule, et quelques autres digressions, qu'Ibrahim passa à l'objet spécial de cette conférence, la lettre de Charles-Quint: „Cette lettre, dit-il en „la prenant dans sa main, n'est pas d'un souverain prudent et „modéré; Charles-Quint y énumère avec orgueil ses titres et „d'autres encore qui ne lui appartiennent pas; comment ose-t-il „se dire roi de Jérusalem? Ne sait-il donc pas que le grand „empereur est maître de cette ville? Pense-t-il enlever au sultan ses États, ou bien veut-il par là lui montrer son mépris? „J'ai bien entendu dire que les seigneurs chrétiens font le pèlerinage de Jérusalem en habit de meudians; Charles-Quint „croit-il que pour visiter Jérusalem en meudiant, il en sera roi? „J'interdirai désormais l'accès de cette ville à tous les chrétiens.“ L'ambassadeur Cornélius Dupplicius Schepper chercha à excuser du mieux qu'il put le titre que s'était arrogé Charles, en disant que c'était du style de chancellerie, qui n'avait aucune espèce de signification. „De plus, continua Ibrahim, Charles-Quint „met Ferdinand et mon maître sur la même ligne; il a raison „d'aimer son frère, mais il ne doit pas pour cela abaisser la „dignité du grand padischah en le comparant à ce frère. Mon

„maître a un grand nombre de sandjakbeks, plus puissants et „plus riches en terres et en hommes que Ferdinand.“ S'adres-
 sant alors à Jérôme de Zara: „Ton parent, lui dit-il, et celui
 „de ton frère Nicolas, le sandjakbek de Kara-Amid, a plus de
 „terres et d'administrés que ton roi. Cinquante mille cavaliers
 „lui doivent le service de guerre; ses spahis et ses feudataires
 „sont plus nombreux que ceux de Ferdinand; mon maître a
 „encore beaucoup d'autres de ces sandjakbeks. L'empereur
 „Charles-Quint aurait dû avoir honte d'écrire une semblable
 „lettre. Mais combien est différente et vraiment royale la lettre
 „que le roi François nous a envoyée pendant la campagne de
 „Hongrie, et dans laquelle il signe simplement François, roi de
 „France. Aussi le grand padischah, voulant rendre honneur au
 „roi François, et lutter de noblesse avec lui, n'a point fait non
 „plus l'énumération de ses titres dans sa réponse, et lui a seule-
 „ment écrit comme à un frère tendrement aimé; aussi c'est
 „pour cette raison que Barberousse a reçu l'ordre d'obéir a
 „François comme au grand padischah. Si Charles-Quint fait la
 „paix avec nous, alors seulement il sera empereur, car nous le
 „ferons reconnaître comme tel par les rois de France et d'An-
 „gleterre, le pape et les protestants. Croyez-vous que l'amitié
 „qui unit Charles-Quint et le pape soit bien réelle, surtout si ce
 „dernier se rappelle le sac de Rome et les indignes traitements
 „qu'il a essuyés dans sa captivité? J'ai acheté pour soixante
 „mille ducats un diamant enlevé de sa tiare. Ce rubis (montrant
 „une bague à son doigt) était à la main du roi de France lors-
 „qu'il fut fait prisonnier; il est depuis passé en ma possession.
 „Et vous voulez que le roi François aime Charles-Quint?”

A l'issue de cette conférence, Ibrahim conduisit Soliman lui-même, la nuit, chez leur confident Gritti, interprète et intermédiaire de la négociation, pour causer familièrement avec les envoyés d'Autriche et d'Espagne. Les vizirs et les courtisans s'indignèrent de cette dérogation à l'étiquette et murmurèrent contre un favori qui avait, disaient-ils, enlevé par ses sorcelleries la raison et la liberté à son maître.

XXXII

A peine Soliman II eut-il ratifié la trêve et congédié les ambassadeurs, qu'il nomma de nouveau Ibrahim séraskier ou généralissime de l'armée de Perse, et l'envoya à Koniah, capitale de la Caramanie, pour y rassembler les troupes et y préparer la campagne. Iskender-Tchélebi, administrateur consommé des

finances de l'empire, accompagnait Ibrahim à Koniah comme kyaya ou lieutenant du séraskier. Ses richesses, son luxe égalaient son crédit sur les troupes. Il avait le génie des plans militaires. Douze cents cavaliers, contingent de ses domaines en Asie, marchaient à sa suite; six cents esclaves magnifiquement vêtus et la tête ornée de bonnets rouges brodés servaient ses tentes. Ibrahim égalait à peine les somptuosités d'Iskender, et craignait d'être effacé par son kyaya aux yeux de ses troupes et dans le cœur du sultan. Gardien du trésor de l'armée en qualité de defterdar ou ministre des finances, Iskender-Tchélebi, quoique intègre, prêtait, par sa magnificence, aux soupçons. Une basse intrigue d'Ibrahim donna un corps à ces soupçons. Une nuit, pendant la marche des chariots qui portaient le trésor, un cri *aux voleurs!* poussé par des soldats affidés d'Ibrahim s'éleva autour des chariots et arrêta la marche de l'armée. Ibrahim accourut; il fit arrêter trente des gardes qui escortaient le trésor. Ces hommes interrogés et soufflés par les ennemis d'Iskender, déclarèrent en présence des instruments de torture qu'ils étaient complices d'Iskender pour piller les chariots d'or à son profit.

On n'osa pas aller plus loin de peur de se heurter à l'autorité du sultan qui avait nommé lui-même le kyaya. La calomnie accréditée par la déclaration des gardiens du trésor suffisait pour ruiner lentement le rival d'Ibrahim. Iskender, qui présentait sa perte dans l'inimitié sourde du grand vizir, chercha à le perdre à son tour en lui conseillant d'aller directement au cœur de la Perse, à Tauris, où il tomberait dans quelque piège tendu par Tahmasp à son ambition de gloire. Ibrahim suivit ce conseil et marcha avec cent cinquante mille hommes sur cette ville. Il y pénétra sans combat, et adressa au sultan un récit triomphal de ses conquêtes. Soliman avec une armée de réserve s'avança lui-même sur Tauris. Il y entra en vainqueur clément le 28 septembre. Les deux armées réunies, encouragées par l'immobilité de Tahmasp et par les défections de ses alliés, se dirigèrent témérairement sur Hamadan par des routes impraticables, semant leurs traces de chevaux et de chameaux morts de faim. Ibrahim, attribuant à Iskender, chef d'état-major de l'armée, ces désastres, le fit destituer de ses fonctions de defterdar par Soliman. Bagdad ouvrit enfin ses portes au sultan. C'était le but et la gloire de cette expédition pour laquelle Soliman voulait rivaliser avec Alexandre le conquérant de Babylone. Bagdad, dans sa pensée, devait être à l'orient de son vaste empire ce que Belgrade était à l'occident. La sainteté immémoriale

de cette ville des khalifes ajoutait dans l'esprit des Ottomans à sa force, à sa magnificence, à son site. Les traditions en faisaient une cité presque fabuleuse. C'était la *Maison du salut* consacré par le trône spirituel des successeurs du Prophète, apôtres armés de la *loi sans ombre*. Almanzor, le second khalife Abbasside, l'avait fondée près des ruines de Babylone sur les bords orientaux du Tigre non loin de l'Euphrate. La fertilité de son territoire incendié par le soleil, mais arrosé par deux fleuves, lui avait fait donner le nom d'*Éden* ou de *jardin* d'où dérive Bagdad. Le riz, les dattes, les limons, les figues, les citrons, les oranges, les melons, les grenades, les cannes à sucre, les raisins, les pommes, les abricots, les pêches coloraient ses campagnes de teintes d'or. Les caravanes de l'Inde et de l'Arabie, de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte s'y rencontrent pour échanger les richesses naturelles contre les pierres précieuses, les éléphants, les chevaux, les étoffes de soie, de laine et de coton de l'Indoustan. Cent cinquante tours flanquent ses murailles qui enserrent douze lieues de palais et de bazars. Ses quais, fossé naturel du côté du Tigre, embarquent continuellement les voyageurs, les pèlerins, les cargaisons du golfe persique. Son fleuve, que la rapidité de son courant a fait nommer *la flèche*, l'enveloppe de deux côtés et lui souffle la fraîcheur et la salubrité de ses eaux. Les tombeaux des saints de l'islamisme sont les bornes milliaires de ses routes; leurs coupoles étincelantes brillent de loin aux regards des caravanes comme les diamants de la couronne spirituelle. Le tombeau monumental de Zobéide, épouse d'Haroun-al-Raschid, y atteste les magnificences de l'amour et du deuil. Des académies arabes y attirent et y fixent les sages, les savants, les poètes de l'Orient. Les pyramides d'ossements humains mal effacées sur le sable y rappellent la conquête et la ruine de Timour. Soliman s'oublia quatre mois dans une capitale qui lui rappelait à chaque pas qu'il était le maître du palais des maîtres du monde. Il y visita les ruines de Babylone; il y invoqua selon les rites superstitieux des Orientaux, les génies, ensevelis sous ces monceaux de briques et de ciment. C'est là, suivant les traditions persanes, que ces génies rendent les oracles de la fortune et de l'ambition aux conquérants qui les interrogent; c'est là aussi que les simples pasteurs de chameaux du désert apprennent les mots magiques qui ont la puissance de transporter au ciel les femmes dont ils sont aimés: „*Elles habitent alors pour un instant l'étoile du matin*; elles jouent d'une lyre dont les cordes sont

„tressées de rayons de la lune, et elles conduisent, aux sons de „cette lyre, les danses des astres.“

Le coeur de Soliman, possédé déjà jusqu'à l'asservissement par une de ces femmes, rêve des pasteurs ou des padischahs, était crédule à ces évocations et à ces superstitions de l'amour. Cette femme qu'il avait laissée avec peine dans son harem de Constantinople, et dont les charmes avaient lutté en lui contre la passion de la gloire, était la jeune esclave russe Roxelane, dont l'histoire occupera bientôt une si grande place dans sa vie.

XXXIII

Des lettres de victoire datées de Bagdad et adressées par Soliman à tous les princes de la terre leur apprirent le triomphe du sultan. Ibrahim arracha pendant ce séjour un crime involontaire à son maître. Sous de fausses couleurs de concussion et de trahison, Iskender, livré au grand vizir par le sultan, fut pendu ignominieusement sur la place du marché de Bagdad. Son frère, plus irréprochable encore que lui, fut décapité le même jour; huit mille esclaves, propriété d'Iskender-Tchèlebi et élevés par lui, les uns pour les armes, les autres pour la science, le gouvernement, les affaires d'État, furent confisqués et réunis aux esclaves personnels du sérail du sultan; sept de ces jeunes esclaves, formés à l'école de ce *desterdar* pour le service de l'empire, devinrent plus tard grands vizirs. Ce meurtre inique et vindicatif, joie d'Ibrahim, apprit pour sa perte future au sultan comment on se délivrait d'un sujet qui portait ombrage à son maître. Un ambassadeur français, Laforêt, vint au nom du roi de France féliciter Soliman à Bagdad de ses triomphes d'Asie. La France semblait avoir l'instinct de l'alliance ottomane, sa meilleure garantie contre les craintes de monarchie universelle, soit de l'Espagne, soit de l'Allemagne, soit de la Russie. Les deux nations, à travers deux religions différentes, s'identifiaient dans une politique commune. La France et la Turquie n'ont craint pour leur existence qu'au moment où Napoléon a oublié cette politique vitale de la France par une complaisance ambitieuse aux convoitises de l'empire russe. La guerre actuelle expie et rectifie cette faute diplomatique du vainqueur d'Austerlitz.

Un premier traité sous le nom de *capitulations* assura à la France pour ses nationaux, ses coréligionnaires, ses vaisseaux, son commerce, les libertés, les sécurités, la justice, les privilèges, les propriétés aussi inviolables en Turquie que sur leur terre natale. Les deux nations s'interdirent réciproquement le

droit commun de ce temps de faire esclaves leurs prisonniers de guerre. Ce fut le dernier traité négocié et signé par le grand vizir Ibrahim. Quatorze ans de puissance et presque de cosouveraineté avaient épuisé les faveurs de sa fortune. Les murmures de l'envie et les soupçons de son maître s'élevaient sourdement contre lui. On a vu par son meurtre d'Iskender à Bagdad et par l'insolente ostentation de sa puissance aux ambassadeurs de Charles-Quint que ces murmures et ces ombrages n'étaient pas sans prétexte. Sa tête ardente mais affaiblie par l'excès même des prospérités avait les vertiges de l'ambition et de l'ingratitude. Une influence plus sourde, mais plus chère et plus assidue, commençait à contre-balancer sa faveur dans l'âme de Soliman. Son amour, jusque-là concentré dans le harem, allait entrer dans la politique.

LIVRE VINGTIÈME

I

La sultane Validé, mère de Soliman, avait introduit dans le harem de son fils une esclave russe, polonaise ou circassienne, d'une merveilleuse beauté, nommée Roxelane. Quelques historiens français donnent à cette esclave une autre origine. Ils prétendent qu'elle était née dans le midi de la France, que des pirates de Tunis l'avaient enlevée enfant sur les côtes de Provence et vendue à Constantinople au chef des eunuques de la sultane Validé. Aucun document authentique, aucune vraisemblance même ne justifie cette romanesque origine de la sultane qui gouverna bientôt par le cœur de Soliman la cour et l'empire. Tous les historiens ottomans, grecs ou italiens, contemporains de Roxelane, s'accordent à l'appeler la *sultane russe*, soit qu'elle fût née en effet de race moscovite, soit plutôt qu'enlevée, comme cela était fréquent à cette époque, par des partis de Cosaques aux Polonais ou aux Circassiens, vendue par ces Cosaques aux Russes et revendue par les Russes aux marchands grecs de la mer Noire, elle eût été trafiquée sous le nom de Russe dans le marché aux esclaves de Constantinople. Ses traits caucasiens et son caractère à la fois souple, séduisant, sauvage comme celui de ces races dévolues de naissance à l'esclavage, semblent lui donner plus de ressemblance avec les filles de la Circassie qu'avec les filles de l'Europe. Elle semblait ignorer elle-même de quel sang elle était née; elle n'avait connu pour famille et pour patrie que des harems et des eunuques. Sa beauté, d'après les portraits ou les traditions du sérail, atteste plutôt ce mélange de sang asiatique et tartare où les yeux noirs, les cils soyeux, la mate pâleur du teint, la langueur des poses habituelles aux beautés persanes, contrastent avec le contour arrondi du visage, le retroussement du nez, l'épaisseur

des lèvres et la chaude coloration de la peau, traits particuliers des filles du Caucase.

Quoi qu'il en soit de la naissance de Roxelane, l'éducation que la sultane mère s'était complu à lui donner pour la rendre un jour digne des regards et du cœur de son fils, avait fait d'elle à quinze ans la merveille et le mystère du harem de la Validé. Son esprit cultivé égalait ses charmes; elle réunissait aux arts sensuels de la musique et de la danse enseignés aux odalisques pour le plaisir des sultanes et du sultan, l'étude des langues étrangères, de l'histoire et de la poésie qui donnait plus de pensée à sa physionomie ivre de jeunesse.

II

Soliman II n'avait eu jusque-là qu'une esclave circassienne pour épouse; la loi récente de l'empire voulait que les sultans n'épousassent jamais de femmes libres prises dans des familles considérables de leurs sujets ou de princesses choisies dans les cours étrangères, afin que nul lien de politique, de parenté ou de faveur du sang, ne pût altérer la souveraine impartialité du maître suprême; qu'au-dessus de tous ses sujets par le rang, il fût au-dessous d'eux par sa mère, et que le dernier des Ottomans, en appelant le sultan *le fils de l'esclave*, se sentît l'égal et même le supérieur de son padischah.

Cette esclave circassienne, chère à Soliman par ses premières amours, lui était plus chère encore par les quatre enfants qu'elle lui avait donnés avant et depuis son règne. Aucune rivale n'avait jusqu'à ce jour distrait les yeux ou contre-balancé la tendresse du jeune sultan. Son cœur était en amour comme en amitié de ceux qui s'attachent au lieu de s'assouvir par la jouissance. Il avait éperdument aimé la Circassienne; il ne cherchait pas un autre sentiment. Mais la mort lui ayant déjà enlevé trois des fils de la Circassienne, la sultane Validé craignait que l'empire, qui n'avait plus qu'un seul héritier, reposât sur une espérance trop fragile. Sans haine pour la Circassienne, elle désirait donner un autre amour à son fils. Le jour où pour la première fois dans une fête offerte par la sultane mère, les charmes, l'esprit et les talents de Roxelane furent dévoilés aux yeux de Soliman, cet amour s'empara pour toujours de son âme. Roxelane, élevée au rang d'odalisque favorite, partagea d'abord obscurément, puis ouvertement avec la Circassienne le cœur du sultan. La passion qu'elle alluma et qu'elle nourrit en lui passa des sens à l'âme. Mère de deux fils, délices de ses yeux, confi-

dente de sa politique, reine du sérail, regret de son coeur pendant les campagnes, récompense de sa gloire au retour de ses expéditions, elle ne régnait pas seulement sur le harem, mais secrètement aussi sur l'empire. Soumise comme une fille à la sultane Validé, modeste et caressante avec la Circassienne, elle encourageait le respect de Soliman pour sa mère; elle amortissait par ses munificences et sa subordination la jalousie de la première épouse. Ces trois femmes, vivant jusque-là dans une harmonie qui faisait la félicité du sultan et le repos du harem, se concertaient dans leur tendresse, dans leur vigilance et dans leur ascendant sur ses résolutions.

On croit à tort que les harems des princes d'Orient sont fermés à la politique. On se les représente comme des gynécées peuplées d'innombrables odalisques tour à tour exaltées par le caprice du maître ou avilies par ses dégoûts, mais étrangères par leur séquestration derrière les grilles d'un sérail aux intérêts et aux bruits du monde. Rien n'est moins conforme à la religion, aux moeurs et à l'histoire des sultans ottomans. Les odalisques qui deviennent souvent concubines, ne sont en général que les suivantes des sultans, les esclaves privilégiées du sérail, la décoration des fêtes du harem. Indépendamment des mères, des tantes, des soeurs du sultan qui vivent en familiarité constante avec leur fils, leur neveu, leur frère, qui possèdent des palais, des dotations, des pensions opulentes administrés par leurs agents, les épouses ou les favorites du souverain participent à tous les mouvements qui agitent le divan, la cour ou l'empire. Les eunuques, intermédiaires dégradés mais privilégiés entre elles et le monde, les entretiennent librement des affaires d'État. Les kyayas des sultans, sortes de curateurs de leurs biens et de ministres particuliers de leurs intérêts, sont choisis souvent parmi les premiers officiers du sérail ou de l'armée. Ces ministres communiquent librement avec elles pour recevoir leurs ordres ou pour leur rendre leurs comptes à travers le rideau ou à travers le voile qui couvre leur visage. Ils les informent de tout ce qui peut dans le sérail servir ou menacer leurs intérêts; ils leur inspirent les faveurs ou les antipathies pour les hommes d'État; ils concertent avec elles les insinuations, les paroles, les intrigues intérieures propres à servir leurs protégés ou à perdre leurs ennemis. Tous les partis extérieurs ont ainsi leurs racines cachées dans le coeur des mères, des soeurs, des épouses, des favorites du harem. Les factions politiques y sont d'autant plus actives au dedans qu'elles sont plus inactives au dehors. Quelles que soient les religions,

les lois, les mœurs, la femme ne perd jamais ses droits sur l'esprit de l'homme; elle les transforme. Ce qui est opinion dans les salons de l'Occident devient intrigue dans les harems d'Asie; mais des moyens différents y fondent les mêmes influences.

III

Depuis longtemps la toute-puissance du favori, le grand vizir Ibrahim, dont l'ambition se révélait de jour en jour avec plus d'insolence, avait porté ombrage aux trois sultanes de Soliman. On a vu par son langage aux conférences de la paix avec l'Autriche, qu'il la laissait éclater à haute voix comme pour constater lui-même son empire absolu sur son maître. Non content de l'amitié qui l'avait élevé si haut, il ambitionnait l'égalité avec son bienfaiteur. Le trône de Hongrie l'avait tenté; on assure qu'il avait trouvé ce trône même trop subalterne pour lui et qu'il rêvait celui des Ottomans accoutumés à le lui voir partager plutôt en collègue qu'en ministre de Soliman. Comme pour présager aux autres et à lui-même sa grandeur future, il avait affecté de joindre à tous ses titres, pendant la guerre de Perse, le titre de sultan, sorte de privilège sacré réservé par l'usage aux chefs et aux princes de races souveraines.

Soliman avait vu dans cet orgueil le premier éclair de l'ambition du joueur de flûte de Magnésie. La défiance et la jalousie étaient entrées pour la première fois dans son âme.

Un songe semblable à un remords qu'il avait eu à Bagdad peu de jours après le supplice unique du désterdar Iskender, troublait depuis quelque temps son repos. Il avait cru voir le désterdar immolé à la jalousie d'Ibrahim, couronné dans le ciel d'une auréole d'innocence, et lui reprochant avec amertume d'avoir concédé la tête d'un de ses plus fidèles serviteurs, à l'ambition insatiable d'un vizir qui ne voulait laisser aucun autre grand que lui dans l'empire, pas même le maître de l'empire. Le fantôme d'Iskender, après ces reproches, s'était baissé sur le sultan pour l'étrangler. L'horreur et l'effroi avaient réveillé Soliman.

Ce songe n'était que le contre-coup dans le sommeil des pensées qui l'agitaient pendant le jour. Il avait poussé l'amitié jusqu'à la faiblesse; cette amitié devenue crainte et remords le punissait de son excès. Mais la sultane Validé, sa mère, et la sultane Roxelane sa favorite avaient seules la confiance de ses agitations. Ces deux femmes les entretenaient et les enveni-

maient par l'énumération des faveurs et des grandeurs qu'il avait accumulées sur un favori, toujours superbe, déjà criminel, bientôt ingrat et qui, en s'emparant, disaient-elles, aux yeux des Ottomans, de tout le mérite et de toute la gloire du règne, ne laissait au sultan que la responsabilité de ses crimes. Elles lui présentaient comme des révélations sinistres, les rumeurs vagues de conspirations et d'usurpation qui couvaient dans le harem contre Ibrahim. Soliman avait tant grandi son ami qu'il commençait à le craindre. Maître de l'armée, des janissaires, des oulémas, des grands officiers du sérail qui lui devaient tous leur fortune, et qui s'étaient accoutumés à voir en lui l'ombre du sultan, Ibrahim pouvait d'un mot éclipser son maître, appeler un enfant au trône pour perpétuer son empire pendant une obéissante minorité, ou peut-être, anéantissant à la fois du même crime toute la famille impériale, se faire proclamer lui-même comme beau-frère du sultan et comme père d'un fils seul descendant d'Othman, tuteur et maître viager de l'empire. L'audace qu'il avait eue de prendre le titre de sultan sans l'aveu de Soliman, semblait une préparation éventuelle à ce crime. Ces ombres de complot auxquelles les tranches des sultanes et les murmures sourds du sérail donnaient un corps, furent peut-être aggravées par quelques indices domestiques qui ne permirent plus à Soliman d'hésiter davantage entre l'amitié et la sûreté du trône. Mais révéler ses soupçons c'était avertir le conspirateur de hâter le moment du crime; pour frapper un coup sûr il fallait prévenir; Soliman, dans l'intérêt de sa vie, de son trône et de sa famille, cacha à tous, excepté à sa mère et aux deux sultanes, la résolution qui coûtait tant à son amitié. Dissimulé par prudence, il ne laissa rien percer de ses soupçons ni de sa vengeance dans sa physionomie. Pendant qu'il méditait le meurtre du rival, il continuait perfidement à caresser l'ami.

IV

Par un privilège de faveur qui datait de sa jeunesse à Magnésie, la familiarité d'Ibrahim que le sultan traitait en frère, ne s'arrêtait pas même devant la porte du harem. Il avait l'habitude de venir tous les jours après le divan souper avec Soliman, dans le palais des femmes; il couchait dans sa propre chambre sur un lit que les eunuques lui préparaient à côté de celui du sultan. Le soir du 5 mars 1536, Ibrahim, sans défiance, soupa avec Soliman et s'endormit aux pieds de son maître. Soliman avait feint lui-même le sommeil; mais à peine

Ibrahim fut-il profondément assoupi, qu'à un signe convenu entre l'empereur et les sultanes, quatre muets, instruments des exécutions secrètes, du harem, apostés dans une chambre voisine, levèrent le rideau et se précipitant, le cordon à la main, sur Ibrahim, lui passèrent le noeud fatal autour du cou, et l'éveillèrent en sursaut pour la mort. La lutte du jeune et vigoureux Albanais contre les quatre muets ne fut pas moins terrible que sa stupeur, si l'on en juge par le tumulte qui fut entendu cette nuit-là des jardins dans l'intérieur du harem, par les contusions dont le cadavre du favori était couvert, et par les traces de ses mains sanglantes qu'on montrait encore un siècle après contre les murailles de la chambre. Le bruit courut que le sultan, par ce meurtre de son favori, n'avait pas vengé seulement un crime politique, mais quelques-uns de ces attentats domestiques, mystérieux, sans pardon, dont la familiarité du harem avait pu donner l'occasion et l'audace à ce jeune vizir.

Quoi qu'il en soit, le sérail à son réveil n'apprit la disgrâce d'Ibrahim que par son cadavre jeté à la porte du harem. S'il avait une faction, elle était étouffée avec lui; s'il était innocent, l'envie satisfaite en faisait un coupable. Nul ne plaignit une fortune montée si haut et tombée en une nuit de la toute-puissance dans la mort. Ibrahim avait au moins abusé de la prospérité, c'est le crime ordinaire des parvenus à la grandeur. Il avait pris la fortune pour un droit, et son ami pour le complaisant de sa fortune. Il avait bien servi son maître, mais il avait fini par se servir lui-même sous le nom de sultan. Prodige de faveur, prodige d'ingratitude, il devint le prodige de la versatilité du sort. Un jour l'avait élevé, une nuit le renversa. Le sultan, après avoir laissé contempler son cadavre comme explication de son crime, ordonna qu'on l'ensevelit presque obscurément à Galata, dans le jardin d'un pauvre couvent de derviches. Son seul monument fut un cyprès pareil à celui à l'ombre duquel le padischah avait rencontré quatorze ans auparavant, près du ruisseau de Magnésie, l'esclave enfant, joueur de flûte. Ses innombrables esclaves et ses incalculables trésors rentrèrent dans la source d'où ils étaient sortis, et furent annexés aux biens du sérail.

Les historiens ottomans remarquèrent qu'Ibrahim fut étranglé le même jour que César fut assassiné dans le sénat de Rome, comme si l'histoire de l'ambitieux Romain que le Grec ambitieux étudiait sans cesse dans Plutarque, avait voulu lui assigner prophétiquement à la même date, la punition de l'ambition longtemps prospère et toujours à la fin trompée. Mais Ibrahim,

restaurateur de l'autorité de son maître, vainqueur des Hongrois, fléau apparu devant Vienne, dompteur de Tauris, conquérant de Bagdad, mort sans revers, et peut-être sans autre crime que sa grandeur, n'en laissa pas moins, quoique si jeune, l'exemple d'un des ministres les plus consommés et les plus heureux de l'empire ottoman.

V

Ayas-Pacha reçut le lendemain le sceau de l'empire enlevé par les muets au cadavre d'Ibrahim. Ayas-Pacha était un Grec albanais comme son prédécesseur; il avait adopté l'islamisme dans sa jeunesse avec cette indifférence qui caractérise la promiscuité des cultes dans l'Albanie. Trois de ses frères élevés dans le christianisme étaient moines dans un couvent de Valona, patrie de leur mère. Le souvenir de cette mère et de ses frères et l'habitude de voir professer des dogmes divers le rendaient propice et même partial aux chrétiens. Il n'avait ni le génie, ni les dangers du caractère d'Ibrahim. Son mérite aux yeux de Soliman était de ne pouvoir jamais ni l'éclipser ni le trahir; il jouissait d'une renommée modeste, mais sûre. On ne lui reprochait qu'une passion qui amollit, mais qui chez les Ottomans ne déprave pas, celle de la volupté. Un si grand nombre d'esclaves et de favorites peuplaient son harem à Constantinople, que l'on compta une année jusqu'à quarante berceaux à la fois dans son sérail, et qu'à sa mort, il laissa après lui, dit la chronique, cent vingt enfants des deux sexes pour perpétuer sa race.

Ayas-Pacha, sans prétendre au gouvernement par lui-même, se contenta d'être un instrument souple et intègre du génie de Soliman. L'empire sous ce maître qui avait laissé par générosité attribuer ses œuvres à son favori, ne s'aperçut pas de la transition d'un vizir à l'autre. L'esprit et le cœur de Soliman n'éclatèrent jamais mieux qu'après la mort de son ministre.

VI

La fortune venait de lui susciter le seul homme qui manquait jusque-là aux Ottomans, un homme de mer. Cet homme était Khaïreddin, connu en Europe dans les traditions populaires de nos côtes sous le nom de Barberousse. Son histoire, dépouillée des fables qui la travestissent, est dictée par Soliman lui-même à l'annaliste turc des guerres navales des Ottomans.

Khaïreddin Barberousse était le quatrième fils d'un spahi

de Macédoine nommé Yacoub, retiré du service et établi à Mitylène pour y faire le commerce avec Smyrne et avec les côtes d'Afrique. Ses fils, impatients d'une fortune plus rapide que celle qu'on obtient lentement par le trafic, montèrent, sous prétexte de commerce, des barques de pirates armées en course dans l'Archipel. Leurs exploits et leurs dépouilles sur les navires chrétiens de Rhodes, de Venise et de France répandirent leur nom à Tunis. Le sultan de Tunis les enrôla dans ses escadres de corsaires, et leur donna bientôt le commandement d'expéditions contre les ports d'Afrique des Espagnols. Les trois frères de Khaïreddin périrent en combattant avec lui contre les Espagnols auxquels ils enlevèrent Alger.

Le dernier maître d'Alger fit hommage de la souveraineté de cette ville à Sélim I^{er} pour s'assurer un appui contre les chrétiens et les Barbaresques. Sélim I^{er} lui envoya comme signe d'investiture le cheval, le sabre et le tambour, attributs du sandjak, et le titre de béglerbeg. Il construisit des flottes, débarqua souvent en Sicile, fit trembler les côtes d'Italie, de France, d'Espagne, incendia les vaisseaux de ces puissances, combattit même André Doria, le héros naval de l'Occident, le vainquit, enleva quatre-vingt mille esclaves maures en Andalousie et les transporta à Alger pour peupler l'Afrique. Appelé à Constantinople par Soliman II, il y conduisit une flotte de quarante-cinq voiles qui dispersèrent, en passant à l'entrée de l'Adriatique, la flotte combinée commandée par André Doria.

Le sultan lui confia la construction et l'armement de la flotte ottomane. Créateur et amiral à la fois de cette flotte, il s'empara de la Méditerranée comme de son élément. Il cingla vers les côtes d'Italie, brûla les vaisseaux, ravagea les ports de la Calabre, rêva la conquête de la Sicile et de Malte, s'empara des châteaux et des villages des bords du golfe de Naples, emmena les populations en captivité, et répandit partout la terreur du nom de Barberousse, substitué par l'effroi populaire au nom de Khaïreddin. Les garnisons du pape et du roi de Naples étaient insuffisantes à protéger même leurs villes. Des descentes nocturnes et des invasions soudaines portaient jusque dans l'intérieur des terres les pirates de l'amiral ottoman.

Ce fut dans une de ces nuits sinistres que la ville de Fondi, site abrité et délicieux entre Rome et Naples, quoique enceinte de murs et de tours, fut enlevée et saccagée par Barberousse. L'assaut nocturne de Fondi ne fut inspiré à l'amiral ni par la soif du pillage, ni par celle du sang. La renommée de beauté de deux soeurs, filles du prince Gonzaga, s'était répandue

d'Italie jusqu'à Constantinople par les vers des poètes et par l'enthousiasme des pèlerins. L'une de ces soeurs, presque divinisée par les chants des Italiens et des Espagnols sous le nom de Jeanne d'Aragon, vivait à Rome; la plus jeune et la plus belle, Giulia, habitait à Fondi le palais de son mari, Vespasio Colonna, prince romain. Khaïreddin brûlait du désir d'offrir à Soliman cette Hélène de l'Italie. Informé par ses espions du séjour de Giulia à Fondi pendant la saison d'été, il vogue avec une nombreuse escadre dans le golfe de Gaète, débarque avec sept cents Turcs sur la côte, se glisse sous les forêts d'oliviers, surprend les sentinelles, escalade les murs, réveille en sursaut, le fer et la flamme à la main, la ville endormie. Tout périt ou fuit devant ses sicaires; des centaines de filles et de femmes demi-nues sont chassées sous le sabre vers le rivage. Pendant qu'il donne l'assaut aux portes du palais de Vespasio Colonna, désigné par ses espions aux soldats, Giulia, surprise dans son sommeil, s'évade presque nue par ses jardins, qu'une porte secrète faisait communiquer avec la campagne. Un gentilhomme, son écuyer, chargé de protéger le palais en l'absence de son mari, la suit l'épée à la main pour mourir en défendant son honneur. Il place devant lui la fugitive sur un cheval et part en la soutenant dans ses bras à travers les ténèbres aux cris et aux lueurs de la ville incendiée derrière lui. Les Turcs le poursuivent en vain jusqu'aux gorges des montagnes; leur proie leur échappe, grâce au dévouement de l'écuyer. L'aurore en se levant éclaire Giulia et son sauveur en sûreté derrière les collines des Abruzzes; mais la pudeur de Giulia rougit et s'indigne d'avoir été profanée par les regards de son serviteur. L'écuyer, poignardé quelques jours après par son ordre, reçoit la mort pour prix de son irrespectueux dévouement à sa maîtresse.

Les soldats de Khaïreddin, furieux d'avoir manqué leur proie, se vengèrent sur les autels et sur les tombeaux du palais des Colonna. Cette nuit suprême du pillage de Fondi retentit dans toute l'Italie et accrut la terreur du nom de Barberousse sur ces mers. Les peintres répandirent partout les portraits de Giulia Colonna, cause involontaire de la ruine de sa patrie.

VII

Nommé capitan-pacha, Barberousse conquiert Tunis et le fort de la Goulette. André Doria, avec l'armée de Charles-Quint, les reconquit sur lui après un siège héroïque. Les Espagnols,

rentrés dans Tunis, y surpassèrent les férociétés des Turcs. Trente mille habitants furent égorgés pour crime de mahométisme dans une race mahométane; dix mille esclaves réduits à la condition des brutes. Les mosquées croulèrent, le meurtre, le viol et le pillage signalèrent l'entrée de Charles-Quint; mais ses troupes allemandes n'imitèrent pas le sanguinaire fanatisme des Espagnols. L'empereur rendit Tunis à Mulef-Hassan à condition d'une vassalité dégradante de la souveraineté qu'on laissait à ce Maure.

Pendant ces événements d'Afrique, Soliman II, dans une troisième campagne de Perse, rentrait à Tauris et à Bagdad, et traitait les Persans en sujets plus qu'en vaincus. Une discipline sévère et une magnanimité politique faisaient respecter dans ces capitales les vies, les mœurs, la religion des habitants; il rapporta de cette campagne autant de bénédictions que de gloire.

Barberousse, au retour du sultan à Constantinople, le décida à déclarer la guerre à Venise. Les vaisseaux de la république avaient secondé les expéditions d'André Doria, amiral des flottes combinées d'Espagne et d'Italie dans la Morée. Louis Gritti, ce fils naturel du doge de Venise André Gritti, confident et conseiller du divan sous le ministre du favori Ibrahim, était tombé sous le poignard d'un assassin albanais. Son influence ne couvrait plus sa patrie. Soliman II, confiant dans le génie naval de Barberousse, lui livra l'Adriatique et marcha lui-même, avec ses deux fils Mobammed et Sélim et le grand vizir, sur Valona.

L'avant-garde de Barberousse, composée de douze vaisseaux et commandée par Ali-Tchélebi, rencontra André Doria sorti de Messine à l'entrée de l'Adriatique. Le soleil n'atteignait encore de ses rayons que les hautes voiles. A mesure qu'il éclaira les ponts, on vit Doria debout sur le banc de sa galère, couvert d'un manteau écarlate, l'épée nue à la main, montrant du geste à ses capitaines réunis en cercle autour de lui les vaisseaux turcs auxquels chacun d'eux devait s'attacher. Le feu s'ouvrit avec le jour; en deux heures les douze vaisseaux ottomans sombrés ou incendiés avaient disparu devant la flotte de Doria.

Le héros génois avait payé de son sang cette victoire; il rentrait blessé dans le golfe de Messine, quand Barberousse parut avec soixante galères et dix mille hommes de débarquement devant la Pouille, puis se replia à l'ordre de Soliman sur Corfou, l'antique Poucye, la reine des îles Ioniennes. Cette île était le boulevard maritime de l'Archipel vénitien. Toutes les forces de terre et de mer de la république étaient tendues pour

la défendre. Barberousse, se rapprochant de l'armée ottomane commandée par le sultan à Valona, y débarqua vingt-cinq mille hommes sous le commandement du grand vizir Ayas-Pacha. L'île entière, à l'exception de la ville de Corfou, devint la proie des Ottomans. Après un siège meurtrier, Soliman abandonna cet écueil de ses armes comme il avait abandonné Vienne. Ce prince, bien différent de Mahomet II et de Sélim I^{er}, ne s'obstinait jamais contre la fortune. Il calculait le prix du sang de ses soldats contre le prix d'une conquête trop chèrement payée. Il savait subordonner son orgueil à son humanité. Il rentra humilié à Constantinople.

Ses lieutenants vengèrent ce revers en Hongrie par l'extermination de trois armées de l'Autriche, et Barberousse par l'expulsion des Vénitiens des forteresses de la Morée et des îles de l'Archipel qu'ils avaient reconquises sous le règne de son père. Scyros ou Syra, célébrée par Homère pour son cône vert tacheté par les blanches toisons de ses moutons; Scyros où Achille, caché sous des habits de femme, avait séduit Déidamie; Pathmos où l'évangéliste saint Jean avait écrit l'Apocalypse, ce livre des prophéties de la religion chrétienne; Égine, couronnée de son temple de Jupiter, blanchissant au sommet de ses forêts en face du blanc Parthénon d'Athènes; Paros, dont les carrières de marbre avaient fourni des divinités à tout un vieux monde; Tiné ou Ténos ruisselante de ses sources et conservant la dernière son indépendance au milieu d'un archipel, reconnurent la souveraineté de Soliman.

VIII

Pendant une expédition du sultan en Moldavie pour y établir un prince tributaire expulsé par l'ambition de son frère, Barberousse, sortant du port de Constantinople avec une flotte de cent cinquante voiles, parcourut en maître la mer de l'Archipel et la mer d'Égypte, et ravagea pour la première fois l'île de Candie, véritable royaume insulaire des Vénitiens, défendu par des villes aussi inexpugnables que Rhodes et Malte. De Candie, l'amiral ottoman cingla vers Prévésa, voisine d'Actium. Cette côte était menacée par une flotte de deux cents navires vénitiens, espagnols, pontificaux, génois, commandés par Doria. La seule tactique de Barberousse, celle qui fait toujours triompher sur la mer le plus intrépide, fut l'impétuosité de ses manœuvres. Il lança à toutes voiles ses vingt-cinq galères au cœur de la flotte coalisée, l'aborda, l'incendia, la dispersa en

tronçons sur ses ailes, et força Doria vaincu à s'abriter derrière les batteries de l'île de Sainte-Maure. Les vaisseaux captifs ramenés en triomphe à Constantinople consolèrent Soliman du revers de Corfou; il fit de Barberousse l'arbitre presque souverain de la mer.

Pendant que le sultan établissait ainsi la suprématie du pavillon turc sur la Méditerranée, il faisait construire par Suleïman, pacha d'Égypte, une flotte de quatre-vingts vaisseaux sur la mer Rouge pour dominer l'Arabie et menacer même les Indes. Malgré l'âge et l'obésité de Suleïman le Gros, qui l'empêchaient de se lever de son divan et de se mouvoir sans le secours de quatre robustes esclaves, cet amiral, d'un esprit aussi actif que son corps était lourd, parcourut la mer Rouge, soumit Aden, franchit la mer des Indes, assiégea et ravagea les possessions portugaises sur la côte indienne, et rentra, après dix mois de navigation, chargé à Suez, de dépouilles et d'esclaves. Le sultan l'appela à Constantinople, et lui donna le rang de vizir en récompense de son expédition navale en Arabie.

IX

Ayas-Pacha, le grand vizir, mourut de la peste au milieu de ces triomphes maritimes. Soliman II nomma à sa place Loutfi-Pacha, Albanais lettré et politique, un des historiens de ce règne qui éclaire le mieux les événements de son époque. Loutfi-Pacha avait épousé une des sœurs du sultan; mais sa froideur pour la sultane son épouse, punie par une prompte disgrâce, ne lui laissa pas longtemps l'administration de l'empire. Il conclut, grâce à Barberousse, une paix courte avec Venise.

L'Autriche, de son côté, négociait avec Soliman pour obtenir sa part toujours disputée de la Hongrie. Zapolya, client ingrat des Turcs, avait conclu à leur insu une paix perfide avec l'archiduc Ferdinand: „Ces rois, s'écria Soliman en apprenant cette „trahison des deux princes, sont indignes de porter des couronnes, puisque ni la crainte de Dieu, ni la crainte de la honte „devant les hommes n'ont pu les empêcher de violer la reconnaissance et la foi jurée.“

Zapolya mourut à Ofen peu de temps après que sa perfidie eut éclaté à Constantinople. Quinze jours après sa mort, sa femme, la reine Isabelle de Hongrie, fut accusée d'avoir simulé la grossesse et l'enfantement pour conserver comme mère et comme régente le trône où son mariage avec Zapolya l'avait fait asseoir. Indignée de cette odieuse accusation, la tendresse

maternelle pour son fils vainquit dans son âme la pudeur. Elle se présenta avec son enfant sur les bras devant l'ambassadeur de Soliman II, et découvrant en rougissant devant lui son sein gonflé par le lait, elle en fit couler quelques gouttes sur les lèvres de son enfant, pour lui prouver qu'elle était bien mère, puisqu'elle était nourrice. L'ambassadeur, touché de cette grâce à la fois féminine et pudique, s'agenouilla devant la jeune veuve, posa la main sur l'enfant, et jura au nom de Soliman que jamais un autre roi que ce fils innocent de Zapolya ne régnerait sur les Hongrois.

X

Ferdinand d'Autriche s'avancait et assiégeait déjà Ofen. Soliman II accourut pour défendre la veuve et l'enfant. Dans l'année 1541 le sultan, après avoir déjà déposé le grand vizir Loutfi et nommé à sa place Suleïman le Gros, âgé de quatre-vingt ans, mais guerrier jusqu'à la mort, conduisit deux cent mille hommes en Hongrie. Le nouveau grand vizir Suleïman-Pacha resta en Asie sous prétexte d'y surveiller les armements nécessaires à la campagne, mais en réalité pour y surveiller Moustafa-Sultan, fils de Soliman II et de la Circassienne dont l'ambition et la faveur naissantes inspiraient de l'ombrage à la favorite Roxelane. Roustem-Pacha, gendre du sultan qui avait épousé une fille de Roxelane encore enfant et qui, avec l'appui de la sultane, avait été nommé second vizir, suivit Soliman en Hongrie, chargé des détails de l'armée. Sa présence répondait à Roxelane des conseils qui domineraient pendant cette absence dans les tentes du sultan. L'ascendant de Roxelane croissait au lieu de décroître avec les années. Sa beauté était encore dans sa fleur, et la maturité de son esprit ajoutait dans l'âme du sultan la confiance à l'attrait. Depuis qu'elle ne redoutait plus un favori dans un ministre, elle cherchait à entourer Soliman des hommes les plus expérimentés dans la guerre et dans les affaires. Roustem et Suleïman-Pacha se partageaient le crédit qu'elle leur prêtait pour la gloire du sultan.

XI

La campagne de Hongrie ne fut qu'une ostentation des forces de Soliman II en Allemagne. En approchant d'Ofen, il adressa au jeune roi, fils de Zapolya, un présent composé de quatre chaînes d'or d'un poids énorme et de quatre chevaux de guerre

magnifiquement équipés. Des bracelets, des colliers, des mouselines de l'Inde pour la reine mère Isabelle accompagnaient ce présent. Les moeurs ottomanes interdisant à la reine de venir elle-même au-devant du sultan son protecteur, elle lui envoya avec peine l'enfant âgé seulement d'un an, avec sa nourrice, sous la conduite du moine hongrois Martinuzzi, son conseiller. L'enfant était conduit dans un chariot doré. Les magnats de la cour de Zapolya, Pétrovich, Podmaniczky, Toeroek, Verboeczy, Bathiany l'escortaient à cheval. Trois suivantes étaient dans le char avec l'enfant roi. Au seuil de la tente du sultan, l'enfant épouvanté par l'éclat des armes refusa de se laisser prendre, et se rejeta en pleurant sur le sein de la nourrice. Cette femme fut obligée de le porter elle-même dans ses bras devant le trône de Soliman.

Ce prince, se défiant de la fidélité des Hongrois depuis qu'il avait découvert les intelligences de Zapolya avec la cour de Vienne, avait résolu de s'emparer lui-même d'Ofen, et d'emmener la reine Isabelle et son fils à Constantinople, pour être jusqu'à sa majorité le tuteur de cette veuve et de cet enfant. Isabelle, informée de ce dessein par ses affidés dans le sérail, avait recherché par de riches présents l'amitié de Roxelane et de la sultane Milirmah, fille de Soliman et femme de Roustem. Ces deux sultanes agirent par Roustem sur l'esprit de Soliman, et fléchirent sa politique par son coeur. Il se contenta d'occuper Ofen par ses troupes et d'annexer cette importante forteresse à l'empire jusqu'au règne de l'enfant roi. Il assigna à Isabelle pour séjour royal la Transylvanie. L'aga des janissaires signifia à la veuve de quitter le palais, et d'acheter des couples de boeufs pour transporter ses richesses et ses ameublements dans sa nouvelle résidence. Les magnats, complices de la négociation de la cour d'Ofen avec la cour de Vienne, furent envoyés captifs au château des Sept-Tours à Constantinople.

XII

Cependant l'archiduc Ferdinand, jaloux de la faveur du sultan, profita de la présence de Soliman II à Ofen, pour lui envoyer des ambassadeurs et des présents. Ces présents, énumérés dans les archives du sérail, se composaient d'une grande coupe d'or ciselée par les artistes florentins; d'une horloge qui marquait les heures, les jours, les mouvements périodiques des astres; d'un livre qui expliquait l'invention et le mécanisme de ce chef-d'oeuvre. Les ambassadeurs de Ferdinand adressèrent

en allemand un long discours au sultan pour l'incliner à la paix. Soliman, assis dans le palais d'Ofen sous un dais de brocart, son bouclier, sa masse d'armes, son arc, ses flèches, son sabre sous la main, ses ministres debout derrière lui, écouta dédaigneusement les orateurs.

„Que disent ces hommes? que veulent-ils? demanda-t-il à „Roustem. S'ils n'ont plus rien à dire, laisse-les se retirer.“ Il leur refusa toute paix qui n'aurait pas pour préliminaire l'évacuation de tout le territoire hongrois; mais il leur accorda généreusement une trêve pour réfléchir. Un de ces négociateurs, le vieux comte d'Herberstein, s'étant agenouillé pour baiser la main du padischah, fut saisi d'une violente douleur de reins qui l'empêchait de se relever sans l'assistance de la main d'un serviteur. Soliman, qui s'aperçut de l'embarras du vieillard, lui tendit la main pour l'aider à se redresser. „Laissez-les aller,“ dit-il encore à ses vizirs.

XIII

L'armée sous les armes, la cavalerie, l'artillerie, les bagages, les soixante mille chameaux qui portaient les tentes et les vivres étaient rangés en ligne dans la prairie d'Ofen. Roustem les fit défiler devant les ambassadeurs de Ferdinand. „Eh bien! „qu'as-tu vu, demanda Roustem à d'Herberstein après cette „revue, et que diras-tu à ton maître? — J'ai vu, répondit „d'Herberstein, les forces du plus grand empire de l'univers.“

Soliman rentra lentement à Constantinople sans avoir rencontré d'ennemis. Pendant son voyage, Barberousse avait vaincu Charles-Quint et Doria, ou plutôt les éléments avaient vaincu pour lui dans la rade d'Alger. Cent cinquante vaisseaux espagnols et italiens avaient été fracassés dans une tempête aggravée par un combat naval, contre les côtes d'Alger. Le vaisseau d'André Doria lui-même s'était englouti dans les flots. Fernand Cortez, qui avait quelques années auparavant conquis l'empire du Mexique à sa patrie, se sauva à la nage et fut un moment esclave des musulmans de la côte. Charles-Quint, privé par ce désastre des secours et des vivres qu'il attendait de la mer, se retira, vaincu par les éléments, des remparts d'Alger, laissant la terre aux Arabes et la mer à Barberousse.

Les ambassadeurs de France Paulin et Laforêt, comme s'ils avaient eu l'instinct que l'Afrique serait un jour une possession de leur patrie, avaient suivi Soliman en Hongrie pour l'encourager à cette campagne navale contre Charles-Quint. Ils s'entre-

mirent également avec un zèle plus ottoman que chrétien dans les négociations de Soliman avec Venise, pour détourner cette république de toute alliance avec l'Allemagne contre les Turcs. Soliman chargea Barberousse de se concerter en tout avec le roi de France. Paulin et Pellicier, envoyés par le roi à Constantinople, s'embarquèrent eux-mêmes sur la flotte de Barberousse pour porter sur l'escadre ottomane l'esprit de leur cour et les désertions politiques du cabinet de Fontainebleau. Ils montaient le vaisseau de Barberousse, quand cet amiral aborda à Messine, foudroya le château et enleva parmi les dépouilles la fille du gouverneur espagnol don Diégo, dont la beauté célèbre avait tenté la témérité de l'amiral ottoman. Il l'enleva et en fit son épouse.

La flotte toujours dirigée par les deux diplomates français parcourut la Méditerranée, se ravitailla dans les îles du golfe de Gaète, aborda à l'embouchure du Tibre, fit trembler Rome et fuir les Romains dans les montagnes de la Sabine. Elle vint enfin jeter l'ancre à Marseille comme dans un port ami, et y rallier une escadre française pour assiéger ensemble Nice. Barberousse, le fléau de la mer, fut à Marseille le héros des fêtes et de l'enthousiasme des populations de la Provence. Le patriotisme de la nation voyait bien plus un allié dans un sultan qu'un ennemi dans un musulman. Les antipathies de religion tombaient devant les sympathies politiques. La France redoutait davantage la monarchie européenne de la maison d'Autriche que la prépondérance asiatique de Soliman. Nice vit pour la première fois sur sa mer le drapeau ottoman et le drapeau français réunis pour assurer l'équilibre et la liberté des puissances.

XIV

Ces années de paix furent employées par Soliman II à réformer l'administration de ses vastes provinces depuis Bagdad et l'Éthiopie jusqu'à Ofen. Il assigna des gouvernements à deux de ses fils: Mohammed-Sultan eut Saroukhan avec un traitement de soixante mille ducats d'or; Sélim fut investi de Koniah. Ils reçurent dans un divan solennel le tambour, l'étendard et l'arc, insignes de leur autorité presque souveraine.

Cependant Ferdinand, las de négocier en vain à Constantinople, avait assiégé Pesth; Soliman indigné reprit la route du Danube. L'empire tout entier semblait sortir avec lui de sa capitale. Le 25 avril 1543, les portes de Constantinople virent

défiler le cortège armé du padischah. Les porteurs d'eau chargés d'avoir toujours leurs outres pleines sur leurs chameaux pour désaltérer l'armée; trois cents rangs de mules composés chacun de sept mules portant les bagages et le trésor de la cour; neuf cents chevaux de main conduits par leurs palefreniers; neuf cents rangs de dromadaires ou cinq mille quatre cents chameaux de course chargés des munitions et des vivres; mille armuriers pour réparer les armures, cinq cents mineurs pour saper les murailles, huit cents canonniers pour servir les pièces, quatre cents agas, kiayas, etc., chargés des écritures et de l'administration de l'armée, les grands dignitaires du sérail, l'échanson, le grand trésorier, le maréchal de la cour; deux mille spahis à cheval, sur la tête desquels flottaient leurs étendards rouges; deux mille ouloufedjis ou cavaliers à la solde du sultan, sous leurs drapeaux verts; deux mille cavaliers étrangers sous leurs étendards blancs, deux mille silihdars aux couleurs jaunes; deux mille auxiliaires aux couleurs variées de vert, de blanc, de rouge et de jaune; puis les membres du divan, les secrétaires d'État, les juges de l'armée, les quatre vizirs à la coupole, ainsi nommés, parce qu'ils ont seuls le privilège de s'asseoir dans le divan sous la coupole qui l'éclaire; les autres vizirs précédés des queues de chevaux, signes de leur dignité, les veneurs, les fauconniers, les valets de chiens et de furets, les écuyers tranchants; les écuyers du sultan conduisant les chevaux particulièrement affectés à son service, animaux de choix de toutes les provinces de son empire, arabes, persans, turcomans, caramaniens, enharnachés de selles brodées d'or, de mors et d'étriers d'argent; trois cents chambellans à cheval; douze mille janissaires armés de sabres, de lances, d'arquebuses, faisant porter devant ce corps d'élite trois queues de cheval teintes d'henné; derrière eux sept étendards rayés à bandes d'or, et sept queues de cheval flottant à la pointe de hautes lances, cent sonneurs de trompettes et cent batteurs de tambour, leurs instruments suspendus à leurs cous par des chaînes d'or, quatre cents solaks ou gardes du corps enveloppant le sultan d'une nuée de fer, d'aigrettes, de bannières, de carquois en mouvement; enfin Soliman lui-même monté sur un cheval persan dont le poil d'or éblouissait comme un reflet du soleil, et qu'on entrevoyait à peine sous le nuage des plumets ondoyants des solaks: telle était la pompe personnelle du sultan ouvrant la marche de l'armée.

XV

Nous ne décrivons pas cette campagne dont les principaux événements furent la conquête de Gran, l'alliance avec la Pologne qui sollicitait l'appui du plus redouté de ses voisins contre ses propres dissensions, la jonction de dix mille Tartares auxiliaires obligés des Turcs dans leurs campagnes au nord et la délivrance de Pesth.

Le retour du sultan à Constantinople, après avoir distribué l'armée dans ses séjours d'hiver, fut attristé par la mort du plus cher de ses fils, Mohammed, gouverneur de Saroukhan. Il le pleura comme une partie de la gloire qui devait lui survivre et qui s'éclipsait avant lui: Le grand architecte Sinan fut chargé de lui élever une mosquée en forme de sépulcre, dont le caractère sombre et nu attestât le deuil autant que la prière. Le génie de la douleur inspira Sinan. Trois cent mille ducats d'or ou dix-huit millions de francs furent consacrés par le père au tombeau de son fils. Il y joignit des écoles, des hospices et des tables gratuites pour les pauvres, afin de perpétuer les bénédictions des Ottomans sur la mémoire de ce favori de son cœur. Sélim, gouverneur de Koniah, reçut à la mort de son frère le gouvernement plus rapproché et plus important de Saroukhan ou de Magnésie. Sélim, le plus cher après Mohammed, n'était cependant pas l'aîné des autres fils. Moustafa, fils de la Circassienne, suspect à son père, et éloigné à Amasie, ressentit vivement cette injure. Bayézid ou Bajazet, le plus jeune des fils de Roxelane, était destiné au gouvernement de Caramanie; mais sa jeunesse le retenait encore au sérail.

Le grand vizir Suleïman-Pacha, surchargé de quatre-vingt-dix ans d'âge et de son obésité monstrueuse, fut congédié avec honneur et remplacé par le favori des sultanes Roustem-Pacha, époux de la fille du sultan, la sultane Mihrmah. Roustem était né en Croatie, élevé parmi les pages, monté de grade en grade au rang d'écuyer, de béglerbeg, puis de grand vizir. Il n'était qu'un soldat et un courtisan fait pour servir et obéir. Barberousse, chargé de gloire et de dignités, mourut cette année à Constantinople. Ce fils du pauvre spahi Yacoub de Mitylène, légua en mourant au sultan son bienfaiteur douze cents esclaves et cent mille ducats d'or. Il en laissa autant à son fils. On voit son tombeau caché sous le lierre et les cyprès sur un petit promontoire du Bosphore au murmure de ces flots de la mer qu'il ensanglanta dans tant de victoires. Plus heureux que le Thé-

mistocle des Grecs, ce Thémistocle des Ottomans dort sur le rivage qu'il a protégé et grandi.

Des alternatives incessantes de guerre et de négociations entre Vienne et la Porte occupèrent, pendant ces années presque stériles, la pensée du grand vizir. Charles-Quint et Ferdinand, les Vénitiens et les Français, les Polonais et les Russes se disputaient ouvertement l'amitié de ces Ottomans réputés, si peu d'années auparavant, l'ennemi commun de la chrétienté. La religion n'entraînait plus pour rien dans les négociations des puissances. L'Autriche s'abaissa jusqu'à acheter la paix sinon l'alliance au prix d'un tribut annuel de trente mille ducats d'or par un traité signé à Andrinople.

Un esclave bosnien, élevé comme le grand vizir Roustem parmi les pages du sérail, Mohammed-Sokolli, commençait à prendre l'ascendant d'un esprit supérieur dans les conseils du divan. Son nom dérivait du lieu de sa naissance le château de Sokol, construit comme une aire sur un rocher pyramidal de la Bosnie et appelé, à cause de sa position, *nid de faucon*. Soliman II le nomma après la mort de Barberousse capitán-pacha ou amiralissime de ses flottes. Il nomma en même temps muphti, Abou-Soud, jurisconsulte consommé.

Un des généraux de son père Sélim I^{er}, Kosrew-Pacha, tomba en disgrâce pour une insolence adressée par lui au grand vizir devant le sultan. Ce vieux général ne put survivre à la suppression de ses honneurs. La première fois qu'il voulut monter à cheval après sa dégradation, il regarda autour de lui, et ne vit plus ni les pages, ni les gardes, ni les caftans dorés de sa suite ordinaire dans les camps ou dans les cours; il redescendit avec indignation de sa selle, et s'écria qu'il valait mieux rester à jamais sur les coussins de son harem que de se montrer ainsi sans appareil aux regards des Ottomans habitués à son éclat. Il rentra et se laissa mourir de faim, suicide d'orgueil inusité dans une race à qui la résignation fataliste est la vertu de l'homme.

XVI

Un envoyé d'Alaeddin, sultan des Indes, qui venait implorer la protection de Soliman contre les Portugais, fut admis à présenter ses présents et sa requête au divan. Le sultan, pour frapper les yeux de l'ambassadeur indien, le fit assister à une de ses entrées à Constantinople après une chasse dans les forêts d'Andrinople. Quand les différents corps de son escorte, les

armuriers, les canonniers, les spahis, les silihdars parurent sous leurs uniformes éblouissants d'argent et d'or, l'ambassadeur, croyant que c'était le groupe des courtisans du padischah, se leva respectueusement de son siège; l'aga des janissaires entouré de ses officiers lui parut être le prince lui-même; les vizirs lui firent une semblable illusion. Détrompé chaque fois par les interprètes qui l'entouraient, il resta tellement anéanti, quand Soliman apparut lui-même au milieu du voile éblouissant des sabres, des casques, des panaches et des aigrettes de ses officiers, qu'il resta sans mouvement et sans voix devant cette ombre d'Allah sur la terre.

Roxelane envoya au prince indien des présents d'étoffes splendides brodées par ses propres mains. Elle décida Soliman, dans l'intérêt de son fils Sélim et de Roustem le grand vizir son gendre, à soutenir la cause d'Alaeddin contre les Portugais et les Persans. Ismael-Mirza, fils du Schah de Perse, provoqua le premier la guerre par une irruption sur Erzeroum et par la défaite d'Iskender-Pacha qui défendait cette frontière. Le grand vizir Roustem et Mohammed-Sokolli, béglerbeg de l'armée d'Europe, reçurent ordre d'aller rassembler tous les contingents de l'empire à Tokat. Tokat était en Asie ce que Belgrade était en Europe, la base d'opérations des Turcs sur la Perse. Les deux vizirs y rassemblèrent en peu de mois cent cinquante mille hommes et vingt mille janissaires. Le sultan était indécis encore s'il leur confierait la direction de la campagne de Perse, ou s'il irait lui-même se mesurer une troisième fois avec des ennemis qu'il n'avait pas trouvés dignes de lui. Une raison d'État renfermée longtemps dans le plus impénétrable silence le décida.

XVII

Le poète guerrier Schemsi, aga des spahis, homme initié à tous les mystères de famille et de politique du sérail, arriva inopinément de Tokat, chargé d'une confidence verbale du grand vizir. Roustem avertissait loyalement ou astucieusement son maître d'une conspiration sourde ou du moins d'une fermentation dangereuse qui couvait dans l'armée et surtout dans les rangs des janissaires depuis l'arrivée au camp du sultan Moustafa, son fils, avec ses troupes personnelles d'Amasie.

On a vu que ces ombrages contre la popularité et l'ambition du jeune Moustafa n'étaient pas récents dans le sérail; déjà, avant la dernière campagne de Hongrie, son père, informé de

la faveur des troupes asiatiques pour son fils, avait laissé le vieux grand vizir Suleïman à Brousse pour surveiller de plus près les manoeuvres ou les mouvements de ce prince. Sélim I^{er} avait trop appris aux Ottomans par son crime qu'un fils ambitieux et impatient était le plus dangereux compétiteur du trône de son père. Bien que Moustafa, fils de la sultane circassienne, fût l'ainé des princes fils de Soliman, l'amour de Soliman pour Roxelane, l'ascendant souverain de cette sultane sur son coeur et la préférence avouée du père pour les fils de Roxelane, Sélim et Bayézid, devaient faire craindre à Moustafa qu'à la mort de son père les intrigues du sérail et du divan vendus aux intérêts de la favorite ne lui ravissent le trône et la vie; de telles craintes pouvaient le pousser au crime. Son titre d'ainé des fils du sultan, son caractère belliqueux, sympathique à une race guerrière, sa libéralité envers les soldats, sa douceur envers le peuple, son adresse et son intrépidité à cheval et aux armes, son éloquence martiale, les grâces de sa figure, le sentiment même d'intérêt et de pitié que sa disgrâce et son éloignement de la cour inspiraient à l'empire, faisaient de Moustafa le favori de l'opinion des camps.

Sa présence à l'armée de Koniah raviva ces impressions dans l'oeil et dans le coeur des soldats. Le grand vizir Roustem, gendre de Roxelane, intéressé à la grandeur future des princes frères de sa femme, découvrit avec l'instinct de la terreur et peut-être de la haine ces prédilections de l'armée pour Moustafa. Les faveurs d'une armée dont un cri peut donner l'empire, bien qu'innocentes dans celui qui les inspire, sont facilement des crimes dans celui qui les redoute: Roustem jugea à quelques révélations et à quelques symptômes que l'occasion seule manquait aux partisans de Moustafa. La longue absence du sultan pendant une campagne où le jeune prince s'attirerait même involontairement les regards et la gloire, lui parut fournir trop de tentations à sa vertu.

„Déjà, disait le poète Schenisi au sultan dans sa confidence, „les janissaires, toujours avides de changement, répétaient hautement que le sultan, vieilli avant l'âge par le poids de l'empire „et par onze campagnes, n'était plus propre à porter le drapeau „des Ottomans sur l'Euphrate, le Tigre et l'Oxus; qu'il fallait „un règne rajeuni à un empire qui ne devait jamais vieillir avec „ses maîtres; que c'était à l'armée de donner et de retirer le „trône; que le prince couronné à Koniah par la main des soldats serait acclamé sans résistance à Constantinople; que l'enthousiasme du camp confondrait à temps les iniques prédilec-

„tions du sérail; que le grand vizir Roustem, favori d'une favorite, était le seul obstacle dans l'armée, à l'explosion de ce sentiment général; que sa tête coupée dans une sédition soldatesque laisserait les troupes libres d'exprimer et d'accomplir ce grand changement; et que Soliman, relégué pour le reste de ses jours dans le sérail des sultans vieilliss à Demotika, achèverait en repos sa vie avec les femmes qui avaient amolli son coeur.“

XVIII

Ces murmures de l'armée apportés par Schemsi, et sans doute grossis par Roxelane, ne laissèrent pas Soliman II hésiter un instant sur les moyens de prévenir un tel péril. Il renvoya au grand vizir l'ordre de dissoudre l'armée, à Moustafa l'invitation de retourner à Amasie avec les troupes de sa province; il annonça qu'il irait en personne, au commencement de l'automne, prendre le commandement de l'expédition de Perse.

Il planta en effet ses tentes à Scutari, le 28 août 1553, au milieu de l'élite de ses troupes, commandées par ses vieux compagnons de gloire; il donna à Sultan Bayézid, l'un des fils de Roxelane, le gouvernement d'Andrinople pendant son absence; il autorisa Sélim, le second fils de Roxelane, alors gouverneur de Maguésie, à l'accompagner dans la campagne de Perse, désirant faire rejaillir sur ce jeune prince, objet de ses prédilections, assez de gloire pour lui mériter après lui la candidature au trône.

Il conduisait également avec lui un troisième fils de Roxelane, nommé Zéanghir. Ce jeune prince, déshérité par la nature des dons extérieurs, n'était pas propre à manier le sabre, ni à paraître à cheval aux yeux des armées; il boitait en marchant; une de ses épaules plus haute que l'autre donnait à sa stature une disgrâce qui le condamnait à la solitude et à l'immobilité du sérail. Mais tous les dons de l'âme, du coeur, de l'intelligence et du caractère compensaient en lui ces infirmités du corps. Ces infirmités avaient rendu cet enfant plus cher à sa mère, plus cher au sultan son père qui se complaisait dans ses entretiens assaisonnés de sagesse précoce, d'une gaieté naïve et d'heureuses reparties. Il l'emmenait avec lui dans toutes ses campagnes comme le plus sûr confident de ses soucis et le plus aimable délassement de ses loisirs. Zéanghir, quoique fils d'une autre mère que Moustafa, nourrissait depuis son enfance pour ce frère une tendresse qui prévalait en lui sur toutes les rivalités

de sang et sur toutes les jalousies de famille. Ces deux princes s'aimaient, à travers les haines de leurs mères, d'un de ces attachements passionnés qui sont les despotismes de la nature.

XIX

Au bruit de la marche de son père, Moustafa, sans défiance des préventions semées contre lui, rejoignit avec ses troupes l'armée impériale au quartier général d'Erégli, sur la route de Brousse à Tokat. Sa présence inattendue, le nombre et la discipline de ses cavaliers, la beauté de leurs chevaux, la richesse de leurs costumes et de leurs armes, la mâle confiance du jeune guerrier qui les commandait, répandirent dans le camp une émotion et un murmure d'enthousiasme qui parurent au sultan une confirmation des accusations du grand vizir. Les janissaires, heureux de contempler dans Moustafa le prince qui devait combattre et régner un jour à leur tête, se portèrent en foule autour de ses tentes pour saluer sa présence au camp.

Leurs cris et leurs félicitations imprudentes rapportés par des délateurs apostés aux oreilles du sultan, furent interprétés comme les indices d'une explosion que rien ne pouvait plus contenir. Des conseils secrets se prolongèrent longtemps dans la nuit, sous la tente, entre les vizirs et le sultan. Zéanghir lui-même en fut éloigné: l'arrivée de son frère chéri dans le camp de leur père l'inondait de joie. Il espérait reprendre avec lui dans la campagne les intimités et les confidences dont l'absence avait sevré depuis si longtemps les deux amis. Il s'étonnait des retards que l'étiquette de la cour apportait à leur entrevue.

Soliman avait fait dire à Moustafa qu'il l'admettrait le lendemain à la cérémonie du baise-main dans sa tente.

XX

Le lendemain en effet, après l'heure de la prière de midi, les vizirs et les généraux allèrent en cortège prendre le jeune prince à ses tentes pour l'accompagner en cérémonie à l'audience du sultan. Moustafa était vêtu d'un riche castan; il montait un cheval turcoman digne, selon l'expression arabe, *d'être le trône d'un sultan*. Les soldats se pressaient tumultueusement sur ses pas pour saluer en lui leur idole. Les acclamations qui s'élevaient autour de lui, retentissaient jusque dans le divan de son père. Soliman croyait y saisir à chaque cri la faction dans l'enthousiasme. Cette idolâtrie pour son fils semblait lui comman-

der l'abdication; il ne s'indignait pas moins comme père qu'il ne s'offensait comme souverain. Ce n'était pas uu de ces caractères qui s'écroulent aux clameurs d'une soldatesque ou d'une populace. Son coeur résistait d'autant plus à une dégradation volontaire qu'on le lui insinuait avec plus d'insolence. Il se souvenait de la condescendance de son aïeul Bajazet II, descendu du trône pour l'exil, mais ayant trouvé la mort entre l'exil et le trône. Le meurtre de ses fils de prédilection, la ruine de Roxelaue, la tyrannie de l'armée, l'anarchie de l'empire, l'éclipse de sa gloire au déclin de sa vie, se levaient devant lui pour lui commander d'oublier qu'il était père, s'il voulait rester souverain et survivre grand homme à son règne. Ce n'était plus son fils qu'il attendait, c'était un rebelle qui venait lui demander l'empire par la voix de ses complices: il n'hésita plus.

XXI

Moustafa n'était coupable que des murmures de l'armée et des espérances qui s'attachaient à sa jeunesse. Il descendit de cheval et entra dans la tente de son père pour se prosterner à ses pieds, et pour en recevoir le baiser sur les yeux, signe patrilial de tendresse que les supérieurs, les vieillards, les pères, donnent en Turquie à ceux qu'ils rapprochent de leur coeur. Il avait conservé ses armes selon l'usage des fils des sultans qui ont seuls le privilège de paraître armés devant leur père. Les chiaoux qui veillaient dans la première salle le désarmèrent. Cette précaution accusatrice le fit rougir et pâlir. Il obéit néanmoins aux chiaoux.

En entrant dans la seconde enceinte où il croyait voir son père ouvrant les bras pour le recevoir, il ne vit qu'une morne solitude; il hésitait à pénétrer dans le divan, quand le rideau qui séparait le divan de la salle des audiences, se soulevant tout à coup, lui montra, au lieu de son père, un groupe sinistre de muets exécuteurs des arrêts de mort dans le sérail. Ces bourreaux se précipitant sur le jeune prince, lui jetèrent autour du cou la corde d'un arc, lacet ordinaire dont ils se servent pour étrangler leurs victimes. L'innocence, l'étonnement, l'indignation, l'horreur du supplice, la jeunesse qui se refuse à la mort, donnèrent à Moustafa, quoique désarmé, la force de briser le cordon, d'écarter les bras de ses bourreaux, de les terrasser, à ses pieds, de les traîner jusqu'à la porte de la salle des chiaoux comme le taureau traîne la hache mal assénée et les cordes de l'abattoir; déjà ses cris invoquaient avec le nom de son père le

secours des janissaires ameutés en foule autour des barrières qui entourent à distance les tentes du sultan; sa voix, entendue d'eux, pouvait changer le supplice en couronnement; Soliman, témoin caché de cette lutte, ouvre le rideau qui le séparait de la scène du meurtre; il lance un regard significatif aux muets dont il gourmande la lenteur en les menaçant eux-mêmes de la mort; Moustafa, à l'aspect de son père implacable, oublie de se défendre et meurt terrassé sous le genou des muets. Le rideau retombe.

Soliman ordonne de trainer le cadavre de son fils sur un tapis au seuil de la tente, et de l'exposer en défi aux yeux des janissaires consternés. Il sait que les factions meurent avec leurs idoles, et que nul n'ose avouer la pensée du crime quand le crime n'a plus ni mobile ni lendemain.

L'aspect du corps inanimé de Moustafa répandit avec le deuil la terreur et le silence dans l'armée. Les soldats défilèrent les yeux humides mais les lèvres muettes devant leur idole du matin et rentrèrent dans leurs tentes pour pleurer.

Une décision du muphti, jugement sacré qui ferme la bouche au murmure, fut affichée dans le camp, seule explication imposée aux sultans sur leurs coups d'État. Ces jugements sont toujours conçus sous la forme d'une question anonyme adressée par le souverain à l'interprète de la loi, et sous la forme d'une réponse également anonyme et brève à la question.

„Un marchand de cette ville, disait l'affiche, a confié à son „esclave Zaïr, pendant un voyage, son épouse, ses enfants, son „commerce. Son esclave, au mépris des lois, a dilapidé les affaires de son maître; quelle peine mérite l'esclave Zaïr?

„— L'esclave Zaïr mérite la mort,“ répondait le muphti.

Les murmures tombèrent devant cet arrêt de l'organe suprême de la justice. On supposa le crime du moment que le juge autorisait la mort.

Un seul cœur protesta dans le camp pour l'innocence de Moustafa et contre la rigueur de son père; ce cœur était celui d'un ami. Zéanghir, ce fils de Soliman et de Roxelane, accourut au bruit de la lutte entre Moustafa et les muets; il n'arriva que pour assister au dernier soupir de son frère. Il se jeta sur son corps, couvrit ce cadavre de ses embrassements, remplit la tente de sanglots et d'imprécations contre les calomniateurs et les assassins de son frère. Soliman, pour qui ces reproches étaient les plus cruels des remords, ordonna d'arracher Zéanghir au corps de Moustafa; mais il était trop tard; la douleur avait fait éclater le cœur de Zéanghir; au lieu d'un cadavre on en

rapporta deux au père. En frappant le fils de la Circassienne, il avait tué celui de Roxelane: l'amitié fraternelle avait vengé la nature.

XXII

Les esprits restèrent indécis sur le crime ou sur l'innocence de Moustafa, ce don Carlos des Ottomans immolé par son père. Soliman n'était pas un Philippe II. Il est difficile de supposer qu'un prince tel que Soliman, dont les seules faiblesses furent des faiblesses de coeur, et qui préféra souvent l'amitié, l'amour et la famille à ses devoirs de souverain, après avoir soupçonné longtemps, attendu plusieurs années, pardonné une fois, espéré toujours, se soit décidé à frapper un fils en pleine sédition imminente sans faire violence à la nature, et sans avoir une pleine conviction de la nécessité de verser son propre sang pour sauver sa maison et son empire.

Ce fut l'opinion des Ottomans le lendemain du meurtre. On plaignit le père plus qu'on n'accusa le souverain. Le grand vizir Roustem-Pacha, à qui l'armée reprochait d'avoir ou supposé ou exagéré les dangers de la circonstance à son maître, prit sur lui la justice ou le crime pour laisser toute la pitié au sultan. Il demanda à déposer le sceau de l'empire et à emporter dans la disgrâce apparente de son maître la responsabilité et l'odieux de l'exécution. Ahmed-Pacha, général aimé des troupes, fut nommé grand vizir à sa place.

Mais, avant de rendre le sceau de l'État, Roustem avait assuré par un autre meurtre la sécurité du sultan et la succession au trône dans les enfants de sa belle-mère, la sultane Roxelane. Moustafa avait un fils retenu en otage et nourri par sa mère dans le sérail de Brousse. On craignit que les janissaires, reportant sur cet enfant la prédilection qu'ils portaient au père, ne lui discernassent la couronne dans une nouvelle sédition. La jeune mère, qui tremblait sans cesse à Brousse sur les jours de son enfant, menacés par Roxelane, ne consentait jamais à l'éloigner d'elle un seul instant: elle croyait que son ombre le défendrait de tout piège.

Roustem, au moment de la mort de Moustafa, envoya secrètement à Brousse un chef des eunuques du sérail chargé d'exécuter ce fils de Moustafa. L'eunuque feignit de vouloir donner une fête champêtre à la sultane et à son fils dans une maison de plaisance des environs de Brousse. L'enfant à cheval précédait de quelques pas sa mère renfermée, selon l'usage, avec ses

femmes dans un char aux grillages dorés trainé par des boeufs. Ses regards ne perdaient pas de vue son fils.

L'eunuque, pour tromper sa vigilance maternelle, avait ordonné aux conducteurs du char de briser l'essieu comme par accident sur la route. Pendant qu'on le rajustait, il engagea l'enfant à précéder de quelque distance sa mère pour arriver plus vite au jardin. Le jeune sultan n'entrevit pas le piège et laissa presser la marche de son cheval. Au moment où il descendait sur le seuil du kiosk, l'eunuque tirant de son sein le lacet fatal, le lui présenta au nom de son grand-père. „Le sultan, lui dit-il, „veut que vous cessiez à l'instant de vivre. — Cet ordre est pour „moi celui de Dieu,“ répondit le fils élevé dans l'adoration de la volonté suprême; et il tendit de lui-même sa tête innocente au cordon.

Cependant la mère, saisie d'un pressentiment sinistre, était descendue de son char et accourait tremblante et échevelée sur les pas de son fils. Elle trouva son cadavre sur les marches du kiosk. Ce fut ainsi qu'elle apprit, par le meurtre de son enfant, le meurtre de son mari.

XXIII

Soliman II ne sourit plus depuis ce meurtre. Il ne chercha de distractions à sa mélancolie que dans les campagnes et dans les soins du trône. Son expédition rapide en Perse fut terminée par un traité de paix négocié en combattant, et signé pendant la retraite à Amasie.

Une intrigue attribuée à Roxelane le rappela d'Amasie à Constantinople. Cette sultane, délivrée de toute concurrence au trône du côté des enfants de la Circassienne, voulait maintenant délivrer son fils de prédilection Bayézid, de la concurrence de son fils aîné Sélim à qui Soliman avait dévolu dans sa pensée le trône après lui. Bayézid rappelait par ses traits et par son caractère la beauté et le génie de sa mère. La mère et le fils imaginèrent ensemble une combinaison romanesque propre à assurer l'empire par anticipation à Bayézid. Ils suscitèrent un esclave de Bayézid dont les traits rappelaient ceux de Moustafa pour jouer le personnage du prince mort, et pour soulever par cette ressemblance et par une fable populaire les partisans de Moustafa dans la Turquie d'Europe. Cette fable devait grouper autour du faux Moustafa les soldats et la populace des bords du Danube; Bayézid devait ou s'unir à eux ou les combattre, également sûr d'être proclamé par les rebelles s'ils triomphaient, en démas-

quant le mensonge de son esclave, ou de bien mériter de son père s'il les dispersait à l'aide de ses troupes personnelles. Cette ruse trompa aisément des soldats fanatiques et une plèbe ignorante. Le faux Moustafa souleva une écume de casernes et de paysans à Nicopolis et marcha en se grossissant sur Constantinople.

La promptitude de Soliman déjoua ce plan. Dédaignant de se mesurer lui-même avec un imposteur, il fit passer le grand vizir Ahmed-Pacha avec une élite de janissaires et de spahis en Europe. L'imposteur, vaincu au premier choc, tomba dans les mains d'Ahmed. Il avoua dans les tortures la complicité de Bayézid. Soliman en rentrant à Constantinople fit jeter à la mer l'esclave et ses sectateurs: il tremblait d'avoir à punir une seconde fois en face du monde le crime domestique d'un fils, et de déchirer le cœur de sa mère. Roxelane attribuant à la légèreté de l'âge la faute de son fils obtint la vie de Bayézid en répondant de son repentir. Mais le coupable ayant devant les yeux le cadavre de Moustafa tremblait de paraître devant son père.

Soliman, comme pour aggraver sa terreur, refusa de le recevoir au sérail. Il lui assigna une audience secrète dans un kiosk isolé entouré des forêts du Bosphore appelé le caravansérail des Cariens. Bayézid, en descendant de cheval sur ce seuil inusité, fut désarmé par les muets comme son frère. Il ne douta plus de son sort, et tressaillit comme sous la main du bourreau.

„Ne crains rien, mon fils chéri, ne crains rien, lui cria du „foud d'une tribune grillée une voix dans laquelle il reconnut celle „de sa mère; je suis là.“ Bayézid, tranquilisé par cette voix, parut cependant interdit en présence de son père. Soliman lui parla en père indulgent. Après un entretien mêlé de sévérité et de larmes, il fit apporter le sorbet de réconciliation. La main de Bayézid trembla encore en approchant la coupe de ses lèvres; cette coupe de paix avait été souvent en Orient la coupe de la mort. Soliman laissa son fils éprouver un moment l'angoisse du doute, puis prenant lui-même la coupe il la vida. Bayézid pardonné retourna dans son gouvernement d'Amasie ourdir, à l'instigation de sa mère, de nouvelles conspirations contre son frère.

XXIV

Cependant Roxelane ne pouvait pardonner au grand vizir Ahmed d'avoir sondé trop avant et révélé trop haut les fautes de son favori. Il fallait étouffer avec sa vie les mystères qu'il avait dévoilés et les mystères plus coupables peut-être qu'il avait

entrevus dans la conduite de la favorite et du fils. Elle incrimina ses actes aux yeux du sultan; elle lui rappela que sa nomination au rang de vizir n'avait été qu'une concession aux murmures des janissaires le lendemain de la mort de Moustafa. C'était Roustem qui avait eu le dévouement et Ahmed qui avait eu la récompense. Les janissaires avaient triomphé en lui; qui sait s'il n'aspirait pas à gouverner par eux? Le ministre, entouré de la faveur des séditieux, ne pouvait être innocent lui-même; la prudence, sinon la justice, commandait de l'écarter des marches du trône. La seule disgrâce qui décourage les factions de leurs espérances, c'est la mort: celle du fidèle Ahmed fut résolue.

Rien ne l'annonçait à Ahmed; mais un grand vizir était toujours, à cette époque, entre la faveur et le cordon. La foudre qui les frappait ne grondait jamais sur leur tête. Peu de jours après la réconciliation de Bayézid et de Soliman, Ahmed, en entrant au sérail, fut arrêté sur le seuil par le chef des chiaoux de la chambre: „Fais ta prière, lui dit l'exécuteur, le padischah „veut que tu meures. — Je mourrai,“ répondit Ahmed sans demander son crime et sans murmurer contre sa destinée. Il demanda pour toute faveur d'être étranglé par la main d'un ami qui l'accompagnait, et non par les mains flétrissantes des muets. Son dernier soupir fut un pardon pour le maître trompé ou ingrat qui commandait son supplice.

Roustem, le gendre de Roxelane, éloigné seulement pour emporter l'odieux de la mort de Moustafa, fut rappelé au pouvoir.

XXV

La mosquée de Soliman II, appelée *Solimanîeh*, le plus splendide monument du règne et de la capitale, fut inaugurée le 16 août 1556. Soliman y avait consacré huit cent mille ducats d'or et quinze ans de travail. Le jardin de cette mosquée renfermait le tombeau de son fondateur; les coupoles, les minarets, les portiques rafraîchis d'eaux jaillissantes, les portes ciselées par l'art arabe, les colonnes de granit rouge, les obélisques qui avaient porté autrefois à leurs sommets les statues de Vénus, puis celles de Justinien; les chapiteaux de marbre de Paros, les galeries, les tribunes, les chaires, les candélabres de bronze doré, les vitraux transparents où le soleil peint des jardins de fleurs ou des lettres étincelantes du nom d'Allah; les écoles, les séminaires, les hôpitaux adjacents, les platanes et les cyprès

qui détachent leur sombre verdure sur l'éblouissement des façades, font de la Solimanieh le diadème de Constantinople.

Pendant que Soliman construisait ce chef-d'œuvre de l'architecture mixte des Arabes, des Grecs et des Ottomans, Roxelane et sa fille la sultane Mihrmah, épouse du grand vizir Roustem, se construisaient également leurs mosquées, l'une pour ombrager le tombeau de Roxelane à Scutari, l'autre le tombeau de Mihrmah au fond du golfe de la Corne-d'Or, sur la pente de la colline d'Aioub.

Le Schah de Perse jugea ces œuvres assez historiques pour envoyer à Soliman une ambassade de félicitation sur leur achèvement sous son règne. Le style de la lettre du Schah de Perse atteste la déférence des princes d'Orient pour le fils de Sélim I^{er}. „O toi, disait la lettre, toi qui es favorisé de la grâce divine, toi „qui as été comblé des dons du Tout-Puissant, sultan des deux „faces du globe, khan des deux mers! toi qui es l'égal de Salomon, sultan Soliman, que tes étendards flottent à jamais au „niveau des cieux, que les titres de ton règne à la mémoire des „hommes soient gravés sur des tables éternelles.“

L'épouse favorite du Schah de Perse écrivit à l'épouse favorite du sultan, Roxelane, et à sa fille Mihrmah, des félicitations pareilles sur les monuments pieux que ces deux sultanes venaient de fonder.

„Que les plus ferventes prières auxquelles Dieu prête l'oreille, „dit la sultane persane à la sultane russe, soient adressées au „maître de celle qui est entourée de la splendeur de l'étoile du „matin, belle comme *Feringhis*, puissante comme *Balkis*, noble „comme *Souleikha*, pure comme *Marie* la favorite des siècles, „la sultane *Khasséki*; car le Coran bénit ceux qui élèvent des „maisons au Seigneur et se reposent à leur ombre!“

La réponse de Roxelane empruntait à la religion, à l'histoire et à la poésie les mêmes images. „J'ai reçu, disait Roxelane, „comme un don du paradis, les perles des prières les plus éclatantes du rosaire des anges, le corail le plus parfumé des vœux „des croyants dans les mosquées; ces vœux me sont adressés „par celle qui est douée de la jeunesse des houris, de la vertu „de *Souleikha*, de la puissance de *Darius*, et qui est la matresse du maître de l'Iran, la Marie inspirée de la sagesse de „Jésus, l'étoile de la majesté, la perle de la couronne de „chasteté, couverte du voile de pudeur, la femme dérobée à „l'oeil des profanes!“

Roxelane, aussi chère que jamais à Soliman II, mère de deux fils héritiers de l'empire, redoutée des vizirs, honorée du peuple,

illustre par sa renommée dans tout l'Orient, aussi reine dans son âge mûr par son conseil qu'elle l'avait été par sa beauté dans sa jeunesse, encore belle à son déclin, mourut quelques jours après avoir achevé sa tombe.

Soliman, qui perdait en elle le charme de ses premières années et l'appui de ses vieux jours, voulut la rapprocher de lui-même dans la mort; il déposa le corps de sa favorite dans son propre sépulcre. Son deuil fut morne et inconsolable. L'homme capable d'aimer avec tant de constance une seule femme au milieu des licences de la polygamie, et l'esclave capable d'avoir inspiré un tel amour à son maître, ne furent pas sans doute indignes l'un de l'autre. Les grands attachements supposent les grandes âmes; l'amour n'est qu'un attrait, mais sa constance est une vertu.

Les mystères du harem, entr'ouverts par l'ignorance et par l'envie des contemporains, ont fait attribuer à la sultane russe des ambitions et des meurtres dont les véritables causes n'ont pas transpercé les murs du sérail; mais c'est le malheur des gouvernements despotiques de ne pouvoir ni motiver leurs actes ni justifier leurs motifs. Leur silence terrible laisse tout aux conjectures et beaucoup à la calomnie. Les fantômes sont enfants des ténèbres. L'histoire, dans cette obscurité, n'ose ni louer ni flétrir la mémoire de la favorite de Soliman. Si on lui attribue ses crimes et ses faiblesses, il faut lui attribuer ses vertus et ses grandeurs, car elle eut la grande part dans son cœur, dans sa vie et dans sa gloire.

XXVI

La faveur de Roustem survécut à sa belle-mère. Le sultan, vieilli, lui laissa manier à son gré les détails et les négociations avec l'Autriche, qui remplirent les dernières années du règne. Mais déjà les dissensions ambitieuses de Bayézid et de Sélim empoisonnaient la vieillesse de leur père. Des documents précis et secrets, révélations des ministres de la haine mutuelle de ces deux princes, éclairent aujourd'hui ces rivalités.

Bayézid était retourné à sa résidence d'Amasie; Sélim, gouverneur de Saroukhan, résidait plus près de son père, à Maguésie. Sélim avait intérêt à perdre son frère, dont les intrigues lui présageaient un compétiteur dangereux. Un des confidents de Sélim, Mustafa-Beg, homme à deux faces et à deux langues, jadis confident de Bayézid, lui offrit de tendre un piège à son frère. Sélim y consentit. Mustafa-Beg, ainsi autorisé à la tra-

hison, écrivit à Bayézid que Sélim, jeune prince abandonné à l'oisiveté et aux délices de Magnésie, était le seul obstacle à son avènement au trône, mais que cet obstacle était facile à écarter par une hostilité déclarée et par une guerre ouverte, dans lesquelles la victoire ne pouvait manquer au plus brave. Il conseillait, en conséquence, à Bayézid, d'écrire à son frère une lettre de provocation qui le pousserait à quelques mesures faciles à incriminer aux yeux de Soliman.

Bayézid suivit ce perfide conseil, il envoya à Sélim avec une lettre outrageante des insultes symboliques, un bonnet de femme, une robe et une quenouille. Soliman, informé de cet outrage par Sélim, envoya à Bayézid un confident chargé d'une réprimande sévère. Mustafa-Beg, pour inculper Bayézid par une apparence de révolte contre la réprimande paternelle, apostâ près d'Amasie des affidés qui tuèrent le confident du sultan. Soliman, trompé par ce crime, envoya Mohammed-Sokolli à la tête de vingt mille hommes contre son fils. Les deux armées se rencontrèrent à Kouïah; Bayézid vaincu se sauva à Amasie. Il écrivit de là une lettre de repentir à son père, pour lui demander sa grâce et celle de ses quatre fils. Mustafa intercepta également la lettre. Soliman indigné de ce silence marcha lui-même vers Kouïah. Bayézid, suivi de quelques milliers de ses partisans, s'enfuit avec sa femme et ses quatre enfants en Perse. Le peuple et l'armée le pleurèrent: il avait la faveur des Ottomans comme il avait eu celle de sa mère, à cause de sa beauté, de son courage et de sa constance dans son amour pour une seule femme. La licence des mœurs de Sélim, son visage rond et coloré, ses yeux proéminents comme ceux d'un homme du Nord, son obésité précoce qui le rendait lourd à pied, ridicule à cheval, dépopularisaient Sélim aux yeux des soldats.

XXVII

Soliman II et Sélim écrivirent au Schâh de Perse de refuser asile au rebelle. Le Schah n'obtempéra pas à ces odieuses sollicitations. Bayézid, indépendamment de son titre d'hôte, était pour la Perse un gage d'intervention future dans les affaires de Turquie. Bayézid en arrivant à Tauris avec son harem et ses troupes, fut reçu en roi. Tahmasp fit répandre sur sa tête trente vases pleins de pièces d'or, de perles et de pierres précieuses. Neuf chevaux de race, caparaçonnés d'or et de rubis, lui furent présentés par l'écuyer du Schah. Des tournois chevaleresques sous les yeux des deux princes firent rivaliser d'adresse à cheval

et de force à la lutte les courtisans du Schah et les compagnons du prince turc. Soliman offensé de cet accueil à son fils rebelle, écrivit plus sévèrement à Tahmasp: „*L'amour et la colère émanent également de Dieu*, lui disait-il. *Faire du bien aux per- vers, c'est faire du mal aux bons.*“

Des correspondances amères et envenimées s'échangèrent longtemps entre les deux cours: „Cet orgueilleux Persan couronné, ce Schah privé de raison reçoit chez lui mon fils coupable; je ne crois plus à ses paroles et je vais m'armer contre lui.“

Cependant le caractère belliqueux de Bayézid et le nombre des troupes qui l'avaient suivi en Perse commençaient à inquiéter le Schah. „Défiez-vous, lui disait-on, d'un fils qui a levé la main contre son père; il médite de vous assassiner pour s'emparer de vos États.“

Un jour qu'il assistait à côté de Bayézid à une fête militaire, les ombrages du Schah provoqués par des symptômes calomnieux furent si soudains et si extrêmes qu'il se leva de son siège et rentra dans le palais sous prétexte d'une indisposition subite. Bayézid, informé des alarmes qu'on avait inspirées au Schah, et des dangers qui le menaçaient lui-même, se roula de désespoir sur le tapis et voulut tuer de sa propre main sa femme et ses quatre enfants pour les soustraire à la colère des Persans trompés qui assiégeaient sa demeure. L'orage parut se dissiper; mais peu de jours après, pendant un festin que lui donnait le Schah, les gardes fondirent sur Bayézid, le garrotèrent ainsi que ses fils, les jetèrent dans un cachot et tuèrent par trahison mille de ses compagnons d'exil. Cet assassinat n'était que le prélude d'un autre supplice.

Les deux cours s'étaient enfin entendues par leurs négociateurs réciproques. Un ambassadeur de Sélim, Ali-Aga, qui était en même temps un bourreau exercé au meurtre, arriva à Tauris sous prétexte de complimenter le Schah. Le roi lui demanda s'il saurait bien distinguer Bayézid parmi d'autres Ottomans renfermés comme lui dans la prison de sa capitale. Ali-Aga répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis son enfance, et qu'il n'était pas sûr de le reconnaître, si ce n'est à ses sourcils arqués et à ses yeux noirs. Le Schah, pour prévenir toute erreur, ordonna de raser la barbe et les cheveux de l'infortuné Bayézid. Ali-Aga, introduit alors dans la prison, étrangla Bayézid, et ses quatre fils sur le cadavre de leur père.

La Perse entière s'indigna et pleura ce meurtre d'un hôte et d'un captif de la nation et de quatre enfants innocents. Les

cinq cadavres, apportés par Ali-Aga à Sélim, furent ensevelis dans la première ville du territoire turc à Siwas, près de la porte du nord, où leur coupole attriste encore le voyageur.

Ainsi périt le fils le plus aimé et le plus digne d'être aimé de Roxelane, à qui sa prédilection présageait le trône et ne prépara qu'un tombeau.

Quelques jours après avoir reçu la notification de ce meurtre, Soliman, condamné deux fois à se réjouir de la mort de ses enfants, passa à cheval avec intention devant la demeure de l'ambassadeur de Perse pour lui témoigner sa reconnaissance, et pour lui montrer qu'il portait encore légèrement le poids des soucis et des années. Trois cent mille ducats d'or, envoyés à Tauris par Pertew-Pacha, payèrent aux Persans le sang du rival de Sélim.

Le grand vizir Roustem, qui redoutait le règne de Sélim, et qui nourrissait en secret pour Bayézid la prédilection de Roxelane et de sa femme, la sultane Mihrmah, mourut de douleur du meurtre de ce prince.

La fortune des Ottomans et le génie de Soliman, expérimenté dans la connaissance des hommes, lui avaient préparé un successeur capable de supporter le déclin d'un règne dans Mohammed-Sokolli; mais Mohammed-Sokolli ne succéda pas immédiatement à Roustem.

La fortune de Roustem égalait les richesses des proconsuls romains Crassus et Lucullus. Huit cents métairies dans l'Europe et dans l'Asie, cinq cents moulins à eau, deux mille esclaves, trois mille chevaux de guerre, douze cents chameaux, cinq mille caftans d'honneur destinés aux présents, huit mille turbans, deux mille cuirasses, six cents selles brodées d'argent, cent trente étriers d'or, sept cents sabres incrustés de pierres fines, huit cents Corans, dont trente à reliures enrichies de diamants, une bibliothèque de cinq mille volumes, la charge de cent vingt mulets en or et en bijoux, enfin deux millions de ducats d'or monnayé dans son trésor domestique: telles étaient les richesses accumulées en peu d'années dans les mains d'un grand vizir qui les prodiguait cependant avec autant de libéralité qu'il les recevait de son maître. Le trésor public regorgeait également des revenus des provinces et des tributs de la conquête.

XXVIII

Ali le Gros ou le Gras, ainsi surnommé à cause de l'énormité de son corps, qui lui faisait rechercher en vain dans toute

l'Arabie un cheval assez robuste pour le porter, reçut le sceau de l'État à la mort de Roustem. C'était le fils d'un Dalmate de Brazza, prisonnier dès sa jeunesse, et élevé dans l'islamisme. Un de ses oncles, kyaya et favori d'Ibrahim, le fit monter de grade en grade aux honneurs, jusqu'au rang d'aga des janissaires. Nommé ensuite gouverneur d'Égypte et pacha à trois queues de chevaux, la légèreté de son esprit et la grâce de ses réparties contrastaient avec la pesanteur de sa stature. Soliman II le jugeait propre à négocier plus qu'à combattre. Il négocia en effet avec l'ambassadeur de Ferdinand, Busbek, une paix glorieuse pour Soliman. „Quand on veut la félicité du „peuple, dit-il à Busbek en signant le traité, il ne faut pas rap- „peler aux combats le lion endormi.“ L'Autriche se reconnut tributaire de trente mille ducats par an à la Porte. C'était acheter la paix.

La jeune sultane Esma, petite-fille de Soliman et fille de Sélim, âgée de seize ans, fut mariée à Mohammed-Sokolli, second vizir. Sa tante Mihrmah, fille de Roxelane et veuve de Roustem, en apprenant le supplice de son frère préféré Bayézid, avait demandé à se retirer de la cour et à cacher son deuil dans le vieux sérail; cependant elle se rapprocha, peu de temps après, de son frère Sélim, désormais seul héritier du trône, dont sa destinée dépendrait un jour. Sélim continuait à Magnésie le cours de ses dérèglements et de ses violences. Soliman lui écrivit une lettre touchante sur les devoirs d'un musulman, d'un fils et d'un souverain. Le prince, pour toute réponse, dégradait le conseiller qui lui avait apporté la réprimande de son père. Voulant punir, du moins, les désordres de Sélim dans les courtisans qui les encourageaient, Soliman fit trancher la tête à Mourad-Tchélebi, le favori et le compagnon de débauches de son fils.

XXIX

Un ambassadeur de Soliman II assista, le 30 novembre 1562, au couronnement de Maximilien, comme roi des Romains, à Vienne. La Hongrie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie furent agitées par un aventurier, nommé Jean Basilicus, fils d'un marchand de l'île de Candie, qui avait été adopté par le despote de Samos, Héraclides. Cet aventurier, ambitieux et remuant, obtint de l'empereur d'Autriche la reconnaissance de ses prétentions à la principauté de Moldavie. Aidé de quinze cents cavaliers allemands, il détrôna le voïevode de Moldavie,

pour appuyer ses réclamations, il succomba devant les intrigues des envoyés d'Héraclides, qui offrirent à la Porte un tribut de quarante mille ducats par an pour l'investiture de la Moldavie.

Les excès et les démenées de cet aventurier soulevèrent bientôt les boyards. Dans de secondes vèpres siciliennes, les patriotes moldaves égorgèrent, en une nuit, tous les soldats hongrois et allemands dont Héraclides avait infesté leur patrie, sa mère reléguée dans un couvent, sa femme, et sa fille au berceau. Lui-même, assiégé dans un de ses châteaux et forcé de capituler, fut tué d'un coup de massue par le féroce Tomza, à qui les Moldaves avaient décerné le trône. Tomza, après avoir rompu le pain en forme de croix au jeune Démétrius, fils d'Héraclides, en signe de pardon, l'enferma dans un cachot et lui fit mutiler les narines par le bourreau en signe d'esclavage. Soliman II indigné réprouva cette sanguinaire révolution des barbares et rétablit l'ancien prince Alexandre sur le trône de Moldavie.

La France demanda au sultan le concours de sa flotte pour conquérir la Corse. Florence signa avec lui un traité qui l'égalait à Venise dans ses relations commerciales avec la Turquie, et qui lui assurait, pour ses fabriques, le monopole des soies de Brousse, les plus abondantes et les plus estimées de l'Anatolie.

Une inondation qui submergea tout à coup les campagnes de Thrace pendant l'équinoxe de septembre en 1563, emporta les aqueducs, les ponts, les villes et les villages des environs de Constantinople. La foudre, pendant un orage de trois jours, écrasa des centaines de maisons de plaisance, de minarets et de mosquées. Soliman, qui chassait ce jour-là dans la vallée de Khalkalidéré, se réfugia avec peine sur une éminence dans le palais d'Iskender-Tchélebi, un de ses vizirs. Les eaux, arrêtées à l'embouchure des torrents par la mer, reflurent en nappes écumantes autour du mamelon, l'isolèrent comme une île, s'élevèrent au niveau des étages supérieurs du palais et menacèrent pendant toute une nuit de submerger le sultan. Il fut sauvé miraculeusement par un Bulgare aux formes gigantesques qui l'arracha au courant, et qui, le chargeant sur ses épaules, le porta sur le toit d'un kiosk inaccessible au débordement. Il y attendit la retraite des eaux.

La vallée des eaux douces, le faubourg d'Aloub, la Corne-d'Or, l'arsenal, les pentes de Péra, de Galata, de Tophana étaient semées des ruines des constructions, des récoltes et des

arbres. La mer de Marniara, souillée du limon de la Thrace, y perdit sa couleur pendant plusieurs semaines, et parut changée en une mer de boue. Des millions de ducats furent consacrés par Soliman à réparer et à prévenir un semblable désastre. L'aqueduc de Justinien et de Valens renversé porta de nouveau sur ses arches de collines en collines les eaux de l'Hydralis, ruisseau du village de Belgrade à Constantinople; les ponts d'Arien sur le Mélas et l'Athyra, près de leur embouchure, sur la mer, furent reconstruits.

L'architecte Sinan éleva sur des arches de pierre au-dessus des bas-fonds de Tchekmedjé (Régium), une chaussée qui assura contre les débordements l'approvisionnement de la capitale du côté de la plaine de Thrace.

XXX

L'île de Malte offusquait seule, à la fin du règne de Soliman II, la puissance ottomane. Le sultan, vainqueur de Rhodes, souffrait impatiemment une autre Rhodes relevée dans les mers de Sicile et interposée entre ses provinces tributaires d'Afrique et ses ports d'Europe et d'Asie. Sa fille chérie, la sultane Mihrmah, ne cessait de le provoquer à cette conquête comme à une oeuvre pieuse qui lui mériterait les bénédictions du Prophète.

La mort de Barberousse l'avait privé du seul bras capable de conquérir Malte. Cependant un jeune Croate, nommé Pialé, d'abord page du palais impérial, puis chambellan, et bientôt amiral, s'était élevé, par son goût pour la mer et par ses expéditions hardies en Morée, au rang de capitain-pacha ou d'amiral suprême des flottes ottomanes. Le sultan, pour récompenser son zèle et pour relever son autorité sur les marins, avait donné pour épouse à Pialé une de ses petites-filles, la sultane Géwhér, fille de Sélim. Pialé avait appelé au service du sultan un autre Barberousse, le corsaire Salih-Reis, dont le nom était l'effroi des mères et des femmes sur toutes les rives de la Méditerranée. Salih était fils d'un berger du mont Ida, qui domine la plage de Troie, sur la mer de Ténédos. La mer, sans cesse sous ses yeux, l'avait attiré de bonne heure à ses hasards.

Un autre corsaire célèbre, nommé Dragut en Europe, et en Asie Torghoud, avait également été recherché par le capitain-pacha Pialé, pour illustrer la marine ottomane. Torghoud était fils d'un paysan chrétien du petit village de Séroulout, sur la

côte de Caramanie." Habile archer, vigoureux lutteur dès son enfance, l'instinct de la guerre et des aventures l'avait entraîné à bord d'une barque de pirates qui écumaient le golfe de Satalie. Son audace et son bonheur l'avaient élevé au commandement d'une escadre de corsaires qui avait fait une descente en Corse; fait prisonnier par André Doria dans une rencontre sur les côtes, il avait ramé comme esclave sur les bancs de la galère de Doria. Racheté par Barberousse, chargé d'une expédition contre Naples, il avait ravagé Castel-a-mare, ramené mille enfants et femmes en esclavage, attaqué des galères de Malte, enlevé un trésor de cent mille ducats à l'Ordre, formé une escadre rivale de celle de Barberousse, fondé un empire flottant sur la mer Égée.

Soliman II, qui recrutait partout les généraux de mer, rares dans sa nation, l'avait pris à sa solde et lui avait donné le droit d'élever un fanal sur sa poupe, insigne du commandement d'un chef d'escadre. Son retour dans le port de Constantinople, après de longues campagnes contre Doria, les Vénitiens et l'Ordre de Malte, sur la Méditerranée, ressembla à un étalage des dépouilles du monde chrétien. Sa galère d'avant-garde, montée par le capitain-pacha Pialé, trainait derrière sa poupe, sur l'écume des flots, le grand étendard de l'armée espagnole vaincue en Afrique, représentant un Christ en croix. Sur le pont des navires qui suivaient celui des amiraux, cinq amiraux napolitains, siciliens et espagnols, captifs, étaient chargés de chaînes. Les vaisseaux conquis, démâtés et sans gouvernail, flottaient à la remorque des vaisseaux ottomans. Le peuple et l'armée bordaient les rives du Bosphore. Soliman assistait à ce retour triomphal des fenêtres d'un kiosk ouvrant sur la mer. Les prisonniers, délivrés de leurs fers après cette ostentation de la victoire, furent enfermés à l'arsenal, et traités avec les honneurs que méritait leur courage.

Ces triomphes, dus principalement à Torghoud et à Salih, encouragèrent le sultan à tenter l'assaut de Malte. Pialé commanda la flotte en chef; Torghoud et Salih, les divisions; le vieux vizir Mustafa-Pacha, les troupes de débarquement. Son titre de descendant de Khaled-ben-walid, porte-étendard du Prophète, et son âge de soixante-quinze ans passés dans les camps lui donnaient un ascendant presque religieux sur l'armée. Sept mille spahis asiatiques, mille de Mitylène, cinq mille janissaires d'Asie, treize mille volontaires, quatre mille spahis et janissaires d'Andrinople, composaient, avec une nombreuse artillerie, les troupes de siège. Cent quatre-vingt deux vaisseaux,

navires ou galères, portaient les hommes, les canons, les boulets, les poudres.

Le 19 mai 1565, ces deux cents voiles blanchirent aux yeux des chevaliers de Malte, entre la Sicile, et débarquèrent le lendemain vingt mille Ottomans sur la plage méridionale de l'île. Torghoud, en retard sur la flotte ottomane, parut le surlendemain avec quinze vaisseaux chargés de l'élite de ses guerriers. Les batteries foudroyèrent le fort Saint-Elme qui répondit comme un volcan au feu des Ottomans. Torghoud, dont l'audace était la seule tactique, ordonna l'assaut du fort à ses trois mille Africains. Ils s'élancèrent à sa voix sur les murailles comme à l'abordage. Pendant que Torghoud, debout sur une brèche du parapet, les encourageait de la lame de son sabre, un boulet du fort frappant contre une pierre et ricochant sur sa poitrine l'étendit sanglant et expirant dans la poussière, aux pieds du séraskier. Le vieux Mustafa lui jeta son manteau sur la figure pour cacher sa mort à ses soldats et s'asseyant tranquillement à sa place, attendit la victoire ou le martyre du feu avec l'impassibilité d'un héros.

Le fort conquis par le sang de Torghoud se rendit après trois jours d'assaut à Mustafa. Sept cents chevaliers étaient ensevelis sous ses décombres. Le vainqueur barbare et fanatique fit écarteler les cadavres et clouer leurs membres déchirés sur des planches flottantes en forme de croix que les vagues poussèrent au pied des murs de la ville. Le grand maître Lavalette, Français comme Villiers de L'Île-Adam, avait juré de ne rendre aux Turcs qu'un sépulcre. Il consterna l'humanité et il déshonora sa cause en surpassant l'atrocité des barbares. Les chevaliers massacrèrent à froid les esclaves turcs enfermés dans l'île, et chargèrent les canons de leurs têtes coupées pour les envoyer en défi de mort aux Ottomans.

Hassan, fils de Barberousse, rejoignit la flotte quelques jours plus tard avec trente vaisseaux et trois mille canonniers. Gendre de Dragut, il venait venger le père de sa femme. On lui confia l'assaut du fort Saint-Michel, promontoire avancé qui fermait le port. Deux mois, douze assauts, six mille cadavres dans l'armée et sur les galères de Pialé ne purent prévaloir sur l'intrépidité de Lavalette et de sa poignée de héros.

Le 11 septembre, le capitain-pacha Pialé et le séraskier Mustafa reprirent la mer sans rapporter au sultan d'autre fruit de leur expédition que l'humiliation de ses armes. Le christianisme avait triomphé par le bras de quelques chevaliers sur un écueil.

Le capitán-pacha Pialé eut ordre de ne faire rentrer la flotte et l'armée que pendant les ténèbres pour que le jour ne vit pas la honte des Ottomans. Le vieux séraskier Mustafa s'étant présenté au divan comme cinquième vizir, Soliman ne lui adressa pas la parole.

Soliman, incapable de supporter l'abaissement de sa renommée aux yeux de son peuple au déclin de sa vie, voulut se relever lui-même sur terre par une dernière campagne du Danube. Sa fille Mihrmah, zélée musulmane, lui reprochait sans cesse d'oublier trop longtemps la première vertu du Coran qui consiste à répandre son sang en combattant de sa personne contre les infidèles. Arslan ou le lion, gouverneur d'Ofen, impatient de la lutte avec l'Autriche, l'engagea de lui-même sans attendre les ordres du divan. Le comte de Salm, général des troupes de l'empereur, combattit Arslan, refoula ses troupes, et massacra sans distinction les Ottomans et les Hongrois, dont il se proclamait le libérateur.

Soliman accourut enfin avec le grand vizir, les deux armées d'Europe et d'Asie et tous les généraux formés sous lui dans ses quatorze campagnes. L'âge et les infirmités l'empêchaient de faire la route à cheval. Il traversa la Thrace, la Bulgarie, la Servie dans un char semblable à une tente roulante, d'où il ne descendait que la nuit. Le grand vizir le précédait de quelques heures afin de faire aplanir et élargir la route des Balkans pour le passage de sa voiture. A Belgrade, Soliman retrouvant sa vigueur à la vue du territoire ennemi, traversa le Danube à cheval entre les rangs de ses deux armées et planta ses tentes à Semlin. Le jeune roi de Hongrie, Sigismond Zapolya, vint l'y saluer comme son protecteur, entouré de quatre cents magnats à cheval. Les présents qu'il apportait à Soliman étaient dignes de payer un royaume; celui de Soliman était un trône. Il jura au jeune roi qu'il ne rentrerait pas à Constantinople avant de l'avoir à jamais affermi dans ses États. L'empereur scella ce serment en embrassant Sigismond sur les yeux.

Un pont sur la Drave, formé de cent vingt pontons, et long de cinq mille coudées, fit passer l'armée dans la Transylvanie. Soliman, assis sur le pont d'une galère dorée qu'on avait fait remonter pour lui des bouches du Danube, assista à ce passage, salué par les salves de son artillerie et par les acclamations de deux cent mille soldats. Il dirigea l'armée sur Szigeth, dont il voulait faire un boulevard ottoman comme Ofen et Belgrade.

Le gouverneur d'Ofen, l'intrépide et malheureux Mohammed-Beg, surnommé Arslan ou le lion, rejoignit le sultan au fameux

village de Siklos, célèbre entre tous les coteaux de Hongrie par l'excellence de ses vins. Les revers d'Arslan au commencement de la campagne, son agression prématurée contre le comte de Salm, et surtout des lettres interceptées de ce général dans lesquelles il parlait injurieusement du grand vizir Mohammed-Sokoli, arrachèrent à Soliman le consentement secret à son supplice.

Le lendemain, Arslan, sans soupçon du sort qui l'attendait, parut escorté d'une magnifique troupe de cuirassiers devant les tentes du sultan. Il descendit de cheval devant la tente du conseil et s'assit sur le divan en qualité de vizir pour prendre part à la délibération. Le grand vizir se leva, et s'avançant vers lui avec un visage indigné :

„Que prétends-tu faire ici, lui dit-il? Par quel ordre as-tu „abandonné les troupes? Et à qui as-tu remis le commandement d'Ofen qui t'est confié? Le padischah t'avait nommé „béglerbeg, et tu as livré ses provinces aux infidèles. Malheur „à toi, misérable! Ta sentence de mort est prononcée. Faites „disparaître cet homme de la surface de la terre,“ ajouta-il en s'adressant aux chiaoux.

Arslan sortit de la tente traîné par les chiaoux, le sabre nu sur sa tête. Le vieux vizir Ayas-Pacha, son ancien ami, devant qui il passait, lui dit avec compassion: „Tu le vois, Arslan, les „choses de ce monde sont transitoires et courtes; repens-toi et „tourne tes regards vers le ciel.“ Arslan le remercia d'un regard, et s'adressant au bourreau; „Mon cher maître, lui dit-il, „abrège la douleur, et applique bien le pouce sur la gorge.“ Puis s'agenouillant de lui-même sur le tapis, il se laissa étrangler sans un gémissement.

Ce supplice, infligé à un général et à un brave dont le crime était d'avoir désobéi et de n'avoir pas vaincu, retrempa l'obéissance et le dévouement dans les âmes. L'armée et le sultan, arrivés le 5 août devant Szigeth, trouvèrent la ville défendue par les replis de l'Almas moins encore que par le héros Zriny qui la commandait.

Zriny, sans effroi des deux cent mille hommes qui couvraient les deux rivages et les collines, fit planter une croix de fer sur le donjon de la forteresse, tendre les remparts extérieurs d'une draperie couleur de sang et recouvrir la grande tour de plaques d'étain étincelantes aux rayons du soleil pour servir de but aux boulets des batteries turques. Forcé bientôt d'abandonner la ville basse, il l'incendia lui-même avant de se replier dans la citadelle. Soliman fit offrir en vain à Zriny la souveraineté de

la Croatie pour prix de la capitulation de la place; en vain il fit conduire sous les murs un fils de Zriny, fait prisonnier dans une sortie, le sabre du bourreau levé sur sa tête, comme s'il eût voulu arracher une faiblesse au père par le danger du fils; rien n'ébranla le héros. Il était moins lent de démolir Szigeth que de la conquérir.

Après quinze jours d'inutiles assauts, les Ottomans firent éclater sous le principal bastion une mine semblable à un cratère de poudre, qui lança un pan de muraille dans les airs. La tour centrale, qui contenait les poudres, restait seule debout au milieu des décombres. Zriny, décidé à s'ensevelir sous ce monument de son devoir et de son nom, demanda à ses compagnons quels étaient ceux qui voulaient mourir. Six cents se présentèrent; il les harangua moins en soldat qu'en martyr; puis il se fit apporter par son chambellan, François Csérenkoe, sa veste de soie, passa sa chaîne d'or autour de son cou, se coiffa de sa toque noire brodée d'or et surmontée de plumes de héron, dans une tige d'aigrette formée de gros diamants, prit dans sa bourse cent ducats à l'effigie du sultan, „afin, dit-il, que le soldat qui „relèverait son corps ne se plaignît pas d'avoir relevé une dé-„pouille vulgaire,“ et plaça dans son sein les clefs de la citadelle.

„Aussi longtemps, dit-il, que ce bras pourra se lever pour „les défendre, nul ne m'arrachera ces clefs ni cet or. Sur mon „cadavre s'en emparera qui voudra; mais j'ai juré que, dans le „camp turc, personne ne me montrera du doigt vaincu et captif.“

Il choisit alors, parmi quatre sabres d'honneur qu'il avait reçus en récompense de ses exploits pendant sa vie de soldat, la plus ancienne de ces décorations du champ de bataille. „C'est avec cette arme, dit-il à ses compagnons, que j'ai mérité „mes premiers honneurs et acquis ma première gloire; c'est „encore avec celle-là que je vais paraître aujourd'hui devant le „trône de Dieu pour y entendre mon jugement.“

XXXI

Son drapeau était porté devant lui, son page tenait derrière lui son bouclier; sans casque et sans cuirasse, il descendit dans la cour; il harangua avec une martiale et sainte éloquence les six cents chevaliers et soldats auxquels il avait communiqué son héroïsme, et fit retentir trois fois par-dessus les murailles le nom du Christ. Au troisième cri, les portes s'ouvrirent; un mortier chargé de mitraille vomit sur la colonne des Turcs qui couvrait le pont-levis la flamme et la mort. Zriny s'élança, le

sabre à la main, avec sa poignée de héros, sur cette multitude d'ennemis. Percé de deux balles dans la poitrine et cinq flèches dans le cou, il tomba sur les corps de son écuyer et de son page, frappés comme lui. Les janissaires, écartés par la terreur de cette sortie, se rapprochèrent à sa chute, le relevèrent, et l'emportèrent, respirant encore, sur leurs épaules, devant leur aga. Ils le couchèrent sur un des canons monstrueux qui avaient foudroyé la ville, et lui tranchèrent la tête sur ce billot digne de lui.

XXXII

Les Turcs se précipitèrent dans la citadelle, sur les cadavres des six cents compagnons de Zriny, enchaînèrent, immolèrent, enlevèrent les femmes, les enfants qui restaient dans la place. Ils coupèrent la barbe et brûlèrent les cheveux du chambellan, du trésorier, de l'échanson de Zriny.

Le grand vizir ayant demandé au jeune échanson quels étaient les trésors de son maître enfouis sous les décombres : „Mon maître, répondit avec ostentation le Hongrois, possédait „cent mille ducats hongrois, cent mille écus, mille coupes d'or „de toutes dimensions, et une riche vaisselle; il a tout détruit; „c'est à peine s'il laisse cinquante mille ducats déposés dans „une cassette; mais il laisse des trésors de poudre qui vont éclater sous vos pieds, et vous engloutir sous les décombres aux- „quels vous avez mis le feu vous-mêmes.“ A ces mots, les poudres de Zriny, allumées par la main désespérée de son page, éclatèrent en effet, et ensevelirent cinq mille vainqueurs sous les pans de la forteresse.

Le dernier soupir de Soliman s'exhala à la lueur et au bruit de cette explosion de Szigeth. Malade d'une dysenterie, et affaibli par les longues fatigues de cette guerre, il mourut dans cette nuit du 5 au 6 septembre, emportant avec lui la joie de ce dernier triomphe.

Le grand vizir Mohammed-Sokolli, qui cachait par son ordre sa maladie à l'armée, cacha avec plus de soin encore sa mort. Dans la crainte d'une indiscrétion qui pourrait ébruiter l'événement avant l'heure, il fit disparaître le médecin qui avait assisté ses derniers moments. Férîdoun, secrétaire intime de Soliman, et Djafar, son premier écuyer, amis tous deux de Sokolli, furent les seuls confidents de ce mystère. Le grand vizir, falsifiant le style et l'écriture du mort, répandit dans l'armée des lettres de Soliman, dans lesquelles ce prince félicitait ses troupes, se

plaignait de ne pouvoir les récompenser encore de sa propre main, et ordonnait à son vizir de ramener l'armée à Belgrade.

Les troupes, accoutumées à voir le vieux sultan renfermé dans les grillages dorés et sous les rideaux de sa litière, n'eurent aucun soupçon de sa mort. L'armée reflua lentement vers Belgrade, traînant à sa suite le cadavre de son prince, qui semblait faire refluer avec lui la fortune des Ottomans, portée à son apogée par Soliman et destinée à décroître après lui. C'est en effet à Soliman II que M. de Hammer appelle Souleyman, que se mesure le mieux, à cette époque, la grandeur de l'empire ottoman.

XXXIII

L'histoire l'a comparé à Louis XIV : il eut en effet de ce prince le long règne, la majesté, le choix des hommes, le bonheur de les faire naître, de les discerner, de faire converger sur sa personne l'éclat dont ils éblouissaient leur siècle, l'autorité qui se fait obéir, la fidélité qui soutient ses bons serviteurs ; mais il n'eut pas pour précurseurs un Richelieu et un Mazarin pour lui préparer et lui aplanir le règne. Il fut à lui-même son Mazarin et son Richelieu. Fils d'un père barbare, soldatesque et parricide, il fit sortir de l'anarchie et de la tyrannie des camps, dans lesquels il trouvait l'empire, la civilisation, la hiérarchie et la légitimité du pouvoir monarchique restaurées ou créées par ses institutions. L'état dans lequel il trouva son peuple et l'état dans lequel il le laissa en quittant la vie sont le jugement le plus impartial de son règne. Les Ottomans n'étaient qu'une armée, il en avait fait une nation.

XXXIV

Cette nation s'était conquis et assimilé sous sa main, pendant les quatorze dernières campagnes, Rhodes et Belgrade, ces deux bastions de l'empire, l'un sur la mer, l'autre sur la terre. L'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, Médine, la Mecque, Bagdad, la Crimée, les deux rivages de la mer Noire, les bouches du Danube, la Valachie, la Moldavie, la Serbie, la Transylvanie, la Croatie, l'Albanie, la Morée, la Hongrie jusqu'à Ofen et Szigeth, une partie de la Pologne, étaient solidement annexées à la monarchie ou par des gouverneurs directs ou par des princes nationaux, mais tributaires, inféodés à l'empire comme des clients à leur patron : confédération immense qui se prolongeait du

Tigre, du Nil, de l'Euphrate au Danube, sans acception de races ou de religions, et qui enserrait l'empire ottoman dans un cercle d'alliés dont le moteur était à Constantinople. L'empire romain, dans les plus beaux temps de son expansion, et l'empire de Constantin à Byzance, n'avaient pas couvert une aussi vaste superficie du globe de leurs légions. Cent vingt millions de sujets reconnaissaient l'autorité de Soliman II.

Mais c'était peu d'avoir achevé la conquête, il fallait créer le gouvernement; c'est là qu'éclate le génie de ce législateur. Un coup d'oeil sur ses institutions éclairera l'histoire sur l'économie religieuse, civile, judiciaire, administrative, financière et militaire des Turcs à la fin du grand règne de Soliman. Un peuple se résume dans ses institutions. Ses armes le grandissent; son organisation seule le perpétue. Neuf règnes avaient donné l'espace à la Turquie; Soliman, par ses lois, lui avait donné l'avenir.

XXXV

Le Coran était tout le code, le corps des oulémas en était l'interprète. La théologie et la jurisprudence n'étaient qu'une même profession. Mais il fallait assurer au corps de ces théologiens jurisconsultes la lumière, la science, la hiérarchie, le contrôle mutuel, l'indépendance, la dignité morale qui répondissent de l'intelligence, de la moralité et de l'autorité de leurs décisions. Toute la partie civile du gouvernement était en eux; ils étaient aux Turcs de Soliman au XVI^e siècle ce qu'était l'Église avec son autorité, ses dignités, ses richesses, son enseignement universel et ses tribunaux ecclésiastiques après Charlemagne dans l'Occident.

Mais Soliman à la fois khalife et souverain leur avait imposé une organisation, une discipline, un avancement, des règles que les princes chrétiens d'Occident n'osaient pas imposer aux ministres du pontife de Rome. Les deux pouvoirs, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, ne coexistaient pas en Turquie et ne luttaient pas dans une anarchie organique. Le souverain se confondait avec le pontife, le muphti nommé et déposé par lui et les oulémas n'étaient que son conseil de conscience. Seulement, pour que ce conseil de conscience parût indépendant comme la voix de Dieu dans les choses humaines, Soliman en avait fait un corps qui avait quelque analogie avec les parlements sous la monarchie française.

Ce corps s'instruisait et se recrutait dans les médressés ou séminaires des mosquées entretenues par des fondations et par

le salaire de l'État. Soliman avait hiérarchisé ces candidats aux premières dignités de la magistrature des oulémas en dix classes ou grades distingués par des traitements gradués. Il fallait passer d'un grade à l'autre au jugement de ses pairs pour parvenir au sommet de la hiérarchie. Les oulémas ainsi admis dans le corps jouissaient du double privilège d'être affranchis de tout impôt et de transmettre héréditairement, non leurs fonctions, mais leurs propriétés à leurs enfants. Ce privilège dans un pays où la confiscation était la loi commune, constituait dans les oulémas une prompte aristocratie de fortune qui indiquait une véritable perpétuité indirecte de richesses, d'indépendance, de considération et de supériorité sur les autres classes de la nation. C'est ainsi que Soliman voulait assurer dans l'avenir la prépondérance d'une classe civile sur l'oligarchie militaire, vice essentiel d'un peuple conquérant.

XXXVI

Les lois pénales, jusqu'à lui arbitraires, furent écrites pour la règle des jugements. Les délits contre les mœurs ou les crimes contre l'inviolabilité de la femme, première propriété des Ottomans, furent, les uns adoucis, les autres aggravés. Des amendes punirent chaque regard et chaque parole adressés par un homme à l'épouse ou à la fille d'un Ottoman. La mort punit l'enlèvement d'un garçon ou d'une fille à la maison du père ou de l'époux. Les rixes entre les hommes ou entre les femmes, la barbe arrachée, l'injure, la main levée, les coups, les blessures, le meurtre furent gradués dans la peine comme dans le dommage.

Le vol, le pillage, le brigandage, réprimés par des peines proportionnées à la gravité du crime, ne furent passibles de la peine de la main coupée que pour le vol du cheval; de la mort, que pour le vol avec effraction ou pour le vol d'un esclave. Les villes et les villages furent responsables du prix des choses dérobées avec violence, sur leur territoire. Le faux témoignage, le faux en écriture, la fausse monnaie, furent punis de la peine de la main coupée. Les calomnieurs, les diffamateurs, les usuriers prêtant au-dessus de onze pour cent, les mauvais traitements envers les animaux auxiliaires de l'homme et ouvrages animés du Créateur, reçurent des châtimens légaux. Des maximums, modifiables suivant l'abondance ou la rareté des denrées, fixèrent le prix de toutes les choses de consommation ou même

de luxe. L'usage du vin, défendu par le Coran, toléré par l'usage, redevint un attentat à la religion, aux mœurs, à la loi.

L'usage du café venait d'être introduit en Syrie par les chameliers de l'Arabie. Ils avaient remarqué que leurs chameaux fatigués reprenaient vigueur et donnaient des marques de gaieté et d'ivresse après avoir brouté cet arbuste. Les mêmes sensations éprouvées par eux après avoir bu une décoction de cette fève, en répandirent le goût dans le désert. Il se communiqua de proche en proche jusqu'à Constantinople. Des maisons s'ouvrirent pour préparer ce breuvage aux oisifs; on les appela cafés, du nom de l'arbuste dont on y vendait la sève; elles devinrent des lieux de réunion dangereux pour la tranquillité publique, comme les maisons où l'on vendait le vin. Le gouvernement fit examiner par les oulémas si le café, comme boisson enivrante, n'était pas impliqué, par extension du texte du Coran, dans la proscription du vin. Les décisions furent contradictoires et les peines ajournées, les uns appelant le café un ennemi du sommeil et de *la fécondité*, les autres l'appelant *le génie des songes et la source de l'imagination*.

Le caractère dominant du code pénal de Soliman fut l'adoucissement des peines, la suppression de la peine de mort pour les délits secondaires, l'amende prononcée par le juge substituée à la loi féroce du talion, appliquée par la vengeance de l'homme outragé ou de sa famille.

XXXVII

Les finances de l'empire se simplifièrent et se régularisèrent sous le règne de Soliman II; le revenu public coula abondamment de quatre sources régulières :

Les droits de douane s'élevaient à deux pour cent pour les musulmans, à cinq pour cent pour les sujets tributaires, à dix pour cent pour les étrangers.

La dîme imposée sur toutes les productions de la terre était d'un vingtième sur les produits cultivés, d'un dixième seulement sur les fruits ou récoltes produites spontanément par le sol, telles que bois et pâturages.

L'impôt territorial portait également sur les produits agricoles ou sur le sol lui-même indépendamment de ses produits. Cet impôt assis d'après un cadastre, institution de toute antiquité en Orient, est invariable; il est remis au contribuable en cas de sécheresse, d'inondation, de stérilité.

Enfin la capitation, cet impôt par tête, est proportionnelle

et progressive. Les sujets sont divisés en trois classes: les riches, les aisés, les pauvres; chacun paye selon la catégorie dans laquelle il est classé. Les personnes incapables de procurer par le travail ce tribut à l'État, les femmes, les mineurs, les aveugles, les esclaves, les infirmes, les hommes voués à la vie contemplative et à la mendicité religieuse en sont exceptés.

Deux autres sources irrégulières, les confiscations et les produits des mines, versaient des sommes considérables au trésor. Toute mine d'or, d'argent, de fer, de plomb, de cuivre doit un cinquième du produit à l'État. Presque tous ces impôts, à l'exception des confiscations, étaient affermés à des spéculateurs chargés à leurs risques et périls du recouvrement et payant au trésor un abonnement fixe.

XXXVIII

Ces revenus se versent dans quatre caisses du trésor, ayant chacune sa destination de dépense particulière: la première de ces caisses reçoit le produit de la dime et des mines, ainsi que la part du butin légal (le cinquième) attribué au souverain sur les dépouilles de la guerre; elle est chargée de pourvoir aux besoins des orphelins, des indigents, des voyageurs, et à la subsistance des pauvres.

La seconde caisse perçoit le produit de l'impôt territorial, de la capitation, des confiscations, des tributs; elle est consacrée à la construction et à l'entretien des places fortes, des ponts, des caravansérails, hôtelleries publiques, au traitement des oulémas et des militaires; c'est le budget de l'instruction publique, de la magistrature et de l'armée.

La troisième caisse reçoit le produit des successions sans héritier dévolues à l'État; elle est absorbée par les hospices, le soin des malades, les frais de leur sépulture, l'entretien des enfants trouvés; elle sert aussi, par la même destination charitable, à payer les amendes imposées aux coupables pauvres hors d'état de satisfaire à la justice, selon ce principe du Coran: „L'aumône touche la main de Dieu avant de tomber dans la „main du pauvre.“

La quatrième reçoit le produit des douanes et des dimes. Elle est affectée aux secours que l'État reconnaît devoir, conformément aux préceptes fraternels de la religion musulmane, aux musulmans non propriétaires, aux débiteurs insolvables, aux volontaires qui s'arment pour la patrie, aux pèlerins de la Mecque hors d'état de subvenir aux frais du pèlerinage, aux

voyageurs même étrangers qui se trouvent dénués d'argent au milieu de leur route, aux esclaves qui n'ont pas le moyen de payer le prix de leur rançon convenu avec leurs maîtres et de racheter ainsi leur liberté.

XXXIX

Le sultan prélève sur le revenu général une liste civile ou subside consacré à la splendeur du trône. L'intendant de sa maison reçoit pour cet usage une somme fixe de huit cent cinquante mille piastres; de neuf cent mille piastres pour l'entretien du vieux sérail, retraite des sultans et des sultanes; une autre de deux cent cinquante mille piastres pour l'hôtel des pages. L'intendant des cuisines dispose de neuf cent mille piastres; celui des écuries de trois cent mille; le chef des eunuques noirs de six cent soixante mille pour l'entretien du harem impérial.

La sultane Validé ou mère des princes régnants a des domaines et des apanages personnels, ainsi que les princes et les princesses de la maison impériale. Des terres d'un revenu considérable sont attribuées en supplément de traitement aux grands vizirs, aux capitans-pachas, aux gouverneurs de provinces.

Les fiefs militaires ou *timars* payent la cavalerie, et sont dévolus comme traitement au plus grand nombre des fonctionnaires publics.

Le clergé, les mosquées, la magistrature, les écoles, les bibliothèques ne sont pas payés par l'État, mais reçoivent leurs allocations sur les fondations pieuses et sur les wakoufs, lieux de main morte inviolables sous la tutelle et sous l'administration des mosquées.

XL

Le budget des revenus et des dépenses se règle chaque année; l'État n'a pas de dette publique. Le trésor particulier du sultan et le trésor public sont distincts. Le sultan prête au trésor dans ses besoins et se rembourse dans ses prospérités.

Le defterdar est ministre des finances; il reçoit tous les soirs le compte des opérations en recettes ou en dépenses du trésor public; il le communique deux fois par semaine au grand vizir. La solde régulière des troupes est son premier devoir et sa plus terrible responsabilité.

XLI

L'administration de la guerre est la plus grande sollicitude d'un peuple conquérant. La paix est cependant le principe des Ottomans, d'après cette parole du Prophète: „L'homme est l'ouvrage de Dieu, maudit soit celui qui ose le détruire!“ La guerre, ajoutent les commentateurs sacrés, ne doit avoir pour objet que de propager et de glorifier la parole de Dieu, de servir la foi, de prévenir les calamités nationales. Quand elle est déclarée, tout musulman est soldat; tous doivent marcher et combattre sans solde, si le trésor public ne peut pas solder les dépenses de la guerre. Ceux qui possèdent des biens doivent y concourir spontanément de leur fortune.

Quand l'Etat ne fait marcher qu'une partie du peuple, on doit prendre de préférence les célibataires. Le sultan doit faire précéder les hostilités de sommations. On doit épargner le sang des prisonniers, des femmes, des insensés, des enfants, des infirmes. La loi défend de mutiler l'ennemi, de couper le nez, les oreilles ou toute autre partie du corps humain.

Les sujets non musulmans ne sont pas admis dans l'armée. La religion est le principal titre de la patrie.

XLII

Soliman réforma et compléta sous beaucoup de rapports l'état militaire des Ottomans sur terre et sur mer. La flotte se composait de trois cents voiles; l'armée régulière de trois cent mille hommes; l'artillerie mobile de trois cents canons. Les janissaires dont on sait l'origine, les djébedjis ou armuriers, les topdjis ou canoniers, les soldats du train de l'artillerie, formaient l'infanterie ottomane; les spahis et les silihdars, la cavalerie.

On avait cessé d'enrôler de force les enfants des chrétiens dans les janissaires, et, si quelques-uns s'y enrôlaient d'eux-mêmes, on ne les contraignait plus d'abjurer leur religion. Ce corps, devenu presque héréditaire, se recrutait des enfants et des proches parents des janissaires morts. Des écoles civiles et militaires étaient attachées à chacun de ces régiments. La réception d'un janissaire dans le corps était solennelle et imposante. Le candidat introduit après la prière dans la caserne, devant le régiment rassemblé, était revêtu du bonnet et du manteau, puis il allait baiser la main du colonel qui lui donnait le

nom de camarade yoldasch. On inscrivait son nom sur le rôle, et l'aga des janissaires, prenant d'une main le nouveau soldat par l'oreille, lui donnait de l'autre main un léger coup sur la nuque, signe de la discipline à laquelle il allait être soumis.

Ce corps, longtemps composé de douze mille hommes, s'éleva jusqu'à soixante mille sous Soliman, et bientôt après à plus de deux cent mille. La réprimande, l'emprisonnement, la fustigation, la prison perpétuelle, enfin la mort furent les peines disciplinaires prescrites par les règlements de Soliman.

Le sultan voulut être inscrit honorifiquement parmi les janissaires. Une salle du trône fut, en souvenir de cette confraternité du prince et des soldats, réservée dans la caserne de l'orta impérial. Chaque fois que l'empereur passa devant les casernes, les janissaires eurent le privilège de lui présenter une coupe pleine de sorbets. Le chef des eunuques noirs remplit la coupe d'une poignée d'or, et la rend au nom de son maître à l'officier pour ses soldats.

Outre ces corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, nerfs de l'armée, les milices fournies par les fiefs ou timars comme condition de leur investiture féodale, envoyaient, sous Soliman, deux cent mille hommes à l'armée active.

XLIII

Des revenances provinciales en bois de construction, résine, poix, goudron, chanvre pour les cordages, toiles pour la voilure, furent imposées aux provinces pour l'entretien de la flotte. Nicomédie fournissait le chêne et le sapin; la Cavale le fer; l'île de Négrepont, le goudron; les bords de la mer Noire, le chanvre; les fabriques des Dardanelles, les toiles. Les grandes villes maritimes furent taxées à un ou plusieurs vaisseaux tout équipés. Gallipoli, Salonique, Constantinople virent s'élever des fonderies de canons de bronze; des forges pour les ancres, des fabriques de poudre. Indépendamment de l'escadre de la mer Rouge, qui naviguait entre Suez et l'Inde, deux escadres sortaient chaque printemps du port de Constantinople pour aller croiser, l'une dans la mer Noire (le Pont-Euxin), l'autre dans la mer de Syrie (la Méditerranée), pacifier les révoltes, recevoir les tributs, réprimer les pirates, montrer aux tributaires d'Afrique, aux alliés, aux ennemis la puissance navale de l'empire.

Le grand amiral ou capitán-pacha, presque absolu dans son autorité, fut appelé le *souverain de la mer*. Les trente petites îles de l'Archipel lui sont attribuées pour traitement; six cents

officiers, serviteurs ou esclaves, composent sa maison; il jouit d'honneurs presque égaux à ceux du grand vizir.

Aucune puissance en Europe et en Asie ne reçut de la nature, par la géographie et par le matériel de marine, plus de conditions de prépondérance navale; mais les règlements de Soliman et des sultans ses successeurs ne purent prévaloir sur le génie originel des Tartares, créés pour la terre, et non pour la mer. Les Maures d'Afrique, les Arabes et les Grecs, tributaires des Ottomans, donnèrent seuls des jours de gloire et de domination navale aux flottes de l'empire. Sur terre, les Turcs faisaient la guerre par eux-mêmes; sur mer, ils la faisaient par leurs alliés ou par leurs esclaves. De là leur infériorité dans les campagnes navales, quoiqu'ils fussent supérieurs dans leurs arsenaux.

XLIV

Soliman avait achevé de convertir en lois, par la constitution de la famille, les mœurs, les usages, les traditions, les prescriptions ou les tolérances religieuses des musulmans.

Le mariage était déclaré religieusement et civilement obligatoire pour la propagation de la race humaine. Bien que le Coran, qui avait réformé la promiscuité des sexes en Arabie, permit d'épouser jusqu'à quatre femmes, les Turcs en épousaient rarement plus d'une. Ils ne pouvaient épouser leurs esclaves avant de leur avoir donné la liberté. Tout mariage entre une femme mahométane et un infidèle était prohibé.

Le mari de plusieurs femmes ne pouvait favoriser aucune d'elles aux dépens des autres; même en cas de maladie, il lui était interdit d'habiter chez une de ses femmes sans le consentement de ses autres épouses. S'il voyageait et s'il ne pouvait emmener avec lui qu'une de ses femmes, ce n'était pas le choix, c'était le sort qui décidait. La première épouse avait néanmoins quelques privilèges d'après la maxime du Prophète: „On aime „ce qui est nouveau, on respecte ce qui est ancien.“

Le traitement que le mari devait à ses épouses pour logement, entretien, nourriture, service, était prescrit par la loi en proportion de sa fortune. Il ne pouvait les contraindre à changer de patrie ou de ville sans leur consentement, ni à le suivre dans ses voyages, si elles y répugnaient; il ne pouvait leur refuser de voir leur père, leur mère, leurs proches parents au moins une fois par semaine. La répudiation était soumise à des

conditions sévères qui assuraient la femme contre les caprices ou contre les calomnies du mari.

La répudiation avait pour correctif ce passage du Coran : „Que Dieu maudisse quiconque répudie sa femme pour le seul „motif du plaisir.“ La femme répudiée avait le droit de garder et d'élever ses enfants des deux sexes.

Les devoirs des père et mère envers leurs enfants étaient de nourrir, d'élever les filles jusqu'à l'époque de leur mariage, les garçons jusqu'à leur majorité.

Les devoirs des enfants étaient de pourvoir à la subsistance non-seulement de leurs père et mère, mais de tous leurs proches parents. Le père avait droit de s'approprier le fruit du travail du fils, de marier à son gré ses enfants mineurs; une fois parvenus à l'âge de majorité, il ne pouvait disposer d'eux sans leur consentement.

La paternité de l'État s'étendait aux enfants trouvés ou abandonnés. Ces enfants sans père étaient adoptés par la société collective, allaités, nourris, vêtus, élevés, instruits aux dépens de l'État. La loi les présumait et les déclarait libres. „Celui „qui trouve un enfant à la porte d'une mosquée, d'un bain, dans „la rue ou dans la campagne, dit le code, doit le porter d'abord „chez lui, et ne rien négliger pour le sauver. Si celui qui a „recueilli l'enfant l'adopte, il contracte envers lui tous les devoirs „et tous les droits du père et réciproquement. Si personne n'a „adopté l'enfant, il devient pupille de l'État.“

XLV

L'administration de l'empire, cette face toujours défectueuse, jusqu'à nos jours, de la civilisation ottomane, se ressentait de la nature du gouvernement de conquête, de sujets tributaires plus que citoyens, de proconsulats délégués au lieu d'administrateurs responsables, des diversités de races, de mœurs, de religions, dans les provinces successivement annexées. L'unité nationale, qui n'était pas accomplie dans les sujets, se refusait à l'unité administrative. Tout était féodal ou arbitraire dans une société conquérante qui dominait par ses délégués, mais qui ne gouvernait pas par elle-même. Cependant, le régime administratif se régularisait déjà sous la main de Soliman.

L'administration de l'empire était régie et surveillée par deux grands conseils d'État ou *divans*.

Le premier de ces divans, ou le divan politique, judiciaire, administratif, suprême, se rassemblait au sérail du sultan sous

une coupole construite par Soliman pour ces séances. Il y assistait, ou il était censé y assister, derrière une fenêtre voilé d'un rideau. Le divan se rassemblait une fois par semaine. Il n'était formé, sous la présidence du sultan, que de huit conseillers politiques, les plus hauts fonctionnaires de l'Etat. Un sofa semi-circulaire, couvert de drap d'or, placé sous la coupole, servait de siège aux vizirs, aux grands dignitaires admis à cette discussion des affaires d'Etat. Le grand vizir s'asseyait seul au milieu et en face du reste du conseil; le grand amiral ou capitán-pacha s'asseyait à sa droite; à sa gauche, les deux grands juges d'armée et les grands officiers de l'empire. Les pachas à trois queues et les vizirs qui se trouvent à Constantinople peuvent y assister.

Une étiquette minutieuse, réglée par le grand maître des cérémonies, assigne à chacun son rang, sa place, son pas dans la salle. La séance s'ouvre au lever du soleil. Après la première partie de la séance, on sert un repas au divan dans la salle; on en sert un autre en même temps sous le péristyle, aux douze cents janissaires, aux spahis, et aux silibdars, qui forment la garde du divan. Des pyramides de riz cuit et assaisonné de safran, sont servies devant eux, dans des vases de cuivre. S'ils refusent d'y toucher, c'est un signe de murmure muet et de révolte prochaine qui avertit les vizirs de rechercher les causes de leur mécontentement.

Après le repas, le grand vizir et les membres du divan sont reçus par le sultan dans la salle du trône: tel est le divan impérial ou conseil des ministres.

Celui de la Porte ou du grand vizir, présidé par ce premier ministre, s'ouvre cinq fois par semaine; il est entouré de moins de mystère, mais d'autant de solennité. Tous les grands officiers du gouvernement y assistent; le peuple y est admis à présenter ses réclamations; c'est un tribunal de requêtes et de justice plus qu'un conseil d'Etat. D'autres divans plus confidentiels sont convoqués par le grand vizir pour la délibération et la solution des affaires administratives; leurs décisions sont soumises par le grand vizir au sultan. Il expose lui-même la matière en discussion; il ne donne son avis que le dernier pour ne pas gêner la liberté d'opinion de ses collègues et de ses inférieurs.

XLVI

Sous le grand vizir et sous ces divans, les gouverneurs et les pachas étaient les délégués presque souverains du sultan pour

l'administration de l'empire. Ce proconsulat universel s'exerçait par les *azams* ou *scheïks*, magistrats municipaux de chaque ville, ou village, ou tribu, et annulait, à l'exception de la justice rendue par les cadis, toute autre hiérarchie administrative. L'empire n'était ainsi qu'une confédération de provinces arbitrairement régies par des gouverneurs absolus sous un grand vizir absolu répondant de son administration non pas aux lois, mais à un maître plus absolu encore, tenant dans sa main la tête, mais non la main de ses lieutenants. Le même gouverneur, le même pacha confondait en lui tous les pouvoirs: l'armée, l'administration, les finances, la police, l'exécution ou la prévarication des lois; levait les impôts, affermais les dîmes ou les douanes, conférait ou retirait les fiefs et les timars, enrôlait les troupes, infligeait les amendes, imposait les avances (punitions pécuniaires extraordinaires), les percevait, infligeait les peines corporelles, la prison, la mort même, déclarait et faisait la guerre aux tribus voisines de son gouvernement, en un mot régnait, gouvernait, administrait, père ou tyran de sa province, selon ses vices ou ses vertus.

C'était l'administration d'un empire à forfait, l'état de siège à perpétuité remis à un proconsul militaire. Ou concevait les inconvénients d'une telle confusion de pouvoirs administratifs arbitrairement exercés loin de l'œil et de la main du souverain sur des populations qui n'avaient pour recours que le gémissement ou la révolte. Aussi pendant que l'empire s'agrandissait au centre par la conquête, se perfectionnait par les lois, les lettres, les arts, le luxe, la gloire, la diplomatie, il se dégradait à la circonférence par l'administration. Le vice organique de la race ottomane, vice inhérent à sa nature originelle de tribus indépendantes et de peuple conquérant, était le défaut d'organisation administrative. Le ministère de l'intérieur manquait; il y avait mille rouages et pas un grand ressort, pour régler le mouvement hiérarchique et uniforme de la vie nationale. Aucun progrès administratif n'était possible ou durable dans un système où les provinces n'étaient que des *satrapies* comme en Perse. L'administration c'était l'administrateur.

C'est par ce vice que l'empire ottoman déclinait, s'appauvrisait, se stérilisait, se dépeuplait dans les provinces comme nation pendant qu'il s'élevait à son apogée comme armée et comme capitale aux regards de l'Europe. Le génie de la religion, le génie de la justice, le génie de la législation, le génie de la guerre respiraient dans ce peuple; le génie de la règle, de l'unité, de l'uniformité, de la responsabilité hiérarchique qui est celui des

peuples occidentaux, faisait une grande lacune dans sa nature et dans sa destinée jusqu'à nos jours. Il possédait un territoire immense, des richesses de sol, de climat, de population, actives, incalculables, et il ne savait pas les exploiter. Tout devait tarir sous ses mains : sol, peuple et richesses.

C'est en se comptant qu'il s'est aperçu trop tard de ce vice d'organisation administrative; c'est en le corrigeant par la main de ses princes réformateurs et de ses hommes d'État, qu'il peut se régénérer. Ce n'est plus seulement la grandeur, c'est l'existence qui est à ce prix pour ce peuple. C'est à cette régénération nationale que ses deux derniers sultans Mahmoud et Abdul-Medjid ont dévoué leur règne et leur vie. Si leur peuple les comprend, ils ne seront pas seulement les derniers empereurs, ils seront les premiers patriotes de la race d'Othman.

XLVII

La cour sous Soliman s'était élevée à la majesté d'institution politique; la tente d'Othman s'était changée en palais comparable au palais des successeurs de Chosroës ou de Constantin. Ce prince avait complété le sérail. Le sérail avec ses cours, ses jardins, ses eaux, ses forêts, ses kiosks, ses coupoles, ses harems, ses dépendances sur la presqu'île avancée de Byzance, entre les deux mers, était à lui seul une capitale.

La première cour était une avenue d'édifices renfermant le trésor public, l'orangerie, l'hôpital, la paneterie, le dépôt des armes, l'hôtel des monnaies, les grandes écuries. La seconde cour était séparée de la première par une voûte sous laquelle les vizirs, les gouverneurs, les pachas disgraciés attendaient, près du logement du bourreau, leur arrêt, faveur ou supplice. Cette cour renfermait les archives, la nouvelle salle du divan, le magasin des tentes, l'entrepôt des vêtements d'honneur, le logement du chef des eunuques noirs, les cuisines.

Une troisième porte, à l'extrémité de cette cour, nommée la *porte de la Félicité*, introduisait dans le sanctuaire intérieur du palais habité par le sultan et par son harem. Ce palais multiple était composé d'un grand nombre d'édifices ou kiosks séparés les uns des autres par des jardins. Une multitude de coupoles couvertes en plomb étincelaient parmi les cyprès, les pins, les platanes à travers lesquels on voyait se découper, en horizon d'azur, le ciel et la mer. La nature agreste, le silence et la solitude des forêts semblaient ainsi avoir suivi, jusque dans le tu-

multe d'une vaste capitale et dans la majesté du trône, le génie pastoral et méditatif des princes ottomans.

XLVIII

La cour du sultan rappelait à la fois une famille, une tribu et une armée. Le sérail ne renfermait pas moins de douze mille commensaux mangeant le pain du maître.

Par une réminiscence de l'autorité paternelle, si révérée des Orientaux, l'officier le plus intime et le plus inséparable du sultan régnant était son ancien précepteur ou khodja, vieillard dont les conseils remplaçaient souvent les leçons qu'il avait données dans sa jeunesse.

Venait ensuite l'imam ou grand aumônier du palais assisté de trente-deux muezzins, choisis parmi les hommes doués d'une voix mélodieuse pour appeler à la prière du haut des minarets, et pour psalmodier avec l'imam dans la mosquée particulière du sérail.

Puis le grand médecin (hakim-baschi), secondé par vingt-deux médecins et chirurgiens secondaires, membres du corps des oulémas.

Des astronomes et des astrologues officiels chargés d'étudier le ciel pour déterminer les heures propices aux actes de la vie publique ou privée du sultan.

Le miralem ou porte-étendard du prince, commandant les buissiers extérieurs, dirigeant les corps de musique militaire du palais, chargé de remettre aux gouverneurs et aux pachas les drapeaux et les queues de cheval, insignes de leur dignité.

Le chef des bostandjis, gouverneur du sérail, des maisons de plaisance du souverain, des rives du Bosphore et de la Propontide, et tenant le gouvernail des barques du sultan quand le prince navigue sur les deux mers. La police du sérail lui appartient; les geôliers et les bourreaux exécutent ses ordres; il assiste aux supplices; il est invisible; son nom répand la terreur; il a sous ses ordres quinze cents bostandjis ou jardiniers armés, choisis parmi les six mille jardiniers des palais impériaux qui font partie de la garde du sultan.

Le grand écuyer (ou mirakor) administre les prairies du domaine personnel du souverain depuis Andrinople jusqu'à Brousse. Deux mille six cents écuyers et un corps de six mille paysans bulgares, palefreniers et valets d'armée sont sous ses ordres.

Cent cinquante capidjis-baschis ou chefs des huissiers des portes, choisis parmi les fils des grands dignitaires, des pachas,

des begs, gardent les portes du sérail. Ils accompagnent par détachements le sultan à la mosquée; ils introduisent les ambassadeurs aux audiences; ils portent aux gouverneurs des provinces, aux généraux, aux vizirs disgraciés, des messages d'exil ou de mort.

Huit cents dresseurs de tentes chargés de planter et de tendre les tentes du sultan et du baram sur les collines du Bosphore ou dans les jardins du sérail pour les haltes ou pour les délassements de la cour. Ils font les fonctions de bourreaux. Un certain nombre d'entre eux se tiennent toujours sous la voûte de la porte qui conduit de la seconde cour à la porte *de la Félicité*.

Le grand trésorier (ou kaznédar), qui tient les registres du trésor, et qui surveille le dépôt des armes, des habits d'honneur, des fourrures, des plumes, des castans que le sultan fait distribuer à ses audiences.

L'intendant de la table du sultan, avec cinquante sous-intendants sous ses ordres. Il est chargé de faire servir aux vizirs, les jours de séance du *divan*, le repas qu'ils prennent au palais pour hâter l'expédition des affaires.

Le grand panetier, surveillant cent cinquante boulangers; le grand chef des cuisines, dirigeant deux cents cuisiniers; le grand officier des glaces, des sorbets, des fruits, des sucreries, avec un pareil nombre de serviteurs des offices.

XLIX

La garde militaire ou domestique se compose des *solaks* ou gardes du corps, divisés en quatre compagnies. Ils sont incorporés honorifiquement dans les janissaires.

Cent cinquante *peïks*, vêtus de tuniques de drap d'or serrées autour du corps par une ceinture enrichie de pierreries et portant un sabre court à manche d'or. Douze d'entre eux enveloppent le sultan quand il sort en cérémonie.

Deux mille cinq cents *bostandjis* faisant partie des janissaires pour la solde, gardiens des maisons de plaisance, des potagers, des fleurs, des jardins du sultan et du harem.

Quatre cents *baltadjis* (ou fendeurs de bois), chargés de la garde spéciale des princes, des princesses du harem impérial.

Quinze compagnies de *chiaoux*, sortes de troupes de police toujours sous la main du souverain, des grands vizirs, pour exécuter les ordres d'urgence.

Huit cents gardes des portes extérieures du palais. L'un d'entre eux porte toujours un tabouret d'argent sur lequel le sultan pose le pied pour monter à cheval ou pour en descendre. On l'appelle l'officier du tabouret.

Le *silihdar*, grand maître de la maison ou grand chambellan du prince, porte le sabre du sultan suspendu derrière son épaule gauche.

Le *tchokadar* ou grand maître de la garde-robe, suit le souverain à la mosquée et jette au peuple des poignées de pièces d'or.

L'aga de l'étrier présente l'étrier quand le sultan monte à cheval.

L'aga du turban a le soin des turbans du prince.

Le secrétaire privé (ou *katib*) porte dans une bourse brodée d'or ce qui est nécessaire pour écrire en toute circonstance. Il reçoit les suppliques et les lit au sultan.

Le *tchokadar-baschi*, ou premier valet de chambre, marche dans les cortèges à la droite du prince touchant de la main la croupe du cheval.

Les gardes du trésor impérial. Ces trésors sont renfermés dans quatre grandes salles voûtées et dans de vastes souterrains à l'abri des incendies. C'est là que sont rangés en ordre tous les objets précieux accumulés depuis l'origine de la monarchie. On y conserve un portrait et un vêtement complet de chaque prince qui a traversé le trône. Des registres fréquemment vérifiés et revêtus après chaque vérification de la signature du ministre des finances, constatent l'état de ce trésor ou de ce musée de l'empire.

Les *muets*, sorte d'eunuques de la parole, attachés aux appartements et aux tentes du sultan et des grands dignitaires. Ils entendent et ils parlent par signes un langage convenu, compris par les personnes du sérail, du harem et par l'empereur lui-même.

Les *nains*, monstres difformes qui amusent la cour par leurs bouffonneries. S'ils sont eunuques, ils portent du sérail au harem, et rapportent du harem au sérail les messages des sultans aux *cadines* (favorites), et des cadines aux sultans.

Six cents pages, jeunesse élevée avec les plus grands soins à Galata et dans le sérail pour recruter les services publics de la cour et de l'armée. Ils font sept ans dans le palais un service honorifique et passent de là aux grades supérieurs de l'armée.

Deux cents eunuques noirs sous la main du kiskar-aga, surveillent l'intérieur et l'extérieur du harem impérial.

Quatre-vingts eunuques blancs. Ils ne sortent jamais du palais. Leur chef est le premier officier du sérail. L'ambition d'arriver à ce premier rang dans la domesticité intime compense pour eux la perte de la virilité. Comme dans le palais des empereurs grecs chrétiens successeurs de Constantin, quelques-uns d'entre eux se vengent par le génie, le courage et le gouvernement de l'affront fait à la nature, Ghaznéfer-Aga, jeune Hongrois élevé parmi les pages et qui plaisait à Sélim, consentit volontairement à subir la mutilation pour devenir chef des eunuques blancs ou capou-aga. Il parvint en effet à ce poste et l'occupa pendant trois règnes consécutifs avec un ascendant souverain.

L

Le harem est le palais des femmes. Par des raisons d'État que nous avons énumérées plus haut, depuis Ibrahim 1^{er}, qui se maria à une des femmes libres de son harem à laquelle il donna le nom de Schah-Sultane ou d'impératrice, aucun souverain ottoman ne se maria civilement. Quelques-uns contractent des mariages religieux devant l'iman; mais le harem n'est peuplé que de filles esclaves. Quelques-unes sont achetées par la grande maîtresse du harem; le plus grand nombre sont des présents offerts par les sultanes mères, les sultanes sœurs ou les gouverneurs de provinces, heureux d'avoir éventuellement un jour une protection ou une intelligence secrète près du coeur ou dans la familiarité du maître. On donne préalablement à ces esclaves de choix une éducation digne de leur destinée. On leur enseigne les principes de la religion musulmane, la lecture, l'écriture, la musique, la danse, la broderie.

Les favorites en titre, choisies parmi cette élite de beautés par le souverain, sont appelées *cadines* ou *khatouns*, noms qui signifient de haute condition. Elles sont, comme les épouses légitimes, au nombre de quatre. Chacune d'elles jouit d'un palais séparé. Un grand nombre d'autres filles esclaves sont attachées à leur service. C'est ainsi que Roxelane frappa les regards de Soliman parmi les filles esclaves de la sultane Validé sa mère. Le harem impérial est quelquefois habité par cinq ou six cents filles esclaves. Une grande maîtresse appelée *Kiaya-Khatoun*, femme d'une grande autorité, les gouverne. Le sultan lui donne le nom de *mère* ou de *Validé*, quand la sultane mère n'existe plus.

Une haute muraille entoure le harem. On y pénètre par un couloir voûté fermé par deux portes de fer et par deux portes

de bronze. Au centre de l'enceinte est le kiosk du sultan. Les deux pièces principales de ce kiosk sont la salle du trône et la chambre du lit. Il communique à une vaste salle de bain pavée en marbre et dont la coupole est soutenue par des colonnes de porphyre. Une autre salle circulaire appelée *le Sofa* s'élève entre le kiosk du sultan et les appartements des *cadînes*. Ces appartements, composés de douze chambres chacun, sont distribués par rang d'ancienneté entre les quatre favorites. Chacun de ces petits palais a son bain particulier, ses jardins, ses parterres, ses jets d'eau, ses fleurs, ses ombrages. Un bain commun au reste du harem est ouvert et chauffé nuit et jour.

Les favorites ne peuvent se visiter qu'avec l'autorisation du sultan ou de la grande maîtresse. Leurs toilettes étalent tout le luxe de l'Orient; les châles de cachemire, les fourrures, les diamants, les perles couvrent leurs vêtements ou leurs meubles. Chacune d'elles reçoit pour sa toilette un traitement de soixante mille piastres par an sur la caisse de dotation de la Mecque et de Médine. Le sultan visite rarement l'intérieur du harem. Toutes les fois qu'il y pénètre, il porte des babouches ferrées d'argent dont le retentissement sur les dalles de marbre avertit les femmes d'éviter son regard.

Quand une des *cadînes* devient mère, des fêtes splendides, auxquelles participent toutes les femmes du harem, célèbrent le bonheur du père et la gloire de l'épouse. Le grand vizir fait hommage du berceau; les sultanes y jettent des poignées d'or et de riches étoffes. Les divertissements du harem consistent surtout en journées d'été passées dans les jardins du sérail sous des tentes dressées pour cet usage, en courses en voitures grillées ou en barques voilées à travers les sites délicieux du Bosphore, et en séjour avec le sultan dans ses jardins d'été sur les rives d'Asie et d'Europe. Elles sortent du sérail avant le lever du soleil. Les eunuques noirs les escortent et veillent à ce qu'aucun regard accidentel ne profane le mystère de leur promenade.

A l'avènement du prince héréditaire au trône, la sultane mère est ramenée avec une pompe éclatante du vieux sérail au palais. Les dépenses de sa maison sont payées par le trésor du sultan son fils. Elle jouit, de plus, d'un apanage de quatre-vingt mille piastres par an. Elle devient alors la véritable impératrice. Elle règne par la maternité, par la tendresse, quelquefois par le génie. Les sultanes Validés ou mères n'appellent jamais leur fils sur le trône que *mon lion*.

On appelle sultanes les filles du souverain et ses nièces.

Elles sont élevées par leurs mères. Si elles perdent leurs mères, elles sont confiées aux soins d'une autre *cadine* sans enfants. On les marie très-jeunes avec des vizirs, des pachas, des dignitaires de l'empire que le sultan veut favoriser de son alliance. Leurs maris ne peuvent épouser d'autres femmes. Ils sont même obligés de se séparer des femmes qu'ils auraient précédemment épousées. Leurs enfants mâles, victimes de la raison d'État, sont condamnés à mort en naissant: on ne leur lie pas le cordon ombilical.

Les sultans leurs pères ou leurs frères leur rendent de fréquentes visites. Elles exercent une influence intime sur le cœur et souvent sur la politique des princes.

LI

Pendant la vie du sultan régnant, ses fils jouissent de la liberté. Leur circoncision à l'âge de sept ans est célébrée par des fêtes nationales. A la mort de leur père, on les renferme dans le sérail. Leur habitation touche au harem. Elle est entourée de murs tapissés de buis sombre. Elle se compose de douze kiosks ou palais séparés. Chacun de ces kiosks est encéint de murailles qui renferment aussi un petit jardin et une fontaine. Chacun de ces princes séquestrés du monde est servi par douze filles esclaves et par quelques pages. Ils ne peuvent se voir entre eux sans la permission du sultan. Il leur est interdit d'entamer aucune correspondance au dehors. Ils n'ont d'entretien qu'avec leurs mères, quand elles sont autorisées à quitter le vieux sérail pour visiter leurs fils. Des eunuques noirs et des femmes stériles sont la seule distraction à leur ennui. C'est là qu'à la fin d'un règne, l'empire vient chercher son maître.*

LII

En sortant du harem, le sultan, rendu à la vie publique, passe dans les appartements du palais accessibles à ses officiers, à ses ministres, à ses serviteurs. Là le silihdar lui présente le café; le tchokadar, le sorbet; les chambellans, le repas du matin sur un plateau de vermeil et dans des vases de porcelaine. Une prescription religieuse interdit, par respect pour les dons de Dieu, l'usage de la vaisselle d'or ou d'argent. Le repas est court et distrait par la musique du palais. Les travaux ou les plaisirs du jour leur succèdent.

Le prince, après les audiences ou les divans, monte à cheval

ou en barque pour visiter un des innombrables jardins de plaisance, palais ou kiosks qui font ses délices, dans les sites les plus riants d'Europe ou d'Asie sur le Bosphore. Les barques impériales, imitant le corps et le bec des oiseaux qui rasent les vagues, s'appellent *kirlanguichs*, du nom de l'hirondelle. Treize paires de rames cadencées les font voler sur le Bosphore. Un dais d'écarlate, garni de franges d'or et surmonté de pommeaux de vermeil, ombrage le prince. Le bostandji-baschi tient le timon du gouvernail. La cour suit ou précède dans des barques aussi magnifiques, mais d'un nombre de rames inférieur à celles du sultan.

L'équitation, la chasse, le djérid, le tir à l'arc, l'entretien avec les favoris, le spectacle des courses ou des danses, la vue de la mer, des jardins, des eaux jaillissantes, des fleurs, reposent le prince des soucis du sérail. Quelquefois, vêtu d'un costume vulgaire et suivi de loin par quelques vizirs déguisés comme lui, le sultan, à cheval, parcourt les rues de la capitale pour s'assurer, par ses propres yeux, de l'exécution des lois, de l'état de la police et des mœurs. Le peuple qui le reconnaît, respecte le mystère dont son maître s'environne. Le reste de ses heures est à l'empire dans les splendeurs du sérail, ou au délassement dans les mystères du harem.

LIII

L'empire, ainsi fixé par Soliman dans ses lois, dans ses mœurs, dans sa constitution militaire, dans l'administration de ses provinces, dans l'économie de ses finances, dans son appareil monarchique, ne se caractérisait pas moins dans sa politique. Cette nation, cette famille, ce divan, qui n'avaient eu jusque-là que des débordements, du fanatisme, des ambitions, avaient désormais une politique.

Cette politique du divan, instinctive d'abord, était devenue un système continu et raisonné, perceptible à l'œil de l'histoire dans tous les actes, et à tous les pas de la monarchie ottomane. Les souverains et les grands vizirs se la transmettaient déjà depuis un siècle comme une tradition du génie de l'empire. Soliman l'avait dessinée de plus en plus pour ses successeurs dans ses guerres comme dans ses négociations. Elle se reconnaissait à quelques traits généraux; elle se distinguait à ces symptômes réfléchis de la politique passionnée, fanatique et désordonnée de ses prédécesseurs.

Cette politique de Soliman, devenue celle de son empire jusqu'à nos jours, la voici :

Conquérir et s'assimiler, en Orient, depuis l'Oxus jusqu'au Nil, depuis les Tartares de Crimée jusqu'aux Maures d'Afrique, toutes les populations musulmanes, les resserrer en un faisceau plus ou moins homogène dans la seule main des sultans, à Constantinople; refaire militairement et politiquement au bénéfice des Turcs et à leur gloire la monarchie universelle et religieuse des khalifes; dans ce but, s'annexer l'Égypte, s'incorporer la Syrie, s'inféoder les puissances barbaresques, subjuguier, séduire ou protéger les peuplades géorgiennes, circassiennes, caucasiennes, tartares du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne; créer une marine dans la mer Rouge pour dominer de là les deux côtes d'Arabie, et porter le nom et les armes des Ottomans jusqu'aux Indes mahométanes; envelopper ainsi la Perse, seule puissance guerrière et musulmane capable de disputer l'Asie aux Turcs, et, sous prétexte d'y étouffer le schisme, incompatible avec l'unité du patriotisme religieux des mahométans, réduire la Perse à l'état de vassalité ou de ruine.

En Asie donc, paix, tolérance, protection aux populations, même chrétiennes, qui adhéraient à cette universalité de l'empire ottoman, centre et pivot de la ligne musulmane; guerre éternelle aux schismatiques persans: voilà le système raisonné ou instinctif du divan. L'apostolat y colorait la conquête.

LIV

En Europe, ce système variait déjà au gré des événements, des facilités ou des résistances que la politique ottomane rencontrait devant elle sur terre et sur mer dans son invasion au delà de l'Archipel d'un côté, au delà du Danube de l'autre.

Les obstacles que le christianisme patriotique des puissances occidentales avait opposés au delà du Danube aux armées ottomanes, avaient fait désespérer Soliman et ses prédécesseurs de la conquête de l'Occident. Ils avaient plusieurs fois déjà englouti des armées dans les plaines de la Hongrie, reculé devant Huniade et combattu à Varna, non plus pour l'extension illimitée, mais pour le salut et pour le territoire de l'islamisme. Le siège de Vienne, vainement tenté, et qu'ils devaient tenter vainement encore, leur avait révélé la vigueur du patriotisme occidental, évoqué en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre par la fraternité de race et par la communauté du christianisme. Une ligue des puissances chrétiennes, motivée par le

danger de l'ambition et du prosélytisme ottomans au delà du Danube, était désormais en Europe le seul véritable écueil des Turcs.

Le divan et Soliman avaient enfin compris ce danger; aussi avaient-ils sagement étouffé ou ajourné à un avenir inconnu toute idée d'étendre leurs conquêtes en Allemagne. Leur système, de ce côté, devenait défensif au lieu d'être offensif, politique plus que musulman. Ce système européen du divan se résumait en quelques axiomes qui formaient déjà le fond de toute la diplomatie de Soliman et de ses ministres :

Créer des boulevards de l'empire inexpugnables, comme Belgrade sur la rive droite du Danube, entre ce fleuve et les gorges du Balkan; protéger au delà du Danube une ligue de puissances secondaires détachées par la force et par l'intérêt du bloc allemand, et se faire de ces puissances une avant-garde, une confédération danubienne sous l'influence et sous le protectorat ottomans; dans cette pensée, faire de la royauté hongroise une vice-royauté tributaire de la Porte, coïntéressée, par son antipathie contre l'Allemagne, à fournir aux Turcs ses places fortes, ses champs de bataille, ses armées; faire de la Valachie et de la Moldavie deux provinces tributaires chrétiennes de religion, mais ottomanes de patrie; caresser et protéger l'inquiète et anarchique Pologne contre l'Allemagne d'un côté, contre les Russes et les Tartares de l'autre; ménager les Russes, puissance encore obscure et indécise entre l'Europe et l'Asie, qui pouvaient devenir indifféremment un jour des alliés utiles ou des ennemis dangereux de l'empire.

Enfin traiter au lieu de combattre avec les empereurs d'Allemagne; tenir la cour de Vienne dans une perpétuelle négociation entre la guerre et la paix, selon que cette cour jalouse de la Hongrie et de la Pologne se prêterait ou se refuserait trop tard à l'ascendant des Turcs sur le littoral de l'Adriatique; dans cette situation forte sur le Danube, s'occuper persévéramment de consommer la conquête et la nationalisation du bloc de montagnes européennes qui s'étendent de la Macédoine au golfe de Venise; s'incorporer solidement l'Albanie, la Serbie, la Grèce, la Dalmatie, l'Illyrie, la Styrie, la Bosnie, la Croatie, les îles Ioniennes; en un mot, cerner la puissance vénitienne jusqu'à ce que Venise, désarmée et enclavée dans le territoire ottoman, fût contrainte de laisser tomber dans ses mains trop faibles les ports de la Morée, les îles de Candie et de Chypre, véritable royaume que cette république défendait encore contre les Turcs dans les mers du Levant.

Dans ce dessein, la politique du divan consistait, avec une habileté diplomatique qui lui avait été soufflée par l'astuce grecque, à prévenir à tout prix la ligue des empereurs d'Allemagne et des Vénitiens, à soutenir la république contre l'empire et l'empire contre la république, affaiblissant ainsi ses ennemis l'un par l'autre jusqu'à ce que Venise, victime de cette diplomatie, fût livrée comme une proie par l'Allemagne aux Turcs au prix de la paix précaire que le divan accorderait aux empereurs d'Allemagne en Hongrie.

Quant aux autres puissances européennes, la politique du divan consistait tout entière à prévenir entre elles une ligue anti-ottomane qui pourrait refouler les Turcs au delà du Danube, et peut-être au delà du Bosphore. Les antipathies et les rivalités de ces puissances entre elles, et surtout la guerre éternelle entre la maison d'Autriche et la France, servaient assez cette diplomatie du divan. Des égards pour l'Angleterre, des prévenances à l'Espagne et une amitié indissoluble avec la France, étaient les nécessités et les gages de cette politique à longue vue des Ottomans.

Il fallait, pour la rendre acceptable aux cours et aux populations chrétiennes de ces différentes puissances, effacer de plus en plus entre la Turquie et l'Europe l'antagonisme religieux que les croisades avaient semé comme un second esprit national en Occident et en Orient; il fallait proclamer des deux côtés la tolérance et l'inviolabilité des cultes, le droit des gens égal pour les adorateurs du Christ et pour les disciples de Mahomet; il fallait de plus assurer aux populations chrétiennes grecques ou catholiques enclavées dans l'empire, sinon les droits et le titre des Ottomans, du moins leur nationalité, leur patrie, leurs villes, leurs propriétés, leur commerce, leurs mœurs et leurs autels. C'est ce que commandait le Coran lui-même à l'égard des peuples conquis et tributaires; c'est ce que la politique libérale de Soliman consacrait de plus en plus en Moldavie, en Valachie, en Hongrie, en Grèce, en Syrie et même à Constantinople. La différence de religion y constituait pour les chrétiens une infériorité civile et politique, mais n'y autorisait aucune tyrannie légale sur la personne, sur les mœurs, sur la propriété ou sur la conscience des sujets chrétiens. La Turquie était en guerre avec les princes, mais elle ne l'était plus avec les dogmes. Son apostolat en s'étendant s'était sécularisé. On pouvait s'allier avec elle sans abjurer son dieu.

LV

La littérature ottomane avait suivi, sous les derniers règnes et surtout sous le règne de Soliman, les progrès de la civilisation et de la politique. Les arts, les sciences, les lettres qui s'éclipsent sous les princes conquérants, se relèvent sous les princes législateurs. Il cultivait lui-même la philosophie et la poésie; il signait ses poésies d'un nom de convention, Moubibbi, mot qui signifie *l'homme au cœur sympathique*. Ses vers, empreints d'une morale pieuse et d'une passion tendre pour la félicité de ses peuples, ont les négligences d'un homme de guerre et d'un homme d'Etat qui ne prend la plume qu'en déposant le sabre. Mais il admirait dans les autres avec enthousiasme le génie qu'il n'avait pas le loisir d'exercer lui-même en polissant assez ses oeuvres. Il pardonnait même aux poètes de son temps les offenses excusées par le génie.

Le plus grand des poètes lyriques ottomans, Abdoul-Baki, l'*Immortel*, surnom qui lui avait été donné de son vivant, chantait sous son règne. Il osa célébrer, dans une élégie semblable à celle de La Fontaine sur la disgrâce de Fouquet, la mort de l'infortuné Moustafa, ce fils de Soliman sacrifié pour son crime et peut-être pour sa vertu. Ces vers funèbres, bientôt populaires en Turquie, rejaillissaient en reproches inarticulés contre le père de Moustafa. Les larmes du poète étaient cuisantes sur la blessure du cœur du sultan et du père. On crut au supplice d'Abdoul-Baki.

Soliman honora, au lieu de punir, son courage; il adressa lui-même au poète un poème dans lequel il se félicite d'avoir régné par le droit du sang sur un siècle illustré par un de ces génies qui règnent même par le droit de la nature sur l'esprit humain; il lui décerne le surnom d'*Immortel*, et lui prédit que les âges futurs ratifieront ce plus beau des titres parmi les hommes qui vivent si peu.

Baki, à la mort de Soliman, écrivit une ode funèbre considérée par les Ottomans comme le plus *splendide sépulcre*, dans lequel la poésie ait jamais embaumé la mémoire d'un grand homme.

Neuf poètes inférieurs à l'*Immortel*, mais supérieurs à tout ce que les Ottomans avaient admiré jusque-là dans leur langue, rivalisaient avec Abdoul-Baki la popularité de ce Pindare des Turcs et les faveurs de Soliman. Le Quintilien de la littérature ottomane, Hammer, énumère d'après les annales et les bibliothèques de l'empire leurs noms et leurs oeuvres: C'était le

muphti Abou-Sooud, qui célébra aussi, dans une *ghazél* de deuil, la mort de Soliman, son maître et son ami; Khiali, si éblouissant d'images que le sultan comparait ses paroles à des diamants, et qu'il lui assigna sur son trésor un revenu de dix mille piastres; Ghazali, le cynique, qui profanait l'amour, cette vertu du coeur, en l'associant avec la débauche, ce sacrilège de l'amour; Fouzouli, l'Anacréon des Turcs, qui chanta les délires de l'opium et du vin, et les tendresses de Leila et de Medjnoun; Djélili, qui s'inspira des aventures persanes de Schirin, sujet inépuisable pour les Orientaux; Fikri, qui décrivit en vers la marche lumineuse des astres; Rewani, auteur du livre des Plaisirs, Lamii, qui emporta en Turquie les fables de Bidpaï, cette poésie puérile mais parabolique qui plaît éternellement à l'enfance des hommes et des peuples.

Cent cinquante autres écrivains ou poètes éminents décorèrent ce règne littéraire à Constantinople. Trois cents autres illustraient les provinces éloignées de l'empire. Une histoire universelle du Persan Lari, que Soliman avait appelé de Tauris à sa cour, servit à répandre en Turquie les notions générales de l'histoire, et à décréditer les fables qui faussaient les idées et la route du peuple. Birgéli, dont on réimprime encore aujourd'hui les oeuvres, écrivit les commentaires les plus complets sur la jurisprudence et la législation.

Les Annales de l'empire, rédigées successivement par cinq historiographes, enregistrèrent jour par jour les événements nationaux. Le caractère de ces historiens ottomans est le scrupule poussé jusqu'à la minutie, la sincérité et l'emphase; mais corrigés par le contrôle des historiens vénitiens et par les correspondances des ambassadeurs résidant à Constantinople, ces mémoires historiques ne laissent dans l'ombre aucun caractère et aucun événement de l'histoire ottomane. Nul peuple ne possède dans ses archives de plus nombreux documents sur lui-même. La plupart sont écrits par des vizirs ou par de hauts fonctionnaires du sérail, témoins, confidents ou acteurs eux-mêmes dans les drames qu'ils racontent. Quand l'événement est de nature à déshonorer le sultan ou le règne, ils ne mentent pas, mais ils se taisent, le silence est leur seule flatterie. Cette lacune dans le récit est toujours facilement comblée par les récits que les agents étrangers adressent à leurs cours. Le ministre des affaires étrangères, Féridoun, et les deux nischandjis, Mustafa-Djélalzadé et Mohammed-Ramazanzadé, sont, sous le règne de Soliman, les plus illustres et les plus complets de ces historiens hommes d'État.

LVI

La philosophie et la religion, cette philosophie populaire, ne s'épurèrent pas moins que la politique, les mœurs, les lois, les arts, les lettres, sous ce règne culminant de la civilisation ottomane. Les dogmes jusque-là puérilisés par les superstitions et les fables que l'Arabie avait surajoutées à la simplicité du Coran s'en dépouillaient de jour en jour davantage dans les réformateurs et dans les commentateurs du livre sacré. L'islamisme remontait de plus en plus de sa nature à un théisme organisé en culte et une conscience humaine écrite. La seule définition de Dieu enseignée dans les chaires des mosquées et dans les écoles de l'empire suffit pour donner ici l'idée du dogme fondamental d'où découlent tous les autres.

„Qu'est-ce que le Coran?“ disait le catéchiste musulman.

— „Le Coran, répondait le néophyte, est la parole de Dieu „incrée; il est écrit dans nos langues, gravé dans nos cœurs, „articulé par nos lèvres, entendu par nos oreilles dans lesquelles „est reçu le son de la parole, mais non la parole (le verbe) „elle-même, qui est éternelle et existante par soi.

— „Que dit le livre?“ poursuit le catéchiste.

— „Il dit, reprenait le néophyte, que le Créateur de ce monde „est Dieu (Allah); que ce Dieu est unique et éternel, qu'il vit, „qu'il est tout-puissant, qu'il sait tout, qu'il est doué par lui-même de volonté et d'action, qu'il n'y a en lui ni forme, ni figure, ni bornes, ni limites, ni nombres, ni parties, ni multiplications, ni divisions, parce qu'il n'est ni corps ni matière, qu'il „n'a ni commencement ni fin, qu'il *est* par lui-même sans naissance, sans génération, sans place dans l'espace, sans habitation hors de l'empire, de l'espace et du temps, insaisissable „dans sa nature et dans ses attributs. — Ainsi, poursuit le catéchiste, Dieu est doué par lui-même de vie, de puissance, de „volonté, d'action et de parole (verbe); cette parole éternelle est „sans lettres, sans caractères, sans sons, et sa nature peut se „définir seulement le contraire du silence.“

La prière, la vie morale et la charité étaient les prescriptions uniques, mais impératives et générales du culte, et l'autorité de ces prescriptions ne subissait ni exceptions, ni complaisances, ni faiblesses dans ses ministres pour les sultans eux-mêmes. Leur langage ne se pliait pas aux vices du prince. Amurat II, livré aux débauches réprouvées par le Coran, est apostrophé sur le pont d'Andrinople par le prédicateur:

„Sultan auguste! lui dit l'homme de la loi sacrée, vous n'avez pas de temps à perdre pour vous arrêter sur la pente de l'abîme creusé sous vos pas par vos péchés et par vos prévarications contre la religion sainte! Vous touchez au terme de votre règne et au dernier souffle de votre vie; l'ange de la mort est aux portes de vos sérails, ouvrez vos bras et recevez avec résignation ce messenger du ciel; c'est la destinée commune à tous les hommes. Heureux celui qui y songe, et qui s'y prépare toute sa vie! Hâtez-vous donc, ô padischah, d'effacer par vos larmes de repentir et de componction les taches de vos péchés, pour mériter la félicité éternelle promise à ceux qui marchent et qui meurent dans la voie des bons.“

Le sultan, ému et repentant, arrêta son cheval, et prononçant à l'instant l'acte de foi, frappa sa poitrine, corrigea ses moeurs, et vécut dans la prière et l'austérité jusqu'à sa mort.

Bajazet II, livré au même dérèglement de vie, ne subit pas avec moins de déférence la réprimande religieuse des *mollas* et des juges de *Brousse*. Ce prince ayant voulu être entendu lui-même en témoignage dans une cause qui intéressait un de ses favoris :

„Nous croyons à votre parole, lui dit le molla Fénarizadé, juge religieux qui présidait le tribunal; mais nous ne pouvons entendre Votre Hautesse en témoignage dans une cause juridique.“

Le sultan, étonné et offensé, demanda le motif de cette récusation au molla. „La loi exige, lui répondit Fénarizadé, que l'on admette à rendre témoignage les seuls musulmans pratiquant le culte extérieur, et comme Votre Hautesse néglige de faire les cinq prières prescrites en commun avec les fidèles, nous ne pouvons l'entendre en conscience comme témoin.“

Bajazet, humilié mais repentant, s'astreignit dès ce jour à faire ses *namaz* ou prières prescrites dans la mosquée avec le peuple.

Les dogmes de l'islamisme s'élevaient de plus en plus pour les sages à l'époque de Soliman, dans les sectes et dans les écoles, à la philosophie transcendante.

Kamran, racontent les annales du temps, voyant approcher sa fin, dit à ses disciples qui entouraient sa natte de mort: „Je crois à la divinité du Créateur, à la prophétie de l'intelligence, à la sainteté de l'âme raisonnable, au ciel universel étoilé pour *kiblah* (temple, autel, horizon de la Mecque vers lequel on doit se tourner dans l'acte de la prière), et je déteste toutes les autres superstitions.“

Avant de rendre le dernier soupir, ce philosophe recueillit ses forces, et prononça avec conviction le nom de l'Être existant par lui-même, de l'âme, de l'intelligence, de la raison et du monde, oeuvre du Créateur. Les disciples répétèrent en chœur les mots qu'il prononçait comme formule de foi jusqu'au dernier et éternel silence. Il avait vécu au delà de cent ans, et conservé jusqu'au terme de la vie son intelligence et sa piété dans toute sa lumière et dans toute son ardeur.

LVII

Telle était la hauteur des institutions, du gouvernement, des arts, des lettres, de la philosophie, de la religion des Ottomans, à la mort de Soliman II. La civilisation et l'empire n'avaient pas cessé de s'élever et de s'étendre depuis Othman jusqu'à lui. On ne peut conjecturer jusqu'à quel degré de puissance, de civilisation et de durée l'empire aurait continué à monter, sans les causes sourdes de décadence qui commençaient à se révéler dans la nature du gouvernement ottoman. Les causes principales de la décadence de l'empire, perceptibles dès cette époque à l'oeil du philosophe et de l'homme d'État, nous paraissent avoir été :

1^o La polygamie, qui, en constituant anarchiquement la famille privée, portait jusque dans la famille impériale la confusion des droits de naissance, nuisibles à la constitution incontestable et évidente des droits de souveraineté héréditaire par primogéniture ;

2^o La succession au trône, mal réglée dans la personne des fils du sultan, et forçant ainsi les frères à s'entre-tuer à la mort de leur père pour prévenir les compétitions de famille par le meurtre contre nature ;

3^o La constitution primitive des Turcs en tribus patriarcales, les unes nomades, les autres sédentaires, et se prêtant mal à l'unité et à la compacité d'une nation, seule forme vitale et durable des empires ;

4^o Le défaut d'homogénéité de race, de religion, de moeurs et de patriotisme dans cette vaste et confuse agglomération de sujets que la conquête donne, mais qu'elle n'assimile pas si vite au peuple conquérant, d'où résulte l'inégalité et, par conséquent, l'iniquité dans les conditions civiles des sujets ;

5^o Le gouvernement des provinces par des satrapes, gouverneurs ou pachas, l'absence d'administration une, universelle et uniforme, sans laquelle on exploite un territoire mais on ne gou-

verne pas, on ne civilise pas, on n'enrichit pas, on ne repeuple pas une nation;

6^o Enfin l'identité, dans la constitution civile des Ottomans, de la loi religieuse, de la loi civile et de la loi politique, en sorte que le législateur et le souverain ne pouvaient toucher à la loi pour la corriger sans paraître en même temps toucher au dogme inviolable et éternel, vice organique des théocraties, qui fait de tout abus une chose sacrée, et de tout progrès un sacrilège.

Voilà les causes sommaires de la décadence de l'empire, que la prospérité du règne de Soliman cachait encore aux regards des Ottomans, et que nous allons voir se développer sous ses successeurs avec une rapidité égale à son époque ascendante.

Voilà les vices que l'expérience, cette seule école des peuples, la vertu des derniers sultans et les lumières des hommes d'État ottomans travaillent depuis un demi-siècle à extirper pour rendre la jeunesse, la vigueur et la durée à l'empire.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

LEIPZIG

GIESSECKE & DEVRIENT, IMPRIMEURS.



2- 20610

LEIPZIG,
GIESECKE & DEVRIENT, IMPRIMEURS.

RECEIVED
OCT 11 1911
U.S. DEPT. OF AGRICULTURE
WASHINGTON, D.C.

